Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LVCIEN

DE LA TRADVCTION. DE N. PERROT Sr D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

SECONDE EDITION REVEVE ET CORRIGE'E.

Fonds Sorize
H. 159
Milan 2 no
547

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE
DES TRAITEZ OV DIALOGVES DE LA II. PARTIE DE LVCIEN.

Les Images, ou les Portraits, Page 3
Deffense du Discours precedent, p. 15
Toxaris, ou de l'Amitié, p. 27
L'Asne de Lucien, p. 61
Iupiter confondu, p. 88
Iupiter le Tragique, p. 96
Le Songe, ou le Coq; p. 121
Icaromenipe, p. 145
La double Accusation, ou la Chicane, p. 162
Le Parasite, ou l'Escornifleur, p. 187
Des Exercices du corps, p. 209
Du Deüil, p. 228
L'Oracle ridicule, p. 236
Le Menteur, ou l'Incredule, p. 247
Hippias, ou le Bain, p. 270
Bacchus, p. 274
L'Hercule Gaulois, p. 278
De l'Ambre, ou des Cygnes, p. 281
Loüange de la Mouche, p. 283
Contre vn ignorant qui faisoit vne Bibliotheque, p. 287
De la Calomnie, p. 299

L'Apophrade, ou le mauuais Grammairien, page 309
Loüange d'vne maiſon, p. 323
De ceux qui ont long-temps veſcu, p. 333
Loüange de la Patrie, p. 343
Des Dipſades, p. 347
Dialogue de Lucien & d'Heſiode, p. 351
Le Nauire, ou les Souhaits, p. 354

DIALOGVES DES COVRTISANES. p. 377
Dialogue de Glycéra & de Thaïs, *ibid.*
Dialogue de Myrtium, de Pamphile, & de Doris, p. 379
Dialogue de Philine & de ſa mere, p. 381
Dialogue de Meliſſe & de Bacchis, p. 384
Dialogue de Cleonarium & de Leæna, p. 385
Dialogue de Crobylé & de Corinne, p. 387
Dialogue de Muſarium & de ſa mere, p. 390
Dialogue d'Ampélis & de Chryſis, p. 393
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c. p. 395
Dialogue de Quélidonium & de Drocé, p. 399
Dialogue de Tryphéne & de Charmide, p. 401
Dialogue de Ioëſſe, de Pythie, & de Lyſias, page 404
Dialogue de Leontique, de Quénidas & d'Hymnie, p. 408
Dialogue de Dorion & de Myrtalé, p. 411
Dialogue de Cochlys & de Parthenice, p. 413

La mort de Pérégrinus, p. 415
Les Fugitifs, p. 434
Les Saturnales, p. 448
Cronosolon, ou le Legislateur de Saturne, p. 455
Epistres Saturnales, p. 462
Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes, p. 472
La Deesse de Syrie, p. 492
La loüange de Demosthéne, p. 515
L'Assemblée des Dieux, p. 539
Le Cynique, p. 548
Philopatris, ou le Catechumene, p. 558
Caridême, ou la loüange de la Beauté, p. 575
Neron, ou l'entrepriſe de percer l'Isthme, p. 585

Piéces ajoustées par forme de supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet, p. 591
Histoire veritable, liure troisiesme, p. 623
Histoire veritable, liure quatriesme, p. 678

LES IMAGES, OV LES PORTRAITS.

DIALOGVE DE LYCINVS ET DE POLYSTRATE.

C'eſt la deſcription d'vne Beauté accomplie.

LYCINVS. IL m'eſt arriué preſque la meſme choſe à la veuë d'vne belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arriuoit à l'aſpect de la teſte de Méduſe, d'eſtre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la ſorte, toy qui és épris d'vn autre amour : Mais encore, quelle eſt cette Nymphe ou cette Deeſſe, dont les regards ſont ſi mortels? Ne m'enuies pas le bonheur de la connoiſtre, quand ie deurois eſtre

metamorphoſé en rocher; car tu ne deuiendrois pas ialoux d'vne pierre.

LYCINVS. Si tu l'auois ſeulement veuë en paſſant, elle te rendroit plus immobile qu'vne ſtatuë; Mais le mal ſeroit bien plus dangereux, ſi elle auoit ietté ſur toy l'vn de ſes regards; car elle t'attireroit par la force de ſes charmes; & tu la ſuiurois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'eſt, ſans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINVS. Tu penſes que ie t'en fais accroire; mais ie crains pluſtoſt qu'apres l'auoir veuë, tu ne m'accuſes de n'en auoir pas aſſez dit. Du reſte, ie n'en ſçay autre choſe, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'eſt quelque grande Princeſſe; Car elle auoit autour d'elle vne troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en vn ſuperbe appareil; mais ie ne te puis dire ſon nom, & i'oüis ſeulement quelqu'vn, qui diſoit en paſſant à vn autre, Voila quelles ſont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'eſtonner ſi la plus belle de toutes ſes villes a produit la plus accomplie & la plus illuſtre.

Smyrne.

POLYSTRATE. Tu-és bien peu curieux, de ne t'eſtre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit; & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton tranſport, & que tu eſtois pétrifié comme Niobe, de ne l'auoir pas ſuiuie pour apprendre ſon

logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoistre autrement.

LYCINVS. Tu ne m'imposes pas vne petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne vne merueille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir deuant ses amis.

LYCINVS. Ie feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Vniuers; As-tu veu la Venus de Cnide, & oüi ce qu'on en dit, qu'vn homme s'enferma dans son Temple pour en ioüir, tant il en deuint amoureux?

POLYSTRATE. Oüi, i'ay veu ce chef-d'œuure de Praxitéle.

LYCINVS. Et cét autre d'Alcaméne, qui est dans les iardins d'Athénes? *Vénus.*

POLYSTRATE. Ie serois le moins curieux de tous les hommes, si i'y auois manqué.

LYCINVS. Tu auras donc veu aussi la Sofandre de Calamis; car tu as esté souuent au Chasteau. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le *Statuë qui estoit dans la forteresse d'Athénes.*

plus, de tous les ouurages de Phidias.

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-meſme, ie veux dire ſa Lemnienne, où il daigna mettre ſon nom, ſi tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye ſur ſa lance.

LYCINVS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas dauantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faiſons vn amas de toutes les perfectiõs de ces grands chef-d'œuures, & ne prenons que ce que chacune a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de ~~beautez~~ differentes, ſans choquer les regles de la proportion.

LYCINVS. Ne crain rien; Ie prendray premierement le front, les cheueux, & les ſourcils de la Venùs de Praxitéle; auec la gayeté, la douceur, & la viuacité de ſes yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du viſage, & la delicateſſe des ioües, auec la iuſte longueur du nez; & de ſon Amazone l'ouuerture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera ſa gorge & ſa belle main, auec la rondeur du poignet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblement. La Soſandre de Calamis y ajouſtera ſon ſoûris & ſa pudeur, auec la propreté & la modeſtie de ſon habit; mais elle aura la teſte nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te ſemble, Polyſtrate, ſera-t-elle belle de la ſorte?

Ou, ſimplement la bouche & le cou.

Sans voile.

POLYSTRATE. Tu-as oublié encore quelque choſe.

LYCINVS. Tu veux dire ſa couleur, où ce qui doit eſtre blanc, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de meſme; mais d'où l'emprunterons-nous, ſera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux ſceu le meſlange des couleurs? Euphranor nous donnera la cheuelure de ſa Iunon. Polygnote la noirceur des ſourcils, & le vermillon des iouës de ſa Caſſandre, auec la délicateſſe du creſpe qui la couure, dont vne partie ſe retrouſſe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de ſon teint, Apellés aura ſoin que la blancheur en ſoit viue, comme celle de ſa Pacate; & Aëtion luy donnera les lévres de ſa Roxane. Si tu n'aymes mieux appeller à ton ſecours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meſlera la pourpre à l'iuoire, & luy donnera les regards de Iunon, auec le ris de Venus, la blancheur de ſa gorge, & ſes doigts de roſe; & vn autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'eſt-là vne beauté diuine, & veritablement celeſte; mais encore que faiſoit-elle lors que tu la vis?

LYCINVS. Elle acheuoit de lire vn liure, & ne laiſſoit pas de s'entretenir auec vne perſon-

ne de ſa ſuite, ſans qu'on pût entendre ce qu'elle diſoit. Mais quelquefois en ſoûriant elle montroit vn rang de perles orientales; car c'eſt ainſi qu'on peut appeller la blancheur de ſes dents d'iuoire, toutes ſi égales & ſi bien rangées, & dont l'éclat eſtoit rehauſſé par l'incarnat de ſes lévres; de ſorte qu'elle rauiſſoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Ie commence à deuiner qui c'eſt, à ces marques, à ſon païs, & à ſa ſuite; ſans doute qu'elle auoit auſſi des Gardes, car c'eſt la femme du Prince.

LYCINVS. Et comment la nomme-t-on?

Panthée. POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui eſtoit ſi belle & ſi modeſte.

LYCINVS. Il me ſemble que c'eſt elle-meſme, lors qu'il me ſouuient de ce bel endroit de Xénophon; & il me ſemble auſſi que ie luy entens prononcer les paroles que ce diuin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme ſon mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à ſe porter vaillamment.

Cyropedie lib. 6.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veuë encore qu'en paſſant, & comme vn éclair; Mais moy qui ſuis de ſon païs, & qui l'ay entretenuë pluſieurs fois, ie te diray celle de l'ame; ſa douceur, ſa modeſtie, ſa generoſité, & le reſte de

ſes

ſes vertus. Car on en voit pluſieurs, où ſans eſprit, ou dont les vices terniſſent l'éclat de la beauté ; ſemblables à ces Palais deshabitez, ou ſi tu veux aux Temples d'Egypte, qui ſont ſi precieux au dehors, & dedans ne ſont remplis que de monſtres. Mais celle-cy a tous les auantages tant du corps que de l'eſprit.

LYCINVS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la deſcription de ſes vertus, afin que ie ne la connoiſſe pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame?

POLYSTRATE. Il eſt bien plus difficile de d'écrire les beautez cachées, que celles qui ſont en veuë à tout le monde, & encore plus d'acquerir de la creance dans l'eſprit des hommes, quand elles ſont vn peu extraordinaires ; car perſonne ne croit que ce dont il eſt capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon ſecours les Peintres ni les Sculpteurs ; mais les Philoſophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray vne beauté ſur leur modelle qui ſera vn peu à l'antique ; ce qui n'eſt pas vn defaut dans la Vertu. Premierement la Dame dont nous parlons, eſt éloquente ; & l'on peut dire d'elle, plus iuſtement que de Neſtor, qu'il coule de ſa langue vn fleuue de miel. Le ton de ſa voix n'eſt ni rude, ni effeminé ; mais tel que d'vn ieune garçon qui n'a

pas encore atteint l'âge de quinze ans, & s'insi-nuë doucement dans les oreilles, où il laisse vne image qui vit encore apres soy, & y forme vn diuin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouure sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de rauissemens & de charmes, & qu'elle possede en vn haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'oüir, Orphée & Amphion qui faisoient mouuoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette diuine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences, si iustes & si bien reglées, que la lyre n'exprime iamais, que ce que la voix dit, le geste imite, & le pié figure en mesme temps. Si tu l'auois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veuë de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirénes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Vlysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à trauers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plustost l'auantage de

ſon païs que le ſien propre, & elle ne peut eſtre qu'éloquente, tirant ſon origine des Athéniens. Ie ne voudrois pas ſeulement parler de ſa Poëſie, puis qu'Homere & elle ont vne meſme patrie; enfin, ce n'eſt qu'vne meſme choſe que la douceur de ſon chant, & celle de ſon diſcours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doiuent eſtre, eſtans ſortis d'vne ſi belle bouche. Paſſons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy, vn ſeul tableau compoſé de pluſieurs beautez differentes, qui ſouuent n'ont point de rapport; mais chacune de ſes vertus fera vn portrait ſeparé, & conforme à l'original.

LYCINVS. Tu me veux traiter ſplendidement, Polyſtrate, & me faire vn bon repas, au lieu d'vn mauuais que ie t'ay fait. Mais tu ne me ſçaurois plus obliger, que de me ſurpaſſer en ce poinct.

POLYSTRATE. Commençons par ſes belles connoiſſances, puis-qu'auſſi bien les auantages de l'eſprit doiuent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui eſt reſpandu dans les neuf Muſes, auec les dons d'Apollon & de Mercure; & diſons qu'elle n'a pas ſeulement vne legere teinture de ces choſes, mais que ſon ame en eſt parfaitement imbuë. Que ſi ie n'allegue point icy d'exemples, c'eſt parce que ie ne trouue rien dans toute l'antiquité, qui luy puiſſe eſtre

compare pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diuerses beautez.

LYCINVS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la pluspart anciens, dont l'vn sera du mesme païs: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le ieu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous la prîrons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINVS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & en soit comme vn abregé. Pour acheuer ce tableau, nous prendrons

encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la premiere nous donnera ſa magnanimité; la ſeconde, la douceur de ſes occupations; & la derniere, non-ſeulement les auantages que Socrate admire, mais encore ſa ſageſſe & ſon eſprit. Voilà le troiſieſme portrait de noſtre Heroïne.

LYCINVS. Il eſt admirable, Polyſtrate, & il n'en faut plus trouuer qu'vn, qui exprime ſa douceur, ſa bonté, & ſa tendreſſe pour les miſerables.

POLYSTRATE. Nous en trouuerons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Aréte & ſa fille Nauſicaé. Et pour ſa chaſteté & l'amour de ſon mary, Pénélope nous en ſeruira d'exemple, ou ſi tu veux la femme d'Abradate, dont elle porte le nom.

LYCINVS. Il n'en faut point d'autres, à mon auis, puis qu'il me ſemble que tu as tantoſt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puiſque la principale nous manque, qui eſt la moderation d'eſprit, par laquelle on ne s'énorgueillit point de ſa fortune, & l'on ſe ſert de ſa puiſſance à ſe faire aymer, & non pas à ſe faire craindre. Ce ſont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'éleuent au deſſus de l'enuie, qui reſpecte ceux qui n'abuſent point de leur pouuoir, & ne marchent point ſur la teſte des hom-

mes, comme cette Até d'Homere, ni ne mépriſent ce qui eſt au deſſous d'eux, ainſi que ces ames lâches qui eſtans venuës de peu, ſont eſbloüies de l'éclat de leur Grandeur; & aſpirant touſiours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, & qu'ils n'ont que des aiſles de cire, ne s'eſleuent point au deſſus de la condition humaine, arriuent au port deſiré. C'eſt ce qui eſt de plus loüable en cette Princeſſe, de ſorte qu'elle attire ſur elle les benedictions de tout le monde, qui luy ſouhaite vne eternelle felicité.

LYCINVS. Ces vœux ſont iuſtes, Polyſtrate, & il eſtoit iuſte auſſi que celle qui deuoit eſtre la compagne d'vn ſi bon Prince, eût toutes ſes perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre ſa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raiſon, Lycinus. Raſſemblons donc tous les auantages que toy & moy auons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous propoſerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous reſtent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le ſçauoir & la Vertu, ſur qui le temps ne peut rien, non plus que ſur les immortelles beautez des Muſes qui en ont acheué la peinture.

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

DIALOGVE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINVS.

POLYSTRATE. IE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as loüée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'eſt vne marque de ton zele & de ton affection à mon ſeruice; Autrement, tu n'aurois pas fait ſonner ſi haut les petits auantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien auſſi que tu ſçaches, que ie ne hais rien tant que la flatterie, & que ie la prens pour le témoignage d'vne ame baſſe, auſſi bien que le menſonge. Ie ſuis d'vne humeur, que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raiſon les autres; & ie me boucherois à vn beſoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne ſont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, ſe reconnoiſt à chaque traict; & ce qui va au delà, eſt vne pure flatterie. Ie ſçay bien qu'il y a des Dames qui ſont bien-aiſes qu'on leur donne les auantages qu'elles n'ont pas. Mais c'eſt comme qui croiroit eſtre

belle, ayant vn beau masque; ou de belle taille, pour auoir de hauts patins. Car le masque estant leué, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les loüanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ostent mesmes ce qu'on a. Ie te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'vn d'vne Dame de condition, qui n'auoit point d'autre defaut que d'estre vn peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par vn Poëte à la hauteur des Cédres, elle trémoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût deuenuë plus grande, iusques-là qu'vn de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui reliſoit souuent cét endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excés de la ioye la faisant leuer, ne découure son defaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheueux estans tombez, d'vne maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa vn grand prix à qui louëroit mieux sa cheuelure, & estoit rauie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la pluspart des Dames sont bien-aises que les Peintres les facent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts,

comme

comme ſi elles pouuoient auec iuſtice tirer vanité d'vn portrait qui ne leur reſſemble pas. Mais ie me ris de cette foibleſſe, & crois eſtre aſſez recommendable, pour n'auoir point beſoin qu'on meſle de fauſſes loüanges parmy les miennes, qui ne ſeruiroient qu'à oſter la creance aux autres. Quoy que i'eſtime donc ton ouurage pour la beauté des penſées & de l'inuention, ie ne puis ſouffrir que tu me compares à des Deeſſes, qui ne ſont pas ſeulement au deſſus de moy, mais au deſſus de la nature. Tu trouueras cela moins eſtrange, lors que tu ſçauras que i'ay de la peine ſeulement à ſouffrir que tu m'ayes eſgalée aux plus illuſtres Dames de l'antiquité. Ie te prie donc de corriger cét endroit de ton diſcours; autrement, ie proteſte que c'eſt malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer ſur moy le courroux des Dieux, comme fit Caſſiopée, quoy qu'elle n'euſt point diſputé la beauté à Venus, ni à Iunon, mais ſeulement aux Nereïdes. Ie ne ſuis donc pas bien-aiſe que tu faſſes courre cette piece en l'eſtat qu'elle eſt, parce que cela choque la modeſtie dont tu me loües, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouurage, de me contenir dans les bornes de la raiſon, & de ne me point eſleuer au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre qui n'eſt pas loüé pour ſa moderation, ne put ſouffrir

qu'on taillaſt le mont Athos à ſa reſſemblance, ni qu'on en fiſt vne ſtatuë qui tînt vne ville d'vne main, & de l'autre verſaſt vn fleuue ; par où il s'eſt eſleué vne ſtatuë plus grande que le mont Athos, & s'eſt acquis plus de gloire qu'à la conqueſte de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaiſt dans ton Dialogue, puis-que c'eſt pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire vne chauſſure plus grande que le pié, de peur que cela ne me faſſe broncher. Car ie ne croy pas que tes loüanges conuiennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des ieux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatuës plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des ieux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vne. I'ay peur de meſme, que la Renommée ne briſe la ſtatuë que tu me veux dreſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princeſſe ; c'eſt à toy à auiſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a iuré qu'elle auoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle liſoit ton ouurage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à vne femme, puis-que i'ay eſté moy-meſme de ce ſentiment, lors que ie ſuis venu à y réuer ; car ie ne m'en eſtois pas apperçeu d'abord,

Ou, deux villes en ſes deux mains.

comme on ne voit pas bien les choſes, qu'elles ne ſoient à vne iuſte diſtance. En effet, de comparer vne mortelle à Venus & à Iunon, ce n'eſt pas tant l'éleuer que raualer ces Déeſſes, puis-que pour arriuer à la grandeur d'vne perſonne qui eſt beaucoup au deſſus de nous; ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes piez, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela te ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, ſans aller chercher dans le ciel des comparaiſons odieuſes? Ie ne ſçay comment cela eſt eſchappé à vn homme qui eſt ennemy mortel de la flaterie, & qui ſe peut dire meſme auare des loüanges legitimes. Du reſte, tu ne dois point auoir honte apres Phidias, de corriger ton ouurage, encore qu'il ait deſia veu le iour. Car tu ſçais que ce grand homme, lors qu'il fit la ſtatuë de Iupiter Olympien, ſe tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y auoit trouué à redire, comme le iugement de pluſieurs ne ſe pouuant pas tromper ſi aiſément que celuy d'vn ſeul, quand ce ſeroit meſme celuy de Phidias. Voilà quel eſt mon ſentiment, & celuy de cette Dame.

TOXARIS. Ie ne penſois pas, Polyſtrate, que tu fuſſes ſi grand Orateur; car tu m'as accablé

par la force & la multitude de tes raiſons ; ſi bien que ie ne ſçais que reſpondre, outre que mon Iuge eſt ma partie, & qu'il n'eſt pas malaiſé de remporter la victoire ſur celuy qui ne ſe deffend point. Mais il eſt contre les formes de Iuſtice, de condamner vne perſonne ſans l'oüir ; & pourueu que tu me permette de me iuſtifier, il ne ſera pas neceſſaire, à mon aduis, de paſſer condemnation.

POLYSTRATE. Ie ſuis ſi eſſoigné de cela, que ie contribuerois volontiers à ta deffenſe.

LYCINVS. Ie voudrois bien que cette Dame fût preſente, pour entendre mes raiſons ; mais ie ne laiſſeray pas de les dire, pourueu que tu te vueilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les ſiennes.

POLYSTRATE. Ie te le promets ; mais c'eſt à la charge auſſi que tu ſeras court, afin de m'en pouuoir ſouuenir.

LYCINVS. Mais i'aurois beſoin d'vn long diſcours pour reſpondre à vne ſi longue accuſation ; toutefois ie te promets de l'abreger en ta faueur. Dy-luy donc de ma part, Que....

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme ſi elle eſtoit preſente, & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINVS. Puis-que tu veux que ie luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la

tienne, ie commenceray; mais ie ne ſçay comment l'opinion de ſa preſence m'eſtonne; toutesfois, il n'eſt plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon accueil: Voy-tu pas ſon viſage doux & ſerein!

LYCINVS. Voſtre modeſtie, grande Princeſſe, triomphe de mes éloges; & la deffenſe que vous me faites de vous loüer, ſurpaſſe toutes mes loüanges. I'auois oublié la plus grande, ie l'auoüe, qui eſt voſtre pieté, & voſtre reſpect enuers les Dieux; & ie vous ay obligation de m'en auoir auerty. S'il faut donc retoucher à voſtre portrait, ce ne ſera pas pour en oſter quelque choſe, mais pour y adjouſter vn dernier trait de pinceau, qui l'embellira extremement. Vous confirmez par là, tout ce que i'ay dit de voſtre modeſtie; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les meſpriſez. Car, comme a dit vn grand Philoſophe, le moyen d'arriuer à la gloire, c'eſt de la fuir; & celuy-là ſeul merite qu'on le loüe, qui ne veut pas eſtre loüé. Mais pour entrer en ma deffenſe, ie diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne ſont pas reſponſables en Iuſtice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le meſme priuilege quand ils loüent, parce que la loüange eſt vne choſe libre, qui n'a pour but que d'agrandir le ſujet dont elle parle, & de montrer qu'il ſurpaſſe *Diogen.*

tous les autres. D'ailleurs, la comparaiſon doit eſtre toûjours au deſſus de la choſe que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit iamais comparer ce qu'on loüe, à quelque choſe de moindre ou d'eſgal, mais touſiours à ce qui eſt plus grand. Ce ne ſeroit pas loüer vn chien, que de le comparer à vn chat, ni à vn renard; & ce ſeroit le louër foiblement, que de le comparer à vn loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la derniere perfection dont ſa nature eſt capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainſi, pour loüer l'vn de ces illuſtres Athlétes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à vn ſimple lutteur; mais dire auec vn autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardieſſe de l'attaquer, ni Hercule auec ſes bras de fer, de ſe preſenter deuant luy.* Vous voyez comme il eſleue ſon Athléte, non ſeulement au deſſus des autres; mais au deſſus des Dieux meſmes de la lutte, ſans qu'ils s'en ſoient iamais offenſez, ni qu'ils ayent vangé cette injure ſur le Heros ni ſur le Poëte; qui ont eſté tous deux illuſtres, l'vn pour ſa force, & l'autre pour ſa Poëſie, dont cette piece eſt comme le chef-d'œuure. Vous ne deuez donc pas trouuer eſtrange que pour vous louër, i'aye cherché vn modéle au deſſus de vous, & ie n'en pouuois trouuer que dans le ciel. Ie vous eſtime de haïr la flatterie; car c'eſt vne marque de voſtre

Glaucus, &c.

generoſité; mais ie vous veux apprendre à la diſtinguer de la loüange, afin que vous n'y ſoyez point trompée. Le flatteur, comme il a l'ame baſſe, n'a pour but que ſon intereſt particulier, qu'il cherche dans la ſatisfaction d'autruy, & ne craindra point de loüer Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa ieuneſſe, s'il croit que cela luy puiſſe ſeruir. Mais il faut que la loüange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'eſt d'agrandir ſon ſujet; ce que l'Hiſtorien ne peut pas faire. Il comparera donc la viteſſe d'vn excellent cheual, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'vn Prince, à celuy des Dieux; au lieu que le flatteur le dira d'vn cheual & d'vne maiſon ordinaire; ou louëra vne choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Demetrius, qui le voyant enrumé, le loüoit de touſſer & de cracher auec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flatteur ſe ſert d'hyperboles exceſſiues, & que l'autre y eſt fort retenu. Pour apliquer donc cecy à noſtre ſujet, le diray, que ſi i'auois comparé à Venus vne laide, ou quelque beauté ordinaire, ie ſerois vn veritable flatteur; Mais lors que ie parle de celle qui ſurpaſſe toutes les autres, ie ne ſors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Deeſſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Venus de Praxitéle, ni la Minerue de Phidias, ne

Cynethus.

ſont pas les veritables Déeſſes, & il me ſemble meſme qu'il y a quelque irreuerence à donner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle & inuiſible. Mais icy l'auantage meſme eſt de leur coſté. Car lors que ie vous compare à leur ſtatuë, i'aparie vne choſe morte à vne viuante, & l'ouurage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Déeſſes, ie l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeïs pleurant, à Venus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, ajoûte; *C'eſt ainſi que parla Briſeïs pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les iours ces vers & autres ſemblables, ſans les condamner, & les apprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les approueriez pas, ils ſe ſont acquis vne preſcription de pluſieurs Siecles, où perſonne n'a iamais condamné Homere pour ce ſujet, quoy qu'il s'en ſoit trouué d'aſſez hardis pour donner le fouët à ſon image, & retrancher de ſon Poëme pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homere de comparer vne captiue qui pleure, à la Déeſſe du ris & de la ioye; & ie ne pourray pas comparer à ſon image, vne Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire dauantage, puis qu'elle ne le veut pas. Ie laiſſe à part qu'il donne le meſme épithéte à Pâris & à Achille,

Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & pluſieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teſte de Iupiter, la ceinture de Mars, & l'eſtomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire vn homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane ſur les monts.* Il ne ſe contente pas d'eſgaler les hommes aux Dieux, il compare la cheueſure d'Euphorbe aux Graces, quoy qu'elle fuſt alors toute ſanglante. Le reſte de ſon ouurage eſt plein de ſemblables comparaiſons, ou pluſtoſt, il n'y a point d'endroit qui ne ſoit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamniez en ma perſonne, ou que vous ne permettiez à vn autre ce que vous ne me voulez pas ſouffrir. Il paſſe plus outre, il compare les Dieux à des choſes inferieures à l'homme, & donne à Iunon le regard d'vn Taureau, ſans parler de l'Aurore aux doigts de roſe. Vn autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaiſons eſt vn champ vaſte & libre. Mais ſe faut-il eſtonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend iuſqu'à leur nom? Teſmoin les Zenons, les Epheſtions, les Dionyſiens, les Poſſidoniens, & les Hermiens. Vne Reine de Cypre s'eſt nommée Latone, ſans que cette

Iupiter. Vulcan, Bacchus, Neptune, Mercure.

Deesse s'en soit offensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Ie laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au païs. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne deuez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand ie serois coupable pour auoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Ie pourrois ajouster encore plusieurs choses à celles-cy; mais i'espargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon aduis; Car tu as passé le temps que ie t'auois prescrit; & ie ne sçay comment ie pourray retenir vn si long discours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en descharger, & par le chemin ie fermeray les oreilles, & à vn besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINVS. Va, & pren garde de t'en bien acquitter. Lors que le Iuge voudra prononcer la Sentence, ie m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.

TOXARIS, OV DE L'AMITIE'.

DIALOGVE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

C'eſt la diſpute d'vn Scythe & d'vn Grec touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'auantage de ſon païs.

MNE'SIPE. QVOY, Toxaris, vous ſacrifiez à Pilade & à Oreſte, comme à des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnéſipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais eſt-ce la couſtume parmy vous, d'honorer les morts par des ſacrifices?

TOXARIS. Non ſeulement cela, mais de celebrer des feſtes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont merité.

MNE'SIPE. Et que pouuez-vous eſperer de ces loüanges?

TOXARIS. De porter la poſterité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette conſolation aux gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur reſſemblent; outre qu'il

ne nuit point d'auoir les Heros fauorables.

MNE'SIPE. Mais qu'auez-vous tant admiré en des eſtrangers qui eſtoient vos ennemis? Car ayant eſté pris ſur vos coſtes, aprés auoir fait nauffrage & eſtans preſts à eſtre ſacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & maſſacrerent voſtre Roy, puis emmenerent la Preſtreſſe de Diane captiue, & la Deeſſe meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les honorez donc aprés des homicides & des ſacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuiure leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cet honneur, Qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui deuoient ſeruir eux-meſmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle eſt aſſez illuſtre pour deuoir eſtre couronnée. Car quelle hardieſſe n'eſt-ce point à deux particuliers, de s'embarquer ſur le Pont-Euxin, qui n'auoit eſté frequenté iuſqu'alors que par les Argonautes; ſans craindre ni les Fables du païs, ni le nom d'Inhoſpitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tuër vn Roy au milieu de ſes Gardes, & d'emmener priſonniers iuſqu'à ſes Dieux? Ne ſont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'eternelle loüange, quoy

que ce ne ſoit pas pour cela encore que nous les adorons?

MNE'SIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illuſtre? Car pour ce qui eſt de la nauigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les iours de plus grandes & de plus dangereuſes, ne retournant en leur païs que ſur la fin de l'Automne, aprés auoir couru toutes les terres & les mers; de ſorte que ſi c'eſt pour cela que vous honorez Oreſte & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'eſtre adorez qu'eux, quoy que ſouuent ce ne ſoient que de ſimples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choſes de peu de valeur.

TOXARIS. Eſcoute comme des Barbares ont de meilleurs ſentimens des Grecs, que les Grecs meſmes. Car nous auons baſty des Temples à des hommes à qui vous n'auez pas ſeulement dreſſé des ſepulchres. Où trouuerez-vous d'illuſtre tombeau, ou d'Oreſte, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycénes; au lieu qu'ils ſont adorez parmy les Scythes, ſans que pour eſtre eſtrangers on les ait iugez indignes de cet honneur? Car la vertu eſt adorable, meſme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait enſemble, & l'vn pour l'autre, eſt graué dans le Temple d'Oreſte, ſur vne colomne d'airain; & c'eſt la premiere choſe que nous apprennons à nos enfans, afin que

ces ſemences de Vertu eſtans cultiuées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines ; de ſorte qu'ils oublíroient pluſtoſt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illuſtres Amis, qui ont laiſſé vn exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action eſt encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'vn coſté vn vaiſſeau briſé contre des eſcueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler ; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont briſé leurs chaiſnes, & qui deffendent leur liberté aux deſpens de la vie de pluſieurs & du Roy meſme, puis enleuent Diane & ſa Preſtreſſe. On les ſuit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur nauire ; les vns grimpent ſur le gouuernail, les autres s'attachent aux cordages ; mais ils ſont repouſſez par tout vaillamment, & contrains de ſe ſauuer à la nage, ou bleſſez, ou eſtonnez de la bleſſure des autres. Le Peintre a pris garde ſur tout à faire eſclater leur Amitié, qui eſt le ſujet principal de noſtre adoration, puis-que tu le veux ſçauoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus diuin ; ni de plus grand threſor, qu'vn bon amy ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahiſon & la perfidie. C'eſt pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, &

Iphigénie.

de ſe ſacrifier pour leur ſeruice, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils ſont dépeins qui négligent chacun leur propre ſalut, pour celuy de leur amy, & le couurent de leur corps, lors qu'ils ne le peuuent plus deffendre.

MNE'SIPE. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'eſtes pas ſeulement fideles amis & belliqueux, mais eloquens, tant tu as ſceu bien dépeindre la valeur & l amitié de ces deux grands perſonnages, & rendre raiſon d'vne choſe qui m'eſtoit encore inconnuë. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi grande veneration parmy les Scythes, qui n'auoient, à mon auis, qu'vne impetuoſité brutale, & eſtoient ſans tendreſſe ni affection pour leurs proches ; ce que ie iugeois par leur couſtume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

TOXARIS. Ie ne veux pas maintenant deffendre nos couſtumes, ni faire voir qu'elles ſont plus iuſtes que les voſtres ; Il me ſuffit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal ; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon ; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin

de voſtre aſſiſtance; & demeurez muets, quand ils implorent voſtre ſecours; comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laiſſer à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez ſi ſouuent, & qui ne ſont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & ie ne te céle point que i'aimerois mieux eſtre vaincu en combat ſingulier, au hazard de perdre la main droite, ſelon la couſtume de mon païs, que de te ceder l'honneur de cette diſpute, où il y va de la gloire de ma patrie.

d'Achile & de Patrocle, de Theſée & de Pirithoüs.

MNE'SIPE. Quoy que ce ne ſoit pas peu de choſe d'entrer en camp-clos, contre vn ſi adroit & ſi vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il ſeroit eſtrange qu'elle le cedaſt maintenant à vn Scythe, aprés les auoir tous vaincus par la main de deux de ſes Citoyens; & ſi ie ſouffrois cet affront, ie meriterois de perdre, non-ſeulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & ſe contenter d'en alleguer chacun cinq ou ſix; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE.

MNE'SIPE. Ie le veux, Tu commenceras le premier, aprés auoir fait ſerment de ne rien dire que de veritable; car il ne ſeroit pas difficile de faire vn mauuais Roman.

TOXARIS. C'eſt à toy à commencer, puiſque tu as donné lieu à la diſpute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que ie te iure? Te contenteras-tu de Iupiter Philien, qui eſt le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOXARIS. Oüy, & i'atteſteray celuy de mon païs, qui reſpond à celuy-là.

MNE'SIPE. Ie te prens donc à teſmoin, ô Iupiter Philien, & proteſte de ne rien alleguer icy, que ie n'aye veu moy-meſme, ou que ie n'aye appris de perſonnes dignes de foy. Ie commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi celebre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Ephéſe, de famille ancienne & opulente; mais qui s'eſtoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont deuenus riches en peu de temps, ont touſiours pluſieurs gens autour d'eux, pour ſeruir à leur diuertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Courtiſans, qui font la cour à nos richeſſes, pluſtoſt qu'à nous-meſmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouuoit ſouffrir, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de viure auec eux pour complaire

à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de ſon ancien camarade, iuſques-là qu'il luy deuint meſme inſupportable par ſes frequentes remonſtrances. Car il ne pouuoit s'empeſcher de luy repreſenter la grandeur & le merite de ſes anceſtres, & de le conjurer auec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon pere auoit amaſſé auec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme vn mal en attire vn autre. Ces flatteurs luy mirent dans l'eſprit l'amour d'vne celebre coquette, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs; & tantoſt par des dédains affectez, tantoſt par de feintes careſſes, ſçauoit ſi bien enflamer ceux qu'elle auoit pris, qu'ils ne s'en pouuoient deffaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme ſimple & niais, à l'ayde de ſes faux amis qui mettoient tout en œuure pour le ſurprendre, elle ne le laiſſa pas eſchapper; mais aprés l'auoir enuelopé dans ſes filets, comme elle en penſoit triompher, elle deuint la proye de ſa priſe, & fut cauſe de mille maux à ce pauure infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Ses ſeruantes luy faiſoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni iour, & qu'elle ne faiſoit que ſonger à luy & ſouſpirer;

Bouquets, &c.

ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-meſmes, ſi bien qu'à la fin il ſe perſuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embraſſer quand il arriuoit, l'arreſtoit quand il vouloit partir, faiſoit ſemblant de ne ſe parer que pour luy, & ſçauoit meſler à propos, les larmes, les dédains, & les ſouſpirs, parmy les attraits de ſa beauté, & les charmes de ſa voix & de ſa lyre. Enfin, aprés pluſieurs allées & venuës il en ioüit, & dés-là on crut qu'il eſtoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle eſtoit groſſe de luy; & de peur qu'il ne vint à ſe dégouſter par la ioüiſſance, elle ne le vouloit plus voir ſi ſouuent, pour ne point donner, à ce qu'elle diſoit, de ialouſie à ſon mary, qui eſtoit vn homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephéſe. Cela l'enflamma de ſorte que ne pouuant ſouffrir ſon abſence, il enuoyoit tous les iours quelques-vns de ſes amis la viſiter, ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouuoit voir, il ſe conſoloit par la veuë de ſon portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il auoit, meubles, argent, maiſons, pierreries; de ſorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille ſi opulente, qui eſtoit la premiere du païs; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour vn ieune Candiot fort riche, qui commença à entrer ſur les rangs, ſurpris par les meſmes artifices. Il

s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis & par ſa perfide maitreſſe, il a recours à Agathoclés qui voyoit tout cela, il y auoit long-temps, ſans y pouuoir donner ordre. Il luy conte donc ſon auenture, auec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy auouë franchement qu'il ne pouuoit plus viure ſans elle. Agathoclés qui vit que ce ſeroit peine perduë d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas temps de luy faire des reproches, vend vne ſeule maiſon qu'il auoit, & luy en donne l'argent. Auſſi-toſt il va trouuer ſa maitreſſe, qui le reçoit à bras ouuerts, & ſes flatteurs r'entrent en grace comme auparauant; leurs amourettes recommencent, ſi bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas pluſtoſt entré, que le mary ſe preſente l'eſpée à la main, ſoit qu'il en fuſt auerty par ſa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité il ne s'abandonne point ; mais empoignant vn baſton, il luy en donne vn ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à la femme, qu'il acheue aprés de tuër auec l'eſpée de ſon mary. En ſuite, il repouſſe les valets eſtonnez, qui ſe mettoient en deuoir de l'arreſter, & ſe ſauue chez Agathoclés, où dés le matin il eſt pris & mené au Gouuerneur de la Prouince, qui le renuoye à l'Empereur, aprés

auoir tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon amy ne le quitte point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa deffenſe; & comme il fut condamné, il l'accompagne dans ſon exil, & va demeurer auec luy en la petite Iſle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes iours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy reſtoit; & lors que tout fut mangé, il ſe louë à des peſcheurs d'huiſtres à l'eſcaille, qui ſeruent à la teinture de la pourpre, & l'entretient de ſon trauail, ſans l'abandonner meſme aprés ſa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en ſon païs. Voilà vn exemple d'amitié qui eſt arriué en nos iours; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés eſt mort en cette Iſle. *Plongeurs.*

TOXARIS. Ie voudrois que tu n'euſſes pas fait de ſerment, pour auoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon païs.

MNE'SIPE'. En voicy vn autre qui n'eſt pas moins illuſtre, que i'ay appris d'vn Pilote de la Calcide, & dont i'ay eu la confirmation par ceux-là meſmes qui y auoient part. Il diſoit que venant vn iour d'Italie à Athénes, vers le coucher des Pleïades, la tempeſte le prit au ſortir du deſtroit de Sicile, & le porta iuſques prés de l'Iſle de Zacynthe, ſans qu'il pût ſurmonter l'effort des vagues. Il auoit pluſieurs perſonnes.

dans ſon nauire, & entr'autres deux ieunes hommes de ſon païs; l'vn robuſte & vigoureux, nommé Euthydique; l'autre tout paſle & deffait appellé Damon, qui ne faiſoit que de releuer d'vne grande maladie. Celuy-cy ſe trouuant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaiſſeau, qui dans cét interualle vint à pancher d'vn coup de vent, & le renuerſa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à ſon amy, qui ſe iette auſſi-toſt apres ſans deliberer, quoy que ce fuſt en plein minuit, & qu'il fuſt deſia couché, & commence à le ſoûleuer ſur les flots, où il ne ſe pouuoit plus ſouſtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du Nauire émeus de compaſſion les voulurent ayder; mais ils furent emportez à vn inſtant par la violence de la tempeſte; & tout ce qu'ils peurent faire, fut de leur ietter quelques pieces de liege auec l'échelle du vaiſſeau. Arreſtons-nous là, ie te prie, à conſiderer ſi quelqu'vn peut donner de plus fortes preuues de ſon amitié, que fit en cette occaſion Euthydique, de ſe ietter en plein minuit dans la mer pendant la tempeſte, & s'expoſer à vne mort toute certaine, pour ſauuer ſon amy, ou perir auec luy. Repreſente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchiſſantes, meſlé de l'horreur des tenebres; l'vn mourant qui tend les bras à ſon amy, & implore ſon aſſi-

ſtance ; l'autre outré d'amour, qui ſe precipite aprés luy, de peur qu'il ne meure tout ſeul. As-tu veu de plus beaux exemples d'vne veritable amitié?

TOXARIS. Haſte-toy, ie te prie, de me dire ce qu'ils ſont deuenus ; car ie bruſle de le ſçauoir.

MNE'SIPE. Ne crain point, ils philoſophent tous deux preſentement dans Athénes ; mais le Pilote emporté par la tempeſte, ne m'a pû conter l'hiſtoire que iuſques-là ; & i'ay appris le reſte de leur bouche. Ils diſent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques liéges iuſqu'au point du iour, qu'apperceuant l'eſchelle du nauire qui eſtoit faite de groſſes planches, ils monterent tous deux deſſus, & ſe ſauuerent dans l'Iſle qui eſtoit proche. Mais pour ne te point arreſter dauantage en des moralitez inutiles, Voicy vn troiſieſme exemple qui ne le céde point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe en mourant fit vn teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à vn amy ; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laiſſa à l'vn de nourrir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille ; & l'vn eſtant mort cinq iours aprés, ſoit de regret ou autrement, celuy qui reſtoit executa la commiſſion de tous les deux ; car ils eſtoient ſubſtituez l'vn à l'autre ; & pour rendre ſon action plus illuſtre, maria la fille de ſon amy & la ſienne en vn meſme iour, & leur

Ou, ils tiennent le reſte ainſi.

Carixéne.

donna à toutes deux vn meſme mariage. Quant à la mere, il la nourrit iuſqu'à la mort, quoy que le peuple criaſt que le defunt auoit trouué le ſecret d'heriter aprés ſa mort, de ſon amy. Que te ſemble, Toxaris, de la generoſité d'Aretas; car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, de payer ſi gayement la part de ſon coheritier auec la ſienne? Ne merite-t-il pas de faire vn de nos exemples, à la gloire & à l'auantage de ſa patrie?

Ou, encore preſentemens.

TOXARIS. Ouï, ſans doute, quoy que i'admire encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur; car celuy qui a la reſolution de faire vn ſemblable teſtament, eſt capable non-ſeulement de l'executer, mais de quelque choſe encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'euſt nourry la mere de ſon amy, & marié ſa fille, meſme ſans en eſtre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zenothemis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme i'y eſtois Deputé de mon païs. C'eſtoit vn homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouuay qui alloit à la campagne auec ſa femme à ſes coſtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car elle eſtoit borgne & petite, toute contrefaite & percluſe de la moitié du corps; & tomboit meſme du haut-mal, à ce qu'on diſoit. Comme ie m'eſtonnois donc que la fortune euſt aparié deux

deux choſes ſi diſſemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monſtre que tu vois, eſtoit vn riche homme de Marſeille, amy de Zénothémis, nommé Ménecrate, qui pour auoir rendu vne Sentence iniuſte, fut declaré infame, & tous ſes biens confiſquez, ſelon la rigueur de la loy. Accablé d'vn ſi grand coup de fortune, il eſtoit encore plus affligé par la conſideration de ſa fille vnique, qui eſtoit en âge d'eſtre mariée, ſans qu'il eût dequoy la pouruoir; car comme tu vois, elle n'eſtoit pas de taille à eſtre mariée pour ſa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénothémis, & déploroit ſa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourueuë; & là-deſſus il le prend par la main, le méne chez ſoy, & partage auec luy ſes tréſors, qui n'eſtoient gueres moins grands que ceux qu'il auoit perdus. Il ajouſta à cette largeſſe vn feſtin, comme s'il euſt eu enuie de marier ſa fille à quelqu'vn de ſes amis; & lors qu'ils eurent ſoupé & fait les effuſions accouſtumées à la fin du repas, Zénothémis rempliſſant ſa coupe? Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car i'épouſeray aujourd'huy ta fille, & le contract eſt tout dreſſé, où ie confeſſe auoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre reſiſtoit, ne pouuant ſouffrir qu'vn homme ſi riche & ſi bien- *Douze mille écus.*

fait épouſaſt vne fille ſi pauure & ſi mal-faite, il la prit entre ſes bras, & alla conſommer ſon mariage dans vne autre chambre, puis vint retrouuer la Compagnie. Il l'a touſiours tenuë depuis pour ſa femme, luy faiſant mille careſſes, & la menant auec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en auoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres auantages. Auſſi le Ciel a beny ſon action, & luy a donné vn beau fils, qu'il a preſenté depuis peu au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compaſſion ; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiſcation de ſon ayeul ; & en ſa faueur, l'a rétably en ſes biens & en ſa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter vn ſemblable exemple de ton païs, où vous n'aymez que les belles. Mais paſſons au dernier, qui ſera de Démétrius de Sunion.

Hopecien. Il auoit eſté eſleué dés ſon enfance auec Antiphile, & voyagea auec luy en Egypte, pour apprendre la Philoſophie Cynique, ſous ce Philoſophe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi celebre ; mais Antiphile vouloit eſtudier en Medecine. Comme Démétrius eſtoit allé voir les antiquitez du païs, & nauigeoit, il y auoit deſia ſix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouuoit ſouffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage ; Il arriua à Antiphile vn accident, qui luy fit bien regretter l'abſence de ſon

amy. Car vn de ſes eſclaues s'aſſocia auec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la ſtatuë du Dieu, auec pluſieurs autres choſes qu'ils cacherent ſous vn lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayans eſté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confeſſerent tout à la queſtion ; de ſorte qu'on arreſta l'eſclaue, & en ſuite le maiſtre, qui eſtoit aux eſcoles publiques, apres auoir trouué chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'auoit en horreur comme vn ſacrilege, & eût creu faire vn crime de boire meſme & de manger auec luy. Cependant, ſes deux autres eſclaues emportent tout ce qui luy reſtoit, tandis qu'il eſt en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire ſeruice à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas ſeulement ouïr, lors qu'il ſe vouloit iuſtifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de miſere; car il couchoit ſur la terre, ſans pouuoir eſtendre ſes iambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à vne piece de bois ; mais de iour il n'auoit qu'vne main liée auec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeſchoit de pouuoir repoſer de iour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé peſle-meſle auec pluſieurs autres criminels dans vn cachot puant, où

il auoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte eſtat, inſupportable meſme aux plus robuſtes, & à plus forte raiſon à vn ieune homme, qui auoit eſté eſleué tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit deſia plus rien prendre, lors que Démétrius, qui ne ſçauoit rien de l'affaire, arriua; & ſi toſt qu'il l'eut appriſe, courut en haſte à la priſon, où l'on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il eſtoit tard & que le Geolier eſtoit retiré, & les Gardes poſées. Il faut donc attendre iuſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine meſme à entrer, & encore plus à reconnoiſtre ſon amy tout défiguré, apres l'auoir cherché long-temps, comme on fait vn homme entre les morts, en vn iour de bataille. Et s'il ne ſe fût auiſé de l'appeller par ſon nom, il ne l'euſt iamais pû trouuer. Mais comme il eut reſpondu, il le reconnut à ſa voix, & luy détournant les cheueux de deſſus le front, s'éuanouït à ce ſpectacle, & Antiphile auſſi. Démétrius eſtant reuenu le premier, ayda ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & luy donna la moitié de ſon manteau, au lieu des haillons dont il eſtoit couuert. En ſuite il ſortit pour l'aſſiſter; & comme il n'auoit ni credit ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port; & apres auoir trauaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il auoit gagné à ſon amy, dont ils donnoient vne partie au

Geolier, & s'entretenoient du reſte. Mais la nuit venuë, il falloit qu'il ſe retiraſt, & qu'il dormiſt à la porte, ſur vn petit lit qu'il s'eſtoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laiſſer coucher dans la priſon. Ils veſcurent ainſi quelque temps, iuſqu'à ce qu'vn des priſonniers eſtant mort de poiſon, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laiſſer entrer perſonne; ſi bien que Démétrius qui ne pouuoit quitter ſon amy, s'alla par deſeſpoir declarer complice du meſme crime, & fut attaché auec luy: Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoiſie du Geolier. Cependant, ils taſchoient d'adoucir leurs maux par leur conuerſation, & chacun auoit plus de ſoin de la ſanté de ſon compagnon que de la ſienne, particulierement Démétrius, qui eſtant tombé malade, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'il pouuoit pour conſoler Antiphile. Sur ces entrefaites vn accident impreueu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car vn priſonnier ayant recouuré vne lime, lima la chaîne où ils eſtoient tous attachez; & ſe ſauua auec les autres, apres auoir tué les Gardes: Mais la pluſpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurerent dans la priſon, & arreſterent leur eſclaue, aymant mieux mourir que de paſſer pour coupables d'vn crime pire que la mort meſme; & le Gouuerneur

de l'Egypte ayant appris cette nouuelle, les mit tous deux en liberté, apres qu'ils eurent iuſtifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Démetrius, qui ſe retira vers les Gymnoſophiſtes des Indes, & laiſſa le tout à ſon camarade, lequel demeura au païs où il eſt encore à preſent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que i'aurois plus eſtendus, ſi tu ne t'eſtois plaint que nous auiõs plus de paroles que d'effet. Car ie t'aurois rapporté les harangues que Démétrius fit deuant le Iuge, où pour deſcharger ſon amy, il s'imputoit le crime dont on l'accuſoit, iuſqu'à ce que l'eſclaue les deſchargea tous deux à la queſtion. Regarde ſi tu as quelque choſe que tu puiſſes oppoſer à de ſi grands exemples, ſi tu ne te veux reſoudre à la peine, dont tu as dit qu'on puniſſoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais apres auoir ſi bien deffendu des eſtrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

1500. liure.

Oreſte & Pilade.

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainſi contre toy-meſme, en m'encourageant à ta deffaite. Mais ie vais commencer ſans préambule ; car outre que ce n'eſt pas la couſtume de mon païs, il n'eſt pas beſoin de diſcours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reſte, n'attens pas d'oüir icy l'hiſtoire de quelqu'vn, qui en

faueur de ſon amy aura eſpouſé vne femme pauure & contrefaite, ou par charité marié ſa fille, ou qui ſe ſera enfermé auec luy en priſon, pour en ſortir plus glorieux; Tout cela n'eſt que ieu, au prix des exemples que ie te veux alleguer. Ce n'eſt pas que ie te condamne d'auoir dit ce que tu ſçauois, puis-que tu n'auois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont iouït la Grece, empeſche qu'elle ne ſe puiſſe ſignaler en de plus grandes occaſions; car le bon Pilote ne ſe connoiſt que dans la tempeſte. Mais pour nous qui ſommes touſiours en guerre auec nos voiſins, ſoit pour l'attaque ou pour la deffenſe, il ſe preſente tous les iours mille ſujets de teſmoigner noſtre courage & noſtre amitié, qui ſont les ſeules armes que nous eſtimons inuincibles. Premierement nous ne choiſiſſons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voiſins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoiſſons vn braue homme, nous recherchons ſon amitié, comme on fait vne maiſtreſſe; & celuy qui luy rend plus de ſeruice, c'eſt celuy qui l'emporte. En ſuite, on ſe iure l'vn à l'autre vne amitié inuiolable; ce qui ſe fait en cette façon: On ſe picque le bout des doigts, & l'on en reçoit le ſang dans vne couppe, où chacun trempe la pointe de ſon eſpée, & puis ſuce cette liqueur precieuſe, qui eſt la marque d'vne amitié eternelle,

On, l'on ne peut eſtre que trois à cette alliance.

& vn teſmoignage qu'on veut eſpancher ſon ſang l'vn pour l'autre. Perſonne ne peut auoir que deux amis ; & ceux qui en ont dauantage, ſont mes-eſtimez, comme des Courtiſannes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié ſe perd, eſtant diuiſée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, ie commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en vne bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amizoque qu'il aymoit. Cependant, ie te iure par l'air que nous reſpirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui ſont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

MNE'SIPE. Ie t'aurois aſſez cru ſans iurer ; mais tu as bien fait de ne pas prendre à teſmoin des diuinitez de grande importance, afin de pouuoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy ! tu ne veux pas que ie iure par les ſymboles de la Vie & de la Mort, qui ſont les plus grands Dieux qu'on reuere?

MNE'SIPE. Si cela eſt, tu pouuois appeller à teſmoin pluſieurs autres déïtez ; car il y a pluſieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne ſçaurois-tu t'empeſcher de chiçaner vn homme qui porte vne eſpée ? ſur tout, apres qu'il t'a laiſſé parler tout ton ſaoul, ſans t'interrompre.

MNE'SIPE.

MNE'SIPE. I'ay tort, ie l'auouë, & t'en demande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, ſans craindre que ie t'interrompre.

TOXARIS. Il y auoit quatre iours qu'Amiſoque & Dandamis s'eſtoient iurez vne amitié eternelle, & auoient bu du ſang l'vn de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie auec trente mille hommes de pié, & dix mille cheuaux. On s'eſtoit campé ſur l'vne & l'autre riue du Tanaïs, pour leur empeſcher le paſſage ; mais ils enleuerent d'abord tout ce qui eſtoit au delà, à la reſerue de ceux qui ſe ſauuerent de bonne heure au deçà du fleuue. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant ſon amy priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à nage pour l'aller ſecourir ; mais il ne fut pas pluſtoſt à l'autre bord, qu'il fut enueloppé par les ennemis ; & ſur le point de perir, il s'eſcria qu'il venoit pour rachetter vn priſonnier. A ces mots ils s'arreſterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-meſme dit-il, puiſqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'vne partie ; & là-deſſus il luy fit arracher les yeux, & le renuoya auec ſon amy, plus ioyeux de cette con-

queſte, qu'affligé de la perte de ſa veuë. Sa preſence rendit le courage aux Scythes, qui creurent n'auoir rien perdu en conſeruant vn ſi grand threſor. Cela eſtonna meſme les ennemis, lors qu'ils vinrent à conſiderer à quels gens ils auoient à faire; ſi bien qu'ils ſe retirerent la nuit en tumulte, apres auoir bruſlé les chariots qu'ils auoient pris & laiſſé vne partie du butin. Cependant, Amiſoque ne voulut point conſeruer la lumiere, que ſon amy auoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illuſtres aueugles nourris aux deſpens du public, qui reuere leur vertu. Que peux-tu oppoſer, Mnéſipe, à vn ſi grand exemple, quand ie te laiſſerois la liberté d'en feindre à ta fantaiſie, & que ie t'abſoudrois du ferment de fidelité que tu as iuré? Si tu auois à traitter vne ſi noble matiere, combien y aurois-tu meſlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis aprés la perte de ſon amy? Combien de harangues pour le r'auoir? Combien de teſmoignages de ioye, en donnant ſes yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reſte que tu ſçais beaucoup mieux que moy; car ie me ſuis contenté de rapporter la choſe nüement, ſans rien alterer de la verité. Paſſons à vn autre exemple, qui ſera encore plus court. Bélite, l'vn des parens d'Amiſoque, voyant Baſthé ſon amy, terraſſé à la chaſſe par vn lion, & ſur le

point d'eſtre deuoré, ſaute en bas de ſon cheual, & frappe la beſte par derriere, pour l'obliger à tourner ſur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point laſcher priſe, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher meſme d'entre les dents ſon amy. Le lion irrité ſe iette ſur l'vn, aprés auoir ſoulé ſa rage ſur l'autre; mais Bélite en mourant luy paſſe ſon eſpée au trauers du corps, & venge d'vn meſme coup la mort de ſon amy & la ſienne. Pour éterniſer cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en meſme tombeau, & mis le lion auprés en vn tombeau ſeparé. Mais ne t'arreſte point à ces deux exemples, en voicy vn troiſieſme plus conſiderable, de trois amis qui ont fait des merueilles l'vn pour l'autre. Arſacomas ayant eſté enuoyé en ambaſſade vers Leucanor Roy du Boſphore, qui auoit tardé trois mois à enuoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à ſon départ, aprés auoir eſté ſatisfait ſur ſa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que ſa fille fût preſente au feſtin, auec tous les Grands qui la recherchoient en mariage; du nombre deſquels eſtoit Tigrapate Prince des Laſiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arſacomas ne l'eut pas pluſtoſt veuë, qu'il en deuint amoureux, & cõme c'eſt la couſtume de faire la demande à table ſur la fin du repas, & de dire qui l'on eſt,

& ce qu'on a ; lors que tous les autres eurent vanté à l'enuy leurs threſors & leur puiſſance aprés auoir fait les effuſions accouſtumées ; il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne ſe fait point parmy les Scythes ; & ayant bu vn grand trait, il pria le Roy de luy donner ſa fille en mariage, à cauſe qu'il ſurpaſſoit tous les autres tant en richeſſes qu'en credit. Comme le Roy paroiſſoit eſtonné de ce diſcours, ſçachant bien que les Scythes ſont fort pauures, & que celuy-cy particulierement n'auoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il auoit de troupeaux & de chariots, qui ſont les richeſſes du païs : Ie n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais i'ay vaillant deux amis, qui ſurpaſſent tous les autres tant en eſtime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il eſtoit yure ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ſes Riuaux, & emmena ſa maiſtreſſe. Arſacomas de retour, conte ſon auanture à ſes deux amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on auoit preferé de vains treſors à la grandeur de leur amitié ; de ſorte qu'ils reſolurent enſemble de tirer raiſon de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; I'apporteray la teſte Roy, & Maſente enleuera ta mai-

ſtreſſe, tandis que tu armeras le païs pour ſouſtenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre ſur les bras. Or tu aſſembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront ſeruir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compaſſion qu'on aura de ton infortune. C'eſt la couſtume des Scythes, lors que quelqu'vn eſt offenſé, & qu'il n'a pas le moyen de ſe venger, de faire roſtir vn bœuf, puis le mettre en pieces, & s'aſſeoir ſur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme vn priſonnier. Tous ceux qui paſſent par là, & qui le veulent ſecourir, en prennent vn morceau, & iurent de luy amener l'vn cinq cheuaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouuoir; & ceux qui n'ont que leur perſonne, d'y venir eux-meſmes: & en diſant cela, ils mettent le pié droit ſur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promeſſe. On amaſſe par ce moyen de grandes forces, & plus conſiderables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne ſont compoſées que d'vne braue ieuneſſe, qui s'y porte volontairement par la conſideration de l'honneur ou de l'amitié. Arſacomas aſſembla donc par ce moyen cinq mille cheuaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncate arriue inconnu au Royaume du Boſphore, & tirant à part le Prince,

Tant Infanterie legere qu'autre.

comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre ſeul auec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teſte, & la mettant ſous ſon manteau remonte à cheual, en criant qu'il ne tarderoit point à reuenir, comme s'il fût allé à quelque commiſſion de la part du Roy. Il fut donc bien loin, auant qu'on eût découuert le meurtre; outre qu'on negligea de le pourſuiure, pour ſonger à l'eſlection d'vn nouueau Prince, parce que le païs eſt partagé en diuerſes factions. D'autre coſté, Maſente auerty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouuelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du deffunt; Qu'il ſe haſtaſt donc de ſe ſaiſir de l'Empire, & menaſt auec luy ſa femme, qui eſtoit la legitime heritiere; Qu'il luy diſoit cela comme ſon parent & ſon amy, parce que le feu Roy auoit pris femme d'entre les Alains, d'où il eſtoit, & que les freres de cette Princeſſe l'auoient enuoyé pour le porter à cette entrepriſe, & empeſcher l'eſlection du frere baſtard du Roy, qui eſtoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de meſme façon, & parlent meſme langage, on ne pouuoit découurir la fourbe; outre qu'il s'eſtoit fait couper les cheueux, pour mieux ioüer ſon perſonnage, parce que les Alains les portent plus courts que les

Scythes. Le Duc de Machlyne s'auance donc à grandes iournées pour preuenir l'eſlection, aprés luy auoir laiſſé la conduite de la Princeſſe, comme à ſon parent. Il monte auec elle ſur ſon char, & la nuit meſme la charge ſur vn cheual, à l'ayde d'vn caualier qui le ſuiuoit; & quittant le chemin du Boſphore, il prend celuy de Scythie, où il arriue le troiſieſme iour, apres auoir donné quelques heures de repos à la Princeſſe, & la remet entre les mains d'Arſacomas, telle qu'il la deſiroit; car le Duc de Machlyne ne l'auoit pas encore eſpouſée. Comme Arſacomas ne ſe pouuoit laſſer de luy rendre graces, il dit que c'eſtoit comme ſi la main gauche remercioit la droite du ſeruice qu'elle luy rend; Qu'il ne pouuoit moins faire pour luy, & que deux amis ne ſont pas ſeulement comme les deux mains, mais comme les deux doigts de la main. D'autre coſté, le Duc de Machlyne auerty de la trahiſon, & de l'eſlection du baſtard dont i'ay parlé, retourne tout court en ſon païs, & entre auec vne grande armée en Scythie, & le baſtard auſſi de ſon coſté, auec quarante mille Alains ou Satmates, ſans conter les Grecs qui auoient pris ſon party. Apres leur ionction, leurs troupes ſe trouuerent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y auoit trente mille Archers à cheual. Nous marchâmes contr'eux auec enuiron

trente mille hommes, en contant la caualerie parmy laquelle i'eſtois, ayant mené cent volontaires auec moy. Nous ne les euſmes pas pluſtoſt apperceus, que nous deſtachâmes contr'eux noſtre Cauálerie, pour attaquer l'eſcarmouche; mais apres vn long combat, nous fuſmes rompus, ce qui n'empeſcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retiraſt en bon ordre, ſous la conduite d'Arſacomas, ſans que l'ennemy l'oſaſt attaquer. Mais l'autre où eſtoit Loncate & Maſente fut inueſtie, & ils y furent tous deux bleſſez; l'vn à la cuiſſe, & l'autre à l'eſpaule & à la teſte; ce qu'Arſacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui auoient tant fait pour luy; & s'ouurant vn paſſage par le fer, alla enleuer ſes deux amis. Cela rendit le courage aux ſiens; de ſorte que les ennemis plierent, ſur tout apres qu'il eut couppé en deux le Duc de Machlyne d'vn coup de hache. Le lendemain ils enuoyerent demander la paix; Ceux du Boſphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de liurer des Oſtages, & les Alains de ſubjuguer la Sindiane, dés long-temps reuoltée; ſi bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes ſeruent leurs amis.

MNE'SIPE. Cette hiſtoire a quelque choſe de Roman, Toxaris; & ie croy, ſans offenſer les Dieux

Dieux que tu as iurez, que tu y as vn peu meſlé de ton inuention, pour faire la piece plus belle; car tout reüſſit à ton Heros, contre ſon eſperance.

TOXARIS. C'eſt vne marque de voſtre incredulité, ou pluſtoſt de voſtre foibleſſe, à vous autres Grecs. Car vous auez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais ie te veux confirmer cet exemple par vn autre qui m'eſt arriué à moy-meſme. Comme ie ſortis de mon païs, pour aller eſtudier en Grece, en la compagnie de Siſinnés, auec qui i'auois eſté eſleué dés mon enfance, nous arriuâmes à Amaſtris ſur le Pont-Euxin; & dés que nous fûmes debarquez, nous allâmes nous promener ſur la place, aprés auoir renfermé nos hardes dans vne hoſtellerie. Mais au retour, nous trouuâmes qu'on auoit crocheté nos coffres, & emporté tout ce que nous auions; de ſorte que par deſeſpoir, comme vn jeune-homme, ie me voulois donner de mon eſpée à trauers le corps, pour n'eſtre point contraint par la faim de faire quelque choſe d'indigne de moy, lors que Siſinnés me retint, auec aſſeurance qu'il trouueroit quelque inuention pour nous faire ſubſiſter. Car nous n'auions pas ſeulement dequoy viure ce iour-là; ſi bien qu'il fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Mais le lendemain

Ou, la ſerrure de noſtre chãbre.

comme il ſe promenoit ſur la place, il vit faire montre à quelque jeuneſſe de bonne maiſon, qui ſe deuoit battre trois iours aprés, pour vn prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il reuint tout court, me dire que ie ne me miſſe point en peine, & qu'il auoit trouué dequoy nous enrichir en vn inſtant. Quand les trois iours furent eſcoulez, que nous paſſâmes du mieux que nous peuſmes, il me mena au theatre, où tout le peuple eſtoit aſſemblé pour voir les jeux. Il ne ſe paſſa rien d'abord de conſiderable; car ce n'eſtoit que quelques chaſſes d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faiſoit deſchirer par des beſtes farouches. Mais en ſuite on vit entrer vn grand jeune-homme bien fait, ſuiuy d'vn Heraut qui cria, Que celuy qui ſe voudroit battre contre luy receuroit dix mille dragmes. Siſinnés incontinent ſe preſente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit; Si ie ſuis victorieux, voilà dequoy continuër noſtre voyage; ſinon, tu retourneras au païs auec cet argent, aprés m'auoir rendu les honneurs de la ſepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes pieces, horſmis de l'habillement de teſte; & entrant au combat, receut d'abord vn fendant ſur le jarret, dont il perdit beaucoup de ſang; ce qui faillit à me faire eſuanouïr, croyant que la bleſſeure fût mortelle.

2500. liur.

Mais comme ſon ennemy s'auançoit plus hardiment aprés ce coup, il luy en porta vn au defaut de la cuiraſſe, dont il le renuerſa mort à ſes pieds. Auſſi-toſt il s'aſſit ſur le corps, ne ſe pouuant plus tenir debout, & ie le fis emporter au logis, aprés qu'il eut eſté proclamé victorieux. Il fut ſi bien traité de ſa bleſſeure, qu'il en eſchappa, & eſt maintenant au païs, où il a eſpouſé ma ſœur. Voilà comme il hazarda ſa vie, pour me conſeruer la mienne; & il y a encore icy pluſieurs Amaſtriens qui l'ont veu, ſans qu'il ſoit beſoin d'aller rechercher la preuue de cette hiſtoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reſte donc plus qu'vn dernier exemple pour remporter la victoire; & ie n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Boryſtheniens, auec ſa femme & ſes deux enfans, en la compagnie d'vn de ſes amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & ſon amy bleſſé à la cuiſſe; de ſorte qu'il ne ſe pouuoit plus ſouſtenir. Cependant, le feu s'eſtant pris la nuict au logis où ils eſtoient, il charge ſon amy ſur ſes eſpaules, & le ſauue à trauers la flamme, laiſſant ſes petits enfans qui luy tendoient les bras, & repouſſant ſa femme qui le vouloit arreſter. Il luy cria ſeulement qu'elle le ſuiuiſt; ce qu'elle fit auec vn petit enfant qu'elle tenoit embraſſé, qui fut

L'vn de 7. ans, & l'autre à la mammelle.

eſtouffé par la vapeur du feu ; mais l'autre qui venoit aprés, eſchapa. Comme on luy reprochoit en ſuite qu'il auoit abandonné ſes enfans, pour ſauuer vn eſtrãger; I'en pouuois, dit-il, auoir d'autres ; mais ie n'euſſe iamais recouuré vn ſemblable amy. Voilà mes exemples, tu-as dit les tiens, il ne reſte plus que de trouuer vn Iuge, pour ſçauoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNE'SIPE. Il en falloit eſlire vn auparauant; mais puis que nous ne l'auons pas fait, il faut remettre noſtre diſpute à vne autre fois, & rapporter de nouueaux exemples, aprés auoir choiſi vn Iuge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que ſi tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplirons pluſtoſt par noſtre vnion, & ne ferons qu'vn meſme corps & qu'vne meſme ame, comme ce Geryon des Fables, qui eſt à mon aduis, vn ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens ni de vaines ceremonies ; la paſſion que nous auons tous deux teſmoignée, pour rendre cet honneur à noſtre païs, fait aſſez voir que nous eſtimons l'amitié par deſſus tout.

TOXARIS. Ie le veux, ſoyons amis deſormais iuſqu'à la mort ; & ſi nous ne pouuons touſiours viure enſemble, viſitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Grece.

MNESIPE. I'entreprendrois de plus grands voyages pour trouuer vn amy fait comme toy.

L'ASNE DE LVCIEN.

L'Autheur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez vne Magicienne, qui ſe changea en oiſeau pour aller trouuer vn Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit vne boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne; D'où il prend occaſion de conter les diuerſes auantures qui luy arriuerent, iuſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a deſrobé ce ſujet; mais il l'a eſtendu plus au long.

COMME i'allois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui i'appris qu'vn nommé Hiparque, chez qui ie deuois loger, eſtoit vn homme fort riche, mais fort auare, qui n'auoit qu'vne ſeruante, & viuoit fort meſquinement. Lors que ie fus arriué à ſon logis, ayant pris congé de ma compagnie, ie frappay à la porte, & ſa femme me vint ouurir, aprés m'auoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que ie voulois. Ie luy reſpondis que i'apportois des lettres à ſon mary, d'vn de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-toſt,

aprés auoir refermé la porte, puis me veuint dire, que ie ſerois le bien venu. Ie les trouuay en arriuant, qui commençoient à ſouper, eſtant tous deux couchez ſur vn petit lict, auec vne table deuant eux; mais ils faiſoient fort mauuaiſe chere; car ie ne vis rien ſur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'eſcria que le Philoſophe Decrian eſtoit vn galand-homme de luy adreſſer ſes amis. Que le logis eſtoit petit, comme ie voyois, mais qu'il eſtoit à mon ſeruice, & que ma preſence le rendroit plus illuſtre. Alors, appellant ſa ſeruante, Prenez les hardes de Monſieur, dit-il, & le menez dans vne chambre, & de là au bain; car il doit eſtre las, aprés le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en vne petite chambre fort propre, & me montrant le lict; C'eſt là, dit-elle, que vous coucherez, & i'en dreſſeray vn autre en ce coin pour voſtre valet. De là i'allay au bain, aprés auoir donné de l'argent à la ſeruante, afin d'achepter de l'orge pour mon cheual. Au retour, mon hoſte me pria de me mettre à table. Le feſtin ne fut pas fort magnifique, mais il y auoit de bon vin vieux, dont nous fiſmes carrouſſe aprés ſoupper; & puis ie m'allay coucher, aprés nous eſtre entretenus de diuerſes choſes, comme on a de couſtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où i'allois, & ſi ie faiſois eſtat de demeurer-là; Ie luy

Couſtume ancienne.

reſpondis que non, & que ie voulois aller pour quatre ou cinq iours à Lariſſe, quoy que mon deſſein en effet fuſt de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir ſi i'y pourrois rencontrer vne Magicienne, comme on dit qu'il y en a pluſieurs, qui me fiſt voir quelque euenement extraordinaire. Dans cette reſolution, ie me promenois par la ville, lors que ie rencontray vne femme aſſez bien faite, qui paroiſſoit de condition à ſon train & à ſon habit. Elle me demanda qui i'eſtois ; & comme elle l'eut appris, elle s'eſcria que i'eſtois fils d'vne de ſes meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les ſiens propres, & que i'auois grand tort de n'eſtre pas venu deſcendre chez elle ; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Ie luy fis mes excuſes, & luy dis que ie ne pouuois pas honneſtement quitter mon hoſte, qui m'auoit ſi bien receu ; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon eſprit. Comment, reprit-elle, eſtes-vous logé chez ce vilain auaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, aprés m'auoir ſi bien traité. Alors ſouſriant, elle me dit à l'oreille, que ie priſſe bien garde à ne point faire amitié auec ſa femme, qui eſtoit vne des plus grandes Magiciennes du païs, qui changeoit les vns en beſtes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire

C'eſt vne railleric.

ſa volonté. Qu'elle eſtoit de complexion fort amoureuſe, & que ma ieuneſſe, iointe à la qualité d'eſtranger, lui donneroient aſſez de priſe ſur moy. Alors, tout rauy d'auoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris bruſquement congé d'elle, & me retiray en haſte au logis, reſuant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon deſſein, & faiſant eſtat de gagner la ſeruante, qui eſtoit fort iolie, & qui ſçauoit ſans doute les ſecrets de ſa maiſtreſſe. Car d'entreprendre ſur la femme de mon hoſte, c'euſt eſté à mon auis, violer le droit d'hoſpitalité. En arriuant, ie trouuay, par bonheur, la ſeruante ſeule qui appreſtoit à ſouper, & commençay à la cajoler ſur la grace qu'elle auoit à faire la cuiſine; A quoy elle me reſpondit; aſſez plaiſamment, qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout ſurpris de cette reſponce, ie m'approchay pour la careſſer; mais elle me dit en ſe retirant, que ie ne m'approchaſſe pas trop prés, ſi ie n'auois enuie de me bruſler. Car ſi elle m'auoit touché ſeulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette bruſlure. Comme ie riois de la gentilleſſe de ſes reparties, & que ie l'appellois belle Cuiſiniere; Vous ne ſçauez pas, dit-elle, quelle Cuiſiniere ie ſuis; car ſi ie veux, ie vous accommoderay de toutes

toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en paſté. Ie luy reſpondis, Qu'elle m'auoit deſia mis en capilotade, & que ie penſois eſtre ſur le réchaut, tant ie ſentois de chaleur. Elle s'eſclata de rire à cette reſponſe, & me dit qu'elle eſtoit grande Magicienne, & que ſi elle m'auoit vne fois charmé, elle pourroit apres cela me jetter des pierres, que ie ne voudrois pas m'enfuir. Ie luy repartis que ie ſentois deſia l'effort de ſes charmes, & que ie ne la pouuois quitter. Apres quelque conteſtation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand ſa maiſtreſſe ſeroit couchée. Comme ſon maiſtre fut de retour, & que nous eûmes ſoupé, ie me retiray, aprés quelques ſantez, feignant d'auoir enuie de dormir. En entrant dans ma chambre, ie trouuay la colation preſte, & mon lit tout ſemé de roſes, délitées ou par bouquets. On auoit meſme tranſporté ailleurs celuy de mon valet. Si toſt qu'elle eut couché ſa maiſtreſſe, elle me vint trouuer, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force ſantez & force baiſers, & gouſter les prémices de l'amour. On verra bien-toſt, dit-elle, ſi tu ſçais auſſi bien faire que dire; car ie m'appelle Paleſtre, *Lutte.* & n'ay point encore trouué d'Athlete qui m'ait vaincue à la lutte. Comme i'eus accepté le combat, elle ſe deshabille, & me dit que le champ

Il y a icy vne page de faletez retranchée.

eſtoit ouuert à ma valeur. Apres quelques tours d'eſcrime, où chacun taſcha de montrer ce qu'il ſçauoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & ie pris tant de plaiſir à ce petit exercice, que i'en oubliay preſque le ſujet de mon voyage. A la fin ie la priay de m'apprendre quelque ſecret de ſon art, puis-qu'elle eſtoit ſi grande Magicienne, & qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'eût beaucoup profité ſous vne ſi ſçauante maiſtreſſe. Elle me iura qu'elle ne ſçauoit point d'autre meſtier que celuy que la Nature luy auoit appris, & que c'eſtoit là le charme dont elle auoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle ſe métamorphoſeroit en quelque animal. Quelques iours aprés elle me vint dire que l'occaſion ſe preſentoit de contenter ma curioſité, & que ſa maiſtreſſe ſe deuoit changer en oiſeau, pour aller trouuer ſon galant. Que i'euſſe bon courage, & qu'elle me la monſtreroit en cét eſtat. La nuit venuë, elle me méne ſans bruit, à la porte de ſa chambre, où regardant par vne fente, ie vis ſa maiſtreſſe toute nuë, qui iettoit deux grains d'encens dans vne lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura aſſez long-temps. En ſuite, tirant vne phiole de ſon armoire, elle s'huila par tout juſqu'au bout des ongles, & en vn in-

ſtant fut transformée en hibou ; car ſon corps ſe couurit de plumes, ſon nez ſe courba en bec, ſes bras s'alongerent en aiſles, & elle s'enuola par la feneſtre auec vn grand cry. Ie fus ſi ſurpris de cette merueille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant ſi ie ſongeois, ou ſi i'eſtois éueillé, tant qu'à la fin reuenu à moy, ie conjuray ma nouuelle maiſtreſſe de me vouloir transformer de meſme, pour voir ce qu'on deuenoit en cet eſtat, & ſi l'on conſeruoit encore ſon iugement. Elle entre auſſi-toſt dans la chambre, ne me pouuant rien refuſer, & m'apporte vne petite bouteille, dont ie ne me fus pas pluſtoſt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couuert de poil, mon viſage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts ſe durcirent en corne, & il me ſortit par derriere vne longue queuë ; de ſorte que me regardant au miroir, ie trouuay que i'eſtois vn Aſne. La fille eſtonnée auſſi bien que moy, d'vn ſi eſtrange accident, commence à ſe frapper l'eſtomac, & à s'arracher les cheueux, & s'eſcrie qu'elle auoit pris vne phiole pour l'autre, deceuë par la reſſemblance, à cauſe qu'il y en auoit pluſieurs dans l'armoire, mais que ie patientaſſe iuſqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit achetter des roſes, dont ie n'aurois pas plûtoſt goûté, que ie reprendrois ma premiere forme. En diſant cela, elle me paſſoit la main ſur

le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cét animal quand on le veut careſſer. Cependant, ſous la figure d'vne beſte, ie conſeruois le ſens d'vn homme, & entendois tout ce qu'on diſoit, mais ie ne pouuois m'expliquer; & comme i'ouuris la bouche pour me plaindre, ie commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit ſi honteux, que ie m'en allay baiſſant la teſte droit à l'eſcurie, me coucher auprés de mon cheual, & du baudet de mon hoſte, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils auoient peur que ie ne vinſſe manger leur foin. Ie me retiray donc en vn petit coin fort mal ſatisfait de leur reception, & bien reſolu de m'en venger le lendemain. C'eſt alors que faiſant reflexion tout à loiſir, ſur le triſte eſtat où i'eſtois, ie commençay à condamner ma curioſité, & à reconnoiſtre,

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.

Si par hazard, diſoy-je en moy-meſme, i'allois eſtre rencontré en cét eſtat par quelque loup, ou quelqu'autre beſte farouche, ie ioüerois bien le perſonnage que ie repreſente. Sur ces entrefaites, i'entens perçer la paroy, & vois entrer des voleurs l'eſpée à la main, qui aprés auoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui eſtoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerent auec

mes compagnons, & nous chaſſant deuant eux, gagnerent la porte par des ruës deſtournées, & delà des montagnes voiſines couuertes de bois, où ils arriuerent ſur le point du iour. Ie ne puis dire le mal que ſouffroient mes camarades; mais on ne ſçauroit exprimer la douleur que ie ſentois à marcher ſur les cailloux, auec vne charge ſur le dos, moy qui eſtois vn aſne de bonne maiſon, qui n'eſtois pas accouſtumé à la fatigue. Ie bronchois donc à chaque pas; mais on me faiſoit releuer à coups de baſton. En cette extrémité ie voulus m'eſcrier, *O Céſar*, pour implorer le ſecours du Prince; mais la parole me manqua ſur l'O, & ie ne pus acheuer le reſte; ſi bien que cela ne ſeruit qu'à me faire battre par les voleurs, que ie trahiſſois par mon cry. Ie reſolus donc de continuer paiſiblement mon chemin, puis-que ie reüſſiſſois ſi mal à me plaindre, outre qu'on nous emmuſela pour nous empeſcher de paiſtre en allant. Sur le midy nous arriuâmes à vn hameau de connoiſſance, où nous fûmes fort bien reçeus; & tandis que nos maiſtres diſnoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais ie n'en pus iamais gouſter, parce que ie n'y eſtois pas accouſtumé; & voyant le iardin ouuert, ie m'y ietray à corps perdu, pour aller manger des roſes qui paroiſſoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arriuant

ie trouuay que c'eſtoit vn laurier-roſe, qui eſt vn poiſon mortel aux aſnes & aux cheuaux. Cependant, comme ie mangeois quelque ſalade pour me rafraichir, le Iardinier arriue auec le baſton à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriere ſi à propos, que ie le iettay à la renuerſe d'vn coup de pié à l'eſtomac. De là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchaſt les chiens apres moy; ce qui m'obligea de regagner en haſte mon écurie, pour éuiter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faiſoit combatre contre des ours; mais ie ne laiſſay pas en arriuant de receuoir quelques coups de baſton du Iardinier, pour payement de ſa ſalade; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maiſtres eurent diſné, on nous remit noſtre charge pour continuer noſtre chemin, & par mal-heur la plus groſſe m'eſcheut en partage, dequoy deſeſperé ie déliberois de me coucher là pour me faire deſcharger, lors que l'autre baudet qui auoit peut-eſtre le meſme deſſein, s'eſtant laiſſé cheoir, comme on le voulut releuer, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les iarets & on le ietta en bas des rochers; ce qui me fit ſage aux deſpens d'autruy. Ie commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageaſt encore ſa charge entre le cheual & moy; ce qui me faiſoit creuer de dépit. Mais voyant que tout

me reüſſiſſoit à contre-pié, ie reſolus deſormais de porter mon mal en patience, & me haſtay d'aller ſur l'eſperance de trouuer des roſes au giſte, qui n'eſtoit pas loin. Nous y arriuâmes auant la nuit, & trouuâmes en arriuant vne vieille, aſſiſe prés d'vn bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & ſerra tout ce que nous auions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle eſtoit ainſi aſſiſe les bras croiſez, ſans leur appreſter à manger; mais elle dit que tout eſtoit preſt, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaiſon. Ils ſe deshabillerent donc, & s'huilérent prés du feu, puis s'eſtant lauez auec de l'eau chaude, ſe mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriua encore d'autres auec quantité de beaux meubles, & de vaiſſelle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'aſſirent à table auprés de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut aſſez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuuent dire des voleurs, apres auoir fait vn beau coup. Cependant, le cheual & moy eſtions attachez au ratelier, où ie faiſois tres-mauuaiſe chere. Mais lors que la vieille ſe fut retirée, ie mangeay vn morceau de pain que ie luy auois eſcroqué. Le lendemain ils partirent tous enſemble, laiſſant vn d'entr'eux au logis auec elle, ce qui me faiſoit enrager; car ſi elle euſt eſté

toute ſeule, ie me fuſſe ſauué aiſément; mais c'eſtoit vn ieune homme robuſte & vigoureux qui auoit l'eſpée au coſté, & iettoit de temps en temps des regards de trauers ſur la porte qu'il auoit fermée. Trois iours aprés les voleurs reuinrent ſur le minuit auec vne belle fille qu'ils auoient priſe, qui pleuroit & ſe deſeſperoit, ſans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compaſſion. Sur le point du iour quelques eſpions rapporterent qu'il paſſeroit bien-toſt vn eſtranger auec grand équipage; ſi bien qu'ils ſe leuerent de table en tumulte & s'armerent, puis ſortirent en foule, emmenant auec eux le cheual & moy, aprés auoir laiſſé en garde la fille à la vieille. Ie n'allois qu'à coups de baſton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arriuez ſur le grand chemin, l'eſtranger fut incontinent déualiſé, & l'on nous chargea de ce qu'il auoit de meilleur, laiſſant le reſte caché dans le bois. Cependant, comme on nous faiſoit marcher en diligence, i'allay heurter par hazard contre vn caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter aſſez long-temps: mais lors que ie vis qu'on deliberoit de me traiter comme on auoit fait mon camarade, ie vainquis ma douleur, & fis le reſte du chemin, comme ſi ie n'euſſe point eu de mal. On alla requerir la nuit meſme, ce qu'on auoit caché dans le bois;

bois ; mais on ne mena que le cheual, & l'on me laiſſa au logis, à cauſe de ma bleſſeure. Comme on fut party, ie diſois en moy-meſme, Qu'attens-tu icy dauantage, à ſeruir de paſture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Pren vne bonne reſolution ; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'vne vieille au logis, tu n'és point lié. Dans cette penſée, ie cours droit à la porte, & la vieille aprés moy pour m'arreſter ; mais voyant qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, & que ie l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queuë, elle appelle à ſon ſecours la Pucelle ; qui prenant ſon temps, monte ſur moy & me pique, priant les Dieux de fauoriſer ſa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, ſi ie la pouuois tirer hors de peril. Pouſſé de cette eſperance & de la gloire d'vn ſi beau deſſein, i'allois comme vn geneſt d'Eſpagne, & non pas comme vn baudet eſtropié, lors qu'en vn tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arreſterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle alloit ainſi la nuict, & ſi elle n'auoit point peur des eſprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme ie n'eſtois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouuois preſque ſouſtenir ſur ma mauuaiſe jambe ; ce qui faiſoit creuer de

rire nos voleurs. Comment, diſoient-ils, maiſtre baudet, lors qu'il eſt queſtion de fuir, vous allez viſte comme le vent ; & quand il faut retourner à la maiſon, vous ne ſçauriez faire vn pas. Nous vous apprendrons bien tantoſt voſtre leçon ; & en diſant cela, ils commencent à charger ſur moy, tant qu'ils me font vne bleſſeure à la cuiſſe. En arriuant ils trouuerent la vieille qui s'eſtoit pendüe de deſeſpoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant ſa fidelité. En ſuite, ils lierent la Pucelle pour empeſcher qu'elle ne ſe ſauuaſt vne ſeconde fois ; & s'eſtant mis à table delibererent en beuuant, quel ſupplice ils luy feroient ſouffrir & à moy auſſi, pour punition de noſtre crime. Là deſſus, l'vn dit qu'il la falloit enfermer toute viue dans mon ventre, aprés m'auoir arraché les entrailles, & nous expoſer ainſi ſur la poinre d'vn rocher, pour ſeruir de paſture aux oiſeaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuuoit l'extrauagance de ce ſupplice, & qu'on ſe preparoit à l'execution, le Ciel qui n'auoit pas reſolu de nous perdre, amene dans cet interualle le Preuoſt auec ſes Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui ſe ſaiſiſſent en vn inſtant de tous les voleurs, & les menent au Gouuerneur de la Prouince. Pour le fiancé, il charge ſa maiſtreſſe ſur mon dos, pour la ramener à ſon pere ;

& par tout où nous allions on nous iettoit des fleurs en paſſant, & l'on accouroit au deuant de nous auec des acclamations & cris d'allegreſſe. Lors que nous fûmes arriuez, elle eut grand ſoin de me faire bien traitter, comme le fidelle compagnon de ſa bonne & de ſa mauuaiſe fortune, & celuy qui auoit contribué tout ce qu'il auoit pû à ſa déliurance. Mais ie ne pouuois manger de ce qu'on me donnoit, & enuiois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuiſine, maudiſſant en mon cœur le Deſtin, qui ne m'auoit pluſtoſt fait levrier que baudet. Quelques iours aprés les nopces, cette Dame pour s'acquitter de ſa promeſſe, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cauales, qui eſtoit la plus belle recompence qu'on pût donner à vn animal fait comme moy. Mais le Deſtin qui n'eſtoit pas encore las de me perſecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'auoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liberté; & pour comble de mal-heur, les Cheuaux ialoux de me voir parmy leurs Cauales, croyant que ie n'eſtois pas là pour enfiler des perles, eſtoient ſans ceſſe aprés moy à me perſecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du ſon, à cauſe qu'on me deſroboit mon orge; au lieu d'vn aſne gras & refait, ie deuins vne meſchante

haridelle. D'ailleurs, on m'enuoyoit querir du bois ſur vne montagne droite & pierreuſe, ſous la conduite d'vn petit coquin, qui me chargeoit comme vn Elephant, & ne ceſſoit de me battre, ſoit que i'allaſſe bien ou mal; & pour me faire enrager dauantage, il me frappoit touſiours au meſme endroit auec vn baſton noueux, dont il me fit vne large playe, à laquelle on ne donnoit iamais le loiſir de guerir. Non content de cela, ſi ma charge peſoit plus d'vn coſté que d'autre, au lieu de me deſcharger de ce coſté-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour auoir pluſtoſt fait, & montoit encore ſur moy pour paſſer vn petit ruiſſeau qui eſtoit au pié de la montagne, de peur de ſe mouiller le bout des piez. Que ſi ie venois à ſuccomber ſous le faix, au lieu de me ſoulager il me frottoit à grands coups de baſton tout du long de l'eſpine du dos; de ſorte que i'eſtois contraint de me releuer tout ſeul, pour eſuiter vn plus grand mal. Il s'auiſa d'vne autre inuention pour me faire aller plus viſte, ce fut de m'attacher vn fagot d'eſpine au derriere, qui me piquoit à meſure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arreſter, il me battoit tout de nouueau. Pour me vanger, ie luy tiray vn iour quelques ruades, dont il ſe ſouuint toute ſa vie, & il ne s'en ſouuenoit iamais qu'il ne m'en couſtaſt quelque eſguillette de ma

chair. Vn autre iour que ie n'auançois pas aſſez à ſon gré, eſtant chargé d'eſtoupes, il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'euſt bruſlé tout vif, ſi ie ne me fuſſe plongé dans vn eſtang ; & pour excuſe, il dit à ſon maiſtre que ie m'eſtois ietté dans le feu. Vne autre fois il vendit ma charge de bois à vn païſan, & dit que ie l'auois iettée en bas des rochers; & que dés que ie ſentois quelque ſemelle, on ne me pouuoit plus tenir. Le maiſtre donc commanda qu'on me tuaſt, & qu'on dõnaſt ma chair aux eſclaues; & ſi l'on demandoit ce que i'eſtois deuenu, qu'on diſt que les loups m'auoient mangé. I'eſuitay ce mal-heur par vn plus grand; car vn voiſin luy dit que ie pouuois rendre encore de bons ſeruices, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme vn agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit paſſer à l'execution, lors que la nouuelle arriua, que les ieunes mariez s'eſtant allé promener ſur mer dans vne chaloupe, auoient eſté ſubmergez ; ſi bien que les valets ne ſongerent plus qu'à faire leur main, pour ſe ſauuer, tandis que la maiſon eſtoit ſans commandement. Dans cette conjoncture, celuy qui faiſoit paiſtre les cheuaux, les chargea & moy auſſi de ce qu'il pût emporter, & ſe retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraigniſt de marcher iour & nuit, trois iours

durant par vn mauuais chemin, ce mal me ſembloit doux auprés de celuy que i'apprehendois. Enfin, nous arriuâmes à Beroée, qui eſt vne des meilleures villes de la Macedoine, où dés le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais perſonne ne vouloit de moy, s'il ne ſe fuſt preſenté vn de ces vieux Preſtres de la Déeſſe de Syrie, qui m'achetta trente dragmes. Lors que nous fûmes arriuez chez luy, il dit à ſes compagnons Eunuques, qu'il appelloit ſes Pucelles, qu'il leur auoit amené vn beau mignon pour les diuertir, ce qui les rendit tous ioyeux ; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'eſtoit pour s'en diuertir luy-meſme, & luy ſouhaitterent vne heureuſe lignée de noſtre mariage. Dés le lendemain ils chargerent ſur mon dos leur Déeſſe pour aller par païs ; & lors que nous fûmes arriuez au premier village, l'vn d'eux ſe mit à iouër de la flûte, au ſon de laquelle les autres commencerent à dancer & à branler la teſte, tout furieux, iettant leurs chapeaux, & ſe tirant du ſang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en vn inſtant. Cela ne me plaiſoit pas trop, de peur qu'il ne leur priſt enuie de m'en faire autant, & de dire que la Déeſſe vouloit de mon ſang en ſacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amaſſerent quantité d'argent ; car

L'eſtre chaſtré.

7. liures dix ſols.

Mitres.

on leur donnoit iuſqu'à de l'orge pour moy, & le reſte de leurs petites neceſſitez. Mais comme nous fûmes dans vn autre village, ils prirent vn grand garçon fort & robuſte, pour leur ſeruir d'eſtalon; ce qui me toucha tellement, que ie ne pûs m'empeſcher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, ſans ſonger que i'auois perdu la parole. Quelques païſans qui auoient perdu vn baudet, accoururent au cry, penſãt que ce fût le leur, & en entrant deſcouurirent tout le myſtere; de ſorte que le bruit en courut auſſi-toſt par tout, ce qui les obligea à deſloger la nuict ſans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à vn arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour auoir reuelé leur honte, iuſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent eſgorger; mais la Deeſſe ietta des regards ſi furieux, que cela les arreſta. Ils la chargerent donc tout de nouueau ſur mon dos, & continüérent leur chemin, tant qu'ils arriuerent ſur le ſoir en la maiſon d'vn Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des ſacrifices; mais i'y fus en grand danger. Car par malheur vn de ſes amis luy ayant enuoyé vn cuiſſot d'aſne ſauuage, les chiens le mangerent à la Cuiſine; ſi bien que le Cuiſinier ſe vouloit pendre de deſeſpoir, craignant la colere de ſon maiſtre; lors que ſa femme luy conſeilla de m'eſgorger, & de mettre vne de mes

cuiſſes en la place, parce que i'eſtois gras & refait. I'eſtois donc mort, ſi ie n'euſſe entendu moy-meſme la trahiſon, & couru à l'eſtourdie en la chambre du maiſtre, où ie renuerſay d'abord la table & les flambeaux. Mais ie faillis à trouuer ma perte, où ie cherchois mon ſalut; car tout le monde ſe voulut ietter ſur moy, comme ſur vn furieux; & on m'alloit mettre en pieces, ſi de frayeur ie ne me fuſſe ſauué en l'appartement de mes Preſtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arriuâmes en vn gros bourg, où ils dirent que la Deeſſe vouloit coucher dans le Temple; de ſorte que les habitans credules la vinrent prendre auſſitoſt auec grande reuerence, & la placerent prés la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans vne meſchante maiſon, où nous demeurâmes aſſez long-temps; & au départ nous emportâmes auec noſtre Deeſſe, vne coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant deſcouuert, coururent aprés nous; & la trouuant dans noſtre équipage, ils mirent les Preſtres en priſon, & me vendirent à vn Meuſnier, qui chargea auſſitoſt ſur moy dix boiſſeaux de blé, & me mena chez luy par vn ſentier rude & eſpineux. En arriuant, ie vis quantité d'animaux de ma ſorte, à qui l'on faiſoit tourner la meule, ce qui me fut

de

de mauuais preſage; comme en effet, on me mit à l'aſtelier dés le lendemain, aprés m'auoir bouché les yeux; & parce que ie feignois d'eſtre tout neuf à ce meſtier, on commença à m'inſtruire à coups de baſton. Cela me fit tourner comme vne girouëtte, ayant deſia appris pluſieurs fois à mes deſpens, qu'il ne faut point ſe laiſſer contraindre à faire ſon deuoir. Comme mon Maiſtre vit que ie diminuois à veuë d'œil, & que ie ne pouuois porter vn ſi grand trauail, il me vendit à vn Iardinier, qui ſe ſeruoit de moy à porter des herbes au marché. La condition eſtoit aſſez douce; car tandis qu'il trauailloit au jardin, ie demeurois tout le iour à ne rien faire; mais ie ne mangeois auſſi que quelques meſchantes laictuës pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyuer approchoit, & qu'il n'auoit pas dequoy ſe nourrir, ni moy auſſi. Sur ces entrefaites il paſſa vn ſoldat Romain, qui luy demanda quelque choſe en ſa langue; & comme il vit qu'il ne luy reſpondoit rien, il luy donna vn coup de baſton, ſans conſiderer qu'il ne l'auoit pas fait par meſpris, mais parce qu'il n'auoit pas entendu ce qu'il diſoit, à cauſe de la difference du langage. Cependant, le Iardinier irrité ſe iette ſur luy, & le renuerſe; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le batit de telle ſorte, aprés luy auoir oſté ſon eſpée, qu'il fut contraint pour ſe ſauuer,

Ou, fouët.

de contrefaire le mort. Le Iardinier le laiſſe donc là, & chargeant ſon eſpée ſur mes paniers, me chaſſe vers la ville. Le ſoldat de retour en auertit ſes camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant deſcouuert où nous eſtions, y menent le Magiſtrat. Mon maiſtre eſtoit caché dans vn coffre, & moy dans vn grenier, où l'on m'auoit enleué par vne poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit iamais chercher. Mais par vne maudite curioſité, cauſe de mon premier malheur, comme i'entendis du bruit en bas, ie mis la teſte à la feneſtre, pour voir ce qui ſe paſſoit; ce que les ſoldats ayant apperçeu, ils me montrerent, en riant, au Iuge, qui entrant là deſſus chercha tant mon maiſtre qu'il le trouua, & le fit mettre en priſon. Pour moy, on me liura aux ſoldats, qui me vendirent deux eſcus au Cuiſinier d'vn Seigneur de Theſſalonique, qui auoit ſon frere Sommelier au meſme logis. Ils me placerent en vn petit coin de leur appartement; mais comme ils reſſerroient pour eux le reſte des viandes, ie pris mon temps qu'ils eſtoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chere de ce qu'il y auoit, rauy de trouuer de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperceurent point la premiere fois, à cauſe de la quantité de mets, outre que ie m'eſtois vn peu eſpargné; mais comme i'y retournois

ſouuent, ils commencerent à ſe regarder l'vn l'autre de mauuais œil, & compterent tout depuis en le reſſertant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laiſſois pas d'engraiſſer, ils entrerent en quelque ſoupçon; & m'ayant eſpié, deſcouurirent tout par la fente de la porte. Ils furent ſi eſtonnez du commencement, qu'ils demeurerent comme immobiles; mais en ſuite ils allerent appeller le reſte des gens pour en venir rire auec eux. A cet aſpect il ſe fit vne huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-meſme; & me voyant manger de bonne grace d'vn morceau de ſanglier, il ouurit la porte de la chambre, dont ie fus tout ſurpris; mais pour faire durer le ſpectacle, il me fit mener dans la ſale, & ſeruir magnifiquement tant de chair que de poiſſon. Quoy que i'euſſe deſia beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & ſeruir à me faire reconnoiſtre, ie me mis à table fort proprement, & commençay à gouſter de tout; & comme quelqu'vn ſe fut eſcrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maiſtre cõmanda qu'on m'en donnaſt, & i'en beus vn grand trait. Alors, tout rauy d'auoir trouué vn ſi grand threſor, il m'achette de ſon Cuiſinier, le double de ce que ie lui couſtois, & me donne à vn affranchy pour m'in-

ſtruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que i'en ſçauois plus que luy. Ie me couchois donc quand il vouloit ſur vn lict, & m'appuyois ſur le coude, comme on fait quand on veut manger. Ie luttois auec luy, dançois ſur les piez de derriere, & faiſois mille autres gentilleſſes, donnant à connoiſtre par vn branlement de teſte, que i'entendois tout ce qu'on me diſoit. Le bruit court par tout de cette merueille. On m'admire comme vn prodige, ne ſçachant pas que dans cet aſne il y auoit vn homme enfermé; Et comme le temps approchoit que mon Maiſtre deuoit donner vn ſpectacle de Gladiateurs à Theſſalonique, il me mena auec luy, & ie le portay ſur mon dos vne partie du chemin. Lors que nous fûmes arriuez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée en eſtoit deſia reſpanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faiſois mille ſingeries pendant qu'il diſnoit. On ne laiſſoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque choſe, ie deuins en fort bon point. D'ailleurs, i'eſtois beau & poly, orné d'vne belle houſſe de velours, auec de petites clochettes d'argent, & le mors de meſme; de ſorte qu'vne Dame deuint amoureuſe de moy, & acheta à grand prix vne de mes nuits

Lict de table.

de l'Affranchy. Au retour du ſoupper nous la trouuâmes qui auoit fait dreſſer vn lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où i'auois accoûtumé de coucher, auec de beaux tapis & force quarreaux, pour eſtre plus molement & plus delicieuſement. Au milieu de la chambre eſtoit vne lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle ſe frotta & moy auſſi d'vne huile tres-precieuſe; puis m'embraſſant me traîna par le cou ſur le lict, auec des paroles & des careſſes, comme ſi i'euſſe eſté ſon galand. Ie ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle eſtoit belle, & que ie me portois fort bien; mais comme ie n'auois point careſſé de femmes depuis ma metamorphoſe, ie craignois de la tuër, & qu'on ne me puniſt aprés comme vn homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Paſiphaé, qui auoit bien aimé vn Taureau, ie me mis en deuoir de la ſatisfaire, & trouuay que c'eſtoit à grand tort que i'auois eu cette frayeur. Le iour venu, elle ſe leua à regret, & ſortit auec ſes gens qui l'attendoient dans vne antichambre, aprés auoir obtenu vne ſeconde nuit pour le meſme prix. Mais mon maiſtre auerty par ſon Affranchy, nous vint regarder à trauers la porte; & eſtonné de cette merueille, reſolut de donner ce plaiſir au peuple, & de me faire coucher publiquemẽt auec vne eſclaue de celles qui ſont condamnées à la

On, enfin le iour des ieux eſtant arriué.

mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans vn lict, dont le bois eſtoit garny d'or & d'eſcaille de tortuë, & l'eſclaue auprés de moy; & en cet eſtat on nous traîna auec vne machine au milieu de l'amphitheatre, au grand eſtonnement de tout le peuple. Il y auoit là vne table couuerte de toutes ſortes de mets, & ſeruie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que i'auois de coucher auec vne femme deuant tout le monde, ie n'eſtois pas trop en ſeureté, craignant que quelque beſte farouche ne me vint deuorer. Dans cette apprehenſion il vint à paſſer vn homme qui portoit des roſes, ce que ie n'eus pas pluſtoſt apperceu, que ie courus en manger, & repris ma premiere forme. Iamais ſpectateurs ne demeurerent plus eſtonnez que ceux-là, & les vns vouloient qu'on me bruſlaſt comme vn Magicien, les autres qu'on appriſt de moy auparauant les raiſons de cette merueille, lors que ie m'approchay du Gouuerneur de la Prouince qui eſtoit preſent; & luy ayant fait le recit de mon hiſtoire, i'offris de tenir priſon iuſqu'à ce que i'euſſe iuſtifié tout ce que ie luy auois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon païs, il me ſauta au col tout tranſporté, & dit qu'il me connoiſſoit fort bien, & que mon pere eſtoit ſon intime amy; de ſorte qu'il m'emmena auec luy. Au

C'eſt qu'il y auoit des voûtes autour de l'amphitheatre, où elles eſtoient renfermées.

Lucius, Patras ville d'Achaïe

bruit de cet accident, mon frere arriue auec de l'argent pour me racheter; mais le Gouuerneur me declara libre en pleine assemblée. Alors ie creus qu'il estoit de mon deuoir d'aller remercier cette Dame, qui auoit tesmoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriua tout le contraire; car ie reconnus de la froideur dans son entretien, que ie ne sceus à quoy attribuër, si ce n'estoit à quelque auantage que i'auois perdu. Comme ie luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'auoit esté qu'vn effet de sa curiosité, parce qu'elle n'auoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que i'estois homme. Ie retournay donc au logis tout honteux, & contay mon auenture à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par vn bon vent, & ne fûmes pas plustost arriuez au païs, que i'allay rendre graces aux Dieux, d'auoir eschappé de si grands dangers, & d'estre arriué au port aprés tant d'orages.

IVPITER CONFONDV.

DIALOGVE
DE IVPITER ET D'VN CYNIQVE.

L'Autheur ſouſtient en ce Dialogue, que le culte des Dieux eſt inutile, parce qu'ils ne ſçauroient changer l'ordre des Parques, qui eſt ce qu'on nomme le Deſtin. Mais quoy que cette doctrine ſoit impie, elle n'a aucune force contre les Chreſtiens, qui n'attachent pas Dieu au Deſtin, mais le Deſtin à Dieu, & croyent que ce n'eſt autre choſe que le decret de ſa Prouidence.

LE CYNIQVE. IVpiter, ie ne deſire ni les grandeurs ni les richeſſes, que les hommes te demandent auec tant de vœux & de larmes, & que tu-as tant de peine à leur accorder; Mais, comme Philoſophe, ie cherche la verité; & voudrois bien ſçauoir s'il eſt vray ce que diſent Heſiode & Homere, Que les ordres du Deſtin ſont inuiolables.

IVPITER. Qui en doute?

LE CYNIQVE. Celui-cy s'eſt donc meſpris, quand il dit, parlant de quelqu'vn, *de peur qu'il ne deſcende aux Enfers, malgré la Parque.*

IVPITER. Il eſt vray; car il ne ſe fait rien

que

que ce qu'elle ordonne; mais les Poëtes, lors que leur fureur les quite, ſont ſuiets à faillir comme les autres; ce qui n'arriue pas tandis que les Muſes les inſpirent.

LE CYNIQVE. Ie le croy; mais ſi ce que tu dis eſt veritable, la Fortune n'eſt donc qu'vne chimére, quoy qu'on celebre tant ſon pouuoir, & que ſon nom ſoit touſiours en la bouche des hommes.

IVPITER. Il n'eſt pas permis de tout ſçauoir; mais pourquoy faiſois-tu cette queſtion du deſtin?

LE CYNIQVE. Dy-moy premierement ſi les Dieux ſont ſujets comme nous, aux ordres des Parques.

IVPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQVE. C'eſt qu'il me ſouuient de ce qu'Homére te fait dire dans vne aſſemblée des Dieux, Qu'auec vne chaîne d'or tu peux enleuer les hommes & les elemens, qui eſt la marque d'vne puiſſance extraordinaire; au lieu que ſi cela eſt vray, tu ne tiens toy-meſme qu'à vn filet où tu demeures acroché comme vn poiſſon l'eſt à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de ſujet de faire les vaines que toy. *Le filet des Parques.*

IVPITER. Que veux tu conclure de là?

LE CYNIQVE. Que ſi les Parques ſont les

maiſtreſſe du monde, & qu'on ne puiſſe éuiter ce qu'elles ordonnent, on eſt bien ſot de vous adreſſer des vœux & des ſacrifices, puis-que vous ne ſçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'eſtes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

IVPITER. Ce ſont-là de fauſſes ſubtilitez, que tu as appriſes de ces nouueaux Docteurs qui nient la Prouidence; mais ils ſe repentiront toſt ou tard d'vne ſi damnable doctrine.

Ou par la quenoüille.

LE CYNIQVE. Ie te iure par le fuſeau des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie me ſuis embarqué inſenſiblement dans cette diſpute; mais cependant tu vois la conſequence qu'on en peut tirer.

IVPITER. Cela ſeroit bon, s'il n'y auoit point d'autre ſujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par noſtre entremiſe, ou l'on nous en demande de nouuelles, ou l'on nous reuere comme vne Nature plus haute & plus excellente. Aprés tout, encore fait-on la reuerence à celuy qui nous apporte des preſens de la part de quelqu'vn.

LE CYNIQVE. I'en tombe d'accord, pourueu que tu m'accordes auſſi que vous n'auez aucun pouuoir de vous-meſmes, & que vous n'eſtes que comme vn outil entre les mains du Deſtin. D'ailleurs, ſi quelqu'vn de ces Philoſophes

que tu condamnes, eſtoit preſent, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'vn ordre ſuperieur, & eſtes eſclaues d'vn meſme maiſtre. Car toute voſtre immortalité ne ſert qu'à eterniſer voſtre ſeruitude, au lieu que nous ſommes déliurez de la noſtre par la mort.

IVPITER. Mais cette dépendance n'empeſche pas que nous ne viuions à noſtre aiſe, & dans vne parfaite felicité.

LE CYNIQVE. Cela eſt bon pour toy & pour quelques-autres; Mais Vulcain eſt-il heureux de trauailler continuellement à ſa forge, comme vn courtaut de boutique? Et Promethée ioüiſſoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les priſons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont ſeruy à Laomedon & à Admete? Ie laiſſe à part que vous eſtes expoſez comme nous aux voleurs & aux ſacrileges, & qu'on vous fond ſouuent au creuſet, qui n'eſt pas vn petit ſupplice.

IVPITER. Tu ne peux t'empeſcher de nous dire des iniures; mais pren garde que tu ne t'en repentes vn iour.

LE CYNIQVE. Laiſſons à part les menaces; Tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & combien voit-on aprés tout, de ſacrileges impunis?

IVPITER. Ne diſois-je pas bien que tu eſtois de ces Philoſophes qui nient la Prouidence?

LE CYNIQVE. Il ſemble que tu les apprehendes, ie ne ſçay pourquoy; mais ie voudrois bien ſçauoir ce que c'eſt que voſtre Prouidence, & ſi elle eſt maiſtreſſe ou eſclaue du Deſtin.

IVPITER. Ie t'ay deſia dit que tu ne pouuois tout ſçauoir. Mais pour vne queſtion tu en fais vne douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'auons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouuoir.

LE CYNIQVE. C'eſt toy-meſme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu vueilles eſtablir ton Empire au préjudice du leur.

IVPITER. Nullement.

LE CYNIQVE. On feroit donc mieux de s'adreſſer à elles qu'à vous, quoy que cela ſoit inutile auſſi, puis qu'elles ne peuuent changer ce qu'elles ont vne fois ordonné, & que c'eſt vne fatalité inéuitable.

IVPITER. C'eſt-là vne doctrine capable de bouluerſer tout le monde, & de mettre l'Vniuers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre choſe, nous meritons bien qu'on nous

remercie de ce que nous prédiſons l'auenir.

LE CYNIQVE. A quoy ſert de ſçauoir ce qu'on ne peut éuiter. Car ce que vous dîtes au pere d'Edipe, eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils te tuëra*, puis qu'il eſtoit auſſi bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils; Et le fils de Créſus ne pouuoit éuiter la mort, où il eſtoit entraîné par le Deſtin, auſſi bien qu'à la chaſſe. Ce n'eſt donc qu'vne vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouuez changer, outre que la pluſpart de vos Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Créſus renuerſera en paſſant le fleuue de Lydie.

IVPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy auoit faite.

LE CYNIQVE. Mais les Dieux ſe peuuent-ils mettre en colere, veu qu'eſtans ſans corps ils ſont exempts de paſſion? Dy pluſtoſt qu'il eſtoit ordonné que Créſus ſeroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Deſtin, iuſques à vos actions & à vos paroles.

IVPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien; mais tu as raiſon de nous meſpriſer voyant que ie t'épargnes, moy qui tiens vn foudre.

LE CYNIQVE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & quand tu me frapperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois; D'où vient que laiſſant impunis tant de parjures & de ſacrileges, tu t'amuſes à foudroyer des cheſnes & des rochers, & quelquesfois des innocens? Tu ne répons rien, eſt-ce qu'il ne m'eſt pas permis de tout ſçauoir? Pourquoy Phocion & Ariſtide meurent-ils dans vne honteuſe pauureté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence? Pourquoy Socrate eſt-il contraint d'aualer du poiſon? Pourquoy les Tyrans maſſacrent-ils les gens de bien? En vn mot, pourquoy le vice eſt-il triomphant, & la vertu opprimée?

Voy l'Argument du Dialogue qui ſuit.

IVPITER. Tu ne ſçais pas ce qui eſt preparé là bas aprés la mort.

LE CYNIQVE. Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Mais ſi dés ce monde les meſchans eſtoient punis, & les gens de bien recompenſez, cela ſeroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

IVPITER. Eſt-ce que tu doutes du ſupplice des vns & de la récompenſe des autres, aprés cette vie?

LE CYNIQVE. Ie ſçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy eſt-ce qu'on les

récompenſe, ou qu'on les punit?

IVPITER. Parce qu'ils l'ont merité.

LE CYNIQVE. Mais on ne merite ni peine ni recompenſe, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy ; de ſorte que ſi nous ſuiuons celuy des Parques, ce ſont-elles, & non pas nous, qu'il faut recompenſer ou punir.

IVPITER. Tu és vn impudent Sophiſte, qui ne merites point de réponſe.

LE CYNIQVE. Tu as raiſon ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Ie voudrois bien ſçauoir où eſt la demeure des Parques, & comment trois pauures vieilles ſe peuuent meſler de tant de choſes. Ie les trouue bien miſerables, & ne voudrois pas changer mon deſtin au leur. Mais ie ne te veux pas importuner dauantage ; car ie ne ſuis pas peut-eſtre deſtiné à eſtre plus ſçauant.

IVPITER LE TRAGIQVE.

DIALOGVE DES DIEVX.

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouuertement la Prouidence ; mais le plus fort argument qu'il ait, eſt tiré des deſordres qu'on voit arriuer dans le monde ; ce qui en a embaraſſé d'autres auſſi bien que luy, & de tres-ſaints Perſonnages. Mais ſans parler des peines & des recompenſes eternelles, on peut dire, Que la ſageſſe de Dieu ſçait tirer le bien du mal ; & que les afflictions de cette vie ſeruent aux vns d'eſpreuue ou d'inſtruction, & aux autres de chaſtiment. Que l'aduerſité contribuë plus que la proſperité à former l'homme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuure des Ouurages de Dieu ; & que la felicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la ſatisfaction de l'eſprit. Du reſte, on voit arriuer des choſes ſi à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des meſchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit vn effet de la Prouidence, quoy que ſes reſſorts nous ſoient ſouuent inconnus.

MERCVRE. QV'AS-TV, Iupiter, d'eſtre ainſi triſte & réueur comme vn

me vn Philoſophe ? Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire ; Ne nous le céle point.

MINERVE. Ie t'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy-nous ton mal, nous y trouuerons peut-eſtre quelque remede.

IVPITER. *Il n'y a rien de ſi funeſte & de ſi tragique, dont la nature des Dieux ne ſoit capable.*

MERCVRE. Grands Dieux ! quel commencement.

IVPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal ! Ah le meſchant animal que tu as fait, Promethée !*

MINERVE. Qui a-t-il ? Dy-le hardiment ; Il n'y a icy que de tes amis ?

IVPITER. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain eſpouuantail de chenouiere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle vn langage plus humain ; nous ne ſçauons pas aſſez bien noſtre Euripide pour te reſpondre.

IVNON. Ie ſçay bien ce que c'eſt, ſans qu'il le die.

IVPITER. Nullement ; Tu en paroiſtrois plus touchée.

IVNON. Ie ſuis ſi accouſtumée à receuoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantoſt plus. Mais ie gagerois à te voir ainſi paſle & melancolique, que tu as quelque amour dans la teſte ; car ce ſont les marques de cette paſſion, auſſi bien que les ſanglots & les larmes.

IVPITER. Tu-és plaiſante, de croire que l'amour me puiſſe donner tant de peine.

IVNON. Ie ne connois que cela qui t'en puiſſe donner.

IVPITER. Nos affaires, mes amis, ſont ſur le point de perir; &, comme on dit, les fers en ſont au feu.

IVNON. La terre a-t-elle produit quelque nouueau monſtre, ou ſi les Titans ont briſé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

IVPITER. Nullement; Tout va bien dans les Enfers; & il n'y a rien à craindre de ce coſté-là.

IVNON. Pourquoy viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

IVPITER. Vn Philoſophe Stoïque & vn Epicurien eurent hier vne diſpute touchant la Prouidence, en la preſence de pluſieurs perſonnes doctes. L'Epicurien vint iuſqu'à nier qu'il y euſt des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils ſe meſlaſſent des affaires du monde. L'autre ſoûtint courageuſement noſtre party; mais à cauſe de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui eſt aujourd'huy. Cependant, chacun eſt en ſuſpens de l'iſſuë de cette diſpute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que iamais affaire plus importante

n'a eſté traitée ſur la terre, ni dans le Ciel; car il eſt queſtion de ſçauoir ſi nous ſerons encore adorez, ou ſi nous paſſerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

IVNON. Ie ne m'eſtonne plus de ta reſuerie, ni des termes tragiques dont tu t'és ſeruy pour exprimer ta douleur; car la choſe le merite bien.

IVPITER. Cependant, tu croyois que c'eſtoit quelque amourette; mais ſans perdre le temps en des plaintes inutiles, ſongeons à trouuer quelque prompt expedient.

MERCVRE. Ie ſuis d'aduis que l'on publie l'Aſſemblée, puis qu'il s'agit de l'intereſt de toute la Communauté; il ne faut quelquesfois qu'vn ſot pour donner vn bon aduis.

IVNON. Ie ſuis de meſme ſentiment.

MINERVE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe reſout rien d'ordinaire dans ces grandes Aſſemblées; car l'vn ſe plaiſt à deffaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne ſeruira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, ie ſerois d'aduis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stoïcien remportaſt la victoire, & que l'affront en demeuraſt à l'Epicurien.

MERCVRE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'eſchole, ni de faire vne ſupercherie en vne diſpute publique. D'ailleurs, ſi Iupiter decide tout ſeul

vne affaire de cette importance, on dira que c'eſt vn Tyran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre aduis de perſonne.

IVPITER. Va donc publier l'Aſſemblée.

MERCVRE. On fait à ſçauoir de la part de Iupiter, que le Conſeil ſe tiendra dans vne heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouuer, parce qu'il s'agit d'affaires de conſequence, où chacun a intereſt.

IVPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez eſleué pour vne auanture ſi tragique. Il faut parler en Poëte, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCVRE. Mais ie n'entens rien en Poëſie; & ſi ie m'en veux meſler, ie cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ſes Oracles, quoy que pour ſauuer ſon honneur il y entremeſle touſiours quelque obſcurité.

IVPITER. Ne te ſouuient-il point de quelque endroit d'Homére à ce propos.

MERCVRE. Il ne m'en ſouuient pas trop bien; mais ie taſcheray de m'exprimer à ſa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, maſles & femelles, iuſqu'aux Nymphes & aux Fleuues, ayent à ſe trouuer promptement au Conſeil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeſte.

IVPITER. Bon, les voilà qui arriuent en

foule, Que chacun ſe place ſelon ſon merite ou ſon rang, ceux d'or les premiers, & en ſuite ceux d'argent, d'iuoire, ou de cuiure; & de pierre meſme, pourueu qu'ils ſoient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reſte, qui n'eſt conſiderable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il ſe range en foule vers la porte, pour ſeruir de nombre.

MERCVRE. Mais qui l'emportera de l'vn ou de l'autre, lors qu'il y aura conteſtation? Preferera-t-on la ſtatuë d'or d'vn vil artiſan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne ſont que de cuiure, ou de pierre?

IVPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fuſt mieux de l'autre façon.

MERCVRE. C'eſt faire juſtement comme dans les Eſtats corrompus, où l'on prefere les richeſſes au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerue, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, paſſer aprés ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'vne feüille d'or, ou quelque filet ſur l'iuoire, & ſont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres ſont d'or maſſif. *Bendis, Attis, Mithrés, Anubis.*

IVPITER. N'importe, ie le veux.

NEPTVNE. Quelle extrauagance, Mercure, de placer deuant moy qui ſuis frere de Iupiter, ce monſtre à viſage de chien! *Anubis.*

MERCVRE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainſi; & non pas à moy, qui ne ſuis que ſon valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis eſt d'or, & que tu n'és que de cuiure? Car lors que Lyſippe te fit, la pauureté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'auoir des ſtatuës ſi precieuſes.

VENVS. C'eſt donc à moy de paſſer la premiere; car Homere m'appelle touſiours *Dorée*.

MERCVRE. Ce n'eſt qu'vne epithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la choſe; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homere s'eſt bien abuſé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des threſors*, luy qui a eſté contraint de mendier, & que tu verras tantoſt au bas bout, ioüant au Roy deſpoüillé, parce que les voleurs luy ont deſrobé ſa couronne, & ſes autres ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'és pas toute la derniere.

Les cheuilles de ſa lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer deuant; car ſi ie ne l'emporte par la qualité, ie l'emporte du moins par la quantité; & quoy que ie ne ſois que de cuiure, on en pourroit faire de moy pluſieurs d'or, ſi l'on vouloit; outre que ie ſuis vn chef-d'œuure de l'Art, & veritablement l'vnique, comme le Soleil que ie repreſente.

MERCVRE. Il ſemble qu'il ait raiſon. Que ferons-nous, Iupiter?

IVPITER. Il eſtoit bien beſoin de faire venir ce grand Coloſſe, pour nous faire tous paſſer pour des Pygmées? Qu'il ſe retire; car le plancher de la ſale n'eſt pas aſſez haut pour le faire entrer, ou qu'il ſe mette ſur ſes genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux ſe tenir debout à l'entrée, pour ſeruir de decoration.

MERCVRE. Voicy encore vne autre difficulté, de ſçauoir qui paſſera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils ſont tous deux fils de Iupiter, tous deux de la main de Lyſippe, tous deux de meſme metal, ſans qu'on puiſſe reconnoiſtre qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

IVPITER. Nous conſommerons tout le iour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans prejudice à ſa qualité, vne autre fois on reglera les ſeances. Mais quel bruit eſt-ce que i'entends?

MERCVRE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

IVPITER. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chere; Dy-leur que la choſe preſſe, & que c'eſt vne affaire d'importance.

MERCVRE. Ie ne ſçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà vn peu raſſis.

Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

IVPITER. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu ſçais comme i'ay couſtume de tonner dans les Aſſemblées ; maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuſe, ie ne ſçay plus où i'en ſuis, & i'ay oublié mon exorde.

MERCVRE. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour vn indice d'vn plus grand mal.

IVPITER. Ie ne ſçay par où commencer. Si ie debutois par ce vers d'Homere, *Eſcoutez-moy, grands Dieux, & vous grandes Deeſſes*, & ce qui ſuit.

MERCVRE. Tu ferois mieux de prendre vn exorde des oraiſons de Demoſthéne, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au ſujet, comme font les Orateurs modernes.

IVPITER. Tu-as raiſon ; c'eſt vn grand ſoulagement. Ie croy, Meſſieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de reſveiller voſtre attention, ni voſtre courage. Car vous n'en auez iamais eu de plus importante ; & quand ie me tairois, la choſe parle d'elle-meſme, & vous reproche voſtre negligence. Mais pour venir au poinct dont il s'agit, puiſque Demoſthéne me manque, ie vous diray ſans preambule, Que i'aſſiſtay hier auec quelques-

quelques-autres, au ſacrifice que fit Mneſithée, pour eſtre eſchappé du nauffrage. Lors que la ceremonie fut acheuée, chacun ſe retira; mais comme il n'eſtoit pas tard, i'allay faire vn tour au Ceramique, reſvant à la miſere de noſtre condition, & à la mauuaiſe chere qu'on nous auoit faite. Car à quinze ou ſeize que nous eſtions, Mneſithée ne donna qu'vn vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, aprés nous auoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette penſée, eſtant arriué au Pecile, ie vis vne grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques qu'à deſcouuert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine teſte, & me doutay auſſi toſt que c'eſtoit vne diſpute de Philoſophes. Ie m'approchay donc pour l'entendre, aprés m'eſtre enueloppé d'vn nuage, pour n'eſtre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Ie trouuay en arriuant que c'eſtoit l'Epicurien Damis qui diſputoit de la Prouidence, contre le Stoïcien Timoclés, & l'auoit reduit à tel poinct, par la force ou la ſubtilité de ſes raiſons, qu'il ne ſçauoit plus où il en eſtoit; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer dauantage, il le railloit inceſſamment. Alors, connoiſſant le peril, & voyant que Damis auoit les rieurs de ſon coſté, i'eſtendis la nuë qui me couuroit, ſur le reſte de l'Aſſem-

blée, qui se separa aussi-tost, croyant qu'il fust nuict, & remit la partie au lendemain. Cependant, i'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'aduis, auant que de rien resoudre, d'attendre la fin de la dispute. Ie vous ay donc assemblez dans cet interuale, pour trouuer quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leue pour aller aux opinions.

MERCVRE. Paix, Escoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte; Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'vn l'autre tout éperdus, comme s'ils auoient esté frappez de la foudre. Puissiez-vous deuenir muets comme des statuës, & retourner dans vostre premier neant.

MOMVS. Pour moy, ie ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon aduis librement, si l'on me le permet.

IVPITER. Parle, si tu-as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMVS. Ie m'estois tousiours bien douté,

Meſſieurs, du mal-heur qui nous eſt arriué; c'eſt à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ſes Diſciples. Car quel autre ſentiment peuuent auoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choſes du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens ſouffrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des querelles, des diuiſions & des amourettes des Dieux, & autres choſes ſemblables que content les Poëtes. Et vous trouuez eſtrange aprés cela, que quelques-vns en murmurent? Ie m'eſtonne bien plus qu'il y en ait encore d'aſſez ſots pour nous ſacrifier. Ie te prie, Iupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, ſi tu t'és iamais aduiſé de faire vne recherche exacte des meſchans & des gens de bien, pour punir les vns & recompenſer les autres. S'il n'auoit pris enuie à Theſée de nettoyer les grãds chemins de voleurs, feroit-il ſeur maintenant d'aller à Athénes? Et ſi Hercule à la perſuaſion d'Euryſthée, n'auoit purgé la terre de monſtres, où en ſeroit-elle aujourd'huy? Qui la deliureroit des Scirons, ces Cercyons, & des Pityocamptes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, ſans parler des Centaures & des cheuaux de Dioméde? Nous ſommes aſſis tout le iour, les bras croiſez, à regarder de quel coſté vient le vent de quelque ſacrifice, ſans donner

ordre à rien, & laiſſons tout aller à l'auenture; & s'il faut ainſi dire, comme il plaiſt à Dieu. Bien loin donc de trouuer eſtrange ce qui eſt arriué, ie crains qu'il n'arriue pis, lors que les hommes commenceront à ſe deniaiſer, & à reconnoiſtre que tous leurs vœux & leurs ſacrifices ſont inutils, & que les choſes n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la ſource du deſordre, & ne pas tant ſonger à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choſes qu'ils trouuent à redire à noſtre conduite. Vous ſçauez, Meſſieurs, que ie parle ſans paſſion & ſans intereſt, puiſque ma diuinité n'eſt reconnuë que de fort peu de perſonnes; & que pour vn Autel que i'ay, les autres en ont cent.

IVPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y apporter aucun remede. Il eſt bien aiſé de reprendre; mais mal-aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Demoſthéne.

NEPTVNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce auec la terre, & ne me meſle que du ſalut de ceux qui nauigent; ie ſuis d'auis de foudroyer cet impie, qui nie noſtre Prouidence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empeſchera que l'erreur ne triomphe preſentement de la verité.

IVPITER. C'eſt bien chanté. Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien ni mal, ſi le Deſtin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laiſſé impunis les ſacrileges qui m'ont couppé l'or de ma cheuelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Gereſte? D'ailleurs, il ne faut pas prendre vn conſeil qui terniſſe noſtre gloire. Si nous faiſons mourir celui-cy auant la fin de la diſpute, on dira que nous en apprehendiõs l'euenement.

NEPTVNE. Pren vn autre auis, ſi le mien ne te plaiſt pas.

APOLLON. S'il eſtoit permis à vn jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illuſtres vieillards, ie ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMVS. La choſe eſt ſi importante, qu'il faut entendre tout le monde, ſans s'attacher ſcrupuleuſement aux loix, lors qu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon ſoit ſans barbe, il eſt vn des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne; joint qu'il a vn fils tout barbu, & qu'il fait profeſſion de ſageſſe; ſi bien qu'il a intereſt de mõtrer qu'il n'a pas perdu ſon temps ſur le mont Helicon auec les Muſes. *Du Senat de ſon tẽps*

APOLLON. Ce n'eſt pas à toy à m'en donner la permiſſion, mais à Iupiter.

IVPITER. Ie te la donne, Parle.

APOLLON. Ie sçay que Timoclés est plein de pieté & d'erudition, dont il tire vn grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait mocquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle auec tant de contention, qu'il s'embaraſſe luy-mesme; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si delicates, que la pointe s'en emousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçauez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMVS. O le plaisant Orateur, qui se couppe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'vn autre Apollon pour les interpretter? Tu ne deuois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton aduis?

APOLLON. De donner à Timoclés vn homme qui parle pour luy.

MOMVS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis-que tu és Prophete, ne sçaurois-tu dire ce qui arriuera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Ie n'ay pas icy les inſtrumens neceſſaires pour cela.

MOMVS. Tu ſçais bien te ſauuer à propos.

IVPITER. Parle, mon fils, ſans donner cauſe gagnée à cet impoſteur, comme ſi ton ſçauoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Ie le veux, quoy qu'il fuſt plus à propos de le faire à Delphes ou à Coloſophone, où nous auons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut taſcher de s'en acquitter, puis que Iupiter le commande.

MOMVS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point vn ſecond Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dequoy il s'agit; & ce n'eſt pas vne piece qu'on te fait comme autresfois, pour t'eſprouuer. *Il fait alluſion à la tromperie de Creſus.*

IVPITER. Arreſte, le voilà qui entre en fureur. Voy comme ſa couleur ſe change, ſes cheueux ſe dreſſent, ſa gorge s'enfle, ſes yeux ſe tournent, ſon corps ſe tremouſſe. Enfin, il ouure ſa bouche ſacrée, & prophetiſe.

APOLLON. Eſcoutez, Troupe Celeſte, les Oracles de Phœbus, ſur la conteſtation captieuſe de deux Sophiſtes armez de ſubtilitez & d'impoſtures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochuës, aura empoigné la ſauterelle, les corneilles annonce-pluyes,

ietteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frappera de sa corne ses petits aux piez-legers.

IVPITER, Dieux, l'horrible prediction! Mais que veut ce bouffon, de s'estouffer ainsi de rire?

MOMVS. Qui ne riroit d'vn Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est vn Charlatan, & nous des asnes bastez, d'ajouster foy à ses impostures?

HERCVLE. Quoy qu'estranger dans le Ciel, ie ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Iupiter le trouue bon. Ie suis d'auis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, ie renuerseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMVS. Voilà l'auis d'vn meschant homme, de vouloir enuelopper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sotte & impertinente. Car tu dois auoir appris depuis que tu-és dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCVLE. Quoy! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

MOMVS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCVLE.

HERCVLE. Et maintenant, si vn sacrilege a pillé mon Temple, ou renuersé ma statuë, ie ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, ie vous diray librement, comme vn grossier Beocien que ie suis, qui dis les choses comme ie les pense, que i'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où ie seray pour le moins respecté des Ombres.

IVPITER. Voilà vn habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy-mesme? Mais qui est ce beau fils si poly, auec ses cheueux retroussez à l'antique? C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché prés du Pécile, & est tout luisant à force d'estre frotté d'huile, pour seruir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t'il quelque chose de nouueau?

Statuë d'airain, de Mercure, au marché d'Athénes.

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frottoit, pour l'vsage que vous sçauez, i'ay veu arriuer deux mornes & pâles Athlétes, qui se preparoient au combat, suiuis d'vne grande foule de peuple.

IVPITER. Nous sçauons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains, quand ie suis party.

IVPITER. Il ne reſte plus, Meſſieurs, que d'eſcarter les nuages qui nous deſrobent leur veuë, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouurent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroiſt tout interdit, ie crains bien qu'il ne ſuccombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reſte qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne ſe meſlent point des choſes du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'eſt à toy de reſpondre.

DAMIS. Nullement, c'eſt à toy.

IVPITER. Le noſtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puiſſe entendre les raiſons de ton aduerſaire; car c'eſt en cela que conſiſte la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, ie ne reſpondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puiſque tu en as iuré; mais du moins que ce ſoit ſans injure, & puis ie te feray reſponce.

TIMOCLE'S. Dy-moy, meſchant; Croy-tu que les Dieux ne ſe meſlent point des choſes du

monde, & que tout ſe fait à l'auenture?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas vn homme qui tient vne ſi pernicieuſe doctrine?

DAMIS. Tu-as tort d'eſmouuoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raiſon. Tu deurois pour le moins te montrer auſſi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, meſchant; & ne laiſſeront pas vn ſi grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont aſſez d'autres affaires ſur les bras, ſi l'on t'en veut croire, puis qu'ils ſe meſlent de tant de choſes. C'eſt pourquoy ils ne puniſſent pas tes parjures, pour ne rien dire du reſte, puis que ie l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon auis, prouuer mieux leur Prouidence, qu'en te faiſant perir. Mais peut-eſtre qu'ils ſont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehenſibles, où ils vont ſouuent diſner, & meſme ſans qu'on les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il reſpondre à vn ſi impudent Sophiſte?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raiſons que tu-as, pour prouuer vne prouidence, ſans te mettre en colere; car il y a long-temps que ie les attens.

TIMOCLE'S. Les voicy. Premierement le

bel ordre du Monde; le cours reglé des Astres & des Saisons ; la composition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merueilleuse ; la façon de connoistre, de voir, de se mouuoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car ie ne nie point tout cela, mais ie nie que ce soient des effets de la Prouidence. C'est assez que les choses conseruent leur nature, sans que personne s'en mesle; mais tu appelles ordre, ce qui n'est qu'vne necessité, & penses que c'est assez, pour prouuer ta prouidence, de dire comme les choses sont; mais c'est vn foible Argument, apportes-en vn autre.

Voyez les Remarqu.

TIMOCLES. Ie ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuues, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en sçauroit tirer de consequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes vn Cimeterre, les Thraces vn fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens vne Colõbe, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé; les vns vn Taureau ou vn Singe, les autres vne Cigogne ou vn Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-là vn Chat ou vn monstre à

Zamolxis.

teſte de chien. Il y en a qui adorent l'eſpaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teſte. Quelques-vns, vn plat ou vn gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus diuers & de plus ridicule?

TIMOCLE'S. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce poinct, qu'ils adorent vne Diuinité, quoy qu'ils ne la connoiſſent pas.

MOMVS. Ne diſois-je pas bien, Meſſieurs, qu'on examineroit vn iour toutes ces fadaiſes, & qu'on s'en riroit?

IVPITER. Tu-as raiſon, i'y donneray ordre, dés que le peril ſera paſſé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Predictions, qui ſont de nouuelles preuues de la Prouidence & de la Diuinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les portraits de Ianus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux ſeruir, ſi ce ſera de celuy de Créſus qui luy couſta ſi cher, ou de quelqu'autre?

MOMVS. Il touche les choſes que ie craignois le plus; Où eſt noſtre Prophéte, qu'il vienne deffendre ſa cauſe?

IVPITER. Ah! que tu-és importun, Momus, auec tes bouffonneries hors de ſaiſon!

TIMOCLE'S. Ne voy-tu pas que tu renuerſes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que

l'on bruſle des parfums qui ſentent bon, ni qu'on eſgorge des victimes, dont on fait aprés bonne chere. Mais ie voudrois bien auoir renuerſé l'Autel de la Diane des Scythes, ſur lequel on immole des hommes.

IVPITER. Que voilà vn inſolent maraut, qui parle indifferemment de tout, ſans reuerer ce qu'il n'entend point, ni diſtinguer l'innocent d'auec le coupable.

MOMVS. Il n'en trouuera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque choſe à dire; & ie crains qu'il ne s'en prenne à toy-meſme.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Iupiter?

DAMIS. I'entens bien tonner; mais ſi c'eſt Iupiter ou non, ie m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie, qui diſent qu'il eſt mort, il y a long-temps, & qu'on y montre encor ſon ſepulchre.

MOMVS. Voilà ce que i'attendois. Quoy! tu pâlis, Iupiter. Faut-il craindre vn pauure Philoſophe?

IVPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMVS. Où eſt donc maintenant ton pouuoir? Toy qui enleues d'vn ſeul coup, les hommes & les elemens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu iamais eſté ſur mer?

DAMIS. Oüy, fort ſouuent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faiſoient mouuoir ton vaiſſeau, il y auoit encore quelqu'vn à la poupe qui le conduiſoit, ſans quoy il ſe fuſt eſgaré?

DAMIS. Il eſt vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaiſſeau de l'Vniuers ſoit ſans conducteur, lors que le moindre petit nauire ne ſe peut paſſer de Pilote?

DAMIS. Ie te veux conuaincre toy-meſme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux; As-tu veu vn Pilote, qui ne donne ordre que ſon vaiſſeau aille bien? Mais ton Pilote de l'Vniuers laiſſe tout aller à l'abandon. Il ſe ſert pour la conduite de ſon nauire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr; & les plus ſots ſont ſouuent les maiſtres. Conſidere ces Grands hommes, qui eſtoient capables, s'il faut ainſi dire, de conduire tous ſeuls la Barque; & bien loin d'y auoir quelque part, ils n'auoient pas ſeulement place au fonds du Nauire, tandis que des meſchans ou des furieux eſtoient au gouuernail. Il ne faut donc pas s'eſtonner qu'vn Vaiſſeau ſi mal conduit, faſſe ſouuent des naufrages. S'il y auoit vn ſage Pilote, il donneroit les emplois touſiours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il eſt capable, châtieroit les meſchans, recompenſe-

L'ordre des hõmes n'eſt pas celuy de Dieu.

Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduiſent.

roit les bons, & rendroit l'Vniuers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras vne autre comparaiſon; car celle-cy cloche.

MOMVS. Voilà noſtre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

IVPITER. Il eſt vray, Momus; car noſtre Aduocat n'eſt qu'vne beſte, & ne dit rien que de commun & de triuial.

DAMIS. Si tu n'as autre choſe à dire, nous n'auons qu'à nous retirer.

TIMOCLE'S. Qui quitte la partie la perd, il faut donc que tu confeſſes que tu-és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourueu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLE'S. Tu ris, fils de putain, qui as eſgorgé ton frere, & couché auec ta ſœur, ſans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'eſchaperas pas, ſi tu eſchappes à la vengeance Diuine; car ie t'aſſommeray tout à cette heure à coups de pierres?

IVPITER. Grands Dieux! l'vn s'en va tout riant, & l'autre le ſuit tout furieux; Que ferons-nous en cette extremité?

MOMVS. Le plus court, à mon aduis, eſt de ne faire ſemblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourueu que la foule ſoit de noſtre coſté?

IVPITER.

IVPITER. Ha! Mercure, i'aimerois mieux vn amy fait de la ſorte, qu'vn million d'autres.

LE SONGE OV LE COQ.

DIALOGVE

DV SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la metempſycoſe de Pythagore, il deſcrit les incommoditez des richeſſes, & les auantages de la pauureté.

MICYLE. QVE le Diable emporte le Coq, qui m'a eſueillé comme i'eſtois dans la plus haute felicité que puiſſe poſſeder vn mortel, & n'a pas ſouffert que ie donnaſſe quelque relaſche à ma pauureté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de ſi bonne heure? Car ce profond ſilence me fait voir qu'il n'eſt pas encore jour, outre que ie ne ſens point ce froid piquant qui annonce ſa venuë. On diroit qu'il garde la Toiſon d'Or, ou les Pommes Heſperides, tant il eſt ſoigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car ie luy tordray le cou dés qu'il ſera jour, pour recompenſe de m'auoir eſueillé ſi matin.

LE COQ. Ie penſois te faire plaiſir, mon maiſtre, de t'eſueiller de bonne heure, pour gagner dequoy ſubuenir à ta pauureté; & ſi tu m'auois creu, tu aurois deſia remis vn bout à vn ſoulier, ou refait quelque pantouffle. Mais vne autre fois ie me tairay, puis que cela te déplaiſt, quand tu deurois mourir de faim. Pren garde ſeulement qu'en dormant la graſſe matinée, tu ne ſois heureux qu'en ſonge, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige eſt ce cy, grands Dieux, mon Coq parle comme vn homme!

LE COQ. On voit bien que tu n'és pas fort verſé dans les liures; Car tu aurois veu dans Homere le cheual d'Achille s'arreſter au milieu du combat pour haranguer, & predire l'aduenir, qui eſt encore plus eſtrange, ſans que ceux qui l'eſcoutoient priaſſent Iupiter de deſtourner ce prodige. Que ferois-tu, ſi tu auois oüy parler le vaiſſeau des Argonautes, ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone, & veu des peaux de bœuf ſe traiſner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouuer cela ſi extraordinaire de moy qui ſuis le compagnon de Mercure, qui eſt le Dieu de l'Eloquence, & qui ay couſtume de conuerſer parmy les hommes. Mais ſi tu me veux promettre de n'en rien dire, ie t'apprendray la cauſe de cette merueille.

Vn heſtre.

MICYLE. Quand ie le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'eſt-ce point vn ſonge que cecy, & ſuis-je bien eſueillé?

LE COQ. Ie te diray vne choſe bien plus eſtrange; c'eſt que i'ay eſté homme autrefois, moy qui ſuis coq maintenant.

MICYLE. I'ay bien oüy dire que Mars auoit vn beau garçon qui luy ſeruoit de confident en ſes amours; & qu'eſtant allé coucher auec Vénus, il le laiſſa à la porte, pour l'eſueiller quand le iour viendroit. Mais que ce beau fils s'eſtant endormy, le Soleil deſcouurit tout le myſtere, de ſorte que Vulcain enueloppa les deux Amans dans ſes filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creſte de l'armet & les eſperons, qu'il auoit lors qu'il fut changé. Et ſes deſcendans depuis, pour reparer ſon honneur, annoncent la venuë du iour.

LE COQ. I'ay oüy conter cette fable auſſi bien que toy; mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon changement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc? I'ay grande enuie de le ſçauoir.

LE COQ. As-tu iamais oüy parler de Pytagore?

MICYLE. Qui? ce Philoſophe qui deffendoit les viandes?

LE COQ. Luy-meſme; qui auoit eſté Euphorbe auparauant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'eſtoit vn grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'eſt moy-meſme.

MICYLE. Dieux! l'eſtrange metamorphoſe, d'vn Coq en vn Philoſophe, ou pluſtoſt d'vn Philoſophe en vn Coq! Mais comment cela s'eſt-il fait; car il me ſemble que tu-as deux choſes toutes contraires à Pytagore; l'vne, de manger des febves; & l'autre, d'eſtre grand cauſeur?

LE COQ. Lors que i'eſtois Pytagore, ie n'en mangeois point; & n'ay iamais enjoint le ſilence qu'à mes Diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs, i'ay paſſé depuis par beaucoup de conditions, qui ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, ie te prie; car ſi l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fuſt tres-agreable, ou d'entendre tes auantures, ie ne ſçai lequel ie prendrois, tant ie trouue de reſſemblance entre vn Songe & ton Hiſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe, qui n'eſtant qu'vn trompeur agreable, ne te pouuoit donner qu'vne fauſſe felicité?

MICYLE. I'en ay l'eſprit ſi plein, que ie ne m'en puis deffaire; & ie crois que i'y ſongerai toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe, qui eſt de s'enuoler en vn inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des aiſles. Mais celui-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouuoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne les puiſſes oublier?

MICYLE. I'ay plus d'enuie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouuenir ſeul des plaiſirs, donne du plaiſir; mais conte-moy auparauant ton auanture.

LE COQ. Quand tu auras acheué ton Songe. Commence; Que ie voye s'il eſt ſorti par la porte de corne ou d'iuoire.

MICYLE. Non; mais par vne troiſieſme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt vn reſueur, qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie; encore le pauure homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien eſt ſorti par vne porte dorée; car il ne parloit que de richeſſes.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a eues le iour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe; car on met touſiours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, i'ay poſſedé en ſonge de grands treſors. Que cet or eſtoit bril-

lant, & qu'il ſe rapportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau eſt veritablement excellente; mais que l'or eſt comme vn feu eſtincelant qui eſclatte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir dauantage, tu ſçais que ie ne ſoupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouuient bien; car ie ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq febves que tu me donnas le ſoir en arriuant, qui eſt vn aſſez meſchant feſtin pour vn Athléte comme moy, qui ay fait des merueilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Ie ne t'eus pas pluſtoſt donné à manger, que ie me couchay, parce que i'auois vn peu beu; & en dormant i'eus vn ſonge qu'on pourroit nommer diuin, & cette nuit-là ambroſienne, comme fait Homére.

LE COQ. Conte-moy ton feſtin auparauant, pour cõtenter mon appetit; car ie n'ay rien dans le jabot; & tu ſçais que le ſouuenir d'vn bon repas, n'eſt pas vn petit regale pour vn affamé.

MICYLE. Ie te le diray de bon cœur, puiſque tu le deſires. Ie rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui eſt ſi riche; & comme ie l'eus ſalüé à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que ie n'auois pas mes beaux habits, lors

qu'il me diſt que ie vinſſe ſoupper chez luy, & qu'il celebroit le iour de la naiſſance de ſa fille. Comme ie m'excuſois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'vn de mes amis qui eſt malade. Alors, ie pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'enuoyer à cet amy-là la gourte, ſi ce n'eſtoit aſſez de la fievre pour l'empeſcher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, iuſqu'au ſouper, me parut vn ſiecle, tant i'auois beſoin, il y auoit long-temps, d'vne bonne carrelure de ventre. Ie me promenois donc deuant l'horloge, en attendant que l'heure ſonnaſt, & n'en vis iamais de plus longue, non pas meſme celles où ie trauaille à credit. L'heure venuë, ie doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau coſté, & trouuay pluſieurs des conuiez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'eſtoit fait porter en chaiſe.

l'exprime la choſe à noſtre façõ; C'eſt vn Sanetier qui parle.

LE COQ. Qui eſtoit-ce?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe ſale & touffuë, qui n'enſeigne que des ſottiſes à la jeuneſſe. Il eſtoit tout paſle & deffait, & auoit bien de la peine à tirer vn flegme du creux de ſon eſtomach, aprés auoir bien touſſé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne deuoit pas venir en cet eſtat, & qu'on luy euſt enuoyé à ſouper chez luy; mais il reſpondit qu'il n'auoit garde de manquer à ce qu'il deuoit à

Theſmopolie

Eucrate, & qu'il fuſt venu quand il euſt eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'euſt imputé à orgueil ou à dédain. Alors ſe ne pus m'empeſcher de dire tout bas en grondant, qu'il euſt mieux fait de laiſſer ſa fievre à la maiſon, ſans venir troubler l'allegreſſe du feſtin, par ſa mauuaiſe mine; & que s'il auoit à mourir, il valoit mieux que ce fuſt chez luy. Mais il ne fit pas ſemblant de m'entendre; & là-deſſus le maiſtre du logis le vint receuoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ſes valets l'aidaſſent à marcher, il le remercia de la peine qu'il auoit priſe. Ie meditois deſia ma retraite, lors qu'Eucrate m'apperceuant; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laiſſeras pas d'auoir place; car i'enuoiray mon fils ſoupper auec ſa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me faſchaſt de priuer le fils de la maiſon de cet honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grãds valets vinrent prendre noſtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empeſcher de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la Muſique excellente, entremeſlée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité euſt eſté parfaite, ſans le voiſinage du Philoſophe, qui me rompoit la teſte

teſte des diſcours de la Vertu, & des impertinences du College; & ie diſois en moy-meſme, faiſant reflexion là deſſus, qu'il n'y auoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſembloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'auoit fait ſon heritier; Qu'il me laiſſoit vne ſource inépuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle d'or & de pierreries; Que i'eſtois ſeruy par vne foule d'officiers & de valets, qui n'eſtoient que pour moy ſeul; traîné ſur vn char eſtendu tout de mon long, comme ſi ie n'euſſe eu ni bras ni iambes. En cét eſtat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit enuie de traiter mes amis, qui furent auſſi-toſt aſſemblez, ainſi qu'il arriue ordinairement en ſonge: Mais parmy cette allegreſſe, comme on apportoit le deſſert, & que ie beuuois à leur ſanté dans vne coupe d'or, toute ma félicité s'en eſt enuolée par ton cry, & ie ſuis redeuenu auſſi gueux que i'eſtois auparauant. Aprés cela, tu trouues eſtrange que ie me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

LE COQ. Es-tu ſi fou de croire, que la felicité conſiſte en ces choſes?

MICYLE. Ie ne ſuis pas ſeul de cette opinion. Car il me ſouuient, lors que tu eſtois

Euphorbe, que tu aymois la magnificence, & allois au combat auec des treſſes d'or, dont tes cheueux eſtoient tiſſus. Ie croy que c'eſt pour cela qu'Homere les compare aux graces ; car ie ne voy rien de ſi agreable que l'or, dont Iupiter meſme ſe ſert pour gagner les bonnes graces de ſes maiſtreſſes. En effet, ce metal ne rend pas ſeulement l'homme illuſtre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voiſin Simon, qui faiſoit le meſme meſtier que moy, & que ie traitay l'année paſſée aux Saturnales d'vn plat de tripes.

LE COQ. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta vne écuelle de terre ſous ſon manteau, & iuroit qu'il ne l'auoit pas veuë ; mais ie l'auois découuert, & ie iettay vn cry pour t'en auertir ; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'eſt luy-meſme. Ce galand s'eſtant enrichy depuis peu, par la mort d'vn de ſes parens, qui l'a rendu preſque auſſi riche en effet, que ie l'ay eſté en ſonge, les Dames ſont deuenuës amoureuſes de luy ; ce qui l'a fait ſi glorieux, que l'autre iour que ie le ſaluois par ſon nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide ; & que ie ne retranchaſſe rien de ce mot, ſi ie ne voulois qu'il me retranchaſt les oreilles. Il ne faut donc pas trouuer eſtrange que i'adore ce métal, qui rend beau &

galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

LE COQ. Ie ris de voir que ſon éclat t'ébloüit comme les autres; mais ie te veux montrer que c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les plus miſerables; car i'ay paſſé par toute ſorte de conditions.

MICYLE. A propos, il eſt temps que tu contes tes auentures, car voilà la mienne acheuée.

LE COQ. Sçache premierement que tu és plus heureux que ceux dont tu enuies la fortune.

MICYLE. Ie prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'enuoyent ma felicité. Mais conte moy vn peu comme d'Euphorbe tu deuins Pytagore, & en ſuite coq, aprés pluſieurs reuolutions? Car il n'eſt pas, qu'il ne te ſoit arriué beaucoup de choſes memorables en tant de metempſycoſes.

LE COQ. Il ſeroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames deſcenduës d'Apollon, prirent vn corps pour punition de quelque crime; il n'eſt permis ni à moy de reueler ces myſteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que ie fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparauant, ſi i'eſtois quelque choſe auant que d'eſtre Micyle.

LE COQ. Tu eſtois vne de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que ie suis, que ie n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité! Mais que deuiendray-je aprés cecy? car si quelque bonne fortune m'attendoit, ie serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant ie m'ennuie d'estre Sauetier.

LE COQ. On ne peut sçauoir l'auenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe, ie fus tué au siege de Troye, & deuins en suite Pytagore, apres estre demeuré long-temps sans corps, iusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire vn.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puis-que ie n'auois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçu, qu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane? Sçache qu'Ajax ne fut iamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souuient. C'estoit vn grand cou de gruë, ou si tu veux de Cygne, puis-que son pere l'estoit, & par la mesme raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hécube; car Thésée qui la rauit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparauant qu'Agamemnon fût au monde.

Lors qu'Hercule la prit.

MICYLE. Et Achille eſtoit-il auſſi vaillant qu'il le publie?

LE COQ. Ie ne t'en ſçaurois rien dire ; car ie n'eus iamais affaire à luy, & ne ſçay ce qui ſe paſſoit dans le camp des Grecs, où ie n'eſtois pas; mais ſon compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaüs. Mais c'eſt aſſez de ces choſes. Dy maintenant ce que tu fis, eſtant Pytagore.

LE COQ. I'allay trouuer les ſages d'Egypte, pour apprendre leurs myſteres, apres auoir eſté inſtruit dans les Sciences humaines ; & au retour ie me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'il me prirent pour vn Dieu.

MICYLE. Ie ſçay comme tu leur fis accroire que tu eſtois reſuſcité, & que tu auois vne cuiſſe d'or. Mais dy-moy, quelle fantaiſie te prit de deffendre les viandes & les féues?

LE COQ. I'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à ſon amy, pour ne point dire à ſon maiſtre ; car ie n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'eſtoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que deuins-tu, apres auoir eſté Pytagore?

LE COQ. Aſpaſie, cette fameuſe Courtiſane de Milet.

MICYLE. Ha! maiſtre Coq, ie ne croyois pas que tu euſſes iamais eſté poule. Comment! Pytagore a tendu des pieges à la ieuneſſe? Pytagore s'eſt fardé & ajuſté pour plaire aux hommes? Pytagore a eu des enfans de Periclés?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent ſur Cenée & ſur Tiréſias, qui de femmes ont eſté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme?

Il l'a expliqué en vn autre Dialogue.

LE COQ. Tu ſçauras vn iour ce qui en eſt, car il n'eſt pas que tu ne deuiennes femme pluſieurs fois dans cette grande reuolutiõ des ſiecles.

MICYLE. Tu crois que tous les hommes ſont voluptueux comme les Samiens & les Miléſiens. Car on dit qu'en ta ieuneſſe, tu ſeruois de femme au Tyran de Samos, à cauſe que tu eſtois beau garçon. Mais que deuins-tu apres auoir eſté Aſpaſie?

LE COQ. Le Philoſophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux! la plaiſante metamorphoſe, d'vne Courtiſane en Cynique.

LE COQ. Aprés, ie fus Roy, puis mendiant, en ſuite Satrape, cheual, geay, grenoüille, & enfin coq, aprés diuerſes metamorphoſes.

Et ie ne l'ay pas eſté vne ſeule fois, mais pluſieurs ; car i'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauureté. Car comme i'ay paſſé par les grandeurs & les richeſſes, ie ſçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aſpaſie, car ie ne ſçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puis-que ie le ſuis maintenant, quand ce ne ſeroit que pour faire voir que tu ne mépriſes pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illuſtre Coq, puis-que tu as paſſé par toute ſorte de conditions, quelle eſt la meilleure; celle des pauures, ou celle des riches?

LE COQ. Conſidere, Mycile, les auantages de la pauureté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'és point en peine de tranſporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier ſon de trompette, tu trouſſes bagage, & te ſauues où il te plaiſt, ſi tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en ſeureté par tout; Au lieu que les riches voyent de deſſus les murailles deſoler leurs champs, vendanger leur vignes, brûler leurs maiſons, ſaccager leur bien. En quel eſtat

penſes-tu qu'ils ſoient alors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choſes leur donne vn coup de poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut leuer de l'argent pour faire la guerre, c'eſt à eux qu'on s'adreſſe, & non pas à toy. Si la ville eſt priſe, ce n'eſt pas toy qu'on tourmente; car on ſçait bien que tu n'as point d'argent caché; mais on geſne les riches, pour découurir leurs threſors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où eſt le danger; car tu n'és pas digne de cét honneur; mais à la queuë, où tu te peux ſauuer, ſi l'on a du pire, n'eſtant point ar-
6 reſté par la peſanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui eſt vn fardeau encore plus peſant; & ſi l'on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix auſſi, on te cajole, & on te fait des largeſſes, pour monter aux dignitez. On te donne des ſpectacles, & on te conſtruit des Bains & autres édifices publics, pour la neceſſité ou pour le plaiſir. Ajouſte à cela que les Riches ſont expoſez à mille calomnies, à cauſe de leurs richeſſes. Vous leur faites rendre compte de leur adminiſtration, quand vous voulez, & confiſquez leur bien, ſi la fantaiſie vous en prend. Quelquefois, non contens de crier contr'eux dans les aſſemblées, vous les pourſuiuez à coups de pierres, ou vous les iettez dans la riuiere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les délateurs, ni les

émorions

émotions populaires, ni les menaces d'vn Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voiſinage. Tu n'és point trauaillé de mille fâcheux ſoucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'és point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doiuent, ou de ſoliciter vn procés, pour dépendre du caprice d'vn Iuge ou d'vn Aduocat. Enfin, pour le faire court, les richeſſes, par ie ne ſçay quelle fatalité, ne nous ſçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on eſt tourmenté, & de l'acquiſition, & de la conſeruation, & du chagrin de la dépenſe; Au lieu que ſi tu as gagné cinq ſols, tu les vas boire au cabaret auec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, ſans craindre qu'on vous iette le chat aux iambes. Si tu és malade, ce qui arriue rarement, parce que tu ne fais point d'excés, & n'as point de ſoucy qui te ronge, ton mal qui n'eſt point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aiſément; mais les riches ſont tourmentez par les maux & par les remedes, & ſujets à vne infinité de maladies, dont tu ne connois pas ſeulement le nom. Enfin, ſi ie t'auois fait vne liſte de tout ce qu'ils ſouffrent, ie t'épouuanterois du nombre, ſans parler de la mort, dont ils ſont en apprehenſion perpetuelle, & qu'ils

conſiderent comme vn ſupplice, au lieu que tu la regardes comme vn azile. En vn mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de ſe precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui raſent la terre, ſont hors de danger.

MICYLE. Ils ſont ſages.

LE COQ. Veux-tu que ie te conte les diuers naufrages des Grands? Voy Créſus ſur vn échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient vn foüet au lieu d'vn ſceptre; & de Roy de Syracuſe eſt deuenu maiſtre d'Eſchole à Corinthe. Voy....

MICYLE. Arreſte. Dy-moy vn peu quelle eſt la felicité des Rois; car ie ſuis bien-aiſe de l'aprẽdre.

LE COQ. Elle eſt aſſaiſonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que ie ne te die des injures, de m'en auoir ramené le ſouuenir. I'ay eſté Roy d'vn grand païs, riche & floriſſant. I'ay eu tout l'appareil de la Royauté, meubles, ſuite, équipage, threſors, gardes, flotes, armées. I'eſtois reſpecté & adoré, comme vn Dieu. Lors que ie ſortois en public, on ſe preſſoit pour me voir; on me ſuiuoit en foule par les ruës; on couroit deuant, pour me voir paſſer; on montoit ſur le toict des maiſons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét eſtat, i'auois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces ſtatuës ſu-

perbes d'art & de matiere, qui ſont auſſi ſales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour vn Dieu ou vn Heros qu'elles repreſentent, n'enferment que des ſouris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majeſté n'eſt que le dehors de la ſtatuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs ſoupçons, de leurs défiances; de leurs ennemis tant cachez que découuerts, des embuſches qu'on leur dreſſe, de la haine des vns, du dégouſt des autres, de l'enuie de tous? Ne pouuoir dormir, eſtre effrayé de mauuais ſonges, tourmenté de ſoucis cuiſans, agité de vaines ou ridicules eſperances, mais touſiours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de iugemens, de traitez: accablé de conſeils & d'alliances; embaraſſé de mille fâcheuſes intrigues. L'An a en teſte ſon fils, qui eſt indigne de luy ſucceder: l'autre ſon frere, qui leue ſecretement des troupes, & fait ſous main des creatures. On apprehende également les meſchans & les gens de bien, eſtant ialoux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajouſtez à cela le dépit d'vne maiſtreſſe, qui ne nous aime point, & en aime vn autre: la ialouſie d'vn fauory qu'on a trop éleué: la crainte d'vne ſedition du peuple, ou d'vne conjuration

des Grands ; les exemples funeſtes des Princes déthrônez, aſſaſſinez, empoiſonnez, & autres hiſtoires tragiques, qui retentiſſent ſur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas dauantage, car cela me fait horreur ; & i'aime mieux encore demeurer comme ie ſuis, que d'eſtre empoiſonné dans vne coupe d'or en vn feſtin, puis-que toutes les reſioüiſſances des Grands leurs ſont funeſtes. Ie ne cours fortune en trauaillant de mon meſtier, que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens-là eſt pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne ſont que des Comediens, qui ſous vn manteau royal, cachent vne ame de facquin, & qui font paroiſtre la petiteſſe de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que i'ay deſia appris à faire des comparaiſon à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux ; Que te ſemble de leur condition ?

LE COQ. Cela ſeroit long à conter, & n'eſt pas de noſtre ſujet. Ie te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquile que la noſtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voint point parmy eux de flateurs, d'vſuriers ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en

point mentir, ie ne me puis encore défaire de la paſſion que i'auois pour les richeſſes, que i'ay ſuccée auec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me reuient touſiours dans l'eſprit.

LE COQ. Ie te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il eſt encore nuit, te mener chez quelqu'vn de ces riches, pour voir quelle eſt leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que i'ay à la queuë, la droite rend inuiſible, & ouure toutes les portes fermées, qui eſt vne grace que i'ay receuë de Mercure, à qui ie ſuis conſacré.

MICYLE. Si ce que tu dis eſt veritable, ie vay tranſporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richeſſes de mon voiſin, & le reduire à faire le meſtier qu'il faiſoit auparauant.

LE COQ. Cela ne ſe peut; car Mercure m'a obligé de découurir ceux qui abuſeront de ce ſecret.

MICYLE. Il n'eſt pas croyable que le Dieu des larrons te veüille contraindre à réueler ceux qui dérobent: mais ne laiſſons pas d'aller, ie m'empeſcheray ſi ie puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma-

queuë. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'eſt afin d'eſtre plus aſſeuré, outre que cela ne ſera pas ſi diforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement ? ſera-ce chez cet homme qui ne trouue pas ſon nom aſſez beau, depuis qu'il eſt deuenu riche ?

MICYLE. Oüi, Nous voilà à la porte ; Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la ſerrure, & elle s'ouurira.

MICYLE. La voilà ouuerte. Le beau ſecret ! la clef n'en eût pas fait dauantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Ie le vois à la clarté d'vne lampe fort obſcure, qui eſt paſle & deffait. Il faut que quelque ſoucy le ronge ; car ie n'ay point oüi dire qu'il fût malade.

LE COQ. Eſcoutons ce qu'il murmure entre ſes dents, nous en apprendrons peut-eſtre la cauſe.

SIMON. Voilà ſoixante & dix talens que ie viens de cacher dans terre, ſous mon lict. On ne me les dérobera pas, comme ceux que i'auois mis dans mon écurie, ſous la mangeoire. Il faut que ce ſoit ce maraut de palefrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il ſe traite bien, &

qu'il a acheté vn collier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, ie crains bien qu'on ne l'emporte, car i'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon auis, assez forte; Il vaut mieux que ie passe le reste de la nuit sans dormir, & ie la feray refaire demain. Car i'ay beaucoup d'ennemis & d'enuieux, & principalement ce coquin de Sauetier, qui est ialoux de ma fortune, à cause que i'ay esté de mesme mestier que luy.

MICYLE. Oüi, infame! Mais ie ne vole pas les plats comme toy, pour iurer apres que ie ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découures.

SIMON. Il n'y a point de danger que ie cherche par tout, & que ie fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'vn de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais i'entends du bruit. Qui va là? Ie le tien. Non, c'est vn pilier de la galerie. Ie tremble, & suis tout transi; il me semble touſiours de voir quelqu'vn. Il faut recompter mon argent, ie pourrois bien m'estre abusé. Toutefois i'entens du bruit. Quelqu'vn passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois enuie; Passons chez

Eucrate, tandis qu'il eſt encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie ! Ainſi puiſſent viure mes ennemis. Mais auant que de partir, ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & pâlir, comme ſon argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouuerte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ſes intereſts auec ſes doigts crochus, ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-toſt changer en fourmy ou en corbeau, qui eſt le deſtin d'vn vſurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! ie poſſedois tantoſt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peux t'empeſcher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaiſante rencontre ! Vois-tu ſa femme couchée auec ſon cuiſinier, & ſa fille d'vn autre coſté entre les bras d'vn galant ? C'eſt pour cela que la porte eſtoit entr'ouuerte. Quel créue-cœur ce luy ſera, quand il viendra à le ſçauoir ! Hé bien ! voudrois-tu eſtre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, i'aimerois mieux mourir que de ſouffrir ces infamies. Fy des richeſſes, ie leurs dis deſormais Adieu.

LE COQ.

LE COQ. Sortons, voilà le iour qui point. Vne autre fois tu verras le reſte.

ICAROMENIPE.

DIALOGVE

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque choſe du CONTEMPLATEVR *& de* LA NECROMANCIE, *& taxe l'incertitude des Philoſophes, & leurs vaines & curieuſes recherches; Mais il ſe mocque en paſſant, des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPPE. DEPVIS la terre iuſqu'à la Lune, il y a trois mille ſtades; d'où iuſqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens paraſanges; & de là au ciel Empyrée, il y peut auoir vne bonne iournée d'Aigle.

Les ſtades ont cent vings-cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les paraſanges ſont de trente ſtades.

L'AMY. Qu'eſt-ce que tu murmures entre tes dets, de Lune, de Soleil, de ſtades, & de paraſanges?

MENIPPE. C'eſt que ie fais le calcul de mon voyage, pour voir combien i'ay mis à le faire.

L'AMY. Penſez que c'eſt quelque nauigation lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du Ciel & des Aſtres, comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPPE. Nullement ; c'eſt dans le Ciel que i'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-temps, pour auoir couru tant de ſtades & de paraſanges.

MENIPPE. Ce n'eſt pas vn ſonge, mais vne verité.

L'AMY. Quoy ! tu arriues tout fraiſchement du Ciel !

MENIPPE. Oüi, où i'ay appris des choſes incroyables ; & c'eſt ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la teſte, ſans s'enquerir des choſes ſi hautes, & fermer les yeux deuant vne ſi grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouuer vne échelle aſſez grande, pour monter là haut ; Car tu n'as pas eſté enleué dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPPE. Ie n'auois pas beſoin d'échelle, ayant des ailes aſſez fortes pour me guinder iuſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta cheute ?

MENIPPE. Non ; car ie n'auois pas des ailes de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouurer d'autres ?

car à force de l'asseurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPPE. Vn chasseur m'en a fait present de deux, l'vne de Vautour, & l'autre d'Aigle, que i'ay accommodées sur mon corps fort proprement. I'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, ie me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'vn grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'auoir tenté vne entrepriſe si difficile.

MENIPPE. Ie t'en diray la raiſon. Apres auoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, ie commençay à meſpriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy conſiſte le ſouuerain bien. Ie conſideray d'abord le Ciel, & les Aſtres, qui ſemblent ſemez par l'air à l'auanture; le Soleil qui brille de tant de lumiere; la Lune ſi diuerſe en ſes changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit; la greſle, la neige & les vents, d'vne origine ſi admirable & ſi inconnuë; & le reſte des merueilles de la Nature, où il il y a tant à apprendre. Mais comme la raiſon de ces choſes eſt obſcure & incertaine, & qu'on ne peut deuiner

quel eſt l'Auteur de cet Vniuers, ni comment il a eſté fait, & s'il a eu vn commencement; Ie trouuay à propos de conſulter les Philoſophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adreſſay à ceux dont la doctrine eſt la plus haute, & la vertu la plus auſtere. Ils s'offrirent de me l'enſeigner pour vne grande ſomme d'argent, dont ie donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais ie ne ſçay comment ils me ietterent dans vne plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui eſt de plus eſtrange, c'eſt qu'eſtant d'auis ſi contraire, chacun aſſeure pourtant qu'il a trouué la verité, comme ſi elle s'eſtoit reuelée à luy.

L'AMY. C'eſt vne choſe eſtrange, que des gens ſi ſages & ſi ſçauans, ne ſe puiſſent accorder en des matieres ſi importantes?

MENIPPE. Tu rirois trop de voir enſemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne ſoient pas plus habiles que les autres, & que la pluſpart radotent meſme de vieilleſſe, ils croyent penetrer dans le Ciel auec leurs mauuais yeux, & meſurent le Soleil & les Aſtres, comme ils feroient leur cour ou leur iardin. Ils te diront hardiment la diſtance qu'il y a d'vne eſtoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy

qu'ils ne ſçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles ſur des quarrez, & décriuent pluſieurs Spheres là haut, comme s'ils y auoient eſté. S'ils parloient encore de ces choſes problématiquement, & ſans vouloir rien affirmer; mais à peine que les vns ne iurent que le Soleil eſt vn fer chaud; les autres que la Lune eſt habitée, & que les eſtoiles ſe nourriſſent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de ſa chaleur. Pour leur contrarieté, elle eſt toute manifeſte. Car les vns diſent que le monde eſt eternel, les autres qu'il doit finir, & décriuent ſa fin comme ſon commencement. Mais ie m'eſtonne que faiſant vn Dieu pere de l'Vniuers, ils ne diſent pas qui eſt le ſien, & où il eſtoit auparauant; car il n'y a rien hors de là? *Voyez les Remarques.*

L'AMY. Tu contes-là d'eſtranges choſes de leur impudence & de leur curioſité.

MENIPPE. Si tu ſçauois ce qu'ils diſent des idées & des choſes incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en ſerois tout eſtonné. Car les vns font l'Vniuers finy, les autres non; les vns en comptent pluſieurs, les autres n'en admettent qu'vn; Il y en a qui veulent que le principe de tout ſoit la diſcorde, comme *Les Elemens qui*

Ils font perpetuellemẽt la guerre.

s'ils eſtoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diuerſité. L'vn dit que la diuinité eſt vn nombre ; l'autre iure par le chien, l'oye, & le platane ; ceux-cy poſent pluſieurs Dieux de diuers pouuoir; ceux-là n'enfont qu'vn, tant la diſette en eſt grande. Les vns veulent que la diuinité ſoit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle ſe meſle des choſes du monde ; ceux-là, qu'elle ne faſſe rien du tout, comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne ſe plus meſler de rien. Quelques-vns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrarieté me mettoit en extrême peine. Car ie n'auois pas la hardieſſe de contredire à des gens qui ſont tant les venerables ; & d'autre coſté ie ne me pouuois reſoudre à croire pour certain, ce qui eſtoit ſi fort conteſté. Dans cette irreſolution, deſeſperant de trouuer icy bas ce que ie cherchois, ie voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que i'ay dite. Ie fus ébloüi d'abord par la grandeur de ſa lumiere ; mais comme ie fus prés du globe de la Lune, ſentant vne de mes ailes s'affoiblir, ie m'y allay repoſer, & contemplay de là toute la terre, iettant les yeux tantoſt d'vn coſté, tantoſt d'vn autre, comme le Iupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy vn peu ce que tu y as remarqué, afin que ie ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne ſe peut faire que tu n'ayes apperceu pluſieurs belles choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſçuës.

MENIPPE. Tu as raiſon; mais il faut que ie te die premierement que la terre paroiſt beaucoup plus petite de là haut, que le globe de la Lune, & que i'euſſe eu de la peine à la reconnoiſtre, ſans la tour du Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Ocean iette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcerner peu à peu; & ie contemplay en ſuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela ſe contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cauſe de ſa petiteſſe, & que tu ayes obſerué en ſuite iuſqu'aux moindres particularitez.

MENIPPE. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Comme i'eſtois en peine ſur ce ſujet, Empedocle m'apparut, noir comme vn charbonnier, à cauſe des flammes du mont Ethna. Ie me retiray d'abord, croyant que ce fuſt vn fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me raſſeura en ſe nommant, & me conta comme la fumée qui ſortoit de cette montagne brûlante, l'auoit porté iuſques-là, où il habitoit maintenant; & voltigeoit deçà & delà, ſe nour-

riſſant de roſée. Qu'il voyoit bien la peine où i'eſtois, & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui eſt le plus clairvoyant de tous les oiſeaux, ie verrois clairement de ce coſté-là, pourueu que ie ne remuaſſe point l'autre ; Et que ie ne deuois pas le trouuer eſtrange, veu que les artiſans, pour mieux voir, auoient accouſtumé de fermer vn œil. Cela dit, il s'éuanoüit, aprés que ie luy eus promis de luy faire à mon retour des effuſions ſous la cheminée, & de l'inuoquer par trois fois à la nouuelle Lune ; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philoſophe, Qu'il ne l'auoit pas fait pour la recompenſe, mais par le ſeul amour de la vertu. Ie n'eus donc pas remué pluſtoſt l'aile droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle ietta vne grande lumiere, à la lueur de laquelle ie vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car i'apperceu le Roy Ptolomée couché auec ſa ſœur ; Antigonus auec ſa belle-fille ; Antiocus fils de Seleucus, qui faiſoit ſigne des yeux à ſa belle-
Stratonice. mere. D'autre coſté ie vis Attalus empoiſonné par ſon fils ; le fils de Lyſimacus, qui dreſſoit des embûches à ſon pere. Alexandre tyran de Phéres tué par ſa femme, Arſacés égor-
Spartinus. geant la ſienne, puis maſſacré par Arbacés l'vn de ſes Eunuques. Vn autre chez les Medes auoit la teſte caſſée d'vne coupe d'or en vn feſtin, &

eſtoit

eſtoit traîné par les piez hors de la ſale. Voila ce qui ſe paſſoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faiſoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui ſe parjuroit pour de l'argent ; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ſes eſcoliers pour eſtre payé de ſa doctrine ; Herophile le Cynique, entre les bras d'vne Courtiſane ; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Eſculape. Vn autre perçoit le mur de ſon voiſin, ou couchoit auec ſa voiſine, & mille autres galanteries d'vne diuerſité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaiſir de m'en conter le détail.

MENIPPE. Il ſeroit difficile de tout conter, puis-qu'il eſt meſme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'eſt comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en vn endroit des feſtins & des reſioüiſſances, & en l'autre des procés & des funerailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'vn coſté, les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent ; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens ſe donnent la diſcipline ; enfin, c'eſt comme vn meſlange & vn concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui font vn aſſez plaiſant chariuary. Car ils ne ſont pas ſeulement differens d'habits & de viſage,

Ils fouëtoient leurs enfans deuant l'autel de Diane, pour les accouſtumer à la douleur.

mais de mœurs & de religion ; iuſqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous ſemblables. Mais les plus ridicules, à mon auis, ſont ceux qui ſe batent pour vne vigne ou pour vn champ, & qui penſent eſtre grands Seigneurs, pour poſſeder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroiſt pas plus grande de là haut, qu'elle eſt dans la carte ; & le plus riche ne poſſede pas vn atome d'Epicure. De là iettant la veuë ſur le Peloponeſe, ie riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens eſtoient morts en vn iour de bataille, pour vne choſe qui ne paroiſſoit pas plus large qu'vne lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée auec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'vn grain de mil ? Que les riches aprés cela, aillent vanter leurs threſors, qui n'en ſont qu'vne petite partie.

L'AMY. O la plaiſante choſe, Menippe, & que ie t'enuie vn ſi agreable ſpectacle ! Mais les villes, comment te paroiſſoient-elles ?

MENIPPE. Comme des fourmilliers, où l'on voit des fourmis occupées, les vnes à porter vn grain de bled, les autres vn morceau de coſſe de féue ; celles-cy vne ordure ; ces autres leur compagnon qui eſt mort. Ie croy meſme, comme ils compoſent vne petite Republique, qu'il y a parmy eux des Aduocats, des Medecins, & des

Philoſophes. Que ſi cét exemple te ſemble trop bas, Conſidere que les Myrmidons, qui eſt vne nation tres-belliqueuſe, ſont venus de fourmis. Aprés auoir bien conſideré tout cela, ie volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler auec les Poëtes; mais ie n'auois pas fait vn ſtade, que la Lune me rapella d'vne voix claire & féminine, & me pria de repreſenter à Iupiter l'impertinente curioſité des Philoſophes, qui veulent ſçauoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raiſon de ſes diuers changemens. L'vn dit qu'elle eſt habitée comme la terre; l'autre, qu'elle eſt ſuſpenduë en l'air, comme vn miroir. Celuy-cy, que toute ſa lumiere eſt empruntée du Soleil; Cét autre que non, comme s'ils auoient enuie de les mettre mal enſemble; quoy qu'elle ſe teut, diſoit-elle, par reſpect, de leurs débauches, & qu'elle ſe couurît quelquefois la nuit d'vn voile, pour ne les point voir. S'ils ne ceſſoient donc de contrôler ſes actions, qu'elle ſeroit contrainte déloger, & d'aller habiter en vn autre endroit. Mais qu'elle prioit Iupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuuent laiſſer en repos, & ne ceſſent de prendre ſa meſure, comme s'ils luy vouloient faire vn habit. Ie luy promis de faire ſes remontrances, & continuay mon

chemin, tant qu'elle commença à me paroiſtre fort petite, & à me dérober la veuë de la terre. Laiſſant donc le Soleil à main droite, & volant à trauers les eſtoiles, i'arriuay le troiſieſme iour au ciel Empyrée, où ie penſois d'abord entrer ſans rien dire, & paſſer pour Ganymede, porté ſur l'aiſle d'vne Aigle; mais ie craignis que celle de Vautour me fiſt reconnoiſtre, & trouuay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui i'eſtois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'auoir eſté dire à Iupiter. Les Dieux eſtoient aſſemblez dans vne grande ſale, fort ſurpris de ma venuë, craignant que les hommes ne vinſſent à la fin à découurir le chemin du Ciel, comme on trouue tous les iours quelque nouuelle inuention. Alors Iupiter me regardant de trauers, me dit bruſquement. *D'où és-tu? Qui és-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* ce qui m'eſtonna de telle ſorte, que ie faillis à tomber à la renuerſe. A la fin reuenu à moy, ie luy dis le ſujet de mon voyage, & l'incertitude des choſes humaines; à quoy i'ajouſtay les plaintes que faiſoit la Lune; Mais Iupiter ſe ſoûriant, Hé bien, dit-il, Meſſieurs! on s'étonne de l'entrepriſe des Geans, qui vouloient eſcalader les Cieux, & voicy Menippe, qui eſt monté. Ne crain point, pourſuiuit-il, tu demeureras icy aujourd huy, & ie te dépeſcheray dés demain. Aprés auoir dit cela, il ſe leua, & ie le ſui-

Vers d'Homere.

nis vers l'endroit du Ciel, où il auoit accouſtumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il eſtoit temps qu'il vaquaſt aux choſes du monde. En allant il me fit diuerſes demandes; Combien valoit le bled à Athenes? Si les chous auoient beſoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyuer auoit fait mourir de perſonnes? S'il reſtoit quelqu'vn de la race de Phidias? Pourquoy les Atheniens auoient-ceſſé ſi long-temps de ſolemniſer ſa feſte? S'ils continuoient dans le deſſein d'acheuer leur Olympie? Si l'on auoit pris ceux qui auoient pillé le Temple de Dodone; & pluſieurs autres curioſitez ſemblables. Comme ie luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menippe; Quel ſentiment les hommes ont-ils de moy, ne me le cele point? Quel autre, luy dis-je, ſinon que tu és l'arbitre du monde, & le ſouuerain des Dieux? A d'autres, reſpondit-il; Ie ſçay aſſez ce qu'ils penſent, quoy qu'ils ne l'oſent dire tout haut. Car autrefois i'eſtois leur tout; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques eſtoient pleines de Iupiter, & l'air obſcurcy de la fumée de mes ſacrifices. Mais depuis qu'Apollon a eſtably vn Bureau de prophecie à Delphes, & Eſculape vne boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'eſt miſe en crédit à Epheſe, Bendis en Thrace, & Anubis en

Egypte; on ne parle non plus de moy que d'vn trépaſſé, & chacun court à la nouueauté. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'vn me ſacrifie vne fois tous les cinq ans à Olympie. En vn mot, mes Autels ſont deuenus auſſi froids que les loix de Platon, & les Sylogiſmes de Chryſipe. En diſant cela nous arriuâmes aux lieux où il dépeſche les affaires du monde. C'eſtoit vn rang de trappes, comme de feneſtres, où il y auoit à chacune vne chaire d'or. Il s'aſſit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas pluſtoſt leué la trappe, qu'on entendit vne confuſion de toutes ſortes de voix ; l'vn demandoit vn royaume, l'autre la ſanté : celui-cy la mort de ſon frere ou de ſa femme : celuy-là de gagner ſon procés, ou de remporter le prix aux ieux Olympiques ; le Iardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrarieté eſtoit entre ceux qui nauigent, dont les vns demandoient vn vent, & les autres vn autre ; de ſorte qu'il ne ſçauoit lequel accorder. Ie le vis vne fois bien empeſché, à cauſe que deux perſonnes vouloient auoir vne meſme choſe, où ils n'auoient pas plus de droit l'vn que l'autre, & ils promettoient de meſmes ſacrifices. Car en cette occaſion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point ſe déterminer. De là il paſſa à la ſeconde trappe, pour entendre les ſer-

mens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'eſtoit parjuré. A la troiſieſme il vaqua aux diuinations & aux augures, d'où il vint à celle des ſacrifices, dont la fumée montoit auec grand bruit, rapportant le nom de tous ceux qui ſacrifioient, afin qu'on ſceût à qui chaque ſacrifice appartenoit. En ſuite il alla ordonner des vens & des ſaiſons, & enuoya la biſe ſoufler en Lydie, & zéphyre ſur la mer Adriatique, où il eût charge d'émouuoir vne tempeſte; mais les vens de midy ſe repoſerent ce iour-là. D'autre coſté il fit tomber dix mille muids de greſle en Capadoce, pleuuoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la ſale du feſtin, parce qu'il eſtoit temps de ſouper. Cérés fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poiſſon, Venus les épices, & ainſi du reſte. Mercure me fit aſſeoir auprés de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me verſoit quelquefois du Nectar, quand Iupiter tournoit la teſte de l'autre coſté. Car il ne vouloit pas ſouffrir qu'on m'en donnaſt, parce que c'eſt le breuuage des Dieux, comme leur manger eſt l'Ambroſie. Mais cela n'empeſche pas qu'ils ne boiuent le ſang des victimes, & ne hument la fumée des ſacrifices. Pendant le ſoupé, Apollon ioüa de la Lyre, Syléne dança le Cordace, les

c'eſt qu'elle eſt Deeſſe de l'Arabie.

Comme qui diroit vne pantalonade.

Muſes chanterent la Theogonie d'Héſiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, ie réuois tout ſeul aux choſes que i'auois veuës, & trouuois eſtrange qu'Apollon depuis ſi long-temps n'euſt point de barbe, & qu'il fiſt nuit au Ciel, où le Soleil luit touſiours, & autres choſes ſemblables; aprés quoy ie dormis vn peu. Iupiter tint conſeil de grand matin, & repreſenta, Qu'il auoit touſiours differé à parler des Philoſophes; mais que la venuë de Menippe & les plaintes de la Lune, auoient acheué de le reſoudre. Que c'eſtoit vne nation oiſiue, querelleuſe, & arrogante, pour ne point dire ſes autres defauts, qui s'eſtoit introduite depuis peu, & n'eſtoit bonne à rien. Car ſi l'on demandoit à vn Philoſophe, Que fais-tu? & quel ſeruice rens-tu à la Republique? Il reſpondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il eſt inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce ſont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profeſſion de tout ſçauoir, & ne ſçauent rien; & ayant attiré la ieuneſſe, ſous pretexte de luy apprendre de grands myſteres, ne luy enſeignent que des ſottiſes. Qu'ils eſtoient partagez en diuerſes ſectes, ſelon les diuerſes faces de la raiſon, & ſe couuroient

Vers d'Homere.

tous

ous du masque de la Vertu, loüant en public la sobrieté & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Prouidence; & que si cette opinion vient vne fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Ie ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouïes de la propre bouche de Menippe. C'est donc à vous de prendre là-dessus vne bonne resolution, qui vous soit ensemble & vtile & glorieuse. Il s'éleua alors vn murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on auoit fait les Geans; à quoy Iupiter respondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en faloit diferer l'execution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les aisles, pour m'empescher vne autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voila tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont ie vay faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.

LA DOVBLE ACCVSATION, OV LA CHICANE.

DIALOGVE DE IVPITER ET DE MERCVRE: Où pluſieurs autres parlent.

Il excuſe ſa façon d'écrire, & blâme ceux qui embraſſent la Philoſophie, par de mauuais Principes.

IVPITER. QVe veulent dire les Philoſophes, de tant vanter la felicité des Dieux ? S'ils ſçauoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous eſtimeroient pas heureux, pour auoir tout noſtre ſaoul de Nectar & d'Ambroſie. Ie ne ſçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, ſi ce n'eſt de cét aueugle d'Homere, qui parle de tout à tors & à trauers, & veut diſcourir des choſes du Ciel, luy qui ne connoiſſoit pas ſeulement celles de la terre. Premierement, le Soleil court tout le iour, ſans ſe repoſer ; & s'il s'arreſtoit vn moment, il feroit perir l'Vniuers. La Lune paſſe toutes les nuits ſans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui

Voyez les Remarques.

reuiennent tard de ſouper. Apollon ne ceſſe de rendre des Oracles, & n'a pas pluſtoſt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où ſa Preſtreſſe l'appelle, apres auoir beu de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardaſt à rendre reſponſe, on le planteroit là, & toute ſa gloire s'en iroit en fumée. Ie laiſſe à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'eſprouuer ou pour le ſurprendre; Teſmoin celuy qui meſla de la chair de tortuë auec celle de mouton, pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'euſt ſurpris, s'il n'euſt eu bon nez. Conſiderez la peine qu'a Eſculape aprés les malades touſiours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à conuerſer auec des gens qui ont l'haleine mauuaiſe. Que diray-je des vens, ſans ceſſe occupez à balayer l'air & à ſoufler, qui eſt vn aſſez maigre diuertiſſement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſerables, accompagné du ſonge, qui eſt comme ſon trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui deurois viure à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouuerain. Bien loin de cela, il faut que i'aye touſiours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon deuoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuuoir, greſler,

Oracle des Mileſiens ainſi nommé de Brãchus qui y a le premier preſidé.

Créſus.

venter, neiger, tonner, ſelon les diuerſes Saiſons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulierement des malades, & de ceux qui nauigent; Aſſiſter aux iugemens, pour purger ceux qui ſe parjurent; & aux augures, pour predire l'auenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en meſme temps à Olympie à gouſter d'vn hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Regler le ſort d'vne bataille prés de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gétes. En vn mot, donner ordre à tout; Encore auecque cela, on a bien de la peine à éuiter la calomnie; & pour peu qu'on ſe relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien, ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſequence; car ſi les hommes venoient vne fois à ſe le perſuader, adieu toutes leurs prieres & leurs ſacrifices. Il faut donc demeurer touſiours attaché au gouuernail, comme vn Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Ie demanderois volontiers aux Philoſophes, qui me croyent ſi heureux, quand ils penſent que i'aye le temps de gouſter ma felicité. Car i'ay tant d'affaires ſur les bras, que ie n'ay pas le loiſir ſeulement de vuider les differens qu'ils ont enſemble, ni meſme quelques procés que diuers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCVRE. Il y a long-temps que ie les en-

tens murmurer, & ne l'oſois dire. Car chacun ſe plaint qu'il n'y a plus de Iuſtice, & qu'on ne fait point droit ſur ſes demandes.

IVPITER. Que t'en ſemble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dés aujourd'huy, ou que nous les remettions à vne autre fois?

MERCVRE. Ie ſuis d'auis qu'on les dépeſche promptement.

IVPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, ſe trouuent preſentement à l'Areopage, où la Iuſtice diſtribuera au ſort les Iuges, ſelon la qualité & l'importance du fait. Que ſi quelqu'vn n'eſt pas ſatisfait de leur iugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reuerra le procés tout de nouueau. Que la Iuſtice donc s'aille aſſeoir auprés des venerables Deeſſes, pour aſſiſter à l'audience, afin que tout aille bien.

Eumenides, dont l'Autel eſtoit au lieu où l'on vendoit la Iuſtice.

LA IVSTICE. Quoy mon pere! Que ie retourne en terre pour y voir triompher ma riuale?

IVPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choſes ont bien changé de face depuis que les Philoſophes ſont venus au monde, & particulierement Socrate, qui a tant loüé la Iuſtice, iuſqu'à y mettre le ſouuerain bien.

LA IVSTICE. Tous ſes beaux diſcours n'ont pas empeſché qu'on ne l'ait condamné luy-

meſme, ſans luy donner le loiſir de ſacrifier vn coq à Eſculape, comme il en auoit fait vœu.

IVPITER. Il ne faut pas s'eſtonner que cela ſoit arriué dans l'enfance de la Philoſophie. Mais maintenant qu'on preſche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Philoſophes, auſſi bien que de Iupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, auec la beſace ſur l'eſpaule, vn liure à la main gauche, & vn baſton à la droite? Iamais il n'y eut tant de nourriſſons des Dieux. Les artiſans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philoſophie, & ſe noirciſſent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En vn mot, on voit croiſtre en vne nuit les Philoſophes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Eſté de moiſſons, & l'Automne de raiſins, pour parler auec les Poëtes.

C'eſt qu'il y en auoit grande quantité ſous Marc-Aurelle.

LA IVSTICE. Mais on n'en eſt pas plus vertueux pour cela; & ie ſçay bien que pluſieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

IVPITER. Non pas tous, ma fille, il y a touſiours quelques gens de bien; & cela ſuffit. Mais haſtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dés aujourd'huy.

MERCVRE. Tirons vers Sunion, vn peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux fortereſſes. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Phalaris ni de Busires, de Scirons, ni de Pityocamptes; la Sageſſe tient le haut bout, auec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

Ou, ces deux poinctes de rocher.

LA IVSTICE. Tu le peux mieux sçauoir que personne, si tu le veux dire; car tu és tous les iours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCVRE. Ce n'est pas à toy que ie voudrois déguiser la verité. Sans mentir, i'en voy plusieurs d'vne contenance bien reformée; ie ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-vns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquetez comme des Leopars. Mais tout en deuisant, nous voicy arriuez prés d'Athenes. Attend-moy là, & regarde vers le Pnycé, tandis que i'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la fortereſſe, pour estre entendu de tout le monde.

Place d'Athenes, où le peuple s'assembloit.

LA IVSTICE. Dy-moy auparauant qui est cet homme qui s'auance auec vne flûte à la main, & des cornes à la teste.

MERCVRE. C'est Pan, cét illustre compa-

gnon de Bacchus, qui ſe tenoit autrefois ſur le mont Parthénien; mais depuis le ſeruice qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné vne grotte ſous leur forteresse.

PAN. Bon iour, Mercure & la Iuſtice.

MERCVRE. Bon iour, le bon Danſeur & le bon Muſicien, qui a ajouſté depuis peu à ces titres, celuy de vaillant.

PAN. Qui vous améne en ces quartiers?

MERCVRE. La Iuſtice te le dira; car ie ſuis preſſé d'alſer là haut.

LA IVSTICE. Iupiter nous enuoye terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philoſophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Aſſez mal, contre mon attente. Car pour recompenſe d'auoir chaſſé les Barbares du païs, on ſe contente de me ſacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en ſuite deuant moy auec des reſioüiſſances publiques qui ſeruent à me diuertir, car ie n'ay point de part au feſtin.

LA IVSTICE. Mais les Philoſophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont vne grande barbe de bouc, & ſont touſiours en querelle, pour des choſes où ils n'entendent rien,

rien, ni moy auſſi; car tu ſçais qu'on n'eſt pas fort ſubtil en Arcadie; & pour moy, ie me contente de ſçauoir dancer & iouër de la flûte, & quelquefois des couſteaux, lors que l'occaſion s'en preſente. Mais ie les entens crier tous les iours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choſes ſemblables, où ie n'entens rien, parce que ie n'ay pas frequenté les Eſcholes. Ils commencent aſſez paiſiblement d'abord; mais la diſpute venant à s'eſchauffer, c'eſt à qui le prendra d'vn ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'auantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui ſont touſiours le plus grand nombre, iugent des choſes par l'exterieur, & donnent cauſe gagnée au plus reſolu. A la fin de la diſpute, comme ils ne ſçauent plus que dire, ils ſe retirent auec force injures, & eſſuyent la ſuëur de leur front, aprés auoir paru au combat, le viſage enflammé, la gorge enflée, & les yeux preſque hors de la teſte, comme vn Trompette qui ſonne de toute ſa force. Du reſte, ie ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, i'en ſçay quelque choſe; Car comme ie ſuis perché ſur le haut d'vn roc, ie les vois quelquefois ſur la brune.....

LA IVSTICE. Arreſte. Voilà Mercure

qui commence à faire la publication.

MERCVRE. Paix. Eſcoutez. On fait à ſçauoir de la part de Iupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui eſt le ſeptieſme de Feurier; Quiconque a quelque plainte ou quelque accuſation intentée contre quelqu'vn, qu'il ſe trouue à l'Areopage, où la Iuſtice tirera elle-meſme au ſort des Iuges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que ſix blancs pour chaque cauſe, & il y aura appel de leur jugement à Iupiter, qui a deſia ordonné là bas qu'on renuoyaſt tous ceux qui ſont morts, auant que d'auoir pû pourſuiure leur accuſation.

PAN. Dieux! quelle foule & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraiſnent l'vn l'autre en Iuſtice! Voilà Mercure de retour; Allez vous acquitter de voſtre charge, tandis que ie me retireray vers ma grotte, en chantant quelque air champeſtre, pour prouoquer l'Echo babillarde à me reſpondre; Car ie ſuis las d'entendre plaider & haranguer tout le iour.

à l'Areopage.

MERCVRE. Courage, la Iuſtice, commençons.

LA IVSTICE. Tu-as raiſon. Car les voilà deſia en haut qui bourdonnent comme vn eſſain d'abeilles.

VN PLAIDEVR. Ie te tiens, meſchant.

VN AVTRE. Tu-és vn impoſteur.

VN AVTRE. Enfin, tu le payeras.

VN AVTRE. Qu'on appelle ma cauſe la premiere.

VN AVTRE. Marche deuant le Iuge.

VN AVTRE. Ne m'eſtrangle pas.

LA IVSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure; ne faiſons appeller que les cauſes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque ſecte, ou de quelque profeſſion, & remettons le reſte à demain.

MERCVRE. Ie le veux. La Débauche demandereſſe contre l'Academie, pour luy auoir enleué Polemon.

LA IVSTICE. Tire au ſort ſept Iuges.

MERCVRE. Le Portique contre la Volupté, pour auoir débauché Dionyſius. *Philoſophie Stoïque.*

LA IVSTICE. La cauſe n'eſt pas ſi importante, ce ſera aſſez de cinq.

MERCVRE. La Molleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtippe.

LA IVSTICE. Tires-en autant.

MERCVRE. La Banque contre Diogéne, pour luy auoir fait banqueroute.

LA IVSTICE. N'en tire que trois.

MERCVRE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deſerteur.

LA IVSTICE. Tires-en neuf.

MERCVRE. Veux-tu que nous appellions

Lucien. ces deux cauſes contre ce Rhéteur de Syrie?

LA IVSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui ſont plus anciennes.

MERCVRE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'vn temps; car elles ſont aſſez ſemblables.

LA IVSTICE. Il ſemble qu'elles te ſoient recommandées. Ie le veux.

MERCVRE. La Rhetorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cauſe d'injures. Le Dialogue contre le meſme, pour le meſme ſujet.

LA IVSTICE. D'où vient que tu ne dis pas ſon nom?

MERCVRE. Il ſera aſſez connu par là.

LA IVSTICE. Il euſt eſté plus à propos de vuider ces differens en ſon païs. Mais puiſque tu le veux, nous les iugerons icy, ſans tirer à conſequence. Pren onze Iuges pour les deux cauſes.

MERCVRE. Tu as raiſon, il faut eſpargner la bource des plaideurs.

LA IVSTICE. Verſe l'eau pour la cauſe de Polemon, aprés que ſes Iuges auront pris place; Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle, de chanceler? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCVRE. Elle eſt yure, & ne ſçauroit plaider elle-meſme.

LA IVSTICE. Qu'elle prenne quelque

Aduocat de ceux qu'on voit icy tous les iours, qui pour ſix blancs ſont preſts de trahir leur foy & leur conſcience.

MERCVRE. Perſonne ne veut prendre ſa deffence publiquement, mais elle dit vne choſe qui me ſemble bien raiſonnable; Que l'Academie, qui a couſtume de parler pour & contre, parle pour elle, auant que de parler pour ſoy.

L'ACADEMIE. Ie le veux; quoy qu'on n'oblige perſonne à plaider la cauſe de ſon ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Meſſieurs, m'a enleué vn de mes diſciples, qui mettoit toute ſa gloire à me poſſeder, & retournoit tous les iours d'auprés de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dançant par les ruës auec des Muſiciennes, & paſſant le temps à boire & à ſe reſiouïr depuis le matin iuſqu'au ſoir. Il n'eſt point beſoin de rechercher des preuues de tout cecy; car perſonne ne l'a iamais veu qu'en cet eſtat. Cependant, comme il folâtroit vn iour deuant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le ſceut ſi bien preſcher, qu'il fit banqueroute aux plaiſirs; & s'enfermant auec elle, deuint vn pilier de College, & quitta là toutes mes reſioüiſſances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le iour courbé ſur vn liure, toûjours paſle & deffait, au lieu qu'il auoit aupara-

Pour la Débauche.

uant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la ſollicitation de ma Riuale; & n'a autre but que de débaucher mes ſujets, & de me deshonorer. Voilà à peu prés, Meſſieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy ie répons.

LA IVSTICE. Que dira-t-elle; Verſe-luy autant d'eau qu'à ſa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raiſons, Meſſieurs, ayent quelque vray-ſemblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire paſſer pour ſon eſclaue, eſtoit né libre, & d'vn naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, auant que d'en auoir pû reconnoiſtre les defauts; il s'abandonna à toute ſorte de débauches, ſans aucune retenuë ni pudeur. Et pour preuue de cela, Meſſieurs, ie ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de chapeaux de fleurs, dançant & folâtrant auec des femmes. En ce triſte eſtat, qu'il eſtoit en opprobre à ſon païs & à ſa famille, il ne m'eut pas pluſtoſt ouï diſcourir publiquement de la vertu, & louër la modeſtie & la temperance, qu'aprés auoir taſché vainement de m'interrompre & d'exciter vne riſée dans mon Eſchole; comme il vit qu'on ſe moquoit de luy, il fit reflexion ſur l'eſtat honteux où il eſtoit, & ſe reſueilla comme d'vn

profond aſſoupiſſement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yurongnerie, il fut touché d'vn tres-cuiſant repentir, & ſe vint ietter entre mes bras, ſans y eſtre contraint que par la force de la raiſon. Si vous prenez la peine de ietter les yeux ſur luy, vous verrez comme il eſt changé, & ſi mes conſeils luy ont eſté pernicieux ou ſalutaires. Vous voyez tous ſes parens & luy auſſi, qui me remercient de ce que i'ay fait, & de ce que ie l'ay tiré du gouffre où l'auoit plongé ma Riuale. Ie n'en diray pas dauantage, pour ne point abuſer de voſtre audiance; outre que cela ſuffit pour me iuſtifier. C'eſt à vous à iuger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCVRE. Haſtez-vous, Meſſieurs; car le temps preſſe.

LA IVSTICE. L'Academie l'emporte tout d'vne voix; il n'y en a qu'vne ſeule pour la Débauche.

MERCVRE. Il n'eſt pas eſtrange qu'il y ait quelque débauche; Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau verſée.

LE PORTIQVE. Ie n'ignore pas, Meſſieurs, combien ma partie eſt puiſſante, & ie crains bien que ſes charmes n'ayent deſia fait quelque impreſſion ſur voſtre eſprit; car i'en voy

pluſieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrongnée. Mais ie me promets que la Raiſon ſera la plus forte, pourueu qu'on la veüille eſcouter. Ie me plains donc à vous, Meſſieurs, de ce que la Volupté a deſbauché vn de mes diſciples; & l'Arreſt que vous venez de rendre contre ſa compagne, eſt vn grand prejugé contr'elle. Car il eſt queſtion de ſçauoir ſi nous viurons touſiours courbez contre terre comme les beſtes, & plongez dans les ſoüilleures du monde, ou ſi nous leuerons la teſte vers le Ciel, qui eſt le lieu de noſtre origine, preferant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles ſentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous touſiours la douleur comme noſtre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous eſclaues des plaiſirs, pour mettre noſtre felicité en des douceurs cuiſantes, & ſujettes au repentir? Car c'eſt par là que cette ſorciere a enchanté les eſprits, en leur faiſant peur de la peine & du trauail, comme d'vn fantoſme. C'eſt par là qu'elle a corrompu Dionyſius, de quoy il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'elle s'attaque meſme aux Dieux, & murmure contre leur Prouidence. Si vous faites donc Iuſtice, Meſſieurs, vous luy ferez porter la peine de ſon impieté. Mais conſiderez ſa molleſſe, comme ſi

elle

elle ne pouuoit parler elle-meſme ; elle a choiſi pour Auocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de plus grand mal que de trauailler. Ie luy demanderois volontiers quel eſt ſon ſentiment touchant Hercule & Theſée, qui ont paſſé toute leur vie dans de glorieux trauaux, & purgé la terre de monſtres. Ie n'en diray pas dauantage ; car la verité n'a qu'à ſe montrer pour triompher de ſon ennemie ; & la Vertu toute nuë, eſt plus forte que le Vice armé de menſonge & d'impoſture. Souuenez-vous donc, Meſſieurs, de juger ſelon les loix, comme vous en auez fait le ſerment, ſans ajoûter foy à vn voulupteux, qui croit que les Dieux ne ſont rien non plus que luy.

EPICVRE. La Voulupté, Meſſieurs, n'a que faire d'Auocat, parce qu'elle eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle les perſuade, ſans parler. C'eſt donc à tort que le Portique ſe plaint qu'elle luy ait débauché l'vn de ſes diſciples par des charmes & des ſortiléges, puis-que pour ſe faire aimer elle n'a beſoin que d'elle-meſme. Il ne faut pas trouuer eſtrange que Dionyſius eſtant né libre, & ayant reconnu les defauts de ſa Riuale, qui ſe propoſe vne felicité imaginaire, l'ait quittée pour ſe ietter entre les bras de la Voluptè ; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on auoit tendus pour le

ſurprendre, qu'il ſe ſoit réconcilié auec la Nature, pour mener vne vie douce & humaine, ſans tant de trauaux & de peines inutiles. La Volupté, Meſſieurs, luy a-t'elle deû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à vn port de ſalut, contre les bourraſques & les tempeſtes de ſon ennemie; & ſeroit-il iuſte de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute ſa vie, ſous pretexte de le rendre heureux apres ſa mort? Mais, Meſſieurs, qui peut eſtre meilleur Iuge de ce diférent, que celuy qui ayant eſprouué l'vne & l'autre façon de viure, & reconnu leurs auantages & leurs defauts, a choiſi apres vne meure délibération? Cela luy eſt d'autant plus permis, que le Portique ſe contente de loüer en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde ſeulement de n'eſtre point découuert. Car s'il auoit l'anneau de Gygés, ou le caſque de Pluton, pour ſe rendre inuiſible, il feroit bien-toſt banqueroute au trauail & à la peine, comme aux plus grans ennemis du genre humain. Dionyſius donc ne pouuant reſiſter plus long-temps à des choſes qui détruiſoient ſa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux diſcours de la Vertu eſtoient inutiles contre la douleur, & que ſon Corps ſuiuoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de

la misericorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le liurer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous auez interest d'empescher cette cruauté, par cette mesme bonté par laquelle vous auez toûjours protegé les miserables. Voila ce que i'auois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce diférent.

LE PORTIQVE. Qu'on me permette auparauant de l'interroger.

EPICVRE. Parle, i'y consens.

LE PORTIQVE. Crois-tu que la douleur soit vn mal?

EPICVRE. Oui.

LE PORTIQVE. Et la volupté vn bien.

EPICVRE. Pourquoy non?

LE PORTIQVE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indiferentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentielles & d'accid'entelles?

MERCVRE. Les Iuges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on se taise.

LE PORTIQVE. Qu'il me soit permis auparauant de faire vn argument en la troisiesme figure.

LA IVSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQVE. I'en appelle à Iupiter.

LA IVSTICE. A la bonne-heure, qu'on apelle vne autre cauſe.

MERCVRE. La Molleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA IVSTICE. Cette affaire eſt déja iugée en celle de Polémon. En tout cas il faut atendre que Iupiter ait prononcé ſur le diférent du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Molleſſe n'oſeroit paroiſtre; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choſes à dire contr'elle. Que les Iuges ſe léuent.

LES IVGES. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour néant?

LA IVSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront dauantage vne autre fois.

MERCVRE. La Banque contre Diogene.

LA IVSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne ſe taiſt, ie luy vais rompre la teſte; & au lieu d'vn procés d'injures, i'en feray vn de coups de baſtons.

LA IVSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la pourſuit le baſton leué; Qu'on appelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCVRE. Il ne s'eſt pas voulu preſenter.

LA IVSTICE. Pourquoy?

MERCVRE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA IVSTICE. Il ſera condamné par contumace? Qu'on apelle la cauſe de ce Rhéteur de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'eſt aſſemblée pour l'entendre! *Lucien.*

MERCVRE. C'eſt que tout le monde court à la nouueauté.

LA IVSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHETORIQVE. Ie prie les Dieux & les Déeſſes que ie reçoiue de vous en cette audience, autant dépreuues de bonté & d'afection que ie vous en ay touſiours témoigné, tant en public qu'en particulier. Ie vous conjure donc, Meſſieurs, de ne pas ſouffrir que la partie aduerſe m'interrompe, tandis que ie vous déduiray mes raiſons, & que ie trauailleray à vous faire connoiſtre la vérité. Et pour commencer ie vous diray, Que ſes actions ne s'acordent pas à ſes paroles. Car elle dit preſque la meſme choſe que moy; mais elle ne fait pas de meſme, & i'ay grand ſujet de craindre, qu'aprés auoir commencé à me mal-traiter, elle ne continuë toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'auenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, ſans perdre le temps en des paroles inutiles, aprés auoir trouué celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il deuoit faire, & eſtranger de langage, auſſi bien que de naiſſance, ie *Exorde de Demoſthéne.*

pris la peine de l'enſeigner, parce qu'il me paroiſſoit d'vn eſprit docille, & qu'il auoit de l'amour pour moy ; & ie me donnay à luy, ſans auoir honte de ſa pauureté, quoy que les plus Grands me fiſſent la cour. Ie luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illuſtre; & non contente de cela, ie le fis citoyen de la Gréce, honneur qui faillit à faire creuer de rage ſes riuaux. En ſuite, comme il luy eut pris enuie de ſe faire connoiſtre en plus d'vn lieu, ie l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faueurs ; car il ne iuroit que par moy, & ie faiſois alors toute ſa gloire & tous ſes plaiſirs. Mais enorgueilly d'vn ſi grand ſuccés, & épris d'vn autre amour, il me mépriſa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui eſt vn cocquin qui n'a pas du pain à manger quoy qu'il ſe die fils de la Philoſophie. Il me quitta donc auec toutes mes figures & mes ornemens, pour ſe renfermer auec luy, qui l'a rendu ſec & enerué. Car au lieu de mon embonpoint & de mon ſtile magnifique, qui eſtoit ſuiuy d'aclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on ſe contente de payer de quelque ſouſris & de quelque branlemẽt de teſte. Mais il ne s'eſt pas contenté de ſe mettre mal auec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes

plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'iniuſtice & du defaut de iugement, de quitter ſa légitime épouſe, apres en auoir reçeu tant de faueurs & de careſſes, & encore en vn temps où elle eſt adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuſe que ie ſuis, i'ay mépriſé la recherche des plus Grands, pour courre apres vn ingrat & vn inconnu. Voila, Meſſieurs, vne grande partie de ce que i'auois à dire, que i'ay renfermé à deſſein en peu de paroles, pour ne point abuſer de voſtre audience. Ie n'ay qu'vne choſe à adiouſter, qu'il n'eſt pas iuſte qu'il ſe ſerue de mes armes contre moy-meſme; & s'il a enuie de me reſpondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, ſans entreprendre ſur les miennes.

MERCVRE. Cela ne ſe peut; car qui a iamais oüi parler en Iuſtice par Dialogue?

LVCIEN. Pour montrer, Meſſieurs, que ie n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a eſté autrefois l'obiet de mes vœux & de mes deſirs, ie feray ce qu'elle m'ordonne, & reſpondray nuëment à tous les chefs de ſon accuſation, ſans me ſeruir de ſes couleurs ni ſes artifices. Il eſt vray ce qu'elle a dit, que ie luy dois tout mon auancement & toute ma gloire. Car c'eſt elle qui m'a fait ce que ie ſuis; mais comme i'ay veû qu'elle quittoit ſa premiere modeſtie, pour prendre les parures & les afféteries d'vn Courtiſane, & qu'elle aimoit à eſtre cajolée, i'ay perdu peu

à peu l'afection que i'auois pour elle. Car quelle honte Meſſieurs, de la voir galantiſée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit ſous ſes feneſtres, à qui elle ouure quelquefois la porte, & dont elle ſe laiſſe careſſer? Ie n'ay donc pû ſoufrir plus long-temps cette liberté, ou pluſtoſt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, apres l'auoir tant aimée, ie me ſuis contenté de faire connoiſſance auec le Dialogue ſon voiſin, pour me ſeruir d'entretien & de diuertiſſement. Voila le mauuais traitement que ie luy ay fait; mais ie ſouſtiens que quand ie n'aurois reçeu d'elle aucune injure, ie ſerois excuſable à mon âge de quiter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour ſuiure la Philoſophie, & mener vne vie plus douce & plus tranquile. Voila Meſſieurs, ce que i'auois à dire, c'eſt à vous à prononcer ſur ce different.

C'eſt qu'ils aiment l'éloquence.

Prés de 40. ans.

LA IVSTICE. Qui l'emporte?

MERCVRE. L'accuſé de toutes les voix, excepté d'vne.

LA IVSTICE. C'eſt ſans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'auance, & que les meſmes Iuges demeurent, ils auront double ſalaire.

LE DIALOGVE. Quoy qu'il me ſiée mal, Meſſieurs, de paroiſtre dans vn Barreau, & que ie n'aye

ie n'aye point accouſtumé de faire des harangues continuës, ie tâcheray neâtmoins de m'en acquiter, pour ne point enfraindre vos couſtumes, & vous repreſenteray mes intereſts en peu de mots & ſans artifice. Conſiderez, ie vous prie, ſi ie n'ay pas ſujet de me plaindre de celuy-cy, qui de graue & ſerieux que i'eſtois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me deſpoüillant de toute ma gloire, m'a donné vne marotte au lieu d'vn ſceptre; & pour comble de meſpris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie, apres m'auoir coupé les aiſles dont ie volois iuſques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Eſquinés, il s'eſt propoſé pour exemple Eupolis & Ariſtophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y auoit d'illuſtre. Non content de cela, pour auoir quelqu'vn qui l'ayde à médire, il a déterré vn vieux Cynique, accouſtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morſures ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſe font en riant. Deſcheu donc de ma premiere grandeur, ie ſuis deuenu l'objet de la riſée publique, & ie penſe eſtre quelque Centaure compoſé de deux natures, l'vne graue & ſerieuſe, & l'autre gaye & fólaſtre, comme ie parois dans ſes ouurages.

LA IVSTICE. Que reſpons-tu à cela?

LVCIEN. Que rien ne m'a iamais tant

eſtonné, qu'vne plainte ſi iniuſte. Lors que ie le pris, Meſſieurs, c'eſtoit vn mélancolique, ſec & décharné, qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Ie luy oſtay donc d'abord cette minne graue & ſeuere, pour le polir & l'ajuſter à la mode; de ſorte qu'il me doit preſque tout ſon agrément. Ie le mariay en ſuite à la Comedie; ce qui ſeruit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il eſtoit auparauant inſupportable, pour ſa rudeſſe & ſa trop grande ſeuerité. Cependant, il eſt en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu meſla de ſuſtance pure & celeſte, parmy la maſſe terreſtre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhetorique eſt vn meſlange de politique & de flatterie, & autres ſemblables fadaiſes? Car ce n'eſt pas vne choſe imaginable, combien il eſt amoureux de ces ſottiſes, & curieux de ſçauoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne ſçait pas ce qui ſe paſſe ſur la terre, & veut parler des choſes du Ciel. Du reſte, il ne peut m'accuſer de l'auoir dépaïſé, puis-que ie l'ay habillé à la Grecque. Voila ce que i'auois à dire pour ma iuſtification, il n'eſt plus queſtion que de donner voſtre jugement.

MERCVRE. Il n'y a encore qu'vne voix contre luy, qui eſt ſans doute celle de cét enuieux,

qui a contredit les iugemens precedens, & qui n'eſt iamais de l'auis des autres. A demain, Meſſieurs, on iugera le reſte.

LE PARASITE, OV L'ECORNIFLEVR.

DIALOGVE

DE SIMON ET DE TYQVIADE.

C'eſt vn jeu de l'Autheur, pour montrer que leſcornifleric eſt vn art, & des plus illuſtres; ce qu'il prouue par comparaiſon auec les autres.

TYQVIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'eſclaues, aprennent quelque métier, ou exercent quelque profeſſion pour eſtre vtiles aux autres & à eux-meſmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'és ni Medecin, ni Auocat, ni Muſicien, & Philoſophe encore moins.

SIMON. Il eſt vray; & ie ne me pique pas de l'eſtre.

TYQVIADE. Tu as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas appris les Sciences, à cauſe de la peine qu'il y auoit, & de la dépenſe qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeſchoit d'apprendre

quelque meſtier ; car tu n'és pas aſſez riche, pour pouuoir viure de tes rentes?

SIMON. I'en fais vn tres-noble & tres illuſtre.

TYQVIADE. Et quel?

SIMON. C'eſt vn meſtier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en eſt pas autrement honneſte; outre qu'il n'a pas encore eſté reduit en art.

TYQVIADE. Ne le ſçaurois-tu faire connoiſtre par quelque circonſtance?

SIMON. Tu le ſçauras vne autre fois.

TYQVIADE. Mais ie ne puis retenir ma curioſité.

SIMON. Il te ſemblera eſtrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQVIADE. Ie deſire d'autant plus de le ſçauoir.

SIMON. C'eſt le meſtier de Paraſite.

TYQVIADE. Il faut eſtre fou, pour appeller cela vn meſtier.

SIMON. Ie le ſuis donc, & ne me picque point de cette iniure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuſe tout, qui n'eſt pas vn petit auantage.

TYQVIADE. Quoy! tu és vn Paraſite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQVIADE. Pourquoy, puiſque ie t'appelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire ; & penſes me dire vne iniure. Car pour moy, bien loin d'en auoir honte, i'en fais gloire ; & trouue ce nom plus beau que celuy de Philoſophe : en vn mot i'en fais plus d'eſtat, que Phidias ne faiſoit de ſon Iupiter Olympien.

TYQVIADE. Ce ſeroit vne plaiſante choſe, qui t'adreſſeroit vne lettre *à Simon le Paraſite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'eſt que le monde eſt vn ſot, & qu'il n'eſt pas capable de connoiſtre la iuſte valeur des choſes. Mais moy, ie ne le trouue pas plus eſtrange, que de mettre *à Dion le Philoſophe*, & i'aime mieux eſtre l'vn que l'autre.

TYQVIADE. Ie ne regarde pas ce que tu aimes, mais la verité. Car il naiſtroit encore vne autre difficulté de ſçauoir où l'on rangeroit cét Art ; ſi ce ſeroit entre les Arts liberaux, ou entre les mecaniques.

SIMON. Pour moy ie ſouſtiens qu'il merite mieux d'eſtre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire ; & ie te le prouueray ſi tu veux, quoy que ie n'y aye iamais reſué.

TYQVIADE. Que penſes-tu premierement que ſoit vn Art ?

SIMON. Vn recueil de preceptes mis en pratique, pour vne fin vtile à la vie de l'homme.

TYQVIADE. C'eſt bien dit.

SIMON. Si ie te prouue donc que cette définition luy conuient, que diras-tu?

TYQVIADE. Que cela m'eſtonne.

SIMON. Premierement, c'eſt vn amas de preceptes & de connoiſſances, ſans quoy l'on ne peut reüſſir. Car il faut d'abord ietter l'œil ſur quelqu'vn qui ſoit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adreſſe, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a vn Art pour connoiſtre les pieces qui ſont de bon ou de mauuais aloy, il y en a vn de meſme pour connoiſtre les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour diſcerner les meſchans d'auec les gens de bien. Et c'eſt enquoy paroiſt l'excellence de celuy-cy; & ce qui fait voir qu'il a quelque choſe de diuin, de penetrer en des choſes ſi obſcures. Apres auoir trouué vn homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſçauoir cajoler, & gagner ſes bonnes graces. En ſuitte, il faut connoiſtre toutes les viandes, pour poſſeder cét Art en perfection; ſçauoir quelles ſont les meilleures; le temps & la ſaiſon où elles ſe doiuent manger; le païs d'où elles viennent, & où elles ſont les plus excellentes; car telle eſt bonne en vn lieu, qui ne l'eſt pas en vn autre; L'endroit qui eſt le meilleur en chacune, qui n'eſt pas vne connoiſſance inutile & ſuperflue, comme pluſieurs

autres ; car c'eſt le moyen de bien viure, & de manger touſiours les meilleurs morceaux. Auſſi le diuin Platon, admirable en cela, comme en tout le reſte, dit, Qu'vn homme qui ignore ce que ie dis ne ſe doit pas meſler de traiter. Mais pour monſtrer que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air, & ne conſiſte pas ſeulement en connoiſſance, mais en pratique ; c'eſt qu'on peut demeurer long-temps ſans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait périr l'Art & l'Artiſan. Pour ce qui eſt d'eſtre vtile à la vie de l'homme, il eſt auſſi neceſſaire que le boire & le manger. Ce n'eſt donc pas vne faculté naturelle, comme de voir & d'oüir ; car ſi cela eſtoit, il ſeroit commun à tous, & il y en a peu qui y ſoient propres. Ce n'eſt pas auſſi vn don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez ſemblables ; car il s'aquiert par l'eſtude & par l'exercice. Ce n'eſt pas vne ignorance ; car l'ignorance ne ſauue point, & cecy ſauue ſouuent. Il y a plus, c'eſt qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'eſt ſi bon charretier qui ne verſe ; mais vn Paraſite ſe trouue touſiours ſur ſes piez. Puis donc que ce n'eſt ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'enſuit que c'eſt vn Art.

TYQVIADE. Il le ſemble ; Mais en pourrois tu donner la definition ?

SIMON. C'eſt l'art de viure aux deſpens d'autruy, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQVIADE. La définition eſt fort bonne; Mais pren garde que quelque Sophiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouuer. Premierement, Homere, qui comme tu ſçais eſtoit vn tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chére, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Vlyſſe euſt voulu louër la beatitude des Stoïques, il l'euſt fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il arreſta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couuert de haillons, comme vn Philoſophe, apres s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas vn mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre auec les femmes; mais lors qu'il eſt à la table d'autruy, chez le Roy des Phéaques, comme la ſouueraine felicité conſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon auis, d'oſter à cet Art la volupté qui luy eſt propre,

eſt propre, pour l'attribuër à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la felicité conſiſte dans vne parfaite tranquilité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'accord tous les Philoſophes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il s'embaraſſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut ſçauoir s'il eſt infini, & dequoy il eſt cópoſé. S'il y a des Dieux ou non, & s'ils ſe meſlent de ce qui ſe fait icy bas, & autres curioſitez ſemblables. Mais le Paraſite, ſans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe meſler du gouuernement du monde; & croyant que tout va bien, & qu'il ne ſçauroit mieux aller; boit, mange, & ſe rejoüit, gouſtant en repos les delices de la vie, ſans eſtre ſeulement trauaillé de mauuais ſonges. Car comme il n'a point d'inquietude le iour, il n'en peut auoir la nuit. Il y a encore d'autres raiſons pour montrer que la ſouueraine felicité ne conuient pas à Epicure. Car, ou ſon ſage a dequoy viure, ou il n'en a point; S'il n'en a point il n'a garde d'eſtre heureux, veu qu'il ne peut pas ſeulement conſeruer ſon eſtre. S'il en a, ou c'eſt de ſon chef, ou par l'entremiſe d'autruy; Si c'eſt par autruy, c'eſt noſtre Paraſite; Si par ſoy-meſme, il ne peut auoir de plaiſir parfait, parce qu'il y a mille choſes qui luy donnent de l'inquiétude. Il faut prendre garde que ſon bien ne dépériſſe; eſtre à toute heure ſur pié,

pour vaquer à ſes procés & à ſes affaires. Ie laiſſe à part mille chagrins, tantoſt d'vn valet de chambre mal-adroit, tantoſt d'vn maiſtre d'Hoſtel, ou d'vn Intendant qui vous deſrobe ; tantoſt d'vn Cuiſinier qui n'a pas bien fait vne ſauce, & qui vous fait receuoir vn affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maiſon d'vn homme riche, il y a perpetuellement ſuiet de crier, & ſi l'on eſt pauure, c'eſt encore pis ; car on ne ſçauroit gouſter aucun plaiſir. Mais la Paraſite n'a point tous ces embarras. Car il trouue touſiours la nape miſe, ſans ſe mettre en peine de rien ; de ſorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauureté, ni celles des richeſſes ; & ainſi il vit dans vne parfaite tranquillité, en quoy conſiſte la Beatitude.

TYQVIADE. A peine que tu ne me le perſuades.

SIMON. Dy pluſtoſt, à peine que tu ne te rendes à la verité. Apres auoir montré que la Paraſitique eſt vn Art, il reſte à prouuer que c'eſt le meilleur ; quoy que ce que ie viens de dire le faſſe aſſez voir, puis qu'il poſſede la ſouueraine felicité, à quoy les autres aſpirent. Premierement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut ſuer & trauailler pour les apprendre ; au lieu que celuy-cy s'apprend ſans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Paraſite s'en aller triſte au feſtin, comme vn eſcholier va à l'eſchole. Les

autres Arts donnent de la peine non ſeulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce ſans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de meſtier qui ne couſte beaucoup à apprendre; mais celuy-cy ne couſte rien; & s'il couſte quelque choſe, ce n'eſt pas à celuy qui l'apprend, mais à celuy qui l'enſeigne; car il s'apprend touſiours aux deſpens d'autruy. La pluſpart ſe fâchent de leur meſtier, quand ils l'ont appris, & ſont touſiours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Paraſite n'eſt iamais plus aiſe que quand il exerce le ſien; car il n'eſt pas plus fâcheux à exercer, qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à vn Docte, vne infinité de liures; à celuy-cy, il ne faut que les inſtrumens que la Nature nous a donnez, qui ne ſe peuuent ni emporter ni deſrober, & qui ne couſtent pas de grandes ſommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouuent leur ſalaire qu'apres auoir trauaillé, encore ſouuent ne l'ont-ils pas, ou il faut conteſter pour l'auoir. Celuy-cy trouue ſon ſalaire dans ſon trauail, & ſa fin dans ſon operation, qui eſt la derniere perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'eſt pas celle de l'artiſan. Vn labaureur ne laboure pas pour labourer, mais pour viure, & ne ſe ſoucie du labourage, que pour le profit qui luy en reuient. Mais

le Paraſite exerce ſon art pour ſon art meſme, & pour le plaiſir qu'il y prend. Les Artiſans n'ont que quelques iours de réjouïſſance ; mais pour celuy-cy il eſt toûjours feſte, & les autres ſe délaſſent dans ſon trauail, comme dans la fin du leur ; de ſorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres eſt enfermée dans la ſienne. Les gens de meſtier font leurs chef-d'œuures à jeun ; mais le Paraſite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ſes chef-d'œuures à table. La pluſpart des autres ne ſçauroient trauailler qu'en leur boutique ; celuy-cy s'exerce par tout, auſſi bien aux champs qu'à la ville, eſtant de repos, comme voyageant, & touſiours fort à ſon aiſe. Ceux qui mangent le bien d'autruy, luy font iniure. Icy l'on ne fait iniure à perſonne en mangeant ſon bien ; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eſt bas & abjet, auſſi bien que leur exercice ; celuy-cy eſt illuſtre, & commence par l'amitié, qui eſt tant vantée des Philoſophes ; auſſi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme ie feray tantoſt voir, & iamais par vn ſot ni par vn facquin. Mais la pluſpart des artiſans ſont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'eſprit ; & ſans cela ne s'amuſeroient pas à ſi peu de choſe. Il y a des Maiſtres pour appren-

dre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'eſt comme vn preſent du Ciel auſſi bien que la Poeſie. Pour comble de biens, le Paraſite ne ſeme ni ne moiſſonne, & trouue tout abondamment, comme s'il viuoit au ſiécle d'or.

TYQVIADE. Grands Dieux! comme tu m'accables de la force & de la multitude de tes raiſons, ie regrette de ne l'auoir pas eſté, & il me prend enuie de le deuenir.

SIMON. Apres auoir montré en general les auantages qu'a cét Art ſur les autres Arts, conſiderons en particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop raualer ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Philoſophie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par deſſus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a ſur elles, les autres luy cederont aiſément. C'eſt vne maxime en Philoſophie, que tout ce qui ſubſiſte dans la Nature, eſt vn; c'eſt pourquoy ces deux choſes n'ont qu'vn Eſtre chimérique; car il y a pluſieurs Rhétoriques & pluſieurs Philoſophies toutes differentes, & c'eſt vn miracle d'en trouuer deux ſemblables; veû que ce qui eſt approuué par les vns, eſt condamné par les autres. Mais l'eſcorniflerie eſt vne par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Para-

ſites ſuiuent par tout de meſmes maximes, & ne ſont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merueilles ſont ſi grandes, qu'elles me font quelquefois douter ſi ce n'eſt point la Sapience dont parle Ariſtote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQVIADE. Voila aſſez de raiſons; n'as tu point d'authoritez & d'exemples, pour prouuer vne ſi admirable doctrine?

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premierement, il n'y a point de Paraſite qui ſe faſſe Philoſophe; au lieu qu'vne infinité de Philoſophes deuiennent tous les iours Paraſites.

TYQVIADE. Comment cela?

SIMON. Il ſemble que tu n'ayes iamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Eſquines le diſciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour eſtre longs, n'en ſont pas moins agreables; les ayant portez vn iour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à ſa table; ſi bien que de Philoſophe il deuint ſon Paraſite. Ariſtipe qui viuoit au meſme temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le meſme ſuiet? où il ſe montra ſi encellent en cét Art, que les cuiſiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les receuoit point, ſans ſon attache. Le diuin Platon meſme s'en eſt meſlé; mais com-

me les talens ſont diuers, il n'y reüſſit pas bien, & ſe fit mocquer de luy; Et quoy qu'il retournaſt vne ſeconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy ſa fortune a quelque choſe de celle de Nicias; car ils ont échoüé tous deux en cette Iſle.

TYQVIADE. Qui eſt-ce qui dit cela de luy?

SIMON. Pluſieurs Hiſtoriens tres-celebres, & particulierement Ariſtoxéne le Muſicien, qui a eſté luy-meſme le Paraſite de Nelée; comme Euripide le fut d'Archelaüs, iuſqu'à la mort; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Ariſtote, il n'a fait qu'eſbaucher cét Art, non plus que les autres. Ie pourrois alleguer pluſieurs exemples ſemblables, mais pour venir au but; ſi la felicité conſiſte à n'auoir ni chaud ni froid, ni ſoif, ni faim, comme diſent quelques Philoſophes; le Paraſite n'eſt pas tourmenté de ces maux, comme pluſieurs d'entr'eux, qui en ſont morts miſérablement.

TYQVIADE. Acheue de montrer les auantages qu'a cét Art par deſſus la Rhetorique & la Philoſophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens ſe font paroiſtre, la paix & la guerre; conſidérons premierement celuy-cy.

TYQVIADE. Que tu prens vn beau champ

pour faire eſclater la gloire de ton Paraſite, & que i'auray de plaiſir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philoſophes?

SIMON. Figure-toy que les ennemis ſont entrez dans la Prouince, & que tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teſte. Tout le monde y accourt, Poëtes, Orateurs, Philoſophes, Paraſites. Deſpoüillons-les pour les mieux conſiderer, puis-qu'auſſi bien il leur faut veſtir leurs armes. Les vns paroiſſent ſecs & deſcharnez, ſans aucune force ni vigueur. Quelle aparence de les mener au combat, que pour viure il ont beſoin de Médecin? Comment pourroient-ils ſupporter les durs trauaux de la guerre? Le Paraſite au contraire, ſe preſente auec vn viſage vermeil, vn œil vif, vn teint frais, vn regard furieux: En vn mot, robuſte de corps & d'eſprit: & tout preſt à donner des coups pluſtoſt qu'à en receuoir. Mais pourquoy ſe mettre en peine d'alleguer des marques de la valeur des vns & des autres? Il n'y a iamais eu d'Orateur ni de Philoſophe qui ait eſté à la guerre, qu'il ne s'en ſoit repenty. Iſocrate n'auoit garde d'y aller, puis-qu'il n'auoit pas ſeulement la hardieſſe de monter ſur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas pluſtoſt declaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Eſquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy

luy liurerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosthene, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui paroissoient si resolus dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils iamais fait? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des iniures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'auancer iusqu'en Beocie, comme il en fallut venir aux mains, le cœur luy manqua, il s'enfuit laschement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & connuës de tout le monde.

TYQVIADE. Ie le sçay; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Ie te feray voir que ceux-cy sont plus laschs que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premierement, tu ne me sçaurois donner d'exemple d'vn seul Philosophe qui soit mort l'espée à la main. Car, ou ils n'ont iamais esté à la guerre, comme Antisthene, Diogene, Crates, Zenon, Platon, Esquines, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses escholiers à

Athenes, que d'auoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQVIADE. Il est vray que ie l'ay leu dans de bons Autheurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'vn Parasite?

SIMON. Si i'en ay? Tous ceux qui ont leu Homere, sçauent que ses plus braues Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit auoir vne douzaine d'Achiles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors; c'est à dire de Parasites; & qu'auec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Iupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQVIADE. Comment le prouueras-tu?

SIMON. Te souuient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toûjours plein auprés du sien; pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & iour; mais bien qu'il auoit toûjours place à sa table, qui est le propre du Parasite; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y auoit

long-temps que Neſtor faiſoit ce meſtier à la table de Cenée & d'Exadius, & il continua iuſqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQVIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples? Mais n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle eſtoit le Paraſite d'Achille; quoy qu'il ne le cedaſt à pas vn des Grecs, tant pour les auantages du corps, que pour ceux de l'eſprit. Et veritablement il me ſemble qu'il ne le cede pas meſme à Achille, quand ie le voy chaſſer Hector hors du camp qu'il auoit forcé, & eſteindre le feu qu'il auoit mis aux nauires, à quoy Ajax & Tucer auoient trauaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Paraſite, & parmy eux Sarpedon, qui eſtoit fils de Iupiter? Auſſi ne meurt-il pas de la main d'vn ſeul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Pâris: Mais pour le tuër, il faut employer deux hommes & vn Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de laſches ſupplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre ſon corps à ſon pere; mais il dit des choſes grandes & dignes de ſa profeſſion, *Que s'il s'en fût preſenté à luy auparauant vne vintaine de ſemblables, il les auroit tous deffaits.*

TYQVIADE. Mais on peut dire que c'eſtoit l'amy d'Achille, & non pas ſon Paraſite.

SIMON. Il teſmoigne luy-meſme le con-

traire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dés son enfance, qui eſt le propre du Paraſite; & non de l'amy; Et pour montrer qu'il n'eſtoit pas auſſi ſon valet, il le prie qu'apres auoir touſiours veſcu enſemble, ils ſoient enterrez tous deux en meſme tombeau; en quoy il le traitte de cõpagnon, comme il paroiſt par tout ailleurs. Auſſi Merioné eſtoit le courtiſan d'Idomenée; car c'eſt ainſi qu'on appelloit alors le Paraſites; & Homere le compare à Mars, qui eſt vn honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-meſme, qui eſtoit fils de Iupiter. Quoy! Ariſtogiton, cét illuſtre Liberateur des Atheniens, n'eſtoit-il pas le Paraſite d'Harmodius, à cauſe deſa pauureté? Et n'a-t'il pas vne ſtatuë d'airain comme luy, pour recompenſe de ſa vertu? Enfin, les Dieux meſmes ne peuuent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Paraſites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant noſtre Heros à la guerre. Premierement, il ne va point au combat qu'auparauant il ne ſe mette à table, ſuiuant le conſeil d'Vlyſſe, pour acquerir de nouuelles forces; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il eſt deſia tout preſt à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couure de ſon corps celuy qui le traitte, comme Ajax faiſoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de hon-

te de l'auoüer pour ſien ; car il a bonne mine, meſme dans la mort. Et certes, il ſeroit beau voir aupres de luy, le corps maigre & défait d'vn Philoſophe, qui reſſemble pluſtoſt à vn criminel qu'on mene au ſupplice, qu'à vn ſoldat ; Vn Eſtat ne ſeroit-il pas menacé de ſa ruine, qui n'auroit que de tels deffenſeurs ? Voila quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Philoſophes. Voyons maintenant l'auantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent, autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Premierement, ils n'ont point de procés pour leurs vſures, & l'on ne les entend point crier dans vn barreau où ils n'ont que faire, car ils haïſſent la tromperie & la chicane ; mais dans les exercices du corps, vn homme de Lettres, qui ſe viendroit preſenter contr'eux, ſe feroit mocquer de luy. Dans la chaſſe auſſi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'vn cerf ou d'vn ſanglier ; car ſi l'vn aiguiſe ſes dents contr'eux, auſſi font-ils les leurs contre luy. Dans les feſtins, qui ſont vn des principaux exercices de la paix, qui ſçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie ? Au lieu qu'vn Philoſophe reſſemble à vn homme qui vient d'enterrer ſon pere ou ſa mere, tant il eſt triſte & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reſte de leur vie. Le Paraſite meſpriſe la gloire, & ne-

ſe ſoucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philoſophes & les Orateurs en ſont eſperdûment amoureux, quoy qu'ils preſchent le contraire. Pour ce qui eſt de l'auarice, vn Orateur ne vend pas ſeulement ſa voix, mais ſa conſcience; & le Philoſophe pour amaſſer des richeſſes, met la Vertu à l'encan, & deuient ſouuent vn laſche flateur. Quelques-vns courent tout le monde pour s'enrichir, & ſe rendent eſclaues des Grands pour de l'argent. Diray-ie les autres paſſions dont ils ſont tyranniſez? la crainte, l'enuie, la colere, où noſtre Paraſite eſt ſi peu ſuiet, que s'il vient quelquefois à ſe faſcher, ce qui arriue rarement, il fait rire la compagnie, tant il eſt agreable meſme dans ſa mauuaiſe humeur. Pour la triſteſſe, elle ne trouue point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choſes qui la font naiſtre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQVIADE. Mais la pauureté ne l'afflige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux deſpens d'autruy, ſans quoy il ne ſeroit pas Paraſite; comme on n'appelle point vn homme ſage ou vaillant, qui manque de ſageſſe ou de valeur. Il ne porte point de baſton pour ſe deffendre, comme font les Philoſophes, parce qu'il n'a peur de rien, eſtant à couuert par ſa pau-

ureté; & il n'a point besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies, au lieu qu'il ne se trouue point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque meschante action, ce n'est point en cette qualité, au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & deuient adultere, voleur, assassin, ou quelqu'autre chose semblable.

TYQVIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les vns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'aualer du poison.

TYQVIADE. Tu prouues assez bien les auantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouué par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce mestier, comme ie l'ay monstré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands ne se sçauroient passer

d'eux, & ſeroient plus miſerables que tu n'imagine les Paraſites, s'ils ne les auoient point pour leur tenir cõpagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur ſeruent pas ſeulement d'entretien, mais de deffenſe. Car il n'eſt pas aiſé de les attaquer, veû qu'ils ne les abandonnent iamais; ni de les empoiſonner, parce qu'ils boiuent touſiours les premiers, & font l'eſſay des viãdes, ſans auoir peur de mourir pour ceux qui les font viure. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Paraſites, & font gloire d'auoir pluſieurs gens à leur ſuite & à leur table, au lieu que le Paraſite ne tire point ſa gloire d'vn Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à vne perſonne qui eſt au deſſus de luy.

TYQVIADE. I'ay peine à croire que cét Art ne ſoit arriué à ſa perfection, & que perſonne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les auantages. Mais tu m'auouëras touſiours que ſi la profeſſion n'en eſt honteuſe, pour le moins le nom l'eſt.

SIMON. Ie t'ay deſia dit que le peuple ne ſçait pas la iuſte valeur des choſes. D'ailleurs, on parle auec honneur des Courtiſans; qui ſont les Paraſites des Rois & des Princes, & les Rois ſont apellez par les Poëtes les nourriſſons des Dieux, comme qui diroit leurs Paraſites.

TYQVIADE. Ie me rens, & ſuis entierement

ment perſuadé de la nobleſſe & de l'antiquité de ce bel Art; & ie meurs d'enuie de l'apprendre dés auiourd'huy, tant ie ſuis conuaincu par tes raiſons. Ie ne doute point que comme ton premier diſciple tu ne prennes plaiſir à m'inſtruire; car on dit que les meres cheriſſent touſiours d'auantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DV CORPS.

DIALOGVE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarſis parle contre la lutte & autres ſemblables exercices, & Solon les deffend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces ieunes gens, de ſe colleter ainſi, & ſe donner le croc-en-jambe, ou ſe veautrer dans la boüe comme des pourceaux, & taſcher à ſe ſuffoquer & à s'empeſcher la reſpiration. Ils s'huiloient & ſe raſoient l'vn l'autre aſſez paiſiblement d'abord; mais tout à coup baiſſant la teſte, ils ſe ſont entrechocquez comme des Beliers; puis l'vn leuant en l'air ſon compagnon, l'a laiſſé retomber à terre par vne ſe-

couſſe violente; & ſe iettant ſur luy, il l'empeſche de ſe releuer, luy preſſant la gorge auec le coude; & l'eſtreignant auec les iambes; de ſorte que i'ay peur qu'il ne l'eſtouffe, quoy que l'autre luy frappe ſur l'eſpaule pour le prier de le laſcher, comme ſe reconoiſſant vaincu. Il me ſemble qu'ils deuroient craindre de s'enduire ainſi de bouë, apres s'eſtre huilez, & ils me font rire en les voyant eſchapper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on preſſe. En voila qui font la meſme choſe à deſcouuert, horſmis que c'eſt dans le ſable qu'ils ſe veautrent, comme des poules, auant que d'en venir au combat, afin que leur aduerſaire ait plus de priſe, & que la main ne coule pas ſur l'huile ni ſur la ſueur. Ces autres couuerts auſſi de pouſſiere, s'entrebattent à coups de pié & de poin, ſans eſſayer de ſe renuerſer comme les premiers. L'vn crache ſes dents auec le ſable & le ſang, d'vn coup qu'il a reçeu dans la machoire, ſans que cét homme veſtu de pourpre, qui preſide comme ie croy à ces exercices, ſe mette en peine de les ſeparer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vangeance. Ceux-cy font voler la pouſſiere en ſautant en l'air, comme ceux qui diſputent le prix à la courſe; & cependant, ils ne bougent d'vne place. Ie voudrois bien ſçauoir à quoy tendent toutes ces choſes; & s'il n'y a pas

Sauteurs.

de la fureur, ou pour le moins de l'extrauagance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouues ces coûstumes estranges, parce que ce ne sont pas celles de ton païs, comme vous en auez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus long temps icy, ie te verray lutter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; & tous ces coups se donnent & se reçoiuent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit ioüer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent vne espée, mais explique moy vn peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainsi?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statuë paroist sur cette colonne, en la posture d'vn homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la bouë ou dans la pousſiere combattent à la lutte; les autres qui se frappent à coups de pié & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné. *Combat & coups de poin.*

ANACARSIS. Mais encore, quel eſt le prix qu'il remporte?

SOLON. Vne couróne d'oliuier aux jeux Olympiques; vne de pin aux Iſthmiques, vne d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits conſacrez à Apollon. Pour ceux qui ſe font à Athénes en l'honneur de Minerue, on y donne de l'huile, de l'oliuier conſacré à la Deeſſe. Qu'as-tu à rire, eſt-ce que tu trouues cela peu de choſe, pour tant de trauaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a inſtitué ces jeux, merite d'eſtre loüé pour ſa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut auoir ces choſes à meilleur marché, ſans courre fortune de s'eſtropier, ou de ſe rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne ſont que les marques de la victoire, dont la gloire eſt la récompenſe; car tu ſerois eſtonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me ſemble que cela fait partie du ſupplice, de receuoir des coups deuant tout le monde; & ie ne voy pas que la gloire ſerue à les guerir. On ſe gouuerne bien plus honneſtement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à ſon compagnon, ſoit en public ou en particulier, eſt condamné à l'amende. Pour moy, i'auouë franchement que i'ay pitié des combatans & des ſpectateurs. Car

il me faſche de voir tant ſouffrir les vns pour ſi peu de choſe, & les autres quitter leurs maiſons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'eſtoit le temps des ſpectacles, & que tu veiſſes toute la Grece aſſemblée pour aſſiſter à ces jeux, tu tiendrois vn autre langage; car la veuë touche beaucoup plus que l'oüie; & tu ſerois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adreſſe, & la reſolution des combatans, ſans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux ſpectateurs.

ANACARSIS. Dy pluſtoſt que ie ſerois le premier à en rire. Car ie ne voy point de proportion entre la peine & la recompenſe, & ie m'eſtonne qu'il y ait des gens aſſez fous pour vouloir tant ſouffrir, afin de donner du plaiſir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, ſont-ils couronnez?

SOLON. Non; mais ſeulement les victorieux.

ANACARSIS. C'eſt encore pis, de tant ſouffrir pour vne recompenſe incertaine, & dont il y a ſi peu de gens qui ioüiſſent.

SOLON. Il ſemble que tu n'ayes iamais veû de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choſes qui rempliſſent l'eſprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu,

outre que cela exerce le corps, car l'vtilité est icy iointe au trauail, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Ie n'ay quitté mon païs, & trauersé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que ie ne sçay point; c'est pour cela que i'ay recherché ton amitié; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçaurois prendre tant de peine à le conter, que ie receuray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras vne autre fois nos coustumes, touchant le seruice des Dieux, & le reste du gouuernement politique. Ie te diray maintenant qu'on a estably ces exercices, pour accoustumer la ieuneſſe au trauail, non pour vne simple guirlande, mais pour le bien qui leur en reuient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLON. L'vn suit de l'autre; mais nous auons peruerty l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, auant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dés son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil

& la liaiſon ; & cela m'aprendra vne autre fois à ne point parler de ce que ie n'entens pas. Mais allons prendre le frais ſous ces arbres ; car ie ne me plais pas comme vous, à eſtre la teſte nuë au Soleil, quoy que i'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos couſtumes. D'ailleurs, nous en ſerons moins interrompus du bruit des acclamations ; Mais dy-moy, comment peux tu ſouffrir ainſi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy ſur ta teſte, pendant les ardeurs de la canicule, ſans en eſtre incommodé, & tout trempé de ſueur comme moy?

SOLON. C'eſt l'effet des exercices dont tu te mocques. Car apres auoir lutté tout le iour au Soleil, dans du ſable ardent, le chaud ne nous incommode plus. Mais allons nous aſſeoir où tu dis, ie t'apprendray ce que tu deſires ſçauoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que ie te diray pour des Oracles ; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'inſtruire & moy auſſi. Car ie te promets de faire receuoir tes opinions publiquement, ſi elles ſont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous accuſe d'eſtre grands railleurs. Car comment vn eſtranger comme moy, qui n'a iamais demeuré dans des Eſtats policez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legiſlateur de la Grece? Ie ne refuſe pas neantmoins, de faire

mes difficultez, pour m'eſclaircir de la verité. Mais puiſque nous voicy deſia à couuert, allons nous aſſeoir ſur ces pierres, pour eſtre plus à noſtre aiſe, & dy moy premierement pourquoy tu as eſtably ces exercices, & à quoy ſeruent à la Vertu tous ces ſauts, & toutes ces culebutes? Ie ſçauray le reſte vne autrefois; mais ſouuien-toy d'eſtre clair & court tout enſemble, ſi tu veux que i'y comprenne quelque choſe; autrement, i'auray oublié le commencement, auant que tu ſois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, ſi ie m'eſtens hors de ſuiet. Car c'eſt ainſi qu'il ſe pratique dans l'Areopage, où l'on eſcoute patiemment les parties, ou les Auocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils taſchent d'eſmouuoir les paſſions, ou de gagner les bonnes graces des Iuges, on les fait taire, pour empeſcher que la Iuſtice ne ſoit ſurpriſe, & que l'on ne conſume inutilement le temps. Ie te donne le meſme droit, pourueû que hors de là, tu me laiſſes le champ libre pour m'eſgayer, puis qu'auſſi bien nous n'auons que faire, & que nous ſommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela eſt plus que raiſonnable; & ie t'ay obligation de m'auoir appris en paſſant vne couſtume de ton païs, que ie trouue fort bonne. Parle donc, & ie te donneray bonne

audience

audience, comme vn Iuge de l'Areopage mis de ta main.

SOLON. Il faut auparauant que ie te die quelque choſe de l'eſtat d'vne bonne Republique; car cela ſeruira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'vne ville ne conſiſte pas dans l'enclos de ſes murailles, mais dans le corps de ſes habitans; c'eſt pourquoy nous auons plus de ſoin de leur education, que des baſtimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il ſe faut gouuerner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons inuincibles, & la cité imprenable. Apres donc que les enfans ſont ſortis de deſſous l'aiſle de leurs meres, & qu'ils commencent à auoir le corps propre au trauail, & l'eſprit capable de raiſon & de diſcipline, nous les prenons ſous noſtre conduite, & exerçons l'vn & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous deuons eſtre; mais que nous auons beſoin d'inſtitution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroiſtre nos auantages. Semblables à ces ieunes plantes que le Iardinier ſoûtient auec des baſtons, & couure contre les iniures de l'air iuſques à ce qu'elles ſoient aſſez fortes pour ſupporter le chaud & le froid, & réſiſter aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redreſſe; on couppe les branches ſuperfluës,

pour leur faire porter plus de fruit ; on oſte les baſtons & les couuertures, pour les endurcir, s'il faut ainſi dire, & les fortifier. Nous eſueillons donc d'abord l'eſprit des ieunes gens, par l'eſtude de l'Arithmetique & de la Geometrie, apres leur auoir appris à lire & à eſcrire, & nous l'adouciſſons par la Muſique. En ſuite, nous les portõs à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands perſonnages, qui font naiſtre en eux le deſir de leur reſſembler. Car la Poëſie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'eſprit, & qui impriment les belles choſes, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'adminiſtration des affaires, alors.... Mais ie ne m'aperçoy pas que cecy eſt hors de mon ſuiet ; c'eſt pourquoy ie m'impoſe ſilence à moy-meſme, ſans attendre la voix de l'huiſſier, qui ſans doute baiſſoit la veuë de honte, voyant que ie m'eſtois eſgaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines eſtablies par vos loix, contre ceux qui paſſent ſous ſilence les choſes les plus conſiderables, pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouuernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que ie me ſuis propoſé d'abord, que ie ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, ny embaraſſer ta memoire. Toutefois, ſi tu veux, ie diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçauoir; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lors que les ieunes gens donc ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leur apprenons les loix du païs, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes lettres, afin que tout le monde les puiſſe lire; & qui leur enſeignent ce qu'ils doiuent faire, & ce qu'ils doiuent eſuiter. Nous adiouſtons à cela la conuerſation des Philoſophes, qui leur apprennent à bien viure, & à ne faire tort à perſonne, & en ſuite à regler leurs deſirs, & à moderer leurs paſſions; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leurs imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. I'en ay veû iouër aux Baccanales, où l'on voit les vns montez ſur des eſchaſſes, & veſtus en Rois & en Princes, qui bâaillent auec de grands maſques, & prononcent des mots graues & empoulez; Mais les autres qui ioüent des Comedies, ne s'eſgueulent pas tant, & ſont chauſſez & veſtus à l'ordinaire; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc esmeuuent la compassion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui sont comme des entraues; les autres excitent la risée du peuple, si tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils representent, d'vn ton lamentable, & auec des paroles de mesme; aidées de la Musique, qui a grand pouuoir sur l'esprit humain. Mais pour reuenir à nostre suiet, si tost que nos ieunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons despoüiller à l'air, pour les accoustumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veû, en presence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, auec la force & l'adresse, leur apprend à mespriser les coups & les blessures, & est comme vn prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps passes & deffaits, ni chargez d'vne graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel vsage peuuent estre dans les combats, ceux qui ne peuuent souffrir le Soleil.

ni la pouſſiere, & qui paſliſſent, en voyant couler leur ſang; à demy vaincus, par la ſeule veuë des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices conſument les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fiévres & les maladies, & contribuënt beaucoup à la ſanté. Car le corps d'vn Athlete eſt comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure; & les trauaux qu'il ſouffre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accouſtumons auſſi à la courſe, pour les diuers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faiſons courir dans des ſables, afin qu'ils ſoient plus viſtes en vn lieu ferme & vny. Car on leur propoſe exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choſes neceſſaires plus faciles. Nous les exerçons auſſi à ſauter, pour pouuoir franchir vn foſſé lors qu'il en ſera beſoin, ou quelqu'autre obſtacle qu'on aura ietté ſur leur paſſage; & pour eſtre apres plus agiles, ils s'exercent d'abord auec des bales de plomb à la main. Ils s'accouſtument pour ſe fortifier, à lancer vn iauelot, ou à ietter le plus loin qu'ils peuuent vn palay, qui eſt comme vne petite rondache d'airin poly, où il n'y a point de priſe; de ſorte qu'il eſt meſme difficile à tenir. Pour le ſable & la bouë dont tu te mocques, qui ſont dans les lieux où l'on lutte, outre que cela empeſche qu'on ne ſe faſſe mal en tom-

bant, cela apprend à ſe tenir plus ferme en des lieux gliſſans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à colleter vn aduerſaire en cét endroit, ſur tout lors que l'huile & la ſueur font gliſſer la main ſur la peau, eſt cauſe qu'on ne trouue apres plus de peine à emporter vn bleſſé du combat, ou à enleuer vn priſonnier. Pour le ſable & la pouſſiere dont on ſe frotte, c'eſt pour vne raiſon toute differente, afin de donner plus de priſe; outre que cela ſert à arreſter la ſueur, & fait qu'on dure plus long temps au trauail, & que les eſprits ne ſe diſſipent pas ſi toſt. D'ailleurs, en fermant les pores qui ſont ouuers par la chaleur, cela oſte l'entrée à l'air qui eſt froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire auſſi que cela ſert à nettoyer les ordures comme on eſcure la vaiſſelle. Ie te demanderois volontiers, ſi tu aimerois mieux auoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne ſont pas accouſtumez au trauail, que de l'auoir brun & vigoureux, cóme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices ſeruent à bannir l'oiſiueté, qui relaſche les forces du corps & de l'eſprit, & rend les hommes pareſſeux & mutins; ſi bien qu'ils ſont neceſſaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez vous au combat ainſi poudreux & huilez? Et aprehendent-ils que vous

ne les ſuffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainſi noircis au Soleil, ſont-ils à l'eſpreuue de leurs armes? & prenez vous ces grãds maſques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne conſument en vain voſtre force & voſtre vigueur, & que ce ne ſoient pluſtoſt dés paſſe-temps de gens oiſifs, que des eſcholes de vertu. Vous feriez mieux, à mon auis, de taſcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque jauelot ſans pointe; mais en combattant tout de bon, auec l'eſpée & le bouclier, couuerts de la cuiraſſe & de l'armet. Car en l'eſtat où ie vous voy, vous ſubſiſtez pluſtoſt par quelque faueur diuine, qu'autrement, puis que ie n'ay qu'à mettre l'eſpée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les ſtatuës qui embelliſſent ces portiques, & pour faire paſlir leur rougeur. En vn mot, vne longue paix vous a rendu incapables de ſouſtenir le viſage de voſtre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous ſont venus attaquer ſous la conduitte d'Eumolpe, & à vos Amazones auec leur Reine Hippolite. Car quoy que nous nous exerçions tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & paſ-

ſons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Ie ne voy point que l'on s'y exerce icy, & ſi i'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, ſi tu y demeures plus long temps, & ie te montreray tout noſtre apareil de guerre auec noſtre Caualerie, qui fait preſque le quart des habitans. Mais nous trouuons qu'il eſt ſuperflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'eſt pourquoy il n'eſt pas permis de porter vne eſpée. Cela eſt bon pour vous, qui eſtes touſiours errans & vagabons, expoſez aux courſes & aux embuſches de vos ennemis, & qui n'eſtes pas ſeulement en ſeureté parmi vos Citoyens, comme nous le ſommes par le moyen des loix & de la Iuſtice.

ANACARSIS. Mais pourquoy eſpuiſer en vain ſes forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'eſt pas comme vn vaiſſeau ſuiet à tarir; au contraire, ſes forces s'augmentent par le trauail, & lors qu'il eſt exercé, il en deuient plus robuſte; car il languit dans l'oiſiueté, comme l'experience le teſmoigne.

ANACARSIS. Ie ne puis reſpondre à toutes ces ſubtilitez; mais ie voudrois pour le moins, que ces exercices fuſſent des images de la guerre, & qu'on ſe battiſt tout de bon l'eſpée à la main, au lieu

au lieu de s'amuſer à donner le croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer, ſeulement pour l'exercice, & de priuer l'Eſtat de braues hommes, qui pourroient rendre de bons ſeruices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, ie ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en preſence de ſes citoyens, & de receuoir des loüanges & des applaudiſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces acclamations excitent le courage de la ieuneſſe, & allument dans leur cœur de deſir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la deffenſe de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'oliuier? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nud aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois jouſter publiquement des coqs & des cailles, auec ordre aux ieunes gens de s'y trouuer, pour redoubler leur courage par la veuë de ces petits animaux, qui combatent pour la gloire iuſques au dernier ſoupir; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir apres vne balle qu'on iette au milieu de l'Amphitheatre, ou ſe partager en deux bandes dans vn lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer iuſqu'à ce que l'vn ou l'autre bataillon

Coqs contre coqs, & cailles contre cailles.

ſoit enfoncé ou recogné iuſques-là? Mais tu ſeras bien plus eſtonné, lors que tu verras fouëtter les ieunes garçons iuſqu'au ſang ſur l'autel de Diane, en la preſence de leurs peres & de leurs meres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur; afin que s'ils venoient iamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fiſt rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Pluſieurs donc meurent ſous les coups de fouët, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dreſſé des ſtatuës publiques pour recompenſe.

ANACARSIS. Mais Lycurgue ſe faiſoit-il fouëtter comme cela, quand il eſtoit ieune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces couſtumes en vn âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il eſt vray qu'il eſtoit deſia vieux, lors qu'il les a eſtablies. Car ce ne fut qu'apres auoir demeuré long-temps en Créte, pour aprendre celles de Minos, qui eſtoient eſtimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces couſtumes eſtoient bonnes, que ne les as-tu donc ſuiuies?

SOLON. Ie me ſuis contenté de celles de mon païs.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas cela; mais tu as veu combien il eſtoit ridicule de ſe faire du mal, pour s'empeſcher d'en auoir; & pour vne dou-

leur abſente & incertaine, endurer des maux preſens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois ſouffrir. Si ie me trouue iamais à ces ſpectacles de Lacedemone, ie t'aſſeure que i'en riray tout mon ſaoul, & que ie diray bien des iniures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maiſon, comme des voleurs & des aſſaſſins. Leur Legiſlateur, à mon auis, auoit beſoin d'vn peu d'ellebore pour luy purger le cerueau.

SOLON. Ne dy pas cela d'vn ſi grand homme; car quand tu ſeras à Sparte, on ne manquera pas de te ſatisfaire là deſſus. Mais apres t'auoir appris nos couſtumes, qui ne te plaiſent pas trop, à ce que ie voy, il eſt temps de te demander les tiennes, & comment vous inſtituez la ieuneſſe?

ANACARSIS. C'eſt ſans l'outrager, ni faire mal à perſonne; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choſes; & i'ay beſoin meſme de quelque loiſir pour m'y preparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'auſſi bien il eſt deſia tard.

DV DEVIL.

Il ſe moque des extrauagances qu'on fait dans le Deuïl, pluſtoſt par couſtume qu'autrement.

QV'IL y a de plaiſir à conſiderer ce que les hommes font & diſent dans le Deuïl. Car ils trouuent touſiours ce qui leur eſt arriué inſupportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent; & ceux qui les conſolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur paſſion, pour les contenter & gagner creance ſur leur eſprit. Mais voyons vn peu ce que diſent ceux qui s'affligent, apres auoir expoſé leur opinion touchant les morts; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abuſé par les Poëtes, & particulierement par Heſiode & Homere, s'eſt perſuadé qu'il y auoit là bas vn lieu ſoûterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il penſe bien ſçauoir ce qui s'y paſſe; où les morts ſont retenus par des liens eternels & inuiſibles, ſans que perſonne en ait iamais pû ſortir, que quelques-vns, dans toute l'eſtenduë des ſiecles, encore a-ce eſté par vne grace particuliere, & pour des raiſons tres-importantes. Car tout le païs eſt enuironné de grands fleuues, dont le nom meſme fait hor-

reur. Le Styx, le Phlégéton, le Cocyte, ſans parler d'Acheron, qui eſt vn grand marais tout à l'entrée, qui exhale vne vapeur ſi groſſiere, que les ames meſmes des oiſeaux ne ſçauroient voler par deſſus. On trouue d'abord à la deſcente, vne porte de diamant gardée par Eaque, le couſin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbére, qui eſt vn chien à trois teſtes, qui fait de grandes careſſes à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent ſortir. Au delà du marais eſt vn grand pré d'Aſphodéle, à trauers lequel paſſe le fleuue d'Oubly, qui eſt le mortel ennemy de la memoire, ſi l'on en veut croire ceux qui en ſont reuenus; quoy qu'il ſoit aſſez eſtrange, comme ils ont pû s'en ſouuenir, apres en auoir beu, & conter toutes ces choſes, qu'on ne ſçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proſerpine; l'vne fille de Céres, qui a eſté enleuée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Iupiter, qui a eu cét Empire pour ſon partage; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit vn homme qui le penſoit bien ſçauoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies, ſans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios, qui rendent la Iuſtice tres-ſéuerement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme vn oiſeau de paſſage. Les

Horreur; feu, plaintes, &c.

gens de bien ſont enuoyez aux Champs Eliſées, qui eſt vn lieu de delices; & les meſchans, en des cachots eternels, où ils ſont geſnez & tourmentez; les vns dans le feu, les autres ſur des gibets ou ſur des roües. Celuy-cy pour ſon ſupplice, traîne vn rocher, ou puiſe de l'eau dans vne cruche percée; cet autre eſt rongé d'vn Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouuoir ſe deſalterer, quoy qu'il ſoit dans l'eau iuſqu'au col. Le reſte qui n'a fait ni bien ni mal, ſe proméne dans le pré que i'ay dit, où il eſt nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effuſions que l'on fait ſur leurs ſepulcres; quoy qu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauures gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes & autres ſemblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met vne piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; ſans conſiderer ſi c'eſt vne monnoye qui ait cours dans le païs; joint qu'on feroit mieux, à mon aduis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renuoyer icy. Aprés cette ceremonie, on laue le corps du défunt; comme s'il n'y auoit point d'eau là bas, ou qu'il dût aſſiſter à quelque feſtin en

Obole, qui eſt vn carolus.

arriuant; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ſes plus beaux habits, ſoit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas ſelon ſa condition. Tout cela eſt accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de ſanglots, pour reſpondre à vn Maiſtre de ceremonie qui preſide à l'action, & qui rapporte d'vn ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer ſi l'on n'en auoit point d'enuie. Les vns donc s'arrachent les cheueux, les autres ſe frappent l'eſtomac, ou s'eſgratignent le viſage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui mettent de la pouſſiere ſur leurs teſtes, ou qui ſe couchent par terre, & ſe heurtent contre les murailles; ſi bien que le mort eſt le plus heureux de toute la bande; Car tandis que ſes amis & ſes parens ſe tourmentent, il eſt placé en quelque lieu éminent, laué, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En ſuite, ſon pere ou ſa mere s'il en a, ſortent de la troupe & le viennent embraſſer, auec des lamentations ſi ridicules, que cela ſeroit capable de le faire creuer de rire, s'il auoit quelque ſentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'vne voix dolente, & d'vn ton lugubre; Ha! mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'eſtoit à moy d'aller le premier; Tu as eſté bien pris ſur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge;

ſans auoir gouſté des plaiſirs du monde, & des douceurs du mariage, & ſans auoir laiſſé des enfans qui te reſſemblent. On ne te verra plus ioüer auec tes petits camarades, ni boire & manger auec eux; c'eſt ainſi qu'il parle, comme ſi l'on auoit beſoin de viures là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en auoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, eſgorgent leurs cheuaux & leurs eſclaues, pour les aller ſeruir en l'autre monde; & bruſlent ou enterrent auec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme ſi cela leur deuoit eſtre fort vtile. Cependant, tout ce que ces gens-là diſent, ce n'eſt, ni pour les morts, qui ne les ſçauroient entendre, quād ils crieroient dix fois plus haut; ni pour eux-meſmes; car il ſuffiroit de parler tout bas, ou de le penſer ſans le dire; Si bien qu'il ne reſte, ſinon que ce ſoit par couſtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye ſans amitié, & ſans ſentiment pour leurs proches. Car du reſte, ils ne ſçauent ni où le défunt eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort: Au contraire, tout bien conſideré, ils trouueroient peut-eſtre qu'il luy eſtoit auantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire: Qu'auez-vous tant à pleurer, pauures gens, & à vous tourmenter pour moy, qui ſuis plus heureux que vous? Voudriez-vous que i'euſſe veſcu iuſqu'à vn âge décrépit, pour eſtre à charge à mes amis & à ma famille,

& en

& en riſée aux autres, aprés auoir perdu tous les ſens, & ſouffert mille afflictions durant la vie. Vous regrettez de ce que ie ne pourray plus ni manger ni boire; Mais n'eſt-il pas plus auantageux de n'auoir plus beſoin de boire ni de manger? Vous feriez donc mieux de crier; Ha! mon fils, Tu ne ſeras plus ſujet aux infirmitez de la vie; Tu ne ſeras plus tourmenté de froid ni de chaud, de ſoif ni de faim; Tu n'apprehenderas plus les menaces d'vn tyran, ni les embuſches d'vn ennemy; Tu ne ſeras plus tyranniſé des paſſions, ni trauaillé des débauches de la jeuneſſe; & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieilleſſe. Ces plaintes, à voſtre auis, ne ſeroient-elles pas plus iuſtes, & moins ridicules? Il pourroit encore ajouſter; Eſt-ce que les tenebres où ie ſuis vous font peur, & que vous apprehendez que ie ne ſois ſuffoqué par la peſanteur de mon ſepulcre? Mais vn mort n'a rien à craindre, puiſqu'il ne ſçauroit plus mourir; & mes yeux pourris ou bruſlez n'ont plus beſoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand ie ſerois miſerable, à quoy me ſeruiroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'eſtomac, à la cadence des inſtrumens, & cette tombe couronnée, & ces effuſions & ces lamentations de femmes? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, deſcende iuſqu'aux enfers, & ſoit encore bon à boire en l'autre monde?

Ou, eſtouffé dedans.

Car pour les beſtes que vous bruſlez en ſacrifice, vne partie s'en va en fumée, & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit vn fort mauuais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend enuie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'auez embeguiné, m'en empeſche. Si le mort reſſuſcitoit à voſtre auis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils diſent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par tout; mais les ſepultures ſont differentes, ſelon les diuerſes nations. Car les vns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. I'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois vn homme par neceſſité, preſte la carcaſſe de ſon pere ou de la mere, pour ſeruir à cét vſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule? Il y en a qui celebrent des ieux à la memoire du défunt, & qui font des oraiſons funebres ſur ſon ſepulcre, comme ſi cela luy deuoit ſeruir là bas de certificat & d'ateſtation de vie & mœurs. Apres tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent & vous conuient à manger. Iuſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer vn mort? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous vou-

Squelette corps ſeché.

lez-vous faire mourir pour deſeſperer vos amis, & laiſſer vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer voſtre deuil. A la fin vous vous laiſſez vaincre apres beaucoup de reſiſtance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois iours que vous n'auez mangé. Voilà vne partie des choſes qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicule, tant par vne mauuaiſe couſtume, que par vne fauſſe opinion que la mort eſt mal.

L'ORATEVR RIDICVLE.

C'eſt proprement vne Satyre contre quelque particulier qui l'auoit offen é, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepié de la veritable Eloquence, pour décrire la ſienne.

IE te loüe, mon fils, d'auoir de la paſſion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus diuin, que de ſçauoir gouuerner les hommes, les regir par le diſcours, & ſe faire obeïr ſans garde ni ſentinelle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entrepriſe: au contraire, il faut réueiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui ſe preſentent; & conſiderer combien de gens ſe ſont rendus illuſtres par là, qui n'eſtoient rien auparauant. D'ailleurs, ie ne te conduiray pas par vn chemin rude & eſpineux, mais par de beaux lieux & d'agreables vallons; où tu trouueras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promeſſes ſont grandes, mais veritables; car ſi Héſiode pour auoir mâché quelques fueilles de laurier ſur la montagne d'Hélicon, de ſimple berger, deuint

grand Poëte, pourquoy l'Eloquence couſtera-elle plus à acquerir ; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poëſie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majeſté de l'expreſſion ? Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua à Alexandre, lors qu'apres la iournée d'Arbelles, il ſe vit maiſtre de l'Aſie. Car, comme il vouloit eſtablir des Couriers par tout pour enuoyer ſes ordres plus promptement, & eſtre auerty pluſtoſt de ce qui ſe paſſoit dans ſon Empire ; vn marchand Phénicien luy propoſa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perſe en Egypte, qui eſtoit fort lõg, & où l'on ne pouuoit aller qu'auec beaucoup de temps & de peine, à cauſe des grands détours qu'il faloit prendre. Mais comme pluſieurs choſes paroiſſent incroyables d'abord, qui ne le ſont pas en effet, Alexandre ne gouſta pas cet auis, quoy qu'il fût preſſé de donner ordre aux affaires de l'Egypte ; mais l'experience a fait voir depuis qu'il eſtoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & ſage aux deſpens d'Alexandre, croy que ie te puis faire trauerſer ſans peine tous les obſtacles qui ſont ſur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais ie te veux décrire premierement le païs où tu dois aller, & t'en dreſſer la figure. L'Eloquence habite ſur vne haute montagne, dans vne pompe & vne majeſté extraordinaire ; car elle tient d'vne

Ou, traverſer.

main vne corne d'abondance pleine de toutes ſortes de fruits & de fleurs ; & de l'autre, la gloire, la puiſſance & les richeſſes, ſans parler des loüanges & des applaudiſſemens, qui l'enuironnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui ſe ioüent autour du Nil, ſi iamais tu l'as veu comme on le peint monté ſur vn crocodile ou ſur vn cheual marin. Imagine-toy que tu és l'vn des courtiſans de cette Belle, ou pluſtoſt l'vn de ſes galans qui la recherche en mariage, pour ioüir de ſa beauté & de ſa gloire. Lors que tu approcheras de ſa demeure, tu perdras courage comme les ſoldats d'Alexandre, à la veuë du rocher d'Aorne ; car elle eſt teinte tout autour de roches affreuſes. Mais enfin, apres auoir bien tournoyé, tu trouueras deux chemins, l'vn qui n'eſt qu'vn petit ſentier taillé dans le roc, par où eſt monté Demoſthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui eſt maintenant deſert, & tout couuert de ronces & d'eſpines ; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. I'ay eſté ſi mal-heureux que de prendre le premier, pour n'auoir découuert l'autre que fort tard ; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilemẽt. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens prouiennent des maux, & que les roſes ſe cueillent ſur des eſpines ; mais i'ay trouué au contraire, que pluſieurs ont acquis beaucoup d'eſtime & de re-

putatiõ, ſans iamais auoir trauaillé; & qu'ils triomphent maintenant ſur le char de l'Eloquence, pour auoir ſçeu bien choiſir d'abord. Ie ſçay bien que du commencement tu ne ſçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas aſſez de reſolution pour quitter la trace des anciens, & eſtant charmé d'autre coſté, par l'inuention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, vn homme fort & robuſte, mais d'vne mine graue & ſeuere, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & eſpineux, où l'on voit encore les veſtiges de Platon & de Demoſthene, & te dira que ſi tu le quites, tu tomberas dans des abiſmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui ſont mâles & nerveuſes, & où tous les pas ſont marquez; & tu diras que tu ne peux reüſſir autrement, ni arriuer où tu pretens, qu'apres beaucoup de temps & de peine; ce qui te deſeſperera d'abord, car il ne parlera que de luſtres & d'olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu auſſi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réueur auec ſa mine renfrognée, qui ne te propoſera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, ſans conſiderer que cela eſtoit bon ſous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puiſſance eſtoit formidable à la Grece; mais que nous ioüiſſons

maintenant d'vne paix profonde, & ſommes auſſi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quiteras ce bon-homme & ſon chemin raboteux, par où tu n'arriuerois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découuert depuis peu, qui eſt plus aiſé & plus battu. Tu trouueras à l'entrée vn homme de bonne mine, veſtu à la mode, auec vne contenance laſciue, & vn port effeminé, qui te conuiera à le ſuiure, en ſe grattant la teſte du bout du doigt, & paſſant ſa main dans ſes cheueux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'eſt vn threſor qui s'offre à toy, & le fauory d'Apollon & des Muſes. Mais que dis-je, il n'aura pas pluſtoſt ouuert ſa bouche de roſes, que tu ſeras charmé de la douceur de ſon Eloquẽce, & iureras qu'il n'a eſté nourry que de Nectar & d'Ambroſie. Si tu le ſuis, tu deuiendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les aſſemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouſter foy à ſes preceptes; mais il vaut mieux les entendre de ſa bouche, de peur que ie ne les puiſſe rapporter ſi bien que luy. Il te dira d'abord auec vn ſouris, en paſſant la main ſur ton front, & radouciſſant ſa voix; Eſt-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il enuoya autrefois Chéréphon vers le plus grand des Philoſophes; ou ſi vous y auez eſté conduit

Socrate.

par

par la foule, & porté ſur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en ſoit, ie vous feray voir que i'ay le meſme auantage ſur les autres, que la trompette a ſur la flute, & la cigale ſur les abeilles; car il parle de ſoy auec grande modeſtie. Pour deuenir donc Orateur, ajouſta-t-il, vous n'auez qu'à ſuiure mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Premierement, ie me moque du ſçauoir & de l'eſtude; l'Eloquence eſt quelque choſe au delà, & il n'eſt pas ſi neceſſaire d'eſtre ſçauant que d'eſtre hardy, & bannir cette ſotte pudeur, qui donne mauuaiſe opinion de ſoy. En vn mot, pour eſtre bon Aduocat, auſſi bien que bon Courtiſan, il faut eſtre vn peu effronté, & ſe ſouuenir que la reſolution n'eſt guere plus neceſſaire à la guerre qu'au barreau. Car pourueu que vous parliez d'vn ton de commandement, & que vous ayez la démarche fiére, l'habit magnifique, la ſuite de meſme, il faut croire que tout ira bien. Apés auoir eu ſoin de ſon habit & de ſa mine, il faut toûjours tenir à la main vn liure, comme ſi l'on étudioit quelque choſe, quoy qu'on ne faſſe rien moins que cela; Auoir à commandement de beaux mots, & des phraſes à la mode, pour ſe faire admirer? En faire meſme de nouuelles, ſans ſe ſoucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'auoit pas droit de faire vn mot. Que ſi on les rebute, ou quelqu'au-

tre choſe ſemblable que vous voudrez introduire, ne manquez pas d'auoir tout preſt le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'authoriſer, quand il n'en auroit iamais parlé. Du reſte, ne vous amuſez point à l'Eloquence froide & ſurannée de Platon, d'Iſocrate, & de Demoſthéne; mais ayez touſiours deuant les yeux celle des modernes, qui eſt plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne ſoyez point en peine de traiter voſtre ſujet; mais parlez indifferemment de tout, ſans auoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'eſt aſſez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les couſtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. Ayez touſiours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaiſnez l'Helleſpont, obſcurciſſez le Soleil des fléches des Perſes, tariſſez les fleuues de leur multitude, pourſuiuez Xerxés, ſouſtenez Leonidas; liſez les caracteres ſanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemiſe & de Platées: Enchaſſez par tout ces beaux mots & ces belles phraſes dont i'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, auec quelque ſerment ou quelque exclamation. Repetez ſouuent, *Meſſieurs*, d'vn ton harmonieux & muſical. Crachez en parlant, frapez-vous ſur la cuiſſe,

Choſes illuſtres de l'hiſtoire Grecque.

carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teſte & aux autres, à force de crier. Que ſi l'on vous ſifle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabroüez les auditeurs, & arreſtez ceux qui voudront ſortir. Reprenez toûjours les choſes dés leur origine, & remontez, s'il ſe peut, iuſqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apperceuront vos defauts, & ceux-là ſe tairont par modeſtie. Que s'ils en parlent, on croira que c'eſt par enuie, & vous aurez touſiours l'aprobation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merueilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou ſert d'excuſe; au lieu qu'on attend quelque choſe de grand d'vn homme qui eſt preparé : C'eſt pourquoy ie vous déconſeille la meditation, tant en vos eſcrits qu'en vos harangues. Que ſi vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou faſſent quelqu'autre choſe, pour auoir le temps de ſonger à ce que vous auez à dire. Car ce n'eſt pas vn petit ſecret d'entretenir vne cabale, qui rabille nos defauts & celebre nos auantages, & qui nous aplaudiſſe à la fin, pour ſeruir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la ſortie. Ne manquez pas vous-meſme de celebrer vos loüanges,

& quand vous aurez harangué, rapportez les plus beaux endroits de voſtre harangue, pour faire voir l'auantage que vous auez ſur les anciens. Mais i'ay penſé oublier le principal, qui contribuëra le plus à voſtre gloire, c'eſt de n'eſtimer que ſoy-meſme; & ſi les autres diſent quelque choſe de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arriuez touſiours le dernier dans vne aſſemblée, parce que cela ſert à ſe faire remarquer; & tandis que chacun eſt en attente, dites quelque choſe qui faſſe dreſſer l'oreille aux aſſiſtans, & perdre creance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de geſtes, car cela eſt bas; ni ſe leuer qu'vne ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il ſe faut touſiours moquer de ce que les autres diſent; car il y a mille occaſions de médire, pourueu que la calomnie ſoit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'aſſurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on paſſe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant touſiours d'auoir quelque bonne fortune, & taſchant de ſe mettre bien auec les Dames; car cela ſert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choſes, vous reüſſirez parfaitement; & il n'eſt pas beſoin de dire ce qui vous en reuiendra. Car vous ſçauez ce que i'eſtois, & ce que ie ſuis deue-

nu ; Comme ie ſuis né de bas lieu, & que i'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que i'auois, & en ſuite par les bonnes graces d'vne vieille dont la faim me faiſoit trouuer les careſſes agreables, quoy qu'elle n'euſt plus que quatre dents, encore eſtoient-elles ratachées auec des filets d'or. Cependant, i'auois eſté ſon heritier, ſans vn coquin de valet qui m'accuſa d'auoir acheté du poiſon, pour m'en défaire pluſtoſt. Elle me chaſſa donc honteuſement, & me reduiſit à faire le meſtier d'Aduocat, par le moyen duquel ie ſubſiſte, en faiſant ſemblant d'auoir connoiſſance auec les Iuges, & trahiſſant mes parties. Car quoy que cela me faſſe paſſer pour vn meſchant homme, cela ſert touſiours à me faire craindre, & empeſche qu'on ne s'oſe attaquer à moy. Du reſte, bien que ie ne remporte pas ſouuent la victoire, ie ne laiſſe pas de couronner ma porte de feſtons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en ſçauent rien. Voilà l'Eloquence que ie vous propoſe, dont ie ſuis vn viuant exemple, comme eſtant paruenu par là. Ce ſont-là à peu prés les paroles que te dira ce galant-homme ; & ſi tu le crois, tu reüſſiras comme luy, ſans auoir beſoin pour ſubſiſter, de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & ſeras porté ſur le char aiſlé de Platon ;

ſi bien qu'il te ſiéra mieux de parler de toy, qu'à luy de Iupiter. Mais pour moy, qui ſuis trop timide & trop retenu, ie ne ſçaurois me rendre illuſtre par cette voye; & ie te cederay cét honneur, auſſi bien qu'à ton maiſtre. Que dis-je, i'y renonce deſia, & ie t'abandonne le prix de la courſe, pourueu que tu auoües, que ce n'eſt pas pour auoir eſté plus viſte que moy, que tu m'auras deuancé; mais pour auoir pris le plus court chemin.

LE MENTEVR, OV L'INCREDVLE.

DIALOGVE
DE PHILOCLÉS ET DE TYQVIADE.

Il ſe moque des contes que l'on fait des apparitions & des eſprits, & accuſe la Magie de fauſſeté & d'impoſture.

TYQVIADE. D'Où vient, Philoclés, que la pluſpart des hommes aiment à mentir, & ne ſe contentent pas de debiter des menſonges, mais ſont bien aiſes d'en entendre ; & triomphent, quand on les entretient de ſornettes, ou qu'ils en content eux-meſmes?

PHILOCLÉS. Quelques-vns le font pour le profit.

TYQVIADE. Ie ne parle pas de ceux-là, & i'excuſe meſmes ceux qui mentent pour éuiter quelque danger, comme fit Vlyſſe, ou pour faire quelque fortune ; ſans parler des menſonges loüables qui ſe font pour tromper ſon ennemy. Mon eſtonnement eſt d'en voir, qui aiment le menſonge pour luy-meſme, & ſans qu'il leur en reuienne ni profit ni honneur.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens aſſez extrauagans pour cela?

TYQVIADE. Pluſieurs & de tres-grands perſonnages, qui ne ſe plaiſent pas ſeulement à tromper les autres, mais à ſe tromper eux-meſmes; ce qui me donne de l'eſtonnement, meſlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'auons-nous pas des Hiſtoriens, comme Ctéſias & Herodote, qui non contens d'abuſer ceux de leur ſiecle, ont voulu conſigner leurs Fables à la poſterité? Mais ie ne puis ſouffrir dans les Poëtes meſmes, de voir que Saturne chaſtre ſon pere, que Promethée eſt attaché en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux; ſans parler de la Tragedie des enfers, & des diuerſes metamorphoſes de Iupiter, & vne infinité d'autres ſemblables. Ajouſtez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles reſueries, pour faire peur aux petits enfans. Encore paſſe pour les Poëtes, & les anciens Hiſtoriens, qui n'auoient rien de meilleur à nous debiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le ſepulcre de Iupiter, & les Atheniens quand ils diſent qu'Erichthon & leurs predeceſſeurs nâquirent de la terre, comme ſi c'eſtoient des chous, encore les faudroit-il ſemer? Les Thébains ſont encore plus extrauagans, qui

le Ciel.

ſe font

ſe font venir des dents d'vn ſerpent. Cependant, ceux qui ne croyent pas ces choſes & autres ſemblables, paſſent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux Dieux, & qu'ils doutaſſent de leur pouuoir, tant le menſonge a trouué de creance parmy les hommes. Pour moy, ie le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguſte; mais de voir des Philoſophes qui trauaillent à la recherche de la verité, ſe plaire à conter & à entendre des fables, comme ſi c'eſtoient des veritez infaillibles, c'eſt ce que ie ne puis comprendre, & que ie trouue tout à fait ridicule & inſupportable. Car ie viens tout preſentement de chez Eucrate, où i'ay ouï dire tant de fadaiſes, que i'ay eſté contraint de ſortir, parce que cela me faiſoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'eſtonnes; car ie l'ay toûjours pris pour vn homme ſage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni ſouffrir qu'on mentiſt en ſa preſence.

TYQVIADE. Si tu ſçauois les ſottiſes qu'il a dites, & comme il les a aſſurées, iuſqu'à prendre ſes enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, ie le regardois entre deux yeux, comme s'il fût deuenu fou; & quelquefois ie le prenois pour vn impoſteur, & m'eſtonnois qu'il nous euſt impoſé ſi long-temps auec ſa mine graue & ſeuere.

PHILOCLE'S. Mais encore, que diſoit-il? car ie voudrois bien ſçauoir les impoſtures qu'il cachoit ſous vne ſi grande barbe?

TYQVIADE. I'auois coûtume de l'aller voir de temps en temps, lors que i'eſtois de loiſir; & ayant appris qu'il eſtoit malade, & qu'vn de mes amis auec qui i'auois quelque affaire, eſtoit chez luy, i'y ſuis allé pour les voir tous deux; & en arriuant i'ay trouué que mon amy n'y eſtoit plus, mais en ſa place il y auoit bonne compagnie. Car le Philoſophe Péripatéticien Cleodéme y eſtoit, auec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit ſeul auoir pénétré dans les ſecrets de ſon maiſtre; Tous chefs de ſecte, & autant de lumiéres de vertu & de doctrine, dont la préſence ſeule deuroit écarter le menſonge. Le malade commençoit à ſe mieux porter, ſa fluxion eſtant tombée ſur les iambes; & chacun ſe méſloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Aprés l'auoir ſalüé, & m'eſtre excuſé à l'ordinaire de ne l'auoir pas viſité pluſtoſt, ſur ce que ie ne faiſois que d'aprendre ſon indiſpoſition, Il me dit d'vne voix aſſez baſſe, que ie me miſſe ſur ſon lit, ce qui m'eſtonna, parce qu'en entrant ie l'auois trouué qui parloit auec grande action; & comme ie luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher à ſes iambes, Cleodéme pourſuiuant ſon

diſcours; En leuant, dit-il, de la main gauche la dent d'vne belette qui ait eſté tuée de la ſorte que ie viens de dire; & la liant dans la peau d'vn lion nouuellement eſcorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaiſera auſſi-toſt. Ce n'eſt pas dans la peau d'vn lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'vne jeune bîche; ce qui eſt plus probable à cauſe de la viteſſe de cet animal, quoy que le lion ait pluſieurs autres perfections. Car ſa graiſſe, iointe à ſon pié droit & aux poils de ſon menton, a de grandes vertus, pourueu qu'on ſçache les paroles qu'il faut dire; mais cela ne ſert de rien à la goute. I'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleodéme, que la bîche eſtoit plus propre à cela que le lion; mais vn Afriquain me dit vne raiſon qui me fit rendre; c'eſt que les lions prennent les cerfs, qui eſt vne marque qu'ils ſont plus viſtes qu'eux, & la compagnie applaudit à cette raiſon. Eſtes-vous ſi fous, leur dis-ie, que de croire qu'on puiſſe guérir vn mal, de paroles, ſi ce n'eſt vn mal d'eſprit, & que des remedes ſi extrauagans ayent eſté deſtinez par la Nature qui eſt ſi ſage, à la guériſon des maladies? Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin qui eſtoit préſent, teſmoignaſt d'eſtre de mon auis pour ſe venger, à ce que ie croy, de ce qu'ils condamnoient le ſien, qui eſtoit de diminuer les *Antigonus*

forces du malade en luy oſtant le vin, & ne le nourriſſant que d'herbages. En ſuite, Cleodéme me dit en ſoûriant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remede que nous auons dit, puiſſe guerir la goute? Non, dis-je, quand on enfermeroit vne douzaine de belettes dans la peau d'vn lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion meſme eſt tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne ſçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les iours la fiévre, qu'on enchante les ſerpens, & qu'on guerit les maladies auec des paroles que les vieilles ſçauent. L'vn eſt auſſi incertain que l'autre, repliquay-je; & iuſqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fiévre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, ie prendray cela pour des contes de vieille. Il ſemble à t'oüir parler, ajouſta Dinomaque, que tu ne crois pas ſeulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puiſſance. Nullement, luy dis-je, il ſe peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne ſoit que fables. Pour moy, ie réuére leur pouuoir, & admire tous les iours les merueilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui ſont deſtinez pour cela. Mais Eſculape & ſes deſcendans ne gueriſſoient pas les maladies auec la peau d'vn lion & les dents d'vne belette, ni en murmurant des paroles, mais en appliquant des remedes ſalu-

taires. Laiſſez-là cét incredule, dit Ion, pour oüir ce que i'ay veu en ma ieuneſſe. On vint dire vn iour à mon pere, que ſon vigneron ſe mouroit de la morſure d'vne vipere; & là deſſus on vit entrer ſes camarades qui le portoient à demy-mort ſur vn petit lict, ayant le corps tout enflé & tout liuide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét eſtat, vn de ſes amis qui eſtoit preſent; Ne crain rien, dit-il, ie te vais querir vn Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guerit, auec des paroles, en pendant à ſon pié vne pierre tirée du ſepulcre d'vne vierge. Auſſi-toſt le malade chargea ſon petit lict ſur ſes eſpaules, & s'en retourna trauailler à la vigne, où il auoit eſté mordu. Pour comble de merueilles, ce Magicien allant le matin à la campagne, fit vn grand cerne qu'il purifia auec vne torche & du ſouffre, puis faiſant trois tours, & prononçant ſept noms d'vn vieux liure, il y fit venir tous les ſerpens de la contrée, à la reſerue d'vn vieux dragon, qui ne ſe pouuoit preſque plus traiſner de vieilleſſe, ce qui l'empeſchoit d'obeïr. Alors le Magicien en colere commanda au plus ieune de l'aller querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arriuez, il ne fit que ſouffler deſſus, & les conſuma en vn inſtant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune ſerpent, luy reſpondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par-

dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur vn bâton, parce qu'il ne se pouuoit plus soustenir. Tu te mocques, reprit Cleodéme, & i'ay esté quelque temps comme toy que ie ne voulois rien croire, iusqu'à ce que ie vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à trauers le feu, auec des Garbatines, qui est la chaussure du païs. Ie ne parle point de chasser les démons, ressuscíter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais ie vous diray ce que ie luy ay veu faire à Glaucias. Ce ieune homme aprés la mort de son pére, deuint extrémement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet; & comme il estoit mon disciple, il me découurit sa passion. I'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans sçauoit vne grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que ie ne le pouuois détourner de cet amour, ie luy amenay ce Magicien, à qui ie donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouuoit ioüir de sa maitresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit vne fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où aprés auoir prononcé quelques paroles, aparut prémiérement le pere, qui estoit mort, il y auoit sept mois, & qui

Peaux de bestes nouuellement écorchées.

ſe mit fort en colére contre ſon fils : mais à la fin il ſe rendit à ſa paſſion. En ſuite, vint Proſerpine qui menoit Cerbére en leſſe : puis la Lune, qui eſt vn monſtre à pluſieurs formes, & qui n'eſt iamais en meſme eſtat. Aprés cela le Magicien fit vn petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chryſis. Ce Cupidon s'enuole auſſi-toſt, & au bout de quelque temps on oüit Chryſis frapper à la porte, vaincuë par la violence de ſon amour, & en entrant elle vint ſauter au cou de Glaucias, & demeura auec luy iuſques au iour. Alors tous les fantômes diſparurent, & elle ſe retira. Si tu auois veu cela, ajouſta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il eſt vray, luy dis-ie, que ie le croirois, ſi ie l'auois veu ; mais iuſques-là vous me permettrez d'en douter ; outre que ie connois Chryſis pour vne Courtiſane aſſez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de choſe, ſans qu'il ſoit beſoin de faire deſcendre la Lune en terre, ni remonter Proſerpine ; car elle accourt au ſon de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais ie m'eſtonne qu'auec vn ſi beau ſecret, ce Magicien ne ſe rend le plus heureux homme du monde, ſans auoir beſoin de chercher ſa vie. Tu és inſuportable, dit Ion, de ne vouloir rien croire ; mais que répondrois-tu à

ceux qui chaſſent les diables, & qui gueriſſent les démoniaques auec des paroles? Tout le monde connoiſt ce Syrien de la Paleſtine, qui pour de l'argent déliure les lunatiques & les poſſedez. Car tandis qu'ils ſont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy reſpond en Grec ou en autre langue, ſans que le patient remuë les lévres, tant que le démon eſt contraint de ſortir par la force de ſes coniurations & de ſes menaces, & i'en ay veu ſortir vn qui eſtoit tout noir & enfumé. Ie ne m'eſtonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choſes, veu que tu apperçois les idées, qui ſont d'vne nature bien plus ſpirituelle & plus inuiſible. Comme s'il eſtoit ſeul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraſt pas à toute heure de iour & de nuit. I'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement i'en auois peur; mais maintenant, i'y ſuis tout accouſtumé; Sur tout, depuis qu'vn Arabe m'a donné vn anneau du fer d'vne croix, & qu'il m'a appris vne oraiſon où il entre pluſieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reſte. Ie n'ay garde de démentir, luy dis-je, vn ſi venerable vieillard, & particulierement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaiſt. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit iuſqu'au plus grand, comme vne de mes ſtatuës

Il raille les Platoniciens.

s'aparoiſt

s'apparoiſt à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-ie? Cette belle, répondit-il, qui eſt de la main de Démétrius: & qu'on voit ſous le porche en entrant. Eſt-ce le Diſcobole, luy repartis-ie, qui ſe panche pour ietter le palay, & ſe tourne vn peu vers celuy qui le porte, pour le prẽdre de ſa main, tandis que l'autre ſe baiſſe pour le luy donner, & ſemble n'atendre pour ſe redreſſer, ſinon que ſon compagnon l'ait ietté? celuy-là eſt vn chef-d'œuure de Myron, dit-il, & ce n'eſt pas celuy dont ie veux parler, ni cet autre de Polyclète auec ſes treſſes entortillées, ni pas vn de ceux de la main droite, où ſont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu vne ſtatuë prés de la fontaine, où les veines paroiſſent comme ſur vn corps véritable? Elle eſt chauue, à demi-nuë, auec vn gros ventre & quelques poils de barbe qui ſemblent agitez du vent. Ie croy que c'eſt la ſtatuë de Pelicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-ie, ie la connois, elle eſt à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes ſeiches ſur la teſte, & l'eſtomac couuert de lames d'or. C'eſt moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'auoir guéry d'vne fiéure, qui me tourmenta l'eſpace de trois iours. Comment, luy dis-ie, ce Général des Corinthiens eſtoit auſſi Médecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne ſe iette ſur toy, ou qu'il ne t'enuoye quelque maladie; car

puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Ie le prie de m'eſtre fauorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouuoir; mais que fait-il encore la nuit par la maiſon? Il ſe leue, dit-il, de deſſus ſon pié d'eſtal, & court par tout, ſans faire tort à perſonne, pourueu qu'on le laiſſe paſſer. Il chante meſme quelquefois, & folaſtre dans l'eau de fontaine auec grand bruit. Peut-eſtre, luy dis-je, que ce n'eſt pas la ſtatuë du General des Corinthiens, mais celle du neueu de Dedale, qui couroit toute l'Iſle de Crete, & qui eſtoit auſſi d'airain. Si celuy-cy eſtoit de bois, auſſi bien qu'il eſt de cuiure, ie croirois que ce fuſt quelque machine de ſon oncle qui ſe remuaſt par reſſorts. Pren garde, reſpondit Eucrate, qu'il ne ſe reſſente de cette raillerie, comme il fit contre vn de mes palefreniers qui luy auoit fait vn vol. On auoit couſtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouuelles Lunes, & il y auoit à ſes piez pluſieurs pieces de monnoye, & quelques-vnes d'argent attachées ſur ſa cuiſſe auec de la cire; outre des lames de meſme métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il auoit guéris de la fiévre. Ce cocquin alla dérober tout cela la nuit, comme la ſtatuë couroit par la maiſon; mais au retour, ayant découuert le larcin, elle l'eſtourdit de ſorte, qu'il ne pût ſortir du porche toute la nuit, non plus

Tale, Intendant de Mines, qui faiſoit la reueuë du païs auec des tables d'airain.

que d'vn labyrinthe, & il y fut trouué encore au point du iour auec l'argent à la main. Ie ne manquay pas de le faire bien fouëtter ſur l'heure, mais il ne laiſſa pas depuis d'eſtre tourmenté, & battu toutes les nuits, iuſques-là qu'il nous monſtroit le matin les marques des coups qu'il auoit receus; ſi bien qu'il ne vécut pas long-temps aprés. Va te mocquer maintenant, & dire que ie ſuis vn reſveur. Tant que cette ſtatuë ſera d'airain, luy dis-je, & l'ouurage de Démétrius, ie ne la craindray point, parce que ie ne craindrois pas l'Ouurier, ni meſme l'original, quand il ſeroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole : I'ay, dit-il, chez moy vne petite ſtatuë d'airain d'Hippocrate, de la hauteur d'enuiron vne coudée, qui court auſſi toute la nuit, ſi toſt que la lampe eſt eſteinte, & renuerſe toutes mes bouëtes, broüille toutes mes drogues, & ouure les portes auec grand bruit, ſur tout lors qu'on a manqué à luy ſacrifier, comme de couſtume. Quoy! dis-je, Hippocrate veut maintenant qu'on luy ſacrifie? il n'eſtoit pas ſi glorieux de ſon viuant. Il ſe deuroit bien contenter, à mon auis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effuſion. Eſcoute, incredule, reprit Eucrate, vne choſe qui m'eſt arriuée depuis cinq ans, & que ie prouueray par de bons teſmoins. Comme i'eſtois aux champs pendant

Les Medecins alors faiſoient les remedes eux-meſmes.

la vendange, & que ie me promenois ſeul en vn bois ſur le midy dans vne profonde reuerie, i'entendis prémierement japer des chiens, & cru que c'eſtoit mon fils qui chaſſoit auec ſes camarades, comme il auoit de couſtume. Mais quelque temps aprés, i'oüis la terre trembler auec vn bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy vn ſpectre de la hauteur des Cédres, auec vne torche en vne main, & vne épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'eſtoit vne femme coeffée de ſerpens, comme on peint Méduſe, dont les vns eſtoient entortillez autour de ſon cou en forme de carquans, & les autres eſtoient épars ſur ſes épaules; mais de la ceinture en bas elle eſtoit faite comme vn dragon. Enfin, c'eſtoit le plus effroyable monſtre qu'on viſt iamais, & tout le poil me dreſſe encore du ſouuenir; & là deſſus il nous montra celuy de ſes bras tout hériſſé. Cependant, les autres demeuroient tranſis de peur, & ie riois en moy-meſme de voir des Philoſophes s'épouuanter de chiméres, & ne différer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, eſtoient les chiens, puiſque le Veneur eſtoit ſi grand? Plus grans que des Eléphans, répondit Eucrate; mais noirs, fales, velus, & tout hériſſez. Ce ſpectacle m'arreſta tout court, ajoûta-t-il; mais comme i'eus

retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme disparut & s'abisma dans les enfers, aprés auoir frapé la terre du pié. Ie m'aprochay tout curieux, pour regarder par cette ouuerture; & m'apuyant contre vn arbre de peur de tomber, ie découuris clairement l'Acheron, le Phlégeton & le Cerbére, & reconnus quelques-vns d'entre les morts, & mon pere meſme, en l'eſtat où nous l'auions enſeuely. Que faiſoient-ils là bas, dit Ion? Ils eſtoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans vn pré d'Aſphodéle. Qu'aprés cela, ajoûta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais ie cru reconnoître Socrate à ſa teſte chauue & à ſon gros ventre. L'abiſme en ſuite ſe referma; & lors que mes gens qui eſtoient allez en vendange, arriuerent, il ne l'eſtoit pas encore tout à fait. N'eſt-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'vn de ſes gens? Ouï par les Dieux, reſpondit-il; & i'oüis encore l'aboy d'vn chien, & entreuis la lumiere d'vne torche. Ie me pris à rire de voir que le valet ajouſtoit encore du ſien au menſonge de ſon maiſtre. Cette viſion ne m'eſtonne point, dit Cleodéme; car l'autre iour que i'auois vne fiévre ardente, & qu'on m'euſt laiſſé ſeul par l'ordre du Medecin, pour voir ſi ie pourrois repoſer, eſtant

auſſi éueillé que ie ſuis, il s'apparut à moy vn beau ieune-homme veſtu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où ie vis ces celebres criminels des Fables, auec les Parques, les Furies, & Pluton luy-meſme qui tenoit en ſa main le rôle de ceux qui deuoient mourir. Là deſſus, mon guide s'auança, & me preſenta à luy; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'eſtoit pas moy qu'il falloit amener, mais vn de mes voiſins qui eſtoit malade. Ie retournay donc tout ioyeux, ayant recouuré la ſanté; & mon voiſin mourut auſſi-toſt, comme ie le predis à ceux qui me vinrent voir. Ie ne trouue pas cela eſtrange, reprit le Medecin qui eſtoit preſent; car i'ay veu vn homme qui auoit eſté mort vingt iours, & l'ay traité deuant & apres ſa reſurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'eſtoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, ſi ce n'eſtoit quelque Epimenide? Sur ces entrefaites arriuerent les fils d'Eucrate qui reuenoient des exercices, & s'aſſirent ſur le lict de leur pere, aprés qu'on m'eut donné vn ſiege. Alors ce bonhomme, comme ſi cela l'euſt fait ſouuenir de quelque choſe; Ie te iure, dit-il, par l'amour que ie porte à ces enfans, que ie ne te diray rien que de veritable. Tout le monde ſçait combien i'ay aimé leur mere, & ie l'ay témoigné à ſa mort. Car ie bruſlay ſur ſon bû-

cher ce qu'elle auoit de plus précieux. Mais ſept iours apres, comme i'eſtois en ce meſme lict, où me voilà, & que ie liſois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me conſoler de ſa perte, elle s'apparut à moy, & s'aſſit où eſt cét enfant, montrant le plus ieune de ſes fils, ce qui le fit treſſaillir; car il pâliſſoit deſia à ce recit. Mais ſon pere continuant, Ie commençay, dit-il, à pleurer lors que ie la vis, & à l'embraſſer; mais elle me conſola, & me dit que parmy tant de témoignages que ie luy auois rendus de mon affection, elle auoit trouué à dire que i'euſſe manqué à bruſler auec elle vn de ſes patins qui eſtoit doré. A ces mots, vn petit chien qui eſtoit ſous mon lict aboya, & elle diſparut; mais ie fis rechercher ce patin, qui fut trouué ſous vn coffre, & le fis bruſler. Hé bien, incredule, me dit-il, ne croiras-tu point des choſes toutes publiques? Non, dis-je, ie meriterois d'eſtre feſſé de ce patin, ſi i'en doutois tant ſoit peu. Sur ces entrefaites arriua vn Philoſophe Pytagoricien aux cheueux longs, qu'on ſurnommoit le Diuin, à cauſe de ſon éminent ſçauoir, qui le faiſoit renommer par tout; ce qui me reſioüit, croyant que c'eſtoit vn Dieu qui accouroit à ma deffenſe & à celle de la verité, & que ſon authorité fermeroit la bouche à l'impoſture. Cleodeme donc lui ayant fait place auprés de lui, il

demanda au malade des nouuelles de ſa ſanté, & luy témoigna la ioye qu'il auoit de ce qu'il commençoit à ſe mieux porter. Mais que ie n'interrompe point, dit-il, voſtre entretien; car i'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choſes tres-hautes. Nous taſchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il reuienne des eſprits. A ces mots, ie baiſſay la veuë de honte: & le Pytagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui ſont morts de mort naturelle, ie ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de trauers, tu nies des choſes toutes viſibles, & que tout le monde ſçait? Ie ne trouue pas étrange, luy dis-ie, que ceux qui les ſçauent & qui les voyent, y ajoûtent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'eſt pardonnable de ne rien croire. Si tu vas iamais à Corinthe, reprit le Pytagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui eſt prés du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où eſtoit le démon que ie chaſſay. Dy-nous ce que c'eſt, interrompit Eucrate. Ce logis, pourſuiuit-il, eſtoit abandonné, à cauſe d'vn malin eſprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de ſorte qu'il s'en alloit tout en ruine, & perſonne n'y oſoit entrer. Sur ces

nouuelles

nouuelles ie pris quelques liures Egyptiens, dont i'ay grand nombre qui traittent de ces choſes, & y allay ſur le minuit, quoy que mon hoſte fit tout ce qu'il pût pour m'en detourner. I'y entray ſeul auec vne lampe à la main, que ie pendis dans vn grand veſtibule, puis ie me couchay aupres, & m'amuſay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en pluſieurs formes toutes hideuſes, pour taſcher à m'épouuanter. Mais ie n'eus pas pluſtoſt acheué de lire vne conjuratiõ effroyable, qui eſtoit dans mon liure, qu'il s'alla cacher en vn coin, où ie le ſuiuis, & le vis entrer ſous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouuer mort, i'allay dire au maiſtre du logis qu'il pouuoit maintenant y aller demeurer ſans crainte; & le prenant par la main, ie l'y menay ſur l'heure, ſuiuy d'vne grande foule de peuple; & ayant fait creuſer à l'endroit que ie montray, on trouua vne carcaſſe de mort que ie fis enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Aprés que le Philoſophe eut acheué ce recit, il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne condamnaſt mon opiniaſtreté, ſi ie n'ajoûtois foy à vn perſonnage ſi vénérable, & d'vne ſi profonde doctrine. Mais ſans craindre ni ſa mine ni ſa réputation; Qu'eſt cecy, dis-je, Arignote, ie penſois auoir trouué vn tréſor, comme dit le Prouerbe, & ce ne ſont que des charbons? Tu trahis ainſi

la verité, dont ie te prenois pour le defenſeur. Ie ne ſçay pas qui tu croiras, répondit-il, puiſque tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Ie croiray Democrite, luy dis-je, qui s'eſtant renfermé dans vn ſepulcre qui eſtoit hors de la ville, pour eſtre moins interrompu dans ſes eſtudes, quelques jeunes gens vinrent la nuit ſauter & dancer autour de luy, aprés s'eſtre déguiſez en fantômes, pour luy faire peur. Mais ſans leuer ſeulement les yeux de deſſus ſon liure, tant il eſtoit bien perſuadé que tout cela n'eſtoit que chimere; Ne ceſſerez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en eſtoit vn luy-meſme, dit Eucrate, s'il eſtoit de ton opinion; mais ie te veux dire encore vne choſe à laquelle peut-eſtre tu te rendras; car i'en ſuis témoin oculaire. Comme on m'eut enuoyé ieune eſtudier en Egypte, il me prit enuie de voir les raretez du païs, & entr'autres la ſtatuë de Memnon, qui fait du bruit au leuer du Soleil. I'y allay donc, & n'oüis pas ſeulement quelque ſon comme les autres; mais elle me prononça vn Oracle, que ie rapporterois, ſi ie ne craignois d'ennuyer la compagnie. I'auois auec moy vn ſcribe de Memphis, qui auoit demeuré dans vne grotte ſous terre, l'eſpace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deeſſe Iſis luy auoit appris tous ſes myſteres; de ſorte qu'il eſtoit en grãde veneration. C'eſt Pancrate mon precepteur, dit le Pyta-

C'eſtoient des lieux où l'on pouuoit demeurer.

goricien, qui eſt vn grand homme camus, veſtu de lin, qui a les iambes greſles, les lévres groſſes, la teſte raſe, & parle bon Grec. Luy-meſme, reprit Eucrate, & ie ne le connoiſſois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit ſur des Crocodiles, & appriuoiſoit des beſtes farouches, ie reconnus que c'eſtoit vn homme diuin, & taſchay de gagner ſes bonnes graces, pour apprendre ſes ſecrets. Il fit ſi bien qu'il me perſuada de le ſuiure, & de laiſſer tous mes gens à Memphis, ſur l'aſſeurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous eſtions arriuez à l'hoſtellerie, il coeffoit vn baſton ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & aprés auoir prononcé deſſus quelques paroles, on voyoit trotter ce baſton par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'eſtoit fait, il luy rendoit ſa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce ſecret, quoy qu'il m'eût enſeigné tous les autres, ie me cachay en vn coin, tandis qu'il faiſoit ces myſteres, & ie l'oüis prononcer vn mot à trois ſyllabes, que ie retins; & ſi toſt qu'il fut ſorty, ie le prononçay ſur vn pilon qui fut auſſi-toſt animé, & commença à tirer de l'eau dont i'auois beſoin. Mais comme il en eut apporté vn ſeau, & que ie luy eus commandé de s'arreſter, il n'en voulut rien faire, & ſe mit touſiours à en tirer, iuſques à ce qu'irrité de

ſa deſobeïſſance, & craignant qu'il ne nous noyât ie le coupay en deux d'vn coup de coignée; mais chaque piece commença à puiſer ſeparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriua qui défit l'enchantement, & puis apres diſparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire vn ſi grand miracle, interrompit Dinomaque? Ouï, dit Eucrate; mais ſi le fantôme ſe mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maiſon; car ie ne le pourrois faire ceſſer. N'auez-vous point de honte, leur dis-je, à voſtre âge, & dans l'eſtime où vous eſtes, de venir conter ces fadaiſes, quand ce ne ſeroit que pour le reſpect de ces ieunes gens dont vous remplirez l'eſprit de crainte & de ſuperſtition toute leur vie. Ie voudrois bien ſçauoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties; car i'ay vn anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, ie me contenteray de rapporter ce que i'ay veu & oüi, à Malles, à Pergame, & à Patare? Comme ie reuins d'Egypte, ayant apris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement ſur tout ce qu'on deſiroit ſçauoir, pourueu qu'on le donnaſt par eſcrit à ſon Prophete, i'eus la curioſité de le conſulter en paſſant. Ie me leuay là deſſus, voyant qu'il alloit commencer vn long diſcours, & pris congé

de la compagnie, ſous pretexte d'aller trouuer cét amy à qui i'auois à faire, outre que ie voyois bien que ie leur eſtois à charge; mais ie leur dis en partant, que puis qu'ils n'eſtoient pas ſatisfaits des choſes humaines, ils appellaſſent les Dieux à leur ſecours, pour les aider à conter des fables. Cependant, ie t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car i'ay l'eſprit encore tout plein de ces contes, & il m'eſt auis que ie ne voy que des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as preſque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui ſont mordus d'vn chien enragé, donnent la rage auſſi bien que le chien meſme.

TYQVIADE. Il ne faut que la verité pour te deffendre contre ces menſonges, pourueu que tu la vueilles écouter; car elle diſſipera tous ces nuages auec le flambeau de la raiſon.

HIPPIAS, OV LE BAIN.

C'eſt la deſcription d'vn lieu pour les bains & les eſtuues, fait par vn excellent Architecte.

ON ne ſçauroit trop louër les Philoſophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien viure qu'ils nous ont laiſſées ; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent pluſtoſt le nom de Sophiſtes que de Philoſophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui diſcourent le mieux du mal, mais ceux qui ſçauent donner les meilleurs remedes ; & le Muſicien qui joint la pratique à l'art, eſt bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art ſans la pratique. Les Generaux d'armées qui combatent à la teſte de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Hiſtoire, Pyrrhus & Alexandre ſont bien plus eſtimez que ceux qui n'ont que la theorie d'vne ſcience ſi perilleuſe. Auſſi, à mon auis, Archimede & Soſtrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au ſiege de Syracuſe, par vn artifice admirable ; & l'autre deffit Ptolomée, & prit la ville de Memphis ſans combat, aprés auoir détourné le cours du Nil, ſont bien plus admirables que ceux qui

n'ont que de vaines ſpéculations qu'ils n'ont iamais miſes en pratique. C'eſt ainſi que Thalés, qui eſtoit d'vn eſprit vif & adroit, ayant promis à Créſus, de faire paſſer le fleuue de la Lydie à pié ſec à toute ſon Armée, en détourna auſſi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingenieur, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artiſans de noſtre ſiécle, Hippias ne l'a cédé à pas vn des anciens, tant pour ce qui concerne l'inuention, que l'explication & l'éxécution de ſon deſſein. En effet, il n'excelloit pas ſeulement dans les choſes qui ont eſté inuentées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur inuention, & tiroit de belles concluſions de leurs principes. Auſſi n'eſtoit-il pas ſeulement verſé dans la Mécanique, mais il ſçauoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & reüſſiſſoit ſi bien en chacune, qu'on euſt dit qu'il ne ſçauoit que celle-là. Car c'eſtoit le prémier homme de ſon temps, tant dans la Geométrie & dans la Muſique, que dans la Perſpectiue, la Catoptrique, & l'Aſtronomie, où il montroit que les anciens n'auoient rien entendu au prix de luy. Mais le dernier ouurage que i'ay veu de ſa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fuſt que l'édifice d'vn Bain, qui eſt vne choſe toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'eſt pas commun. Il eſt bâty ſur vne pente aſſez roide, qu'il a

égalée par le moyen d'vne base soustenuë par de fondemens conuenables à la grandeur de l'edifice, qui est bien lié depuis le haut iusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bastiment n'excede pas l'estenduë du lieu, & s'accorde fort bien auec le plan dans toutes ses proportions. On trouue d'abord en entrant vn grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans vn grand salon, où tous les valets & les officiers peuuent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien esclairez; ce qui est de grande commodité pour vn bien. En suite est l'appartement pour les personnes de condition, qu'il a sur les aisles des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est vn autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il est reuestu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'vn represente la santé, & l'autre Esculape. De là on entre dans vn appartement en ouale, où l'on sent d'abord vne chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on passe à main droite dans vn autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, reuestuës de pierre Phrygienne, pour receuoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est vn autre

aparteme

appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour ſe tenir debout, que pour ſe veautrer & s'aſſeoir ; enfin, où l'on peut demeurer tres-ſainement, & qui eſt reueſtu de la meſme pierre, depuis le haut iuſqu'en bas. En ſuite eſt vn paſſage chaud, reueſtu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille d'vne clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on ſe peut retirer apres, dans ceux d'eau froide, par vne eſtuue, ſans paſſer par les meſmes lieux par où l'on eſt entré. Tout l'édifice, comme i'ay dit, eſt tres-bien percé, & les appartemens dans vne iuſte proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que ſoient les entrées des ouurages ; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, des lieux qui ont beſoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veuë, il ait laiſſé quelques ouuertures du coſté du Midy. Les autres appartemens ſont expoſez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui ſont tout proches des autres, tant pour la ſanté, que pour la commodité. Du reſte, que perſonne ne s'imagine que i'encheriſſe ſur la verité, pour vouloir faire l'Orateur ; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuure, tomberont d'accord de ce que i'ay dit ;

Toutes ces pierres ſont eſpeces de marbre.

& auouëront auec moy, qu'il ne ſe pouuoit rien faire de mieux pour ioindre l'vtile au delectable. Chaque appartement a double entrée, & double iſſuë, ſans parler des autres portes pour communiquer en diuers lieux; & deux horloges, l'vne au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louër cette merueille, aprés l'auoir veuë, ce n'eſt pas ſeulement manquer d'eſprit, mais de reconnoiſſance; c'eſt pourquoy i'ay voulu conſacrer ce petit diſcours à ſa gloire. Que ſi ie m'y baigne iamais, ie ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, apres vous auoir dit les beautez que i'y ay remarquées.

BACCHVS.

Cette piece & les deux ſuiuantes ſont des eſpeces de prefaces & d'auant-propos, dont l'Auteur s'eſt ſeruy comme de petits diſcours Académiques, particuliere-mẽt des deux premieres; car l'autre n'eſt qu'vn exorde.

BACCHVS fit l'entrepriſe des Indes, parmy la raillerie des vns & la compaſſion des autres, qui croyoient qu'il dût eſtre écraſé par les Elephans, quand il échapperoit la fureur des armes. Car ſon armée n'eſtoit compoſée que de femmes épriſes d'vne fureur diuine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales;

Tambours de Baſque.

pour lances ou jauelots, des baſtons entortillez de lierre ; au lieu d'armet, des guirlandes du meſme arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles eſtoient ſuiuies d'vne troupe de Satyres qui ne faiſoient que ſauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils auoient la queuë & les cornes. Bacchus eſtoit auſſi cornu, mais ſans barbe, veſtu de pourpre auec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raiſins, entrelaſſez parmy ſes treſſes. Il eſtoit monté ſur vn Char traîné par des Tygres, qui eſt tout ce qu'il y auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans eſtoient, l'vn vn petit vieillard camus tout tremblant, veſtu de jaune, auec de grandes oreilles droites, & vn gros ventre, monté la pluſpart du temps ſur vn aſne, ou à ſon defaut appuyé ſur vn baſton; mais du reſte, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, auec des cuiſſes veluës, & la barbe & les piez de bouc, qui tenoit de ſa main gauche vne flûte, & de l'autre vn baſton courbé, & couroit par tout le camp en ſautant & dançant, & faiſant grand' peur aux femmes. Car il eſtoit prompt & colere; & lors qu'il s'approchoit, elles couroient toutes écheuelées, criant *Euohé*, comme le reconnoiſſant pour maiſtre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair cruë. Les

Indiens voyant vn ſi groteſque équipage, plus propre à vn balet qu'à vn appareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent enuoyer leurs femmes pour le combatre, de peur de ſouïller leur valeur par vne indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, mettoit le feu par tout; car le feu eſt le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de ſon pere; ils s'armerent en haſte, & montant ſur leurs Elephans, vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boutefeux. Comme ils furent en preſence, ils ſe rangerent en bataille, couurant le front de leurs troupes des Elephans. Bacchus rangea auſſi ſon armée, & mit Siléne à la droite, qui eſt ce gros camus dont i'ay parlé, Pan à la gauche, & pour lui il ſe plaça au milieu, aprés auoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Euohé*. Auſſitoſt les Baccantes ſonnerent la charge auec leurs petits tambours & leurs cymbales; & vn Satyre ayant entonné vn cor, l'aſne de Siléne commença à braire ſi terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui deſcouurirent alors le fer de leurs Thyrſes, & les ſerpens dont elles eſtoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, auant que d'eſtre à la portée du jauelot. Ils furent donc deffaits & aſſujettis, ayant appris à

leurs deſpens, qu'il ne faut iamais mépriſer ſon ennemy. Si l'on demande à quel propos i'ay allegué cette fable, ie dirai qu'il me ſemble, ſans vouloir faire comparaiſon auec vn Dieu, qu'il m'eſt arriué preſque la meſme choſe qu'à lui. Car la pluſpart perſuadez que ces Dialogues ne ſont que des groteſques & des chimeres, s'en mocquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent deſcouurent le fer qui eſt caché ſous les fueilles de lierre, & vne redoutable valeur ſous vn appareil ridicule. Ils font plus; car s'appriuoiſant petit à petit à leurs charmes, ils ſe mettent à la fin à ſauter & à gambader auec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira; car ie ne veux contraindre perſonne à m'entendre; mais tandis que ie ſuis aux Indes, ie vous veux encore regaler d'vne merueille du païs, qui fait à noſtre ſujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'eſtendent le long du fleuue Indus iuſqu'à la mer, du coſté de main gauche en deſcendant, il y a vn petit bois ſacré tout couuert de pampres & de lierres, qui font vn ombrage tres-agreable. Dans ce bois ſont trois fontaines d'vne eau claire & argentine, l'vne conſacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troiſieſme aux Satyres. Les jeunes gens boiuent de la premiere, les vieillars de la ſeconde, & les enfans de la troiſieſme; car on s'y aſſemble à certain iour tous les ans, pour ce ſujet. De dire

maintenant ce qui leur arriue à tous, aprés auoir bû, cela ne fait rien à mon deſſein; mais les vieillats demeurent alors comme ſtupides & hebétez, ſans pouuoir prononcer vne parole; & quelque temps aprés ils ſe débordent en vn ſi grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempeſtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homére; & cette fureur leur dure iuſqu'à la nuit. Ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayant entamé vn diſcours, s'ils n'ont pas le loiſir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'aprés à l'endroit où ils en ſont demeurez, & le continuënt iuſqu'à la fin. Il n'eſt pas neceſſaire d'ajuſter dauantage cette comparaiſon; car vous voyez bien que c'eſt vne raillerie que ie fais contre moy-meſme; mais ſi ce que i'ay dit vous plaiſt, il le faut attribuër à la fureur du Dieu qui m'inſpire; ſinon, c'eſt vn effet du breuuage, qui a couſtume de troubler les ſens & la raiſon.

c'eſt ſans doute qu'il auoit recõmencé ſa harangue par où il auoit finy l'année precedente.

L'HERCVLE GAVLOIS.

LEs Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauue, ridé, baſané; ſemblable à ces vieux Nautonniers, ou pluſtoſt à Caron lui-meſme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin,

à le voir, c'eſt tout autre choſe qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la maſſuë, auec vn arc tendu à la main gauche, & vn carquois ſur l'eſpaule. Ie crus d'abord qu'ils le faiſoient pour ſe mocquer des Grecs, ou pour ſe venger des courſes qu'il fit en leur païs, en ſon voyage d'Eſpagne. Mais i'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'eſt qu'il tient enchaînez par l'oreille vne infinité de peuples, qui ſont attachez à ſa langue par des filets d'or fort deſliez, comme par autant de chaiſnes, & le ſuiuent volontairement ſans ſe débatre; tant on diroit qu'ils ſe plaiſent en leur captiuité. Comme ie m'eſtonnois de ce ſpectacle, auec quelque indignation, vn des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le myſtere qui eſtoit contenu ſous cette enigme, & commença ainſi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure ſoit le Symbole, ou pluſtoſt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais pluſtoſt Hercule, qui eſt beaucoup plus puiſſant: Et noſtre opinion eſt qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de ſon bras, mais par celle de ſa raiſon. Nous le peignons donc ſous la figure d'vn vieillard, parce que la raiſon n'eſt accomplie qu'à cét âge; c'eſt pourquoy Homere fait découler vn fleuue de miel de la bouche de Neſtor qui auoit veſcu trois âges d'homme, &

compare à vn parterre de fleurs, les diſcours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui eſt l'effet du raiſonnement, & ſa langue où ils ſont pris eſt l'inſtrument de leur captiuité. Ses dars ſont la force de ſes raiſons, qui ſont empennez, à cauſe que les paroles ſont aiſlées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon ſujet, ie vous diray que le ſouuenir de cette figure m'a donné courage, comme ie doutois ſi ie me deuois remettre à mon âge, aux exercices de la ieuneſſe, de peur qu'on ne crût que ie retournaſſe en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux auantages du corps, qui ſont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy auec ſes aiſles dorées, c'eſt le moindre de mes ſoucis, pourueu que ie rajeuniſſe en Eloquence, & que ie captiue tout le monde par la douceur & la force de mon diſcours, ſans crainte que mon carquois ſoit iamais dégarny de fleſches. Voilà ce qui me conſole dans mon arriere-ſaiſon, & qui me donne la hardieſſe de me remettre ſur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourueu que voſtre faueur enfle mes voiles, afin qu'on puiſſe dire de moy ce qu'Homere dit d'vn autre vieillard; *Dieux! quelle force il cachoit ſous de vieux haillons*, ou pluſtoſt, ſous vne contenance décrépite.

Declamations.

DE

DE L'AMBRE, OV DES CYGNES.

LORS que i'oyois dire en ma ieuneſſe que le long de l'Eridan il y auoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre eſtoit les larmes des ſœurs de Phaëton, qui auoient eſté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore ſon infortune; ie m'imaginois que ſi ie paſſois iamais par là, i'eſtendrois mon manteau deſſous, pour receuoir cette precieuſe liqueur. Mais comme ie nauigeois depuis peu ſur ce fleuue, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Phaëton n'eſt pas ſeulement connu, ie demanday aux Matelots quand nous arriuerions en ces lieux qui ſont ſi fameux chez les Poëtes. Ils ſe prirent à rire de mon ignorance, & s'eſtonnerent qu'il y eût des gẽs aſſez inſolens pour debiter ces impoſtures. Ils ajouſterent que s'il y auoit des arbres en leur païs, qui produiſiſſent vn ſi grand threſor, ils ne s'amuſeroient pas à tirer la rame, pouuant s'enrichir en vn inſtant. Cela me rendit tout honteux, de m'eſtre laiſſé ainſi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choſes, comme ſi ie les euſſe perduës. Ie croyois auſſi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuue, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient eſté

Cygnes. changez en oiſeaux, qui conſeruoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Muſique. Mais cela ne ſe trouua pas plus veritable que le reſte; & comme ie m'en enquerois aux meſmes gens, ils me dirent, qu'il ſe rencontroit bien quelquefois des Cygnes ſur l'Eridan, mais que leur chant ou pluſtoſt leur cry n'eſtoit pas plus agreable que celuy des autres oiſeaux de riuiere. C'eſt ainſi qu'il s'eſt trouué de tout temps des hommes qui ſe ſont plû à en faire accroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous ſoit arriué la meſme choſe qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que ie reſponde à l'opinion que vous auiez conceuë de mon éloquence, ſur le rapport de la renommée. Mais ie vous puis bien aſſurer, pour le moins, que ie ne ſuis pas cauſe de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu perſonne de ces vanitez. Vous en trouuerez aſſez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il eſt vanté par les Poëtes; le mien eſt ſimple & ſans fard, & n'y a rien icy de plus recommendable que la verité. Prenez donc garde que vous ne faſſiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroiſt plus grand, & qui s'eſtonnent aprés, lors qu'ils le voyent plus petit, c'eſt ce que vous iugerez tantoſt de mon éloquence, à comparaiſon de ce que l'on en publie.

LOVANGE DE LA MOVCHE.

LA mouche n'eſt pas moins grande à l'égard des moucherons, & autres ſemblables inſectes, qu'elle eſt petite à comparaiſon des abeilles. Mais on peut dire que la délicateſſe de ſon aiſle ſurpaſſe autant celle des autres oiſeaux, ſi on la peut mettre en ce nombre ; que la ſoye ſurpaſſe le fil ou la laine. Elle n'eſt pas comme eux couuerte de plumes, mais d'vn creſpe fin comme les Cygales ; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerſes couleurs, ainſi que la queuë du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'eſt pas à tire d'aiſle comme celuy des oiſeaux, ni par élans ou par bonds, comme celuy des ſauterelles ; mais flexible & qui tourne en vn inſtant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'eſt pas ſi rude que celuy des couſins & des gueſpes, mais reſſemble au ſon des flûtes comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a vn gros œil à fleur de teſte, qui eſt dur & luiſant comme de la corne, & ſa teſte n'eſt pas attachée à ſon corps, ainſi que celle des ſauterelles ; mais y tient par le moyen du cou, & ſe remuë de tous coſtez. Son corps eſt ramaſſé, ſes iambes longues, & non pas courtes comme celles des

gueſpes, ſon ventre couuert de lames luiſantes, de meſme qu'vne cuiraſſe à l'antique. Elle ne pique pas d'vn aiguillon, comme les abeilles, mais d'vne petite trompe, qui luy ſert de bouche, & qui a au bout vne eſpece de dent, dont elle mord, & ſucce le ſang & le lait, mais ſans faire beaucoup de mal. Elle a ſix iambes, dont les deux de deuant luy ſeruent comme de mains; car elle s'en débarboüille, & en porte ſon manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naiſſance eſt abjecte; car elle naiſt de corruption; & de ver deuient peu à peu oiſeau, pouſſant dehors des piez & des aiſles; puis elle engendre vn autre ver, qui ſe change apres en mouche. Elle eſt compagne de l'homme toute ſa vie, & gouſte de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy eſt vn poiſon mortel. Sa vie n'eſt pas longue, mais agreable. Il eſt vray qu'il y en a qui viuent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui ſont viſtes & bruyantes, & ſe conſeruent dans les maiſons tout l'Hyuer, ſans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adreſſe pour éuiter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embuſches, où ſa hardieſſe quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de ſon courage ni de ſa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ſes Heros, pluſtoſt qu'aux lions.

ou aux tygres ; & qui dit que ce n'eſt pas temerité, mais reſolution & conſtance. Auſſi tout ce qu'on fait pour la chaſſer, ne ſert que d'éguillon à ſa vertu ; c'eſt pourquoy il ne ſe peut laſſer de la louër, & a embelly de ſes comparaiſons diuers endroits de ſon Poëme. Tantoſt il décrit ſon vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaiſſeau plein de lait, ou vers du ſang qu'on a répandu des ſacrifices. Tantoſt il ſe ſert de ſon exemple, lors qu'il parle de l'aſſiduité & de la vigilance auec laquelle Minerue deffend Menelaüs. En vn autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cauſe qu'elle n'a point d'éguillon, & que ſes bleſſures ne ſont pas dangereuſes, comme celles des gueſpes & des abeilles, & nomme ſes eſſains des Nations, à cauſe de leur multitude. Parleray-je de ſon pouuoir, qui eſt ſi grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en ſçauroient deffendre. Son amour eſt libre & celeſte, car elle vole en l'air accouplée auec ſon maſle ; & l'on dit meſme qu'elle a les deux ſexes comme les hermaphrodites, & qu'elle ſe ſert tantoſt de l'vn & tantoſt de l'autre. Mais ce qui eſt de plus merueilleux, c'eſt qu'elle vit, ayant la teſte ſeparée du corps ; & lors qu'elle eſt morte, elle reſſuſcite auec vn peu de cendres chaudes, & ſon ame vient r'animer ſon corps comme l'ame d'Hermotime Clazomenien, qui s'alloit

promener, à ce que content les Fables ; & ie m'eſtonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuue de l'immortalité de l'ame. Elle a cét auantage, qu'ayant peu à viure, elle trouue touſiours la nappe miſe ; & l'on diroit que c'eſt pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui ſont les plus douces choſes de la Nature. Elle s'aſſied la premiere à la table des Rois, & fait l'eſſay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite aſſeurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle ſe couche par tout où la nuit la ſurprend ; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'eſtoit autrefois vne Muſicienne, riuale de la Lune dans l'amour d'Endymion ; mais parce qu'elle venoit trop ſouuent chanter & folaſtrer autour de luy, lors qu'il eſtoit endormy, la Lune enuieuſe la changea en mouche par ialouſie. C'eſt pour cela qu'elle perſecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre ſur eux des baiſers qui mordent vn petit, comme ceux des Amans paſſionnez. Ie n'allegueray point à ſa loüange qu'il y a eu autrefois vne Dame de ſon nom qui faiſoit fort bien des Vers, & vne Courtiſane illuſtre à Athenes, à qui l'on reprochoit qu'elle picquoit ſes Amans iuſqu'au ſang. Ie ne parleray point auſſi de la

mouche de Pytagore, puis qu'elle n'eſt que trop connuë ; outre que ſi ie m'eſtendois plus auant dans ſes loüanges, on pourroit m'accuſer de vouloir faire d'vne mouche vn Elephant.

CONTRE VN IGNORANT qui faiſoit vne Bibliotheque.

C'eſt vne inuectiue contre quelqu'vn qui l'auoit offenſé.

TV penſes paſſer pour habile-homme, en achetant beaucoup de liures, mais cela ne ſert qu'à faire paroiſtre ton ignorance ; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au rapport d'autruy, qui eſt bien ſouuent trompeur ; de ſorte que tu és le ioüet des Sçauans & des Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-tu diſcerner les bons Liures d'auec les mauuais, ſi ce n'eſt que tu iuges de leur bonté par leur vieilleſſe, & que tu en faſſes plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois connoiſtre, quel auantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux iuger des beaux endroits, non plus qu'vn aueugle des couleurs ? Ie te vois ouurir de grands yeux à l'ouuerture d'vn liure, & le courir d'vn bout à l'autre ; mais cela n'eſt rien,

ſi tu n'en peux remarquer les beautez ni les defauts. Car où l'autois-tu appris, ſi ce n'eſt que les Muſes t'ayent inſpiré comme Heſiode ? mais tu ne ſçais pas ſeulement où eſt l'Helicon ; & ſi tu y voulois monter, au lieu de te preſenter vne branche de laurier, comme à cét illuſtre Paſteur, elles t'en chaſſeroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinſſes troubler leur fontaine ; outre que ta vie eſt trop infame, pour auoir commerce auec des vierges. Encore que tu ſois bien effronté, tu n'oſerois dire que tu ayes appris leurs myſteres en ta ieuneſſe, ou que la conuerſation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois reparer ce defaut, en faiſant vne grande Bibliotheque. Ie t'auertis pourtant que quand tu aurois tous les manuſcrits de Demoſthene, qui auoit écrit huit fois de ſa main l'hiſtoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les liures que Sylla emporta d'Athenes, cela ne te ſeruiroit de rien, non pas meſme quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois ſuiure par tout, ou que tu dormirois deſſus. Vn Singe eſt toûjours Singe, comme dit le Prouerbe, fût-il tout couuert d'or & de poupre. Il eſt vray que tu as touſiours vn liure à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'vn aſne fait la Muſique. S'il ſuffiſoit pour eſtre docte, d'auoir beaucoup de volumes, les Libraires ſeroient les plus

ſçauans

ſçauans de tous les hommes ; car pour vn liure ou deux qu'vn autre manie par iour, ils en maniant cent ; mais leur boutique, ſur tout, qui en contient vne infinité, ſeroit tres-ſçauante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliotheque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou ſi tu ne le peux, fay moy ſigne au moins de la teſte. Quand quelqu'vn qui ne ſçauroit pas ioüer de la fluſte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Iſmenias acheta ſi cher, en ſeroit-il plus ſçauant ? Non ; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marſias. On n'eſt pas Hercule pour auoir ſon arc ou ſa maſſuë ; & pour ſe ſeruir de ſes fléches, il faut eſtre vn Philoctete. Celuy qui n'eſt pas Pilote, ne ſçauroit conduire vn vaiſſeau, ni vn mauuais Eſcuyer monter vn cheual de manege. Auoüe-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne ſert qu'à te faire mocquer de toy. Il n'y pas long temps qu'il y auoit en Aſie vn homme riche qui auoit perdu les pieds pour auoir trauerſé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyuer ; mais pour couurir ſon deffaut, il alloit touſiours chauſſé fort proprement, quoy qu'il ne peuſt marcher qu'à l'aide de deux grands valets, qui le ſouſtenoient par deſſous les bras. Ses ſouliers auoient beau eſtre bien faits, ils ne luy ſeruoient que d'entraues, comme ſont les liures à vn ignorant, qui

7. *Talean*

ſont autant de pieges pour le ſurprendre. Il n'eſt pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Therſite eſt décrit haranguant; car tu n'as que faire du reſte. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il euſt pris les armes d'Achile, euſt retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de ſa main, auec pluſieurs autres des Princes Grecs? Ie m'aſſure que tu diras que non, & qu'il ſe fuſt fait mocquer de luy, lors qu'on l'euſt veû courbé ſous le faix de ſon bouclier, & broncher à chaque pas; ou guigner à trauers ſon caſque auec ſes mauuais yeux; & ſa boſſe faire leuer ſa cuiraſſe ſur ſes eſpaules. En vn mot, il euſt deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les auoit faites. Ne peut-on pas dire la meſme choſe de toy, quand tu lis quelque beau liure, dont tu corromps le ſens & la phraſe? car encore que tes flatteurs t'applaudiſſent, ils ne laiſſent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua vn iour aux jeux Pythiques. Il prit enuie à vn riche Tarentin, nommé Euangelus, d'y vouloir remporter le prix; & parce qu'il n'auoit pas aſſez de force ni de viteſſe pour diſputer celuy de la courſe ou de la lutte, il ſe vouloit hazarder dans la Muſique. Il arriua donc à Delphes à la perſuaſion de ſes flatteurs, & ſe preſenta

aux jeux auec vne robe de toile d'or, & vne couronne de laurier, dont les feüilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses esmeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, auec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Vn si superbe apareil rauit tout le Theatre en admiration, & fit naistre l'esperance de voir & d'entendre des merueilles; mais comme il voulut faire paroistre ce qu'il sçauoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens; au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouït vn miserable fausset qui n'estoit pas d'accord auec sa lyre; & pour comble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il auoit paru sur le Theatre, apres vn autre qui auoit assez bien fait: puis l'indignation succedant à la risée, les presidens des jeux picquez de son insolence, le firent chasser du Theatre à coups de foüet; si bien qu'il trauersa la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on foüettoit aueque luy. En suite parut vn excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui rauit chacun en admiration; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fust fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'vne lyre à l'antique. On dit qu'il se mocqua assez plaisamment du Tarantin, qui auoit si mal reüssi. Tu auois, dit-il, vne couronne

d'or & de pierreries, parce que tu estois riche; & moy vne de laurier, parce que ie suis pauure; mais tout pauure que ie suis, i'ay esté couronné, & tes richesses n'ont seruy qu'à faire esclater ta honte, & empescher qu'on n'eust compassion de toy. Ie trouue que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, ie veux aiouster à ce conte, vne autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace deschirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles auoient iettée dans la riuiere, flotta long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, respondoit à ce chant lugubre. En cét estat elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent vn sepulcre, à l'endroit où est basty maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant oüy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle auoit charmé les arbres & les rochers, la voulut auoir & l'acheta, à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouuoir ioüer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit vn tel chariuary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent

& le dechirerent, qui fut la ſeule choſe qu'il eut commune auec Orphée. Car ce n'eſt pas en l'inſtrument que conſiſte l'art, mais en la main de l'Ouurier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'eſt trouué vn homme en nos iours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philoſophe Epictete, comme s'il euſt acheté auec elle ſon ſçauoir? Vn autre depuis donna vn talent du baſton du Philoſophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la maſſuë d'Hercule, ou comme les Tégeates, montrent la peau du ſanglier Calydonnien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheueux de la Déeſſe Iſis. Celuy-cy te ſurpaſſe, à mon auis, en impertinence; & ce baſton met à couuert ta Biblioteque. On dit auſſi que Denis le Tyran ayant fait vne Tragedie ridicule, & puny tres cruellement Philoxene pour s'en eſtre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eſchyle, où il écriuoit ſes belles pieces de Théatre, s'imaginant peut-eſtre que cela ſeruiroit à rendre les ſiennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'auoit fait auparauant. Peut-eſtre auſſi que tes liures te gaſtent la ceruelle, & que tu ſerois mieux, ſi tu ne les auois point. A quel propos donc les acheter ſi cherement, & les faire relier auec tant de ſoin? En és-tu plus éloquent pour cela, ou

750 liures.

500. eſcus.

pluſtoſt, n'és-tu pas plus muet qu'vn poiſſon? Mais tes deſbauches parlent aſſez, & te rendent odieux à tout le monde; Que ſi tes liures en ſont cauſe, tu les deurois fuir auec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te ſont vtiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuuent ſeruir que de paſture aux vers, d'exercice aux rats, & de ſupplice à tes gens, que tu chaſties, pour n'en auoir pas aſſez de ſoin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre auec vn liure à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louër ou à blaſmer quelque endroit, de ne ſçauoir que reſpondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te reſtoit quelque pudeur? On dit que le Philoſophe Cynique Demetrius, ayant trouué vn iour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'vn ignorant, les deſchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût deſchiré par luy vne fois, que de ſouffrir tous les iours mille affronts de la main d'vn ſot. Pour moy, ie n'ay pû trouuer la taiſon pourquoy tu achetes tant de liures, quoy que ie l'aye recherchée auec grand ſoin; car c'eſt comme ſi vn pelé achetoit vn peigne, ou vn aueugle vn miroir, & vn ſourd quelque inſtrument de Muſique. Eſt-ce pour monſtrer tes richeſſes en la poſſeſſion de pluſieurs choſes ſuperfluës? Mais ie ſçay fort bien que ſi tu ne te fuſſes introduit par

fraude dans le testament d'vn homme riche, il t'eust fallu mourir de faim ou vendre tes liures. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achettes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flatteurs; qui disent que tu és non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boiuent point, qu'ils ne se soient alterez à force de les loüer. Car tu és facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; iusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philippes. Et il n'est pas estrange que tu l'ayes creû, estant sot comme tu és, veû que Pyrrhus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, iusques à ce qu'vne vieille de Lariſſe chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eut montré les portraits de Philippe, de Cassander, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy eut demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle respondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenoüillere*, comme en effet il y en auoit vn à Lariſſe de ce nom, qui auoit beaucoup de son air. Ie ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton auantage; mais ie sçay bien que tout le monde te prend pour vn fou, de croire ressembler à l'Empereur, &

de taſcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la deſmarche. Il ne faut donc pas s'eſtonner qu'vn homme qui ſe connoiſt ſi mal en reſſemblance, croye reſſembler à vn Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais i'ay deſcouuert à la fin où eſt l'encloüeure; c'eſt que tu t'imagines que ta fortune ſeroit faite, ſi le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profeſſion, venoit à te prendre pour vn ſçauant. Toutefois, crois-tu, ſot que tu és, qu'il ne ſçache pas bien la vie que tu menes, & que tu employes plus de temps à la deſbauche qu'à l'eſtude? Ne ſçais-tu pas que les Rois ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui ſe paſſe dans leur Empire? outre que ton infamie eſt ſi publique, qu'elle eſt connuë de tout le monde. Dy-moy ſi quelqu'vn de ces deſbauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout ſouffrir, eſtoit habillé en Hercule, le prendroit-on iamais pour luy? & quand il auroit ſa peau de lion & ſa maſſuë, ne le reconnoiſtroit-on pas à ſa deſmarche laſciue, & à ſes parures deshonneſtes, ſuiuant le Prouerbe qui dit, qu'on cacheroit pluſtoſt vn Elephant ſous ſa robe, qu'vn effeminé. Ne penſe donc pas te couurir ſous la peau d'vn lion, puis qu'on reconnoiſtra touſiours à ton cry que tu n'és qu'vn aſne. Enfin, ce n'eſt pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint ſi tu

Il y a au Grec ſept.

ſi tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la reputation de ſçauant; mais des perſonnes qui s'y connoiſſent, & de la verité. Tu deurois vendre pluſtoſt ta Biblioteque, pour payer ta folle deſpenſe, & les frais que tu fais en eſclaues; car ce ſont là tes deux paſſions, dont vne ſeule eſt capable de te ruiner. Suy donc mon conſeil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneſte homme aupres de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes deſbauches, comme ils font. Car i'en vis vn l'autre iour ſortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iuſqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à teſmoin pour le confirmer. Mais i'atteſte les Dieux & ceux qui eſtoient preſens, que ie faillis à le battre, tant i'en eſtois indigné pour toy. En tout cas, s'il eſt difficile de quitter vn meſtier où l'on eſt accouſtumé, garde pluſtoſt ton argent pour tes deſbauches, que pour tes liures. Car à quoy ſert d'entaſſer volumes ſur volumes? tu és aſſez ſçauant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas ſeulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Hiſtoriens, & ſçais tous les deffauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empeſche que nous n'inſiſtions dauantage ſur ces choſes. Mais ie te demanderois volontiers, quels liures tu lis principalement? Eſt-ce Platon, Antiſthene,

Archiloque, Hipponax, ou ſi tu quittes les Philoſophes & les Satyriques pour les Orateurs ? As-tu veû la harangue d'Eſchines cõtre Timarque? mais tu ſçais peut-eſtre tout cela, & aimes la Comedie? As-tu leû les Bapes, ou pluſtoſt les as-tu pû lire ſans rougir? Dy nous, quel liure t'eſt familier? car quoy que tu en portes touſiours, on ne t'en voit iamais lire. Eſt-ce de iour ou de nuit, deuant ou apres tes deſbauches, que tu t'appliques à la lecture? Quitte, quitte, toutes ces choſes, pour viure comme tu as fait, quoy que ta vie ſoit encore plus honteuſe que ta doctrine, & que tu deuſſes aprehender les reproches que la Phedre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne diuulguent ton infamie. Que ſi tu as reſolu de mourir, comme tu as veſcu, & d'acheter touſiours des liures, laiſſe-les là pour le moins ſans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Ie ſçay que tout ce que ie dis, ne te ſeruira de rien, & que tu ne laiſſeras pas de continuer à te faire mocquer de toy, par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes liures, mais à ta doctrine. Tu penſes, toutefois, couurir par là ton impertinence, comme ces mauuais Chirurgiens qui ont des eſtuis dorez, dont ils ne ſe ſçauroient ſeruir; au lieu qu'vn excellent Artiſan ſe fait admirer auec des outils ordinaires. Encore

C'eſt qu'on y traitoit des vices où il eſtoit ſuiet.

Qu'elles ne craignent point les tenebres complices de leur desbauche.

ceux-là les preſtent-ils quelquefois à ceux qui les peuuent mettre en œuure : Mais tu reſſembles à ce chien des Fables, qui eſtoit attaché au ratelier, & ne pouuoit manger du foin, ny ſouffrir que le cheual en mangeaſt. Voila ce que i'auois à dire de ta doctrine; Ie parleray vne autre fois plus amplement de tes deſbauches.

DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas adiouſter foy temerairement au rapport d'autruy.

C'Est vne mauuaiſe choſe que l'ignorance, & qui eſt cauſe de beaucoup de maux : Car elle aueugle les hommes de telle ſorte, qu'ils bronchent à chaque pas, ſans voir ce qui eſt à leurs piez, & n'aprehendent pas vn danger preſent, tandis qu'ils en craignent quelquefois vn qui eſt bien eſloigné. C'eſt elle qui fait la pluſpart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des diuiſions dans les Eſtats & dans les Familles, qui les entraiſnent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui eſt ſon plus dangereux aiguillon. Ie veux donc faire icy la deſcription de ce monſtre, & en emprunter le tableau, d'Apelles. Car ayant eſté accuſé par vn Peintre

jaloux de ſa gloire, d'auoir conjuré contre le Roy Ptolemée, & cauſé la reuolte de Tyr & la priſe de Peluſe; Ce Prince qui auoit eſté nourry toute ſa vie dans les flatteries de la Cour, prit tellement feu là deſſus, que ſans conſiderer la jalouſie qui eſt ordinaire entre les perſonnes de meſme profeſſion, & le peu d'apparence qu'il y auoit qu'vn Peintre euſt entrepris vn ſi grand deſſein, & vn Peintre qui luy deuoit ſa fortune, il s'emporta contre luy comme contre vn traiſtre & vn aſſaſſin; & il luy euſt fait trancher la teſte, ſi l'vn des complices ne l'euſt deſchargé à la queſtion. Mais lors qu'il eut appris ſon innocence, il fut touché d'vn tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accuſateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour ſe vanger de la Calomnie qui luy auoit fait vn ſi mauuais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit vn Prince auec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, aſſis ſur vn Throſne, enuironné du Soupçon & de l'Ignorance. En cét eſtat il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'auance vers luy le viſage tout en feu, auec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche vn flambeau, & traiſne de l'autre par les cheueux vn ieune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore ſon aſſiſtance. Deuant elle marche l'Enuie au viſage hâue & aux yeux louches,

acompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & aiuſtent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, ſous la figure d'vne Dame veſtuë de deüil auec ſes habits deſchirez, qui tourne la teſte vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voila l'Embleſme de la Calomnie, dont ie te veux faire en ſuite vn portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ſes couleurs. Pour commencer par ſa definition, c'eſt vn faux rapport que l'on fait d'autruy en ſon abſence, auquel d'ordinaire on ajouſte foy, ſans donner les moyens à l'accuſé de ſe iuſtifier. On doit donc conſiderer trois choſes dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adreſſe pour meſdire, qui eſt comme le Iuge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il ioüe le principal perſonnage. Perſonne ne doute que ce ne ſoit vn meſchant homme; car les gens de bien ne ſe meſlent point de ce meſtier, & taſchent pluſtoſt à reconcilier les ennemis, qu'à ſemer de la diuiſion parmy les amis. Mais le Calomniateur n'eſt pas ſeulement meſchant, il eſt iniuſte; car il ne ſe contente pas d'accuſer à faux, il empeſche qu'on n'oye l'accuſé en ſa deffenſe, contre l'ordre de la Iuſtice, qui veut qu'on entende eſgalement les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne iniuſtice, quand il rendroit

vn Iugement iuſte, & offenſe meſme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'eſt pas ſeulement iniuſte, mais impie. Cependant, il taſche d'exciter la colere dans l'eſprit de celuy à qui il parle, pour l'empeſcher d'entendre les raiſons de l'accuſé; ce qui adiouſte encore à ſes crimes la mauuaiſe foy. Mais l'homme de bien, quant il accuſe, veut que la defenſe ſoit publique, auſſi bien que l'accuſation, parce qu'il a intereſt que la verité ſoit connuë; comme celuy qui peut vaincre ſon ennemy à force ouuerte, n'vſe point de trahiſon ni de ruſe. Le throſne de la Calomnie eſt dans la Cour des Princes, où regne l'Enuie & la Haine, & où ſe preſentent à toute heure mille occaſions de mentir & de flatter. Car où l'on voit croiſtre à tous momens l'eſperance & l'ambition, là ſont les enuies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuſes. Vn Courtiſan eſt touſiours en garde, comme vn Gladiateur, pour porter le coup de la mort à ſon ennemy, s'il luy donne la moindre priſe; de ſorte qu'à la Cour vn homme de bien qui croit que tout le monde luy reſſemble, eſt en vn inſtant ſupplãté, quoy que celuy qui prẽd ſa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu ſoient enuelopez ſouuent dans vne meſme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de choſe, & qu'il y va de la faueur du

Prince, on eſt perpetuellement aux eſcoutes pour l'obtenir; & la calomnie ſemble le plus court chemin & le plus ſeur. Mais ce n'eſt pas le meſtier d'vn ſot, & il faut eſtre tres-habile pour y reüſſir. Car ſi ſes traits ne ſont trempez dans la vray-ſemblance, ils ſont ſans effet, parce que la verité ne peut eſtre vaincuë que par vn ennemy qui luy reſſemble. Or la calomnie, comme fille de l'enuie, s'attache touſiours à ceux qui ſont les plus éleuez, par vn deſir aueugle de remplir leur place. Mais comme dans vne carriere, chacun taſche de deuancer ſon compagnon, ſoit par art ou par viteſſe; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriuer à la gloire, où les autres ne peuuent paruenir que par ſurpriſe. Cependant celuy qui eſt le premier, eſt touſiours en butte aux autres, & l'obiet de l'enuie & de la haine, ſi bien qu'on luy dreſſe mille pieges le plus adroitement que l'on peut; car s'ils viennent à eſtre deſcouuerts, ils ſont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profeſſion de celuy qu'elle veut calomnier. On accuſe vn Medecin d'empoiſonnement, vn Miniſtre de trahiſon, vn Grand de faire des entrepriſes; mais la paſſion du Prince fournit le plus ſouuent de matiere. On dit à vn jaloux qu'on a deſſein ſur ſa femme; à celuy qui ſe pique d'eſprit, qu'on ſe mocque de ſes ouurages, comme on accuſa Philoxene aupres de

Denis le Tyrã, de blasmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie vn homme aupres de luy d'impieté ou de libertinage, Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voila ce que font les calomniateurs, pour irriter dauantage celuy à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empesche qu'on n'en veuille ouïr la defense. On accusa le Philosophe Demetrius deuant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu desguiser aux Bacchanales, & de n'y auoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust trauesty & n'eust beu du vin en la presence du Roy, & dancé auec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit vn grand crime deuant Alexandre, de ne pas reconnoistre Ephestion pour vn Dieu: Car non content de luy faire vne pompe funebre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'enuy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & vn crime capital de s'en mocquer. Car les Courtisans pour flatter la passion du Prince, luy contoient des chimeres

chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit apparu en songe; Qu'il gueriſſoit ceux qui l'inuoquoient; rapportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; ſi bien qu'Alexandre qui auoit touſiours les oreilles battuës de ces diſcours, les creût à la fin, & ſe glorifia de pouuoir faire vn Dieu qui eſtoit encore plus que de l'eſtre. Combien penſez-vous qu'il y eut alors d'honneſtes gens diſgraciez, pour auoir reſiſté à la paſſion du Prince, ou teſmoigné de l'auerſion pour ſes freneſies. Le Capitaine Agathocles qu'il eſtimoit, alloit eſtre expoſé aux lions, pour auoir pleuré deuant le ſepulcre d'Ephestion; comme s'il l'euſt creû mortel, ſi Perdiccas n'euſt iuré ſes grands Dieux, & particulierement Ephestion, que ce nouueau Dieu luy eſtoit apparu à la chaſſe; & luy auoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnaſt à Agathocles, s'il auoit laiſſé couler des larmes au ſouuenir de ſon amy, & qu'il euſt pitié de l'infirmité humaine. Alexandre eſtant donc de cette humeur, ouuroit vne large porte à la calomnie. Car, comme on attaque touſiours vne place par l'endroit qui eſt le plus foible, le Calomniateur prend touſiours celuy qui l'eſcoute par la partie qui eſt la plus ouuerte à la médiſance; parce que c'eſt le lieu le moins deffendu. Voila les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour miniſtres, le

Comme qui diroit Ange gardien.

dégouſt du preſent, & l'amour de la nouueauté, auec le plaiſir qu'on prend à entendre des choſes extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatoüille tant l'oreille d'vn homme ſoupçonneux & deffiant, que les faux rapports. Il eſt donc aiſé d'attaquer vn cœur expoſé de tous coſtez à la batterie, & de perdre vn innocent qui ne ſe deffend point; car l'accuſé en cette rencontre meurt comme vn homme endormy qu'on tuë dans vne priſe de ville. Ce qui eſt de plus deſplorable, c'eſt qu'on va trouuer ſon amy, comme auparauant, ſans ſçauoir rien de ce qui ſe paſſe; & qu'on donne ſoy-meſme dans le piege. Mais vn homme d'honneur ne condamne point ſon amy ſans l'oüir, & ſans luy donner les moyens de ſe iuſtifier; au lieu que ceux qui preſtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'eſcoutent pas, ou font ſemblant de receuoir ſes excuſes, en attendant l'occaſion de s'en vanger; ſur tout, quand le Calomniateur eſt leur amy, ou qu'il feint de l'eſtre de celuy qu'il accuſe. Car alors on ne peut s'empeſcher d'ajouſter foy à ſon rapport; ſans conſiderer qu'il arriue tous les iours mille ſuiets de rompre, meſme entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque iamais vn ennemy deſcouuert, parce qu'elle perdroit creance; mais ſouuent ſon propre amy, ou pour le moins ce-

luy qu'on feint estre tel, pour monstrer qu'on veut tout sacrifier aux interests de celuy à qui l'on parle. Quelques vns honteux d'auoir ajousté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé, rompent auec luy, comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois desplorer la misere de nostre vie, dont la calomnie est vn des principaux fleaux. Il faut que tu meure, s'escrie Antia, à son mary, ou que tu tuës Bellerophon, qui a attenté à ma pudicité; quoy que ce fust elle-mesme qui l'eust sollicité au mal. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine de sa chasteté, & de la luxure de son hosteſſe; & qu'il ne periſt au prmier combat qu'il eut contre la Chimere; car pour vn semblable sujet, Phedre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'vn, il faut aiouster foy aux rapports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'vn de plus iuste qu'Aristide; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la ialousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, ne dressa-t-il pas des embusches à son parent, son amy, & son compagnon d'armes? Socrate fut accusé d'impieté, Miltiade, & Themistocle de trahison, apres auoir rendu de tres grans seruices à leur patrie. Ie passe plusieurs

Vlysse & Palamede.

autres exemples qui ſont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occaſion l'homme ſage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Vlyſſe au chant des Sirenes, & n'aiouſtera point de foy aux rapports qu'auec beaucoup de circonſpection, mais demeurera ſur la défiance. Il eſt ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laiſſer celle de noſtre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la choſe en ſoy-meſme, ſans auoir eſgard aux perſonnes. Car le contraire eſt la marque d'vn eſprit bas & abiect, qui ſe laiſſe emporter en ieune-homme: & c'eſt l'vne des plus grandes iniuſtices qu'on puiſſe commettre. Il ne faut defferer ni au iugement, ni à la paſſion d'autruy; ne conſideret pas dauantage l'accuſateur que l'accuſé, & ſe défier touſiours de celuy qui a le plus d'eſprit & le plus d'adreſſe. Cependant, la cauſe de ce mal-heur eſt en l'obſcurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car ſi l'on pouuoit penettrer dans ſes ſentimens, la Calomnie ſeroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui diſſiperoit toutes ſes tenebres par ſa lumiere.

L'APOPHRADE, OV LE MAVVAIS GRAMMAIRIEN.

C'eſt vne inuectiue contre vn homme qui auoit condamné le mot d'Apophrade, qui ſignifie proprement, vn iour malencontreux.

ON voit bien que tu ne ſçais ce que ſignifie le mot d'*Apophrade*; autrement tu ne m'aurois pas accuſé de barbarie pour t'y auoir comparé. Mais nous parlerons tantoſt de ſa ſignification; ie me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aiſle la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette inſecte qui crie aſſez haut d'elle-meſme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainſi, ce Poëte porté de ſon naturel à la Satyre, laiſſoit à iuger ce qu'il feroit, eſtant offenſé. C'eſt dequoy ie t'auertis maintenant, non pas pour me comparer à vn ſi grand perſonnage, mais pour te dire que tu as fait pluſieurs choſes qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il aſſocieroit aueque luy Hipponax & Simonide; car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'eſtoient rien au prix de toy. Cependant, il ſemble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaiſie, de reprendre *Anciens Satyriques.*

ce mot, pour descouurir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire esclater tes autres defauts. Car outre que i'ay quelque talent dans la Satyre, ie connois tes vices dés l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardiesse pour les publier. Ie parle de la sorte, parce qu'il ne seruiroit de rien de t'en auertir en particulier, pour tascher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces sales animaux qui viuent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables, & que ton ignorance est si publique, qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'vn asne. Mais ie les veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que ie sois le seul qui les ignore. Qui appellerons-nous à nostre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui est ton plus grand ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cét Auteur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par vne inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra

Comme qui diroit la Raison.

retirer à la bonne heure, & nous laiſſer faire le reſte, parce que nous ſommes aſſez capables pour te confondre, & qu'il n'eſt pas ſeant à vn Dieu de parler de ſi grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'auertiſſement. Ce Sophiſte qui contrefaiſoit le Philoſophe, c'eſt de toy qu'il parle, vint vn iour aux jeux Olympiques pour y reciter vne harangue, qu'il auoit compoſée ſur le ſuiet de Pytagore, lors qu'on le voulut empeſcher de participer aux myſteres d'Eleuſine, à cauſe qu'il eſtoit eſtranger, & qu'il auoit eſté Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Eſope, eſtoit toute parée des plumes d'autruy, & baſtie de pieces rapportées. D'ailleurs, elle eſtoit premeditée de long temps: mais pour faire croire qu'il l'auoit faite ſur le champ, il fit tant par l'vn de ſes amis, que lors qu'il demanda vn ſuiet tout haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne joüoit pas bié ſon perſonnage, & qu'il rapportoit des choſes tirées de loin & eſtudiées, perſonne ne ſe pouuoit empeſcher de rire, & de faire ſigne à cét amy qu'on reconnoiſſoit bien la fourbe; quoy que noſtre Sophiſte taſchaſt de ſuppléer à tout par ſon impudence. Quelques vns donc à meſure qu'il parloit, ne faiſoient autre choſe que remarquer les endroits qu'il auoit deſrobez des Anciens. Celuy qui a fait ce Diſcours, & qui

m'a introduit icy eſtoit de ceux-là ; car il ne ſe pouuoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'euſt-il pas ry d'vne ſi grande & ſi publique effronterie? Outre qu'il eſt aſſez porté au ris de ſon naturel. Mais il ne pût s'épeſcher d'éclater vne fois tout haut, entendant cét aſne qui vouloit comme on dit ioüer de la lyre, ce que ce galand-homme aperçeut en ſe retournant, & c'eſt ce qui les a mis mal enſemble. Or c'eſtoit le commencement de l'année, ou pluſtoſt le troiſieſme iour de la grande nouuelle Lune, où les Romains ſuiuant vne couſtume ancienne, font des vœux & des ſacrifices, pour tout le reſte de l'an; ſur la creance que les Dieux eſcoutent alors plus attentiuement nos prieres. En cette grande feſte donc, & ces Calendes ſacrées, celuy-cy voyant nôtre impoſteur qui eſtaloit ſes larcins ſous le nom de Pytagore; comme il le connoiſſoit parfaitement, & qu'il ſçauoit ce qu'il faiſoit, & ce qu'il ſouffroit tous les iours, où il auoit eſté meſme ſurpris; il dit à vn de ſes amis qui eſtoit prés de luy, Sortons d'icy, que cét infame par ſes abominations ne nous change ce iour heureux en vn funeſte, & il ſe ſeruit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, noſtre impoſteur ne l'eut pas plus toſt ouï, que pour ſe vanger de cette raillerie, il s'eſcria; Quelle beſte eſt-ce qu'*Apophrade*? Eſt-elle maſle ou femelle, terreſtre, ou aquatique? car

Du mois de Ianuier.

pour

pour moy, ie ne la connois point. Mais en penſant expoſer l'autre en riſée, il s'y expoſa luimeſme, & fit voir ſon ignorance. C'eſt là le ſujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improuiſte, ignore les choſes les plus vulgaires, & que les artiſans de la Grece ſçauent. Voilà ce qu'auoit à dire le Prologue; c'eſt à moy d'acheuer le reſte, & de repreſenter icy ce que tu as fait en diuerſes parties du monde, & ce que tu fais preſentement à Ephéſe, qui eſt le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuure de ta Morale. Mais auparauant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il ſi fort? Eſt-ce qu'il eſt barbare, & que tu ne l'as pû ſouffrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Athénes? Tu prouueras pluſtoſt à vn Athénien, que Cecrops & Erectée eſtoient eſtrãgers, que ce terme icy. Car il y en a pluſieurs qui leur ſont communs, auec le reſte des Grecs; mais celui-cy leur eſt propre, & ils s'en ſeruent pour exprimer vn iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, ſoit pour quelque grande deffaite qui eſt arriuée ce iour là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'eſt pas peut-eſtre ſeant d'apprendre ces choſes à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne ſçais point, qui ſont

beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu, de ne le pas ſçauoir? car encore qu'on te deut permettre d'ignorer les autres choſes, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, appeller vn iour malencontreux, d'vn autre nom, ſi tu veux parler comme l'on a fait à Athenes. Mais tu diras peut-eſtre qu'il n'eſt plus en vſage, & qu'il ne ſe faut pas ſeruir de mots que l'on n'entend point. Il eſt vray que i'ay failly de m'en ſeruir en ta preſence; car ie deuois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendiſſes; mais il faut parler Grec auec les Grecs. D'ailleurs, ce mot eſt de ceux qui ſe ſont conſeruez en vſage dans cette grande reuolution qui arriue tous les iours dans les Langues; & ie rapporterois le nom de ceux qui en ont vſé, ſi ie ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Hiſtoriens qui te ſont inconnus. I'aurois pluſtoſt fait de dire ceux qui ne s'en ſont pas ſeruy; quoy que pour te dire la verité, ie n'en ſçache point, & t'offre quelque honneſte preſent, ſi tu peux nommer quelqu'vn qui ait exprimé autrement la choſe qu'on veut ſignifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où ſont ſituées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-eſtre qu'il eſt bon, mais non pas au ſens que ie l'ay pris, ou bien que ie l'ay

allegué hors de propos. Ie te ſatisferay encore là-deſſus, ſi tu és capable de raiſon. Car les Anciens ſe ſont ſeruis de pluſieurs pareilles metaphores, contre ceux qui te reſſembloient ; Ils ont appellé vn Orateur qui changeoit a toute heure d'auis, *Cothurne*, pour marquer ſon inſtabilité, à cauſe de la peine qu'il y a de marcher auec ces brodequins. Vn autre, *Lypaé*, qui auoit accouſtumé de troubler les Aſſemblées. Vn autre, *Hebdomas*, qui railloit & folaſtroit auec le peuple, cõme les eſcoliers font aux iours de congé. Pourquoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Apophradé*, vn mal-encontreux perſonnage comme toy ; Car il eſt certain que lors que nous rencontrons quelque choſe de mauuais augure, & particulierement le matin, comme vn chaſtré, vn boiteux, ou vn ſinge, nous auons couſtume de rentrer auſſi-toſt, comme ſi ce iour-là nous deuoit eſtre funeſte. Si le premier iour de l'an donc, on trouue vn homme comme toy, qui paſſe pour vn infame, vn meſchant, vn impoſteur, vn parjure, vn monſtre, vne peſte, ne le fuira-t-on pas comme vn oiſeau de mauuais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre mal-encontreux? Tu ne te dois pas faſcher de ces mots, car il me ſemble que tu fais gloire de la choſe ; outre que tu aurois bien de la peine à prouuer le contraire à tes citoyens, qui ſçauent comme

Ou, vn homme dont la vie eſtoit inconſtante.

Trouble.

C'eſt qu'ils auoient congé vne fois la ſemaine.

tu-as veſcu dés ton enfance, & comme tu te mis au ſeruice d'vn gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, iuſqu'à ce qu'il te quitta, comme on fait vn habit lors qu'il eſt vſé. Tu ſeruis depuis au Theatre, & fus auec vne compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faiſois le Prologue, & entrois paré auec des brodequins dorez, & vn habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audiance. Mais maintenant tu-és deuenu Orateur; c'eſt pourquoy quand on le ſçaura en ton païs, on croira voir deux Thébes & deux Soleils, comme cet Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoy que ce ſoit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & vn tres-agreable ſejour. Mais tu-as honte de ton premier meſtier, & craindrois d'oüir en allant par les ruës, Voilà celui que nous auons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuſer à ces choſes; car quelle impudence égale la tienne? & qu'as-tu iamais trouué de honteux? I'apprens que tu poſſedes dans la ville de ta naiſſance vn grand Palais, à comparaiſon duquel le tonneau de Diogene pourroit paſſer pour le thrône de Iupiter. Tu ne pourrois donc empeſcher que tes citoyens ne te priſſent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reſte de la Syrie eſt de meſme ſentiment. Tout Antioche a veu comme tu deſbauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarſe. Mais

il n'eſt pas honneſte de remuër ces ordures, & tu ſçais comme on vous ſurprit tous deux, ſi ce n'eſt que tu l'ayes oublié, à cauſe que tu n'as point de memoire. Tu n'és pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif aprés ces beaux exploits de Syrie, lors que tu eſtois talonné par les Fripiers, qui t'auoient preſté les habits, auec leſquels tu trouuois à diſner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'eſt-elle pas teſmoin de tes débauches, auſſi bien que celle d'Antioche? Oüy ſans doute, puis qu'elles y ont eſté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencõtras qu'vn homme dans toute la ville, à qui tu puſſes perſuader ton innocence, & qui te ſeruiſt de ſupport, & te donnaſt à viure. Tu me permettras de taire ſon nom puis-qu'il eſt connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te ſouuient-il quand il te ſurprit entre les genoux de ce jeune Eſchanſon? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta preud'hommie, s'il n'auoit perdu les yeux? Auſſi te chaſſa-t-il honteuſement, & purifia ſa maiſon aprés ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies en ſuite de ta renommée & de ta gloire; & ie m'eſtonne qu'il y en ait maintenant qui trouuent à redire à ce que tu fais dans Epheſe, s'ils n'ont perdu la memoire, auſſi bien que toy. Il eſt vray que tu y as adjouſté à tes autres deſbauches, celles des femmes; & aprés

cela, tu trouues eſtrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on ſe ſerue d'vn terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allaſt baiſer pour recompenſe? Il vaudroit mieux baiſer vn aſpic ou vne vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morſure, à l'aide de quelque contrepoiſon; mais aprés s'eſtre ſoüillé de tes baiſers, on n'oſeroit approcher des Autels; & c'eſt vn crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu railles des paroles des autres, ſans prendre garde à tes actions. Pour moy, i'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'auoir dit. Ce ſont les barbariſmes & les ſolœciſmes que tu prononces tous les iours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent auec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu auſſi appriſe? ſi ce n'eſt dans quelque vieux bouquin, ou dans les liures de Philénis, que tu as touſiours entre les mains, & qui ſont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que i'en ſuis venu iuſques-là; Que dirois-tu, ie te prie, ſi ta langue t'appelloit en Iuſtice, & qu'elle te fiſt ces reproches? Quoy ingrat! aprés t'auoir retiré de la neceſſité, & t'auoir rendu celebre ſur les Theatres, en te faiſant ioüer le perſonnage tantoſt d'vn Heros, & tantoſt d'vn Dieu; Aprés t'auoir nourry maiſtre d'Ecole; Apres t'auoir fait paſſer pour Orateur, & reciter ces belles Haran-

gues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire ; eſtoit-il iuſte pour recompenſe, de me faire ſeruir à tes ſaletez ? N'eſt-ce pas aſſez des menſonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les iours, ſans parler de tes ſottiſes & de tes impertinences. Me falloit-il occuper la nuit à vn infame miniſtere, & me faire ſouffrir mille opprobres ? Il y a d'autres membres qui ſont deſtinez à cét office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Philoméle. Car les langues de ceux qui ont deuoré leurs enfans, ont moins eu à ſouffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, ſi ta langue parloit de la ſorte, & qu'elle priſt ta barbe à témoin, que luy répondrois-tu ? Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprenoit d'vn crime que tu venois de commettre ? Que c'eſtoit par là que tu t'eſtois mis en credit. Car d'où vient, à ton auis, la grandeur de ta reputation ? Crois-tu que ce ſoit de tes Harangues ? Il ſuffit, me diras-tu, que ie ſois illuſtre par quelque biais que ce ſoit. Veux-tu que ie rapporte tous les fobriquets qu'on t'a donné en diuers lieux, où tu as eſté ? C'eſt vne choſe eſtrange, que tu n'ayes pû ſouffrir vn mot, aprés auoir ſouffert tant d'infamies. On t'appelloit en Syrie, Rhododaphné. *Laurier rose.* Pour quel ſujet ? i'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Paleſtine on t'appelloit, la Ronce, à cauſe que ta

barbe piquoit tes beaux amoureux ; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancie, parce que tu faillis à estre suffoqué par vn matelot, qui te l'enfonça iusqu'au gosier. Pour les Atheniens, sans tant de mistere, ils ne firent qu'ajoûter vne lettre à ton nom, & te nommer Atimarque ; car tu deuois auoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquinés a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour auoir contrefait celui d'Homere dans vne desbauche, afin d'ajouster cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yure, qui attendois l'attaque de ton Vlysse, c'est à dire d'vn jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te creuer l'œil ; mais il gauchit vn peu, & t'enfonça la machoire, ou plustost comme vn autre Carybde, tu ouuris la gueule pour l'engloutir lui & son nauire. Cependant, d'vne desbauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yurognerie. Et aprés cela tu trouues estrange que l'on te nomme Apophrade ? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbin ? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louër ? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont connus maintenant, iusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher vne en mariage à Cyzique ;

Sans honneur. Timarque.

que; Ie ne veux point, dit-elle, d'vn homme qui a beſoin d'vn autre homme. Et aprés cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raiſon; car tout le monde ne peut pas inuenter de belles phraſes comme les tiennes; Qui ſeroit ſi inſolent que de demander vn trident, au lieu d'vne eſpée, pour venger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant ſur trois chefs, auoit deffait les principales forces de la Grece auec vne arme à trois pointes, & qu'il eſtoit le chien à trois teſtes? Il y a cent autres choſes dans tes Harangues, dont il ne ſe faut pas ſouuenir, non plus que des fautes que la pauureté te contraint de faire, comme de dénier vn dépoſt en iugement, dérober en demandant l'aumoſne, & pluſieurs autres friponneries. Il faut pardonner à vn homme qui meurt de faim, s'il taſche à ſubſiſter du mieux qu'il peut; mais ce qui eſt inſupportable, c'eſt que tes deſbauches abſorbent, ce que tes crimes ont acquis. Il eſt vray que tu as fait depuis peu vn trait qui merite d'eſtre loüé; c'eſt que ſçachant le meſtier de Tiſias, tu as ioüé le perſonnage de Diſcorax, en deſrobant trente pieces d'or à ce vieux fou, qui à cauſe de Tiſias a donné par ſurpriſe ſept cens cinquante dragmes d'vn liure. Ie pourrois dire bien d'autres choſes, mais ie n'en ajouſteray qu'vne. Fay ce que tu voudras, & ne ceſſe de pecher contre toy-meſme; mais ne fais

Ou, pour le Tricarenus.

plus cecy, car il n'eſt pas iuſte que ceux qui viuent de la ſorte, & qui trahiſſent leurs amis, comme tu fais, ſoient ſous vn meſme couuert, ni boiuent & mangent auec les autres. N'ajouſte point auſſi les baiſers aux complimens, & particulierement quand tu ſalueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuſe. Enfin, puis-que i'ay commence à t'auertir en amy, ne t'amuſe plus à parfumer vne teſte blanche, ni à te faire arracher le poil où tu ſçais. Car ſi c'eſt pour la propreté, tu en deurois faire autant par tout; mais pourquoy te parer en des lieux qu'il n'eſt pas honneſte de montrer? Il ne te reſte que les cheueux blancs, pour paroiſtre ſage; épargne-les donc, & particulierement ta barbe; & ſi tu peux, ne fay tes ſaletez que de nuit, afin que la lumiere n'en ſoit point ſoüillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réueiller, comme on dit, le chat qui dort, ni condamner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuſe. En veux-tu dauantage, car ie t'en diray tant que tu voudras, bien aſſeuré que ie ne manqueray iamais de matiere. Vn infame comme toy deuoit craindre d'offenſer vn homme d'honneur. Tu diras peut-eſtre que ie t'ay attaqué par des Enygmes que tu n'entens point; Comme ſi tu ne ſçauois pas le nom des crimes que tu commets? Mais ie te permets d'en rire, ſi ie ne ſuis vengé au double. Pren

On mettre du depilatoire.

Ou, pour la fauſſeté.

garde ſeulement à l'auenir comment tu viuras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que ſelon le dire d'Euripide, *l'infelicité eſt la fin d'vne bouche ſans retenuë, auſſi bien que de la folie & de la meſchanceté.*

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut ſi tranſporté, en voyant la beauté de la riuiere du Cydne, auec la clarté & la fraiſcheur de ſes eaux, qu'il ne put s'empeſcher de s'y baigner, parce qu'elle n'eſtoit pas trop profonde, ni ſon cours trop violent. Ie me ſens de meſme épris d'amour, à la veuë d'vn Palais ſi beau & ſi magnifique, & touché du deſir d'en connoiſtre toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait vne plus grande marque de ſtupidité & de barbarie, que de s'eſtimer indigne de poſſeder ce qui eſt beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les perſonnes d'eſprit n'admirent pas en ſilence les belles choſes, comme font les autres; mais ils aiment à ſe répandre en loüanges, pour payer en quelque ſorte leur hoſte, & faire voir qu'ils ſçauent bien remarquer ce qui eſt digne de l'eſtre, & reconnoiſtre les faueurs que l'on leur fait. Or de le loüer ſimplemẽt, cela peut eſtre

bon pour ceux qui ne peuuent rien dauantage, comme ce ieune Insulaire qui contemploit le Palais de Ménélaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y auoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre ; Mais de faire vne harangue à sa loüange, dans vne compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoustez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans vn si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Echo se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher ; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans vn Palais tout brillant d'or & de lumiere ? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & réueille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égaler, comme le courage d'Achille se sentit esmeu par la veuë des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'vn Platane, & sur les bords verdoyans d'vne fontaine, & n'auoit point de honte à son âge d'inuoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour ; Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement,

Télémaque.

pour inſpirer celuy qui vient chanter les loüanges d'vn ſejour ſi agreable ? Car nous ne parlons pas icy ſous des arbres, ni dans vn Palais qui n'ait rien de recommendable que ſon opulence, comme celuy du Roy de Perſe; mais dans vn chef-d œuure d'Architecture, où l'art ſurpaſſe la matiere, toute precieuſe qu'elle eſt, & qui ne demande pas vn ſpectateur ruſtique, mais ſçauant. Pour commencer donc ſa deſcription, il eſt tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y ſont gardées. Les vens le peuuent rafraîchir en toute ſaiſon; & comme il eſt percé de tous coſtez, la liberté de la veuë ne contribuë pas peu à ſon embelliſſement. Les ornemens n'y ſont pas entaſſez les vns ſur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme vne honneſte femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'eſt pas tout ſemé de feux, car autrement, au lieu d'eſtre agreable, il ſeroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtiſanes d'eſtre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour ſe faire admirer par la richeſſe de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent aſſez par leurs vertus, & aimeroient mieux eſtre ſans parure, que d'en trop auoir. L'or eſt donc icy menagé, comme dans les beaux ouurages, où on le meſle parmy

la pourpre & l'yuoire, pour en rehauſſer l'éclat, & non pas pour l'eſtouffer; & il ſemble ajouſter à la lumiere du iour, vne lumiere plus precieuſe. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce ſuperbe edifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapiſſeries, aux fleurs d'vn parterre, ſi ce n'eſt que celles-cy flétriſſent, & que les autres ſont immortelles, comme n'eſtant iamais ſoüillées par l'attouchement d'vne main groſſiere, & ne ſouffrant que l'approche de la veuë. D'ailleurs, il y a icy vn Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'vne partie de l'année. Qui ne ſeroit donc touché de tant de merueilles, & picqué de les décrire, quand on deuroit eſtre ſurmonté par la grandeur de ſa matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à ſoy; & il ſemble qu'il y ait du plaiſir à courre dans vne belle carriere, où l'on imprime doucement ſes pas, & que c'eſt alors qu'on s'abandonne à la courſe. Le Pâon à l'entrée du Printemps, lors qu'il voit naiſtre les premieres fleurs, qui ſont non-ſeulement plus belles, mais, s'il faut ainſi dire, plus fleurs que les autres; eſtale auec plus de magnificence l'or & l'azur de ſes aiſles; & diſpute auec le Printemps, à qui produira de plus belles choſes. Il fait la roüe; Il ſe tourne & ſe mire dans ſes

plumes, dont l'éclat eſt redoublé par celuy de la lumiere, qui ne ſe contente pas d'embellir ſes couleurs, mais les multiplie. Cela arriue particulierement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ſes aiſles, & reſſemblent chacun à vn arc-en-ciel, qui change de couleur ſelon les diuers aſpects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à ſoy, quand ſa ſurface eſt vnie comme la glace d'vn mirouër, & qu'on la peut appeller à bon droit, le mirouër des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux deſirent alors de s'embarquer & de s'eſloigner du riuage; ſur tout, lors qu'on voit vn petit vent enfler doucement les voiles, & le nauire couler legerement ſur les ondes. Il en eſt de meſme de ce Palais, dont la beauté m'enchante & me rauit, iuſqu'à me perdre dans ſes loüanges. Et ie m'imagine que quand ie ſerois ſans éloquence, elle ſuppléeroit à mon defaut. Mais ne me trompé-je point auſſi dans ce rauiſſement; & les merueilles qui ſont icy, ne nuiſent-elles point pluſtoſt à mon deſſein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des ſpectateurs de deſſus leur viſage, pour les ietter ſur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans vn lieu remply de tant de beautez diuerſes, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs ſont plus occupez que leurs oreilles; & que la

lumiere de ſon diſcours eſt obſcurcie, comme celle d'vn flambeau par vne plus grande lumiere. Ajouſtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux ſi eſleuez, & qu'on ne l'entend pas ſi diſtinctement, ſoit parce qu'elle fait comme vn Echo qui la trouble, ou parce qu'elle eſt abſorbée dans ces voûtes, comme le ſon de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeſte. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celuy qui parle, qu'elle l'eſtonne pluſtoſt, & l'intimide, par vne iuſte crainte, de n'auoir rien qui ſoit digne d'vn Palais ſi admirable, & d'vn auditoire ſi celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne ſert qu'à rendre ſa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne ſert qu'à découurir dauantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroiſtre ſa foibleſſe. C'eſt ce que celuy-là dans Homere ſemble auoir bien reconnu, lors qu'il s'excuſe ſur ſon ignorance, pour faire que ſa Harangue ſoit plus admirée, parce que ce qui eſt beau, ne tire pas ſon luſtre de ce qui l'égale ou qui le ſurpaſſe, mais de ce qui eſt moins beau que luy. Ioignez à cela, que la veuë de celuy qui parle, auſſi bien que l'oreille de celuy qui entend, eſt diuertie par la beauté des objets qui l'empeſchent de ſonger à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choſes, pour détourner les aſſiſtans de la contemplation

plation de ce qu'ils voyent ; car d'auditeurs, ils ſont deuenus ſpectateurs. Si toſt qu'on eſt entré icy, on ſe trouue eſblouï de tant de clartez, qu'il faudroit auoir perdu l'vſage des yeux, pour conſeruer celuy des oreilles, ou s'aſſembler de nuit comme le Senat de l'Areopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enſeignent aſſez les auantages de la veuë ſur l'oüie, puis-que les vnes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en paſſant viſte on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple meſme du Pâon fait contre nous. Car toutes les Muſiques du monde ne ſeroient pas capables de nous diuertir de la contemplation de ſa beauté, quand il déploye ſes aiſles au Printemps, & qu'il eſtale toute ſa pompe & ſa magnificence. Herodote dit que l'oüie eſt plus infidele que la veuë, & par là il donne l'auantage aux yeux par deſſus les oreilles ; & auec raiſon. Car les paroles ont des aiſles, & s'enuolent à meſme temps qu'on les prononce ; mais le plaiſir de la veuë ſubſiſte, & lance coup ſur coup des traits redoublez, & par ce moyen inéuitables. Mais pourquoy chercher des preuues plus loin, puis-que tandis que nous parlons, ie vous voy ietter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures ; dequoy vous ne deuez pas auoir honte, car le plaiſir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut

beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, iointe à la beauté & à l'vtilité des hiſtoires anciennes qui y ſont dépeintes, a beaucoup de pouuoir ſur l'eſprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, ie vous les veux deſcrire, pour ioindre en quelque ſorte le plaiſir de la veuë à celuy de l'oüie, & remporter ainſi l'auantage. Car vous m'excuſerez aiſément quand ie n'atteindray pas à la perfection de ce qui eſt icy dépeint, parce que la peinture de la parole eſt bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que ie vous repreſente ſans couleur & ſans pinceau, ce qui y eſt exprimé auec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Hiſtoire Grecque, iointe à celle d'Ethiopie. Voilà Perſée qui tuë vn monſtre marin, & qui enleue Andromede. Conſiderez comme en peu d'eſpace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat, du haut d'vn rocher. Conſiderez l'épouuentable regard du monſtre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuſe hardieſſe du Cheualier. Voyez comme il luy oppoſe ſon bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduſe, tandis qu'il luy deſcharge vn coup d'eſtramaçon ſur la teſte. Le

Peintre a peint comme hors d'œuure, ſon vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, ſans lequel il ne pouuoit mettre fin à l'auanture. Aprés vient vn exemple illuſtre d'amitié, qui ſemble eſtre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreſte, qu'on croit morts, ſont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la deſrobée, ils tuënt Egyſthe; car Clytemneſtre eſt deſia morte, & eſtenduë ſur ce lict à demy nuë. Voyez comme toute ſa Cour eſt eſtonnée de cet aſſaſſinat; les vns pleurent, les autres crient, ou ſemblent crier; ceux-cy cherchent à ſe ſauuer, ceux-là reſiſtent en vain. Mais le Peintre a paſſé adroitement ce qu'il y auoit de plus criminel, & n'a pas voulu repreſenter le fils tuant ſa mere, parce que cela euſt fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultere de ſa famille, & le meurtrier de ſon pere. En cet autre tableau eſt vn paſſetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chaſſeur aſſis ſur ce roc, auec vn lievre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent ſauter aprés. Apollon, qui aime ce beau fils, eſt tout proche, qui ſouſrit de cette action. En ſuite eſt encore Perſée, qui execute l'entrepriſe des Gorgones, & coupe la teſte à Meduſe, eſtant à couuert du bouclier de Minerue. Mais il ne ſçait pas encore quelle ſera la fin de l'auenture, & n'a pas veu la teſte de la Gorgone

placée dans le bouclier ; car il ſçait bien que la veuë en eſt mortelle. Vis à vis de la porte eſt en relief ſur la paroy, le Temple de Minerue, où l'on voit cette Deeſſe de marbre blanc, ſans ſon équipage de guerre. Elle paroiſt en vn autre eſtat au tableau voiſin, où Vulcain la pourſuit, tranſporté de ſon amour; & de la violence de ſa paſſion, naiſt vn monſtre demi-dragon & demi-homme. Ce qui ſuit eſt vne vieille hiſtoire d'Orion aueugle, qui porte quelqu'vn, qui lui montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouurer la lumiere; & le Soleil qui paroiſt guerit ſon aueuglement; ce que Vulcain contemple de l'Iſle de Lemnos. Aprés, eſt Vlyſſe qui contrefait le fou, pour ne point aller au ſiege de Troye. Voyez les Ambaſſadeurs d'Agamemnon, qui l'y conuient de la part de leur Maiſtre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de ſa fureur, tant en ſon viſage effaré, qu'en ſa charrüe attelée à rebours, de deux animaux diſſemblables, auec leſquels il laboure le riuage. Palamede pour oppoſer vne feinte à vne autre, fait ſemblant de vouloir tuer ſon fils, ou pluſtoſt le couche ſur le ſillon, afin que le coutre de la charrüe le tüe en paſſant. Le pere à ce danger s'arreſte; & en ce faiſant deſcouure ſa fourbe. La derniere hiſtoire eſt celle de Medée, qui, tranſportée de rage & de jalouſie, regarde ſes enfans

On au deſſus, vers le milieu de la ſale.

On qui meine á, &c.

de trauers, & medite desia vn sanglant dessein. La voyez-vous auec vne espée nüe à la main, toute preste à l'executer. Ces petits innocens luy soûrient, ne sçachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vostre veüe, & la destournent sur des objets estrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Ie ne me dédis pas pourtant, de ce que i'ay dit à son auantage; mais i'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre attention, & pour vous representer les merueilles de ce chef-d'œuure, dont i'auois entrepris la loüange.

DE CEVX QVI ONT LONG-TEMPS VESCV.

VOICY la liste de ceux qui ont long-temps vescu, que ie te presente, illustre Quintile, aprés l'auoir faite sur vn auertissement que i'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme ie le dis alors à quelques-vns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, ie me contentay de prier les Dieux qu'ils te conseruassent long-temps en vie auec toute

ta famille, tant pour l'intereſt de tous les honneſtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme ie reſuois là-deſſus, parce que le ſonge me ſembloit pronoſtiquer quelque choſe de bon, ie crus que c'eſtoit de toy qu'il vouloit parler; & i'ay attendu le iour de ta naiſſance, comme le plus propre à te faire ce preſent, & à te conſacrer quelque fruit de mes eſtudes. Cela te pourra donner auec l'eſperance d'vne longue vie, les moyens d'y arriuer, en viuant comme ceux dont ie te conteray l'hiſtoire. Et pour commencer, Homere qui eſt le plus ancien Eſcriuain qui nous reſte de l'antiquité, dit que Neſtor, qu'il propoſe pour vn exemple de prudence & de ſageſſe, auoit veſcu trois âges d'homme, ſain de corps & d'eſprit; car ie ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent vne fois autant à Tireſias; ce qui vient peut-eſtre de la ſainteté de ſes mœurs, & de la pureté de ſa façon de viure. Il y a des profeſſions où l'on vit long-
Les Scribes. temps, Teſmoin les Preſtres d'Egypte, & les Interprétes des myſteres parmy les Aſſyriens & les Arabes, ſans parler des Mages de Perſe & des Gymnoſophiſtes des Indes, à cauſe du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a meſme des Nations toutes entieres qui ménent vne longue vie comme les Seres, ſoit à cauſe de la bonté du païs & du climat, ou

parce qu'ils ne boiuent que de l'eau. Mais on dit qu'ils viuent iuſqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens vn peu moins, en ſe nourriſſant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les ſens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-temps veſcu pour auoir mené vne forme de vie conuenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illuſtre exemple que nous ayons, eſt celuy de noſtre Prince, de qui l'heureuſe & longue vie, comble de toutes ſortes de felicitez cét Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de reſpect enuers les Dieux, & dont le regne a eſté tres-floriſſant, veſcut plus de quatre vingts ans, comme fit auſſi Seruius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe veſcut plus de quatre-vingts & dix ans, dans vne parfaite ſanté, s'eſtant retiré à Cumes depuis ſon exil. I'ajouſteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont auſſi veſcu long-temps, & à la fin ie te donneray la liſte des Romains qui ſont paruenus à vne longue vieilleſſe, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'eſperance de conſeruer encore l'Empereur pluſieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tarteſiens, veſcut cent cinquante ans, ſi l'on en veut croire Ana-

Marc. Ant. rele.

créon & Herodote ; car les autres n'en ſont pas d'accord ; & Agathoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au rapport des Hiſtoriens Démocarés & Timée. Hieron Roy de Syracuſe, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, aprés en auoir regné ſoixante & dix, comme diſent Demetrius Calliſtianus, & pluſieurs autres. Anteas Roy de Scythie, mourut en vne bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens auſſi enuiron le meſme âge, en combattant à cheual, dans vne guerre qu'il eut contre ce meſme Prince. Terés Roy des Odryſiens, alla iuſqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine, ſurnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts vn, dans vn combat contre Seleucus & Lyſimacus en Phrygie, au rapport d'Hieronyme, qui y eſtoit ; qui dit preſque la meſme choſe de Lyſimachus auſſi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine, & en veſcut quatre-vingts, au rapport de Medie, & des autres Hiſtoriens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouuerna la Macedoine ſous pluſieurs Rois, en veſcut autant & vn peu dauantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de ſon ſiecle, veſcut quatre-vingts ans, apres en auoir

auoir regné quarante deux; & auant ſa mort, laiſſa l'Empire au plus ieune de ſes fils, ſurnommé Philadelphe. Philetére le premier Roy de Pergame, qui eſtoit Eunuque, mourut à quatre-vingt ans; & Attalus, l'vn de ſes ſucceſſeurs, qu'on a nommé auſſi Philadelphe, vers qui Scipion fut enuoyé, en a veſcu quatre vingts deux. Mitridate Roy de Pont, ſurnommé le Bâtiſſeur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, pourſuiuy par Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronime, & les autres Hiſtoriens. Ariarathés Roy de Cappadoce, veſcut quatre vingts deux ans, au rapport du meſme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut attaché à vn gibet par Perdicas, aprés auoir eſté pris en vn combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perſe, mourut âgé de cent ans, comme il eſt graué ſur les colonnes qui ſeruent de bornes à la Perſe & à l'Aſſyrie, à quoy ſemble s'accorder Onéſicrite; encore ne mourut-il pas de mort naturelle, mais de dépit; ayant appris que la pluſpart de ceux qu'il aimoit auoient eſté tuez par ſon fils Cambyſes, ſous vn faux ordre. Artaxerxes Mnémon, à qui le ieune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts ſix ans; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Vn autre Roy de Perſe de meſme nom, qu'Iſidore Caracénien dit auoir regné vn peu auant ſon

temps, fut tué en trahiſon à quatre-vingts treize ans par ſon frere Goſithrés. Sinarthocle Roy des Parthes, eſtant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en regna ſept. Tigranes Roy d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyſpaſine, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut auſſi de maladie à meſme âge; & Torée le troiſieſme d'aprés luy, à quatre-vingts douze. Artabaze, le ſeptieſme aprés Torée, commença à regner à quatre-vingts ſix ans, à ſon retour des Parthes. Mnaſcirés Roy des Parthes, veſcut quatre-vingts ſeize ans; & Maſſiniſſa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, aprés en auoir regné ſoixante; & eut vn fils à quatre-vingts ſix ans, tant il eſtoit robuſte & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguſte fit Roy du Boſphore, combatit vaillamment & à pié & à cheual, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant appris qu'Auguſte auoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Iſidore Caracenien dit que Goëſe, qui de ſon temps eſtoit Roy des Omaniens, en l'Arabie heureuſe, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Hiſtoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont veſcu auſſi fort long-temps, par vn grand ſoin

Ou, ramené par les Scythes.

Ou, que ſes Soldats s'eſtoient mis du party de Scribonius.

de leur ſanté, nous en rapporterons auſſi les exemples, & premierement ceux des Philoſophes. Democrite ſi celebre, mourut d'abſtinence à cent quatre ans. Xenophile le Muſicien, qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Athénes où il auoit eſtably ſa demeure, au rapport d'Ariſtoxene. Trois des ſept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, veſcurent chacun cent ans; & Zenon chef de la ſecte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de ſon Eſchole, il s'eſcria; Que me veux-tu? & eſtant de retour chez luy, il s'abſtint de manger, & mourut. Cleanthe ſon ſucceſſeur & ſon diſciple, eut vne apoſtume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & ſe laiſſa mourir de meſme façon; auec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet interualle, de quelques-vns de ſes amis qui le prioient de diuerſes choſes, il ſe fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, pourſuiuit ſon deſſein, & mourut. Xenophanes fils de Dexine, & diſciple du Philoſophe Archelaüs, veſcut quatre-vingts onze ans; & Xenocrate diſciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouuelle Academie, en veſcut quatre-vingts cinq; Chryſippe le Stoïcien quatre-vingts vn, & Diogéne Seleucien de la meſme Secte, quatre-vingts huit. Poſi-

c'eſt qu'il prenoit cela pour vn auertiſſement de Dieu.

donius Philoſophe & Hiſtorien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans ; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre vingts deux, & le diuin Platon à quatre-vingts vn. Athénodore de Tharſe Philoſophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguſte, & obtint de lui vn droit d'exemption pour ſon païs, c'eſt pourquoy on luy ſacrifie tous les ans, comme à vn Heros, mourut à quatre vingts deux ans. Neſtor precepteur de Tybere, du meſme païs, & de la meſme ſecte, en veſcut quatre-vingts douze ; Xenophon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liſte des Philoſophes. Pour les Hiſtoriens, Ctéſibius mourut en ſe promenant à l'âge de ſix vingts quatre ans, ſelon la Cronique d'Apollodore. Hieronime dont i'ay deſia fait mention, aprés auoir ſouffert toute ſa vie beaucoup de bleſſures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au rapport d'Agatharcydés au neuuiéme liure de l'Hiſtoire d'Aſie. Hellanicus de l'Iſle de Leſbos, & Phérécidés l'Hiſtorien, ont veſcu chacun quatre-vingts cinq ans ; Timée Tauroménite quatre-vingts ſeize ; & Ariſtobulle de la ville de Caſſandre en Macedoine, quatre-vingts dix, apres auoir commencé ſon Hiſtoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-meſme en ſa Preface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82.

d'vne cheute de cheual, au retour de la campagne; Hypſicrate Amiſenien, homme de grande érudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profeſſion d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & reſpondit à ceux qui luy demandoient comment il eſtoit arriué à vn ſi long âge, que c'eſtoit en viuant chez ſoy, ſans frequenter les bonnes tables. Iſocrate fit ſon Panegyrique ſi celebre à l'âge de quatre-vingts ſeize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, ſur la nouuelle de la bataille de Chéronée, aprés auoir préueu la captiuité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant vn iour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguſte en éloquence, comme Athénodore en Philoſophie, veſcut quatre-vingts deux ans; & Potamon Orateur aſſez illuſtre, quatre-vingts dix. Pour les Poëtes, Sophocle fut eſtranglé d'vn grain de raiſin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & vn peu auant ſa mort, eſtant accuſé par ſon fils de n'eſtre plus capable du gouuernement de ſon bien, il leut aux Iuges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de compoſer, & fut renuoyé abſous, & ſon fils declaré fou par Arreſt. Le Poëte Comique Cratinus veſcut quatre-vingts dix-ſept ans, ayant remporté encore à cét âge le prix des ieux, pour vne

Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poëte Comique mourut au meſme âge à force de rire, pour auoir veu vn aſne manger des figues qu'on auoit ſeruies ſur ſa table. Epicarme de meſme profeſſion en veſcut autant, & Anacreon Poëte Lyrique, quatre-vingts cinq; Steſicore de meſme; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratoſthéne le Cyrenien, qui a eſté auſſi Poëte, Mathematicien, & Philoſophe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legiſlateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liſte de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Hiſtoire fait mention. Ie feray, s'il plaiſt aux Dieux, vn Traité à part des Romains, comme ie l'ay promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de ſi doux que la Patrie, il faut adjouſter ni de ſi aimable, & qui merite tant de reſpect & de veneration. Car elle eſt la premiere cauſe de tout le bien que nous faiſons, puis-que c'eſt à elle que nous deuons noſtre naiſſance & noſtre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime ſa Patrie, telle qu'elle eſt; & quelque voyage qu'on faſſe dans les païs Eſtrangers, on en reuient toûjours là où l'on y veut reuenir; c'eſt comme le but où ſe terminent tous nos deſirs. Celuy qui fait donc vanité d'auoir vne illuſtre Patrie, ignore à mon aduis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de ſa naiſſance, puis-qu'il teſmoigne par là qu'il l'eſtimeroit moins ſi elle eſtoit moins illuſtre, au lieu que c'eſt aſſez pour ſe faire aimer, qu'elle ſoit noſtre Patrie. Lors qu'on compare enſemble les païs, on fait cas de l'vn pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a vne paſſion pour le ſien, qui ne conſidere point tout cela. On ſouhaiteroit bien qu'il fuſt plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il eſt on l'eſtime, ou du moins on s'en con-

tente. Comme vn honneſte homme ne changeroit pour rien du monde ſon pere ni ſes enfans, iuſques-là qu'il couure leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs auantages: Il en eſt de meſme de la Patrie, qui a encore quelque choſe de plus tendre. Et veritablement elle nous doit eſtre en plus grande conſideration, puis qu'elle nous eſt plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le deuoir enuers les parens, qu'aprés celuy-là. Car ils ſont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignent aboutiſſent. Les Dieux meſmes ſemblent aimer leur Patrie, & n'ont ſoin du monde, que comme eſtant leur païs, puis qu'ils ſont comme nous Citoyens de l'Vniuers; mais ils conſiderent particulierement le lieu où ils ont pris naiſſance. Leur ville leur eſt touſiours plus agreable, & les Iſles où ils ſont nez, plus ſaintes, iuſques-là que les vœux & les ſacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naiſſance, ſont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie eſt aimé des Dieux meſme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le ſera-t-il point des hommes? C'eſt là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, eſt eſtimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'eſt là qu'ils commencent à former les premiers

premiers mots, & à auoir quelque connoiſſance des choſes du monde. Que ſi quelqu'vn a vne Patrie ſi deſauantageuſe, qu'il en ait beſoin d'vne autre pour apprendre ce qu'vn honneſte homme doit ſçauoir, il ne laiſſe pas de luy auoir toûjours de l'obligation, puis que c'eſt elle qui le rend capable de tout. Auſſi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour eſtre, s'il faut ainſi dire, plus vtile à ſa Patrie, & l'on ne poſſede du bien que pour l'employer à la ſeruir dans la neceſſité. Que ſi l'on fait autrement, on manque non ſeulement de reconnoiſſance, mais de raiſon, puis qu'elle enferme tout ce que nous auons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous ſommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le ſommes à plus forte raiſon à la ſource de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a eſtablies contre les ingrats & les parricides, regardent particulierement la Patrie, comme la mere commune, & comme noſtre bien-faictrice. Auſſi perſone n'eſt ſi peu amoureux de ſon païs, qu'il ne s'en ſouuienne quelquefois, & n'en demande des nouuelles, lors qu'il eſt abſent; & la pluſpart s'eſcrient dans les païs eſtrangers, qu'ils ne gouſtent aucun plaiſir. C'eſt pourquoy quelque fortune que nous faſſions hors de là, nous croyons qu'il manque touſiours quelque choſe à noſtre felicité. Ceux

qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçauoir, ou pour leurs richesses, meurent d'enuie de reuenir là, pour y faire monstre de leurs auantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de reputation. Les ieunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillars, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banny mesme apres sa mort, & desire d'estre enseuely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Païs estrangers, sont estimez comme des bastards, & ne se soucient point de ce qui peut arriuer, pourueû qu'ils ayent dequoy viure, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile; & ne la pouuant loüer par la fertilité, la louënt par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela; & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict, comme dit le Poëte, que de gouster hors de là tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui monstre tant l'auantage de la Patrie, que ce que le banniſſement est conté entre les plus grands supplices. Les Legislateurs n'ont pas esté seuls de ce sentiment; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Pa-

trie, pour laquelle il eſt meſme glorieux de mourir. Cela reſveille le courage des plus laſches, & fait qu'on ne conſidere plus le peril.

DES DIPSADES.

C'eſt vne eſpece d'auant-propos, ou pluſtoſt vn petit diſcours Academique, comme celuy de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.

LE coſté Meridional de la Lybie, n'eſt qu'vne vaſte plaine de ſablons ardens, ſans aucune plante ni verdure; & ſi l'on trouue par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'eſt de l'eau puante & bourbeuſe, reſte de quelque torrent, dont le plus alteré ne ſçauroit boire. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi c'eſt vn païs inhabité; car qui voudroit habiter des lieux ſi ſecs & ſi ſteriles, & dont l'air eſt comme de feu? Les ſeuls Garamantes, Nation ſauuage & vagabonde, & qui ſe plaiſt à la chaſſe, y font quelquefois des courſes vers le Solſtice d'Hyuer, lors que l'air eſt rafraiſchy, & le ſable affermy par les pluyes; & leur chaſſe eſt d'Aſnes ſauuages, & d'Auſtruches: mais particulierement de Singes, & quelquefois d'Elephãs; car ce ſont-là les animaux qui endurent mieux la ſoif & la chaleur. Mais ces peuples s'en

retournent si tost qu'ils ont consumé leurs prouisions, & que le Soleil reuient, de peur que les sables venant à secher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que ie viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Boupreſtes, Physales, Iaculots, Dragons, Amphisbenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les vns terrestres, qui ont l'espine du dos fort souple, auec quantité de vertebres; les autres aëriens & plus petits, qui ont des aisles de cresse comme les chauue-souris, les cygales & les sauterelles, & qui volent & rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables iusqu'à la mort. Car c'est vn venin grossier qui brusle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, crient comme s'ils estoient dans vn feu. Ce qui les tourmente le plus c'est qu'ils souffent vne soif extréme, sans se pouuoir desalterer; car plus ils boiuent, & plus ils ont enuie de boire. Cela mesme les altere da-

uantage, comme si le bruuage seruoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versast de l'huile sur du feu ; ce que les Medecins attribuënt à la qualité du venin, qui est vn poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente ses forces & s'espand par tout. Ie n'ay iamais voyagé en des païs si deserts & si reculez, ni n'ay veû personne qui ait esté mordu de ce serpent ; mais i'ay oüi dire à vn de mes amis, qu'il auoit leû l'Epitaphe d'vn homme qui en estoit mort, en trauersant les rochers qu'on nomme la grande Syrte ; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est battu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statuë d'vn homme, comme on peint Tantale dans vn marais, qui puise de l'eau pour boire, & a vne Dipsade entortillée autour de son pied. Il est enuironné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Austruches, qu'il alloit querir apparemment quand il fut picqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs auec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des couppes & des vases ; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuuent faire de leur terre qui est sablonneuse ; outre qu'il y en a de si grãds, que chaque moitié peut couurir la teste d'vn homme. Mais ces serpens en sont comme les

Ou, leur sert de chapeau.

gardiens, & ſortent du ſable pour picquer ceux qui en approchent. I'ay rapporté cette merueille, non pas pour vous entretenir des myſteres de la Nature; car c'eſt pluſtoſt aux Medecins de s'enquerir de ces choſes, pour eſſayer d'y trouuer quelque remede; ni pour le diſputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me ſemble qu'il m'eſt arriué quelque choſe de ſemblable; & ie vous prie de ne pas condamner ma comparaiſon, pour eſtre vn peu hardie. Car depuis que i'ay eu l'honneur de voſtre conuerſation, ie ne m'en puis plus deſalterer. Et auec raiſon certes; car où pourroit-on trouuer ailleurs des eſprits mieux faits & plus raiſonnables? Pardonnez moy donc ſi ie recherche de nouueau voſtre entretien, comme ceux qui ſont mordus des Dipſades ont recours à l'eau, & ſi ie me plonge dans la ſource. Dieu veüille qu'elle ne tariſſe iamais, & que ie ne demeure pas bâaillant apres, comme vn Tantale. Car pour ma ſoif, elle ſera eternelle, puis que comme dit Platon, on ne ſe laſſe iamais de voir & d'aimer ce qui eſt beau.

DIALOGVE
DE LVCIEN ET D'HESIODE.

C'eſt vne raillerie contre Heſiode, qui s'eſt vanté d'auoir eu commerce auec les Muſes.

LVCIEN. TEs vers teſmoignent aſſez que tu és grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçeu vne branche de laurier de la main des Muſes. Mais ie voudrois bien ſçauoir pourquoy ayant dit que ce diuin preſent t'apprendroit le paſſé & l'auenir; tu as parlé de l'vn, ſans nous rien dire de l'autre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; tu as donné en ſuite des preceptes de l'Aſtrologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie ruſtique, des vertus des femmes, & autres choſes ſemblables; mais tu n'as pas dit vn ſeul mot de l'auenir, ce qui euſt mieux marqué ton inſpiration, & euſt eſté plus auantageux aux hommes. Eſt-ce que tu nous en as fait accroire, ou que tu as voulu cacher ton ſecret, ou bien que tes propheties ne ſont pas venuës iuſqu'à nous? Car il n'y a pas d'apparence que les

Muſes n'ayent tenu qu'vne partie de leur promeſſe, & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'auenir, qui eſtoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en eſt, car perſonne ne le ſçait mieux que toy; & il eſt iuſte que vous autres fauoris des Dieux les imitiez, en faiſant comme eux du bien aux hommes, & par vos lumieres diſſipant les tenebres dont ils ſont enueloppez.

HE'SIODE. Il eſt aiſé de te reſpondre, que n'ayant rien dit que par l'inſpiration des Muſes, c'eſt à elles à te rendre compte de leurs actions; mais ſi tu deſires de ſçauoir quelque choſe de mon meſtier, ie te diray ce que ie ſçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne ſe reuelent qu'à qui il leur plaiſt, ils ne reuelent auſſi que ce qu'il leur plaiſt, & ne m'ont rien appris de ce que tu deſires ſçauoir. D'alleurs, il ne faut pas attendre de Poëtes vne verité hiſtorique, ni leur demander raiſon de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont couſtume d'aiouſter beaucoup de choſes pour remplir la meſure de leurs vers, ou pour cauſer plus d'admiration; & ſi tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais ſans prendre garde aux beautez de l'inuention & de l'expreſſion, qui ſont leurs principaux talens, tu t'amuſes à chicaner leur paroles, comme tu ferois celles d'vn contract, qui eſt la marque d'vn eſprit pointilleux; à l'exemple de ces Critiques, qui

cenſurent

censurent les vers d'Homere. Ie laisse à part ce que tu trouueras dans mon Poëme, qui s'intitule *les Oeuures & les Iours*, diuerses predictions que ie fais à ceux qui cultiueront bien ou mal leur champ.

LVCIEN. Tu parle veritablement en Berger, ou plustost en Enthousiaste, de ne pouuoir rendre raison de ce que tu as dit, ni dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste, nous n'attendons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, qu'vn Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles: mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut arriuer. Ce n'est pas pronostiquer l'auenir, que de predire à vn homme qui marche pieds nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se picquera à quelque espine, & autres choses semblables que l'experience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laissant donc là toutes ces excuses friuoles, dis que tu ne sçauois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien asseuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu auois promis.

LE NAVIRE, OV LES SOVHAITS.

DIALOGVE

DE LYCINVS, DE TIMOLAÜS, de Samipe, & d'Adimante.

Il prend occaſion d'vn Nauire qui eſtoit arriué au port de Pyrée, pour ſe rire des ſouhaits que l'on fait, & de leur extrauagance.

LYCINVS. NE diſois-ie pas bien qu'vn amoureux oublieroit plus toſt le logis de ſa Maiſtreſſe que Timolaüs ne perdroit ſon humeur curieuſe, & que pour voir quelque choſe de nouueau il iroit pluſtoſt tout courant d'Athenes à Corinthe?

TIMOLAÜS. I'eſtois allé voir ce grand vaiſſeau nouuellement arriué au port de Pirée, qui eſt chargé d'vne partie des bleds qu'on tranſporte tous les ans d'Egypte en Italie; & ie croy que ni toy ni Samipe n'eſtiez ſortis de la ville à autre deſſein.

LYCINVS. Il eſt vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit aueque nous, mais il s'eſt eſgaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais-tu en quel endroit ç'a eſté?

C'eſt lors que nous auons veû ſortir en chemiſe ce beau garçon, qui auoit ſes cheueux retrouſſez & noüez par derriere. Car ſi ie le connois bien, il s'eſt arreſté à ce ſpectacle, & en a eſté touché. *Ou, veſtu lin.*

LYCINVS. Ie ne le trouue pas ſi beau que tu dis, auec ſes groſſes levres & ſes jambes greſles; outre qu'il eſt noir de viſage, & qu'il ne fait que bredoüiller, & a vn mauuais accent. D'ailleurs ſes cheueux noüez par derriere monſtrent que c'eſt vn eſclaue; & tu ſçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athenes pour qui il eſt plus honneſte de ſouſpirer.

TIMOLAÜS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maiſon en Egypte ont les cheueux de la ſorte, & c'eſt vne marque de nobleſſe en ce Païs-là. Nos anceſtres meſme de Pallene nourriſſoient leur cheueleure, & la portoient retrouſſée auec vn crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de noſtre ancien luxe, en ſa Preface, lors que nous enuoyaſmes vne peuplade en Ionie.

TIMOLAÜS. Il me ſouuient maintenant où nous auons laiſſé Adimante; ç'a eſté dans ce nauire lors que nous nous ſommes arreſtez prés du maſt, à compter la multitude de ces cuirs entaſſez les vns ſur les autres, & à admirer l'aſſurance de ce Matetot qui montoit par les cordages, &

couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as, raiſon l'attendrons-nous icy, ou ſi ie l'iray querir?

TIMOLAÜS. Continuons pluſtoſt noſtre chemin: car il y a apparéce qu'il aura paſſé outre, & qu'il s'en ſera retourné à la Ville, apres nous auoir cherchez en vain. En tout cas il ſçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINVS. Allons, ſi Samipe le trouue bon, quoy qu'il ne ſoit pas trop honneſte de quitter ſa compagnie.

SAMIPE. Allons, peut-eſtre que nous trouuerons encore le lieu des exercices ouuert. Mais tout en allant, faiſons reflexion, ie vous prie, ſur la grandeur de ce vaiſſeau, qui a ſix vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du maſt, de la grandeur de l'antenne, & de la groſſeur de la corde qui ſert à la remuër. Auez-vous remarqué cóme d'vn coſté la pouppe s'eſleue peu à peu en rond, & porte au ſommet vn oiſeau d'or qui a les aiſles éſtenduës; & de l'autre, la prouë auance vn long bec, & a de part & d'autre la Deeſſe Iſis, qui eſt le nom du Nauire, Parleray-ie du reſte des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des inſtrumens à tourner & à manier le Vaiſſeau, des ap-

partemens de la pouppe? Tout en eſt admirable. Ie laiſſe à part cette foule de Matelots, & la charge eſpouuantable qu'il porte, capable de nourrir tout vn an, à ce qu'on dit, la ville d'Athenes, & tout le païs. Cependant vn ſeul homme gouuerne tout cela auec vne perche dont il remuë le Gouuernail, qui eſt d'vne grandeur exceſſiue. C'eſt ce petit vieillard qui eſtoit chauue & creſpu, nommé, s'il m'en ſouuient bien, Heron.

TIMOLAÜS. On dit qu'il eſt admirable en ſon art, & plus ſçauant qu'vn Protée dans la Marine: car vous ſçauez ce qui leur eſt arriué en chemin.

LYCINVS. Nullement, nous ſerons bien aiſes de l'apprendre.

TIMOLAÜS. Il me l'a conté luy-meſme, car il eſt bon hõme & fort ciuil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par vn aſſez beau temps, & veirent le ſeptieſme iour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il ſe leua tout à coup vn vent d'aual, qui les repouſſa ſur la côſte de Phenicie. Que delà ils furent portez par la tempeſte iuſqu'aux Iſles Quelidoniennes où ils faillirent le dixieſme iour d'eſtre ſubmergez. I'ay paſſé par là, & ſçay comme les vagues y ſont enflées par les vents de Sud-oueſt. Car c'eſt là qu'eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie, où s'auance vn cap qui

n'eſt qu'vn amas d'eſcueils, & qui rompt les flots auec tant de violence, qu'il les eſleue quelquefois auſſi haut que luy. Il aiouſtoit que ſur le point de perir, il auoit paru des feux ſur la côſte, à la lueur deſquels ils s'eſtoient reconnus la nuit, & à celle d'vn Aſtre, qui eſtoit ſans doute Caſtor ou Pollux, qui s'eſtant poſé au haut du maſt, auoit dreſſé le cours du Vaiſſeau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, apres auoir perdu leur route, ils auoient eſté contraints de nauiger à la bouline, parce que le vent eſtoit contraire; Si bien qu'au lieu de laiſſer l'Iſle de Candie à main droite, & de prendre au deſſus du Promontoire de Malée, ils eſtoient abordez en ce port, ſans tirer en Italie où ils deuroient eſtre deſia arriuez.

LYCINVS. Ce bon homme s'eſt bien eſgaré, mais ne voy-ie pas Adimante?

TIMOLAÜS. C'eſt luy-meſme, appellons-le; Adimante, Adimante.

LYCINVS. Il faut qu'il ſoit ſourd, ou en colere, qu'il ne nous reſpond point; Car ie le reconnois à ſon habit & à ſa démarche, ſans parler de ſes cheueux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy! tu ne t'arreſteras pas ſi l'on ne te prend par le manteau? ou tu reſves profondément, ou tu ne fais pas ſemblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il eſt vray que i'entretennois mes penſées.

LYCINVS. Dy nous à quoy tu penſois, ſi ce n'eſt vn trop grand ſecret ; mais nous ſommes initiez dans les myſteres, & ſçauons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'eſt vne choſe trop ridicule pour vous en entretennir.

LYCINVS. Eſt-ce quelque penſée amoureuſe ? Nous ne ſommes pas ignorans non-plus, dans les myſteres d'amour.

ADIMANTE. Ie ne penſois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richeſſes, & nâgeois dans l'opulence, lors que vous eſtes venus interrompre ma reſverie.

LYCINVS. Fay nous part de tes threſors, puis que nous ſommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en ſeriez pas plus riches, ny moy plus pauure ; quand ie vous aurois tout donné. Mais ie vous diray à quoy ie reſvois puis que vous le voulez ſçauoir. Ie vous ay perdus en entrant dans le nauire, comme ie m'amuſois à meſurer l'Anchre, apres auoir mis en ſeureté Lycinus. Quand i'eus donc bien conſideré tout, ie demanday à l'vn des Matelots combien ce Vaiſſeau pouuoit raporter par an à ſon maiſtre, & il me dit douze talens ; Si bien que ne ſçachant que faire, ie me mettois en ſa place, & ſongeois ce que

ie ferois s'il eſtoit à moy. Ie baſtiſſois donc vn Palais au deſſus du Pecile ; dreſſois mon train & mon équipage ; & nauigeois deſia auec les acclamations de tout le monde, aimé des vns, reſpecté des autres, & enuié de tous ; lors que vous eſtes venus troubler ma felicité, & ſubmerger mon nauire au ſortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

LYCINVS. Ie ſuis d'auis que tu nous faſſe vn procés comme à des Pirates qui t'ont enleué ton Vaiſſeau, ſi tu n'aimes mieux en équiper vn autre ſur l'heure, ou pluſtoſt cinq ou ſix ; car cela ne te couſtera pas dauantage. Mais toutefois tu ſerois trop inſupportable ; Car ſi n'ayant qu'vn Nauire, tu ne faiſois pas ſemblant de nous eſcouter, que ferois-tu dans vne ſi grande opulence ? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouuelles à ceux qui viendront d'Egypte, ou bien d'Italie.

ADIMANTE. N'auois-ie pas raiſon de ne vous pas dire à quoy ie penſois, eſtant bien aſſeuré que vous ne manqueriez pas de vous en mocquer ? Adieu ie me vais rembarquer tout preſentement : car i'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui ſe mocquent de moy.

LYCINVS. Tout beau, nous voulons eſtre de la partie.

ADIMANTE. Ie vous en empeſcheray bien

bien; car ie ne crains l'échelle lors que ie seray monté.

LYCINVS. Nous te suiurons à la nage; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire de souhaits. I'en feray vn de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sçais que nous auons passé tous ensemble en Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es deuenu grand Seigneur, tu mépriſes tes vieux amis, & ne les veux pas ſouffrir en ton Nauire. Tu te méconnois bien dans la fortune; Ie ne m'eſtonne pas que tu ayes quitté la maiſon de ton pere, pour en baſtir vne prés du Pecile, & dreſſer vn ſi grand équipage. Apporte nous du moins au retour quelque ſaline d'Egypte, & des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'vne des Pyramides ſur ton vaiſſeau, il eſt capable de la porter. *Ville d'Egipte.*

TIMOLAÜS. C'eſt trop Lycinus, apres auoir ruïné Adimante, de ſe mocquer encore de luy. Mais comme il nous reſte beaucoup de chemin iuſqu'à la Ville, partageons le en quatre ſi vous voulez, & que chacun dans ſon partage puiſſe faire quel ſouhait il luy plaira; cela ſeruira à nous faire trouuer le chemin plus court, & à nous réueiller l'eſprit. On verra pour le moins, qui ſçait mieux faire des ſouhaits, & qui vſera mieux de ſon bien, s'il eſtoit riche. *4. ſtades.*

SAMIPE. Ie le veux, & ie ne my épargneray pas, lors que ce ſera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veüille auſſi.

LYCINVS. Ie ne m'oppoſeray iamais à voſtre felicité ; mais qui commencera ? Ie ſuis d'auis que ce ſoit Adimante ; car il doit auoir la preference : Puis Samipe & Timolaüs : Ie me garderay pour le dernier, & ne veux que le dernier ſtade le plus proche de la Ville, encore le feray-ie en courant.

ADIMANTE. Ie ne quitteray point mon premier ſouhait, ſi vous le trouuez à propos : mais i'y adiouſteray encore quelque choſe ſous le bon plaiſir de Mercure. Imaginez-vous donc que le Vaiſſeau eſt à moy auec tout ce qui eſt dedans, & qu'il eſt chargé de ce qu'il y a de plus precieux au monde.

SAMIPE Ce beau garçon que nous auons veû y eſt-il auſſi ?

ADIMANTE. Oüy, & de plus, tous les grains de bled qui y ſont, ſont autant de grains d'or.

LYCINVS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaiſſeau, & te fera perir toy & ton ſouhait : car l'or eſt bien plus peſant que le bled.

ADIMANTE. Ie te prie ne borne point mes ſouhaits, ni ne porte enuie à ma fortune. S'il eſt beſoin ie feray que cét or ne peſera pas plus que

du bled. Quand ce sera à toy tout ie te laisseray faire toutes tes extrauagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINVS. Ie le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir auec toutes tes richesses, & à entraisner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÜS. Ne crain point, les Dauphins le chargeront plutost sur leur dos comme ils firent Arion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'vn Mort ou vn Musicien.

ADIMANTE. Quoy, si tu te mesles aussi de railler. Nous verrons quand ce sera à toy si tu resves plus regulierement.

LYCINVS. Veritablement il me semble qu'estant maistre de ton souhait, tu le deuois faire plus raisonnable, & mesme il eut esté plus commode de trouuer ce thresor dans ton logis pour n'auoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison en ce point, ie veux qu'il soit sous le Mercure de nostre salle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. I'acheteray d'abord vne maison comme vn commencement de ménage, ainsi que dit Hesiode; mais ie veux qu'elle soit grande & magnifique. En suitte i'acheteray toutes les terres qui sont autour de la

Ville, hormis ce qui eſt conſacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Iſthme pour voir les jeux, s'il me prend enuie d'y aſſiſter. Puis toute la plaine de Sicyone: & en vn mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Ie veux que tout cela ſoit à moy, ſans controleur. Et ne veux point d'autre vaiſſelle que d'or, non pas quelques coupes legeres comme celle d'Eucrate, car les miennes peſeront chacune deux talens.

120. liu. 01.

LYCINVS. Où trouueras-tu des gens pour les porter? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades, car tu ne pourrois pas tenir vne coupe d'or ſi peſante.

ADIMANTE. Ie te prie laiſſe donner la raiſon, quand ie ſeray des ſouhaits, ie veux pour te faire enrager que ma table & mon lit ſoient d'or; & ſi tu me faſches, mes valets en ſeront auſſi.

LYCINVS. Et ton boire, & ton manger, ſi tu veux; quand tu deurois mourir de faim comme vn autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des ſonges raiſonnables, quand ce ſera à ton tour: pour moy ie veux que les miens ſoient extrauagans comme ils ont accouſtumé d'eſtre. Apres ces meubles, ie veux des habits magnifiques, vne table ſomptueuſe & delicate, vn doux ſommeil, d'agreables ſonges; Que mes amis me faſſent touſiours quelque demande, que ie leur accorderay. Que

les plus Grãds me viennent faire la cour, & se promenẽt de grand matin deuant ma porte, & parmi eux les Ministres de l'Empereur; & i'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand ie ietteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, ie ne les veux pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si ie voy quelque honneste homme qui soit pauure, comme ie l'estois auant mon souhait, ie le prendray par la main & le meneray disner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mespris que ie feray d'eux, que par l'estime que ie feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'vn vne santé dans vne coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour monstrer ma liberalité; car les plus riches ne feront que des cocquins auprés de moy. Dionique ne fera plus monstre de quelque chetiue vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le seruice de mes valets. Le donneray tous les mois cent dragmes par teste à chaque Pauure de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Ie construiray des bains publics, des amphitheatres & autres choses pour la neceſſité, le plaiſir, ou l'ornement. Le feray venir la mer iuſqu'au Dipyle par le moyen

Le Grec dit Bourgeois.

d'vn grand canal, afin que mes richeſſes abordent de plus prés. Mais non, il n'en ſera plus de beſoin; car i'ay trouué tout ce qu'il falloit dans ma ſalle; Enfin pour conclure, puis que ce ne ſeroit iamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux ſouhaits des hommes, ie vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'vne pour punition de ſes importunes remonſtrances. Voyla la vie que ie veux mener, paſſant mon temps dans les diuertiſſemens de la Ville & de la Campagne, & ie prie Mercure qu'il accompliſſe mon ſouhait.

LYCINVS. Quand ie deurois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empeſcher de te dire que ton ſouhait ne tient qu'à vn filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoy?

LYCINVS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela deuoit durer, & peut-eſtre que la mort te prendra au milieu de tous tes Threſors auant que d'en auoir ioüy. Veux-tu que ie t'allegue l'exemple de ceux à qui le ſemblable eſt arriué? Ne ſçais-tu pas que Creſus & Polycrate, qui eſtoient plus riches que toy, furent deſpoüillez en vn inſtant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deuiendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener vne vie languiſſante, ſans pouuoir gouſter aucun plaiſir? Ie ne parle point des pieges qu'on leur dreſſe

tous les iours, ni de la haine, & de l'enuie qui s'attachent à eux, & qui ne les ſçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en és vne bonne preuue; car tu n'as ceſſé de me perſecuter depuis vn moment que i'ay dequoy. Tu n'auras pas ſeulement la tonne d'or que ie t'ay promiſe.

LYCINVS. Tu és deſia de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contrediſe, & de qui les promeſſes ne ſont que du vent. Mais ie te quitte de bon cœur de la tienne, auſſi bien voila l'eſtenduë de ma felicité paſſée. C'eſt à Samipe à ſouhaitter à ſon tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne ſuis pas voiſin de la Mer, ie ne ſouhaitteray point de Nauire; car ie veux que mon païs contemple ma gloire. Et ie ne feray point de petits ſouhaits comme Adimante: Mais ie veux eſtre Roy, & pour mieux gouſter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car ie ne veux point deuoir le Thrône au merite de mes Anceſtres, mais au mien; Il n'eſt rien de plus grand ni de plus diuin que d'eſtre ſoy-meſme l'Autheur & l'Arbitre de ſa fortune.

LYCINVS. Courage, c'eſt ſouhaitter que cela; Car il eſt vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton païs ne croyoit pas auoir eſleué vn Empereur en ta perſonne. Mais regne, triomphe, équippe des Flottes & des Armées; Que

feras-tu apres tout dans vne ſi haute condition?

SAMIPE. Ie feray la guerre; Eſcoute, ſuy moy: car ie te veux faire General de ma Canalerie.

LYCINVS. Ie vous remercie, grand Prince, & me proſterne à vos pieds, à la façon des Perſes, pour vous rendre grace d'vne ſi grande faueur. Mais que voſtre Maieſté donne ce commandement à vn autre: car ie n'ay iamais eſté à cheual, & ie croy qu'il me faudroit attacher à la ſelle pour m'empeſcher de tomber, particulierement ſi i'eſtois ſur quelque cheual de bataille qui vinſt à ſe cabrer au ſon des Trompettes; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportaſt au milieu des Ennemis. Mais dittes moy, pourquoy voulez-vous faire la guerre? Voila vn beau paſſe-temps d'aller tourmenter les autres, & ſoy-meſme. Ne vaudroit-il pas mieux iouïr en paix de voſtre Empire?

SAMIPE. Tu és vn poltron, & ne ſçais que c'eſt que d'eſtre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, ie m'en acquitteray mieux que luy; ioint que ie merite quelque faueur, pour vous auoir départy ſi liberalement mes threſors. Ce ſera aſſez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIPE. Il faut ſçauoir premierement ſi ma

ma Caualerie te voudra bien receuoir. Que tous ceux qui ſont de cét auis, leuent la main. Voila qui va bien, tu ſeras mon General, & Lycinus commandera mon aiſle droite. Ie donneray la gauche à Timolaüs; car pour moy ie me placeray au milieu, ſuiuant la couſtume des Rois de Perſe, dont ie ne veux point d'autre teſmoin que Xenophon. Mais commençons à marcher, voila mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, apres auoir imploré l'aide des Dieux par des holocauſtes, & particulierement celle de Iupiter qui eſt le Protecteur des Rois. Quand i'auray ſubiugué toute la Grece, qui ne peut reſiſter à ma puiſſance,, i'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée nauale m'attend deſia à Cenchrées, où ſont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant ſacrifié à Diane & laiſſé par tout des Gouuerneurs, ie paſſeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où i'entreray en Syrie, apres auoir trauerſé la Piſidie, & la Cilicie, & viendray iuſqu'à l'Euphrate.

LYCINVS. Ie ſupplie voſtre Maieſté de donner le commandement de ſon aiſle droite à vn autre; car ie voy bien que voſtre deſſein eſt de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & ie craindrois trop que leur Caualerie ne me paſſaſt ſur le ventre, ou qu'ils ne me perçaſſent à

coups de fléches. Laiſſez-moy, ie vous prie, pour voſtre Antipater en Grece, afin de tenir le païs en paix, & empeſcher qu'il ne ſe reuolte en voſtre abſence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne ſçais-tu pas qu'on punit de mort les deſerteurs? Mais puis que nous auons tout conquis iuſqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laiſſons, de nous ſubiuguer l'Egypte, la Phénicie & la Paleſtine, paſſe le premier à la teſte de l'aiſle droite, ſur le pont de bateaux qui eſt tout preſt; ie te ſuiuray auec la bataille, & Timolaüs aura ſoin de conduire l'arriere-garde. Auance toy, Adimante, auec la Caualérie. Dieu ſoit loüé, voila toute la Meſopotamie ſous noſtre pouuoir. Tout ſe rend, perſonne ne ſe preſente; Babylone ouure les portes. Le Roy de Perſe s'eſt retiré à Cteſiphonte, & aſſemble ſes Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déja vn million de combatans, ſans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caſpienne, qui ne ſont pas encore arriuées. Il faut tenir vn conſeil de guerre pour ſçauoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Ie ſuis d'auis que l'Infanterie tire droit à Cteſiphonte qui eſt vn païs montueux, & que la Caualerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles auſſi, Adimante,

ſors qu'il faut venir aux mains ! Quel eſt ton auis Timolaüs ?

TIMOLAÜS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, auant que toutes les ſiennes ſoient aſſemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus ?

LYCINVS. Le mien, eſt de nous repoſer ſous ces Oliuiers aupres de cette colomne : car c'eſt vne aſſez grande traitte, d'aller au port de Pirée, & d'en reuenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois eſtre encore à Athenes, malheureux ! tandis que nous ſommes rangez en bataille ſous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINVS. Tu as bien fait de m'en faire ſouuenir, car ie ne croyois pas reſver.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous ſe ſe portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui ſe preſentent ; Chocquons bruſquement, qu'ils ne nous accablent de leurs fléches. Bon, nous voila aux mains, ſans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aiſle gauche triomphe deſia ſous la conduitte de Timolaüs. Mais les Perſes ſe deffendent brauement à la bataille, animez par la preſence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINVS. Que voulez-vous que ie faſſe? I'ay toute la Caualerie ennemie ſur les bras. Si vous ne me ſecourez en diligence, ie me vais ſauuer tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conqueſte de la Perſe.

SAMIPE. Nullement; Te voila dégagé. Timalaüs victorieux a pris les Ennemis en queuë & en flanc, il ne reſte plus qu'à vaincre le Roy qui m'a enuoyé défier au combat.

LYCINVS. Prens garde que tu n'y ſois bleſſé; on perd ſouuent la vie en diſputant vne Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'effleurer la peau: mais ie l'ay percé luy & ſon cheual, de mon jauelot. Couppons luy la teſte & la mettons au bout d'vne picque. A cét aſpect tout ſe rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares ſe proſternent deuant moy, pour m'adorer à leur façon: mais ie ne veux pas le ſouffrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon païs. Combien ie m'en vais baſtir de Villes, & en deſtruire d'autres? Toutefois il faut que ie me vange auparauant de cét vſurier, qui m'a chaſſé de mon heritage pour l'auoir.

LYCINVS. Tout beau, la clemence ſied bien aux Rois; Puis il eſt temps de ſe repoſer apres vne ſi grande victoire, & de feſtiner

vos amis dans Babylone : Mais voila ton temps acheué, c'eſt à Timolaüs à ſouhaitter à ſon tour.

SAMIPE. Hé bien, m'entens-ie à faire des ſouhaits ?

LYCINVS. Ie t'y trouue encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bornoit les ſiens à des richeſſes, & à faire bonne chere à ſes amis, qui eſt vne choſe aſſez douce. Mais tu te vas expoſer aux dangers par vaine gloire, & ſouhaitter vne condition où tu n'auras pas ſeulement à craindre tes ennemis, mais tes domeſtiques; ſans gouſter iamais aucun repos, non pas meſme en ſonge. Car tu ſeras accablé de mille faſcheux ſoucis, & tourmenté de la crainte, tantoſt d'vne reuolte de tes ſubiets, tantoſt d'vne inuaſion de tes ennemis. Tu t'és laiſſé eſbloüir, mon amy, à l'eſclat d'vne Couronne; & pour vne felicité qui n'eſt que dans l'opinion d'autruy, tu en abandonnes vne veritable. Quand il n'y auroit autre choſe, ne ſeroit-ce pas vne indignité de voir que la mort ne reſpectera point ton Diadeſme, & que tu ſeras malade comme les autres ? Que dis-ie ? pour vne maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te reſtera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des ſtatuës qui ſeront ruinées par le temps; & quand tout cela ſubſiſteroit, il ne t'en reuiendroit aucun profit. Voila donc ta

felicité durant ta vie ; des craintes, des ſoupçons, des défiances; des ſoins, des veilles, des inquietudes ; & apres ta mort, ou l'oubli, ou le mépris ou l'execration, ou tout au moins l'inſenſibilité. Mais il eſt temps que Timolaüs entre en lice. Prens garde de n'aller point faire des ſouhaits extrauagans, comme les autres.

TIMOLAÜS. Conſidere Lycinus, ſi l'on peut condamner celuy-cy. Ie ne demande ni les treſors, ni les grandeurs: mais premierement la ſanté ; & vne ſanté vigoureuſe qui ne puiſſe eſtre eſbranlée par aucun accident ; puis la force, la beauté, la viteſſe, & par deſſus tout l'inuiſibilité ; Eſtre aimable à toutes les Dames, ouurir toutes les portes fermées, voler, eſtre inuulnerable ; Et tous ces auantages, non pas pour vn ſiecle ni pour deux, mais pour ſept ou huit cens ans ; toujours à la fleur de ſon âge & ſans vieillir, ni rien perdre de ſa vigueur. Conſidere ce ſouhait, ne te ſemble-t'il pas raiſonnable ? Car par ce moyé tous les threſors me ſeront ouuers ; ie ſeray à couuert contre tous dangers ; Ie pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, ſans auoir beſoin de le faire venir auec beaucoup de temps & de deſpenſe. I'auray auec la ſcience des choſes cachées, la iouïſſance de tous les biens qui ſont reſpandus en diuers lieux ; outre le plaiſir qu'il y auroit, par exemple de diſner à Athenes, & de coucher en Ba-

bylone; Sçauoir en vn inſtant des nouuelles de tout le monde, iuſqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En vn mot tout ce qui ſe paſſe ſur la terre & dans le Ciel; car l'element du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs ie pourrois en cét eſtat faire tout le bien & le mal que ie voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & chaſtier tous les tirans qui ſont au monde, ſans courre fortune, par le moyen de mon inuiſibilité. Coucher auec les plus belles Dames, ſans crainte des maris ni des meres; aſſiſter ſans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car ie ne voudrois pas auoir ces qualitez en vn degré ordinaire, mais au plus haut point, qu'on les puiſſe imaginer. Que peux tu reprendre en ce ſouhait?

LYCINVS. Rien, car il ne fait pas ſeur de contredire vn homme qui a de ſi grands auantages. Mais ie te demande par les Dieux, toy qui as veû tant de païs ſur l'aiſle de tes ſouhaits, ſi tu as veû quelque part vn petit bon homme, camus & pelé cõme toy, qui fûſt aimé de toutes les Dames, & qui triomphaſt des Armées, eſtant ſi foible? Tu n'as oublié qu'vne choſe dans ton ſouhait, c'eſt d'eſtre ſage: car cela ſeul euſt ſuffi ſans tout le reſte, & t'euſt empeſché de faire toutes ces extrauagances.

TIMOLAÜS. I'attens le tien pour voir

ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINVS. Il n'en eſt point de beſoin : car nous voila arriuez au Dipyle où ſe doiuent terminer tous nos ſouhaits; & vous auez couſumé le mien par la longueur des voſtres. Mais ie ne m'en plains pas : car ie n'aime point les felicitez en pienture, ni à faire bonne chere en ſonge, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que ie viendrois chez moy, de ne trouuer rien de tout ce que i'aurois ſouhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le perſonnage d'Alexandre, & qui ſont contrains chez eux de ioüer celuy de facquin. En vn mot tous ces beaux ſouhaits ne ſeruiront qu'à vous rendre voſtre condition plus inſupportable; & particulierement à Timolaüs, de qui les aiſles ſeront tantoſt fonduës comme celles d'Icare. Pour moy ie ne veux de tous vos ſouhaits que le plaiſir d'en rire. Car qui euſt iamais penſé que de telles chimeres fuſſent entrées dans l'eſprit de trois Philoſophes?

DIA-

DIALOGVES DES COVRTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & descouure leurs deffauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.

DIALOGVE.

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. TE souuient-il de ce Capitaine estranger qui est tousiours si magnifique, & qui a entretenu l'vne de mes compagnes, auant que de me faire l'amour ?

THAÏS. Il m'en souuient fort bien, c'est celuy qui fit la desbauche auec nous, l'année derniere, à la Feste de Cerés; mais qu'-a'il fait? car il semble que tu en veüilles dire quelque chose.

GLYCERA. Isante qui fait profession d'amitié aueque moy, me l'a desbauché.

THAÏS. Et cela te picque?

GLYCERA. Qui en doute ? Ie ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAÏS. Ie ne l'aprouue pas non plus que toy; mais il eſt aſſez ordinaire aux Courtiſanes de s'enleuer ainſi leurs Galans; de ſorte que ſi i'eſtois que de toy, ie ne romprois pas auec elle pour cela, non plus que Philis ne rópit pas aueque toy, pour luy auoir fait le meſme tour. Mais ie m'eſtonne comme il t'a peû quitter pour elle, s'il n'eſt tout à fait aueugle; Quel charme a-t'il trouué en des lévres mortes & des ioües pendantes? Eſt-ce pour ſon beau nez qu'il l'a priſe, ou pour ſa teſte chauve, & ſon grand col éfilé? En vn mot ie ne luy voy rien de raiſonnable que la taille & le ſouris.

GLYCERA. Crois-tu que ce ſoit ce qui l'a pris? C'eſt que ſa mere eſt vne ſorciere qui ſe change la nuit en hibou, & va criant par les cimetieres. On dit qu'elle peut faire deſcendre la Lune en terre par ſes ſortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuuage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument enſemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras vn autre; mais pour celui-cy, ie te conſeille de le laiſſer en paix, & de ſonger à d'autres conqueſtes.

DIALOGVE

DE MYRTIVM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTIVM. QVOY, Pamphile! tu te maries à la fille du pilote Hieron? Et que ſont deuenus tant de pleurs & de ſouſpirs, & tous ces ſermens, de ne m'abandonner iamais? As-tu oublié que ie ſuis groſſe de toy & toute preſte d'accouchet, qui eſt vne choſe fort auantageuſe à vne Courtiſane? Mais ne crain point que i'expoſe l'enfant; ie veux l'eſleuer pour me conſoler, particulierement ſi c'eſt vn fils, afin qu'il te reproche vn iour ta perfidie. Encore, ſi tu prenois quelque Dame qui valuſt mieux que moy? mais i'ay honte ſans mentir de te voir épris de ſi peu de choſe. Car ie vis l'année paſſée cette belle auec ſa mére à la feſte de Cerés, & ie n'auois garde alors de croire qu'elle me duſt faire vn ſi mauuais tour. Eſpluche bien, ie te prie, tous ſes defauts auant que de t'y engager. Conſidere ſes yeux eſteins, & ſes regars de trauers; Enfin elle eſt toute faite comme ſon pere, qui n'eſt pas fort beau, comme tu ſçais.

PAMPHILE. Ie ne puis plus long-temps t'ouïr parler d'vne fille, que ie ne ſçais ſi elle eſt

belle ou laide. Ie ne ſçais pas ſeulement ſi celuy dont tu parles, a vne fille; outre qu'il eſt mal auec mon pere, qui a eu bien de la peine à ſe faire payer de quelque argent qu'il luy deuoit; & ie croy qu'il luy en eſt deû encore quelque choſe. Que ſi ie me voulois marier i'eſpouſerois bien pluſtoſt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la Republique, & qui m'eſt alliée du coſté de ma mere. Dy-moy ſi c'eſt tout de bon que tu dis cela, ou ſeulement pour m'eſprouuer.

MYRTIVM. Quoy! il n'eſt pas vray.

PAMPHILE. Que tu és folle! Ie croy que tu te ſens encore de la deſbauche d'hier; quoy qu'il me ſemble qu'elle fut fort modeſte.

MYRTIVM. C'eſt Doris qui m'a donné l'alarme; car eſtant allée acheter quelque choſe pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Leſbia qui luy dit..... Mais qu'elle te le conte elle-meſme ſi elle ne l'a inuenté.

DORIS. Ie puiſſe mourir ſi i'ay menti d'vn ſeul mot. Leſbia m'aborda en riant & me dit. Hé bien Doris, voſtre Galant ſe marie! Et comme ie faiſois l'eſtonnée; Tu n'as qu'à paſſer par ſa ruë, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la muſique.

PAMPHILE. Et tu y as paſſé?

DORIS. Ouy, & i'ay trouué ce qu'elle m'auoit dit, veritable.

PAMPHILE. Ie voy bien ce que c'eſt, tu as pris vne porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au ſoir, He bien Pamphile quand veux tu quitter tes deſbauches; Voila le fils de noſtre voiſin qui ſe marie, qui eſt beaucoup plus ieune que toy, & tu t'amuſes encore à entretenir des femmes? Ie m'endormis à ce diſcours, & ſuis ſorty aujourd'huy de grand matin; de ſorte que ie ne ſçay ce qui s'eſt paſſé: mais ce que dit Doris, pourroit bien eſtre, hormis qu'elle a pris vn logis pour l'autre; Que ſi tu ne me veux croire, enuoye l'y vne ſeconde fois, & tu trouueras ce que ie dis veritable.

MYRTILVM. Ha Pamphile! tu me rens la vie, car ie fuſſe morte de deſplaiſir.

PAMPHILE. Ne crain pas que ie te quitte iamais, & encore en l'eſtat où ie te voy maintenant.

DIALOGVE
DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. ES-TV folle ma fille, ou ſi tu eſtois yvre hier, car Diphile m'eſt venu voir ce matin en pleurant,

& ſe plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te leuas de table pour dancer, & comme tu vis que cela le picquoit pour le faire enrager dauantage, tu t'allas aſſeoir aupres de Lamprias & te mis à le careſſer. Il dit meſme que tu te deſrobas la nuit, & allas coucher ſur vn petit lit toute ſeule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le viſſes pleurer de regret.

LA FILLE, Il ne vous a pas dit qu'il m'auoit quittée auparauant pour entretenir la maiſtreſſe de Lamprias, auant qu'il fuſt arriué; & qu'il commença à la careſſer, quoy que ie luy fiſſe ſigne qu'il s'arreſtaſt. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baiſa, ſi amoureuſement qu'il ne pouuoit retirer ſes levres de deſſus ſa bouche. En ſuitte il luy parla à l'oreille, & ie vis bien que c'eſtoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en ſoûriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il ſe prit à rire. Apres qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de ſe baiſer, Lamprias eſtant arriué, ie ne laiſſay pas de m'aller mettre à table aupres de mon infidele Amant, afin qu'il n'euſt point d'excuſe. Alors Thaïs ſe leuant commença à dancer, trouſſant ſa robe pour monſtrer ſa belle jambe; Et mon galand de la loüer; car Lamprias ne diſoit mot. Mais Diphile ne ſe pouuoit laſſer d'admirer ſes perfections; & diſoit qu'elle auoit le pied, & l'oreille ex-

cellente, & que iamais il n'auoit veû mieux dancer. Cependant vous la connoiſſez; car vous l'auez veuë aux bains aueque moy. Si vous ſçauiez alors comme elle fit la cocquette. Elle me dit que ie n'oſois dancer de peur de montrer mes longues fluſtes, voulant parler de mes jambes, & pluſieurs autres choſes, qui me picquerent ſi fort, que ie ſautay en place, & me mis à dancer auſſi bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut & ne baiſſa iamais la veuë, quoy que Lampriſas fiſt tout ce qu'il pût pour me loüer. Voudriez vous que i'euſſe ſouffert tout cela, & que i'euſſe laiſſé regner Thaïs en ma preſence?

LA MERE. Mais il n'eſtoit pas neceſſaire d'aller carreſſer en ſuitte Lamprias.

LA FILLE. Diphile auoit bien carreſſé Thaïs, pourquoy n'aurois-ie pas eu mon tour?

LA MERE. Mais apres, ne vouloir pas coucher aueque luy, & ſe mettre à chanter tandis qu'il pleuroit; c'en eſt trop ma fille; Que fuſſions nous deuenuës cét hyuer ſans luy?

LA FILLE. Et pour cela ie ſouffriray qu'il me meſpriſe?

LA MERE. Non, mais ie ne le meſpriſerois pas auſſi: car tu ſçais que le meſpris fait perdre l'amour; D'ailleurs tu ne luy as iamais teſmoigné aucune tendreſſe, qui eſt ce qui touche le plus vn

Amant. Prens garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gaſtes tout.

DIALOGVE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. IE te prie Bacchis, ſi tu connois quelque Magicienne qui donne des breuuages pour faire aimer, de me l'amener; car ie donnerois tout ce que i'ay au monde, pour r'auoir Charmide, & pour faire qu'il euſt autant d'auerſion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! Charmide te quitte pour elle, apres auoir ſouffert pour toy la haine de ſes parens, & refuſé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il eſt vray Bacchis, & l'on dit qu'il eſt enfermé preſentement auec elle, chez vn de ſes amis.

BACCHIS. Ie te pleins Meliſſe, mais encore d'où vient ſa froideur?

MELISSE. De jalouſie? Comme il reuenoit l'autre iour du port de Pirée demander quelque argent que l'on deuoit à ſon pere, il entra chez moy, ſans me ſalüer. Et lors que ie courus l'embraſſer ſelon ma couſtume, il me repouſſa, & me dit que i'allaſſe carreſſer Hermotime, & que

& que noſtre amour eſtoit ſi public que les murailles en parloient. Alors il ſe coucha ſans me répondre, & ne voulut point ſouper ; Et comme ie fus prés de luy, il me tourna le dos, quelque choſe que ie luy peuſſe dire, iuſqu'à me menacer de ſe leuer, & de s'en aller en plein my-nuit, ſi ie l'importunois dauantage.

BACCHIS. Mais eſt-il vray que tu vois Hermotime?

MELISSE. Ie ne ſçay pas ſeulement qui il eſt : mais comme Charmide fut parti, i'envoyay dés le point du iour ma ſeruante au Ceramique, où elle trouua eſcrit contre les murailles, *Meliſſe aime Hermotime, & Hermotime Meliſſe.*

BACCHIS. C'eſt vne piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalouſie, à cauſe qu'on le connoiſt de cette humeur. Si ie le voy, ie me mocqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de ſe laiſſer ainſi ſurprendre aux petites fineſſes de la ieuneſſe.

MELISSE. Où le trouueras-tu? maintenant qu'il eſt enfermé auec ſes nouuelles amours chez vn de ſes amis, tandis que ſes parens le viennent chercher chez moy? Tu me ferois bien plus de plaiſir ſi tu pouuois trouuer quelque femme de Theſſalie qui me le ramenaſt par ſes charmes.

BACCHIS. Ie connois vne Syrienne qui ſera bien ton fait : car elle fit reuenir Phanias

apres vne abſence de quatre mois, comme ie deſeſperois de le reuoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela?

BACCHIS. Quelque ſortilege ſelon leur couſtume, apres que ie luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'eſtoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute ſeule dans vne couppe; mais il faut auoir quelque choſe de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy?

BACCHIS. Des cheueux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. I'ay ſes mules de chambre.

BACCHIS. C'eſt aſſez. Elle les pendra à vne cheuille, & fera deſſus quelques ſuffumigations, puis elle iettera du [illegible] dans le feu, en prononçant ton nom [illegible] Alors tirant de ſon ſein vn miroir magique [illegible] e tournera de tous coſtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voila ce qu'elle fit pour moy, & Phanias reuint auſſi-toſt malgré les remonſtrances de ſes amis, & les pleurs de ſa nouuelle maiſtreſſe. Elle m'apprit auſſi le moyen de faire haïr, en marchant ſur les pas de quelqu'vn, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis diſant, *Ie te ſurmonte, & ſuis plus fort que toy*; ie l'ay eſprouué, & il m'a reüſſi.

Auec vne torche allumée.

Seruante de Meliſſe.

MELISSE. Ne tarde pas dauantage à enuoyer querir cette femme; Et toy, Philine, prepare ce qu'elle a dit.

DIALOGVE
DE CLEONARIVM ET DE LEÆNA.

CLEONARIVM. ON dit d'eſtranges choſes de toy, Leæna; Que Megille cette riche Dame de Leſbos, te careſſe comme feroit vn homme; Qu'en eſt-il? Tu rougis; Cela eſt-il vray?

LEÆNA. Il en eſt quelque choſe.

CLEONARIVM. Mais à quoy aboutiſſent toutes ces careſſes, ie ne le puis comprendre? Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEÆNA. Ie t'aime plus que perſonne, mais i'ay honte de le dire; C'eſt vne eſtrange femelle.

CLEONARIVM. Penſez que c'eſt quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Iſle, qui n'aiment pas les hommes, & qui careſſent les femmes.

LEÆNA. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

CLEONARIVM. Conte moy comment elle te declara ſa paſſion, ce que tu luy reſpondis, & le reſte de cette auanture.

LEÆNA. Elle faiſoit la débauche auec Démonaſſe de Corinthe, qui eſt de ſon humeur, &

elles m'enuoyerent querir comme vne Muſicienne, pour chanter & iouër des inſtrumens pendant leur repas. Apres auoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que ie coucherois auec elles, & qu'elles me mettroient au milieu; ce que ie n'oſay refuſer, parce qu'il me ſembloit qu'elles me faiſoient honneur. Lors que nous fuſmes au lict elles commencerent à follaſtrer, & à mettre la main dans mon ſein, non pas en riant comme font les filles; mais auec teſmoignage d'vne paſſion violente, dont ie demeuray toute interdite, ne pouuant deuiner ce que c'eſtoit. A la fin Megille toute en fureur, oſta ſa coiffure, & parut toute nuë, & la teſte raſe comme vn Athlete; ce qui me ſurprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veû, dit-elle, vn plus beau garçon? Ie ne vois point là, luy dis-ie, de garçon. Ne m'offenſe point, dit-elle, ie ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voila ma femme, monſtrant Demonaſſe. Ie me pris à rire à ce diſcours, & luy dis; Quoy! tu nous as trompées ſi long-temps, eſtant homme & paſſant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'és pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais ie n'en ay pas beſoin; & ſi tu veux l'eſprouuer, tu trouueras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes deſirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-ie,

comme on dit qu'il y en a pluſieurs ? ou comme ce Deuin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Iſmenodore, qui deuint homme apres auoir eſté femme. Non, dit-elle, mais i'ay toutes les paſſions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit preſent d'vn colier & de quelque linge qui eſtoit fort beau; & m'embraſſant me baiſa, & ſatisfit à ſa paſſion.

CLEONARIVM. Mais que fit elle, & comment? car c'eſt là la difficulté.

LEÆNA. Ne t'en enquiers pas dauantage; car il ne m'eſt pas honneſte de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGVE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. ET bien, Corinne, eſt-ce vne choſe ſi fâcheuſe, de perdre ſon pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reſte de l'argent dequoy auoir vn colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celuy de Philenis.

CROBYLE'. Il ſera tout ſemblable, mais il faut que tu apprennes maintenant à viure auec les hommes; car tu ſçais que nous n'auons

point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous auons ſubſiſté du mieux que nous auons pû, de ce qu'il nous auoit laiſſé; car de ſon viuant nous n'auions faute de rien, Dieu mercy. C'eſtoit le meilleur ouurier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura iamais ſon ſemblable; mais depuis ſa mort, nous auons veſcu comme tu ſçais en grande miſere, & vendu piece à piece toute ſa boutique, en attendant que tu fuſſes en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-ie pour cela?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voiſine.

CORINNE. Mais c'eſt vne garce.

CROBYLE'. Qu'importe? Tu deuiendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite ſotte; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des preſens de tous coſtez? I'ay veû le temps qu'elle n'auoit que des haillons, maintenant elle eſt veſtuë comme vne Princeſſe.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait?

CROBYLE'. Elle a eſté adroite à gagner les cœurs, touſiours propre & bien miſe, teſmoignant beaucoup de douceur & de modeſtie, & ne riant pas à gorge deſployée comme toy, qui fais touſiours la folle. D'alleurs, elle auoit l'en-

tretien doux & charmant, receuoit bien tous ceux qui la venoient voir, ſans s'amuſer à les railler ni à les reprendre; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne ſe creuoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïſſent tant; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & buuoit à petits traits, & non pas tout d'vn coup.

CORINNE. Quoy! elle n'oſoit boire tout ſon ſaoul, quand elle auoit ſoif.

CROBILE'. C'eſt alors qu'elle eſtoit plus retenuë, de peur de faire quelque choſe de mauuaiſe grace. Apres, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, ſans rire comme toy à tout le monde; & lors qu'on la vouloit careſſer, elle n'eſtoit ni ſotte ni effrontée. En vn mot, elle n'auoit autre but que de donner de l'amour & du plaiſir, à ceux qui faiſoient de la deſpenſe pour elle, qui eſt ce que les hommes deſirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuſe & toy auſſi; car tu és plus belle & plus agreable qu'elle n'eſtoit: Songe ſeulement à conſeruer ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, ſeront-ils auſſi beaux que celuy qui vient de partir?

CROBYLE'. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que ie careſſe ceux-cy, auſſi bien que les autres?

CROBYLE'. Encore plus; car ce ſont ceux qui aiment mieux qu'on les careſſe, & qui donnent dauantage; les autres veulent paſſer pour beaux: mais il faut touſiours auoir ſoin de faire boüillir la marmite. Que tu ſeras aiſe d'entendre en paſſant par la ruë, Dieux! qu'elle eſt braue & bien parée, & que ſa mere eſt heureuſe! Qu'as-tu? tu ne reſpons rien. Ne feras-tu pas ce que ie dis? Ouy, ie le ſçay bien; car tu és bonne fille; & tu paſſeras toutes les autres; mais va au bain, ſi par hazard ton Galant reuenoit ce ſoir, comme il l'a promis.

DIALOGVE

DE MVSARIVM ET DE SA MERE.

LA MERE. NOvs ſommes trop heureuſes, ma fille, ſi nous trouuons touſiours vn Galant comme celuy-cy. Quoy! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles? *Si mon pere meurt! Si ie ſuis iamais le maiſtre! Si ie puis auoir du bien, tout ſera à toy,* & autres choſes ſemblables: mais pour de l'argent ou des preſens, point de nouuelles, il ne te donne pas ſeulement des parfums. Croit-il nous

nous payer touſiours d'excuſes & de reuerences. C'eſt faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a iuré qu'il n'en auroit iamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois; Et pour cela l'autre iour qu'il n'auoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as ſouffert qu'elle fuſt venduë, & que l'argent fuſt diſſipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diuerſes hardes, Et tout cela, ſans m'en parler!

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il n'oubliera iamais les faueurs que ie luy fais; Et ſi toſt que ſon pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'eſpouſer. Vous ſçauez que c'eſt le meilleur party de la ville; Puis il eſt beau, ieune galand, de bonne maiſon; Que voulez-vous dauantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, ſe contentera-t'on de cela? & ſera-ce aſſez de dire, attendez, s'il vous plaiſt, que le pere de Chærea ſoit mort? N'eſt-ce pas vne honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne ſont pour cela, ni plus belles ni plus heureuſes que moy.

LA MERE. Non; mais elles ſont plus ſages, & ne prennent pas pour argent comptant, les promeſſes des amoureux, qui ſont touſiours preſts à

iurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en eſpouſeront iamais d'autres; mais tout cela n'eſt que du vent. Cependant, tu te picques de chaſteté, qui eſt vne choſe aſſez plaiſante pour vne Courtiſanne. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te poſſeder vne nuit, tu fus ſi ſotte que de le refuſer.

LA FILLE. Euſſiez-vous voulu que i'euſſe chaſſé Chærea, pour faire entrer vn ie ne ſçay qui?

LA MERE. Mais, ce ie ne ſçay qui, auoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de noſtre voiſin, qui eſt ſi beau & ſi poly; pourquoy n'en as-tu point voulu?

LA FILLE. Chærea aura de le tuer & moy auſſi, s'il nous trouuoit iamais enſemble.

LA MERE. Ha! c'eſt trop, ma fille, d'eſtre à meſme temps gueux & jaloux; il faudra donc pour luy obeïr, que tu viues comme vne Preſtreſſe de Ceres. Mais à propos, c'eſt aujourd'huy la feſte de ceste Deeſſe, t'a-t'il enuoyé ſeulement dequoy la faire?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il faſſe, il n'a pas vn ſou?

LA MERE. Qu'il ne faſſe pas l'amour. Eſt-il le ſeul de la ieuneſſe qui n'ait point d'inuention? N'en ſçauroit-il excroquer à ſon pere? Que ne menace-t-il ſa mere d'aller à la guerre? Pleuſt à Dieu qu'il fuſt deſia ſi loin, qu'on ne le reuiſt

iamais, ſans nous eſtre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu eſtre touſiours ieune, ou que ſa paſſion dure touſiours? Quand il ſera riche, ma fille, & qu'on luy propoſera quelque bon party, il te plantera-là; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Ie ſçay qu'il a refuſé des mariages tres-auantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'eſt qu'il t'aime preſentement, & que la fantaiſie de ſe marier ne luy eſt pas encore venuë; mais attend vn peu. Dieu veüille que ie m'abuſe, & que tu ne te repentes pas vn iour de ne m'auoir pas voulu croire.

DIALOGVE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. QVOY Ampélis! ſi l'on n'eſt ialoux, & qu'on ne batte & tempeſte, on n'eſt point amoureux? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce ſont pourtant les marques d'vne paſſion violente. Car les larmes, les ſoupirs & les careſſes, ne ſont que des ieux d'enfant; la ialouſie eſt la preuue que l'Amour eſt arriuée à ſon periode. Sçache donc que ton

Galant t'aime, puis qu'il te traite de la ſorte; & Dieu veüille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte touiours?

AMPE'LIS. Non ; mais qu'il ne puiſſe ſouffrir que tu en aimes vn autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & par ſon caprice il m'empeſchera de voir compagnie ? Pour auoir loüé en ſa preſence le fils d'vn Banquier, il a mal à la teſte.

AMPE'LIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ſes careſſes & ſes preſens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPE'LIS. Attend, il donnera autre choſe. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui ſont bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis vn iour à vn Galant, dont la paſſion commençoit à ſe refroidir. Ie luy fermay la porte, & en fis entrer vn autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le deſeſperé ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouuelles faueurs, & à ne plus découcher d'auec que moy. Cependant ſa femme crioit que ie l'auois enſorcelé, & que ie luy auois donné vn breuuage pour me faire aimer ; mais tout ce breuuage n'eſtoit qu'vn peu de jalouſie meſlée bien à propos. Vſe de cette recette, & tu t'en

trouueras bien ; I'ay deux fois ton âge, & ſçais mieux que toy comme il ſe faut gouuerner.

DIALOGVE.

DE DORCAS, DE PANNYQVIS, de Philoſtrate, & de Polemon.

DORCAS. NOvs ſommes perduës, ma Maiſtreſſe, Noſtre Capitaine eſt de retour auec vn équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la reuerence ; I'ay trouué Parmenon à qui i'en ay demandé des nouuelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQVIS. N'as-tu fait que cela ? C'eſt bien débuté ? Tu deuois ioindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il eſtoit reuenu en bonne ſanté ; luy dire que ie ne faiſois que pleurer & ſoûpirer en l'abſence de ſon maiſtre, & m'enquerir de ce qu'il faiſoit.

DORCAS. Ie l'ay fait auſſi ; mais ie voulois rapporter ſimplement ce qu'il m'auoit dit ; car ie commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, ie croy que les oreilles vous ont bien corné en voſtre abſence ; car nous n'auons fait autre choſe que parler de vous. Ma Maiſtreſſe eſtoit ſi triſte, qu'elle ne vouloit voir perſonne, & elle eſtoit

plus morte que viue, lors qu'il arriuoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQVIS. Voila qui est bien.

DORCAS. En suite ie luy dis ce que ie vous viens de dire; & il me respondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQVIS. Quoy! sans dire auparauant que son Maistre pensoit tousiours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'apprehendoit rien tant que de me trouuer malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont reuenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nippes. Parmenon mesme auoit au petit doigt vn gros rubis taillé à facettes, qui iettoit vn feu merueilleux. Ie l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs prouësses, pour me haster de vous venir dire ces nouuelles, afin que vous auisiez à ce que vous auez à faire. Car Polemon viendra icy, si tost que la foule sera escoulée; & s'il y trouue Philostrate, ie ne sçay ce qu'il fera, ou plustost ce qu'il ne fera point.

PANNYQVIS. Nous trouuerons quelque inuention; car tu sçais que ie ne le puis chasser, apres ce qu'il m'a donné tout nouuellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans vne si haute fortune, il est dangereux; car s'il

vouloit tout tuer quand il n'auoit rien, que ſeface maintenant, qu'il eſt ſi riche? D'ailleurs, ie puis profiter beaucoup de ſon opulence.

DORCAS. Voila Philoſtrate & luy, qui arriuent à meſme temps par diuers endroits.

PANNYQVIS. Ah Dieux! nous ſommes perduës. Ie voudrois eſtre cent piez ſous terre; car ie ne ſçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis! ne ferons-nous pas la deſbauche ce ſoir?

PANNYQVIS. Vous me perdez, Philoſtrate. Bon iour, Polemon, ie ſuis rauie de vous reuoir, apres vne ſi longue abſence.

POLEMON. Qui eſt ce Galant-homme, qui vous traitte ſi familierement? Vous ne reſpondez rien, Pannyquis? Ha! ie voy bien ce que c'eſt; vous auez fait vne nouuelle amitié en mon abſence; I'ay eu grande raiſon de me haſter de reuenir, pour apprendre pluſtoſt voſtre honte & la mienne. Voila ce que c'eſt de vous auoir trop bien traitée; mais cela me fera ſage à l'auenir. Qui eſtes-vous, le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui és-tu, toy-meſme?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy; Philoſtrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suiuez-moy, Pannyquis; Adieu Monſieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQVIS. Que feray-ie, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer auec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouuez bien vous réjouïr pour la derniere fois; car apres auoir reſpandu tant de ſang innocent, ie ne laiſſeray pas vn ſi grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-ie pas les miennes? Parmenon, fay auancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teſte les mieux armez, & le reſte ſur les aiſles, auec vn gros de reſerue à leurs eſpaules.

PHILOSTRATE. Que penſe faire ce Fanfaron? croit-il nous eſpouuenter de paroles? Il me porte bien la mine de n'auoir iamais veû la guerre qu'en peinture, & d'eſtre touſiours demeuré renfermé dans quelque meſchante garniſon.

POLEMON. Tu le ſçauras tantoſt, lors que tu nous verras aux mains.

PHILOSTRATE. Ie ne veux que ce petit lacquais pour me deffendre, & pour t'empeſcher à coups de pierre, d'entrer.

DIA-

DIALOGVE DE QVELIDONIVM ET DE DROCE'.

QVELIDONIVM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE'. C'eſt ſon Maiſtre qui l'empeſche d'y venir.

QVELIDONIVM. Qui? Diotime. Il eſt de mes amis; ſi tu veux ie luy en parleray.

DROCE'. Non, c'eſt Ariſtenet, le plus débauché de tous les Philoſophes.

QVELIDONIVM. Quoy! ce vieux Barbon, touſiours penſif & melancolique, qu'on voit ſe promener auec ſes Eſcholiers au Pœcile.

DROCE'. Oüi, ce glorieux Pedant, que ie voudrois auoir veû traiſner par la barbe à la voirie.

QVELIDONIVM. Mais d'où vient cela?

DROCE'. Ie ne ſçay; mais auparauant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix iours qu'il n'y eſt entré. Cependant, i'ay enuoyé ma ſeruante à la deſcouuerte, qui m'a rapporté qu'elle l'auoit trouué à la promenade auec ſon Maiſtre; mais ſi toſt qu'elle luy fit ſigne, il rougit & baiſſa la veuë, ſans plus tourner la teſte de ſon coſté, de ſorte

qu'elle reuint toute surprise. En quel estat penses-tu que ie fus alors ? Tantost ie m'imaginois qu'il estoit amoureux d'vne autre. Tantost qu'il estoit picqué contre moy. Tantost que son pere luy auoit deffendu de me voir : mais à la fin il m'enuoya ce Billet par son lacquais. Tien, lis-le toy-mesme.

QVELIDONIVM. N'y a-t'il rien de secret?

DROCE'. Non, que tu ne puisses voir.

QVELIDONIVM. Il est assez mal escrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me sont tesmoins, ma chere Droce', que ie t'ayme plus que moy mesme, mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me presche que la Vertu, pour me diuertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si ie le veux croire : mais ie ne trouue point de plus grande felicité, que de te posseder. Vis contente, & n'oublie iamais ton* CLINIAS.

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium?

QVELIDONIVM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant, ie meurs de dépit & d'amour. Au reste, i'ay entretenu le lacquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues

d'amour de quelques anciens Philosophes ; iusque-là qu'il a menacé d'en donner auis au pere de Clinias.

QVELIDONIVM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE' Ie l'ay fait aussi, & suis asseurée de luy ; car il est amoureux de ma seruante.

QVE'LIDONIVM. Ayç bon courage, Drocé, tout ira bien ; Ie feray escrire aux lieux où le pere se promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple ; ce qui ioint au rapport du lacquais, fera sans doute quelque effet.

DROCE'. Mais comment pourras-tu escrire cela, sans estre apperçeuë?

QVELIDONVM. La nuit auec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DROCE' C'est bien dit ; ioints tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGVE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT ! apres auoir donné de l'argent à vne fille, pour coucher auec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer ; & outre cela, auoir resué pendant tout le repas? Pour qui soupirez-vous, Charmide; Ne me le celez point, que

i'apprenne le nom de cette Belle, pour récompenſe de la mauuaiſe nuit qu'elle me fait paſſer aupres de vous.

CHARMIDE. Ie me meurs d'amour, Tryphene, ie le confeſſe.

TRYPHENE. Ie voy bien que ce n'eſt pas pour moy; car on diroit que vous auez peur de me toucher, tant vous vous eſtes bien enuelopé de la couuerture. Mais encore, quelle eſt cette cruelle? peut-eſtre que ie vous y pourray ſeruir.

CHARMIDE. Elle eſt aſſez illuſtre.

TRYPHENE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de noſtre General, qui eſt la plus ieune; & vne autre déja vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHARMIDE. C'eſt ce trébuchet qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou ſi voſtre amour ne fait que de naiſtre?

CHARMIDE. Il y a plus de ſix mois, dés la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Auez-vous bien remarqué ſon âge & ſes rides?

CHARMIDE. Elle iure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais à qui croirez-vous

pluſtoſt, à ſes ſerments ou à vos yeux ? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que ſi vous l'auiez veuë toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHENE. Auec raiſon ; car elle a le corps marqueté comme vn Leopard. Et c'eſt pour cette belle que vous ſoupirez ? Vous eſtes à plaindre, Charmide ; mais ſe peut-il faire qu'elle vous meſpriſe ?

CHARMIDE. Pour ne luy auoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu ſçais l'auarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon riual ; de ſorte que ie ne te cele point que c'eſt pour la faire enrager que ie t'ay enuoyé querir.

TRYPHENE. Vrayement ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'euſſe ſçeu..... Mais ie me vais leuer, auſſi bien eſt-il deſia iour.

CHARMIDE. Non, mon cœur ; car ſi cela eſt, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à voſtre mere, qui peut l'auoir veuë au bain. Car pour ſon âge, voſtre grand'mere vous le pourra apprendre, ſi elle eſt encore en vie.

CHARMIDE. Embraſſe-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur ;

Oſtons tous ces obſtacles qui nous empeſchoient de nous toucher; Ie dis Adieu pour iamais à Philematium.

DIALOGVE

DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. TV te mocques de moy, Lyſias, & auec raiſon; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à deſrober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque preſent; mais ie t'ay reçeu d'abord, ſans que tu m'ayes rien donné. Cependãt, tu ſçais combien i'en ay eſconduit pour l'amour de toy. Premierement Eteocle, qui eſt maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'vne Galere, & Meliſſe l'vn de tes camarades, qui eſt nouuellement enrichi de la ſucceſſion de ſon pere; le tout, pour te poſſeder ſeul comme vn Adonis. Car inſenſée que ie ſuis, ie croyois à tes ſermens, & viuois en Penelope pour ton ſuiet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien eſpriſe de ton amour, tantoſt tu loüois en ma preſence l'vne de mes-compagnes, tantoſt tu faiſois des careſſes à vn autre, pour me faire deſpit; ce qui me rendoit toute confuſe. Ie ſou-

Ou, de ton aage.

Auoir eu vn enfant de toy.

uient-il de la desbauche que tu fis dernierement auec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy : mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre ? tantost luy faisant signe des yeux que tu allois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille à ton lacquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy iettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'vn autre costé : & elle les mettoit dans son sein, apres les auoir baisées. Car pour me faire plus de despit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoy fais tu cela ? t'ay-ie offensé en quelque chose ? ay-ie fait quelque faueur à d'autre qu'à toy ? Vis-ie pour autre que pour toy seul ? Croy-moy, ce n'est pas vne grande victoire, que de triompher d'vne fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser, vne personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras vn iour, lors que ie seray morte de desespoir. Pourquoy grinces-tu les dents ? & me regardes-tu de trauers ? Dy ce que tu as sur le cœur, i'en feray iuge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me respondre ; Regardes, ma Compagne ! comme il me traitte.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut

eſtre bien barbare, pour n'eſtre pas touché des larmes d'vne Maiſtreſſe ! C'eſt toy Ioeſſe qui l'as perdu, en luy teſmoignant trop de paſſion. Il faloit eſtre plus fine & plus retenuë ; mais ſi tu m'en crois, tu ceſſeras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point, ie ne le puis faire.

PYTHIE. Le voila qui reuient.

IOESSE. Ah tu m'as perduë ! ſans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'eſt pas pour toy que ie retourne, Ioeſſe, n'en prens point de vanité. C'eſt pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauuaiſe opinion de moy ; car tu m'és trop indifferente, pour faire quelque choſe en ta faueur.

PYTHIE. Tu as bien fait de reuenir ; car i'euſſe publié par tout ton inciuilité.

LYSIAS. Dy moy, Pythie, voudrois-tu que ie ſouffriſſe vne infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, apres l'auoir trouué couchée auec vn Galant?

PYTHIE. Quand cela ſeroit, Lyſias, tu ſçais la fragilité du ſexe, & ce que c'eſt d'vne Courtiſane ; Mais où fuſt-ce que cela arriua?

LYSIAS. Chez elle-meſme. Car comme mon pere ayant deſcouuert mon amour, eut fermé la porte du logis, auant que de ſe coucher, & en

& en eut emporté la clef, ie montay par deſſus la muraille, à l'aide de mon lacquais; & me rendant chez elle, i'ouuris doucement ſa porte, parce que ie ſçauois le ſecret, & entrant dans ſa chambre, ie la trouuay endormie entre les bras d'vn ieune garçon. Alors, pour n'en point mentir, ſi i'euſſe eu mon eſpée, ie les euſſe tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

IORSSE. Voila le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

IORSSE. Pourquoy non, c'eſtoit elle-meſme que i'auois priée de coucher aueque moy en ton abſence.

LYSIAS. A d'autres, il n'auoit point de cheueux; Luy ſont-ils crus en vn iour?

IORSSE. C'eſt qu'elle s'eſt fait raſer dans ſa derniere maladie. Ie te prie, Pythie, ſouffre que ie te décoiffe, pour luy faire voir ſon impertinence; Tien jaloux, voila mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y euſt eſté trompé? car il n'y auoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay ſeulement ſa teſte de la main.

IORSSE. Hé bien! me crois-tu à preſent? & ne crains-tu point que ie te faſſe enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faiſons la débauche

ce ſoir, & que Pythie en ſoit, puis qu'elle a ſeruy à noſtre reconciliation.

IOESSE. Ie le veux, quoy qu'elle ait eſté cauſe de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lyſias, de ne rien dire à perſonne de ce que tu as veû.

DIALOGVE
DE LEONTIQVE, DE QVENIDAS, & d'Hymnie.

LEONTIQVE. COnte-luy vn peu, Quenidas, comme au combat contre les Galates, ie m'auançay hors du front de la bataille, mõté ſur vn ſuperbe cheual, & mis tellement l'eſpouuante dans le cœur des ennemis, que iamais perſonne n'oſa ſe preſenter deuant moy. Dy comme en ſuite ie tuay d'vn ſeul coup le General de leur Caualerie, & le perçay luy & ſon cheual; Puis tournant ſur l'Infanterie, qui s'eſtoit ſerrée en vn gros bataillon pour me faire teſte, ie paſſay ſur le ventre de ſept des principaux Officiers; & d'vn reuers fendis la teſte auec l'armet à vn colonel, & fis vne large voye à ceux qui marchoient ſur les pas de ma victoire.

QVENIDAS. Ce n'eſt rien à comparaiſon du Satrape, que vous défiſtes en Paphlagonie,

LEONTIQVE. Tu as raiſon ; car outre ſon enorme grandeur, qui l'euſt pû faire paſſer pour Geant, il défioit ſeul toute noſtre Armée, auec vn courage inuincible ; & cependant tu ſçais comme ie me preſentay deuant luy, quelque effort qu'on fiſt pour me retenir.

QVENIDAS. Ie ne vous cele point que i'eus peur alors ; mais voſtre reſolution me raſſeura, & le ſouuenir de vos Triomphes.

LEONTIQVE. A qui me comparois-tu en cét eſtat glorieux, tout couuert d'armes brillantes ?

QVENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQVE. Il me ſouuient encore que le Satrape rompit ſa lance ſur mon eſcu, ſans m'eſbranler non plus qu'vn rocher ; mais ie le perçay d'outre en outre auec la mienne ; Puis ſautant legerement en terre, ie luy ſeparay la teſte des eſpaules, d'vn coup d'eſpée, & la rapportay toute ſanglante, & qui degoutoit ſur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux ! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embraſſer.

LEONTIQVE. Ne crain point, ma mignonne, ſi ie ſuis vn Mars à la guerre, ie ſuis vn Adonis en amour.

HYMNIE. Il me ſemble que ie vous vois encore porter la teſte de ce Satrape.

LEONTIQVE. Que dirois-tu donc, ſi tu m'auois veû les armes à la main, tout couuert de ſang & de pouſſiere ?

HYMNIE. Ie m'enfuirois; & ie penſe diſia vois deuant moy les ombres de ceux que vous auez tuez, & ſur tout de ce miſerable à qui vous fendiſtes la teſte en deux auec ſon caſque.

LEONTIQVE. Que tu és foible! ie ne dis ces choſes que pour te reſioüir.

HYMNIE. Cela ſeroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le ſang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas ſeulement le courage de voir tuer vn poulet, ie friſſonne au recit de vos exploits; & tandis qu'il fait iour, ie m'en retourne au logis. Suiuez-moy, Lydé, Adieu Monſieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQVE. Arreſte, arreſte, Hymnie. Quoy! elle s'en va, i'ay beau la prier.

QVENIDAS. A quoy penſez vous auſſi, de luy aller conter ces extrauagances; ie la voyois à tous coups paſlir & changer de viſage.

LEONTIQVE. C'eſt toy qui m'as mis en humeur, par la deffaite de ce Geant.

QVENIDAS. Ie le faiſois par complaiſance, pour vous aider à mentir; mais vous vous eſtes laiſſé tranſporter au recit de vos loüanges.

LEONTIQVE. Suy-la, Quenidas, & luy perſuade de reuenir.

QVENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die? Qu'il n'eſt rien de tout ce que vous auez

dit, & que c'eſtoit pour luy faire peur.

LEONTIQVE. Non, cela ſeroit honteux.

QVENIDAS. Elle ne voudra pas reuenir autrement; Il vous faut reſoudre à perdre voſtre maiſtreſſe, ou la gloire de voſtre valeur.

LEONTIQVE. Tu me iettes dans de grandes extremitez? Dy luy ce que tu voudras, pourueû que tu la ramenes.

DIALOGVES

DE DORION ET DE MYRTALE'.

DORION. TV me chaſſes, Myrtalé, maintenant que i'ay mangé tout mon bien auecque toy; mais lors que i'eſtois riche, i'eſtois ton tout & ton fauory; & depuis que ce Marchand de Bithynie eſt venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me conſidere plus.

MYRTALE'. O les grands preſens que tu m'as faits! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Premierement, des eſcarpins de Sicyone, qui valent enuiron deux drachmes; & pour cela tu couchas auecque moy deux nuits; puis vne bouëte de parfums, lors que tu reuins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle couſtoit, par mes grands

Dieux autant que les eſcarpins.

MYRTALE'. Mais lors que tu partis, ie te donnay auſſi vne petite caſaque de Matelot, qu'vn Pilote auoit laiſſé chez moy.

DORION. Il eſt vray ; mais il la reprit en Sicyone, apres m'auoir bien frotté, croyant que ie la luy auois dérobée. Outre cela, ie t'ay rapporté des oignons de Cypre, auec vn cabat de figues, & un fromage de Gythie ; ſans parler de huit pains de Nauire que ie t'ay donnez, & des pantoufles de Patare ; ingrate ?

MYRTALE'. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dracmes.

DORION. C'eſt touſiours beaucoup pour vn pauure homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre mere, la valeur de la teſte d'vn oignon. Apres, i'ay mis pour toy vne dragme d'argent aux pieds de Venus, au iour de ſa feſte ; & en ay donné deux autres à ta mere, pour auoir des ſouliers, & de temps en temps quelques ſous à ta ſeruante ; Tout cela enſemble, fait la fortune d'vn Matelot.

MYRTALE'. Quoy ! tes oignons & tes figues.

DORION. Ie ne ſerois pas Matelot, ſi i'eſtois riche ; mais ie voudrois bien ſçauoir ce que ton vſurier t'a donné.

MYRTALE'. Premierement la jupe & le collier que tu vois.

DORION. Ha ! ie t'ay veû le collier, ne ments point.

MYRTALE'. Celuy que tu m'as veû, eſtoit plus petit, & n'auoit point d'émeraudes. Il m'a donné auſſi des pendans-d'oreilles, auec vn tapis, & a payé le loüage de ma maiſon. Ce ne ſont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'eſt vn vieux pelé tout iaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veüille faire le beau ; mais cela luy ſied, comme à vn aſne de chanter. Dieu te conſerue vn ſi beau Galant, & te faſſe la grace d'auoir de ſa race ; Pour moy, ie trouueray vne fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des colliers de pierreries.

MYRTALE'. Ha que celle qui te poſſedera ſera heureuſe quand tu luy rapporteras tes beaux preſens. Adieu mes pantouffles de Patare, mes oignons de Chypre, & mes eſcarpins de Sicyone.

DIALOGVE
DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QV'AS-TV à pleurer, Parthenice? Qui t'a ainſi maltraittée ?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriua hier pendant le ſouper, & renuerſa la table & les verres; puis me bailla vn ſoufflet de rage, pour eſtre venuë chez elle à la priere de ſon riual. Il ne le traitta pas mieux que moy; car il le traina par les cheueux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de ſorte que ie ne ſçay ſi le pauure homme en pourra échapper.

COCHLYS. Eſtoit-il fou ou yure, de faire ces inſolences?

PARTHENICE. C'eſtoit jalouſie; car ſa maiſtreſſe luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'vn riche laboureur, qui l'aimoit il y auoit long-temps; & comme ils ſouppoient enſemble, ce mal-heur là arriua.

COCHLYS. Conte-moy la choſe plus particulierement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur ſe préparoit à danſer au ſon de la flûte, on ouït tout à coup vn grand bruit, & l'on vit entrer auſſi-toſt ce fanfaron auec ſept ou huit de ſes camarades, qui firent le deſordre que ie viens de dire. Crocale ſe ſauua chez vne de ſes voiſines, & ils me traitterent de la ſorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maiſtre; & lautre aſſemble ſes amis, pour en tirer raiſon.

COCHLYS.

COCHLIS. Voila ce qu'on gagne auec ces gens-là; Ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas vn ſou, & vous remettent touſiours à la monſtre & au quartier d'hyuer: Auſſi ay-ie fait vœu de n'en receuoir pas vn chez moy; & i'aimerois mieux vn Matelot, ou vn Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naſeaux, qui ont pluſtoſt la main à l'eſpée qu'à la bourſe.

LA MORT DE PEREGRINVS.

C'eſt l'hiſtoire de la vie & de la mort d'vn Philoſophe, qui ſe bruſla publiquement aux jeux Olympiques.

LVCIEN A CRONIVS.

CE malheureux Peregrinus a eu le meſme deſtin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'eſtre changé en mille formes, à la fin il eſt deuenu feu, & s'en eſt allé en fumée comme Empedocle; auec cette difference, que ç'a eſté à la veuë de tout le monde, & dans la plus illuſtre Aſſemblée de la Grece; au lieu que l'autre deſroba ſa mort aux yeux des hommes. Il me ſemble que ie te voy eſclater de rire à cette nouuelle; & t'eſcrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la

gloire nous fait faire d'extrauagances ? I'en ay dit autant que toy, à la veuë de ce ſpectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que i'ay failly à eſtre deſchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ſes chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'hiſtoire de cette Tragedie ; Tu en connois l'Autheur, & ſçais qu'il en a fait en ſa vie plus qu'Eſchyle ni Sophocle. Lors que ie fus arriué à Elide, i'aperçeus en paſſant par le lieu des exercices, vn Philoſophe Cynique, nommé Theagene, qui crioit contre tout le monde, ſelon leur couſtume, & preſchoit tout haut la vertu. En ſuitte, il vint à tomber ſur noſtre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'accuſoient de vaine gloire ; il s'eſcria, ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Hercule, noſtre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour te vouloir imiter, eſt accuſé d'ambition ! Mais s'il euſt eſté ambitieux, euſt-il donné tout ſon bien, comme il a fait à ſa Patrie, au lieu de l'employer à ſon agrandiſſement ? Euſt-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour diſputer de la Vertu auec Iupiter ? Pour eſtre empriſonné en Syrie, chaſſé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour eſclairer l'Vniuers ? Hercule ne s'eſt-il pas bruſlé auant luy ? Bacchus & Eſculape n'ont-ils pas eſté conſumez du feu celeſte ? Empedocle ne s'eſt-il pas ietté tout vif dans la fournaiſe

du mont Ethna? Comme il disoit cela auec de grans cris, ie demanday à l'vn de ceux qui estoient presens, qu'auoit cela de commun auec nostre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brusler publiquement aux ieux Olympicques. Comment, dis-ie, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que ie ne pûs entendre la responsе. Il falut donc escouter le reste de sa Harangue, où il se respandit en de vaines & excessiues loüanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Iupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuures, le Iupiter de Phidias, & le Philosophe Peregrinus; l'vn l'ouurage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier alloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela auec beaucoup de chaleur, il fit semblant de s'arracher les cheueux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les vns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emporterent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus vn Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par vne risée; & dit qu'il estoit bien iuste de faire succeder le ris de Democrite,

Ou, simplement vn autre homme.

aux pleurs d'Heraclite; Car qui pourroit s'empeſcher de rire, dit-il, en voyant vn Philoſophe Cynique, faire des tours de paſſe-paſſe, & ſauter dans vn braſier ardent, pour ſe faire admirer du genre humain. Mais afin que vous ſçachiez quel eſt cét illuſtre Batteleur, & ce grand chef-d'œuure de la Raiſon, comme ſon camarade l'appelle; Voicy ce que i'en ay veû moy-meſme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut deuenu grand, car ie ne veux point parler de ſon enfance, il fut ſurpris en adultere, & contraint de ſe ietter du haut en bas d'vne maiſon, auec vne raue dans le cul, apres auoir eſté bien frotté. En ſuite, il deſbaucha vn ieune garçon; & pour ſe ſauuer des mains de la Iuſtice, donna ſept cens cinquante liures au pere & à la mere qui eſtoient pauures. Mais ie ne luy veux pas reprocher les fautes de ſa ieuneſſe; car ce diuin portrait n'eſtoit encore qu'eſbauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va ſouffrir. Ennuyé de ce que ſon pere luy retenoit trop long-temps ſon bien, par vne longue vieilleſſe, il l'eſtouffa comme vous auez pû entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de païs, tant qu'il ſe meſla parmy les Chreſtiens en Iudée, & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur monſtra bien-toſt qu'ils n'eſtoient que des nouices aupres de luy; car il ne deuint pas ſeulement Prophete, mais

Ancien reprobre des adulteres.

chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs escritures, & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le consideroient comme leur Legislateur & leur Patron, & en parloient comme d'vn Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour auoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouuelle doctrine, cette disgrace contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouuelle les Chrestiens, qui de son mal-heur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remuër Ciel & Terre, pour tascher à le tirer de là ; Et comme ils veirent qu'ils n'en pouuoient venir à bout, ils luy rendirent tous les deuoirs imaginables, pour tascher d'adoucir son mal. On voyoit dés le point du iour à la porte de la prison, vne troupe de vieilles, de veufves, & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit auecque luy, apres auoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y celebroient leurs misteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy tesmoigner leur deplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est vne chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'espargnant rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy enuoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte ; &

On, luy enuoyoient toute sorte de rafraichissemẽs

cela luy fut de grand reuenu. En vn mot, ces miſerables meſpriſent toutes choſes, & la mort meſme, ſur l'eſperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux ſupplices. Car leur premier Legiſlateur leur a fait accroire qu'ils ſont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à noſtre Religion; & qu'adorant le Crucifié, ils viuent ſelon ſes loix; de ſorte qu'ils meſpriſent tout, & croyent que tout eſt commun, receuant ſes dogmes auec vne obeïſſance aueugle. S'il ſe trouue donc quelque impoſteur parmy eux, qui ſoit adroit à prendre ſon temps, & à ſe ſeruir de l'occaſion, il s'enrichit en moins de rien, & abuſe de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'eſt ainſi encore qu'il ſe nommoit) fut eſlargy par le Gouuerneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profeſſion, & qui auoit pitié de luy, ſçachant que par vaine gloire il ne ſe ſoucioit pas de mourir. A ſon retour il trouua toute ſa ville irritée, pour le meurtre de ſon pere, & pluſieurs ſe vouloient declarer partie contre luy. La moitié de ſon bien auoit eſté diſſipé en ſon abſence, de ſorte qu'il ne luy reſtoit plus que les
7500. écus heritages, qui pouuoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cét impoſteur; veû que toute ſa ville, auec cinq
Paris. des meilleures des enuirons, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc eſtoit tout récent, on

croyoit à toute heure qu'il ſe preſenteroit vn dénonciateur ; car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on auoit de ce bon vieillard, qui auoit eſté meurtry ſi indignement. Mais noſtre impoſteur, pour eſquiuer ce danger, ſe preſente à l'aſſemblée du peuple en eſquipage de Philoſophe, auec le baſton à la main & la beſace ſur l'eſpaule, couuert d'vn meſchant manteau ; & s'eſtant laiſſé croiſtre le poil, car il commençoit deſia à contrefaire le Cynique ; dit tout haut, qu'il donnoit au public tout ce que ſon pere luy auoit laiſſé. Cela fut reçeu auec des applaudiſſemens extraordinaires du peuple, qui bâaille apres les diſtributions ; & l'on crioit qu'il n'y auoit que luy de veritable Philoſophe, & qu'il eſtoit le digne ſucceſſeur de Crates & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ſes ennemis ; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à eſtre lapidez. Il ſortit donc vne ſeconde fois de ſon païs, ayant aſſez de reuenu en la ſimplicité des Chreſtiens, qui le ſuiuoient par tout, & qui ne le laiſſoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps apres, pour l'auoir ſurpris mangeant de quelques viandes deffenduës ; ſi bien que n'ayant plus dequoy ſubſiſter, il preſenta requeſte à l'Empereur, pour eſtre releué de ſa donation, & pour rentrer dans ſon bien ; mais ſa ville s'y oppoſant, il n'en put venir à bout. Il ſortit donc pour

la troiſieme fois, & ſe tranſporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'vne eſtrange ſorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la ruë, auec le viſage barboüillé de bouë, & la moitié de la teſte raſe; & deuant tout le monde faiſoit ce dont on accuſe Diogene, comme vne choſe indifferente, & cent autres extrauagances; ſe donnant la diſcipline ſur le derriere auec vne ferule, & ſouffrant meſme d'eſtre feſſé par les autres. Ainſi diſcipliné il paſſa en Italie, où il ſe mit à crier contre tout le monde, & particulierement contre l'Empereur, qui le ſouffrit auec ſa modeſtie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pûſt reprocher d'auoir puny vn Philoſophe pour des paroles, & particulierement vn Cynique, qui fait profeſſion de dire des iniures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'eſt ce qui le rendoit ſi hardy. Cependant, cela le mit en eſtime parmi le peuple, tant que le Gouuerneur de Rome fut contraint de le chaſſer pour ſes inſolences, & dit que la ville ſe paſſeroit bien de luy; ce qui contribua encore à ſa reputation, comme ayant eſté banny pour auoir dit la verité trop librement; & par là il s'eſgaloit à la gloire de Dion, de Muſonius, & d'Epictete, & autres ſemblables Philoſophes qui auoient eſté traitez de meſme. Il paſſa donc en Grece, où tantoſt il iniurioit ceux d'Elide; tantoſt il ſollicitoit les Grecs à la reuolte;

reuolte ; Et il fut ſi inſolent, que de crier en public contre vne perſonne de merite & de dignité, qui entr'autres ſeruices qu'il auoit rendus au païs, auoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des ieux, où l'on mouroit de ſoif auparauant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de ſe ſeruir de cette eau, ainſi que les autres, & de ioüir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût eſté lapidé par le peuple, pour cette extrauagance, s'il ne ſe fût refugié à la ſtatuë de Iupiter Olympien ; de ſorte qu'aux ieux d'aprés, il ſe deſdit tout haut, par vne harangue premeditée, & loüa celuy contre lequel il auoit tant declamé ; quoy qu'il taſchaſt d'excuſer ce qu'il auoit fait. Comme il ſe vit par là deſcrié, & qu'il n'auoit plus d'inuention nouuelle pour reſtablir ſa reputation, ni pour ioüir de la gloire dont il eſtoit ſi amoureux, il s'auiſa, pour ſe faire admirer, de ſortir du monde par vne extrauagance, & fit courre le bruit qu'il ſe bruſleroit aux ieux ſuiuans. Il trauaille maintenant à cela, & creuſe vne fauſſe, où il porte luy-meſme du bois pour ſon bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il deuroit pluſtoſt teſmoigner la force de ſon eſprit, à attendre la mort en patience, ſans ſortir de la vie comme vn fugitif ; où s'il a reſolu abſolu-

ment de mourir, choisir vne fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaist tant, que ne va-t-il se brusler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Theagéne, qui luy seruira de Philoctéte. Mais de vouloir mourir sur vn bucher aux jeux Olympiques, à la veuë de toute la Grece, c'est vne vanité insupportable; quoy qu'il ait merité le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par vne affreuse & longue mort, & non pas estre déuoré en vn instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouurir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaist, & il fait gloire de mourir en vn lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souuenir de celuy qui brusla le Temple d'Ephese, pour se rendre plus illustre. En effet, cela part d'vne mesme vanité, quoy que celuy-cy publie que c'est pour apprendre aux hommes à mespriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux meschans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur deuoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs, ie sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suiuist cét exemple; & son com-

c'est le nom de celuy qui venoit de haranguer.

pagnon luy-meſme, qui chante ſi haut ſes louanges, ne le veut pas ſuiure; En quoy il me ſemble qu'il eſt ſans excuſe; car puis qu'il le prend pour modele, il le deuroit imiter en ſa principale partie, & aller trouuer Hercule dans le Ciel auec luy. Ce n'eſt pas dans les choſes exterieures, que l'impoſteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui eſt touſiours le principal. Il me ſemble auſſi qu'il deuroit dreſſer vn bucher de bois vert, pour eſtre eſtouffé par la fumée, & que cela conuiendroit mieux à ſa vanité; & ſans affecter le deſtin d'Hercule & d'Eſculape, qui eſt auſſi celuy des aſſaſſins & des ſacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il eſt vray ce qu'on en dit, ſe bruſla pour éuiter les tourmens qu'il enduroit: Mais qui peut obligerà cela noſtre Protée, que ſon extrauagance? Il ne ſert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes: Comme s'il n'y auoit point de fous aux Indes, auſſi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Dauantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne ſe iettent pas dans le feu, pour eſtre deuorez en vn inſtant; mais au rapport d'Onéſicrite, qui a veu mourir Calanus, ils ſe couchent doucemét ſur le bucher, ſans changer de poſture ni de contenance, tant que le feu les ait conſumez entierement. Il y en

à qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Iupiter ne deuoit pas souffrir que l'on profanast vn lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce costé-là ; car ie ferois serment qu'il n'y a pas vn Dieu qui ne soit bien-aise de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en eschapper ; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empeschent de se desdire ; & il feroit vn beau coup, s'il en pouuoit entraisner deux où trois apres luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix ; comme s'il deuoit renaistre de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bucher luy-mesme, comme cét oiseau, qui se brusle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite desia des Autels & des Statuës. Pour moy, ie ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouue quelqu'vn qui iure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fiéure quarte, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que ie voy desia ses disciples dresser vn Oracle sur son buscher, où il predira l'auenir, comme le Protée des Fables, & establir des Prestres qui se fouëtteront, ou se feront quelque brû-

lure à ſon intention. On ne manquera pas de celebrer quelque ceremonie nocturne à ſa memoire, où l'on portera des torches à ſon bucher. Theagéne publie deſia vn Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques ſe bruſlera prés du Temple de Iupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais i'en ſçay vn autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à pluſieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, ſe precipitera dans les flâmes, il faut que ſes diſciples ſuiuent ſon exemple, s'ils ne veulent eſtre lapidez comme des lâches, qui preſchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en ſemble, Meſſieurs? Cét Oracle n'eſt-il pas auſſi bon que l'autre? pour le moins, il eſt auſſi veritable. Il ne reſte plus à ſes diſciples, que de choiſir vn lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'éuaporer; car c'eſt ainſi qu'ils parlent. Alors toute l'aſſiſtance s'eſcria qu'ils l'auoient bien merité; & celuy qui auoit harangué, ſe retira en ſouſriant. Mais Theagéne ayant ouï la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laiſſay déclamer tout ſon ſaoul, & ſortis pour voir les ieux; car on diſoit que les Iuges auoient deſia pris leur place. Voilà ce qui ſe paſſa à Elide. Depuis eſtant arriué à

Olympie, le derriere du Temple eſtoit plein de gens qui loüoient ou blâmoient ſon deſſein; & des injures on en vint aux coups, iuſqu'à ce qu'il ſortit ſuiuy d'vne foule de peuple; & diſcourut de ſa vie paſſée, & des dangers qu'il auoit courus; rapportant tout ce qu'il auoit ſouffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'vne partie à cauſe de la foule, & ſortis de peur d'eſtre eſtouffé dans la preſſe; diſant vn long Adieu à noſtre impoſteur, qui faiſoit ſon Oraiſon funebre auant ſa mort. I'oüis ſeulement qu'il diſoit, Qu'il vouloit couronner vne illuſtre vie, par vne mort encore plus illuſtre: & qu'ayant veſcu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là, à meſpriſer la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy ſeruiſſent de Philoctétes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il ſe conſeruaſt à ſon païs: mais les Sages l'encouragerent à pourſuiure ſon deſſein, ce qui l'eſtonna & le fit paſlir, de ſorte qu'il ſe retira tout tremblant, ſans plus rien dire: car il s'eſtoit imaginé que tout le monde s'oppoſeroit à ſa reſolution. Ie te laiſſe à penſer, ſi ie riois de toute ma force: car ie ne pouuois auoir pitié de luy à cauſe de ſa vanité: mais ſa paſſion fut ſatisfaite, lors qu'il vit tout le monde le ſuiure, ſans conſiderer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au ſupplice. Enfin, les

ieux Olympiques eſtant finis, qui furent les plus beaux que i'aye iamais veus; ie ne pus partir auec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, noſtre Philoſophe aprés auoir touſiours differé, choiſit la nuit pour l'exécution de ſon deſſein, afin que le ſpectacle fût plus beau. Vn de mes compagnons m'ayant donc eſueillé ſur le minuit, i'allay auec luy où le buſcher eſtoit preparé, qui eſtoit à plus de demy lieuë de la ville du coſté de l'Hippodrome, vers le Soleil leuant. Lors que nous fuſmes arriuez, nous trouuâmes que le buſcher eſtoit enfoncé dans terre enuiron la hauteur d'vne braſſe, & compoſé de fagots & de branches de ſapin, pour prendre feu plus aiſément. Comme la Lune fut leuée, car il falloit qu'elle fût de la Comedie, il ſortit auec ſes habits ordinaires, tenant vne torche à la main, ſuiuy d'vne troupe de Cyniques, parmy leſquels eſtoit Theagéne, qui ioüoit aſſez bien ſon perſonnage, & portoit auſſi vne torche. Comme ils eurent mis le feu au buſcher, l'vn deçà l'autre delà, il s'alluma en vn inſtant: mais il faut réueiller icy ton attention. Alors nôtre Hercule mettant bas la peau de lion, & la maſſuë, c'eſt à dire ſon baſton & ſa beface, auec ſon meſchant manteau, demeura en chemiſe, & en chemiſe bien ſale. Auſſi-toſt ayant ietté quelques grains d'encens dans le feu, il ſe tourna du coſté

du Midy; car cela eſtoit auſſi de la farce, & commença à inuoquer ſes Dieux paternels & maternels, pour receuoir ſon ame. Apres cela il ſe lança dans le feu, où il fut en vn inſtant enuelopé de la flâme, & dérobé à la veuë. Il me ſemble que ie te voy rire encore de cette Cataſtrophe, & auec raiſon. Pour moy, ie ne trouuay pas eſtrange qu'il inuoquaſt les Dieux de ſa mere; mais lors qu'il parla de ſon pere, me reſſouuenant du crime qu'il auoit commis, ie ne pûs m'empeſcher de rire, & le pris pour vne iuſte punition de ſon parricide. Cependant, les Cyniques enuironnant le buſcher, témoignoient leurs douleurs par vn triſte & morne ſilence, ayant touſiours les yeux fichez deſſus, ſans verſer des larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extrauagance, ie m'eſcriay, Sortons d'icy, fous que nous ſommes! quel plaiſir y a-t-il à voir roſtir vn vieillard, & à eſtre ſuffoqué de la puanteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire vn tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la priſon? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer; & quelques-vns leuoient le baſton, lors que ie menaçay de ietter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arreſta. Ie me retiray donc, reſuant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus ſages ont de la peine à ſe deffendre; & à plus forte raiſon celuy-cy, qui n'eſtoit pas digne d'vn meilleur

meilleur traitement. A mon retour i'en rencontray plusieurs qui accouroient au spectacle, sur le bruit qui auoit couru le iour d'auparauant, qu'il ne commenceroit qu'aprés le leuer du Soleil, lors que ce Heros auroit salüé cét astre à la façon des Brachmanes. I'en ramenay donc plusieurs, à qui ie contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajouster ni diminuër, non plus que ie fais maintenant, sinon lors que ie voyois que c'estoit des sots qui bâilloient aprés des miracles. A ceux-là ie disois que le Philosophe n'auoit pas plustost esté dans le feu, qu'il s'estoit fait vn tremblement de terre, auec des mugissemens effroyables ; & qu'vn vautour s'estoit enuolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demeuroient comme immobiles à ces discours ; & leuant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour auoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident ; & ie leur respondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fus arriué au lieu des assemblées, ie trouuay vn venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoustoit que le deffunt luy estoit apparu en habit blanc, couronné de branches d'oliuier, & qu'il l'auoit laissé tout ioyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Echos. Il ajoustoit la piece du Vautour, que

ie venois d'inuenter moy-meſme, & iuroit qu'il auoit veu cét oiſeau. Tu peux iuger par là, de la ſuitte. Combien d'eſſains d'abeilles ſe trouueront ſur ſon ſepulcre? Combien de Cygales? Combien de Corneilles? comme en celuy d'Héſiode, & autres fantaiſies ſemblables. Il me ſemble que ie voy deſia vne infinité de ſtatuës dreſſées à ſon honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét impoſteur a enuoyé des inſtructions à toutes les grandes villes, par forme de teſtament, & qu'il les a fait porter par ſes principaux amis, comme s'il dépeſchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'vn homme qui n'a iamais eu de paſſion que pour la gloire, ſans aucune amour de la verité; & qui s'eſt à la fin bruſlé, pour acquerir de la reputation, lors qu'il ne ſeroit plus capable d'en ioüir. Ie finiray par vn conte qui te fera rire. Ie t'ay deſia dit à mon retour de Syrie, comme ie nauigeay auec luy depuis la Troade; & qu'entre ſes autres débauches, il corrompit vn beau garçon pour luy ſeruir d'Alcibiade, ſous pretexte de le faire de ſa Secte; Qu'vne tempeſte eſtant ſuruenuë en ſuite, il ſe mit à pleurer auec les femmes, luy qui faiſoit ſemblant de meſpriſer tant la mort. Mais huit ou neuf iours auant ſa fin, il eut vn grand vomiſſement, pour auoir peut-eſtre trop mangé, qui fut ſuiuy d'vne fiévre violente. Le Medecin qui

le traita, m'a dit qu'il le trouua par terre, qui ne pouuoit ſouffrir l'ardeur de la fiévre, & qui demandoit de l'eau fraiſche; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dît que s'il ſouhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant qu'elle ſe preſentoit d'elle-meſme, & qu'elle luy eſpargneroit la peine d'vn buſcher. A cela il reſpondit qu'elle ne luy ſeroit pas aſſez glorieuſe. Il me ſouuient que quelques iours auparauant, ie le vis frotter d'vn medicament ſi acre, qu'il le faiſoit pleurer; qui eſt à peu prés comme ſi vn criminel ſe faiſoit penſer d'vn mal de doigt, auant que d'aller au ſupplice. Que penſes-tu qu'euſt fait Democrite, en voyant cela? Croîs-tu qu'il euſt eu vne aſſez grande ſource de ris, pour ne ſe point eſpuiſer. Ry tout ton ſaoul comme luy, car la choſe le merite bien; & ſur tout, lors que tu verras des ſots faire le paranymphe de cette mort.

LES FVGITIFS.

DIALOGVE

D'APOLLON ET DE IVPITER:

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt vne Satyre contre trois coquins qui auoient embraſſé la Philoſophie, pour s'exempter du trauail & de la peine, & qui abuſoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. EST-IL vray, mon pere, qu'vn Philoſophe s'eſt bruſlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'eſtoit vn Galand, qui auoit fait aſſez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

IVPITER. Il eſt vray, mon fils; & ie voudrois que cela ne fût pas arriué.

APOLLON. Pourquoy? Eſt-ce qu'il eſtoit indigne de mourir de la façon?

IVPITER. Ce n'eſt pas cela; mais c'eſt qu'il s'exhaloit vne ſi mauuaiſe odeur du bucher, que ie fus contraint de me ſauuer parmy les parfums de l'Arabie; Et le ſouuenir ſeul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'auoit-il fait, pour vou-

loir mourir d'vne si cruelle mort? Et quel auantage y a-t-il à se bruſler tout vif?

IVPITER. Tu aurois la meſme demande à faire à Empedocle, qui ſe ietta dans la fournaiſe du mont Ethna.

APOLLON. C'eſt l'effet d'vne grande melancolie. Mais encore, que dit celuy-cy pour ſes raiſons?

IVPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allegua pour ſa iuſtification, dans l'aſſemblée de toute la Grece? Il dit, s'il m'en ſouuient bien... Mais qui eſt cette Dame qui s'auance à grand pas toute eſplorée? C'eſt la Philoſophie, qui vient implorer mon aſſiſtance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille? & pourquoy ſuites-tu le monde? Le peuple te perſecute-t-il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate?

LA PHILOSOPHIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entende rien à mes myſteres. Mais ceux qui m'ont offenſée, ie ne le puis dire ſans rougir, ce ſont ceux qui empruntent mon nom, & qui ſe diſent mes diſciples.

IVPITER. Qui! les Philoſophes?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables; mais quelques-vns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie eſt toute contraire à la doctrine.

IVPITER. Cela eſt honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, ſi i'ay raiſon de me plaindre. Comme vous viſtes le monde remply d'erreur & d'injuſtice, vous en euſtes pitié, & vous m'enuoyaſtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en vne meilleure. Car s'il vous en ſouuient, vous me dîtes: Tu vois, ma fille, en quel eſtat ſont les hommes, par leur ignorance & leur malice: Va les trouuer; car tu és ſeule capable de les détromper, & de les guerir.

IVPITER. Il me ſouuient bien que ie te dis quelque choſe de ſemblable; mais conte-moy vn peu comment ils te receurent d'abord? & ce qu'ils t'ont fait depuis?

LA PHILOSOPHIE. Ie n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais ie commençay par la cure la plus difficile, qui eſtoit celle des Barbares. Car pour les autres, ie creus en venir à bout aiſément, & qu'ils receuroient mes remonſtrances auec allegreſſe. I'allay donc vers les Indiens, qui eſt vn grand peuple, que ie fis deſcendre de ſes Elephans, pour m'eſcouter; & toute la nation des Brachmanes, voiſine des Nécréens & des Oxydraques, receut ma doctrine, & vit encore ſelon mes loix, admirée & reſpectée de tout le monde.

IVPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses, qu'ils se bruslent sur vn buscher, sans témoigner la moindre apprehension; & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. I'en y allay pas, pour éuiter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, i'allay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où i'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. En suite, ie passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scythie; d'où reuenant par la Thrace, ie conuersay auec Eumolpe & Orphée, & les enuoyay deuant moy en Grece; auec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Ie ne tarday point à les suiure; mais à mon arriuée, on ne me receut ni bien ni mal. Toutefois auec le temps, ie gagnay les sept Sages; l'vn en vn lieu, & l'autre en vn autre; mais sur ces entrefaites s'esleuerent les Sophistes, qui sont d'vne nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçauoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulierement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venuë cette Philosophie contentieuse, qui met

tout en controuerſe, & qui ne ſçauroit rien reſoudre; Ces réponſes doubles, & trompeuſes; Ces queſtions friuoles; Ces interrogations confuſes & embroüillées. Cependant, lors qu'ils ſont repris & conuaincus par mes diſciples, ils ſe mettent en colere, & les tirent en Iuſtice, iuſqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Ie me voulois retirer deſlors, ne pouuant plus ſouffrir cette injure; mais Antiſthene & Diogene; & en ſuite Crates & Menippe, m'arreſterent; Plût à Dieu que ie ne les euſſe pas creûs! ie n'aurois pas tant ſouffert que i'ay fait depuis.

IVPITER. Mais tû t'emportes contr'eux, ſans en dire le ſujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a vne certaine ſorte de gens ſordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dés leur ieuneſſe à la Philoſophie, à cauſe de leur pauureté; & qui ont eſté contrains, pour gagner leur vie, de ſe mettre au ſeruice des Grands, ou d'apprendre quelque meſtier; ſi bien qu'ils ne connoiſſent pas ſeulement mon nom. Mais lors qu'ils ſont deuenus en âge, & qu'ils ont veu l'auantage qu'ont mes diſciples, & le reſpect qu'on leur porte; qu'on ſe gouuerne par leurs loix, & qu'on les eſcoute comme des Oracles; ils ont creu cette profeſſio tres-auantageuſe, & approchante de la tyranni

Et par

Et parce que leur meſtier ne leur fourniſſoit pas dequoy viure, qu'auec beaucoup de trauail & de peine, ou qu'ils eſtoient las de la ſeruitude, ils ont eu recours à moy, comme à vn dernier azile. Mais comme il leur euſt eſté trop long, & preſque impoſſible d'apprendre tous mes myſteres, & encore plus de les prattiquer; ils ſe ſont contentez de prendre l'habit & la mine de Philoſophes, & ont appellé l'effronterie au ſecours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne iuge que par l'exterieur, ne reconnoiſtroit pas leurs deffauts; & comme l'aſne d'Eſope, qu'ils paſſeroient facilement ſous la peau du lion; mais ils ont eſté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne ſe contentent pas de peu, comme les autres; mais ils viuent dans la débauche, & ne trauaillent qu'à amaſſer; tirant tribut de leurs diſciples, ce qu'ils appellent tondre leurs oüailles; outre que pluſieurs leur donnent, ſoit par reſpect, ou pour les empeſcher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les attaquent, ils ſe deffendent par des iniures, qui eſt vne belle marque de vertu, dont le plus beau caractere eſt l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faiſant ces choſes on les confondent auec les vrais Philoſophes; car la difference en eſt trop viſible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on iette les yeux ſur leur vie; & lors que l'on

condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en eſt remply, & particulierement de ceux qui ſe diſent diſciples de Cratés, d'Antiſthene, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cauſe de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandiſe, & la flaterie; auec cette proprieté d'emporter d'vne maiſon tout ce qu'ils peuuent. Ie ne ſçay pas ce qui en arriuera; car les Arts ſont aujourd'huy abandonnez, à cauſe de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des pareſſeux & des charlatans viuent à leur aiſe dans l'orgueil & dans l'opulence, demandant hardiment, prenant de meſme; & diſant des iniures quand on les refuſe, ſans remercier ſeulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent viure comme des Dieux, & faire refleurir le ſiecle d'or. Non contens de ces choſes, ils débauchent iuſqu'aux femmes de leurs hoſtes; & quelques-vns en ont emmené vne depuis peu, comme pour luy apprendre à philoſopher. Ils diſent qu'ils ſuiuent en cela, la doctrine de Platon, qui approuue la communauté des femmes; ne ſçachant pas comme ce grand perſonnage l'entendoit. Il ſeroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils ſe creuent dans les feſtins, tandis qu'ils crient contre la gourmandiſe & l'yurongnerie. En vn

mot, il n'y a rien de ſi contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtiſans; ne preſchent que la verité, & débitent par tout le menſonge; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y ſont plus ſujets que les enfans; & vous les verrez s'emporter pour des choſes de neant, pour peu que l'on leur reſiſte. Car incontinent leur viſage eſt tout en feu, leurs yeux renuerſez, leur bouche pleine d'écume, ou pluſtoſt de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils font vn ſale trafic de la Philoſophie, & il n'y a point de meſtier qui rapporte tant à ſon maiſtre; & lors qu'ils ont bien amaſſé, ils quittent le baſton & la beſace, & commencent à faire leur maiſon, & à dreſſer leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me mépriſe; de ſorte, que ie ne puis plus gagner perſonne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que ie fais de iour, eſt deffait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injuſtice triomphent du ſçauoir & de la vertu.

IVPITER. Dieux! combien la Philoſophie a ſouffert de ces frippons; mais il faut auiſer aux moyens de les punir; En tout cas, vn coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne ſont pas dignes

d'vne ſi illuſtre mort; & ie vous conſeille, mon pere, pour l'honneur des Muſes, dont i'eſpouſe les intereſts, d'y enuoyer Mercure, qui diſcernera bien-toſt les veritables Philoſophes, de ceux qui ne le ſont pas; & qui chaſtira les vns, & recompenſera les autres.

IVPITER. Qu'Hercule y aille auſſi, pour accompagner la Philoſophie, & la deffaire de tous ces monſtres

HERCVLE. I'aymerois mieux nettoyer vne ſeconde fois l'eſtable d'Augie, que d'auoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque ſottiſe; mais ie ſuis enfant d'obeïſſance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy auſſi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

MERCVRE. Deſcendons tout à cette heure, afin d'en deffaire vne partie dés aujourd'huy. Où penſes tu que nous les deuions trouuer, ma ſœur? Ne crois-tu pas que ce ſoit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullement, le païs eſt trop pauure; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCVRE. Allons donc en Thrace.

HERCVLE. Tu as raiſon, ie vous y conduiray; car ie connois le païs, pour l'auoir bien frequenté en ma ieuneſſe. Il nous faut paſſer entre ces deux hautes montagnes, dont l'vne eſt le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour deſcendre

de là dans la plaine, qui eſt tres fertile, & s'eſleue en petites colines qui ſeruent comme de forteresse à la ville de Philippes, dont le fleuue Hébrus baigne les murailles. Nous voilà deſia au deſſous des nuës; Mettons pié à terre.

MERCVRE. Mais comment ferons-nous, pour découurir où ſont ceux que nous cherchons?

HERCVLE. C'eſt à toy, qui fais le meſtier de Sergent, de les trompeter.

MERCVRE. Mais ie ne ſçay pas leur nom.

HERCVLE. Que la Philoſophie te l'enſeigne; car elle les doit bien connoiſtre.

LA PHILOSOPHIE. Ie ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce auec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richeſſes, & les preſens, ie croy qu'on ne ſçauroit faillir de les nommer Poſidoniens, ou de quelqu'autre nom ſemblable.

MERCVRE. Qui ſont ceux qui s'approchent de nous, il ſemble qu'ils ayent quelque choſe à nous dire?

SERGENS. Ne ſçauez-vous point où nous trouuerons trois impoſteurs, auec vne Dame raſée à la Laconique; d'vne façon maſle & vigoureuſe?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la meſme choſe que nous faiſons.

SERGENS. Ce ſont trois fugitifs qui ont emmené vne femme, & nous les allons crier deuant vous. Si quelqu'vn a trouué vn eſclaue de Sinope, dont le nom ſignifie poſſeder, qui a la barbe longue, & les cheueux courts, auec vn viſage paſle & deffait; la mine triſte, la parole rude; le baſton, la beface, & le manteau de Philoſophe; du reſte colere, ignorant, iniurieux : Qu'il l'enſeigne, & on luy donnera ſon vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ie le connois: C'eſt mon valet l'Eſcarbot, qui a coupé ſes cheueux & laiſſé croiſtre ſa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel meſtier faiſoit-il?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philoſophe, tant il eſt changé.

LE MAISTRE. Vrayement c'eſt bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & perſonne ne nous regarde. Mais ie le reconnoiſtray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui eſt celui-cy qui s'auance auec vne lyre à la main? il a bonne mine.

HERCVLE. C'eſt Orphée, Dieu te gard, le Patron des Muſiciens: Il me ſemble que ie ſuis encore dans le vaiſſeau des Argonautes, & que tu nous y délaſſes par la douceur de tes chanſons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHE'E. Si fais bien, & Mercure meſme auec la Philoſophie: mais que me donnerez-vous, ſi ie vous enſeigne ce que vous cherchez?

MERCVRE. Les nourriſſons des Muſes ne trauaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompenſe.

ORPHE'E. Tu as raiſon: Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy; mais ie ne veux pas qu'ils me voyent; car ils ne ceſſeroient de m'aboyer, s'ils ſçauoient que ie vous euſſe découuert leur giſte.

MERCVRE. Montre-le nous ſeulement.

ORPHE'E. Le voilà.

MERCVRE. Arreſtez: I'entens la voix d'vne femme, qui chante quelque choſe d'Homere.

VNE FEMME. *Ie ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait ſemblant de le haïr.*

MERCVRE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a deſbauché la femme de ſon hoſte.

LE MARY. C'eſt moy qui ſuis cét hoſte, & à qui ce traiſtre témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Yurogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'és bon ni pour le conſeil, ni pour l'execution; & qui ne fais que criailler comme vn malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbére à triple teſte, monſtre plus grand que la Chimére, qui as le deuant d'vn chien, le derriere d'vn lion, & le milieu d'vne chévre.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a ſouffert de ces miſerables Cyniques; On dit meſme qu'elle en eſt groſſe.

MERCVRE. Conſole-toy, elle te fera quelque Géryon, ou quelque petit Cerbére; mais les voilà qui ſortent.

LE MAISTRE. Ie te tiens, meſchant. Voyons vn peu ce qui eſt dans ta beſace; Quelque bribe, ſans doute, ou quelque lupins?

Eſpece de pois.

MERCVRE. Non, par les Dieux; mais vne ceinture d'or.

HERCVLE. Ne t'en eſtonne point; Il eſtoit Cynique en Grece, & il eſt icy Chryſippe. Mais ie t'enuoyeray bien-toſt vers Cleanthe, meſchant; car tu ſeras pendu icy par la barbe.

Or, &c.

VN AVTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille? O la plaiſante choſe, qu'il ſoit deuenu Philoſophe!

MERCVRE. Et ce troiſieſme cy, n'a-t-il point de maiſtre?

LE MAISTRE. Ouï; mais ie l'abandonne.

MERCVRE. Pourquoy?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il eſtoit dans ma boutique, ſes compagnons auoient accouſtumé de l'appeller le parfumeur.

MERCVRE.

MERCVRE. Et comment eſt-il deuenu Philoſophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Ie n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monſtre.

LES FVGITIFS. C'eſt à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCVRE. I'ordonne qu'elle retournera auec ſon mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouuelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils ſeront remis entre les mains de leurs maiſtres, pour faire leur premier meſtier, l'vn de blanchiſſeur, & l'autre de rauaudeur; mais auparauant ie veux qu'on laue bien celuy-cy aprés luy auoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende ſur le mont Hémus, pour l'eſuenter, iuſqu'à ce qu'il ait perdu ſa mauuaiſe odeur.

LE VALET. Ah quel ſupplice!

LE MAISTRE. Qu'eſt-ce que tu veux crier, ſuy-moy; mais quitte auparauant ta peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'vn aſne.

LES SATVRNALES.

DIALOGVE

DE SATVRNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feſte, & ce qui s'y paſſe.

LE MINISTRE. PVIS QVE nous ſommes maintenant ſous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faiſons des vœux & des ſacrifices ; Dy-moy, ie te prie, que me donneras tu pour les offrandes que ie t'ay faites?

SATVRNE. Penſes-tu que ie ſois Deuin, pour ſçauoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'à ſonger ce que tu deſires, ie ne te refuſeray rien de ce qui ſera en mon pouuoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que i'y ſonge; mais ie n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richeſſes, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que i'ay d'eſtre ton Miniſtre.

SATVRNE. Cela n'eſt pas encore en mon pouuoir, mon amy; Il te faut adreſſer à Iupiter, lors que ce ſera ſon tour de regner, qui ſera dans peu de iours; Car pendant tout mon regne, qui

ne dure qu'vne ſemaine, il ne m'eſt pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais ſeulement de boire, chanter, ioüer, faire des Rois imaginaires; mettre les valets à table auec leurs maiſtres, & les barboüiller de ſuye, ou les faire ſauter dans l'eau la teſte la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir. Le reſte eſt de la iuriſdiction de Iupiter, qui m'oſteroit mon petit Empire, ſi i'auois entrepris ſur le ſien.

LE MINISTRE. Mais ie ſuis las de luy demander, & crains ſa foudre & ſon Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'eſt ſi tard que cela ne ſert preſque plus de rien; & ſouuent il prefere les ſots & les meſchans, aux gens de bien & d'eſprit. Mais encore, ton pouuoir ne s'eſtend-il qu'à ces bagatelles?

SATVRNE. Non. Quoy tu te renfrongnes? Penſes-tu que ce ſoit ſi peu de choſes, de gagner quand on ioüe? Ne voy-tu pas que pluſieurs s'entretiennent du ieu, tandis que les autres s'y ruïnent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de ſçauoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du feſtin, eſtre eſleu Roy par le ſort, commander en maiſtre, & n'eſtre point obligé d'obeïr à des commandemens ridicules; commode s'injurier ſoy-meſme; danſer ou chanter tout nud, auec des poſtures & des contenances laſciues; faire trois tours auec vne

Muſicienne ſur ſes épaules, & autres ſemblables extrauagances. Que ſi cela te ſemble peu de choſe, parce que ie ne fais trembler perſonne comme Iupiter, adreſſe-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, ie n'ay que faire de tout cela; car ie ne boy ni ne ioüe. Dy-moy ſeulement s'il eſt vray ce qu'on dit, que tu deuores tes enfans; & que tu en euſſes fait autant de Iupiter, ſi ta femme ne l'eût enleué, & n'eût mis vne pierre en ſa place, que tu aualas comme vne pilule. Mais lors qu'il fut deuenu grand, il te dépoſſeda & te precipita dans les enfers, auec tous ceux qui auoient tenu ton party.

SATVRNE. Si nous n'eſtions en vn temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on penſe; ie vous apprendrois bien, maiſtre ſot, à me porter plus de reſpect, & à ne me pas venir dire des iniures, ſous pretexte de me faire des queſtions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'eſt pas moy qui le dis, grand Dieu; c'eſt la voix publique, apres Héſiode & Homere.

IVPITER. Et penſes-tu qu'vn berger & vn aueugle ſoient bien informez de ce qui ſe paſſe dans le Ciel? Conſidere toy-meſme, ſi tu as iamais veu de pere aſſez meſchant, pour deuorer ſes enfans? Tu ſçais combien le crime de Thyeſte

fait d'horreur ſur les Theatres, encore fût ce vne ſupercherie. Mais quand i'aurois eſté aſſez furieux pour cela, pourrois-ie manger vne pierre ſans m'eſtrangler, ou me caſſer les dents? Iupiter auſſi ne m'a point depoſſedé, mais ie luy ay cedé le throne volontairement; & ie ne ſuis pas dans les enfers, comme tu vois, ſi tu n'és plus aueugle qu'Homére.

LE MINISTRE. Mais qui t'a meu de te deffaire de ton Empire?

SATVRNE. C'eſt que i'eſtois vieil & gourteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez; de ſorte que i'eſtois incapable de pourueoir à tout, & de punir les meſchans, dont le nombre augmente tous les iours. Car il faut auoir inceſſamment la foudre en main; & ie ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acquiter. D'ailleurs, il me ſemble que c'eſt le fait d'vn bon pere, de partager ſon bien à ſes enfans durant ſa vie, pour éuiter les querelles apres ſa mort; outre que par ce moyen il ſe décharge d'vn faix inutile. Ie voulois viure en repos, ſans auoir la teſte rompuë de mille importunes demandes, qui ſe contrediſent l'vne l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à touſiours tonner, pleuuoir, venter & greſſer. Maintenant ie vis à mon aiſe, & me ſaoule de Nectar & d'Ambroſie, m'en-

tretenant auec Iapet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du mõde, dont Iupiter est accablé. Car il n'a point de relasche que pendant ma Feste, que ie reprens l'Empire pour quelques iours, afin de n'estre pas mespriſé ; & pour faire souuenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuues de laict, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y auoit ni pauure ni riche ; on ne trompoit ni ne trahiſſoit personne ; enfin c'estoit le siecle d'or ; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en sont l'image, il n'y a ni maiſtre ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Ie croyois que ce qu'on en faiſoit, c'estoit pour réjoüir les valets, & adoucir leur seruitude, par le souuenir de la tienne.

SATVRNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, ioüoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta Feste.

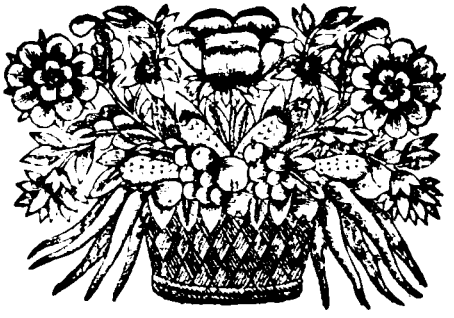
SATVRNE. Oüi ; mais non pas des millions comme à preſent ; on ioüoit des noix & autre choſe semblable, où à qui boiroit le premier, pour passer le temps & se reſioüir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faiſoit bien ; car à quoy eût-il ſeruy de gagner, quand tout eſtoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, ie penſois en moy-meſme que ſi quelqu'vn de ce ſiecle d'or reuenoit maintenant, il auroit beaucoup à ſouffrir, & courroit fortune d'eſtre mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout eſt-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & meſme à tromper aux iours de Feſtes ; & que c'eſt alors qu'on ioüe le plus beau ieu ? Tandis que les vns ſe leuent de table, apres auoir dépoüillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils eſtoient cauſe de leur perte. Mais ie m'eſtonne, que toy qui és vn Dieu de plaiſir & de deſbauche, ayes pris pour ta Feſte le temps le plus deſagreable de toute l'année, où les arbres & les champs ſont dépoüillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me ſemble que cela n'eſtoit pas fort propre à vn vieux gourteux comme toy.

SATVRNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la ſaiſon. Mais tu fais trop de queſtions en vn temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes vne partie de mes plaiſirs, pour vouloir trop philoſopher. Vien-t'en rire & iouër auec moy, & faire des Rois comme les petits enfans ; car ie veux faire voir

que ce qu'on dit eſt veritable, que pendant cette feſte les vieillards reuiennent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raiſon ; Que celuy qui condamne ces innocens plaiſirs, n'en gouſte iamais ; & comme Tantale, qu'il ſoit touſiours alteré ſans pouuoir boire. Ie ſuis ſatisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire vn Dialogue, que ie communiqueray à tes ſuppots, & à ceux qui en ſont dignes.



CRONO-

CRONOSOLON,

OV LE

LEGISLATEVR DE SATVRNE.

Aux Riches de ſon Empire.

I'Ay eſcrit dans vne autre lettre les loix qui concernent les pauures, & qu'ils obſerueront ponctuellement, s'ils ne veulent eſtre chaſtiez: Mais pour vous autres, Meſſieurs, qui n'auez pas accouſtumé d'obeïr, ſi vous ne gardez celles-cy, n'attendez pas moins que le courroux de noſtre Dieu, qui me les a dictées luy-meſme. Car il m'eſt apparu de iour, & non en dormant; & n'eſtoit point craſſeux, ni chargé de chaiſnes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majeſté, & veſtu en Prince auec vne faux tranchante à la main. En vn mot, tel qu'on ne le pouuoit meſpriſer impunément. Comme il me vit reſueur & mélancolique, il en deuina auſſi-toſt la cauſe, parce que les Dieux n'ignorent rien, & ſe douta bien que c'eſtoit la pauureté, car ie n'auois qu'vn meſchant habit pour mon Hiuer, ſans aucune prouiſion pour ſa Feſte; au lieu qu'on a couſtumé de faire

de grands preparatifs pour ces iours-là. Il s'approcha donc de moy par derriere, comme ie me promenois tout penſif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'eſtre ainſi triſte? Qui ne le ſeroit, luy dis-je, de me voir gueux & meſpriſé, tandis que les meſchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce malheur s'en va commun à tous les gens de Lettres, ſi tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets les choſes dans l'égalité. Il eſt difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feſte, ie veux que la pauureté en ſoit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauures; ſans manger, comme dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excuſois d'eſtre fort mauuais Legiſlateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajouſta. Dy leur que s'ils ne les obſeruent, ie leur apprendray que ie ne porte pas vne faux en vain; & qu'aprés auoir chaſtré mon pere, il me ſeroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreuiendra, n'a qu'à faire prouiſion de flûtes & de cymbales, pour deuenir Preſtre de Cybelle, aſſeuré que le reſte ne luy manquera point. Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde; & voicy les Loix toutes diuines qu'il m'a dictées.

d'eſtre chaſtré.

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particuliere, pendant tout mon regne ; & de tous les meſtiers il n'y aura que celuy de Cuiſinier & de Patiſſier, & autres ſemblables, qu'on puiſſe exercer. Tous les exercices du corps & de l'eſprit en ſeront bannis, ſi ce ne ſont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne ſoit conforme au temps & au lieu.

Tous ſeront égaux, riches, pauures, maiſtres, eſclaues.

Il n'y aura ni debats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces ; il ne ſera pas ſeulement permis de ſe mettre en colere.

On ne tiendra aucun compte du reuenu, ni de la dépenſe ; & l'on ne fera point d'inuentaire des meubles, ni de la vaiſſelle d'argent, qui ſeront employez à ma feſte.

Les riches feront vn eſtat auparauant de tous ceux qu'ils veulent traitter, où à qui ils doiuent enuoyer des preſens ; & mettront à part pour cela la dixieſme partie de leur reuenu, ſans qu'on la puiſſe diuertir à autre choſe, ſous quelque pretexte que ce ſoit. Ils ſepareront auſſi ce qu'ils ont de trop, ſoit en meubles ou en habits, &

ce qui ne leur ſert de rien, ou n'eſt pas à leur vſage, pour en faire preſent à leurs amis incommodez.

La veille, apres auoir purifié leur maiſon de toute ſoüillure, & en auoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'auarice, pour ſacrifier à la douceur, à la courtoiſie, & à la liberalité, ils reliront la liſte qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy eſt propre, ils enuoyeront ſur le ſoir leurs preſens par quelques perſonnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, ſi ce n'eſt vn coup à boire; & pour plus grande ſeureté du preſent, on en fera mention dans vn billet.

On enuoira touſiours le double aux perſonnes de Lettres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de beſoin; ſans qu'ils ſoient obligez pour cela de renuoyer des loüanges & des flatteries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modeſtement du preſent, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne purront faire de preſens aux riches, ni les traitter pendant toute la Feſte.

Ils payeront les dettes des pauures, iuſqu'au loüage de leur maiſon, s'ils ne ſont pas capables eux-meſmes de le payer; & auront grand ſoin de voir ce qui leur manque, pour les en aſſiſter au beſoin; que s'ils ne ſont pas à la ville durant ce temps, ils leur enuoyeront au retour, ou l'année

ſuiuante, ce qu'ils leur auront deſtiné.

Perſonne ne ſe repentira de ſon preſent, aprés l'auoir fait, & encore moins auant que le faire, & donnera ſans reſerue ni lézine, ce qu'il aura enuie de donner.

On ne pourra enuoyer aucune choſe qui ſoit bonne à boire ou à manger; mais on ſera obligé la garder chez ſoy, pour en traitter ſes amis. On ne pourra auſſi donner en preſent des bagatelles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque choſe de ſolide & de conſiderable. Toutefois, quoy que ce puiſſe eſtre, les pauures ſeront obligez de s'en contenter, & de le receuoir ſans murmure. Ils pourront donner en reuanche quelque plat de leur meſtier; & ſi c'eſt vn homme de Lettres, vn ouurage de ſa façon, ou quelque liure ancien qui traite de choſes agreables & conformes au temps & au ſujet. Et les riches ſeront obligez de le receuoir de bonne grace, & de teſmoigner d'en faire eſtat, à peine d'eſtre chaſtré. Que s'il arriue à vn pauure d'enuoyer à vn riche de l'argent, ou quelqu'autre choſe de prix, i'ordonne qu'il ſera confiſqué & mis dans mon treſor; & que pour punition, le riche luy donnera vne douzaine de coups de fouët.

LOIX DV FESTIN.

Lors que la ligne ſera de ſix piez.

ON entrera au bain vn peu deuant le repas; & auparauant on pourra ioüer aux dez, comme i'ay dit, par forme de diuertiſſement; mais quiconque ioüera de l'argent, i'ordonne que pour punition, il ſoit condamné à ieûner le reſte du iour.

On ſe mettra à table comme on ſe trouuera, ſans aucune diſtinction de merite ni de rang, & l'on ſeruira les conuiez eſgalement & de meſme viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de meſme vin, ſans qu'on en puiſſe donner de meilleur au maiſtre ou à quelqu'autre, ſous aucun pretexte; & les valets auront l'oreille attentiue pour donner à boire ſi toſt qu'on leur en demandera, & ne deſſeruiront trop toſt ni trop tard, ni l'vn pluſtoſt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes ſortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & ſi peu qu'il luy plaira, ſans pouuoir eſtre forcé ſous pretexte de boire à la ſanté de quelqu'vn, non pas meſme du maiſtre de la maiſon.

Si l'on fait entrer vn ioüeur de lyre, ou quelque

baladin, pour reſioüir la compagnie, on aura ſoin de prendre touſiours les meilleurs, parce que ces choſes-là ne valent rien, ſi elles ne ſont en leur perfection.

Lors que le maiſtre de la maiſon traittera ſes gens ſelon la couſtume, ſes amis ſeruiront à table auec luy. Et il ſera permis de railler, pourueu que la raillerie ſoit delicate, & que celuy qu'on raille, en puiſſe rire le premier.

Aprés le repas on pourra ioüer ou danſer, & faire tout ce qu'on voudra, ſans que perſonne le puiſſe trouuer mauuais; & ſe retirer auſſi, ou demeurer ſi l'on veut.

Ces Loix ſeront grauées ſur vne Colonne d'airain, qui ſera plantée au milieu de la maiſon de chaque riche; & tandis qu'elle ſubſiſtera, il n'entrera dans le logis, ni peſte, ni guerre, ni famine, ni aucun autre fleau du genre humain: Que ſi l'on vient à l'oſter, il arriuera tout le contraire.

EPISTRES SATVRNALES,

Sur le meſme ſujet.

CRONOSOLON A SATVRNE.

IE t'ay deſia eſcrit le danger que ie courois, d'eſtre priué des reſioüiſſances de ta Feſte, & la honte que c'eſtoit de voir les vns mourir de faim, tandis que les autres ſe creuent ; mais n'ayant point receu de reſponſe, i'ay crû qu'il eſtoit de mon deuoir de faire vne recharge. Car il eſt de ton honneur d'oſter cette inégalité, & de remettre les choſes en commun, pour le moins en ce temps-là, à cauſe que tout eſt ſi peruerty maintenant, que c'eſt comme on dit, l'alliance de la fourmy & du chameau ; ou ſi tu veux, c'eſt chauſſer vn eſcarpin d'vn pié, & vn cothurne de l'autre. Car on voit les vns hauts montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui ioüeroiẽt auſſi bien leur perſonnage, s'ils auoient d'auſſi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'aprennent qu'il n'en eſtoit pas ainſi du commencement, & que la terre fourniſſoit de tout en abondãce, ſans eſtre cultiuée ; les fleuues découloient de laict & de miel, & quelques vns meſme donnoient du vin. En vn mot, c'eſtoit le ſiecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'eſt

n'eſt pas ſeulement de fer. Car la pluſpart gagnent leur vie à la ſueur de leur corps, auec beaucoup de trauail & de peine; tandis que quelques-vns ſe gorgent de biens ſans rien faire, & ſans daigner ſeulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela, & ordonner aux riches de faire part aux pauures de leurs richeſſes, ſur peine de remettre tout en commun, & de faire vn nouueau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaſſent quelques-vns de leurs habits, dont leurs garderobes ſont pleines, que de les laiſſer manger par les vers dans leurs coffres? & qu'ils admiſſent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a touſiours à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de ſe ſouler tout ſeuls, & manger les bons morceaux, ſans en faire part aux autres? N'eſt-ce pas vne honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils ſont ſouls, tandis que leurs valets ſont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le iour. Il y a vn autre defaut tres-conſiderable; C'eſt que quand ils traittent quelqu'vn, ce qu'ils font rarement, vous n'auez pas pluſtoſt commencé à manger, qu'ils vous font deſſeruir; & s'il y a quelque bon morceau, Monſieur qui eſt au haut bout, le mange tout ſeul, & ne vous enuoye que la carcaſſe. Ajouſtez à cela, qu'il faut demander dix fois à

boire auant que d'en auoir, parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent iamais du meſme vin qu'à leurs maiſtres. Si tu reformes ces choſes, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tout aille ſans deſſus-deſſous, afin que les riches ne puiſſent ioüir de leurs richeſſes; Que leurs cuiſiniers bruſlent leurs viandes, & gaſtent leurs ſauſſes; & que les chiens & les chats les déniaiſent; Que les cheureuils & les ſangliers ſe ſauuent tout roſtis de leur broche; Que le gibier s'enuole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui ſont ſi beaux & ſi polis, deuiennent en vn inſtant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que ie fais contr'eux, & pluſieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

RESPONSE DE SATVRNE.

A Quoy reſuois-tu, mon amy, de m'aller eſcrire ces extrauagances? Ne ſçais-tu pas que quand il ſeroit iuſte de remettre tout en commun, ce ſeroit à Iupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le ſeul qui ignores que mon regne eſt paſſé, & que ie ne me ſuis reſerué que les

ieux, les ris, & la bonne chere ? encore n'eſt-ce que l'eſpace d'vne ſemaine. Mais ſi pendant ce temps-là, il ſe paſſe quelque choſe qui deshonore ma Feſte, & qui ſoit contraire à mes Ordonnances, ie ſçauray bien y remedier. I'eſcriray donc aux riches, comme ie veux qu'ils ſe gouuernent pour ce regard ; car tes remontrances me ſemblent iuſtes, s'ils n'ont quelque choſe à dire au contraire, qui ne me ſoit pas connu. Du reſte, ils ne ſont pas ſi heureux que vous les faites, vous autres pauures ; & vous vous tromper de croire que la felicité conſiſte dans les richeſſes. Car la peine qu'elles couſtent, vaut bien le contentement qu'elles donnent ; & la peur de les perdre, eſgale preſque le plaiſir de les poſſeder. Si vous ſçauiez les craintes & les ſoins qu'ont les riches, vous trouueriez leur condition miſerable. Il faut touſiours qu'ils ſoient ſur leurs gardes, pour empeſcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les derobe ; Qu'ils faſſent les pauures, pour s'exempter de l'enuie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour auoir leur bien. Si la gloire & la grandeur eſtoient ſi conſiderables que vous penſez, ie ne m'en ſerois pas deffait ; mais comme elles n'ont qu'vn faux éclat, & vne apparence trompeuſe, i'ay eſté bien aiſe de m'en décharger ſur vn autre. Ce que tu dis eſt quelque choſe ; il eſt vray que les riches man-

gent tout ſeuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils ſont touſiours malades ou languiſſans, & que le repentir des plaiſirs dure bien plus que le plaiſir meſme. Ie ne parle point des maux qui ſuiuent leur intemperance, ſur tout, s'ils ont ajouſté les paſſe-temps du lict, à ceux de la table, comme il arriue ordinairement. Lors qu'ils ſont deuenus vieux, ils ne ſe peuuent plus tenir ſur leurs iambes ; & il les faut porter à quatre dans vne chaiſe, comme s'ils eſtoient morts. Ils ſont tout couuerts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous poſſedez la ſanté, qui eſt vn bien ineſtimable. D'ailleurs, on ſe laſſe des plaiſirs, & l'abondance engendre le dégouſt ; Au lieu que dans vos petits feſtins, vous ne manquez iamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragouſts du monde ; & ils enuient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Ie laiſſe à part les calamitez, auſquelles ils ſont plus ſujets que vous. Car plus vn homme tient à la fortune, plus il eſt capable de receuoir de peine & de mécontentement ; & lors qu'il luy eſt arriué quelque mal-heur, il ne ſe reſioüit pas tant de ce qui luy reſte, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajouſtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, auec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'eſt-ce pas vn mal-heur qu'il ne ſçauroient ſçauoir

s'ils ſont aimez? & ſi on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a vne infinité de choſes ſemblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, ſans aller plus loin. Que ſi vous les meſpriſiez & les laiſſiez ioüir tous ſeuls de leurs richeſſes, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux-meſmes; car ils ne ſçauroient que faire de leurs biens, ſans vous; & c'eſt peu de choſe que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute ſa felicité conſiſte en l'opinion d'autruy. Voilà ce que i'auois à vous dire, apres auoir eſprouué l'vne & l'autre condition; C'eſt pourquoy ie vous conſeille de laiſſer ces ſoins, & de ne ſonger qu'à vous reſioüir. Conſiderez qu'apres tout il faut mourir, & qu'il eſt bien plus facile de quitter cinq ſouls, que dix mille écus de rente. Ie ne laiſſeray pas de leur toucher quelque choſe de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATVRNE AVX RICHES.

LEs pauures m'ont eſcrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouueaux partages. Et veritablement, il n'y a rien

de plus iuſte que de voir les vns ſe ſaouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renuoyez pour ce ſujet à Iupiter : Toutefois, pour ce qui concerne ma Feſte, i'ay promis de vous en eſcrire, parce que cela eſt de ma iuriſdiction, & qu'il ſemble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen qu'ils ſe puiſſent reſioüir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez vne partie de ce que vous auez de trop, ce qui ne vous ſera pas difficile; car vos maiſons & vos tables ſont remplies de meubles & de mets ſuperflus. Ils ajouſtent, que ſi vous les priez quelquefois à diſner, c'eſt ſi rarement, & auec tant de meſpris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de meſme vin, & qu'ils ne mangent pas de meſme viande? Veritablement, ie trouue qu'ils ſont de grands cocquins de le ſouffrir, & qu'ils vous deuroient laiſſer manger voſtre diſner tout ſeuls. Quelques-vns diſent meſme qu'ils ne boiuent pas tout leur ſaoul, & que vos gens font la ſourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des ſtatuës, ſans vouloir ſe remuër qu'à voſtre commandement. Ils ſe plaignent encore d'autres deſordres contraires à la liberté des feſtins, qui a eſté ſi chere à nos Anceſtres, qu'ils ont

eſtably quelqu'vn pour y preſider, afin qu'il ne ſe fiſt point d'injuſtice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'auenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque ſeuere reglement, qui ne vous plairoit pas mop. Ne ſeriez-vous pas plus aiſes de vous voir cheris & adorez de tout le monde, que d'oüir crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le iour? S'il prenoit enuie aux pauures de ſe retirer, & de vous laiſſer-là, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout ſeuls dans les villes; & voſtre felicité ſeroit bien eſtropiée, ſi vous eſtiez contrains de vous ſeruir vous-meſmes, & que vous n'euſſiez perſonne pour contribuer à voſtre diuertiſſement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on ſe puiſſe loüer de voſtre courtoiſie & de voſtre liberalité. Pour peu de choſe que vous leur donnerez, ils ſe tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'enuie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous ſçauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'eſt pas chiche de ſes biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour voſtre proſperité, & vos maux deuiendroient des calamitez publiques. Ie ne ſçay quel plaiſir vous prenez à viure tout ſeuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'eſtat de ceux qui ſont tout

ce qu'ils peuuent pour vous faire rire. Il me ſemble que cela merite bien quelque choſe. Ie laiſſe à part la haine que vous encourez, & le danger meſme; car il ne fait pas ſeur d'eſtre hay de tout le monde. Prenez donc là deſſus vne bonne reſolution, conuenable à voſtre ſeureté & à ma Feſte.

RESPONSE DES RICHES.

CE n'eſt pas à Saturne ſeul que les pauures adreſſent leurs plaintes, Iupiter n'a la teſte rompuë d'autre choſe, & ils ne font que peſter contre luy & le deſtin, mais il s'en moque; car il ſçait qu'ils ſont cauſe eux-meſmes de leurs malheurs. Cela n'empeſchera pas que nous ne nous deffendions des choſes dont ils nous accuſent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneſte, que de faire part de ſes biens à ceux qui en ont beſoin; mais premierement ils diſent qu'il ne leur faut pas grand'choſe, & on ne les ſçauroit contenter iamais: Car depuis qu'on leur a donné vne fois, ils ne font autre choſe que de demander, & entaſſent requeſte ſur requeſte; ſi bien qu'il ſe faut reſoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à eſtre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs,

lors

lors qu'on les a traittez, ils ne peuuent s'empeſcher de careſſer la maiſtreſſe ou la ſeruante du logis, & ont auſſi-toſt oublié les faueurs qu'on leur a faites. Que ſi vous auez de la peine à le croire, vous n'auez qu'à vous ſouuenir d'Ixion, qui apres auoir eſté admis à la table de Iupiter, luy voulut planter des cornes. Voila vne partie des raiſons pourquoy nous les auons chaſſez, & nous ne leur faiſons plus de bien; Que s'ils veulent eſtre à l'auenir plus modeſtes, nous promettons de leur continuer nos faueurs comme auparauant, & de leur donner dequoy raſſaſier leur faim, & couurir leur nudité. Mais c'eſt à la charge, que de flatteurs ils deuiendront nos amis; & qu'au lieu d'iniures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

LES LAPITHES, OV LE BANQVET DES PHILOSOPHES.

DIALOGVE DE PHILON ET DE LYCINVS.

C'eſt la deſcription d'vne Nopce, où des Pedans conuiez font & diſent cent extrauagances, iuſqu'à en venir aux mains, & s'eſtropier l'vn l'autre.

PHILON, ON dit qu'il y eut hier grande diſpute à table chez Ariſtenet, & qu'on y agita diuerſes queſtions de Philoſophie, où l'on vint des paroles aux coups ; & ſi l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du ſang reſpandu.

LYCINVS. D'où l'a-t'il pû ſçauoir, qu'il n'y eſtoit pas ?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINVS. Il eſt vray qu'il y eut grand ſcandale ; mais Dionique n'a pas tout veû ; car il n'arriua que ſur le milieu de la querelle, vn peu auant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Auſſi dit-il qu'il le falloit appren-

dre de toy, qui auois assisté à tout, & qui te souuiendrois de tous les discours qu'on auoit tenus. Ie te coniure donc de me régaler de ce recit, comme du festin le plus agreable que tu me puisses faire; d'autant plus que ie seray à l'abry des coups, & que ie n'auray pas la teste embroüillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINVS. Ie ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couurir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces Grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon auis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Prouerbe ne veut pas qu'on se souuienne de ce qui s'est passé dans vne desbauche. Car il n'y en auoit pas vn qui n'eust la ceruelle eschaufée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reueler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Ie connois trop ton humeur, & sçais que tu as plus enuie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y auoit personne pour l'escouter, tu le conterois plustost aux forests & aux rochers. Il me prend enuie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te iouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçauoir.

LYCINVS. Ie te le diray donc; mais c'est

à la charge que tu ne l'iras dire à perſonne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras aſſez trompetter toy-meſme. Mais dy-moy premierement, ſi ce n'eſtoit pas la nopce du fils d'Ariſtenet?

LYCINVS. Non; mais de ſa fille, qui ſe marioit au fils d'vn Banquier.

PHILON. Ie le connois; c'eſt vn garçon bien fait, qui aime la Philoſophie; mais il eſt encore bien ieune pour ſe marier.

LYCINVS. On n'en a point trouué de plus propre, tant pour le bien que pour la perſonne; car c'eſt vn fils vnique.

PHILON. Tu dy là le point. Il vaut bien autant pour le mariage eſtre fils d'vn Banquier, que d'vn Philoſophe; mais qui eſtoient les conuiez?

LYCINVS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y auoit le vieux Stoïcien Zenothemis, auec Diphile de la meſme Secte, ſurnommé le Labyrinthe, qui eſt le Precepteur de Zenon fils d'Ariſtenet; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'eſpée & le poignard, à cauſe de ſon adreſſe à attaquer & à deffendre. Aiouſtez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de trauers, comme ſi ç'euſt eſté vn ſacrilege ou vn parricide; Tous amis d'Ariſtenet, auſquels on auoit ioint le Grammairien Iſtiée, & le Rheteur Dionyſodore, auec lon le

à cauſe de ſes diſcours embroüillez.

Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est vn esprit fort reglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'espousée au milieu, couuerte d'vn voile, prirent le costé de main droite; & ceux que i'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; en suite Zenothemis & Hermon, apres auoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir vn Epicurien deuant luy; & come l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'vn Prestre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Apres eux s'assit le Peripateticien Cleodeme, puis le Platonicien, & en suite le marié; Moy apres, le Precepteur de Zenon apres moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y auoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Ie loüe Aristenet, d'en auoir vsé de la sorte.

LYCINVS. C'eſt qu'il ne reſſemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a paſſé vne grande partie de ſa vie. Mais pour continuër, on mangea aſſez paiſiblement d'abord; car il y auoit quantité de viandes, & fort bien appreſtées. Toutefois mon deſſein n'eſt pas de te faire vn inuentaire de toutes les ſauces, & de tous les ragouſts qu'on y ſeruit. C'eſt aſſez de dire qu'apres auoir eſté quelque temps à table, Cleodéme ſe baiſſant à l'oreille du Platonicien; Voy vn peu, dit-il, comme ce bon-homme, montrant Zénothemis, mange auec tant d'auidité, qu'il en laiſſe tomber vne partie ſur ſes habits; Et voy comme il en donne vne autre à ſon valet qui eſt derriére luy, ſans s'aperceuoir que tout le monde le regarde. Auertis-en Lycinus, afin qu'il ait ſa part du plaiſir. Mais il n'en eſtoit point de beſoin; car ie l'auois déja remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidamas le Cynique entre, auec ces paroles d'Homere qu'on a couſtume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit ſans eſtre prié.* Mais pluſieurs le trouuerent mauuais; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homere; *Tu és fou, Menelaüs*; Et, *Ces choſes ne plaiſoient pas à Agamemnon*, & autres ſemblables reparties; car perſonne n'oſoit luy contredire ouuertement, à cauſe de ſon inſolence; & que c'eſt le plus iniurieux de tous les Cyniques. Mais le maiſtre de la maiſon luy

dist qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist vn siege prés de Dionysodore & d'Istie. Vous m'estimeriez bien lasche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renuersez sur ce lict, auec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Ie me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux, aux endroits où il y auoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à trauers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre vn crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'vn de ses gens qu'il luy donnast à boire vn grand trait de vin assez pur, pensant par là faire vn beau coup; mais il ne s'aperceuoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boüête de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque temps; puis ietta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez courroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de diuers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de la-

Pholo, fils d'Ixion & de la nuë.

quelle i'apperçeus vn beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se soustrioit. Car ie croy estre obligé de te rendre compte fidellement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy serra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les apperçeust pas, ou autrement, elles tomberent à terre auec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là; mais on ne sçauoit à qui estoit l'argent. Car le ieune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet; qui l'apperceuant, conuia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit vn autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui auoit desia bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dit; Ie boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se mocquer de ce que i'ay bû à elle, au nom d'Hercule: Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas vn enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que

On, ie te porte la santé.

que d'eſprit; & en diſant cela, il ſe découurit iuſqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore dauantage. Il ſe leua donc tout en courroux, auec vn regard menaçant; & euſt peut-eſtre frappé quelqu'vn de ſon baſton, ſi l'on n'euſt aporté tout à propos vne grande tarte, ſur laquelle il alla décharger ſa colere, ſe promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie eſtoit deſia gaye, & l'on faiſoit fort grand bruit; car le Rheteur s'amuſoit à debiter des trippes de ſes Harangues, & eſtoit admiré par les valets qui eſtoient derriere: Et le Grammairien entrelaſſoit parmy cela des Vers d'Heſiode, d'Anacreon, & de Pindare; ce qui faiſoit vn concert eſtrange d'yurognerie & de doctrine. Mais il ſembloit prophetiſer l'auenir, lors qu'il diſoit; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris.* Cependant Zenothemis s'amuſoit à lire vn manuſcrit tout griffonné, que luy auoit donné ſon valet. Comme on tardoit à rapporter vn nouueau ſeruice, Ariſtenet qui ne vouloit pas qu'il ſe paſſaſt vn moment ſans quelque diuertiſſement, fit entrer vn bouffon, pour reſiouïr la compagnie. Il commença à faire mille poſtures extrauagantes, auec ſa teſte raſe & ſon corps tout diſloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; apres quoy il ſe mit à railler chacun, dont on ne faiſoit que rire. Mais lors qu'il s'adreſſa à Alcida-

Ou gueau.

nas, l'apellant ſon petit chien, le Cynique menaça de le battre, ſi pour le ſatisfaire il ne luttoit contre luy; & iettant ſon manteau, le deffia au combat, de ſorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors vn beau ſpectacle, de voir vn Philoſophe & vn Baſteleur aux priſes, auec diuers ſuccés. Les vns en auoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cinique fut bien frotté; ce qui fit rire encore plus. Là deſſus arriua le Medecin Dionique, s'excuſant de n'eſtre pas venu pluſtoſt, ſur vne auanture aſſez eſtrange qui luy eſtoit arriuée; Car eſtant allé voir vn Muſicien de ſa connoiſſance, qu'il traittoit de la freneſie, ne ſçachant pas que ſon accés l'euſt encore pris, il ne fut pas pluſtoſt entré, que l'autre ferma la porte; & tirant ſon eſpée, menaça de le tuër, s'il ne ioüoit d'vne flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla vn grand coup de fouët. En cette extrémité le Medecin s'auiſa d'vn ſtratageſme, qui fut de le deffier à qui en iouëroit le mieux, à la charge que le vaincu receuroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la flûte, commença à en iouër du mieux qu'il put; puis la luy rendant, il prit le fouët de ſa main, & ſe ſaiſiſſant de ſon eſpée, tandis qu'il ioüoit, la ietta par la feneſtre, & appella les voiſins à ſon aide. Ils accoururent auſſi toſt, & enfonçant la porte,

les trouuerent tous deux aux prises; le Medecin ayant desia reçeu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette auanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table prés d'Istiée; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriuerent en suite. Car sur ces entrefaites entra vn valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre luy auoit donné charge de lire tout haut vn billet qu'il tenoit en main: Et apres en auoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coustume.

LYCINVS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien esloigné; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée tesmoigne assez cõbien i'ay l'esprit esloigné de la desbauche; car importuné tous les iours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger auec eux, ie ne leur ay iamais voulu accorder cette grace, à cause du dereglement des festins; mais i'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié auec moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la nopce de ta fille; en quoy tu as d'autant plus de tort, que ie suis ton voisin. Ie n'en suis donc pas faſché pour moy, mais pour toy, comme vne marque*

d'ingratitude. Car du reſte, ie ne mets pas ma felicité à faire bonne chere; & ſi ie l'aimois, ie reçois aſſez de preſens de ceux qui ſçauent mieux leur deuoir que toy. Auiourd'huy meſme i'ay pû manger chez Pammenes, l'vn de mes diſciples, en vn feſtin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie ſerois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu monſtres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Ie voy bien que tu l'as fait à la ſolliciration de Zenothemu & de Diphile, à qui ie voudrois fermer la bouche d'vn ſeul argument; car ils ne ſçauent pas ſeulement les elemens de la Philoſophie, pour ne point parler des queſtions plus obſcures & plus eſpineuſes. Mais ie n'y à la bonne heure de leur converſation; car pour moy qui ne trouue rien de grand que la vertu, le meſpris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcuſable, ie t'ay abordé deux fois auiourd'huy, l'vne chez toy, & l'autre dans le Temple de Caſtor & de Pollux, afin que ne me puiſſes dire que tu n'as pas ſongé à moy. Voila ce que i'auois à te repreſenter ſur ce ſuiet. Que s'il te ſemble que ie me mette en colere pour peu de choſe, ſonge à celle qu'eut Diane, pour n'auoir pas eſté conuiée à vn Sacrifice auec les autres Dieux, & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as negligé vne ſi grande affaire comme moy, pour prier vn Diphile, qui peut-eſtre trop ton fils, pour eſtre ſon Precepteur; & ſon valet t'en pourroit bien dire des nouuelles. Mais il ne faut parler

mal de perſonne, ni troubler l'allegreſſe des feſtins, encore que Diphile le meritaſt bien, pour m'auoir desbauché deux de mes diſciples, dont ie veux bien me taire, pour le reſpect de la Philoſophie. Du reſte, i'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque choſe, pour monſtrer que ce n'eſt pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on liſoit ces choſes, ie ſuois de deſpit & de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; ſur tout, ceux qui connoiſſoient le perſonnage, & l'on s'eſtonnoit de ce qu'il leur auoit pû impoſer ſi long temps par la hauteur de ſes ſourcils, & la profondeur de ſa barbe. D'ailleurs, Ariſtenet ne l'auoit pas fait par meſpris, mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deuſt venir, à cauſe de ſa grauité. Comme le valet eut acheué, chacun ietta les yeux ſur Diphile & ſur ſon diſciple, qui eſtoient ſi confus, qu'ils ſembloient par là confirmer ce que l'autre en auoit dit. Cela ſurprit auſſi Ariſtenet; mais pour le diſſimuler, il tourna la choſe en raillerie, & inuita tout le monde à boire, renuoyant le valet, auec ordre de dire à ſon Maiſtre qu'il y ſongeroit. Quelque temps apres, Zenon ſe deſroba du feſtin, Diphile luy ayant fait ſigne qu'il ſe retiraſt, & que ſon pere le ſouhaitoit ainſi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'vne occaſion de donner à dos aux Stoïques; Comment, dit-il: Cleanthe, Zenon, & Chryſipe ſont

ces extrauagances ? Certes, on dira que toute voſtre ſageſſe ne conſiſte qu'en paroles, & que vous n'auez que le maſque de la vertu. Que voila vn graue Perſonnage, de ſe mettre en colére, pour n'auoir pas eſté prié d'vn feſtin, & de ſe comparer à Diane ? & que cét exemple eſt de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouïſſance du jour? Par les Dieux! dit Hermon, qui eſtoit aſſis au deſſus de luy, & ſçauoit qu'on deuoit ſeruir vn Sanglier, il en faut enuoyer vn morceau à Etemocle, de peur qu'il ne ſeiche ſur le pié, comme Meleagre ; quoy que cela luy deuſt eſtre indifferent, ſelon la doctrine de Chryſippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en ſe leuant ; Vous parlez de Chryſippe & de Cleanthe, & iugez par vn impoſteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui eſtes-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'vn a coupé la perruque d'or de Caſtor & de Pollux, de qui il eſt Sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de ſon diſciple Soſtrate ; & ayant eſté pris ſur le fait, a ſouffert ce qu'il vouloit faire. Et apres cela vous ne rougiſſez point, de parler des Stoiques ? Mais ie ne ſuis pas le macquereau de ma femme, reprit Cleodeme ; & ie n'ay iamais deſnié vn dépoſt en Iuſtice, ni preſté à vſure, ni voulu eſtrangler mes eſcoliers, pour ne m'auoir pas payé aſſez toſt. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que

Il fait alluſion au Sanglier Calydonien, qui eſtoit l'effet de la colere de Diane.

tu n'ayes donné du poiſon à Criton, pour faire mourir ſon pere ; & en diſant cela il beut la moitié de ſon verre, & luy ietta le reſte au nez ; dont le Platonicien qui eſtoit proche eut ſa part, auſſi bien qu'Hermon, qui commença à s'eſſuyer, & à ſe plaindre de cette inſolence. Mais Cleodeme ſans s'amuſer aux paroles, empoigne Zenothemis par la barbe ; & l'alloit aſſommer à coups de poin, ſi Ariſtenet ne l'euſt retenu, & ne ſe fuſt aſſis entre deux pour les ſeparer. Pour moy, contemplant ces choſes, ie diſois en moy-meſme, que la Science ſans les mœurs, ne ſeruoit de rien ; & qu'elle corrompoit pluſtoſt l'eſprit, qu'elle ne l'eſclairoit. Car on voyoit là les plus ſçauans hommes, qui ſe faiſoient mocquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en auoit pas vn d'eux tous, qui n'euſt deſia fait quelque ſottiſe, ſans qu'on le peuſt attribuer à la deſbauche ; puis que celuy qui auoit fait la plus grande, l'auoit faite à ieun. Au lieu donc que les Philoſophes ont accouſtumé de ſe rire des autres, les autres ſe rioient icy des Philoſophes, & commençoient à ſe repentir de la bonne opinion qu'ils en auoient euë, comme ayant eſté trompez par vne fauſſe apparence. Car au lieu d'eſtre ſages & modeſtes, ils faiſoient les fols, & tout en mangeant ſe diſoient des iniures ; puis venoient aux mains, lors qu'ils eſtoient las de crier. Le Cynique qui eſtoit yure, piſſoit

deuant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoiét les nopces de Thetis & de Pelée; car la lettre d'Etemocle fut veritablement la pôme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust entre d'eux; C'est assez, dit le premier, que ie t'aye conuaincu auiourd'huy d'ignorance, demain ie me vangeray d'vne autre sorte. Respond-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & ne songez qu'à amasser; preschez la sobrieté, & vous creuez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela, il voulut desplier la seruiette que tenoit son valet qui estoit derriere; & eust tout respandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent vn peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & sont plus dereglez que les autres? Qu'il responde plustost, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-mesme, dit l'autre; & là dessus la dispute alloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebattre, & ie vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme

dans

dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuué sa proposition, & particulierement Aristenet & Eucrite, pour se deliurer de la peine où ils estoient, Aristenet s'alla remettre en sa place, croyant que tout estoit apaisé, & l'on apporta le dernier seruice, où il y auoit pour chacun vne piece de gibier, & vn morceau de venaison, de poisson, & de dessert. En vn mot, tout ce qu'on peut honnestement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on auoit seruy deux portions à chaque plat; En l'vn, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis; Pour Ion & Cleodeme, en vn troisiesme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & son disciple. Retien bien tout cecy, car il est necessaire au suiet. Alors, Ion commença à dire, apres s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des Idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y auoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Et premierement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se peust passer de femmes, suiuant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouuoit, qu'elles deuroient estre pour le moins communes, pour bannir la ialousie. Cela fit eſclater de rire tout

de sanglier, de lievre, &c.

le monde, qui admira le iugement du Philosophe, de louër l'amour des garçons deuant des Dames, & parler de la communauté des femmes en vne nopce. Mais le Rheteur ne pût s'empescher de reprocher tout haut au Platonicien, son extrauagance; Et comme la dispute commençoit à s'eschaufer, le Grammairien pour les faire taire, leut l'Epithalame qu'il auoit faict, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nerée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist sa part du seruice. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun different pour ce suiet, non plus qu'Ion & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient esgales, on auoit mis à chacun la sienne de son costé. Mais Diphile voulut prendre celle de son disciple auec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tiraillóit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en faschoit, comme ayant receu vne grande iniure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il nasquit entr'eux vn grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait vne grande huée, ils commencerent à s'entrebattre chas-

cun auec leur oiſeau, & à s'en donner par les joues; puis ſe prenant à la barbe, appellerent à leur ſecours, l'vn Cleodeme, & l'autre Alcidamas & Diphile; de ſorte que tous les Philoſophes prirent party, horſmis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on eſtoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Ariſtenet, & la ietta à la teſte d'Hermon, mais il faillit ſon coup, & alla caſſer la teſte du pauure marié, lequel ſit mettre vn grand cry aux femmes, qui entrerent là deſſus dans la meſlée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y auoit le plus d'intereſt; puis la mere toute tranſie, de voir couler le ſang de ſon fils. Cependant, le Cynique faiſoit le moulinet auec ſon baſton, & en rompit la teſte à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis bleſſa quelques valets qui ſe voulurent entremettre de les ſecourir. Les autres ne laiſſoient pas de ſe bien deffendre; & Cleodeme d'vn coup de poing, ietta vn œil hors de la teſte à Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Diphile accourut à ſon ſecours, Hermon le renuerſa cul par deſſus teſte. Le Grammairien fut auſſi bleſſé, comme il ſe vouloit meſler de les ſeparer, & receut dans les dents vn coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Diphile; de ſorte qu'il vomiſſoit le ſang auec les dents, comme dit ſon Homere. Tout eſtoit plein de cris & de

Il fait alluſion à l'incertitude de l'Academie.

Du bout du doigt dans l'œil.

tumulte; les femmes enuironnoient le marié en pleurant, & l'on auoit bien de la peine à les appaiſer. Mais le plus grand de tous les maux, eſtoit Alcidamas, qui imitant ſon Hercule, faiſoit des merueilles de ſa maſſuë; & ſi elle ne ſe fuſt rompuë dans ſa main, ie ne ſçay ce qui en fuſt arriué. Pour moy, ie me tenois collé contre la muraille, ſans m'entremettre des querelles des Philoſophes, ni me meſler de ce que ie n'auois que faire, inſtruit par l'exemple d'Iſtiée, qui auoit receu vn *qui pro quo* fort dangereux, en ſe voulant meſler de les ſeparer. On euſt dit que c'eſtoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous euſſiez veû renuerſer les tables & les buffets, voler les plats & les aſſiettes, ietter les coupes à la teſte, & couler de ſang auec le vin. A la fin, Alcidamas ayant renuerſé d'vn coup de baſton la lumiere, le danger creut par l'obſcurité; mais les valets en ayant rapporté auſſi-toſt, tout ſe tourna en riſée. Car on vit Alcidamas qui leuoit la iupe à vne Muſicienne, & Dionyſodore qui s'eſtoit accommodé d'vne coupe d'or, qui luy tomba de deſſous ſon manteau dans la ſurprife; mais il s'excuſa ſur ce qu'on la luy auoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fuſt rompuë; & lon le confirmoit. Voila comme le combat finit par vne raillerie. Cependant, on emportoit les bleſſez en vn fort piteux eſtat; & particulierement

Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il ſouffroit; ce qui ne pût empeſcher Hermon auec ſa mâchoire fracaſſée, de crier, Victoire, & que les Stoïques auoüoient que la douleur eſtoit vn mal. Le Medecin Dionique mit le premier apareil à la playe du marié, qui eſtoit fort profonde; & il fut emporté auec ſa teſte entortillée, dans le char qu'on auoit preparé pour ſa maiſtreſſe. En ſuite, il penſa les autres, qui furent emportez auſſi chacun chez eux, apres auoir repoſé quelque peu; & ne ſe purent empeſcher la pluſpart de deſgobiller par les chemins. Alcidamas ſe coucha de trauers ſur vn lict, d'où l'on ne pût iamais le faire leuer. Voila comme ſe paſſa le feſtin, dont tu as voulu ſçauoir le détail, & duquel on peut dire auec le Poëte; *Qu'il arriue bien des choſes, outre l'eſperance des hommes.* Car qui euſt iamais creû voir des Philoſophes eſtropiez à vne nopce? Ce qui nous apprend à ne nous point meſler parmy eux, ſi nous n'y auons affaire.

LA DEESSE DE SYRIE.

C'eſt la deſcription du Temple de cette Deeſſe, de ſon origine, & de ſes ceremonies. Du reſte, ie doute que cette piece ſoit de Lucien; car il y a quelque choſe qui ſent la ſuperſtition; outre qu'elle eſt en langue Ionique.

IL y a en Syrie, aſſez prés de l'Euphrate, vne ville qu'on nomme Sacrée, à cauſe qu'elle eſt dediée à Iunon l'Aſſyrienne; car il ſemble qu'elle ne ſe nommoit pas de la ſorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands miſteres s'y celebrent. I'ay fait deſſein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non ſeulement pour les Feſtes & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & ſon origine. Et ie ne diray rien que ce que i'ay veû moy-meſme qui ſuis du païs, ou que i'ay appris des Sacrificateurs de la Deeſſe; encore ne ſera-ce que pour les choſes qui ſe ſont paſſées deuant moy, & que ie n'ay pû ſçauoir que par le rapport d'autruy. Les Egyptiens ſont les premiers de tous les peuples que nous connoiſſons, qui ayent eu quelque lumiere des choſes diuines, & qui ayent eſtably des Temples, des myſteres, & des ceremonies. Car les Aſſyriens

Hierapolis.

l'ont appris d'eux quelque temps apres, & ont adiousté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en auoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciẽs que ceux d'Egypte, dont i'ay veû vne grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le face encore plus que luy. Il y a aussi vn grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que ie croy estre la Lune; encore qu'vn Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus & fille d'Agenor, qui disparut ie ne sçay comment; & qu'en suite ceux du païs luy bastirent ce Temple, & publierent que Iupiter l'auoit rauie pour sa beauté. On la voit encore grauée sur leur monnoye, assise sur vn Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le païs vn grand Temple d'vn autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois ie ne l'ay pas veû, quoy que ie sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais i'ay veû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, ausquels ie suis initié. Car on dit que ce fut en ce païs-là qu'il fut tué par vn sanglier; & en memoire de cette auanture, on luy fait tous les ans vn deüil public, où l'on se bat & se

lamente ; puis on luy dreſſe des funerailles comme à vn mort, bien que le lendemain on celebre ſa reſurrection. Car on dit qu'il s'eſt enuolé dans le Ciel ; & l'on ſe raſe la teſte comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas eſtre raſées, ſont contraintes de ſe proſtituer tout vn iour aux eſtrangers ; & l'argent qui vient de cette debauche, eſt conſacré à la Deeſſe. Mais il y a des Bybliens qui diſent que c'eſt pour Oſiris que ſe font toutes ces ceremonies ; & qu'il eſt enterré en leur païs, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arriue tous les ans vne teſte, du bois qu'on nomme Papyrus, qui eſt portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'eſpace de ſept iours ; & ie l'ay veuë moy-meſme. Il y a encore vne autre merueille en ce païs-là ; c'eſt qu'vne riuiere qui porte le nom d'Adonis, & ſe rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de ſang, ce que l'on impute à miracle ; & c'eſt le temps qu'on prend pour celebrer les myſteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut bleſſé dans la foreſt du Liban. Voila comme la plus part le content : mais vn homme du païs m'a dit vne raiſon plus vray-ſemblable de cette merueille ; Que la terre du Liban eſtant rougeaſtre, eſt ſouflée par les vents dans la riuiere à certain temps de l'année,

ce qui

ce qui la rend de cette couleur ; & ie trouue cela plus raiſonnable, quoy qu'on puiſſe imputer ces vents à vne cauſe ſuperieure. Du reſte, i'ay monté de Byblis ſur le Liban, le chemin d'vne iournée, pour voir vn Temple de Venus fort ancien, qui y a eſté baſty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque conſideration, qui ſont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne penſe pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguſte que celuy dont ie veux parler. Car outre les Ouurages de grand prix, & les offrandes qui y ſont en tres-grand nombre, il y a des marques d'vne diuinité preſente. On y voit les ſtatuës, ſuër, ſe mouuoir, rendre des Oracles ; & l'on y entend ſouuent du bruit, les portes eſtant fermées. Auſſi eſt-ce le plus riche de tous ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Car on y apporte des preſens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Aſſyrie, & de Babylone; Et i'ay veû le threſor, auec tous les ornemens, & les autres choſes qui eſgalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les feſtes & les ſolemnitez, il ne s'en trouue tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, i'appris pluſieurs choſes, les vnes ſecrettes, les autres publiques ; mais la pluſpart fabuleuſes, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece ; & ie les veux

rapporter icy, bien que ie ne les approuue point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuues, & firent deborder la Mer, à l'aide des pluyes, de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauué dans vne Arche auec sa famille, & vne couple de bestes de chaque espece, qui le suiuirent volontairement, tant sauuages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi iusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, adiouſtent à cecy vne autre merueille; qu'il s'ouurit vn abisme en leur païs, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette auanture, y dressa vn Autel, & bastit vn temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore vne ouuerture qui est fort petite; mais ie ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuue de ce qu'ils disent, les habitans du païs auec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans

le Temple, où elle ſe perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie eſt encore attribuée à Deucalion, pour faire ſouuenir de cét accident. Voila la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croyent qu'il a eſté fondé par Semiramis, en l'honneur de ſa mere Derceto; dont i'ay veû la figure en Phenicie, qui eſt vne femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queuë de poiſſon; mais la ſtatuë qui eſt en ce Temple, porte la reſſemblance d'vne femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuue certaine. Cependant, les poiſſons & les colombes ſont ſacrées en Syrie, de ſorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'vne eſt demy poiſſon, & l'autre a eſté changée en colombe. Pour moy, ie croy aiſément que le Temple a eſté baſty par Semiramis; mais ie ne croy pas que ce ſoit en l'honneur de ſa mere; car il y a aſſez de gens en Egypte qui ne mangent point de poiſſon, & ſi ce n'eſt pas à cauſe d'elle. On dit encore vne autre choſe, que i'ay appriſe d'vne perſonne digne de foy; que ce Temple a eſté conſacré à Rhea par Atis, qui a le premier enſeigné aux hommes ſes myſteres. Car tout ce qu'en ſçauent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui eſtoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il veſcut en femme, & en prit

l'habit; & en cét eſtat il courut le monde, où il diuulgua ſes ceremonies & ſes myſteres. Lors qu'il fut arriué en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Eufrate ne le vouloient pas receuoir, il s'y arreſta, & y baſtit vn Temple à la Deeſſe, comme pluſieurs choſes le teſmoignent. Car la ſtatuë eſt ſur vn char attelé par des lions, & tient vn tambour à la main, eſtant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit, & que ces Preſtres ne ſe chaſtrent pas en l'honneur de Iunon, mais de Rhea, à l'imitatiõ d'Atis, dont ie rendray pourtant ailleurs vne raiſon plus vray-ſemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui ſe rapporte aux Grecs, me plaiſt fort; Que la Deeſſe eſt Iunon, & le Temple l'ouurage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il paſſa par cette contrée, en ſon voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le threſor, des veſtemens eſtrangers, des pierres precieuſes des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au paruis du Temple deux Priapes d'vne grandeur extraordinaire, auec cette inſcription; *Que Bacchus les a conſacrez à Iunon ſa belle-mere.* Ces preuues-là ſuffiroient, s'il n'y en auoit encore de plus fortes; car les Grecs dreſſent des Priapes à Bacchus; & dans ſes ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en ſont fort bien fournis, que l'on nomme Neuroſpaſtes; & il ſe trouue vn petit homme d'airain dans

ce Temple à la main droite, qui en a vn tres-grand. Ie parleray maintenant du Temple, de ſa ſituation, & de ſon origine. On dit que celuy qui eſt à preſent, n'eſt pas l'ancien, qui a eſté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a eſté baſty par la Reine Stratonice, qui eſt celle comme ie croy, qui fut aimée par ſon beau fils, & dont l'amour fut deſcouuert par l'adreſſe d'vn Medicin. Car ce ieune Prince eſtant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languiſſante, la couleur paſle, & le reſte des marques de cette paſſion, ſans aucun autre mal dedans ni dehors, il ſe douta de ce que c'eſtoit; & pour en deſcouurir la cauſe, il fit entrer toutes le Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'vne apres l'autre, tandis qu'il auoit la main ſur ſon cœur, & vit qu'il ne s'eſmeut pour pas vne que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy batre, lors qu'il la vit, auec vn tremblement & vne ſueur par tout le corps. Alors il fut trouuer le Roy, qui eſtoit fort en peine de la maladie de ſon fils, & luy dit qu'il ſe falloit reſoudre à le perdre, parce que ſon mal eſtoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'eſtoit; c'eſt, dit-il, vn crime, pluſtoſt qu'vne maladie; car il eſt amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le coniurer de luy accorder cette faueur, & de n'eſtre point cauſe de ſa perte, qui cauſeroit vn

deüil general par tout l'Empire. Il adiouſta à cela pluſieurs choſes, pour excuſer la paſſion de ſon fils. Mais le Medecin feignant d'eſtre meſcontent, de ſe voir contraint d'abandonner ſa femme, demanda au Roy ſi le ieune Prince eſtoit amoureux de la ſienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conſeilloit; ce que le Roy ayant aſſeuré : C'eſt d'elle, dit-il, qu'il eſt amoureux; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'euſſe deſcouuert voſtre ſentiment. Cela eut tant de pouuoir ſur l'eſprit du Roy, qu'il ceda à ſon fils, la Reine & l'Empire, & ſe retira vers Babylone, où il fit baſtir vne ville de ſon nom, ſur l'Euphrate. Voila comme le Medecin deſcouurit la maladie de ce ieune Prince, & la guerit. Mais auant que cette Princeſſe euſt quitté ſon premier mary, Iunon luy apparut en ſonge, & luy commanda de baſtir vn Temple dans la ville ſacrée, la menaçant de pluſieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cét auertiſſement d'abord; mais eſtant tombée malade d'vne grande maladie, elle le dit à ſon mary; & par ſon auis, fit vœu de baſtir ce Temple, apres auoir appaiſé la Deeſſe, par des ſacrifices. Elle ne fut pas pluſtoſt guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir ſon vœu, auec vne ſuite nombreuſe, dont vne partie eſtoit pour l'accompagner, & l'autre pour ſeruir à la ſtructure du Temple. Le Roy meſme

enuoya auec elle vn ieune Seigneur qu'il aimoit extrémement, nommé Combabe, quoy qu'il fiſt tout ce qu'il pût pour s'en excuſer, de peur que ſa ieuneſſe & ſa beauté ne donnaſſent quelque priſe à la médiſance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit abſolument, il ſe retira chez luy fort triſte, apres auoir obtenu ſept iours pour ſe preparer au dépatt. Il commença là à déplorer ſa condition, de ſe voir ſur le point de perdre les bonnes graces du Prince dont il eſtoit le fauory, & peut-eſtre la vie, s'il venoit à eſtre accuſé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce deſeſpoir, il ſe coupa les parties qui pouuoient donner du ſoupçon de luy; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans vn vaſe cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce threſor iuſqu'à ſon retour, ce que le Prince luy promit; & apres l'auoir ſéellé encore de ſon cachet, le remit entre les mains de ceux qui auoient la garde de ſon cabinet. Combabe partit en ſuite, & fut trois ans à ſon voyage. Cependant, ce qu'il auoit apprehendé, arriua; car cette ieune Princeſſe deuint amoureuſe de luy, par vne longue frequentation, en l'abſence de ſon mary. Ceux du païs l'attribuent à la colere de Iunon, pour auoir trop tardé à executer ſes commandemens, & au deſir qu'eut cette Deeſſe de faire paroiſtre la vertu de Combabe. Du commencement, Stra-

tonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou diſſimuler ſon amour; mais comme elle vit que cela ne ſeruoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'vn ieune Seigneur ſi accomply, l'allumoit de plus en plus, elle reſolut à la fin de ſe declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit vn grand feſtin, afin d'auoir moins de pudeur, & de le pouuoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent ſoupé elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy deſcouurit ſa paſſion; il luy reſpondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faiſoit par galanterie, & pour l'eſprouuer, afin de ſe mocquer apres de luy; & lors qu'il vit qu'elle perſiſtoit dans ſon deſſein, il s'excuſa ſur la fidelité qu'il deuoit à ſon maiſtre. A la fin, comme elle ne receuoit aucune excuſe, il luy fit voir qu'il n'eſtoit pas en eſtat de la ſeruir, aiouſtant les raiſons qu'il auoient pû obliger à ſe faire ce ſanglant outrage. La Princeſſe ſurpriſe d'vn accident ſi impreueû, quitta ſa pourſuite, & non pas ſon amour; de ſorte qu'elle ne pouuoit viure ſans luy, & taſchoit à diuertir ſa paſſion, dans la douceur de ſon entretien. Cette affection a paſſé depuis aux Preſtres du Temple, qui deuiennent ainſi amoureux des femmes, & elles d'eux, ſans que les maris en prennent aucune ialouſie, l'imputant à la diuinité. Cependant, l'amour de la

Ils ſont Eunuques.

Reine

Reine deuint ſi public, qu'il vint iuſqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-vns diſent que ce fut la Princeſſe meſme qui l'accuſa de l'auoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouuoit venir à bout. Mais ie ne puis croire, ſi elle l'aymoit veritablement, qu'elle ſe pût reſoudre à le perdre. Quoy qu'il en ſoit, comme il ſe fut rendu en diligence prés du Roy, aſſeuré ſur ſa vertu, il ne fut pas pluſtoſt arriué, qu'il fut arreſté priſonnier; & le Roy ayant aſſemblé ſon Conſeil, l'accuſa publiquement d'auoir deſbauché ſa femme, trahy ſon bien-faiteur, & ſoüillé les myſteres des Dieux, par vn adultere. Toutes les excuſes qu'il eût pû alleguer, ne luy euſſent ſeruy de rien, parce que la vray-ſemblance faiſoit contre luy, & qu'il y auoit là vne infinité de faux témoins pour le condamner. Auſſi ne reſpondit-il rien à ces accuſations; mais comme il vit qu'on l'alloit enuoyer au ſupplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépoſt qu'il luy auoit donné, comme l'accuſant ſous main de ſe le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir auſſi-toſt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces iuſtificatiues de ſon innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embraſſer, & ſe plaignit à luy du crime qu'il auoit commis contre ſoy-meſme. Mais pour le conſoler du mal qu'il

luy auoit fait, il enuoya sur le champ tous ses accusateurs au supplice; & ils receurent la mort, sur le poinct qu'ils attendoient la recompense. En suite, il combla ce ieune Seigneur de nouuelles faueurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Apres, il le renuoya à sa priere, trauailler à l'acompliſſement de l'ouurage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de sa vertu, luy fit dresser vne statuë d'airain dans ce mesme Temple, en habit d'homme, auec vn visage de femme, faite de la main du meilleur Maistre de ce temps-là. On dit que plusieurs de ses amis, par complaisance ou par inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & allerent passer là auec luy, le reste de leurs iours, pour le consoler. Cette coustume se conserue encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par vne rencontre malheureuse qui arriua encore à Combabe. Car on dit qu'vne ieune étrangere estant deuenuë amoureuse de luy, se tua de desespoir, apres qu'elle eut appris ce qu'il estoit; de sorte que touché vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'auenir n'y fut trompé. Voila l'histoire de Combabe. Ie parleray tantost plus particulierement de ces Prestres, ie diray leurs coustumes &

Hermoclés le Rhodien.

leurs ceremonies; mais ie veux auant cela vous deſcrire le Temple & ſa ſituation. Il eſt baſty au milieu de la ville ſur vne coline, & ceint de deux murs, dont l'vn eſt fort ancien, & l'autre tout nouueau. Il y a vn paruis de cent toiſes, où ſont ces priapes dont i'ay parlé, qui ont trois cents braſſes de haut. Nonobſtant tout cela, il y a vn homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'eſpace de ſept iours. La pluſpart croyent qu'il conuerſe là haut auec les Dieux, qui entendent de plus prés ſes prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du païs. Mais les autres croyent que c'eſt en memoire du déluge, où les hommes ſe ſauuerent au plus haut ſommet des arbres & des rochers. Toutefois, ie croy pluſtoſt que c'eſt en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dreſſe, ont accouſtumé d'auoir vn homme de bois au haut bout, dont ie ne diray pas la raiſon. Or ces gens-cy y montent de cette ſorte; Ils ſe lient à trauers le corps auec la ſtatuë; & appuyant le bout du pié ſur les endroits qui débordent, ſe guindent en haut, leuant la corde où ils ſont attachez, à meſure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent ſur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils ſont au haut, ils iettent en bas vne corde qu'ils ont portée auec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour ſe huter, & le reſte de leurs commodi-

Ou, parce qu'il ne la ſçait pas, ou parce qu'elle eſt myſterieuſe.

tez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuiure; & disent leur nom à vn homme qui est en bas, qui en auertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant vne clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si tost qu'il veut sommeiller, il y a vn Scorpion qui le resueille, ce que ie ne sçay point; mais cela fait partie de ces mysteres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est esleué hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits dégrez de pierres; aprés quoy l'on trouue vn grand portique, d'vne structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couuerture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent vne odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort long-temps, & se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souuient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties dont l'vne est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouuert. Au dedans sont des statuës d'or de Iupiter & de Iunon, toutes deux assises; mais l'vne portée sur des bœufs, & l'autre sur

des lions. Ils appellent Iupiter d'vn autre nom, quoy que ſa ſtatuë ſoit toute ſemblable aux autres du meſme Dieu. Mais celle de Iunon a quelque choſe de pluſieurs autres Deeſſes; car elle tient vn ſceptre en vne main, & en l'autre vne quenoüille; elle a la teſte couronnée de rayons, elle eſt coeffée de tours; & ceinte d'vne écharpe, comme la Venus celeſte. Elle eſt ornée d'or & de pierreries de diuerſes couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Medie, Babilone, & des Indes meſmes: Mais ce qui eſt de plus merueilleux, c'eſt vne pierre precieuſe qu'elle a ſur la teſte, qui iette tant de clarté, que tout le Temple en eſt eſclairé la nuit; c'eſt pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de iour elle n'a preſque point de lumiere, & paroiſt ſeulement comme de feu. Cette ſtatuë a vne autre merueille; c'eſt que de quelque coſté qu'on la conſidere, il ſemble touſiours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Iupiter, il y en a vn autre de meſme métal, qui n'a point de nom; auſſi ne reſſemble-t-elle à aucune ſtatuë des Dieux, & l'on ſe cõtente de la nommer, la ſtatuë. Les vns diſent que c'eſt Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cauſe qu'elle a vne colombe d'or ſur la teſte. C'eſt elle qu'ô porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiſer l'eau dõt i'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a vne niche pour la ſta-

Minerue; Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Nemeſis, les Parques.

Sardonix; Hyacinthes Emeraudes, &c.

On, ni de forme particuliere, mais porte l'image des autres Dieux. On, au haut.

tuë du Soleil ; mais elle n'y eſt point. Car ces peuples ne font point de repreſentation du Soleil ni de la Lune, parce qu'ils diſent que ce ſont des Dieux viſibles, au lieu que les autres ne ſe voyent point; c'eſt pourquoy on en garde l'image. En ſuite eſt la ſtatuë d'Apollon, puis d'Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon eſt peint barbu, & en vn âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de couſtume, parce qu'ils diſent que c'eſt vne imperfection. Sa ſtatuë a encore cela de particulier, qu'elle eſt habillée, au lieu que les autres ſtatuës de ce Dieu ne le ſont point. I'en pourrois conter pluſieurs autres particularitez; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui eſt l'Oracle, qu'Apollon rend luy-meſme; au lieu qu'ailleurs ce ſont ſes Preſtres. Quand il veut prédire, il s'eſbranle. Alors ſes Preſtres le prennent ſur leurs eſpaules; & s'ils ne le font, il ſe meut de luy-meſme, & ſuë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme vn cocher fait ſes cheuaux, tournant deçà & delà, & paſſant de l'vn à l'autre; tant que le ſouuerain Preſtre l'interroge de ce qu'il veut ſçauoir. Si la choſe luy deſplaiſt, il recule; ſinon il s'auance, & ie l'ay veu vne fois s'eſleuer & marcher par l'air. Voilà comme ils deuinent ſa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, ſans l'auoir conſulté auparauant. Il pre-

dit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; iusques-là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a vn grand Autel d'airain, auec plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, estendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé vn iour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayant fait deuenir sage, elle ordonna qu'on adoreroit desormais Iunon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. I'y ay veu aussi les statuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'estat qu'elles estoient auant que d'estre changées; & Tétée peint en oiseau. Il y en a encore vne autre de Semiramis, celle de Combabe dont i'ay parlé, vne de Stratonice, qui est fort belle; & vne d'Alexandre, peint au naturel, auec Sardanapale tout auprés; mais en autre figure & en habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauuages & domestiques, qui viuent ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la diuinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Pre-

Cheuaux, bœufs, lions, ours, aigles.

ſtres, dont les vns ſont employez à égorger les victimes, les autres à faire des effuſions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à ſeruir à l'Autel. Il y en auoit de mon temps plus de trois cens, ſeulement occupez aux ſacrifices. Ils ſont tout habillez de blanc, & portent vn chapeau ſur la teſte; mais le ſouuerain Pontife eſt veſtu de pourpre, auec vne Tiare d'or, & s'eſlit tous les ans. Il y a vne autre multitude de gens qui ſeruent aux Ceremonies, comme ioüeurs de flûtes & de chalumeaux, & Preſtres chaſtrez; ſans parler des femmes eſpriſes de fureur prophetique. On ſacrifie deux fois le iour, & chacun ſe trouue au ſacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Iupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Iunon auec force chanſons, au ſon des fluſtes & des cymbales, ſans qu'on ſçache la raiſon de cette diuerſité. Il y a vn eſtang fort poiſſonneux prés du Temple, où il y a de grands poiſſons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. I'en ay veu vn pluſieurs fois qui auoit ſur l'aiſleron de l'épine du dos, vn petit ouurage d'or qu'on y auoit appliqué. On dit; mais ie ne l'ay pas eſprouué, que cét eſtang a deux cens braſſes de profondeur; mais il y a vn Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui ſe remuë, & pluſieurs le croyent; mais ie penſe qu'il eſt porté ſur des colonnes, qui ſont au fond de l'eau. Cét Autel eſt touſiours couronné & encenſé par des perſonnes qui y abordent

Or, porter.

dent à toute heure à la nage, pour faire leurs deuotions. On y fait auſſi de grandes feſtes, qu'on appelle les deſcentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Iunon toute la premiere ; de peur que Iupiter n'enuiſage deuant elle les poiſſons ; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le deuance donc, & le prie de ſe retirer; ce qu'il fait à la fin, aprés quelque conteſtation. Les plus grandes ceremonies ſe font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y ſuis pas trouué; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun vn vaſe plein d'eau, qui ſe doit ouurir par l'vn des Preſtres Eunuques, qui demeure ſur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent ; ce qui luy eſt de grand reuenu. Au retour, on eſpanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu; & aprés auoir ſacrifié, on ſe retire. La plus grande feſte que i'y aye veuë, eſt au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche ou le buſcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chevres, & autres animaux tout vifs, auec des habits, & des ouurages d'or & d'argent; puis on y met le feu, apres auoir promené les Dieux à l'entour. Pluſieurs accourent à cette feſte, tant de la Syrie que des Prouinces voiſines, & chacun y apporte ſes Dieux. On s'aſſemble à certains iours dans le Temple, où ſont pluſieurs

de ces Eunuques dont i'ay parlé, & d'autres qui ſont employez au ſeruice diuin, qui ſe donnent le fouët les vns aux autres ſur les eſpaules, aprés s'eſtre tirez du ſang des coudes. Cependant, on ioüe du tambour & de la fluſte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui ſont inſpirez ſur le champ: mais cela ſe fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuuent entrer. Quelques vns entrent alors en fureur; & apres auoir ietté de grands cris, tirent leurs couteaux & ſe couppent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les iettent dans vne maiſon, d'où l'on eſt obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques ſont morts, on ne les porte pas au buſcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent ſur leurs eſpaules, & les tranſportent hors de la ville, où ils les couurent de pierres, puis ſe retirent; mais ils n'oſeroient entrer de ſept iours au Temple, encore faut-il qu'ils ſe purifient auparauant. Lors qu'ils ont veu vn corps mort, ils n'oſeroient auſſi y entrer que le lendemain: mais les parens du mort n'y peuuent aller durant trente iours, & ſeulement aprés s'eſtre raſé la teſte. Les beſtes qu'on immole ſont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chévres: mais on n'y ſacrifie iamais de pourceau, quoy que quelques-vns croyent que ce n'eſt pas par abomition, mais par ref-

ou bœufs.

pect; & que c'eſt pour cela auſſi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiſeaux, le pigeon leur eſt le plus ſainct, & ils ne l'oſeroient ſeulement toucher; Que s'ils le font par hazard, ils ſont pollus le reſte du iour; c'eſt pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maiſons ſans crainte, & mangent deuant tout le monde. Ceux qui arriuent la premiere fois à cette feſte, ſe font raſer la teſte & les ſourcils; & apres auoir ſacrifié vne brebis, l'appreſtent & la mangent; puis eſtendant la peau ils s'agenoüillent deſſus, & ſe coeffant des piez & de la teſte, prient les Dieux, en cét eſtat, d'auoir agreable le ſacrifice, à la charge de leur en faire vn autre plus grand. Aprés, ils ſe couronnent d'vne guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils ſont ſortis de leur païs, iuſqu'à leur retour, ils ne ſe lauent ni ne ſe defalterent qu'auec de l'eau fraiſche, & ne ſe couchent que ſur terre. Lors qu'ils arriuent dans la ville où eſt le Temple, ils ſe logent chez vn homme de leur païs, que chaque ville y entretient pour ce ſujet, & qu'on nomme le Monſtrueux, parce qu'il enſeigne tout ce qu'il faut faire. On ne ſacrifie pas dans le Temple; mais aprés auoir amené ſa victime à l'Autel, & fait ſes effuſions, on la rameine chez ſoy, où l'on fait ſes prieres & ſon ſacrifice. Il y en a encore d'vne autre ſorte, que l'on fait en cette façon. *Hierapolis.*

On couronne sa victime, puis on la lasche à la porte du Temple, d'où elle se precipite en bas du roc sur lequel il est bastÿ, & se rompt le cou. Quelques-vns en font autant à leurs enfans, horsmis qu'ils les enferment auparauant dans vn sac, puis les iettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brussent tous, les vns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brussure. Ils pratiquent vne autre coustume, qui est de laisser croistre les cheueux aux enfans, iusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les coupper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans vn vase d'or ou d'argent, aprés auoir escrit leur nom dessus. I'en ay fait autant quand i'estois ieune; & ma cheuelure est encore au Temple dans vn vaze; mais les ieunes gens consacrent aussi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trezeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coustume; car les ieunes gens de l'vn & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheueux, à l'honneur d'Hippolite.

LA LOVANGE DE DEMOSTHENE.

Ce Panegyrique eſt d'vne façon toute particuliere ; car outre qu'il ſe fait comme en paſſant, il finit par vn Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME ie me promenois à Athénes ſous le Portique, vn peu auant midy, ie trouuay en ſortant à main gauche, Terſagore, dont le nom peut-eſtre ne vous eſt pas inconnu ; C'eſt vn petit homme robuſte, aſſez blanc, qui a le nez aquilin. Ie luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Terſagore ; & où va-t-il ? Ie viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy ; car ie me ſuis leué la nuit, & ay trauaillé tout le matin, pour faire quelque choſe à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naiſſance ; & ſi tu és de loiſir, ie te monſtreray ce que i'ay fait, car ie l'ay apporté auec moy. Ie n'ay rien à faire, luy dis-je ; & i'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remercimens des auantages que tu as tirez de ſa Poëſie. Pour moy, dit-il, ie ſuis pluſtoſt venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en diſant cela, il me

montra ſon image qui eſt peinte comme tu ſçais, auec de grãds cheueux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleuſt à Dieu, luy dis-je, que les vœux y ſeruiſſent de quelque choſe; car il y a long-temps que i'aurois fait le Panegyrique de Demoſthéne. Mais il me ſemble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la courſe, & nettoyé la pouſſiere de ſes piez, vouloit entretenir vn Athléte qui eſtoit preſt d'entrer à la lutte; mais l'autre luy reſpondit, qu'il ne cauſeroit pas tant, s'il eſtoit encore au cõmencement de la carriere. Ainſi ayant remporté la victoire, tu te ſoucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme ſi c'eſtoit vne choſe ſi difficile, me dit-il, que de louër Demoſthéne. Eſt-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homére que de luy; & que tu te glorifies d'auoir acheué le Panegyrique de l'vn, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre? Ie ne voudrois pas, reprit-il, faire naiſtre quelque different entre ces Heros; mais il eſt vray que i'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te ſemble-t-il pas, luy dis-je, que i'ay le meſme ſentiment pour Demoſthéne, que tu as pour ton Homére? Tu és peut-eſtre de ceux qui croyent que la Proſe n'eſt rien, à comparaiſon des Vers, & qui nous meſpriſent comme les Caualiers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'eſtre fou iuſqu'à ce poinct,

quoy qu'il faille de la fureur pour la Poëſie. Il en faut auſſi pour la Proſe, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de ſublime, ſans quelque eſpece d'enthouſiaſme. Ie me plais quelquefois, dit il, de comparer les plus beaux endroits d Homere, auec ceux des principaux Orateurs, & particulieremens de Demoſthene, comme l'inuectiue d'Achille contre Agamemnon, auec celle de ce grand homme contre Philipe, à qui il reproche preſque les meſmes vices. *C'eſt vn bon augure*, dit l'vn, *de combatre pour ſon païs*; Et l'autre. *Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement des affaires publiques, n'ayent que de belles eſperances.* En vn autre endroit, *Quels ſoûpirs ne pouſſeroient point ces Grands hommes qui ſe ſont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur païs?* Ce qui ſe rapporte à ce que dit Homere. *Que le vieux Pelée ietteroit de grandes clameurs, s'il auoit appris ces choſes.* Ie compare auſſi *le torrent de Python*, auec *les tempeſtes d'Vlyſſe*; Et, *Si nous eſtions exemts de mort & de vieilleſſe*, Auec ces mots? *La mort eſt commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne ſont pas plus exemts de ſes coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur eſprit s'en récontré en mille endroits, où l'on voit la meſme vigueur, les meſmes mouuemens, les meſmes figures, les meſmes tranſitions, les meſmes cõparaiſons; & les meſmes penſées, exprimées auec la meſme facilité. Mais il me

ſemble que Demoſthene a repris plus delicatement la molleſſe des Atheniens, que s'il les eût appellez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il repreſente plus fortement les choſes que luy, qui fait tenir de grands diſcours à ſes Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres meſmes & les cadences de cét Orateur chatoüillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraiſon, que l'Orateur meſme. Car les graces de l'Art ſe trouuent ſouuent iointes dans ſes ouurages à celles de la Nature. Ie ne meſpriſe donc pas ton talent, quoy que ie croye que la loüange d'Homere ſoit beaucoup plus difficile que celle de Demoſthene. Car on ne ſçait ni ce qu'il eſtoit, ni ce qu'il faiſoit, ni ſon païs, ni ſa race, ni le temps auquel il a veſcu. Autrement, il n'y auroit pas tant de diſpute, qu'il y en a ſur ce ſujet. Et l'on ne douteroit pas ſi Colophone eſt ſa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thébes, ou cent autres villes: Ni ſi ſon pere eſt Méon, le fleuue de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & ſa mere Ménalopis, ou quelque Nymphe d'entre les Dryades; & s'il a veſcu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne ſçait pas meſme s'il n'eſt point plus ancien qu'Héſiode, ſous le nom de Méléſigéne, & s'il eſtoit pauure & aueugle, ainſi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement ſur des

Thébes d'Egypte.

ſur des choſes incertaines, il faut renfermer toutes ſes loüanges dans celles de la Poëſie, au lieu que tout eſt illuſtre en Demoſthene; & qu'il ne couſte rien à appreſter des viandes qui ſont exquiſes, parce qu'elles ſont bonnes, meſme ſans appreſt. Premierement, il eſtoit d'Athenes, qui eſt ſi celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que ſi c'eſtoit la patrie de mon Heros, ie pourrois parler des Dieux à qui elle doit ſon origine; de leurs amours, de leurs iugemens, de leur habitation, de leurs preſens, de leurs myſteres; Ie dirois ſes Loix, ſes Arreſts, ſes Aſſemblées, ſes Colonies, ſes Victoires, & ſes Trophées, qui ſont ſi grands & en ſi grand nombre, tant ſur mer que ſur terre; qu'il faudroit plus d'vn Demoſthene pour les pouuoir dignement deſcrire, & qu'ils fourniroient tout ſeuls la matiere d'vn Panegyrique. Car on peut ioindre aux loüanges d'vn Heros, celles de ſa Patrie; Iſocrate meſme a inſeré les loüanges de Theſée, parmy celles d'Helene, à cauſe qu'il fait à la gloire d'vne Dame, d'auoir d'illuſtres Galans; & les Poëtes ſont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-eſtre d'auoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'edifice. Laiſſant donc là Athenes, venons à la dignité de ſon pere, qui eſt, comme dit Pindare, vn fondement d'or pour la loüan-

ge du fils ; Il eſtoit Amiral, & l'on ſçait que dans ſon païs il n'y auoit point de plus belle charge. Que s'il a laiſſé ſon fils orphelin, cela n'a ſeruy qu'à faire éclater dauantage la gloire de noſtre Orateur. On ne ſçait rien de l'education ni des exercices d'Homere ; & pour le loüer on ne peut pas ſe ſeruir du laurier d'Heſiode, qui inſpiroit la Poëſie aux Bergers de la contrée ; Mais pour toy, tu as dans les loüanges de Demoſthene, Calliſtrate, Iſocrate, Iſée, Alcidamas, Eubulide. Tu peux ajouſter qu'encore qu'il y eût mille ſujets de débauche dans Athenes, capables de corrompre iuſqu'aux enfans de famille, qui ſont ſous la diſcipline de leurs peres ; tout cela ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Demoſthene, nonobſtant la negligence de ceux qui auoient ſoin de ſa conduite, & la fragilité de la ieuneſſe. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le tranſporta de la maiſon de Phryné, à l'eſcole de Platon, d'Ariſtote, de Theophraſte, & de Xenocrate. Tu pourras dire là deſſus, qu'il y a deux ſortes d'amour ; l'vn brutal, & veritablement né de la mer, puis qu'il eſt comme elle impetueux, & ſujet aux tempeſtes & aux orages ; l'autre celeſte, qui nous attire à ſoy par vne douce violence, comme par la chaiſne d'or de Iupiter, & nous approche de ſon throſne. C'eſt cét amour qui luy applanit toutes les difficultez qui eſtoient ſur ſon paſſage ; Qui luy fit ra-

Voyez les Remarques.

zer la moitié de la teſte; Qui luy rendit facile la grotte, le mirouër, & l'eſpée ; Qui luy fit vaincre les defauts de ſa langue, de ſa prononciation, de ſa memoire; meſpriſer les bruits du peuple, & paſſer les nuits & les iours entiers à l'eſtude. Il ne ſe faut donc pas eſtonner ſi ſon éloquence nous eſtonne, tant par la multitude des penſées, & la force de l'expreſſion, que pour ce qui concerne les paſſions & les mouuemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la ſageſſe, de la varieté. Enfin, il eſt le ſeul des Orateurs, comme dit Leoſthene, dont le diſcours eſt animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eſchyle, qu'il trauailloit aprés auoir bû, afin d'auoir plus de feu ; veu qu'il ne bûuoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs harãguoient à l'eau; mais que Demoſthene y compoſoit: Et Pytheas diſoit que ſes harangues ſentoient l'huile, à cauſe de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous auons de commun, dit-il, dans les loüanges d'Homere & de Demoſthene; mais venons à ce que celuy-cy a de particulier, ſa douceur, ſon humanité, ſa vigilance, ſa vigueur à entreprendre & à executer. Cõme il vouloit continuer, ie l'interrompis, & lui dis qu'il auoit enuie de me noyer, & non pas de me deſalterer. Ouï, dit-il, ſi ie venois à parler de ſes grãdes & immortelles actions, de ſa magnificence dans les feſtins publics & dans les ſpectaçles, des

Horloge d'eau.

deſpenſes qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Athenes, pour déliurer les captifs, pour marier les pauures filles. Quand ie conſidere toutes ces choſes, auec le reſte de ſon Gouuernement; ſes Loix, ſes Decrets, ſes Ambaſſades, ſes Harangues; Ie dis en moy-meſme, Comment vn homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les loüanges de Demoſthene? car à te voir faire des vœux & des ſouhaits, il ſembloit que tu en fuſſes en peine. Mais tu deurois pluſtoſt apprehender d'en eſtre accablé, & de ne pouuoir contempler tant de lumiere. Car il m'eſt arriué la meſme choſe dans les loüanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouuoir bien comprendre. Mais pour ne point paſſer pour vn faux aiglon dans la Poëſie, i'y accouſtumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton trauail, comme ie dis, me ſemble plus aiſé que le mien. Car toute la loüange d'Homere eſt renfermée dans ſa Poëſie, parce qu'on ne ſçait rien du reſte, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demoſthene eſt comme vn parterre de fleurs, où l'œil ne ſçait que choiſir; ou comme ces feſtins de voluptueux, où l'on trouue dequoy contenter tous les ſens. Ainſi, l'on ne ſçait ſur quoy arreſter ſa veuë, lors qu'on vient à conſiderer, ou ſa nature, ou ſon art, ou ſon eſprit, ou ſon éloquence, ou ſa con-

duite, ou ſa reſolution; ou le meſpris qu'il a fait des richeſſes, ou ſa foy, ou ſa juſtice, ou ſon humanité, ou ſa prudence, ou le nombre innombrable de ſes belles actions; Eubœe, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Helleſpont, Biſance, qui nous font crier auec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Iſmene, ou le jauelot doré, ou les ſoldats engendrez des dents du ſerpent, ou Thebes aux ſept portes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les diuers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie.* Ainſi, l'on ne ſçait que loüer, ou ſes paroles, ou ſes actions, ou ſa vie, ou ſa mort, ou ſon éloquence, ou ſa doctrine; mais pour ne ſe point tromper, il les faut prendre ſeparément, & s'exercer ſur l'vne de ces choſes, comme s'il n'y en auoit point d'autres. Si l'on parle de ſon Eloquence, on la mettra en parallele, auec celle de Periclés, qui a eſté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laiſſoit vn eſguillon dans l'eſprit; mais la noſtre a cet auantage, qu'elle a ſouffert l'effort des temps, & le iugement de la poſterité; au lieu que celle de Periclés eſt morte auec luy. Mais ie te laiſſe cela à traitter, ſi tu prens ce ſujet; Que ſi tu te propoſes de loüer ſes vertus ou ſes actions, tu en pourras prendre vne, ou bien deux ou trois, ſi tu veux t'eſtendre dauantage; car elles te fourniront vne aſſez ample matiere pour vn Panegyrique. C'eſt ainſi qu'Homere ſe contente de loüer

Ou, Melie à laquenoüille dorée.

quelquefois vne partie de ſon Heros, comme la teſte, les piez ou la cheuelure, les armes meſmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Iupiter. Demoſthene donc te pardonneroit aiſément, quand tu n'entreprendrois de louër qu'vne de ſes vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-meſme à les louër toutes enſemble. Comme Therſagore faiſoit ce diſcours, auec beaucoup de vehemence; Ie croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'és pas ſeulement grand Poëte, mais grand Orateur. Ie l'ay fait, dit-il, afin que n'eſtant plus en peine de traitter ton ſujet, tu m'eſcoutes plus attentiuement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuïlle ſeulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traittent vn mal pour vn autre. Car tu as donné des regles pour vn apprentif, & il y a long temps que ie ſçay toutes ces choſes. Il en eſt, dit-il, comme du grand chemin, qui eſt touſiours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, riual de la gloire de Platon & de ſes diſciples; qui pour monſtrer ſon adreſſe, fit pluſieurs tours ſur vne meſme ligne, à l'entour de l'Academie, ſans qu'il paruſt que la trace d'vn chariot. Ie ſuis de ſentiment tout contraire, luy dis-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'eſloigner du chemin battu, & pour

quitter la route des autres ; ce qui eſt aſſez difficile, quand on court dans vne meſme carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on auoit commandé de faire vn cheual qui ſe veautraſt dans la pouſſiere. Car comme il y trauailloit, celuy qui l'auoit commandé eſtant arriué, & ſe mettant en colere de ce qu'il faiſoit vn cheual courant, qui éleuoit vne grande pouſſiere ſous ſes piez ; il ne fit que renuerſer le tableau, & luy demanda ſi ce n'eſtoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu és plaiſant, luy dis-je, de croire que ie n'aye eſſayé encore qu'vn chemin ; tu dois pluſtoſt craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne ſois contraint à la fin de faire comme Protée ; qui s'eſtant changé en mille formes, reprit la ſienne, parce qu'il n'y en auoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empeſcher de tomber dans mon ſentiment. Nullement, luy dis-je, i'aime mieux laiſſer tout là, pour t'entendre. Car peut-eſtre qu'eſtant deffait de ce qui te met en peine, tu commenceras à ſonger à moy. Apres nous eſtre donc aſſis ſur les ſieges les plus proches, il me lut ſon Poëme, que ie trouuay fort beau ; mais comme il eſtoit au milieu, il ferma tout à coup le liure, & me dît qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'il vaque au iugement des procés, & aux af-

faires publiques. Car i'ay recouuré auec grand ſoin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où ſont entr'autres choſes les geſtes d'Antipater, auec quelques particularitez touchant Demoſthene, que tu ſeras bien aiſe d'entendre. Pour recompenſe, luy dis-je, ie te donneray vne fauorable audience pour oüir le reſte de ton Poëme; mais apres cela ie ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traitté ſplendidement à la naiſſance d'Homere, & que tu as celebré meſme en quelque ſorte celle de Demoſthene. Comme il eut acheué de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le loüer; puis il me mena chez luy, où apres auoir eſté aſſez long-temps à chercher parmy ſes liures, enfin il m'apporta ces memoires; & ſi vous voulez, ie vous diray ce qui y eſtoit, ſans y rien changer. Car ce n'eſt pas moins d'honneur à Eſculape, lors qu'on recite à ſa feſte des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouueau, que ſi l'on en faiſoit exprés; & l'on commence deſia à ne plus ioüer de nouuelles Comedies ou Tragedies, aux feſtes de Bacchus; mais on ſe contente des anciennes, qui ne ſont pas moins agreables lors qu'elles ſont bien repreſentées. Voicy donc l'endroit du liure qui concerne Demoſthene; & il eſt

Ou, que tu en veux faire de meſme, &c.

il eſt conceu en forme de Dialogue. Comme on eut rapporté à Antipater qui gouuernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il auoit enuoyé pour ſe ſaiſir des bannis, eſtoit arriué, il le fit entrer auſſi-toſt; car il l'attendoit auec impatience, & luy auoit donné ordre d'amener Demoſthene, ſans luy faire aucun déplaiſir. Le liure vous dira le reſte.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, ſi tu as amené Demoſthene.

ARCHIAS. Ie l'ay amené autant qu'il a eſté en mon pouuoir. Car voilà ſon vrne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ſes os, & de ſes cendres?

ARCHIAS. Il a eſté impoſſible de l'amener vif, quelque promeſſe que ie luy aye pû faire; & il euſt eſté plus aiſé de forcer les murs de Biſance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faiſoit plus de cas de moy que de ſa Patrie, ie luy donnerois de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour ſon païs, il m'eſt en grande veneration; & vne ville me ſemble heureuſe, qui a vn tel Citoyen. Pour les traiſtres, aprés m'en eſtre ſeruy, ie taſche de m'en deffaire; mais ie voudrois auoir auprés de moy vn Miniſtre auſſi incorruptible que celuy-là, & i'en ferois

plus de cas que de toutes les troupes eſtrangeres. Car ie prefere les charmes de la perſuaſion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie ſuis en peine de ceux qu'on a enuoyez d'Athenes auec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens? Pour moy, ie me mocque du Pirée & de ſes Galeres. Quel mal peuuent faire des gens qui paſſent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche? Sans Demoſthene i'euſſe pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Theſſalie; mais il ſe trouuoit par tout, pour rompre mes deſſeins, ou les trauerſer. Nous ne l'auons iamais pû ſurprendre par aucune entrepriſe, ni ſecrette ni publique. C'eſtoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il conteſté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Helleſpont, la Querſonéſe. Il eſtoit continuellement à animer ſes Citoyens, & à les réueiller de leur aſſoupiſſement. Il leur faiſoit employer les dépenſes de leurs jeux, à l'entretenement des ſoldats. Il reſtabliſſoit la marine, en faiſant obſeruer les loix abolies par le temps & par negligence. Il faiſoit ſouuenir le peuple d'Athenes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à viure honteuſement aux deſpens du public. Il réuniſſoit contre nous toute la Grece. On ne le pouuoit ni tromper ni

ſurprendre, ni corrompre. Il eſtoit plus redoutable luy ſeul, que toutes les Flottes & les Armées; il eſgaloit la prudence de Périclés, la magnanimité de Themiſtocle, & la probité d'Ariſtide, & ſeruoit autant à ſon païs que tous les trois enſemble. Que s'il euſt eu le commandement des Armées, & l'adminiſtration des Finances, que n'eût-il point fait, puiſque nous auions tant de peine à nous deffendre de la force ſeule de ſes paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Ie n'ay pû.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Iſle de Calaure.

ANTIPATER. Peut-eſtre, par voſtre negligence, parce que vous n'en auez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'eſtoit pas en noſtre pouuoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'auez pris vif, & il n'eſtoit pas en voſtre pouuoir. N'as-tu pû empeſcher qu'on ne luy fiſt aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arriué par noſtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'auez tué vous-meſmes.

ARCHIAS. Non ; quoy que nous ayons taſché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Mais qu'en euſſes-tu fait, quand nous le l'euſſions amené tout vif, ſinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demoſthene, ni moy, Archias ; mais tu crois qu'on trouue des Demoſthenes comme des Himerées, des Ariſtoniques & des Eucrates, qui ſe ſont eſleuez pendant les diuiſions, & ont paſſé comme des torrens ; gens ſans cœur, inſolens dans la bonne fortune, & laſches dans la mauuaiſe. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuſer, quoy qu'il fît profeſſion d'amitié auec luy, & de ſeruir de miniſtre à vn crime, dont les auteurs ſe repentirent incontinent : Car Demoſthene fut auſſi-toſt rapellé, & ſon retour plus illuſtre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit coupper la langue à cét impoſteur, qui s'en eſtoit ſeruy contre ſon amy. Mais Demoſthene, me diras-tu, n'eſtoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis ? Non, quand ie conſidere ſa foy, ſon integrité, ſa iuſtice ; car ie reſpecte par tout la vertu, meſme dans vn ennemy ; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxes, qui laiſſa aller ces deux illuſtres Lacedemoniens, Bulis & Sperquis, apres auoir admiré leur valeur. Ie reuere donc Demoſthene, quoy que ie ne l'aye veu que deux

fois dans Athenes, ſans le pouuoir entretenir que fort peu ; mais i'ay appris d'ailleurs ſes perfections, & les ay remarquées moy-meſme dans ſon gouuernement. Car ce n'eſt pas ſon éloquence que i'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des penſées & la force du raiſonnement, que pour l'adreſſe, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Aprés auoir donc aſſemblé les Grecs à Athenes, pour accuſer deuant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'auoir crû à Python & à ſes promeſſes, lors que nous eûmes ouï les raiſons de Demoſthene, où l'on ne pouuoit que reſpondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au ſecond rang ſon éloquence, & i'admire bien dauantage ſa conduite & ſa reſolution, d'auoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les ſecouſſes de la fortune. Et ie ſçay que Philippe de Macedoine auoit le meſme ſentiment que moy ; Car comme on luy eut preſenté vn iour vne harangue que Demoſthene auoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empeſcher d'en murmurer : Laiſſons, dit-il, la liberté de parler à Demoſthene, puis qu'il n'eſt point à nos gages, quoy que i'aymaſſe mieux l'entretenir que pas vn des Officiers de ma maiſon ; veu que c'eſt luy qui diſſipe tous mes conſeils, & qui ruine

toutes mes entrepriſes. Voilà ce que me diſoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté pluſieurs fois depuis; contant entre ſes bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demoſthene; & ſongeant aſſez combien il ſeroit redoutable auec des forces, puiſque les foudres de ſon eloquence eſtoient tant à craindre. Apres la bataille de Cheronée, il ne ceſſoit de publier le danger où il l'auoit mis, pour auoir réuny contre luy toutes les forces de la Grece, & luy auoir fermé l'entrée du païs. Car il deuoit pluſtoſt ſa victoire à la Fortune, qui eſt la maiſtreſſe des éuenemens, & au defaut des ennemis, qu'à ſa conduite ou à ſa valeur. Comme on luy diſoit donc que le peuple d'Athenes eſtoit ſon Antagoniſte, il diſoit qu'il n'en auoit point d'autre que Demoſthene; & que ſans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'vn vaiſſeau ſans Pilote. Auſſi, lors qu'il enuoyoit des Ambaſſadeurs vers les autres Citez de la Grece, ſi Demoſthene y alloit pour le contrecarrer, il deſeſperoit du ſuccés de ſon entrepriſe; Il diſoit que tous ſes deſſeins eſtoient renuerſez, & qu'il eſtoit impoſsible de triompher de l'eloquence de cét homme. Si i'auois donc entre les mains vn ſi grand Perſonnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me ſeruirois de ſes conſeils, à l'eſtabliſſement de no-

ſtre Empire. I'ay eu de l'affection pour luy, dés l'heure qu'Ariſtote l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis pluſieurs fois, teſmoignant de faire plus d'eſtat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de ſon genie, ſans parler de ſes autres vertus. Cependant, vous auez les meſmes ſentimens de luy, diſoit-il, que d'vn Eubule, d'vn Plutynon, & d'vn Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a deſpenſé tout ſon bien pour affranchir ſon païs. Mais comme vous ſçauez que cela ne peut rien ſur ſon eſprit, vous taſchez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour ſa Patrie, & qui ne craint pas ſeulement le peuple d'Athenes, qui eſt le plus redoutable de ſes ennemis. C'eſt l'amour qu'il porte à ſon païs, qui l'a fait entrer dans l'adminiſtration des affaires; & il a pris cét employ comme vne eſtude, & vn exercice de vertu. Ie deſirois donc, Archias, de le poſſeder, pour auoir ſon auis ſur les affaires preſentes, & oüir la voix de la liberté, parmy les applaudiſſemens des flatteurs, & vn conſeil ſincere au lieu des cajolleries de la Cour. Du reſte, ſi Demoſthene merite quelque blaſme, c'eſt pour auoir trop aimé vne ville ingrate, & mis ſa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouuer

La grauité, la temperance, la patience, la promptitude, & la liberté.

ailleurs des amis plus conſtans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouuois obtenir de luy d'autres choſes ; mais non pas celle-là, Antipater ; car il eſtoit trop paſſionné de l'amour de ſa Patrie.

ANTIPATER. Ie le croy, Archias ; mais comment eſt-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en eſtonneras dauantage, quand tu le ſçauras ; car nous-meſmes qui l'auons veu, ne ceſſons de nous en eſtonner. Il meditoit ſa fin déslong-temps, comme tu le iugeras par la ſuite, & ſe retira dans vn Temple, d'où nous taſchâmes inutilement de le faire ſortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dittes-vous pour cela ?

ARCHIAS. Ie luy offris le pardon, quoy que ie ne fuſſe pas aſſeuré de l'obtenir ; car ie te croyois plus irrité contre luy ; mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il eſtoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette propoſition, ne me le cele point ? Ie voudrois y auoir eſté preſent ; car il y a du plaiſir d'obſeruer les derniers momens d'vn grand Perſonnage, & voir s'il a pû conſeruer ſon ame droite & ſans gauchir iuſqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehenſion ; Au contraire, il me dit en raillant, que i'eſtois

i'eſtois vn trop mauuais Acteur, pour luy perſuader de ta part vn menſonge auantageux. *Archias auoit eſcrit des Comedies.*

ANTIPATER. Il ſe reſolut donc à la mort, ſans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reſte, tu iugeras qu'il y auoit quelqu'autre choſe. Il dit qu'il n'eſtoit pas ſi eſtrange que les Macedoniens priſſent Demoſthene, apres auoir pris Olynthe, Amphipolis, & Orope; & adiouſta; car i'auois donné ordre qu'on eſcriuiſt tout ce qu'il diroit, & ie ne te le celeray point, puis que tu le deſires ſçauoir; Il adiouſta, dis-ie: Pour moy, Archias, i'apprehendois de paroiſtre deuant Antipater, de peur qu'il ne me fiſt ſouffrir la mort, ou quelque choſe de pire; Mais s'il eſt vray ce que tu dis, ie dois plus apprehender ſes careſſes, de crainte qu'elles ne me faſſent perdre l'eſtime que i'ay acquiſe, & que toute la Grece ne me conſidere comme vn traiſtre & vn deſerteur, qui l'a abandonnée pour paſſer au party de ſes ennemis. Si ie dois viure, il faut que ce ſoit le Pirée qui me conſerue, & les vaiſſeaux que i'ay equippez pour la Republique, & les fortifications que i'ay faites à mes deſpens, & les frais que i'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon; & Dracon; & la Liberté que i'ay deffenduë iuſqu'à la mort; & les loix nauales & militaires que i'ay reſtablies, & les

vertus de nos anceſtres, & leurs trophées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont ſouuent couronné, & la Grece dont iuſqu'icy i'ay maintenu la puiſſance. Que ſi ie dois viure aux deſpens d'autruy, que ce ſoit aux deſpens des captifs que i'ay rachetez, & des peres dont i'ay marié les filles, ou des pauures dont i'ay acquitté les debtes. Et ſi toutes ces choſes ne peuuent rien, ni l'empire des Iſles & de la Mer, que i'ay acquis à mon païs, ni la franchiſe du Temple de Neptune, ni ſon Autel que i'embraſſe, ie mourray plustoſt que d'aller en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'eſt pas que ie ne puſſe gagner l'affection des Macedoniens, auſſi bien que celle de mon ingrate Patrie, ſi ie voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demades; mais i'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de reſpect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. Ie ne veux pas qu'on me puiſſe reprocher d'auoir changé auec la Fortune, d'autant plus que i'ay la mort en mon pouuoir, qui eſt vn azile ſans reproche. Ie n'iray point faire la cour à vn Tyran, pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté, ſans laquelle il m'eſt honteux de viure, & dans laquelle il m'eſt honneſte & auantageux de mourir. Il te ſouuient bien, toy qui as ioüé des Tragedies de ce Poëte qui dit d'vne Dame; *Qu'elle eut ſoin en tombant,*

Qui s'offrirent à la mort, pour leur païs,

que ſa cheute fuſt honneſte. Si vne fille a eu cette conſideration, Demoſthene preferera-t'il vne vie honteuſe à vne mort honorable; & aura-t'il oublié ſi toſt les beaux diſcours de la Philoſophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate? Apres auoir dit ces choſes, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miſerables leur malheur, & comme i'employois les prieres & les menaces, pour le perſuader de ſortir; Ie le ferois, me dit-il, ſi i'eſtois Archias; mais tu pardonneras bien à Demoſthene, s'il n'eſt pas né pour ſeruir. Alors, le voulant enleuer par force, il ſouſrit; & iettant les yeux ſur la ſtatuë de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flottes, les rempars & les armées, qui puiſſent deffendre noſtre liberté: mais i'ay vn azyle, que toute la puiſſance des Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confiaſſent leur ſalut. I'ay veſcu libre dans l'adminiſtration de la Republique, ie mourray de meſme; ſans craindre ni Archias, ni Antipater, comme ie n'ay craint, ni Philippe ni Alexandre. Ayant ainſi parlé, ne me force point dit-il, ie ne prophaneray point, ſi ie le puis, ce Temple, & ie te ſuiuray volontairement, apres auoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, ie m'imaginay que c'eſtoit

pour prendre congé du Dieu ; mais il n'eſtoit pas encore hors du ſueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater ; car tu n'emmeneras pas Demoſthene ; Non par les..... Ie creus qu'il alloit iurer par les morts de Marathon ; mais il rendit l'eſprit en cét inſtant. Enſuite vne ſeruante qu'on a miſe à la queſtion, nous a appris, qu'il gardoit ſur ſoy du poiſon il y auoit long temps, pour ce ſuiet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & inuincible ! Qu'il y a de courage & de reſolution à cette mort ; & qu'il y a de prudence à porter ſur ſoy les gages de ſa liberté. Il eſt allé mener vne autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elyſées. Renuoyons ſon corps à Athenes, dont il ſera vn plus grand ornement, que tous ceux qui ſont morts à Marathon.

L'ASEMBLE'E DES DIEVX.

Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Athenes, des eſtrangers qui s'y ſont introduits, au preiudice des veritables Citoyens.

DIALOGVE.

DE IVPITER, DE MOMVS, ET DE MERCVRE, en la preſence des autres Dieux.

IVPITER. NE murmurez plus, Meſſieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les vns des autres, comme vous auez de couſtume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en ſont pas dignes. Ie vous ay aſſemblez auiourd'huy, pour y donner ordre; & ie laiſſe à chacun le pouuoir de dire ſon ſentiment en toute liberté. Mercure, fais la publication.

MERCVRE. Paix, eſcoutez; Que celuy qui a droit de parler en cette aſſemblée, parle, s'il a quelque choſe à repreſenter touchant les nouueaux venus, & ceux qui ſe ſont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMVS. C'eſt moy, s'il plaiſt à Iupiter.

IVPITER. Il n'eſt point beſoin d'autre permiſſion.

MOMVS. Ie dis donc, Meſſieurs, que c'eſt vne honte de voir des hommes, qui non contens d'auoir eſté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel iuſqu'à leurs valets; & i'en veux dire ce qui m'en ſemble. Car tout le monde connoiſt ma franchiſe, & ſçait que ie ne ſçaurois rien taire de ce que i'ay ſur le cœur, au hazard de paſſer pour vn enuieux & vn meſdiſant, comme quelques-vns deſia m'appellent. Mais puiſque Iupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray ſans crainte, & parleray comme i'ay fait, de ceux à qui il ne ſuffit pas d'eſtre Dieux, s'ils ne deïfient les autres, qui prennent part aux ſacrifices & aux diſtributions celeſtes, auant que d'auoir eſté reçeus dans la congregation, & d'auoir payé leur bien-venuë.

IVPITER. Ne parle point par enygmes; mais dy clairement ton auis, iuſqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuſe ſecrettement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des ſoupçons & des deffiances. Il faut qu'vn Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMVS. Grand mercy, Iupiter; c'eſt me gratter, comme on dit, où il me demange. Cette permiſſion part d'vn grand cœur, & veritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, ſans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy

qui n'eſt qu'vn hóme, & petit fils d'vn Marchand Phenicien. Car ſans parler de ſon yurognerie & de ſes deſbauches, qui ſont connuës de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez auec luy! L'vn eſt cornu, auec vne barbe de bouc, & la moitié du corps de meſme, ſuiuy d'vne troupe de Baſteleurs qui luy reſſemblent, touſiours ſautans & gambadans d'vne façon ridicule, & faiſans peur aux petits enfans, auec leurs oreilles pointuës, & leur longue queuë. L'autre eſt vn petit vieillard chauue & camus, la pluſpart du temps monté ſur vn aſne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ſes deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'vne parmy les Aſtres, & le chien de l'autre, comme pour luy ſeruir de joüet, de peur que la pauure fille n'euſt pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'eſt-ce pas là ſe mocquer des Dieux & des hommes? Paſſons aux autres.

IVPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Eſculape; car ie voy bien que la chaleur du diſcours t'emporte. Tu ſçais que l'vn eſt plus vtile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Vniuers de monſtres.

MOMVS. Ie n'en diray rien, puis qu'il te plaiſt, quoy qu'il y euſt beaucoup de choſes à dire, & qu'ils portent encore ſur le corps des marques de bruſlure, comme des eſclaues. Mais

s'il m'eſtoit permis de parler de Iupiter luy-meſme, que ne dirois-ie point ?

IVPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, i'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'vn autre ; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'eſtre vn eſtranger & vn inconnu.

MOMVS. On le dit pourtant en Candie, & quelque choſe de pis ; car on y monſtre ton ſepulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui ſont des menteurs, ni aux Egiens qui diſent que tu és vn enfant ſuppoſé ; Ie me contenteray de dire que tu és la premiere cauſe de tous les deſordres, en peuplant le Ciel de baſtards. Tes belles metamorphoſes, m'ont quelquefois fait apprehender ; tantoſt qu'on ne t'allaſt eſgorger, ou atteler à la charruë, lors que tu eſtois taureau ; tantoſt qu'on ne te miſt au creuſet, lors que tu eſtois or ; tantoſt qu'on ne te fiſt roſtir, lors que tu eſtois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie conſidere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euriſthée eſt dans les Enfers, & le Temple du valet prés du ſepulchre du maiſtre. Bacchus le Thebain eſt adoré, & ſes trois couſins germains, Penthée, Acteon, & Learque ſont les plus miſerables de tous les hommes. En ſuitte, le deſordre s'augmentant par l'impunité, les Deeſſes ont failly à ton exemple ; Teſmoin Tithon, Endymion, Iaſon, & Anchiſe. Mais ie laiſſe ces choſes qui ſont trop

trop communes, & en trop grand nombre.

IVPITER. Ne parle point de Ganimede; car ie ne veux pas qu'on le faſche.

MOMVS. Ie m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché iuſques ſur ton Thrône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, auec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Medes, & qui n'entend pas ſeulement la langue Grecque; de ſorte qu'il ne ſçait que reſpondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en meſpris, que les Scythes & les Getes nous ont laiſſé là pour ſe faire d'autres Dieux; comme entr'autres vn Zamolxis qui a eſté leur eſclaue. Mais ce n'eſt encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, viſage de chien, entortillé d'vn linge? As-tu bien l'aſſeurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, auec ſes Prophetes & ſes Oracles? I'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment ſouffrez-vous, Meſſieurs, qu'on leur rende les meſmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Iupiter, endureras-tu touſiours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore ſous la figure d'vn Belier?

IVPITER. Veritablement, cela eſt vn peu ſcandaleux, mais ces figures ſont myſterieuſes, &

comme tu n'y entens rien, tu n'en devrois point parler.

MOMVS. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'auec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

IVPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera vn autre temps plus propre pour en parler, & acheue ce que tu as à dire.

MOMVS. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fasche dauantage, c'est que le dernier est fils d'vn scelerat, qui auoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a osté la prattique à Apollon. Que dis-ie? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veüille mesler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouué quelque imposteur, dont le nõbre augmente tous les iours. La statuë de l'Athlete Polydamas guerit de la fiévre à Olympie, comme celle de Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protesilas dans la Quersonese. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on mespriſe les autres; & il n'y eut iamais tant de pariures, ni de sacrileges. Voila vne petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce suiet. Mais les Dieux bastards & estran-

gers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne ſont point, & qui ne peuuent eſtre. Où eſt cette Vertu tant vantée? & ces vains noms de Deſtin, de Fortune, & de Nature, qui ſe deſtruiſent l'vn l'autre, & qui n'ont point d'autre eſtre que dans la ceruelle des Poëtes & des Philoſophes? Cependant, ils ont tant gagné ſur l'eſprit du ſimple peuple, qu'on ne nous veut plus ſacrifier; par vne fauſſe opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laiſſeroit pas d'executer l'ordre du Deſtin, & ce qui eſt ordonné à chacun, dés le point de ſa naiſſance. Dy-moy, Iupiter, as-tu iamais veû ces Dieux? car pour moy, i'auouë franchement que ie ne les connois point, quoy que i'en aye ſouuent oüi parler. Mais pour mettre fin à ce diſcours, qui n'eſt deſia que trop long, ie te liray ſi tu veux le Decret que i'ay fait ſur ce ſuiet.

IVPITER. Ie le veux; car tu as repreſenté pluſieurs choſes bien à propos, & qui ont beſoin de reformation, pour empeſcher que le deſordre n'aille plus auant.

DECRET DES DIEVX.

A la bonne-heure.

MOMVS. LEs Dieux assemblez legitimement le septiesme du courant, sous le regne de Iupiter qui presidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus seruoit de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté representé que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cét honneur; & que non contens de iouïr des priuileges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venuë, ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table deuant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de conuoquer les Estats vers le Solstice d'hyuer, pour remedier à ce desordre, & d'eslire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Iupiter, & Iupiter pour le septiesme, deuant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuues, & qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils

n'ayent presté le serment en la forme & maniere accoustumée, & iuré par le Styx, de s'acquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien dóner à la recómandation, ni à la faueur. Ceux qui n'auront point de preuues suffisantes, seront renuoyez en leur païs, leurs Autels profanez, & leurs statuës renuersées; & s'ils s'ingerent à l'auenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouuez sur le chemin, ils seront precipitez dans les Enfers. Que si quelqu'vn manque à faire ces preuues, il sera condamné par deffaut. Il est ordóné aussi, que chacun à l'auenir se meslera de son mestier, sans entreprendre sur celuy d'autruy; & que par consequent, Minerue ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Appollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de mestiers, à quoy il ne sçauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouueaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

IVPITER. Le Decret est iuste; Quiconque est de cét auis, leue la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à ce droit, i'ordonne par prouision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de reuenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa

tribu, auec les titres & autres preuues de ſa diuinité; ſans quoy il ſera chaſſé du Ciel, quand meſme il ſeroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQVE.

DIALOGVE

DE LYCINVS, ET D'VN PHILOSOPHE CYNIQVE.

C'eſt vne defenſe des Cyniques, & de leur façon de viure.

LYCINVS. POVRQVOY portes-tu de ſi longs cheueux, & vne ſi grande barbe, & vas-tu ainſi mal veſtu, & ſans ſouliers, couchant par terre, & menant vne vie ſauuage, & pluſtoſt d'vne beſte que d'vn homme? Pourquoy és-tu vagabond, ſans t'arreſter en pas vn lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flatter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQVE. C'eſt que ie n'ay pas beſoin de beaucoup de choſes, & que ie n'aime que ce qui ne couſte guere, & qui ne donne pas grande peine à acquerir. Mais, dy-moy, ne

crois-tu pas que le luxe ſoit vn vice?

LYCINVS. Qui en doute?

LE CYNIQVE. Et ſe paſſer de peu, vne vertu!

LYCINVS. Tout de meſme.

LE CYNIQVE. Pourquoy donc me voyant viure de la ſorte que tu approuues, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu pluſtoſt que moy?

LYCINVS. Parce qu'il y a bien de la difference entre ſe paſſer de peu, & mener la vie que tu menes, qui eſt tout à fait miſerable, & ne differe en rien de celle des gueux, qui ſont touſiours en peine de chercher à viure.

LE CYNIQVE. Veux-tu, puiſque nous en ſommes venus ſi auant, que nous eſpluchions tous deux ce que c'eſt que de la diſette & de l'abondance?

LYCINVS. Comme tu voudras.

LE CYNIQVE. Ne ſuffit-il pas à chacun d'auoir ce qui luy eſt neceſſaire, ou s'il luy faut quelque choſe dauantage?

LYCINVS. Non.

LE CYNIQVE. Il ne me manque donc rien; car i'ay tout ce qu'il me faut, & par conſequent ie ne ſuis pas pauure; car la pauureté eſt de manquer de ce dont on a beſoin.

LYCINVS. Comment cela?

LE CYNIQVE. Tu le ſçauras, en conſiderant par le menu, pourquoy l'on a beſoin de chaque choſe; comme par exemple d'vne maiſon pour ſe loger, d'vn habit pour ſe veſtir, & ainſi du reſte. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point auoir.

LYCINVS. Ie ne ſçay.

LE CYNIQVE. Tu le vas ſçauoir. A quoy ſeruent les pieds?

LYCINVS. A marcher.

LE CYNIQVE. Et ne marchay-ie pas auſſi bien que toy?

LYCINVS. Il le ſemble.

LE CYNIQVE. Et mon corps le trouues-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps conſiſte dans ſa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ſes fonctions.

LYCINVS. Ie le trouue meſme plus vigoureux.

LE CYNIQVE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas beſoin de couuerture, puiſque pour n'en point auoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a beſoin de quelque choſe, on ſouffre lors qu'on en manque. Ie ne me porte pas auſſi plus mal, pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINVS. Il le paroiſt.

LE CYNIQVE. Or ſi la nourriture que ie prens

prens estoit mauuaise, ie ne me porterois pas si bien ; car la mauuaise nourriture ruine la santé?

LYCINVS. Il est vray.

LE CYNIQVE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de viure, & la trouues tu si miserable? veû qu'elle n'altere point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINVS. Parce qu'elle est contraire à la Nature ; que te prens pour regle? Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en iouïr ; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en rejouïr ; & tu te priues volontairement d'vne grande partie ; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu és sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'auoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te seruir de coussin ; les raisins aux vignes, pour te produire vn breuuage delicieux, & les autres choses de mesme, qui seruent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont vn present du Ciel. En vn mot, elle a couuert nostre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné dequoy bastir pour nous mettre à couuert des iniures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent presens, qui ne sont pas seulement pour

la neceſſité, mais pour la volupté ; de ſorte que c'eſt eſtre miſerable, que d'eſtre priué de tous ces biens ; mais de s'en priuer volontairement, c'eſt eſtre fou.

LE CYNIQVE. Mais, dy-moy, ſi vn grand Prince faiſoit vn magnifique feſtin, où il y euſt des viandes apreſtées pour toutes ſortes de perſonnes, grands & petits, riches & pauures, foibles & forts, ſains & malades, ne condamnerois-tu pas vn homme qui voudroit manger de tout? & ne trouuerois-tu pas plus ſage, celuy qui ſe contenteroit de manger ce qui ſeroit conforme à ſon humeur & à ſa condition, ſans eſtendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINVS. Sans doute.

LE CYNIQVE. Veux-tu maintenant que nous faſſions l'application de cét exemple, ou s'il eſt aſſez viſible. Car vous reſſemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autruy auec la leur ; puis que ſans vous contenter de ce qui vous eſt neceſſaire, vous alléz chercher iuſques dans les païs eſtrangers, la matiere du luxe & de la deſbauche, & fouïllez les terres & les mers, pour ioindre le ſuperflu au neceſſaire. Cependant, ces choſes vous couſtent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouuoir paſſer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Conſiderez, ie vous prie, combien toutes ces ſu-

perfluitez vous tourmentent ? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de diuiſions, de meurtres, & d'empoiſonnemens ? Pour cela, le fils dreſſe des embuſches à ſon pere, la femme à ſon mary, les amis a leurs amis. Cependant, ces riches eſtofes peſent dauantage, & n'eſchaufent pas tant ; & ces Palais ſi ſomptueux & ſi dorez, ne deffendent pas ſi bien contre les iniures de l'air ; mais ſont plus froids en Hiuer, & plus chauds en Eſté. On ne boit pas plus fraiſchement, mais plus dangereuſement, dans ces vaſes precieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre ; au contraire, la pluſpart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de ſauces & de ragouts n'apaiſe pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la ſanté. Diſons-nous les maux que cauſent les autres desbauches, quoy qu'il n'y ait rien de ſi aiſé, que de contenter la Nature ? Mais on ſe plaiſt à faire ſeruir toutes les choſes à vn autre vſage qu'elles ne ſont deſtinées. Il eſt trop naturel d'aller à pié, & de ſe ſeruir de ſes iambes, il faut aller à cheual ou en chaize, & ſe faire porter ſur les eſpaules des hommes, qu'on fait ſeruir comme de beſtes de voiture. Apres, on s'eſtime heureux, par cette extrauagance ; mais tout ce qui n'eſt pas naturel, eſt dangereux ou ſuperflu ; & à faute de faire exercice, le corps n'en eſt

pas ſi ſain, ni les membres ſi vigoureux. Que diray-ie du luxe, qui ſe ſert de la chair d'vn poiſſon, à teindre des veſtemens, comme ſi la Nature l'auoit fait pour cela ? C'eſt à peu prés comme qui feroit ſeruir de pot, vne taſſe. Mais ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois conter toutes les choſes où le luxe s'eſtend, auſſi bien que toutes les maladies qu'il cauſe, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que ie fais, comme celuy qui eſtant à ce ſuperbe feſtin, ſe contentoit de manger ce qui eſtoit deuant luy, ſans eſtendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuſes de viure en beſte, qui eſt vn reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui ſe paſſent encore à moins que moy ? Mais conſidere que c'eſt vne imperfection, de ne ſe pouuoir paſſer de peu : Il faut plus de choſes aux malades qu'aux ſains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui ſont en âge parfait. En vn mot, ce qui eſt de plus excellent dans la Nature, ſe paſſe touſiours de moins; c'eſt pourquoy, les Sages n'ont beſoin que de peu de choſe, & les Dieux de rien du tout. Crois tu qu'Hercule qui faiſoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il alloit, fuſt miſerable, pour ne rien poſſeder, & pour aller comme moy à demy nud ? Theſée qui l'imitoit, n'eſtoit-il pas Roy des Atheniens, & fils à ce qu'on dit, de

Neptune? Cependant, il marchoit pieds nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'vn lyon genereux, qu'on le despoüillast des marques de sa valeur. Car c'est vn present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en vsoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouue donc pas estrange, si ie veux imiter ces Heros, plustost que de petits effeminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, i'aimerois mieux auoir les pieds de corne comme Chiron; coucher par terre comme les lyons, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serue de lict, & le Ciel de couuerture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de viures, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux. En vn mot, que ie souffre plustost la disette, que d'aimer la superfluité: Voila mon humeur, qui est bien esloignée de celle du peuple. Ne t'estonnes donc point, si estant si dissemblables, nous viuons diuersement. Les Acteurs prennent diuers habits, selon les diuers personnages qu'ils representent; Et tu ne veux

C'est que le long poil sert dorne-ment au lyon.

pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le faſſe reconnoiſtre? Que s'il en veut vne pour les veſtemens, il ne peut choiſir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui ſoit plus contraire au luxe & à la molleſſe. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, ſe couchent mollement, ſe traittent delicatement, ſe veſtent laſciuement, marchent auſſi negligeamment, ou pluſtoſt ne marchent point; mais ſont touſiours chargez ſur quelque chariot, ou ſur quelque beſte de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me ſers de mes iambes, à ce à quoy la Nature les a deſtinées; & i'ay cette obligation à ma pauureté, que ie ſupporte le chaud & le froid, ſans grand déplaiſir. Mais voſtre felicité vous rend toutes choſes inſupportables; Vous condamnez le préſent, regettez le paſſé, apprehendez l'auenir, ſouhaitez tout ce que vous n'auez point; Vous voulez auoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégouſtez comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'eſtonne le plus, c'eſt qu'eſtant ſi miſerables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de voſtre miſére. Vous ne faites rien d'ordre, & auec regle; mais vous vous laiſſez emporter au torrent des paſſions & des voluptez, qui vous entraiſnent où il leur plaiſt,

comme celuy qui eſtoit monté ſur vn cheual fort en bouche; & qui diſoit à ceux qui luy demandoient où il alloit ? où il plaira à celuy-cy-. Mais vous n'eſtes pas emportez par vn ſeul; vous eſtes emportez par pluſieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vangeance, l'ambition, l'auarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abiſmes, ſans que vous vous en apperceuiez qu'apres voſtre cheute. Mon manteau deſchiré, dont tu te mocques, & ma cheuelure negligée, me conſeruent la paix, la ſeureté, & la liberté. Ce ſont eux qui me ſauuent de l'entretien d'vn ſot & d'vn ignorant, & particulierement de celuy d'vn voluptueux, à qui ma pauureté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce ſont ceux-là dont i'aime la conuerſation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & ie meſpriſe leur faſte & leur pompe. Enfin, que celuy qui deſdaigne mon habillement, ſçache que c'eſt celuy des Dieux; & qu'on ne les adoreroit pas, ſi on les voyoit veſtus & parez en Courtiſans.

Il y a icy à l'Original vn Traité DV FAISEVR DE SOLECISMES, *qui contient diuerſes fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce mauuais*

Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun vſage en noſtre langue, il ne peut pas ſeulement y eſtre traduit; & ne ſeroit pas entendu, comme le reconnoiſtront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, qui merite qu'on l'ajuſte à noſtre air, & qu'on le rende par equiualent.

l'Amoureux de ſa Patrie.

PHILOPATRIS,
OV
LE CATECHVMENE.
DIALOGVE.
DE CRISTIAS ET DE TRIEPHON.

On doute qu'il ſoit de Lucien. Du reſte, il contient des railleries contre les premiers Chreſtiens, & quelques-vnes contre le Chriſtianiſme; mais il ne faut pas s'eſtonner, ſi parlant mal de ſa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. QV'as-tu, Critias, que tu és ainſi changé, & que tu vas baiſſant la veuë, & reſuant profondément; tout morne & penſif, comme vn homme qui couue vn mauuais deſſein; Hecate t'eſt-elle apparuë, ou ſi Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne ſerois pas plus interdit, quand l'Vniuers ſeroit menacé d'vn ſecond deluge? Reſpond-moy, c'eſt à toy

toy que ie parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu ſourd, ou en colere? Et attens-tu que ie te tire par l'oreille, & que ie te reſueille de ton aſſoupiſſement?

CRITIAS. Ie reſue à vn diſcours qui m'eſtonne; & ie boûche mes oreilles, pour n'en plus oüir de ſemblable, de peur d'eſtre pétrifié comme Niobe, ou tranſporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui ſe precipita, aprés auoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIE'PHON. Il faut que tu ayes eu d'eſtranges viſions, pour eſtre ainſi eſperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extrauagances des Poëtes, & de toutes les reſueries des Philoſophes.

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me preſſe pas dauantage, i'auray eſgard à tes remontrances.

TRIE'PHON. Tu repaſſes, ſans doute dans ton eſprit, quelque choſe de grand & d'important, & peut-eſtre quelque myſtere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de trauers, & tu vas deçà & delà, ſans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren vn peu tes eſprits, & conte moy ton auanture, pour te ſoulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'eſprit ne t'enleue d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car ie ſuis tout plein

des resueries & des impostures, que ie viens d'entendre.

TRIEPHON. Ie veux bien me retirer ; mais tasche cependant à te descharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaises, qui me font mal au cœur : Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

THIEPHON. Courage, te voila vn peu déchargé, il est sorty vne grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy : Quelles tenebres tu auois là dedans ? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choses à la fois, & ie ne sçay si tu n'en auois point iusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus estranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En vn mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçauoir mon auenture, allons prendre le frais sous ses arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Allons, mais ie crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit ie ne deuienne quelque marbre, ou quelque statuë.

CRITIAS. Cela ne t'arriuera pas, ie te le iure par Iupiter.

TRIEPHON. Tu m'eſtonnes, de t'ouïr iurer par vn Dieu qui ne ſçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il ſe voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent.

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy eſt auantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ſes diuerſes metamorphoſes, & la honte que ce luy eſt d'engendrer tantoſt par la teſte, tantoſt par la cuiſſe; pour ne point parler de ſes amours auec Ganymede, & de ſes débauches chez les Ethiopiens, où il eſt quelquefois douze ou quinze iours à boire, ſans aucun reſpect de ſa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que ie te iure par Apollon, qui eſt tout enſemble, & Prophete & Medecin.

TRIEPHON. Qui! cét impoſteur, qui par ſes Oracles trompeurs, a perdu Créſus & ceux de Salamine, auec vne infinité d'autres!

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaiſt, & qui mene plus de bruit luy ſeul, que cent autres, tant il ſe tempeſte & ſe demene.

TRIEPHON. C'eſt vn infame, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cauſe que Vulcain

délia Mars, lors qu'il le ſurprit en adultere auec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laiſſons-là ce maquereau, qui n'eſt pas plus ſage que ſon Maiſtre.

CRITIAS. Il faut donc laiſſer auſſi Mars & Venus, qui ne ſont pas en meilleure reputation; & prendre à teſmoin Pallas, cette ſage & vaillante fille, qui porte dans ſon eſcu la teſte de la Gorgone, & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoy non, ſi tu me veux reſpondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy ſert la teſte de Meduſe?

CRITIAS. A eſpouuanter ſes ennemis, & à porter la victoire où il luy plaiſt.

TRIEPHON. Que n'inuoques tu donc la Gorgone pluſtoſt qu'elle, puiſque c'eſt ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous deffendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter ſur ſoy.

TRIEPHON. Qui eſtoit cette Gorgone? car ie ne ſuis pas ſçauant comme toy dans ces myſteres?

CRITIAS. C'eſtoit vne belle fille, à qui le braue Perſée, qui eſtoit grand Magicien, coupa la teſte, apres l'auoir enchantée par des ſortileges; & les Dieux l'ont priſe depuis, pour s'en ſeruir de bouclier.

TRIE'PHON. Mais que faiſoit-elle? le meſtier de Courtiſane, en public ou en particulier?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Atheniens; car elle demeura vierge iuſqu'à la mort.

TRIE'PHON. Si la teſte d'vne vierge auoit tant de force, ie t'en euſſe raporté de l'Iſle de Candie, qui eſt ſi fameuſe par le ſepulcre de Iupiter, où l'on montre les vallons touſiours verdoyans, qui luy ont ſeruy de retraite; & les Poëtes m'euſſent preferé à Perſée, qui n'en auoit qu'vne; car i'en pouuois rapporter pluſieurs, à cauſe du maſſacre qui s'y eſt fait.

CRITIAS. Mais tu ne ſçais pas les paroles ni les myſteres dont il ſe faut ſeruir, pour cela?

TRIE'PHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouuoit faire reuiure auſſi; mais ce ſont-là des fables mal digerées. C'eſt pourquoy, ſi tu m'en croy, nous laiſſerons-là & Minerue & la Gorgone.

CRITIAS. Et Iunon, qui eſt femme & ſœur de Iupiter, qu'en dis-tu?

TRIE'PHON. Paſſons auſſi cette inceſtueuſe, touſiours preſte à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te iure?

TRIE'PHON. Par le Pere celeſte, Eternel, & Tout-Puiſſant; Par le Fils, iſſu du Pere; Par le S. Eſprit, procedant du Pere; Vn de trois, & de trois vn. C'eſt là le vray Dieu, & le Souuerain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Diuinité eſt donc vn nombre, & vn ſecret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Geraſenien: & ie n'entens point tes trois d'vn, & ton vn de trois. Eſt-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30.

TRIE'PHON. Il ne faut pas diuulguer ces myſteres, mais ie t'apprendray, ſi tu veux, ce que c'eſt que cet Vniuers: Comment, & par qui il a eſté formé, ainſi que me l'a enſeigné ce Galiléen chauue au grand nez, qui a eſté rauy au troiſieſme Ciel, où il a appris des choſes merueilleuſes. Car i'eſtois auparauant comme toy: mais il m'a renouuellé par le Bapteſme, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bienheureux. Et ſi tu me veux croire, ie te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, diuin Triéphon: car ie ſuis ſaiſi d'vne ſainte horreur, & i'approche de ces myſteres auec crainte.

TRIE'PHON. As-tu iamais leu la Comedie d'Ariſtophane, intitulée *les Oiſeaux*, qui porte, Qu'au commencement eſtoit la Nuit, le Cahos,

& le noir Erébe, auec l'ample Tartare; sans qu'il y eust ni Terre, ni Ciel, ni Air.

CRITIAS. Ie sçay cela; & qu'arriua-t-il en suite?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par vne lumiere inuisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'vne seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce Begue, estendit le Firmament, forma les Estoiles fixes, & donna le cours aux Planettes que tu adores comme des Dieux. Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant: C'est cet Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & escrit en vn liure toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses œuures, au iour qu'il a determiné. *Moïse.*

CRITIAS. Mais escrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inuiolables, & que toute la puissance de Iupiter n'en pût exempter Sarpedon, dont il pleura la perte auec des larmes de sang. Il tesmoigne en vn autre endroit, que tous les changemens qui arriuent dans la vie, sont predestinez; & que tout ce que nous auons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribuë à la force du Destin, les erreurs d'Vlysse, & la raison pourquoy Eole qui l'auoit si bien receu, ne le ramena pas en son païs. C'est

pourquoy tu dois reuerer les Parques, quand tu aurois eſté rauy dans le Ciel auec ton Maiſtre, & inſtruit dans ſes myſteres.

TRIEPHON. Mais comment ce Poëte dit-il en vn autre endroit, que le Deſtin eſt douteux; & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieuſement; ou qu'il viuroit ſans honneur, s'il retournoit en ſa Patrie; Qu'Euquenor ſçauoit ſes Deſtins auant que partir, & qu'il auoit appris de ſon pere, qu'il mourroit de maladie en ſon païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. I'ajouſteray à cela, ſi tu veux, ce que Iupiter dît à Egyſthe, qu'il luy eſtoit ordonné de viure long temps, s'il pouuoit échapper les embuſches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il alloit commettre adultere. I'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; ſinon, l'on te laiſſera en vie. Ne voy-tu pas combien les fantaiſies des Poëtes ſont trompeuſes & incertaines? Laiſſe donc toutes ces choſes pour te faire eſcrire dans le Ciel, au liure des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raiſon; mais répon moy? Ce qui ſe paſſe en Scythie, eſt-il eſcrit auſſi dans le Ciel?

TRIEPHON. Ouï, puiſque Chriſt a eſté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des eſcriuains

uains dans le Ciel, pour tenir regiſtre de tout ce qui ſe paſſe icy bas.

TRIEPHON. Tout beau, n'aye point de ſentimens indignes de la Diuinité; mais comme Catechuméne, ſouffre que ie t'inſtruiſe, ſi tu veux viure eternellement. Si Dieu a eſtendu le Ciel comme vne peau, fondé la terre ſur les eaux, formé les Aſtres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouues-tu eſtrange qu'il ait ſoin de ce qu'il a fait? Si tu auois eſtabli quelque petite Republique, tu voudrois bien ſçauoir tout ce qui s'y paſſe. A plus forte raiſon, celuy qui a creé l'homme, doit ſçauoir tous ſes ſecrets. Car pour vos Dieux, ils paſſent pour des Chimeres dans l'eſprit des ſages.

CRITIAS. Ie le croy: mais tes diſcours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriua à Niobe; car de ſtatuë, ils m'ont rendu homme: C'eſt pourquoy ie te iure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

TRIEPHON. Si tu m'aimes, ta parole ne ſera point contraire à ta penſée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que ie l'admire à mon tour; & que ie ſois changé en vn autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais pluſtoſt pour l'aller publier par tout, comme Philoméle.

CRITIAS. Cela n'arriuera pas, ie te le iure par le Fils iſſu du Pere.

TRIEPHON. Parle, aprés en auoir receu la puiſſance de l'Eſprit, ie t'entendray paiſiblement.

Ou, grand chemin. CRITIAS. I'eſtois allé dans la grand' rüe acheter quelque choſe dont i'auois beſoin, lors que ie vis vne troupe de gens aſſemblez, qui chuchetoient à l'oreille les vns des autres: & ie iettay les yeux par tout, pour voir ſi ie n'y reconnoiſtrois perſonne qui me pût apprendre ce que c'eſtoit, lors que i'apperceus le Politique Craton, qui auoit eſté mon camarade en jeuneſſe, & auec qui i'ay ſouuent fait la deſbauche.

TRIEPHON. Ie ſçay qui tu veux dire, c'eſt le Commiſſaire des Tailles; & que dit-il?

CRITIAS. Ie m'approchay de luy, aprés auoir fendu la preſſe; & l'ayant ſalüé, i'entr'ouïs vn petit vieillard tout caſſé, nommé Caricéne, qui commença à dire d'vne voix greſle, & parlant du nez, aprés auoir bien touſſé & craché, pour tirer vn flegme jaune du creux de ſon eſtomach: Celuy dont ie viens de parler, dit il, payera les reſtes des tributs, acquittera toutes les debtes tant publiques que particulieres, & receura tout le monde, ſans s'enquerir de ſa profeſſion. Il dit pluſieurs autres telles fadaiſes, auec applaudiſſement du peuple, amoureux de la nouueauté. Vn autre, nommé Chleuocarme, ſans chappeau ni ſouliers, & couuert d'vn meſchant manteau,

Ou, vniflant.

parloit entre ſes dents; & ce fut vn homme mal veſtu qui venoit des montagnes & qui auoit la teſte raſe qui m'en fit apperceuoir. Ce Chleuocarme, dis-je, applaudiſſant au diſcours de Caricéne, dit que le nom de ce Liberateur eſtoit eſcrit dans le Theatre en lettres hieroglyfiques, & qu'il couuriroit d'or le grand chemin. Ces ſonges, dis-je, Meſſieurs, ſelon la doctrine d'Ariſtandre & d'Artemidore, ne vous pronoſtiquent rien de bon: car il faut prendre tout le contraire, & croire que les debtes de l'vn multiplieront, & que l'autre n'aura pas vn ſou. On diroit que vous vous eſtes endormis ſur le rocher de Leucade, ou en l'Iſle des Songes, de faire de ſemblables reſveries ſi proche de la nuit. Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deuiné, luy dis-je, & ſuiuant la regle de ces grands Interprétes des ſonges. Tais-toy, me dit-il, Critias; car ſi tu veux m'eſcouter, ie t'apprendray de grands myſteres, & des predictions qui ne ſont pas fabuleuſes; mais qui auront leur accompliſſement vers le mois qu'on nomme Meſori. Comme i'eus oüy cela, & reconnu que ces gens auoient la ceruelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accuſant en moy-meſme Craton. Mais l'vn d'entr'eux qui auoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que

Ou, comme me montra, &c.

ie fusse des leurs, & me persuada à la mal heure, à l'instigation de cette ancienne Diuinité, de me trouuer à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçauoit tous leurs mysteres. Nous auions desia passé le seuïl d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'aprés auoir grimpé au haut d'vn logis, par vn escalier tortu, nous nous trouuasmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yuoire; aussi n'y vismes-nous pas Helene: mais dans vn meschant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune estranger dans Homere, i'apperceus des gens passes & deffaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plustost ietté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout ioyeux, pour sçauoir quelque mauuaise nouuelle: car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Aprés auoir donc quelque temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui i'estois, parce que ie leur paroissois Chrestien. Il y en a peu qui le soient, à ce que ie voy, leur dis-je; & là dessus ie leur dis mon nom & mon païs, qui estoit le mesme que le leur. Alors, ils me demanderent des nouuelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & ie leur respondis que tout alloit bien, & que l'aduenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçant le sourcil, ils me dirent que non,

On, debonnaire Voyez les Remarques.

& qu'il ſe couuoit quelque mal, qui eſtoit tout preſt à eſclore. Ie feignis de m'accorder à leurs ſentimens, & leur dis : Pour vous, Meſſieurs, qui eſtes deſia dans le Ciel, vous découurez bien mieux de là haut tout ce qui ſe paſſe icy bas, que nous ne faiſons nous autres pauures mortels. Mais encore, comment vont les choſes de ce païs-là ? N'arriuera-t-il point bien-toſt quelque éclipſe de Soleil, par l'interpoſition de la Lune ? Mais regarde-t-il Iupiter de trauers ? & Saturne le Soleil en diamétre ? Ne ſe fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui ſont ceux que vous aymez, & qui enuoyera de la greſle & des orages, qui apporteront la peſte ou la famine ? Ce grand vaiſſeau ſuſpendu, qui enferme le tonnerre, ne creuera-t-il point ſur nos teſtes ? Là deſſus, comme s'ils euſſent eu cauſe gagnée, ils commencerent à debiter les choſes où ils ſe plaiſent. Que les affaires alloient changer de face, Rome ſe troubler de diuiſions, & nos Armées eſtre deffaites. Alors, ne me pouuant plus contenir, non plus que de l'eau qui boult, ie m'eſcrie, O pauures mal-heureux ! ne vous eſleuez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne reſpirent que le ſang & le carnage ; & que les maux que vous annoncez à voſtre Patrie, ne retombent ſur vos teſtes. Car vous n'auez pas appris cela dans le Ciel,

& n'eſtes pas fort verſez dans l'Aſtrologie. Que ſi vos Prophetes vous l'ont dit, vous eſtes encore plus miſerables de les croire. Car ce ſont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIE'PHON. Et que te reſpondirent ces Meſſieurs à teſte raſe, & l'eſprit de meſme?

CRITIAS. Ils paſſerent cela doucement, auec leurs eſchapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choſes en ſonge, aprés auoir ieuſné dix Soleils, & paſſé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE'PHON. Et que leur reſpondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a couſtume de leur dire; Que tout ce qu'ils alleguent, ne ſont que des ſonges. Alors, auec vn faux ſouſris, s'eſtant vn peu auancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'vne autre ſorte, leur dis-je, Meſſieurs les Celeſtes, vous ne découurirez iamais la verité; mais embabouïnez de vos reſueries, vous debiterez des choſes qui ne ſont point, & qui ne furent iamais. Cependant, vous auez en horreur ce qui eſt bon, & vous ne vous plaiſez qu'à ce qui eſt mauuais; mais vous n'auancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conſeils, & toutes ces penſées extrauagantes, auſſi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chaſſe comme des gens qui pronoſtiquent des

maux à leur Patrie, & qu'on ne vous faſſe peut-eſtre pis. Alors, ils commencerent tous enſemble à me reprendre; car ils diſent qu'ils ſont animez d'vn meſme eſprit; & ſi tu veux, ie t'ajouſteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme vne ſtatuë, iuſqu'à ce que tes diſcours m'ont reſſuſcité.

TRIE'PHON. Ne me debite pas dauantage de ces ſottiſes; car il me ſemble que i'enfle comme ceux qui ont aualé du poiſon, ou qui ont eſté mordus de quelque beſte venimeuſe; & ſi ie ne prens quelque breuuage qui me faſſe repoſer & oublier tout cela, le ſeul ſouuenir m'en demeurant dans l'eſprit, eſt capable de me cauſer bien du mal. Laiſſe-les donc là, commençant ton Oraiſon par le Pere, auec le Cantique ordinaire à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout eſchauffé, qui marche à grand pas, comme s'il auoit bien haſte; l'appellerons nous? *Ou, celebrant.*

CRITIAS. Pourquoy non?

TRIE'PHON. Paſſes-tu ainſi deuant tes amis, ſans les ſaluër, & leur dire quelque bonne nouuelle, ſi tu en as.

CLEOLAVS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIE'PHON. Qu'as-tu, que tu és ainſi hors d'haleine? Y a-t-il quelque choſe de nouueau?

CLEOLAVS. L'orgueil des Perſes eſt abatu,

Il semble que ce soit sous Traian.

& Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suiura ce triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les iours leurs auantages. Ie me resiouïs de ces nouuelles; car i'estois en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu sçais que ie ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur: car rien ne nous manquera sous vn regne si heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nostre repos.

TRIEPHON. Et moy, ie laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylone, auec la captiuité des Perses, & la conqueste de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées, &, s'il plaist à Dieu, finies pour iamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous auons descouuert; & esleuant les mains au Ciel, rendons-luy grace d'auoir esté rendus dignes d'estre assujettis à vne telle puissance. Laissons resuer les autres tout leur saoul: C'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Prouerbe Grec.

CARI-

CARIDE'ME.

OV

LA LOVANGE DE LA BEAVTE'.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte, cette piece eſt des moindres de Lucien, ſi tant eſt qu'elle ſoit de luy.

HERMIPE. COMME i'eſtois allé hier au faux-bourg pour prendre l'air, & trauailler à quelque choſe que i'auois dans l'eſprit, ie rencontray Proxéne, & luy demanday, ſelon la couſtume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour ſe diuertir, par la beauté de la campagne, au ſortir de chez Androclés, qui les auoit traittez magnifiquement au ſacrifice d'action de grace qu'il auoit fait à Mercure, pour auoir remporté le prix de l'éloquence, à la feſte de Iupiter. Il dit qu'entr'autres choſes, on y auoit fait la loüange de la Beauté; mais qu'il n'auoit pas la memoire aſſez bonne, pour ſe ſouuenir de tout ce qu'on auoit dit, & que ie pourrois l'apprendre de toy.

CARIDE'ME. Il eſt vray que i'y eſtois, & que ie celebray comme les autres ſes loüanges; mais i'aurois bien de la peine auſſi à te les rapporter, à cauſe qu'on ne s'entend pas l'vn l'au-

tre dans ces grands festins; outre que la desbauche ne contribuë pas fort à la mémoire. Ie ne laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me souuiendra.

HERMIPE. Dy-moy auparauant qui en estoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entiére?

CARIDE'ME. Les conuiez estoient ses parens & ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Philon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il auoit faite, à ce qu'il dit, par vn auertissement qu'il eut en songe; & son Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il auoit faite aussi pour leur rendre grace d'vn peril qu'il auoit eschapé sur mer, où ils se montrérent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDE'ME. Tu retardes toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cleonyme qui estoit présent, & qui paroist auoir de l'esprit; car il escoutoit attentiuement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclés & moy, plusieurs ne pouuoient s'empescher en le regardant, de dire quelque chose

à ſa loüange ; de ſorte que nous euſmes honte, nous qui faiſions profeſſion d'éloquence, de nous taire & de laiſſer parler les autres. Mais parce qu'il n'euſt pas eſté honneſte de louër ce jeune-homme en ſa preſence, nous priſmes ſujet de parler de la Beauté en général ; non pas par diſcours interrompus, comme on auoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en ſouuient bien, commença ainſi ; Puiſque tout ce que nous diſons & que nous faiſons, a quelque ſecret rapport à la Beauté ; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, ſi nous ne le trouuions beau, il ſeroit iniuſte de ne point parler d'vne choſe qui eſt le ſujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ſes loüanges, ie diray que c'eſt vn bien que peu de gens poſſédent ; mais que chacun veut poſſéder, & qui n'a pas ſeulement fait des Deeſſes de perſonnes mortelles, mais qui a mis les hommes meſmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour ſa beauté ; & pour le meſme ſujet Ganymède rauy par Iupiter, qui non ſeulement tranſporte ce qui eſt beau dans le Ciel, mais deſcend luy-meſme en terre pour en jouïr. Ne s'eſt-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe ; mais ſans parler de ſes autres metamorphoſes, il prit la

figure d'vn homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui eſt l'exemplaire de la Vertu. Ce qui eſt de plus eſtrange en cela, & de plus auantageux pour la Beauté, c'eſt que luy qu'on dépeint ſi ſeuere, qu'il fait trembler tous les Dieux & Iunon meſme, ſe rend ſi doux & ſi traittable en faueur de ce qui eſt beau, qu'il ſe deſpouïlle non ſeulement de ſa foudre & de ſes éclairs, mais de ſa qualité meſme, de peur de l'eſpouuanter, & prend la forme qu'il croit luy eſtre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce diſcours ne contienne pluſtoſt vne ſecrette accuſation de Iupiter, qu'vne loüange de la Beauté, ie feray voir la meſme choſe des autres Dieux. Neptune fut eſpris de celle de Pelops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Deeſſes meſmes font gloire de poſſeder vn ſi grand threſor, & ne ſe conteſtent pas l'vne à l'autre le reſte de leurs auantages; mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Diſcorde ne trouua point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble, que de leur faire naiſtre vn different ſur ce ſuiet. Iupiter auſſi pour le décider, ne les renuoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand ni au plus ſage; mais au plus beau, comme donnant l'auantage à la Beauté, par deſſus tout. Et veritablement, Minerue & Iunon conteſtant cette aimable qua-

lité à Venus, à qui elle ſemble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'eſtat, que des grandeurs & des ſciences, dont elles ſont les Deeſſes, ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les louë pas tant par leurs autres auantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc eſt vne choſe ſi diuine & ſi eſtimable, c'eſt à nous en imitant les Dieux, de la reuerer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouſta, qu'il en euſt dit dauantage, ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus longs diſcours. En ſuite, Ariſtipe prit la parole, aprés s'eſtre excuſé quelque temps, pour faire parler les autres auant luy. Pluſieurs, dit-il, afin de faire paroiſtre leur eſprit, au lieu de louër les choſes vtiles & excellentes, prennent des ſujets fantaſtiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque choſe à la loüange de la Beauté, qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aueugles. Du reſte, c'eſt vne choſe ſi feconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, ſi i'entreprens d'en parler aprés Philon; car on ne ſçauroit s'eſpuiſer en vn ſujet ſi abondant. Quand ie conſidere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle ſuffit pour ſe faire aimer, comme ſon contraire pour ſe faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chan-

ter dignement ſes loüanges. Ie n'entreprendray donc point de deſcrire tous ſes auantages, mais i'en choiſiray ſeulement vn ou deux ; encore crains-je de ne m'en pouuoir acquitter aſſez bien. Pour ne point parler des Dieux, apres ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en ſi grande eſtime, que Théſée qui eſt vn des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouuoir eſtre heureux auec toute ſa vertu, s'il ne poſſedoit Helene, & l'enleua auant qu'elle fût en âge d'eſtre mariée, ſans auoir égard ni à la puiſſance de ſon pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il ſe tint ſi fort obligé à ſon amy, qui l'auoit ſeruy dans ce deſſein, qu'il ne creut pas pouuoir s'acquitter de l'obligation qu'il luy auoit, s'il ne l'aidoit à enleuer Proſerpine iuſques dans les Enfers, ſans craindre de s'embarquer dans vne entrepriſe ſi hazardeuſe. Cette meſme Helene eſtant retournée depuis chez ſon pere, en l'abſence de Théſée, tous les Princes Grecs en deuinrent amoureux ; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur païs, ils iurerent tous enſemble de ſeruir celuy qui ſeroit preferé ; & employerent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puiſſance de ſon mary. Pâris meſme la prefera à toutes les grandeurs & à tous les auantages que Pallas & Iunon luy promettoient ; & les Troyens voyant fondre ſur leurs bras toute

Pirithoüs.

la Grece, & pouuant ſe déliurer de cette guerre en rendant Helene, la voulurent conſeruer au peril meſme de leur vie, comme ne la pouuant hazarder pour vne cauſe plus belle. Les Dieux auſſi ne voulurent pas deſtourner leurs enfans de cette entrepriſe, quoy qu'ils preuiſſent leur perte, & ſe partagerent eux-meſmes pour vne ſi noble querelle, qui eſt vne grande preuue de l'eſtime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arreſter pas plus long-temps ſur cette hiſtoire, comme s'il n'y en auoit point d'autre ; Hippodamie eſtant en âge d'eſtre marié, ſon pere Enomaüs qui la vit ſi belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece ; & deſirant ſe conſeruer ce threſor, il s'auiſa d'vn moyen plus criminel encore que ſon amour. Il auoit le chariot le plus leger, & les plus viſtes cheuaux de tout le païs, faiſant donc ſemblant de chercher à ſa fille vn mary qui fut digne d'elle, il la propoſa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la courſe ; mais auec cette condition, que tous ceux qui ſeroient par luy vaincus ſouffriroient la mort. Il vouloit meſme que la belle montaſt ſur le char de ſes amans, afin que ſa beauté les arreſtât & fut cauſe de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua iuſques à treize de ces miſerables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des cheuaux immortels à Pelops, qui courut le quator-

zieſme, & qui demeurant victorieux par ce ſecours, fut le poſſeſſeur de cette Merueille. Qu'on ne trouue donc point eſtrange, ſi nous celebrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Apres auoir dit cela, il ſe teut.

HERMIPE. Qu'ajouſta à ces loüanges Caridême?

CARIDE'ME. Diſpenſe-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il eſt vray que ie ne me ſouuiens pas ſi bien de ce que i'ay dit, que ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne penſe-pas t'en excuſer, ſi tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay; Car ſans cela, le reſte ne paſſera pour rien.

CARIDE'ME. Puiſque tu le veux, il faut taſcher de s'en acquiter, quoy qu'il m'euſt eſté plus auantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauuaiſes choſes. Ie commençay donc de la ſorte. Si ie parlois le premier, i'aurois beſoin d'vn long diſcours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'oüir me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agiſſoit d'autre choſe que de la beauté, il ne faudroit rien ajouſter à ce qui a eſté dit; mais c'eſt vn champ ſi ample & ſi vaſte, qu'il peut fournir de matiere à pluſieurs Panegyriques. En effet, il ſe preſente tant de choſes à moy, que ie ne ſçay que choiſir; & c'eſt comme vn parterre de fleur

fleurs, dont la derniere qu'on regarde, paroiſt touſiours la plus belle. Premierement, cecy ne fait pas peu à ſa loüange, de voir que nous portons enuie aux autres perfections; mais que nous ſommes eſpris de la Beauté, ſi toſt qu'elle ſe découure, & faiſons gloire de ſeruir la perſonne en qui elle ſe rencontre. Que dis-je? nous ſommes plus aiſes de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choſes, l'eſprit ſe contente d'vne perfection mediocre, ſans deſirer par exemple d'eſtre le plus vaillant ou le plus iuſte; Mais quand les Belles ſurpaſſeroient tout ce qu'elles connoiſtroient de beau; elles ne ſeroient pas encore contentes, ſi elles croyoient qu'il y eût quelque choſe qui leur peût diſputer cét honneur. Ajouſtez à cela, que la Beauté eſt comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainſi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artiſans ne s'en propoſent point d'autre dans leurs ouurages; au lieu que toutes les autres perfections ſont bornées dans vn certain eſpace, ſans que tout le monde y pretende. Et pour monſtrer qu'on ne trouue rien de meilleur que la Beauté, c'eſt qu'on ſe ſert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choſes, & de ſon contraire pour en marquer le defaut. On a en horreur ceux qui ſeruent & qui cajollent les Tyrans; mais perſonne ne trouue mauuais qu'on ſerue

ni qu'on adore ce qui eſt beau, & la beauté regne par le ſeul reſpect qu'on luy porte. Puiſque c'eſt donc vne choſe ſi precieuſe & ſi diuine, également eſtimée des Dieux & des hommes, nous ne ſerions pas excuſables ſi nous n'employions tout noſtre eſprit à publier ſes loüanges. Voilà à peu prés ce que ie dis ſur ce ſujet, laiſſant à part pluſieurs choſes, pour ne point ennuyer la compagnie, à cauſe du long-temps qu'il y auoit que cét entretien duroit deſia.

HERMIPE. Elle a eſté trop heureuſe d'oüir de ſi belles choſes ; & moy, ie te ſuis trop obligé de m'en auoir voulu faire part.

NERON,
OV
L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

Déroit de terre entre deux mers.

DIALOGVE
DE MENECRATE ET DE MVSONIVS, en preſence de quelques-autres.

C'eſt vne eſpece de Declamation contre ce Prince; & ce Dialogue ſemble auoir eſté fait de ſon temps; & par conſequent, n'eſtre pas de Lucien.

MENECRATE. CE deſſein te ſemble-t-il auoir quelque choſe de l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant?

MVSONIVS. Il eût eſpargné ſans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulierement aux Pilotes, qui ſont long-temps à tourner le Peloponeſe; & eût ſeruy à la deffenſe & à l'vtilité de la Grece, qui euſt pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui ſe paſſa en cette rencontre, puiſque tu t'y és trouué.

MVSONIVS. Ie le feray tres-volontiers. L'amour de la Muſique, & l'opinion que Neron auoit que les Muſes ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour ſe faire couronner aux jeux Olympiques: Car pour les Pythiques, il y croyoit auoir plus de part qu'Apollon meſme; & ie ne ſçay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût oſé chanter ni ioüer de la lyre aprés luy. Ce deſſein donc n'eſtoit pas premedité de longue main; mais comme il ſe trouua ſur les lieux, & qu'il vit le peu de diſtance qu'il y auoit d'vne mer à l'autre, qui eſt d'enuiron trois quarts de lieuës, il luy prit enuie de ſe ſignaler par cét Ouurage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de ſemblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Iſle de Négrepont de la Béocie. Darius fit vn pont ſur le Boſphore, & Xerxes voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il eſtoit bien aiſe d'oüir celebrer ſes loüanges; Car les Tyrans ne ſont iamais ſi cruels ni ſi aueugles, qu'ils ne deſirent de faire quelque choſe pour le public, ou pour leur gloire. Apres auoir donc chanté ſur le theatre de Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Amphitrite, auec vn autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit vn hoyau d'or qu'on luy preſenta; & marchant auec chanſons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on

deuoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouurage à ceux qui en auoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant auoir surpassé tous les trauaux d'Hercule par cette action. Il auoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée trauailloit à ce qu'il y auoit de plus facile, qui estoit de tirer vn canal dans la plaine; & les malfaicteurs qu'on auoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut trauaillé douze iours, il vint vn bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'vne des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, il n'estoient pas capables d'esbranler la resolution d'vn Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent asseuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entrepriſe, s'il n'eût receu la nouuelle de la reuolte de Vindex, & que tout branſloit dans Rome.

On, aux principaux Magistrats.

On, reſclaues.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-vns disent; car les autres asseurent le contraire.

MVSONIVS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle

n'eſt ni fort excellente ni fort mauuaiſe, quoy qu'elle ne ſoit pas naturelle. C'eſt vne eſpece de fauſſet qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde aſſez bien auec ſa lyre, auſſi bien que ſon geſte & ſa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne conuient à vn Prince. Mais lors qu'il pretend eſgaler les maiſtres de l'Art, il ſe fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il ſe balance trop; & quand il veut reprendre ſon vent, il ſe contraint, & ſe redreſſe ſur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'enuie de bien faire, outre qu'il eſt aſſez rouge de ſon naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent ſouuent au beſoin.

On ſe contourne comme ceux qui ſont ſur une roüe.

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MVSONIVS. Il fit mourir vn Comedien aux ieux Iſthmiques, qui eut la hardieſſe de luy diſputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le ſurpaſſer, qu'à ſe mocquer de ſa voix.

MENECRATE. Comment cela, nous n'en auons rien ſceu.

MVSONIVS. Cela ſe fit aux yeux de toute la Grece, & arriua en cette ſorte. Quoy qu'on n'euſt pas accouſtumé de repreſenter des pieces de Theatre à ces ieux, non plus que de chanter aux

jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix, estoit vn Comedien d'Epire, fort celebre, qui vouloit auoir dix talens pour luy ceder cét honneur; ce qui le faisoit creuer de despit, outre que ce Comedien auoit desia representé en particulier; ce qui empescha Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit auec grand applaudissement, il luy fit dire par vn de ses gens, qu'il cédast cét honneur à son Prince; & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts auec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé contre vne colonne, luy coupperent la gorge auec des tabletes d'yuoire qu'ils tenoiét à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs. Sous la Scene.

MENE'CRATE. Et apres cette action, eut-il l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

MVSONIVS. Cela passoit pour ieu, en vn homme qui auoit tué sa mere.

MENE'CRATE. Il est vray qu'il n'est pas estrange qu'il ait voulu faire taire vn Comedien, aprés auoir taché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'auoit mis au nombre des

parricides, quoy qu'elle l'euſt encore eſpargné; Car Oreſte & Alcmeon, à qui elle le comparoit; auoient tué leur mere pour venger leur pere, ce qui auoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron eſtoit ſans couleur.

MVSONIVS. Tandis que nous parlons, Menecrate, vn vaiſſeau s'approche du port, qui ſemble porter quelque bonne nouuelle; car tout le monde y eſt couronné comme dans vn chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque choſe de bon à annoncer. I'en voy vn qui nous fait ſigne de la main, & qui nous crie, ce me ſemble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron eſt mort.

MENECRATE. Il eſt vray, on l'oit plus diſtinctement à meſure qu'il s'approche, reſioüiſſons-nous; mais ne faiſons point d'imprecations contre ce Prince, car il ne faut point inſulter à vn mort.

DIALOGVE
DES LETTRES DE L'ALPHABET, où l'vſage & la Grammaire parlent.

Par Monſieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE IVGEMENT DES VOYELLES *auoit pû ſe rendre en noſtre langue, auec toutes ſes naiuetez & ſes graces, on n'auroit pas entrepris cét Ouurage; Mais comme c'eſt vne piece pleine de jeux d'eſprit, dont la rencontre ne conſiſte que dans les mots, il a eſté impoſſible de luy donner vn ſens en François en gardant celuy de l'Autheur. Tout ce qu'on a pû faire, ç'a eſté de profiter de ſon inuention, & pour auoir plus de matiere de s'égayer on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'vne apres l'autre, deuant l'vſage & la Grammaire, dont l'vn eſt comme le Iuge, & l'autre comme l'Aduocat General. Du reſte, cette galanterie n'eſt pas inutile; car on y peut apprendre pluſieurs choſes tres-curieuſes, touchant l'ortographe & la prononciation.* *Dialogue de Lucien.*

L'VSAGE. PVISQVE nous-nous ſommes aſſemblez pour ouïr les plaintes des Lettres, & que vous vous eſtes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut ſçauoir premie-

rement de quelle façon vous voulez qu'elles ſe preſentent; Si vous ſouhaitez de les voir en eſtat de ſuppliantes, auec les cheueux eſpars, & les bras eſtendus elles s'habilleront à l'Arabeſque; Si vous eſtes en humeur de leur accorder le combat, ie les armeray à la Iuifve ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, ie les orneray à l'Italienne ou à la Greque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'vn peu groſſieres, ie les pareray à la Gothique; Si, ſimples & ramaſſées, ie les accommoderay à la Françoiſe.

L'VSAGE. A quoy bon tant de myſtere? Puiſque nous ſommes en France, & qu'il s'agit d'vn different entre les Lettres Françoiſes, il faut qu'elles ſe preſentent habillées à la mode du païs.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de ſe faire grandes ou petites, de quelle ſorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'VSAGE. Vous y faites trop de façon; Ouurez Huiſſiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, Q, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puiſque vous en vſez auec tant de precipitation, ſouffrez que ie vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Eſcriture; car cela eſt neceſſaire à l'eſclairciſſement du ſuiet.

L'VSAGE. Ie ſçay les pretentions de l'vne & de l'autre. la Prononciation voudroit obliger

l'Eſcriture à repreſenter aux yeux les choſes, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne ſe peut faire ſans bleſſer l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laiſſons donc decider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maiſtre, qui ſans craindre perſonne, fait le procés à tout le monde; Auſſi bien l'Eſcriture qui ne s'eſt formée que ſur la Prononciation, ne pourroit ſouffrir qu'on luy enleuaſt vn bien dont elle eſt en poſſeſſion depuis ſi long temps. L'vne & l'autre ſont fondées en raiſons & en exemples; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raiſon, i'en vſeray comme ie le trouueray à propos, & pluſtoſt que de faire de nouuelles loix, i'aime mieux obſeruer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me ſoit permis pour le moins, de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'VSAGE. Que ie ſuis las de toutes ces pedanteries, & que ie ſerois faſché de dépendre de la Science qui m'oſteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que i'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne couſtume de haranguer à l'ouuerture des Aſſemblées: & me voulez-vous empeſcher de rapporter pluſieurs belles antiquitez,

touchant l'origine des Lettres; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté acheué tout d'vn coup; mais qu'on y a adiousté diuerses lettres en diuers temps, les vnes necessaires, les autres superfluës. Ie sçay vne belle curiosité là dessus, que vous serez bien aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont on est effectiuement redeuable à l'amour. Car vn ieune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse, traçoit sur le sable du riuage où la belle venoit tous les iours, la figure d'vn jauelot, tournât la pointe du costé où il deuoit estre ce iour-là; & si elle y arriuoit la premiere, elle faisoit à mesme dessein diuerses empreintes de son Cor; si bien qu'il se passoit peu de iours qu'ils ne se rencontrassent, ce qui donna la naissance à Pl, & au C, qui furent les premiers caracteres François, d'où naſquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner auis qu'on les espioit, si c'estoit pour auertir la Nymphe qu'elle se donnast de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'vn Iauelot la pointe en bas, auec vn Cor derriere; & lors qu'il le mettoit deuant, c'estoit pour euiter la rencontre de quelqu'autre. Voila l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Iauelot en haut, & le

Comme l'X, &c.

Cor deuant ou derriere, ſelon les diuerſes perſonnes dont ils auoient à ſe garder. Lors qu'il eſtoit neceſſaire qu'ils ſe cachaſſent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner auis, vn Iauelot & vn Cor, auec vn autre Iauelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphe pour tirer ſon Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la ſçauoit en danger, faiſoit deux empreintes de ſon Cor, l'vne au deſſus de l'autre; mais tournées diuerſement, pour ſignifier qu'elle eſtoit ſur ſes gardes. Ainſi naſquit l'S. D'ailleurs, quand cét infortuné Chaſſeur ne pouuoit conter ſes peines à ſa Dame, il luy teſmoignoit ſa douleur par deux Iauelots en croix, d'où vint l'X, & le T, ſelon leur diuerſe ſituation. Et lors que la Belle rencontroit ces caracteres, elle ioignoit deux Cors enſemble qui s'entre-regardoient, pour l'aſſeurer que ſon amitié ſeroit ſans fin comme l'O. Ainſi pour diuerſes raiſons qui ſeroient trop longues à deduire, ſont venuës les autres Lettres.

L'VSAGE. I'aime mieux encore cette inuention, que ie trouue aſſez ſpirituelle, que toutes les pedanteries que vous auez de couſtume de dire ſur ce ſuiet. Mais c'eſt trop parler, leuez vous A, & dites en peu de mots ce que vous auez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des iniures particulieres, ie me ſuis teû pour ne point

troubler le repos public ; mais auiourd'huy qu'il entreprend ſur toutes les lettres, ie ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'eſt deſia rendu ſi neceſſaire aux conſones, qu'elles ne viennent plus ſans luy, lors qu'on les appelle ; & comme le K, pour éuiter ſa tyrannie, ſe fut donné à moy, il le fit interdire, iuſques là que par ſon credit, l'H, qui me conſidere vn peu plus que luy, ne paſſe plus que pour vne aſpiration. Enflé de cét heureux ſuccés, & voyant que de toutes les conſones il n'y auoit plus que le Q, qui luy fiſt teſte, il en conçeut vn tel dépit que iamais depuis il ne l'a voulu ſuiure, qu'il n'y euſt quelqu'vn entr'eux deux pour les ſeparer. Non content de cela, il ſe fourre en cent endroits où il n'a que faire ; & ſous ombre qu'on n'a borné ni ſon eſprit, ni ſes eſperances, il a corrompu la Gaſcogne, & fait dire au peuple de Paris les *édegrez*, & les *eſtatuës*. D'ailleurs, il s'eſt ioint à l'M & à l'N, pour me contrefaire auec tant de ſuccés qu'on ne ſçait plus ſi c'eſt luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne ſe trouue pas pour l'en empeſcher, encore ſe mocque-t'il quelquefois de luy à bon eſcient, comme on le voit par experience. Que ſi ces places luy ſont deuës que ne les tient-il en ſon nom, comme il fait Ieruſalem & Bethleem, & quelques autres, ſans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'eſt

Bé, Cé, Dé.

Ka,

Ache.

Auec Bibliotecque, &c.

Eſprit, eſperãce, &c. ſans é au Latin.

eſphere, eſpatule, eſquelette, &c.

em, en ſe prononce am, an, Femme fendre.

En pennultieſme l'E ne ſe prononce pas, à qui ſe prononcent par an.

En Ieruſalem & autres l'E ne ſe prononce pas comme vn A,

pas contenté de me bannir, de la compagnie des Demoiſelles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où i'ay bien de la peine à me ſauuer. Cependant quoy que i'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, ie me contenteray de vous dire, pour ne point abuſer de voſtre audience, qu'encore que ie ſois preſque le ſeul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant vne partie. Ie vous prie, eſt-il raiſonnable que les E, ſe trouuent quelquefois trois enſemble, & que les A, ne puiſſent marcher de compagnie?

Autrefois on diſoit Damoiſelle, & il y en a qui prononcent encore Annemis.

âge.

creée.

E. Ie ne ſçay pourquoy vous vous plaignez; car c'eſt vous qui vous entendez auec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reſte plus qué de corrompre l'eſcriture, puis vous iouïrez ſeul de tous mes contentemens. Cependant ſera-t'il dit que vous boirez & mangerez à mes deſpens, & que pour en mieux venir à bout vous vous allierais auec l'L, pour me contrefaire. Ie veux bien que vous ſçachiez que ie puis ſeul autant que vous deux enſemble: toutefois ie ſuis preſt d'oublier toutes vos iniures, pour viure en paix, quand ce ne ſeroit qu'en faueur de noſtre ancienne alliance qui rendoit l'Æ ſi celebre.

Si on eſcriuoit comme on prononce, on eſcriroit contentemans.

Il y en a qui prononcent boirais mangerais allierais.

Feſte ſe prononce feſte.

A. Vous auez raiſon de ſouhaiter la paix, pour iouïr en repos de vos conqueſtes, ou plus-

roſt de vos larcins. Eſt-il ſi eſtrange, que I & moy croiyons valoir autant enſemble que vous toute ſeule: Gourmande que vous eſtes, qui de cinq ou ſix mets n'en faites qu'vn!

Meis ville, mets verbe, mes pronom, mais, particule aduerſatiue; mais, il n'en peut mais.

LA GRAMMAIRE. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien public, qu'on peuſt regler de telle ſorte vos differens, que vous n'euſſiez rien à démeſler l'vn auec l'autre, & que chacun euſt ſon partage ſeparé. Mais puiſque cela ne ſe peut, qu'à l'auenir l'A ne ſe radouciſſe plus tant, quand il eſt auec l'I, s'il ne veut perdre ſes plaiſirs & ſes affaires.

On prononce plésirs & afséres.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'A ſera maintenu dans tous ſes droits, & qu'il luy ſera permis de ſe ioindre à l'I, pour faire vn E, tandis que l'E ſe ioindra à l'M & à l'N, pour faire vn A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, quand ils ſont auec vn Z ſans c, c'eſt à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aller plus de compagnie, ſi ce n'eſt dans chaſſons, & ne luy laiſſons que les Dames, ſans toucher aux Demoiſelles.

Nez, prenez, &c.

B. Quel ordre y peut-il auoir dans l'Empire des Lettres, ſi la ſeconde perſonne de l'Eſtat eſt chaſſée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares,

bares, & ſi l'on ne la trouue plus qu'en plomb, comme ſi elle eſtoit trepaſſée. Mais ce n'eſt pas en cela ſeul qu'on me traitte comme ſi i'eſtois mort; On me fait perdre mes debtes; On empeſche mes ſubiets de me rendre leurs debuoirs & leurs ſubmiſſions; On me retranche du ſecond des mois, & du dernier iour de la ſemaine. Il n'eſt pas iuſqu'au P, tant il eſt ſuptil, qui ne s'efforce d'optenir ma place; & ie ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy oſtant le ſoubçon que ie veüille cabrioler à ſes deſpens. Du reſte, i'ay tant de confiance en voſtre bonté, que i'eſpere que vous augmenterez ma dignité, pluſtoſt que de la diminuer.

On retranche le B de tous ces mots, & de Fevrier & de Samedy.

On prononce preſque les vns comme s'il y auoit vn P, & les autres cõme vn B.

LA GRAMMAIRE. Si i'en ſuis creuë, on vous chaſtiera tres-rigoureuſement, d'auoir la hardieſſe de vous nommer la ſeconde perſonne de l'Eſtat, ſous ombre que vous eſtes le ſecond dans l'ordre de l'Alphabet, pluſtoſt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'eſtes pas plus que la derniere lettre; & que s'il y a quelque prerogatiue, c'eſt aux voyelles à y pretendre, & non pas à vous.

L'VSAGE. Nous ordonnonsque l'on rende au B, tout ce qui luy eſt legitimement deû, ſans qu'on ſoit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Deffendons en outre tres-expreſſement au B & au P, de rien entreprendre

On n'eſt point obligé de mettre de B, qu'aux endroits où il ſe prononce & ſe fait ſentir

l'vn ſur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il ſe contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

C. N'eſt-ce pas vne grande ingratitude à l'S, qui me doit ſa naiſſance, de me perſecuter en toux lieux; Ie ne puis faire de leçon, ſans eſtre accompagné d'vne cedille; Ie crains, ſi elle continuë, qu'à la fin elle ne me defarçonne; & qu'apres m'auoir pris, elle ne me veüille pas ſeulement mettre à rançon. Le T d'autre coſté, me fait perdre patience; Il ne me peut ſouffrir en deuotion, & il y veut eſtre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a rauy iuſqu'aux Propheties, qui me promettoient que ie ſerois vn iour remis en auctorité. Ie n'oſerois plus me renfermer auec luy dans vne meſme ſyllabe, de peur qu'il ne me faſſe taire, & perdre mes droicts. Apres m'auoir enleué les bien-faits, il me veut enleuer le bienfacteur; & ie n'auray plus, ſi on l'en croit, que les bien-factrices. Il eſt vray que les Doctes, ſoit par inſtinct ou par contract, ou ſi ie l'oſe dire, par le reſpect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent aſſez ſouuent ſur le front, font tout ce qu'ils peuuent pour me conſeruer, mes ſuiects, & maintenir ma iuriſdiction; & le plus abiect n'eſt pas d'autre ſentiment. D'ailleurs, i'ay à me plaindre du Q, qui me veut empeſcher de paroiſtre aueque luy en publicque; & apres

C'eſt ainſi qu'on nomme la virgule qu'on met ſous le c, pour mõtrer qu'il a le ſon de S.

On l'eſcrit maintenãt ſans c. Bienfaiteur.

Vn croiſſant, Il n'y a que les Doctes, qui prononcent ou eſcriuent ces mots auec vn c.

m'auoir deffendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Africque : & ſi ie le laiſſe faire, il m'enleuera Senecque auecque toute ma Bibliothecque. Ie demande donc pour le punir de ſa temerité, qu'on ait à le bannir du *qu*artier. Car enfin, s'il eſt permis à tout le monde de me rongner ainſi les ongles, il ne me reſtera que le bec, & ie ſeray reduit au biſſac. Mais auant que cela arriue, ie perdray le Q, où ie le reduiray à *qu*ia.

Ces mots commencẽt à s'écrire ſans c.

S. Quoy que ce me ſoit vne choſe fort penible de me tenir debout, à cauſe de ma taille, ie ne laiſſeray pas de me leuer pour dire vn mot à ma deffenſe. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'eſt-ce pas aſſez bien le reconnoiſtre, que de les ſouffrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge ? Que le C ſe contente de paſſer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy faſſe ſon procés comme à vn paſſe-volant.

Cedille eſt vn mot Eſpagnol.

L'VSAGE. Il eſt ordonné au C de s'accompagner d'vne cedille, par tout où il en ſera beſoin, ſur peine de mettre l'S en ſa place. Le Q jouïra paiſiblement du Zodiaque & de l'Afrique ; mais defenſe à luy de ſe montrer en public, quoy qu'on ne le veüille pas bannir de la Republique.

D. I'ay extrémement à me plaindre de la legereté auec laquelle on m'a chaſſé de pluſieurs lieux. Quoy qu'on veüille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la ſeureté des Marchands que ie les accompagne, particulierement quand ils ſont ſeuls; Que ſi lors qu'ils ſont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en profite pas. Car i'ay ſuiet de le craindre voyant ſes autres vſurpations. Il prend ſi bien ſon temps, quand ie ſuis ſuiuy d'vne voyelle, qu'il ſe vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait ſentir. Ainſi, l'on ne me conſidere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud ſans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, ſans conſiderer qu'on ne ſçaura plus à l'auenir, ſurquoy former les feminins; car ſi de verd on a fait verte, peut-eſtre qu'vn iour, de gaillard, on fera gaillarte. I'ay taſché par droit de repreſaille, de faire d'vn Lieutenant vne Lieutenande; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Prouinces. Si l'on me veut retrancher ainſi par tout, comme les beaux Eſprits ont commencé, on me contraindra de paſſer le reſte de mes iours en aduerſité.

On commence à les eſcrire au pluriel ſans d.

On prononce icy le d, comme vn t.

Aionſter, ainger &c. ſans d.

L'VSAGE. Lors qu'il y aura trois conſones à la fin des mots, nous enioignons au D de ſe retirer; & entendons auſſi qu'il ait à ſortir des

Hazars ſans d.

lieux inconnus à l'oreille, ſi ce n'eſt à la fin des monoſyllabes, où il peut bien paroiſtre, pourueû qu'il ne die mot.

Pied, nud le d ne ſe prononce point.

E. On voit par les diſcours de l'A, l'auerſion que mes Compagnes ont pour moy; quoy que ie ne leur aye iamais donné aucun ſuiet de me haïr. Car bien-loin d'entreprendre ſur leur juriſdiction, elles entreprennent toutes ſur la mienne. Soit que l'I ſe joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'auoir fait aſſez de mal, s'il ne m'en faiſoit de ſon chef. Il m'a enleué boëte, coëfe, & mirouër, & feint fort ſouuent que ie ne ſuis pas auprès de luy. L'V ne m'eſpargne pas dauantage, de ſorte qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, de m'en approcher. Voila comme toutes les voyelles s'efforcent à l'enuy de me perdre. I'ay horreur de dire le reſte; elles ne me rencontrent iamais à la fin d'vn mot ſans me manger, ſi ie ne ſuis armé d'vn accent. Quand ie ſuis placé auſſi auantageuſement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en vengerois bien, ſi le T, ſans aucune raiſon, ne ſe venoit point mettre entre-deux. Car ſi ie ne leur rendois alors la pareille, ie les choquerois ſi rudement, qu'elles s'en tiendroient offenſées, ou elles n'auroient point de ſentiment. Ie me ſuis déja vengé de l'A dans les articles, & i'en euſſe fait de meſme dans les pronoms, s'ils n'euſ-

Aimer, paroiſtre ſe prononcent comme émer, pareſtre. On écrit, boite, coiſe miroir. fint, ſureté.

d'a pour de a.

dira-t-elle.

l'eſt', pour la eſt.

sent eu la discretion, pour esuiter mon impetuo-
mon espée. sité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas iusqu'aux consones, qui ne me mangent en-
l'E ne se prononce point en des, les, & quand vne voyelle suit. tr'elles, sur tout quand ie parle de ma grand-mere; & i'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien *ds* imaginations extrauagantes, qui me regardent.

En cét endroit les voyelles faisoient vn tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust esté que l'S & le T, se mettant ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire; Car toutes les autres consones n'osoient parler sans leur permission. Le bruit estant appaisé, l'A respondit en cette sorte, pour le reste des voyelles.

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre innocence, nous nous deffendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre iustification, que chacun sçache que c'est vn gourmant qui se mange luy-mesme, sans
Te & l'h se mangent icy. aucun respect pour l'h, qui se met souuent entre-deux, pour l'en empescher. Ainsi, ce pauure *h*ebeté se destruit par sa gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'esleuent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine: ainsi, l'Vsage, à mon aduis, deuroit retrancher vne partie de l'authorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'VSAGE. Nous voulons que les choſes demeurent en l'eſtat où elles ſont maintenant, iuſques à ce qu'il en ſoit autrement ordonné.

F. Comme ie ſuis la premiere en Fidelité, ie trouue fort eſtrange qu'on m'oſte les clefs, & qu'on me veüille couper les nerfs ; car apres cela, comment pourrois-ie atteindre les cerfs à la courſe? Cela eſt bien eſloigné de la promeſſe qu'on m'auoit faite de bannir le Ph, afin d'eſtendre les bornes de mon Empire. Iuſqu'icy il m'a touſiours deffendu l'abord des Prophetes & des Philoſophes, & il ne veut pas meſme que i'aſpire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si i'auois eſté auſſi ſeuere, iamais l'V ne ſe ſeroit mis en poſſeſſion de toutes les veuues, tant recreatiues que rebarbatiues; cependant, comme i'ay veû qu'elles l'aimoient plus que moy ie luy ay cedé tout ce que i'y pouuois pretendre.

On prononce ces mots ſans f.

l'F.

Ces mots ont vne f au ſingulier.

P. Quand vne longue poſſeſſion ne ſeroit pas vn iuſte tiltre; apres nous auoir fait trauerſer tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce païs de tant de Phraſes & de Paraphraſes, il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous ſeparer de la compagnie de Philis & de Philomele, puiſque nous ſommes de meſme contrée, & que nous auons iuſqu'icy couru les meſmes auantures.

C'eſt qu'il vient des Grecs.

L'VSAGE. I'ordonne que l'on conſerue le

Ph le plus qu'on pourra ; mais du reſte, quand on veut s'eſtablir en vn païs, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'iniuſtice d'oſter les mots Grecs au Ph ; mais quoy, l'Vſage fait ce qu'il luy plaiſt.

G. Ie meriterois bien quelque priuilege, moy qui marche à la teſte de la Grammaire ; mais ie ſuis ſi malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I ſemble n'auoir changé de nature, & ne s'eſtre fait conſone que pour m'enleuer mon bien. Enfin ; il n'eſt pas iuſqu'à l'N qui ne me perſecute, & qui ne m'en oſte vne partie ; mais ce n'eſt pas à moy ſeul qu'elle fait iniure, car apres auoir deſcredité le T, & l'auoir empeſché d'eſtre reçeu aux emprunts, elle veut chaſſer le C de ſon banc, & bannir le D du rond de la terre.

Iumeau, &c. pour gemeau, ſoin ſans g, &c.

ſans t. Le c ni le d ne ſe prononcent point icy.

C. Quoy que vous puiſſiez dire en ma faueur, ie ne puis m'empeſcher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car apres auoir fureté mes clapiers, & reuelé mes ſecrets, vous auez voulu, par vne cruauté ſans ſeconde, me tuer auec vn canif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainſi que le B & le P, le D & le T, il y a

il y a toûiours entr'eux quelque different, qu'il faut taſcher à appaiſer, pour empeſcher la confuſion.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, auec pouuoir de les tenir en leur nom, ou ſous celuy du G. Nous voulons auſſi que l'N ſe puiſſe paſſer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, ſans qu'elle ſe puiſſe pourtant préualoir de teſmoins & de reconnoiſſances, pour attenter ſur le ſang & le rang du G.

Autrefois on eſcriuoit teſmoings & recognoiſſance maintenant on oſte le g.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaſte Empire des Lettres, ſi ie n'y poſſéde rien, il ſera toûjours tres-petit à mon eſgard. Qui eſt-ce qui peut plus légitimement que moy, aſpirer aux *H*onneurs? & cependant quand i'y ſuis, on ne veut pas que ie parle. On en vſe ainſi en pluſieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie me ſuis tellement enroüée, qu'on ne m'entend plus; & mon eſtomac eſt tout ruiné. Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les conſones me rejettent; & i'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainſi, ie ne ſuis preſque plus que dans la bouche des affligez. Quand ie conſidére tous ces outrages, ie ne puis m'empeſcher de vous prier de m'accorder mon congé; & ie croy que le K eſt ſur le point d'en faire autant.

C'eſt qu'elle ne ſe prononce point.

Hélas!

K En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que ie me ſuis voulu plaindre, on m'a renuoyé aux Kalendes Grecque, ie ſuis reſolu de quitter la France, pour m'eſtablir au Septentrion, où i'auray part à vne bonne partie des Seigneuries & des Villes. Ie ne penſe pas qu'apres m'auoir voulu bannir, on me veüille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de ſe deffaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a eſté retenu par quelque conſideration importante. Pour moy, ie ſuis d'auis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait vn tres-bel effet.

L'VSAGE. Nous voulons, pour reprimer l'inſolence de l'H, qu'elle aſpire toute ſa vie, ſans pouuoir rien obtenir; & commandons au K de vuider tout preſentement de l'eſtenduë de l'Alphabet.

I. Ie n'ay qu'vn mot à dire, c'eſt qu'il plaiſe au Iuge d'ordonner que l'Y ſuiue le K, puiſque ie feray bien ſa fonction, & que c'eſt vn eſtranger, qui n'a que voir en noſtre païs. Ie ſuis preſt d'abandonner pour cela toutes les pretenſions que i'ay ſur l'Eſpagne & ſur l'Allemagne.

On eſcrinoit autrefois Eſpaigne & Allemaigne.

Y. Ie m'en vais vous monſtrer deux chemins

par où ie pretens me ſauuer. Premierement, ie ſuis plus digne de croyance que l'I ; & ſi le Roy ne m'auoit, on y trouueroit à redire. Aprés, on ne me prendra iamais pour vne conſone ; au lieu que cela arriue à ma Partie deuant toutes les voyelles ; & ſans cela il y a long-temps qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie reſſemble à vn verre, que l'on me conſerue pour les yurognes.

LA GRAMMAIRE. Il eſt iuſte de le conſeruer, quand ce ne ſeroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom ; outre qu'il ne fait point d'Equiuoque comme l'I, quand il eſt auec les voyelles.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout ſon pouuoir, & permettons neantmoins à l'I, à cauſe qu'il eſt François, de s'eſtablir en ſa place le plus qu'il pourra, iuſques à ce qu'on ait renuoyé l'autre en ſon païs ; mais il ne luy faut pas faire ce deſplaiſir de le bannir tout d'vn coup.

L. Pour eſtre voiſine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement ; car s'il arriue qu'il paſſe deuant moy, il me moüille en vn clin d'œil ; & s'il arriue qu'vne de mes ſœurs vienne à mon ſecours, fût-elle accompagnée d'vne voyelle, il

On appelle vne l moüillée quand l'i ſe prononce auec.

nous moüille toutes deux. Il eſt vray qu'il a la conſideration de nous eſpargner dans la ville, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V eſt tout à fait ſans pitié. Depuis le grand procés que nous eûmes enſemble pour les pluriels, où les Conſuls que i'auois pris pour Iuges, diſant que ie fais la Belle, ne me laiſſerent preſque que les Bals, les Euentails & les Paraſols; Il s'eſt tellement enorgueilly de ſa victoire, que non content de m'auoir rongné la robe iuſqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laiſſé le ſou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & ie ne ſçay comment l'on peut ſouffrir qu'eſtant fidele & vtile, comme ie ſuis, ie ne batte en ces lieux-là que d'vne L.

Il ne ſe mouille point icy.

Où l'u exclud l'l, hormis en ceux-cy, & quelques autres comme nuals, teis, nuls.

Lieux dont on bannit l'l dans la prononciation.

On en a retranché vne.

L'VSAGE. Sans auoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Conſuls, que l'V ſe ſeruira des pluriels qui luy ont eſté ajugez. Mais attendu qu'il empiete ſur les ſinguliers au prejudice de l'*l*, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puiſſe iamais paſſer Beau, deuant pas vne voyelle.

Bel amy, &c.

M. S'il eſtoit honneſte de ſe loüer ſoy-meſme, ie pourrois dire ſans vanité, que i'ay plus de tendreſſe que perſonne pour mes Compagnes, puiſque i'ay reſolu de ſouffrir pluſtoſt toutes choſes, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroiſtre pas inſenſible en vn iour de Plaintes, ie demande

qu'on ait à retrancher les abreuiations. Car c'eſt vne choſe bien rude, de voir qu'on me coupe deux iambes à tout propos, & qu'on ſe contente de mettre la troiſieſme en potence, pour me deſſigner; ſans parler de ma ſuite, qu'on retranche ordinairem. dans les aduerbes, pour auoir plûtoſt fait. C'eſt bien peu reſpecter celle qui marche deuant les *M*agiſtrats; qui fait la *m*ajeſté, les *m*erueilles, & les *m*iracles; ſans qui il n'y auroit ni ho*mm*es, ni fe*mm*es, ni animaux; & ſans qui le *m*onde meſme ne ſeroit point.

m, par abreuiation.

ſans ent.

LA GRAMMAIRE. Chacun eſt aueugle dans ſes intereſts. Sans les abreuiations vous ne feriez pas toute ſeule, mille, comme vous faites; ni Monſieur & Madame auec vne R & vn E; vous meriteriez vn chaſtiment exemplaire pour vne ſi iniuſte plainte.

M.

Mr. Mr.

L'VSAGE. Encore que i'aye cela de commun auec les autres Legiſlateurs, que nos loix ſont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands ſe diſpenſent des leurs, & que i'ay bien de la peine à faire obſeruer les miennes au Peuple. I'ordonne pourtant; à telle fin que de raiſon, qu'on n'ait plus à abreger le M ni leur ſuite, ſi ce n'eſt lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'vn ſuperieur agira auec vn inferieur, ou vn égal auec ſon pareil dans la familiarité.

Monſieur

N. Si ie me leue auec tant de precipitation, c'eſt pour eſpargner à l'M la peine de ſe raſſeoir. Chacun ſçait la paſſion que i'ay touſiours euë pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que ie me preſente pour en approcher, cette preſomptueuſe ſe preualant de ce qu'elle a trois iambes, & que ie n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & ſous mon nom, ioüit d'vn bien qui n'eſt deû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en eſtre aimée? Non, non, ſçachez qu'ils ne vous peuuent ſouffrir; & que ce que i'en fais, n'eſt que parce qu'ils le deſirent. Si ie ne trauaillois que pour ſatisfaire à mon ambition, ie ne vous en laiſſerois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeſchez de paroiſtre en Automne, & vous vous attribuez à vous ſeule, les Colomnes qu'on n'a dreſſées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouuiez-vous vous exenter de luy en faire? & croyez-vous que ce ſoit vn bon moyen pour me donter, que de nous chaſſer tous deux d'vne place. Où vous ne pourrez iamais faire reuenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, ſi vous ne me laiſſez auec luy.

On prononce n pour m. Exempter & donter s'eſcriuoient autresfois auec vn p & l'm en ces deux mots ſe prononce comme vne p.

N. Ie ne vous en oſte pas encore à demy; car vous eſtes inutile en cent endroits: Qu'auez-vous que faire de paroiſtre, où c'eſt moy qui parle & nō

pas vous? Si i'en eſtois creuë, on vous oſteroit nom & ſurnom, & l'on ne vous laiſſeroit que la faim.

L'VSAGE. Attendu que les deux Lettres qui ſont en diſpute, ſont proches voiſines, & qu'vne plus longue contention pourroit cauſer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ſes ſoins, pour empeſcher l'N de ſe mettre deuant le B & le P. D'autre coſté, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourueu qu'elle en vſe ſans preſomption, & ſans rien attenter ſur exemption ni redemption, ſur indemniſer ni indemnité. Nous ordonnons auſſi que l'M gardera nom, ſurnom, & pronom; & que l'N conſeruera les Colonnes, auec eſperance d'auoir bien-toſt l'Atonne auſſi toute ſeule. *I'm ſe prononce icy.*

O. Quelque forte que ſoit vne amitié, il ſuruient quelquefois des accidens ſi impreueus, qu'il ſemble que tout ſe doit rompre. Mais ſouuent auſſi cette tempeſte ne ſert qu'à l'affermir & à luy faire ietter de plus profondes racines. I'eſpere qu'il en arriuera de meſme, dans le fâcheux démeſléque ie ſuis forcé d'auoir auecque mes ſœurs, & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conſeruer ſon bien? Ie ſupplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout ſeul les Paons & les Faons. Outre cela, ie vou- *On les prononce ſans o.*

au, fait o. mœurs, cœurs, &c. de flours & plours, on a fait fleurs & pleurs.

drois bien qu'il ne ſe joignît plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'eſt aproprié tout ce que nous auions en commun; & ie ne ſuis plus auprés de luy qu'vn o en chifre. Il a fait pis; car il m'a oſté ce que ie poſſedois ſans luy; & ie n'oſerois plus paroiſtre auec l'I; car on ne me pourroit plus reconnoiſtre. S'il continuë, i'ay peur de n'auoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre coſté, m'oſte Tholoſe & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places ſemblables. Pour me pouuoir maltraiter impunément, on m'enpeſche d'aller en compagnie; mais il me ſemble qu'on me le deuroit bien permettre, pour reſiſter à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a oſté vn, pour empeſcher ſon compagnon de courre aprés, on l'arreſte auec vn accent graue.

On prononce pareſtre, reconneſtre.

On prononce Thoulouſe, Coulogne, &c.

rôle, contrôle.

rôle.

A. Ie ſuis tout preſt de vous rendre ce que vous me demandez, pourueu que vous faſſiez reſtitution de voſtre part; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riuiére de Saone; Partageons enſemble le mois d'Aouſt, & ne vous ſaoulez pas tout ſeul à mes deſpens.

Il n'y a que ſo qui ſe prononce en ces mots.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire paſſer pour eſtre de mauuaiſe conſcience, veu que de toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy!

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intereſt de

de maintenir l'O dans la pluſpart de ſes demandes. La Prononciation d'autre coſté, n'y veut pas conſentir ; c'eſt à l'Vſage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'VSAGE. L'O a beau ſe plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a deſia monſtré qu'il luy en fait tout autant ; Il empiéte ſur l'I, quelque ſoigneux qu'il ſoit de ſe deffendre ; Il empeſche l'E de s'aſſeoir, & il a voulu enleuer à l'V ſa Nourice. C'eſt pourquoy i'ordonne que les choſes demeurent en l'eſtat qu'elles ſont, iuſqu'à ce qu'il en ſoit plus amplement informé. Cependant, il continuëra ſes bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y paſſe que pour vn zéro, il ne laiſſe pas d'y eſtre auſſi neceſſaire que les autres ; & a cet auantage par deſſus eux, qu'il n'eſt pas ſujet à diuiſion.

On prononce ſoigneux, ſans i, aſſoir ſans e. Norice à Paris, ſans u.

P. Tant qu'on ne nous a deffendu que les Iuleps, les Sirops & les Ptiſanes, nous-nous ſommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouuions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Bapteſme, non pas ſeulement vne paire de ſept Pſeaumes ; & à vn beſoin on nous laiſſeroit manger des loups. Ie n'ay iamais veu vne telle cruauté ; qu'on nous laiſſe pour le moins la clef des champs, ſans nous tenir touſiours renfermez dans vn camp, comme dans vn rempart.

Tous ces mots ſe prononcent ſans P.

L'VSAGE. Nous ordonnons que le P ne ſe prononcera point dans les mots où il eſt trop rude; qu'il ne ſera pas meſme permis de le rejetter en quelques-vns; & que cét Arreſt ſera mis prõmptement à execution.

ſans P.

Q. Comme l'V ſe pourroit bien preualoir de ce que ie ſouffre touſiours prés de moy, il me ſemble qu'on me deuroit permettre de paroiſtre quelquefois ſans luy. Et puis-qu'on a renouuellé l'Arreſt contre le K, ie demande part à ſa confiſcation; Car, à mon aduis, *K*alendrier & toute la *K*irielle, me ſeroient mieux deus qu'au C, auſſi bien que *ceu*illir, & cer*ceu*il.

LA GRAMMAIRE. Taiſez-vous, Q, & laiſſez faire à l'vſage, qui ſçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'VSAGE. Nous deffendons au Q de s'entremettre des affaires du K, ni de rien pretendre à ſa dépoüille, ſur peine d'eſtre traitté comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diuerſes occaſions, & ſur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend preſque plus aller ni venir. Ie taſchay d'abord de me reſtablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faiſoit rien, i'y employay le fer & l'Enfer, & ſi ie n'en ay pû venir à bout.

R ne ſe prononce point aux premiers, mais aux derniers.

L'VSAGE. Nous ordonnons à l'R de ſilé-

doux quand elle ſera la derniere, ſur peine d'eſtre chaſſée, ſi ce n'eſt aſſez de la negliger. *Ix ne s'y ſert preſque plus.*

S. Ie ne ſçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; ie pretens bien renuerſer toute leur écriture; car quoy qu'ils faſſent, l'ancienne couſtume ſera pour moy. Suis-je ſi dangereuſe, qu'il faille que les voyelles ſe couurent d'vn accent, de crainte de m'approcher? C'eſt eſtre trop meſconnoiſſantes de la faueur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empeſcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun ſe peut tromper, ſi l'on trouue que i'aye tort de le faire, ie me condamne; mais comme ie me ſoûmets, il faut que les autres en faſſent autant; & ſi l'on m'en croit; on commencera la reformation par le banniſſement de l'H; vn accent ſuffira pour marquer où il faudra aſpirer. Le C, le K, & le Q, n'eſtant qu'vne meſme choſe, ce ſera aſſez de retenir le C; Et puiſque nous deuons eſtre toutes ſimples, il faut faire le procés à l'X, comme double, & renuoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres ſuperfluës. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles, ie ſuis preſte à faire la fonction de l'X & du Z; & ſi ie n'en puis venir à bout, i'appelleray le C à mon ſecours.

é pour et.

On met quelquefois vne, s entre deux mots, pour adoucir la prononciation.

Z. Ie tiens que de toutes les Lettres, il n'y

en a point de plus dangereuſe que l'S, non-ſeulement à cauſe qu'elle a la figure & les ſifflemens du Serpent, mais à cauſe qu'elle ſe gliſſe comme luy, & ſe va mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle ſe change en deux ou trois façons, ſans aucune conſideration du C ni de moy, ni du Zele que i'ay pour voſtre ſeruice. Mais bien-loin de lui accorder ſes demãdes, il lui faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien ſa place; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne leur manqueray pas au beſoin.

Quant-à-hier.

S. Ie ne ſçay ſi i'ay l'air d'vn Serpent; mais il faut bien que i'en aye la prudence, pour ſouffrir toutes ces injures.

L'VSAGE. Nous permettons d'oſter l'S des lieux où l'on ne la ſent point, pourueu qu'on marque l'endroit de quelque accent, iuſqu'à ce que l'œil y ſoit accoûtumé; Et pour la punir de ce qu'elle ſe fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit reuenir.

Elle ſonne comme vn z en ces lieux là.

T. Il eſt bien difficile d'acquerir beaucoup d'amis, ſans faire des enuieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que ie m'intrigue aſſez heureuſement entre les voyelles, pour leur ſeruir de liaiſon, les conſonnes en ſont enuieuſes; & l'S ne marche

Vira-t-on.

point auecque moy qu'elle ne me faſſe taire, & éuanoüir à tous momens. *ſans t ; ou du moins il ne s'y ſent point.*

L'VSAGE. En conſequence de ce qui a eſté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux conſones, à la fin des mots, I'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, ſans que cela puiſſe preiudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont intereſt à les conſeruer. *temps : champs, doigts, &c.*

V. A conſiderer ma condition dans vne partie de l'Europe ſeulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Ie ſers de voyelle, & de conſone ; & la pluſpart des diphtongues ne ſe ſçauroient paſſer de moy. Il faut que ie me radouciſſe à la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les vns me prononcent V, les autres Ou ; Ceux-cy font de moy vn B, ceux-là vn G. Il y en a qui me font ſeruir d'F, & d'autres qui me mettent double, pour me faire paſſer pour ce que ie ſuis. Cependant, ſans conſiderer en combien de façons ie ſuis vtile, on me traite ſi fort en cadette, à cauſe que ie ſuis la derniere de mes ſœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'vne ſyllabe, pour me mettre à la teſte de celle qui ſuit, on a touſiours les deux poins leuez ſur moy. *Gualérne pour Vualtérus, Vleſſingue pour Fleſſingue, Vueimar pour Veimar.*

L'VSAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne ſe *connüe*

pour monstrer que c'est celle-là qu'il faut détacher.

mettront plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit.

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors qu'elle dit que ie suis vne lettre superfluë. Ie sers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'vne S à Xaintonge, de deux X soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiesme; sans parler du Phénix, où ie suis en ma propre signification, & du Cardinal Ximenés, où ie sers de Ch. Et aprés cela, il faut qu'vn pauure serpent me traitte de superfluë? Bien-loin de me retrancher, on deuroit souffrir que ie fusse tousiours en *action*; Car que deuiendroient sans moy les Xerxés, les Xenophons, & les Alexandres?

On prononce eccellent, ecécuter, egzemptiõ. Saintonge, soissante, fluction, deuziéme, Chimenés.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouuera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on iamais veu vne insolence pareille à la vostre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en deffendent?

par vn cf.

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procés; le mieux qu'il vous puisse arriuer, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux, à faire la fonction d'vne lettre superfluë? D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui est necessaire en cette occasion, vous qui vous haussez & baissez sans cesse, & qui n'auez iamais marché droit en aucune affaire? Vous ne

m'empeſcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que d'vne double lettre. Auant que les diuerſes façons de compter fuſſent inuentées, on ne comptoit que par ſes doigts, dont chacun faiſoit vn ; & pour marquer cinq, on montroit le pouce auec le doigt qui le ſuit, qui font vne eſpece d'V. Si bien que deux V l'vn ſur l'autre, faiſoient dix ; & c'eſt de là qu'eſt venuë l'X.

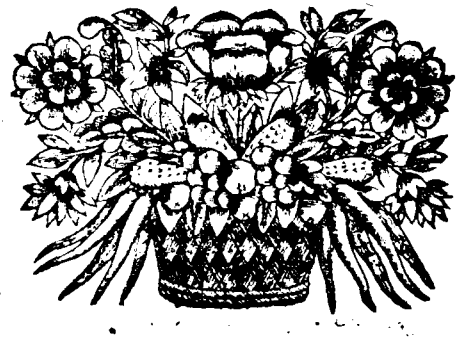
L'VSAGE. Nous auons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de ſa charge, & meſme à la fin des mots, pourueu qu'elle ſoit là ſans ſe faire trop ſentir. Mais haſtons-nous, le temps preſſe.

Feux, comme s'il y auoit vne s.

LA GRAMMAIRE. C'eſt fait ; car l'Y & le Z n'ont rien à repreſenter, que ce qu'ils ont deſia dit.

L'VSAGE. Si cela eſt, auant que de finir cette Aſſemblée, ie veux dire vn mot aux Lettres, comme amy, apres les auoir iugées comme Souuerain. Ie vous conjure donc, Belles lumieres des Eſprits, Elemens de la parole, ſacrez Atomes dont s'eſt formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de viure en bonne intelligence à l'auenir. Vous eſtes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus

precieux. C'eſt en vous qu'ils trouuent la ſeureté de leurs affaires, & leurs plus ſolides plaiſirs. Sans vous, l'abſence ſeroit le plus grand de tous les maux. Par voſtre moyen, on paſſe à couuert à trauers les ennemis. Vous ſçauez le ſecret de faſciner la veuë des ialoux, & de tromper la garde la plus fidelle. De voſtre petit nombre ſont nez comme par miracle, vn million de mots differens : Vous eſtes les fondemens inébranlables des Loix, & les depoſitaires de la Verité. Enfin, ſans vous on ne ſçauroit que confuſément la naiſſance du Monde, & les plus belles actions ſeroient enſeuelies dans les tenebres de l'Oubly.



SVPLE-

SVPLE'MENT
DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du ſecond liure de cette Hiſtoire, qu'il alloit deſcrire en ſuite les merueilles qu'il auoit veuës aux Antipodes; & cela ne ſe trouuant point, ſoit que les Liures ayent eſté perdus ou autrement; il a pris enuie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de ſe ioüer à ſon exemple, en des auentures eſtranges & inoüies. Mais comme il n'y a rien de ſi facile, que de feindre des choſes qui n'ayent aucun fondement dans la Raiſon ni dans la Nature, il n'a pas creu le deuoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque ſens allegorique, ou quelque inſtruction meſlée auec le plaiſir.

LIVRE TROISIESME.

I. Deſcription de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Paſſage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauuages. V. Pacification, par l'entremiſe de Lucien.

LE plus reſolu demeura ſans force & ſans courage, voyant noſtre Vaiſſeau briſé, & toute l'eſperance du retour perduë; mais apres *I. Deſcription de la Republique des animaux.*

nous eſtre conſolez du mieux que nous pûmes, les vns allumerent du feu, les autres ſe répandirent le long de la coſte, ou entrerent plus auant dans le païs pour le découurir. Sur le ſoir, ceux qui eſtoient allez à la découuerte, rapporterent que le païs eſtoit cultiué & remply de toutes ſortes d'Animaux, dont pluſieurs leur eſtoient inconnus, mais qu'ils n'auoient point veu d'hommes. Ce qui les auoit le plus eſtonnez, c'eſt qu'on voyoit d'vn coſté des Agneaux paiſtre parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; Icy des Cygnes ſe ioüant auec des Serpens, & là des poiſſons nageans parmy des Caſtors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arriuerent des Singes veſtus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouuer; Ils portoient chacun ſur le poin vn Perroquet qui leur ſeruoit de Trucheman, & parloit bon Grec; ſans quoy l'on n'eût pû iamais rien entendre au iargon de ces Ambaſſadeurs. Cependant, obeïſſant aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il eſtoit, & apprenons d'eux en chemin, Que nous eſtions dans l'Iſle des Animaux, qui dépendoit du vaſte Empire des Fables; Qu'elle eſtoit enuironnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres ſemblables, qui releuoient toutes de la iuriſdi-

ction des Poëtes, dont l'Iſle eſtoit aſſez proche. Que cét Empire eſtoit partagé en ſept Comtez, gouuernées par autant de Comtes ; qui ſont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes iaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, ſans parler de pluſieurs autres petits Comtes de moindre importance, qui ſont tous compris ſous le nom des Contes de l'autre monde. Qui parmy tous ces peuples, le plus grand crime eſtoit de conter deux fois vne meſme choſe ; Qu'on n'y eſtoit point introduit qu'on ne laiſſaſt ſon iugement à la porte, auec permiſſion de le reprendre au retour ; mais qu'on le retrouuoit preſque touſiours ou eſgaré ou corrompu ; Que la Republique des Animaux eſtoit gouuernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit alors, auoit eſté curieux de nous voir, parce qu'il ne faiſoit que de naiſtre, & n'auoit iamais veu d'hommes. Que ſans cela, on ne nous auroit pas ſoufferts plus long-temps dans l'Iſle, parce qu'il leur eſtoit deffendu tres-eſtroitement par leur Legiſlateur, d'auoir aucun commerce auec ceux de noſtre eſpece, ſur peine de retourner en leur premiere ſeruitude : Que ce Legiſlateur eſtoit vn petit bon-homme tout contrefait, qui n'eſtoit guere different d'vn Singe pour la figure ; mais d'vn ſçauoir & d'vne connoiſſance admirable ;

Que c'eſtoit luy qui les auoit eſtablis, policez & raſſemblez de toutes les parties du monde, & qui leur auoit enſeigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'vn l'autre; mais qu'il n'auoit iamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiſeaux. Que les Singes, comme ils ſont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, auoient appris de luy l'art de ſe veſtir, & vne partie de ce qu'ils auoient veu faire aux hommes: Qu'ils auoient baſty le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultiuoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui ſe plaiſent à la remuër, & faiſoient la moiſſon par l'entremiſe des fourmis, qui auoient en moins de rien emporté toute la graine d'vn champ, & la ſerroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en auoit beſoin: Que comme il n'y auoit point de ſocieté ſans quelque Religion, ils adoroient tous le Soleil, & que le Phenix qui luy eſtoit conſacré, auoit ioint à la Royauté le Sacerdoce, & ſe bruſloit lui-meſme ſur ſon Autel, ſeruant & de Preſtre & de victime: Qu'il y auoit des animaux qui auoient quelque reuerence pour les autres Aſtres, Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Eſtoile de la Canicule: Qu'Eſope (car c'eſt ainſi que ſe nommoit leur Legiſlateur) ſe voyant forcé de les quitter, auoit eſtably pour Roy

le Phénix, comme le plus propre à cét honneur, parce qu'il eſtoit vnique; & qu'on n'eſtoit point ſujet par ce moyen aux guerres ciuiles, que l'ambition des Grands, & le deſir de regner, ou le dépit & la ialouſie ont couſtume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il viuoit pluſieurs ſiecles, on eſtoit exempt par là des reuolutions, que cauſent dans les Empires le frequent changement de Monarques : Que pour ſe deſcharger des ſoins de l'Eſtat, il auoit eſtably diuers Animaux ſur chaque eſpece qui les gouuernoient ſous ſon authorité; car il ſe faiſoit voir fort rarement, ſoit pour conſeruer ſa majeſté, ou pour quelqu'autre raiſon : Que les Singes luy ſeruoient d'Officiers & de Miniſtres; les Tigres & les Lions, de Soldats; les Oyes & les chiens, de garde & de ſentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Truchemans; les Cigognes, de Medecin; Car à cauſe de ſon naturel ſolitaire & mélancolique, il auoit beſoin de ſe purger de temps en temps; à quoy les Cigognes ſont fort adroites; Que les Licornes faiſoient l'eſſay deuãt luy, pour la proprieté qu'elles ont de chaſſer les venins; & qu'enfin tous ces Animaux viuoient en paix & en bonne intelligence ſous ſon Empire. Mais ceux qui ſe nourriſſent de proye, dequoy viuent-ils, leur dis-je? Vous auez raiſon reſpondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuuent pas paiſtre comme

Elles ſe donnent des lauemens.

autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre, Voicy donc comme on les nourrit, outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deuiennent vieux, & qu'ils ne ſe peuuent plus ſouſtenir, on les engraiſſe, tant qu'ils meurent; & tous les iours on va dans leurs appartemens receuïllir ceux qui ſont morts; mais cela eſt cauſe auſſi quelquefois que ceux qui viuent de carnage, ſont deux ou trois iours à ieuſner.

Dans ces Entretiens & autres ſemblables, nous arriuâmes à la Cour du Phénix, qu'il eſtoit deſia nuit; Il eſtoit dans vne grande ſalle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luiſans, & autres inſectes lumineux, qui eſtoient attachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'eſtoiles errantes. D'autre coſté, la voûte eſtoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement auec le bec des Hirondelles; ſi bien que cela ne reſſembloit pas mal à vn Ciel. Il y auoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'vn de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord; mais nous paſſâmes en aſſeurance ſous la conduite de nos guides. Au fond de la ſalle eſtoit le Phénix poſé ſur vn Thrône d'or enrichy de perles, auec vn d'ais d'ambre & de corail, où l'on auoit enchaſſé des pierreries; Mais de tout ſon Thrône, rien n'eſtoit ſi brillant que luy, & il n'en receuoit pas tant d'eſclat qu'il luy

en donnoit. Car il auoit le cou d'or, les aiſles de feu, doublées d'vn azur celeſte, & il portoit vn Aſtre eſtincelant ſur la teſte. A ſes coſtez eſtoient rangez en forme d'Amphitheatre, vn grãd nombre d'oiſeaux de taille & de plumage tout different, mais d'vne beauté merueilleuſe; ſans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas eſtoient vne infinité de Pâons qui faiſoient la rouë à l'entour, & eſtaloient auec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queuë, où brilloient autant d'yeux qu'il y en auoit dans le Ciel. Ce ſpectacle nous rauît tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, iuſqu'à ce que le Prince nous enuoya complimenter par diuers oiſeaux de ſa ſuite, qui imitent noſtre langage. Lors que nous fuſmes prés de luy, aprés luy auoir fait la reuerence, il nous dit par la bouche d'vn petit Perroquet qui ſe perchoit ſur ſon Thrône, que nous eſtions les bien-venus; & qu'ayant ſceu noſtre arriuée, il auoit eſté bien aiſe de nous voir, & auoit enuoyé au deuant de nous quelques-vns de ſes Officiers, afin qu'on ne nous fiſt aucun déplaiſir. Aprés cela, il s'enquit du ſujet de noſtre voyage, & teſmoigna d'eſtre fort ſurpris au recit de nos auantures; Mais parce qu'il eſtoit temps qu'il ſe retiraſt, il nous congedia, aprés auoir donné ordre qu'on

nous logeaſt dans ſon Palais, & qu'on nous traittaſt auec toutes ſortes de magnificence. Nous n'eûmes pas pluſtoſt pris congé de luy, que nous fûmes enuironnez de Geays & de Pies, qui ne faiſoient que cacqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teſte d'vne infinité de queſtions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que ie fuſſe ſeul, pour m'entretenir à mon aiſe des merueilles que i'auois veuës, & ie ſouſpirois deſia apres mon retour en Grece, pour auoir le plaiſir de les conter. Nous fûmes conduits en noſtre appartement, par les meſmes Ambaſſadeurs qui nous eſtoient venus receuoir, & le trouuâmes meublé d'eſtoffes exquiſes, filées par des vers à ſoye, & tiſſuës par des araignées; de ſorte que l'ouurage en eſtoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si toſt que nous fûmes arriuez, on couurit pour le ſouper, où nous fûmes ſeruis magnifiquement de toutes ſortes de mets, & mangeâmes de petits oiſeaux qui n'eſtoient que comme des pelotons de graiſſe. Nos Ambaſſadeurs prirent place auec nous; mais les Perroquets ſe percherent deçà & delà, au deſſus de nos teſtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y auoit ſur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulierement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y auoit des Singes acouſtrez en Charlatans, qui faiſoient cent tours de paſſe-

de passe-passe, & auoient auec eux des petits chiés qui contrefaisoient les Soldats, auec l'espée au costé, & la picque sur l'espaule, passoient à trauers des cerceaux, marchoient sur des bastons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables ; Aprés souper les Pies dansérent vn Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'vne dans l'autre auec vne adresse & vne agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Sereins le concert.

Le lendemain dés le point du iour, nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux receuoir, & en faire la reueuë auec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais, il y auoit vn Chien en sentinelle, & vne Oye sur chaque fenestre, auec vn Aigle au haut du donjon, pour découurir de plus loin ; & on les releuoit d'heure en heure, autant la nuit que le iour. Si tost que nous fûmes arriuez, le Phénix nous fit assoir auprés de luy sur des siéges ; Il estoit enuironné de tous les Animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le iour précédent. Apres que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la céré-

11. Hommage des Animaux.

monie, auec grande ſatisfaction de toute l'Aſſemblée, qui eſtoit charmée de la douceur de ſon éloquence ; on vit venir de loin les oiſeaux en magnifique appareil, ſous la conduite de l'Aigle, qui apres auoir fait vne pointe en l'air, fondit tout à coup aux piez du Phénix, pour luy faire hommage, puis ſe guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Auſſi-toſt les oiſeaux de ſa ſuite ſe percherent deçà & delà ſur les arbres, tandis que ceux qui ſçauoient chanter, celebrerent les loüanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la meſure. Mais auparauant, quelques Faucons, pour donner du plaiſir au Prince, liérent en l'air des Perdrix ; & paſſant deuant ſon Thrône, les laiſſerent enuoler, ſans leur auoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouuée de bonne grace, auſſi bien que celle des Cocqs, qui apres auoir paru à la teſte des Oiſeaux domeſtiques, ſe ſeparerent en deux bandes, qui vinrent iouſter l'vne contre l'autre, auec tant d'animoſité & de furie, que le Phénix fut contraint de les enuoyer ſeparer. Mais les Cailles qui s'eſtoient miſes de la partie, eſtoient ſi acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeïr ; ſi bien que pour conſeruer la majeſté de l'Empire, & punir leur deſobeïſſance, il fit ſigne aux Eſperuiers, qui enleuerent en vn in-

On les faiſoit iouſter en Grece comme des Cocqs.

ſtant les plus opiniaſtres, & les allerent plumer hors de ſa preſence. Cependant, les Pâons danſoient vn Balet auec beaucoup d'art & de iuſteſſe, mais encore plus de grauité, traçant diuerſes figures ſelon les diuers Airs que leur chantoient les oiſeaux, & marquant la cadence d'vne façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayant voulu imiter, ſe firent mocquer d'eux auec leur graiſſe rouge & bleuë, entre-coupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante ſur le nez; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire, auec la gloire veritable. Comme le Phénix s'eſtonnoit de ce que les oiſeaux de nuit & ceux de riuiere, ne paroiſſoient point, vn Perroquet prenant la parole, dît qu'il auoit charge de luy repreſenter de leur part, Que les premiers attendoient la nuit, pour luy venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiſeaux, par leur preſence; & que les derniers s'eſtoient aſſemblez à l'endroit où il deuoit receuoir celuy des poiſſons, comme eſtant plus en leur luſtre dans l'eau. Aprés, vinrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduiſoit auec vne majeſté & vne contenance digne d'vn Prince; & lors qu'ils furent tous paſſez deuant le Phénix, ils ſe ſeparerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut eſtrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui viuent

de proye, s'eſtoient mis tous d'vn coſté, & le reſte de l'autre; dequoy le Phénix s'eſtonnant, vn Singe qui les auoit diſpoſez, luy dit, Que c'eſtoit pour faire paroiſtre la moderation des vns, & la confiance des autres. Car les oiſeaux n'eurent pas pluſtoſt ſonné la charge, qu'on vit les Chévres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les chocquer de leurs teſtes ſi rudement, qu'ils tomberent à la renuerſe, comme s'ils euſſent eſté morts; puis ſe releuant legerement, ſe iouërent auec elles ſans leur faire aucun deſplaiſir. Il n'eſtoit pas iuſqu'aux rats & aux ſouris, qui ne vouluſſent eſtre de la partie, & ne vinſſent affronter les chats, qui ſe couchoient par terre en les voyant; & de peur de les bleſſer, faiſoient la patte de velours. En ſuite, les Ours ſe leuerent ſur leurs piez de derriere; & ſe tenans tous par la main, commencerent à danſer en rong fort grauement, ayant vn Singe au milieu d'eux qui ioüoit de la fluſte, tandis que d'autres tout-noirs, montez ſur de grands Ours blancs, contrefaiſoient les Bâteleurs, & faiſoient cent tours de ſouppleſſe. Car les Singes en cette occaſion faiſoient mille ſingeries; Les vns ioüoient à la boule, auec des Hériſſons, ayant mis des gans de fer, de peur de ſe piquer; les autres ſe battoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-vns de leurs com-

pagnons pendus par la queuë aux arbres voisins, faisoient les Iuges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des cheuaux de manége ; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'vne contre l'autre, ayant mis vne pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met vn bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on voyoit des cheuaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, auec des caracols, où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas iusqu'aux Elephans, qui pour monstrer leur adresse, ne vouluſſent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans vne si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix iettast la veuë, il ne voyoit que des objets diuertissans. Il y auoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle couruſt ou qu'elle ioüast, D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans vne bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuiure par les chiens ; & lors qu'ils estoient prests de les attraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le siflement des

Or a veu cel. autrefois Rome.

Serpens, qui fit ceſſer tous les ieux; Ils ſe traiſnoient lentement, la teſte haute, pour teſmoigner plus de majeſté, & auoient quitté leur vieille peau, & pris vne robe nouuelle, pour en paroiſtre plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phénix, ſous la conduite du Baſilic, qui couuoit vn dépit mortel en ſon ſein, & pretendoit deuoir regner ſur les Animaux, à cauſe qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ſes regards ſur luy, au lieu de luy rendre ſon hommage. A cét Aſpect, le diuin Oiſeau panche ſa teſte mourante, comme vne fleur que le couſtre de la charuë a renuerſée; l'or, l'azur, & la pourpre de ſes plumes ſe terniſſent; & il alloit rendre l'ame, ſi au cry que ietterent les Animaux, la Licorne qui repoſoit à ſes piez, ne l'eût touché de ſa corne, dont elle chaſſe les venins; & qu'en meſme temps l'ardente Belette n'eût ſauté ſur le Baſilic, & imprimé ſa dent mortelle ſur les taches blanches de ſa couronne, l'eſtendant mort ſur la place. Auſſi-toſt le Phénix redreſſe ſa teſte panchante, & reprend ſon vif eſclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux iuſtement irritez, viennent fondre de toutes parts ſur les Serpens, tandis que les Cigognes les attaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans, les Dragons qui vouloient prendre l'eſſor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis

Il tuë de ſa veuë.

en pieces, & la Nature purgée de ces monſtres. Cependant, l'vnique Oiſeau qui auoit repris ſa force & ſa beauté, voulut acheuer la ceremonie, & alla vers la Mer pour y receuoir l'hommage des poiſſons & des oiſeaux de riuiere. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence accouſtumée, pour auoir attendu les fourmis qui ne vont pas ſi viſte qu'elles, venoient auec les autres inſectes rendre leur bourdonnant hommage au Phénix, & luy apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy preſenterent ſur les aiſles des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queuë des Pâons. A leur teſte marchoient de petits oiſeaux de differentes eſpeces, & de plumages diuers, qui ne ſont gueres plus gros qu'elles, & qui ne peſent chacun auec leur nid, que quarante-huit grains. Les poiſſons s'eſtoient aſſemblez dans vne eſpece de Golfe, qui faiſoit comme vn Amphitheatre, ſur lequel ſe rangerent tous les Animaux; & les Oiſeaux ſe percherent ſur les Arbres, pour augmenter la magnificence du ſpectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du coſté qui regardoit la mer, faiſoient vn rond d'eau où l'on voyoit iallir cent fontaines, par ces ouuertures qu'elles ont ſur la teſte, par leſquelles elles iettoient l'eau de la groſſeur d'vn muid, & de la hauteur d'vne picque; qui retom-

bant auec bruit ſur leurs muffles, couuroit toute la mer de bouïllons d'eſcume. Mais auant que le Phénix arriuaſt au lieu du ſpectacle, les poiſſons l'enuoyerent receuoir à deux cens pas de la mer, par des petits poiſſons volans, ſuiuis d'Amphibies, pour monſtrer que leur iuriſdiction s'eſtendoit ſur la terre & dans l'air, auſſi bien que dans les eaux. Apres, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les threſors de ce vaſte & liquide Element. Les vnes portoient ſur leur dos des montagnes d'ambre ; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle ; qui en arriuant entr'ouurirent leurs coquilles, & firent voir des ioyaux d'vn prix & d'vne valeur ineſtimable. C'eſtoient de groſſes perles rondes, d'vne blancheur nompareille, dont le vif eſclat eſtoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huiſtres pour les preſenter au Prince. Il fit ſerrer les parfums dans ſes magaſins, pour s'en ſeruir à l'honneur de ſa ſepulture, & deſtina le reſte à l'ornement de ſon cabinet, & à l'embelliſſement de ſon throſne. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'vn coſté, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiſeaux de riuiere, ayant le Cygne à leur teſte, qui s'eſtoit ioint à eux, auec quelques autres oiſeaux de la Cour du Phénix. Il paroiſſoit là en ſon luſtre, hauſſant ſon col

voûté

voûté entre ſes aiſles à demy leuées; ce qui faiſoit vn enfoncement qui luy donnoit plus de majeſté. Auſſi-toſt qu'il vit arriuer le Phénix, il prit ſon vol auec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reueuë de ſes ſujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptére aux aiſles de pourpre, fut choiſi pour aller rendre l'hommage au Phénix, comme luy deuant eſtre plus agreable, à cauſe qu'il porte ſon nom. Au retour, ils ſe ioüerent en l'air auec les poiſſons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs aiſles; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, auec grand bruit. Alors, pour donner du plaiſir au Prince, les barbets ſe lancerent apres eux, & commencerent à les pourſuiure: Ils les laiſſoient approcher fort prés; puis ſe plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs eſperances. Ils ſe déroboient de meſme des Oiſeaux de proye, qui venoient pour donner deſſus, & qui moüilloient les cerceaux bigarez de leurs aiſles, ſans auoir pris que du vent. A la fin ils diſparurent tous au ſeul cry du Cygne, & ſe coulant ſous les eaux, allerent reparoiſtre bien loin, & faire vne triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poiſſons de ſe faire voir, & finir la magnificence du iour. Auſſi-toſt on vit toute la terre couuerte

de monſtres, differens de grandeur & de figure; parmy leſquels rien ne ſatisfit tant le Phénix que les petits heriſſons de mer, qui ne ſont pas plus gros que des œufs de poule, & ſont tout ſemez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét eſtat ils roulent ſur l'eau, comme de petites boules de lumiere; ſi bien qu'on eût dit que toute la mer eſtoit en feu; & leurs œufs attachez à leur peau, paroiſſoient comme autant d'eſtoiles brillantes. D'autre coſté voguoient de petites huiſtres d'vne nacre tranſparente & ciſelée; C'eſt vn poiſſon qu'on voit le dos appuyé contre ſa coquille, qui luy ſert comme de proue; & la teſte qu'il leue, luy tient lieu de voile; Ses aiſlerons ſont ſes rames; ſa queuë luy ſert de gouuernail; enfin, c'eſt comme vn vaiſſeau viuant & animé, qui ſemble n'auoir eſté fait par la Nature que pour inſtruire les hommes à la nauigation.

III. Paſſage de Lucien aux Antipodes.

Comme le ſpectacle ne faiſoit que de commencer, & que les Dauphins qui ſont les Singes de la mer, ſe plongeoient tout d'vn coup au fond de l'eau, & puis ſe lançoient en l'air auec vne vigueur incroyable, pour monſtrer leur agilité: On vit arriuer la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle auoit appris dans les païs eſtrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'eſtoient

reuoltez contre les Sauuages, & enuoyoient demander ſecours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'vn pour les commander, parce que leur plus grand defaut venoit de leur mes-intelligence. On aſſemble donc ſur le champ le conſeil des animaux ruminans, où il fut arreſté qu'on feroit partir en diligence le premier Miniſtre du Phénix, qui eſtoit vn vieux magot tres-ſçauant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit enuie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en diuertir, me repreſentant le danger que ie courrois auec tant d'animaux differens qui n'eſtoient pas policez, & n'auoient pas appris à obeïr comme les ſiens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dreſſa le train de l'Ambaſſadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'vn pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dés la nuit, parce que la choſe ne ſouffroit point de retardement, & que tous les Barbares eſtoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeïſſance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous ſeruir comme d'eſcorte, de peur qu'on ne nous vint enuelopper. Car vne partie des Sauuages s'eſtoient ſauuez ſur les eaux, pour éuiter la fureur des beſtes farouches, qui battoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencon-

troient. Si toſt qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer auec leurs petits batteaux faits d'vn ſeul tronc d'arbre; mais les Baleines ſe mettant entre-deux, en renuerſerent autant qu'il s'en preſenta, & leur firent faire la culbute. En cét endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obſtination des Barbares, qui d'vn courage inuincible ſautoient ſur le dos des Baleines, apres auoir eu bien de la peine à eſquiuer la fureur d'autres poiſſons qui les attendoient dans l'eau pour les deuorer; & montant ſur la teſte de ces monſtres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouuertures, qui ſont comme des ſoupiraux par où elles iettent l'eau & reſpirent; de ſorte qu'ils venoient à bout d'vn ſi grand animal, par leur valeur & leur adreſſe. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gagnoient païs, & deuançant la viteſſe des Sauuages, par la leur, nous vinrent expoſer ſur le riuage; où les animaux auertis de noſtre venuë, par les Hirondelles, nous attendoient auec grande impatience. On ne peut exprimer la ioye auec laquelle ils nous receurent, & les careſſes qu'ils nous firent, ſans prendre aucun ombrage de moy, à cauſe qu'ils ſçauoient que ie n'eſtois pas là pour leur faire mal. Nous apprîmes en arriuant, que la cauſe de leur reuolte venoit d'vn Perroquet, qui ayant eſté emporté par vn grand vent, de l'Iſle des Animaux en leur païs, leur

Réquiem, &c.

auoit appris comme des beſtes viuoient en paix dans cette Iſle, & les auoit encouragez à ſecoüer le ioug des Barbares.

Sur ces entrefaites, la nouuelle arriue que les Sauuages s'auançoient auec toutes leurs forces pour les attaquer. Auſsi-toſt noſtre vieux Singe qui eſtoit auſsi ſçauant dans la guerre que dans la politique, quoy que ſa force ne reſpondît pas à ſa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui auoit au deuant vne grande plaine; & ſur les aiſles, d'vn coſté des rochers eſcarpez & inacceſsibles, & de l'autre vn grand marais, bordé en dedans d'vne riuiere qui n'eſtoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'eſtoient pas propres au combat, de ſe retirer dans le fond du bois, pour ne point embaraſſer les autres; puis partageant le reſte en trois corps, les rangea en cette ſorte. Il mit à la droite vne eſpece de Tigres tres-vaillans; car i'oublioisà dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui ſoient tout à fait ſemblables à ceux de noſtre païs, ſi ce ne ſont des Perroquets ou des Singes. En ſuite il rangea les Lions, qui ſont beaucoup plus petits & moins courageux que les noſtres, puis les Ours; les Sangliers aprés, qui ont vne ouuerture ſur le dos; & enfin vne eſpece de Lynx ou de Loups-ceruiers, qui faiſoient la pointe

v. Bataille des Animaux contre les Sauuages.

de l'aiſle gauche : Car ils ſont ſi vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauuages en plein iour, iuſques dans leurs cabanes. Il auoit mis exprés les plus courageux ſur les aiſles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermaſſent au milieu, & les empeſchaſſent de prendre la fuite. Chaque Corps en auoit vn autre à ſes eſpaules pour le ſouſtenir, en cas qu'il fût enfoncé ; & il eſtoit de la meſme eſpece, afin d'eſtre plus intereſſé à la deffenſe. Dans les interuales des bataillons, eſtoit comme l'Infanterie legere compoſée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laiſſent pas d'auoir du courage ; pour ſe meſler parmy les autres dans le combat, & mordre les iambes des Barbares, ce qui fut de tres-grand ſeruice. De ce nombre eſtoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui ſont armez par tout comme d'vne cuiraſſe a eſcaille. Le front de la bataille eſtoit couuert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'eſcarmouche, & de trois ou quatre eſpeces de grands oiſeaux qui ne ſçauroient voler ; mais qui ſont tres-viſtes à la courſe, du nombre deſquels eſtoient les Auſtruches, qui ſont plus petites que les noſtres. Voilà quelle eſtoit l'armée de terre : Mais il y en auoit vne autre dans l'air, qui n'eſtoit pas moins effroyable, eſtant compoſée d'vne eſpece de grands Vau-

tours & d'autres Oiſeaux de proye, pour venir fondre d'enhaut ſur les Sauuages, dans la chaleur de la meſlée. Outre ces deux Armées, il y en auoit vne troiſieſme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en auoit de gros comme des Bœufs & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queuë & en flanc. Le General auoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ſes ordres par tout. Les autres eſtoient employez aux diuerſes neceſſitez du Camp, parce qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts ni aſſez vigoureux pour le combat. Pour moy, ie montay ſur vn arbre pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'auoir tenu le party des beſtes contre les hommes. L'armée eſtant ainſi rangée, on vit paroiſtre celle des Sauuages en vne tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons eſtoient armez de maſſuës & de grandes eſpées de bois, qui couppent comme du fer; & les autres d'arcs & de fléches pour les deffendre contre les Oiſeaux, afin qu'ils ne fuſſent point attaquez d'enhaut, pendant la meſlée. Ils eſtoient tout-nuds, auec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la lévre d'enbas & les iouës percées, & remplies

de pierres de diuerſes couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient ſerrez dans vn grand ſilence ; mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains auec de grands cris. I'oubliois à dire que le front de leur bataille eſtoit couuert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui auoient ordre de ſe retirer dans les interuales des bataillons, apres auoir fait leur décharge. Ils eſcarterent d'abord à coups de fléches tous les animaux legers à la courſe, & ces grands oiſeaux qui ne volent point, leſquels marchoient à la teſte. Mais le gros de la bataille s'auança auſsi-toſt en diligence, pour n'eſtre point percé de leurs fléches, auant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauuages furent enfoncez par la furie des animaux, & particulierement des Tigres & des Loups ceruiers, qui eſtoient rangez ſur les aiſles, & qui en firent vn grand carnage ; mais le Corps de reſerue venant tout frais au combat, auec leurs arcs tendus & leurs fléches appreſtées, percerent les plus courageux qui eſtoient aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans vne ſi grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui eſtoient armez de maſſuës, de ſe rallier ; de ſorte que tout ce qu'il y auoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & aſſommé ſur la place. Le reſte prit la fuite, & ſe ſauua dans le bois, où ils furent pourſuiuis par

par les Sauuages. Pour les Oiſeaux, quoy que l'air fût obſcurcy de leur multitude, ils furent écartez en vn tourne-main par vne nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amphibies auſſi ne firent pas grand effet, parce que les Sauuages qui ſont agiles & vaillans, tournerent teſte à leur abord; & faiſant front de tous coſtez, les reconneurent aiſément dans la riuiere. Il ne reſtoit plus d'eſperance pour les pauures animaux, ſi les Serpens qui n'auoient pû s'aſſembler, ni arriuer ſi toſt que les autres, ne fuſſent accourus à leur ſecours; Mais les Sauuages n'eurent pas pluſtoſt entendu de loin leurs ſifflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyant les vns ſur les arbres, preſts à ſe lancer ſur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouuroient la gueule pour les deuorer; ſans parler de ceux qui ont des ſonnettes à la queuë, & qui ſont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & ſe ſauuerent à la courſe. Les animaux ſe rallierent, les pourſuiuirent auec grande vigueur, & en firent vn prodigieux carnage.

V. Pacification des animaux par l'entremiſe de Lucien.

Apres la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'eſtoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit auec leurs petits. Cependant, l'Eco reſonnoit de la muſique des

Oiſeaux; qui chantoient vn chant de triomphe; & rien n'euſt eſté égal à cette harmonie, ſi les animaux à quatre piez en ſe voulant reſiouïr, n'euſſent fait vn effroyable chariuary. Sur ces entrefaites, on entendit vn bruit ſourd de Trompettes & des Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit ceſſer l'allegreſſe; mais comme elles furent proches, on apperceut que c'eſtoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'eſtoient armez de la dépouïlle des Sauuages. Ils frappoient ſur des troncs d'arbres creuſez & couuerts de peaux, dont les Barbares ſe ſeruent pour s'animer au combat, & ſonnoient de Cornets marins qui font vn bruit comme vne Trompette enroüée; de ſorte que la frayeur ſe changea en allegreſſe. Car on voyoit les vns ſe battre contre leurs compagnons auec des fléches, qui leur tenoient lieu d'eſpées, n'eſtant pas aſſez forts pour manier les maſſuës; les autres danſoient vn Balet de poſtures, où ils contrefaiſoient les Sauuages dans leurs mariages, leurs aſſemblées, & leurs funerailles. Là-deſſus on ouït le cry de diuers oiſeaux nocturnes, accompagné d'autres ſignes d'vn grand mal-heur; apres quoy l'on vit arriuer quelques Singes de la ſuite du General, qui dirent qu'il auoit eſté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas pluſtoſt finis,

que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'eſlection d'vn nouueau Roy ; Car les Serpens pretendoient à cét honneur, pour auoir eſté cauſe de la victoire ; les beſtes à quatre piez, pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiſeaux, pour leur excellence ; outre qu'il ſemble que la Nature leur ait donné le deſſus. Mais le Perroquet en qui ils auoient creance, & qui auoit eſté cauſe de leur reuolte, apperceuant ce deſordre, & craignant qu'on n'en vint à la derniere extrémité, dit qu'il eſtoit d'auis qu'on me fiſt venir, pour ſçauoir mon opinion. Ie deſcendis donc de mon arbre, que ie n'auois pas voulu quitter pour la crainte des ſerpens, dont i'auois veu vn ſi grand exemple de cruauté en la perſonne du Phénix ; & repreſentay aux animaux, par l'entremiſe du Perroquet, Que i'eſtois d'auis qu'ils fiſſent la paix auec les Sauuages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diuiſions, & de prendre cette occaſion pour les deffaire ; & en cas qu'ils vouluſſent ſonger à vn accommodement, ie leur offris mon entremiſe. L'affaire ayant eſté miſe en deliberation, la choſe paſſa tout d'vne voix, par la timidité des vns & la ſageſſe des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient iamais s'accorder ; outre que les plus fiers & les plus vaillans auoient eſté tuez dans le combat. Ie partis donc auec ce Perroquet, & vn autre qui ſçauoit la langue du païs,

& fus trouuer les Sauuages, qui ne furent pas difficiles à perſuader, apres vne ſi grande deffaite; & en paſſerent par tout ce que ie voulus. A mon retour, ie rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la meſme curioſité que moy, auoient portez à me ſuiure; de ſorte qu'ayant pacifié tous les differens qui reſtoient, & mis les hommes & les animaux bien enſemble, ie m'embarquay auec mes compagnons; tres-aiſe d'auoir éuité vn ſi grand peril, & d'auoir veu des choſes ſi eſtranges & ſi merueilleuſes.

SVPLE'MENT
DE L'HISTOIRE VERITABLE.
LIVRE QVATRIESME.

I. Arriuée dans l'Iſle des Pyrandriens. II. Deſcription du païs des Aparctiens. III. Royaume de Numiſmacie. IV. Iſle des Poëtes. V. Celles des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece, par l'Iſle des Magiciens.

I. *Iſle des Pyrandriens, ou hommes de feu.*

APRES auoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauuages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reſte des Iſles, dont on nous auoit dit tant de merueilles. La premiere où nous abordâmes, ſembloit eſtre toute de feu, ce qui fit que nous la découurîmes de fort loin; & approchant nous trouuâmes le riuage bordé d'hommes flamboyans, qui auoient le viſage long & eſtroit, & le haut de la teſte fait en forme d'alambic. Ils paroiſſoient fort diſpos; car ils voltigeoient ſans ceſſe, & changeoient à tous momens de poſture. Nous leur preſentâmes quelques perfums, qu'ils receurent auecque ioye; & en reuanche, ils nous donnerent à chacun vne chemiſe de toile incom-

Pierres precieuſes qui ont cette proprieté.

buſtible, & force pantarbes pour nous garentir des ardeurs de leur païs: Mais auant qu'elles fuſſent diſtribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choſes qui leur ſont propres, s'eſtant courbez à deſſein ou autrement, mirent le feu à vne des barques que les Sauuages nous auoient données. Ceux qui eſtoient dedans s'eſtant iettez auſſi-toſt à nage pour ſe ſauuer, firent par mal-heur rejallir de l'eau ſur quelques-vns de ces Pyrandriens; car c'eſt ainſi qu'on les nommoit; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroiſſoient lumineux & tranſparens, ils deuinrent noirs & obſcurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que ſoufler deſſus, iuſqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouuert la bleſſure; d'où vient, ſans doute, qu'on a couſtume de ſoufler ſur les endroits douloureux. Il ſeroit difficile d'exprimer auec quelle chaleur ils nous receurent; c'eſt aſſez de dire qu'ils n'eſpargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chere & grand feu. Ils ſe portent en auant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'éleuent incontinent au deſſus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Auſſi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaiſons, qui

leur ſortent par le haut de la teſte. Dans le fort de leur débauche, ils ſe font ietter quelques goutes d'eau pour s'échauffer dauantage ; & lors qu'ils veulent paroiſtre plus beaux, ils ſe ſaupoudrent de ſouphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Il aiment ſur tout l'eau de vie ; & en s'approchant, ils l'allument, & l'auallent ainſi toute enflammée. Ils ſont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiſer ; c'eſt pourquoy ils multiplient extrémement ; car d'vn ſeul baiſer ils engendrent vn enfant, qui n'eſt pas ſi toſt né, qu'il croiſt à veuë d'œil ; & aprés auoir eſclatté plus ou moins de temps, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il ſe couure d'vne lepre farineuſe, à quoy ils ſont tous ſujets. Ceux qui veulent éuiter cette maladie, ou en guerir, ſe ſeruent perpetuellement d'éuentail ; mais cela les vſe beaucoup. Ils ſont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des ſuplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire eſt de plõger dans l'eau, ce qu'ils ſuportent ſi impatiemment, que cela leur fait ietter de grands cris. Au ſortir de là, ſelon la grandeur du crime, on les laiſſe plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils ſont cõme morts ; mais ils reſſuſcitent à l'aproche de leurs camarades ; & quand le crime eſt grãd on les met en poudre, ce qui les fait mourir auſſi-toſt. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame

ſoit renfermée dans le corps; & ſouſtiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroiſt; & que le corps qu'elle anime, luy eſt donné pour nourriture. Auſſi viuent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faiſant vn dernier effort, s'enuole en forme d'eſtincelle, qui ſe ioüe long-temps par l'air, & ſe promene en diuers païs, cherchant les eaux comme pour luy ſeruir de rafraichiſſement; & c'eſt ce que nous appellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur eſt preſcrit, elles ſe raſſemblent en vn, & compoſent les Cometes, & ces petits Aſtres ſemblables aux Eſtoiles qui ſe precipitent du Ciel en terre, pendant vne nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée ſont de feu, iuſqu'aux inſectes, qui ſont ſi brillans & ſi lumineux, qu'ils ſeruent de lampes aux peuples voiſins. La pluſpart ne viuent pas hors de leur païs, ni ceux des autres païs au leur, ſi ce ne ſont des Salemandres. Il ſeroit impoſſible de voyager en ce Royaume, à cauſe des grandes ardeurs, ſi la Nature n'auoit eu ſoin d'y faire croiſtre des arbres, qui donnent auec l'ombrage, du rafraichiſſement dans leur tronc, touſiours plein d'vne eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, ſoit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne ſont point d'accord de leur origine; les vns croyent

croyent qu'ils ſont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-ſemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que diſent quelques-vns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, ie croy qu'ils ſont deſcendus de l'Iſle des Lampes, dont quelqu'vne cheut à terre par meſgarde; auſſi diſent-ils que leur païs ne bruſle que depuis vne pluye d'huyle & de feu qui tomba deſſus. Comme nous eſtions fort eſchauffez ſur cette diſpute, il ſuruint vne troupe de Pyrandriens, qui demanderent ſecours contre vn déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'eſtoient pas oppoſez auec aſſez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils reſpondirent que l'éuenement iuſtifioit le contraire; parce qu'ils auoient touſiours reculé en combattant, ſans regarder derriere eux; de ſorte que quelques-vns eſtoient tombez dans des gouffres qui ſont au ſommet des montagnes, d'où ils ne ſe peuuent plus retirer, & ne paroiſſent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut reſolu qu'on deputeroit ſur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de bruſler les choſes les plus combuſtibles, ne laiſſent pas de nager ſur l'eau, & de la conſumer.

II. *Païs des Aparctiens ou Septentrionaux.*

De cette Isle de feu, nous passâmes en vne autre de glace, tant ce païs des fables est plein de choses contraires & extrauagantes, dequoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la ceruelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui alloient & venoient d'vne vîteſſe merueilleuſe : Comme ils nous apperceurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils auoient le pié fort estroit & trenchant par dessous, ce qui les aidoit à glisser ; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux ratteliers de dents bien garnies, qui frappent les vnes contre les autres, quand ils veulent parler ; comme celles des Febricitans, dans le friſſon d'vne grande fiévre ; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Clacquedents. Il y en a parmy eux qui les remuënt auec tant d'adreſſe, qu'on diroit qu'ils iouënt du clauecſſin. Ils portent pour ornement, de groſſes perles & des diamans, qui ont vne fort belle eau. Ils haïſſent toutes ſortes de lumiere, hormis celle des Eſtoiles, & ne ſortent gueres qu'en Hyuer, à cauſe que l'air froid & picquant ſert beaucoup à les fortifier. L'Eſté ils demeurent dans des cauernes, parce qu'ils

craignent fort la chaleur; & c'eſt vne choſe étrange, qu'eſtant ſi froids, ils ſuënt en moins de rien; mais de leur ſuëur, on en fait d'autre tout ſur l'heure, dont les plus accomplis ſe iettent en moule. Pour les faire croiſtre par tout également, on ne fait que les arroſer au clair de la Lune; mais ils ne ſont iamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent pluſtoſt que de plier; & ne ſont point diſſimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes eſtonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent preſent de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut aſſez froid. Ils nous preſſerent fort de demeurer en leur païs; mais il y faiſoit vn froid ſi inſupportable, que nous n'y pouuions durer. Nous-nous contentâmes, auant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent ſous la figure d'vn Ours blanc; ce qui a donné le nom au païs. Il y a vne merueille dans ce Temple, qui ne ſe trouue nulle part; c'eſt vne glace de miroir qui a ſeruy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en eſtant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent ſi faſchez de voir qu'elle faiſoit tout le contraire de ce qu'ils faiſoient, & qu'elle prennoit de la main gauche, ce qu'ils luy preſentoient de la

Arctos, ſignifie vn Ours en Grec.

droite, que pour punir ce nouuel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à ſe multiplier, il ſe preſenta deuant le meſme miroir, & anima ſa reſſemblance, qui par vn iuſte chaſtiment des Dieux, luy contredît en tout & par tout. C'eſt de là que vient cét eſprit de contradiction, qui eſt dans les femmes & les enfans; car la femme eſt l'image de l'homme, & les enfans ſont leur production commune. Au ſortir de ce païs, nous entrâmes dans vn autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numiſmacie, aprés auoir admiré la diuerſité de la Nature, qui en vn meſme endroit du monde, auoit placé deux Nations ſi contraires.

III. Royaume de Numiſmacie, ou de la Monnoye.

I'ay dit que nous abordâmes heureuſement au Royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt vn pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a iamais pû trouuer. Les habitans y parlent toute ſorte de Langues, c'eſt pourquoy ils ſont fort bons truchemans, ſur tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont ſujets à eſtre fourbes. Ces peuples, pour eſtre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, ſont d'vne figure fort eſtrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teſte. Quoy qu'ils ſoient

Or. Argent.

tous Empereurs, Rois, & Souuerains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs deuiſes, & releuent de la Reyne Lydie, & non pas de l'Iſle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils ſont faits, ils ne croiſſent ni ne diminuënt. Il eſt vray que les traits de leur viſage s'effacent peu à peu, & qu'ils ſont ſujets à vne certaine héréſipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'eſt vne choſe eſtrange, que de leur peau qu'on enleue, les fourbes dont i'ay parlé, ſe maſquent, & paſſent aprés pour eux; de ſorte qu'on y eſt ſouuent trompé: mais ces gens-là n'apprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, ſelon la diuerſité de leur crime; & auſſitoſt on les met en quatre quartiers, & on les iette dans le feu: Mais ils ne ſont pas entierement conſumez; car tout ce qu'ils auoient d'impur s'en eſtant allé en fumée, on crée de nouueaux ſujets de ce qui reſte, qui ſont auſſi parfaits que les autres, particulierement aprés qu'on leur a imprimé le caractere du Prince, qui eſt comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous ſommes tous ſeellez. Ces peuples n'engendrent point, & ſont de nature immortelle; principalement les Chryſandriens & les Argyrandriens, qui ne peuuent eſtre aneantis en quelque maniere que ce ſoit, non pas meſme par le feu, qui

Pierre de touche.

au contraire les purge, quand ils ſont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Iſle : car encore que ce ne ſoit qu'vn roc ſterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous coſtez : En effet, ces peuples ſont ſi aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne ſe rendent maiſtres de l'Vniuers, non pas par force, mais par amitié. Car c'eſt vne choſe eſtrange, de la paſſion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes ſi differens de mœurs, de religion & de couſtumes, s'accordent tous en ce point. Auſſi fait-on tout ce qu'on peut pour les auoir, & quand on les tient, on les enferme ſous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent ; car ils ſont d'vne nature tres-inconſtante, & pour peu qu'on les laiſſe à l'eſcart, on ne les retrouue plus. Du reſte, ce ſont les meilleurs eſclaues du monde, car ils ſçauent tout faire, & ſe mettent à tout. C'eſt par leur moyen qu'on a applany les montagnes, comblé les valons; baſty des villes, peuplé des deſerts, cultiué des rochers, ſeiché des mers, arroſé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à trauers des abiſmes & des precipices. Quoy qu'ils ſoient ſujets à eſtre enterrez tout-vifs, & à demeurer long-temps ſans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauuais viſage; car ils ſçauent que ce qu'on en fait, n'eſt pas par

inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapſiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du païs, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Auſſi paroiſſent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'auoir ces Numiſmaciens, ie fis ſi bien, qu'en ayant gagné vne partie & pris l'autre, ie recouuray par leur entremiſe, vn bon vaiſſeau équippé de tout ce qui eſtoit neceſſaire, pour retourner en noſtre pays. *dépenſiers.*

Cela nous vint bien à propos; car au ſortir de là, nous fûmes ſurpris par vne tempeſte, qui apres nous auoir agitez long-temps, & conſumé toutes nos prouiſions, nous ietta enfin en l'Iſle des Poëtes, qui eſt vn pays fort éloigné du Royaume de Numiſmacie. La premiere rencontre que nous y fiſmes, fut d'vn grand vieillard de bonne mine, qui auoit la barbe fort venerable, mais il auoit la ceruelle en écharpe, qui eſt vn mal où ils ſont preſque tous ſujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demãdions, il ſe cõtenta apres quelques grimaces de nous faire ſigne de la main, pour nous monſtrer le chemin par où nous deuions aller. Nous montâmes par ſon ordre ſur le faiſte d'vne haute montagne qui auoit double ſommet, où nous vîmes vn grand peuple aſſemblé, pour voir leuer l'Aurore, qui eſt la Deeſſe qu'õ y reuere auec le Soleil. Elle n'eut pas pluſtoſt ouuert les yeux, *IV. L'Iſle des Poëtes.*

qu'ils retirent les rideaux chamarez de ſon lict ; & aprés luy auoir donné le bon iour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la veſtirent de pourpre & d'eſcarlate ; & meſlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, ſans deſſein & ſans ordre, ils aſſeuroient que cela ne laiſſoit pas de faire vn fort bel effet de loin. En ſuite, ils mirent dans ſes doigts de roſes, force perles & force diamans, pour reſpandre ſur les herbes & ſur les fleurs : Mais à peine eut-elle acheué de ſe parer, qu'vn nuage s'éleua, cauſé par le ſouffle des cheuaux du Soleil, qui la déroba à noſtre veuë. Cependant, les Poëtes s'empreſſoient plus que deuant, pour celebrer auſſi la naiſſance de cét Aſtre, car il meurt & naiſt tous les iours en leur païs, & tandis que les Heures diligentes atteloient ſes cheuaux à ſon Char, ils ceignirent les Temples du ieune Phébus, d'vne couronne de lumiere. Comme ie conſiderois ces choſes auec attention, m'eſtant eſcarté pour chercher l'Aurore, ie trouuay au retour que le Soleil s'eſtoit auſſi fort éloigné, & qu'il eſtoit deſia bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Meſſieurs ne reſpondoient à mes queſtions, qu'auec vn accent graue, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne reſſemblent que par là : Car ils ſont fort pauures, logent dans des cabanes faites de roſeaux, ne portent que

des

des chappeaux de fleurs, & ne ſont couuerts que de feuilles de laurier & de lierre, qui eſt vn aſſez mauuais habit pour l'Hyuer. Les cheueux de leurs Maiſtreſſes ſont d'or, mais il n'y en a point ſur leurs jupes; & leurs dents ſont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger eſt de fruits ſauuages & de miel; & leur breuuage, d'eau & de laict: Neantmoins, ils ſont ſi glorieux, qu'ils diſputent de la felicité auec Iupiter. Du reſte, leur païs eſt tres-beau à la veuë, & ie m'eſtonne qu'ils ne ſont plus riches, veu les richeſſes dont ils diſent qu'ils abondent. Car à les oüir parler, leurs prez ne ſont que d'eſmeraudes, leurs guerets ſont couuerts d'eſpics dorez; leurs fleurs ſont de pourpre & d'azur; & celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le criſtal de leurs fontaines; les petits cailloux du riuage ſont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher eſt vne perle. Auec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs threſors. Auſſi tout ce qu'ils diſent ne paroiſt qu'à eux de la ſorte, & i'auois beau ouurir les yeux, ie ne voyois point ces threſors dont ils me parloient. Ils ſont fort biſarres, & ſujets à vne infinité de caprices & de fantaiſies, & quand leur verue les prend, on ne les ſçauroit gouuerner. Ils ſont d'eſtranges gri-

maces, & ſe contournent comme s'ils auoient des conuulſions, particulierement quands ils enfantent; mais ce n'eſt pas de douleur; car ils prennent plaiſir à accoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, ſans auoir beſoin du ſecours d'autruy. Auſſi ſont-ils fort ſujets à faire des monſtres, que la pluſpart des peres trouuent neantmoins fort beaux, qui eſt vne grande grace qu'ils ont receuë de Iupiter; car s'ils en reconnoiſſoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauuaiſe humeur, tant ils les aiment, & en ſont fous. Mais les autres les traittent de meſpris, c'eſt pourquoy ils ne durent pas long-temps; car on n'éleue les enfans en ce païs-là que d'vne viande fort delicate, qu'on appelle Eſtime. Ce qui eſt de plus eſtrange, c'eſt la façon dont ils conçoiuent, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teſte, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, ſelon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant eſt gros, ils s'en deliurent à pluſieurs reprifes; & quand il eſt tout ſorty, on le raſſemble en vn Corps, ſans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a meſme qui ne ſont faits qu'à demy, dont le pere a auorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laiſſent pas de viure, & d'eſtre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'vn pere qui en a fait d'autres

qu'on eſtime. Ces peuples ne ſont pas fort deuots, & ne reconnoiſſent gueres d'autre diuinité, que les yeux de leur Maiſtreſſe : Que s'ils celebrent Apollon & les Muſes, c'eſt pluſtoſt par couſtume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur païs, ie ne pouuois aſſez m'étonner de les voir parler à des choſes inanimées, comme aux foreſts & aux rochers; mais apres leur auoir veu faire de plus grandes extrauagances, ie leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au départ, le Heros qui les nourriſſoit, vint à mourir ; car ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils mourroient de faim, ſi quelqu'vn ne prennoit ſoin de leur nourriture. Auſſi-toſt il fut ordonné, pour perpetuer ſa memoire, & faire viure ſon nom apres ſa mort, qu'on l'embaumeroit auec le ſel de l'Eſprit; & qu'apres l'auoir reueſtu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poëſie, on le mettroit en dépoſt entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portaſt par toute la Terre. Le iour venu, qu'on auoit deſtiné pour ce haut myſtere, chacun ſe rendit au lieu aſſigné, dans vn grand ſilence: Aprés quelques ſanglots & quelques larmes, ſuiuies d'eſlans douloureux, & de pitoyables helas ! le tout accompagné de ceremonies muëttes, on découurit auec vne reſpectueuſe hardieſſe, ce grand & venerable Nom, qui

repoſoit ſur vne vrne d'or, enuironné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cét inuincible Heros. En meſme temps on l'arma de tout ce qu'on auoit pû trouuer dans l'Vniuers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide: Puis on l'eſleua au deſſus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majeſtueux, d'auguſte & de ſacré. Aprés, l'enuironnant du lumiere, de ſplendeur & de gloire, on luy dreſſa des Autels, où tandis que les vns ſacrifioient à ſa magnanimité, à ſa generoſité & à ſa clemence, les autres erigeoient de viuantes ſtatuës, d'éternels trophées, & d'inebranlables monumens à ſa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on celebroit ſes diuines actions, ſes charmes inexplicables, & ſes vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aiſle, qui oſta ce precieux nom de la veuë des hommes, & l'alla ſemer par l'Vniuers. Voilà de quelle ſorte ils donnent l'immortalité aux grands Perſonnages.

V.
L'Iſle des Pygmées.

Aprés cette ceremonie, nous quittâmes cette Iſle, & abordâmes par vn doux vent en celle des Pygmées, qui eſt de ſon reſſort, auſſi bien que les premieres dont i'ay parlé. Mais elle eſt fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieuës de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou ſix cens de tour. Cependant quoy que

ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de viure en bonne intelligence sous l'authorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout-estonnez en arriuant, de voir que les plus grands hommes de ce païs-là n'auoient pas plus d'vne coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyons ramassez ensemble comme dans vne garenne ; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils reuenoient de faire la guerre aux Gruës, & auoient obtenu vne grande victoire : de sorte que chacun raportoit deux ou trois testes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'espaule en guise de picque, & les tenoient par le bec. Ils auoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs aprés la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hottes, pour aider à leur subsistence. C'est vne chose admirable, de voir auec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'vn coup de bec leur entament la ceruelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes cocques de noix : Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les iambes, qu'elles

Le mot Grec signifie coudée.

ont fort minces. Ils s'effrayerent à noſtre abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous auions paſſé ſans deſordre à trauers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous auec grande allegreſſe, & nous ſautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent careſſer leurs maiſtres. Les plus apparens eſtoient portez ſur des Beliers & ſur des Chévres, qui s'agenouïllent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter deſſus. Nous les accompagnâmes iuſqu'à leurs cabanes, qui ſont creuſées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent qu'en quinze iours quatorze lieuës, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-eſtre, que ie me méprens, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieuës de long à leur Iſle; mais c'eſt qu'elle eſt toute compoſée de valons & de montagnes; de ſorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'eſtenduë qu'il n'en paroiſt; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui ſe nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arriuée on partagea le butin; & la ceremonie ſe fit au ſon des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les ſonnettes de tambours; apres quoy ils tirerent à l'Oiſeau, ainſi qu'ils ont

accouſtumé dans vne reſiouïſſance publique. Cét oiſeau eſt vne mouche priſe dans vne toile d'araignée, qu'il faut ietter par terre d'vn grain de mil, & l'on tire auec vne ſarbatane de paille. La carriere où l'on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long ; car ils comptent de la ſorte en ce païs-là, comme on fait icy par toiſes. Il ne viuent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué auant moy ; & les femmes engendrent à cinq. Si toſt que leurs enfans ſont nez, ils les cachent dans des raboüilleres, ainſi que les lapins font leurs petits ; de peur des Gruës, qui les aualent tout d'vn coup, comme des nauets. Ces petits bouts d'hommes ſont fort ingenieux ; & le ſoir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy ils ſe plaiſent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Il ſont fort ſobres ; & c'eſt vn grand excés, quand ils mangent vne cuiſſe d'alouëtte ; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu dauantage, ſelon que leur famille eſt plus ou moins grande. Leurs broches ſont faites de pointes de Heriſſon, mais les groſſes où ils rotiſſent les aloüettes, ſont de dars de Porc épic. Ils boiuent dans de petits vaſes faits de noyaux de ceriſes, & leur bruuage ſont deux ou trois goutes de roſée, qu'ils receuillent au Printemps, & conſeruent dans

des œufs d'Autrûche, qui leur ſeruent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de Maluoiſie. Leurs aſſiettes ſont des eſcailles de carpes, dont les plus belles ſont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'eſt de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs foreſts ſont par buiſſons, ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne ſe rompent point le cou, en voulant grimper deſſus. On y voit auſſi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croyent qu'elle rampe par terre, pour s'accommoder à leur foibleſſe. Ils ſont tres-bien proportionnez, veu la petiteſſe de leur taille, & ſe mocquent de la noſtre, à cauſe du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de ſi haut.

VI. L'Iſle des Magiciens. Au ſortir de cette Iſle, nous voulûmes aller en celle des Souhaits : mais nous n'y pûmes iamais aborder, car en ce païs-là on n'arriue pas où l'on veut ; de ſorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, ſans pouuoir viſiter ſeulement l'Iſle des Geans, quoy que nous euſſions grande enuie de la voir. Car on nous en contoit des merueilles, qu'ils enjamboient les riuieres, comme l'on fait vn ruiſſeau, peſchoient à la ligne aux Baleines, auec de gros cables de nauire, dont les anchres ſeruoient d'hameçon, ioüoient à la boule

auec

auec des montagnes, qu'ils laiſſoient quelquefois dans le ieu ; ce qui eſtoit cauſe qu'on en trouuoit de toutes ſeules au milieu des grandes plaines, où ils auoient ioüé. Comme nous eûmes mis pié à terre dans l'Iſle des Magiciens, vn de nos Matelots qui auoit eſté autrefois en ce païs-là, nous auertit, pour éuiter les fauſſes Propheties, de piſſer ſur nos piez en nous leuant, afin de nous precautionner contre toutes ſortes de charmes. Il nous dit auſſi, que ſi quelqu'vn nous touchoit, nous luy rendiſſions le coup, afin que le ſort retournaſt ſur celuy qui l'auoit donné. Dans cét entretien nous arriuâmes à la plaine de Zoroaſtrie, qui prend ſon nom de la capitale du pays, baſtie au milieu de cette plaine. La nuit nous ſurprit, auant que d'y pouuoir arriuer ; de ſorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fuſmes contrains de nous coucher ſur l'herbe, & de manger ce que nous auions apporté de noſtre barque. Mes compagnons dormoient deſia, lors que i'oüis vn grand miaulement de chats, dont enfin m'eſtant ennuyé, ie me leuay pour les chaſſer, à cauſe qu'ils m'empeſchoient de dormir. Mais comme ie les pourſuiuois aſſez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, ie me trouuay engagé dans vne grande cauerne éclairée d'vne infinité de lampes. A meſure que les chats entroient,

ils ſe changeoiét en autant de belles & jeunes Demoiſelles, qui ſe mettoient à dancer toutes nuës à reculons, tournant le dos les vnes aux autres, & renfermoient au milieu vn Bouc laſcif, qu'elles imitoient par des poſtures diſſoluës, ſe baiſſant de temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Aprés que cela eut duré aſſez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en vn coin, où elles le vinrent toutes baiſer au derriere; & ietterent ſur luy des fleurs, comme on a couſtume de faire aux myſteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheual ſur des balais; & ils ne furent pas pluſtoſt arriuez, qu'ils firent vn ſacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de ſorte que croyát auoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouueau, & ſe tirerent du ſang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'auerſion; ſi bien que luy en ayant demandé la cauſe, ils ſceurent que c'eſtoit parce que i'eſtois là. Là deſſus ils me vinrent prendre, & ie creus qu'ils m'alloient immoler; mais i'en fus quitté pour eſtre mordu au derriere, & ſigner de mon ſang vn papier; aprés quoy le Bouc me dit que i'eſtois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, auec vn ſabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'vn l'autre; & chacun faiſoit ce qu'il

vouloit, à l'imitation du Boucquin, qui careſſoit les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus eſtonné que ie vis la nappe miſe; & ſans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut couuerte en vn inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord vn grand ſilence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que ie trouuois les viandes vn peu fades, ie ne pus m'empeſcher de crier qu'on apportaſt du ſel. A ce mot, tout diſparut; & ie me trouuay ſeul & ſans lumiere, dans vne carriere fort obſcure, où ie fus contraint de demeurer iuſqu'au point du iour. En ſuite, ie me rendis où eſtoient mes compagnons, ſans leur oſer rien dire de ce qui m'eſtoit arriué; parce qu'ils eſtoient ſi effrayez des contes qu'on leur auoit fait du païs, que la moindre choſe eſtoit capable de leur troubler l'eſprit. Malgré ces terreurs paniques, ie les amenay à Zoroaſtrie, où tous les logis nous paroiſſoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux feneſtres, les plus belles Dames du monde, qui nous iettoient en paſſant des œillades fort amoureuſes; ce qui m'euſt touché dauantage, ſi ie ne les euſſe pas connuës; mais c'eſtoient les meſmes que i'auois veuës dans la carriere. Comme nous paſſions de cette ruë-là, à vne autre, nous euſmes la teſte rompuë de cent valets de Marchands

qui ſortant de leurs boutiques nous crioient: *Meſſieurs, voulez-vous qu'on tire voſtre Horoſcope, pour voir ſi vous ſerez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Meſſieurs, c'eſt icy qu'on trouue toute ſorte d'eſprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieuës en vn iour. Meſſieurs, voulez-vous auoir la precieuſe racine que les Rois de Perſe donnent à leurs Ambaſſadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'eſt icy*, diſoit vn autre, *qu'eſt le veritable ſecret pour retrouuer toutes les choſes perduës, & meſme ſon pucelage: C'eſt moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de ſa roüille & qui le rend inuulnerable. C'eſt icy, Meſſieurs, qu'on trouue de ces eſcus roulans & de ces bourſes inépuiſables, où l'on rencontre touſiours de l'argẽt, quoy qu'on n'y en mette iamais. Meſſieurs*, diſoient d'autres, d'vne voix toute enroüée à force de crier, *Voicy la veritable verveine cueillie auant iour, & ſeichée à l'ombre, lors qu'il n'y auoit ni Lune ni Soleil ſur terre; Vous plaiſt-il d'en auoir, quand ce ne ſeroit que pour voir vos Maiſtreſſes en ſonge.* Enfin, deliuré de ces importuns criailleurs, nous arriuâmes au logis d'vne bonne femme, de la connoiſſance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne ſçay par quel accident, vn de mes compagnons tomba malade ſi dangereuſement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il auoit d'eſtre enſorcelé; & pour en ſçauoir la

verité; il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter vn cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant bouillir dans vn chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'vne parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui auoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on auoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se deuoit consumer aussi. Comme il n'y auoit plus d'eau au chauderon, voicy venir vne grande femme noire, auec les yeux égarez & estincelans, l'escume à la bouche, & la fureur sur le visage. Sitost qu'elle fut entrée, on mit vn manche de balay derriere la porte, pour l'empescher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lict du malade; & tirant le rideau, luy dit d'vne voix casse & enroüée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands coequins qu'on auoit loüez pour la frotter auec des bastons de ferment, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils auoient leué, elle trousſa tout d'vn coup sa robe; d'où sortit vne si grande flame, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'enuola par la feneſtre, laiſſant

dans la chambre vne puanteur effroyable. Cependant, noſtre pauure malade eſtoit à l'extremité, & dans la penſée que tout ce qu'on luy donnoit, eſtoit charmé, il ne vouloit prendre aucune choſe; ce qui ayant émeu noſtre hoſteſſe à compaſſion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui eſtoit de ſes amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'eſtoit baſty que de gibets & de potences. Mais derriere s'éleuoit vn Palais ſuperbe, où l'on voyoit ſous les portiques ioüer de petits enfans, qu'elle nourriſſoit pour faire vn bain de leur ſang, afin de guerir vn grand Prince qui eſtoit malade de la lépre. Au milieu de la Cour eſtoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où n'ageoient pluſieurs poiſſons, & ſur le bord vne vieille décrépite, dont le nez & le menton ſe touchoient; & dans l'interuale de ſes rides, s'éleuoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui ſe mouuoient au branle de ſa teſte, & ſe ioüoient ſur ſon viſage. D'vne main elle tenoit vne taſſe, dans laquelle elle beuuoit; & de l'autre elle eſtendoit les peaux de ſon menton, pour luy ſeruir de ſoucoupe, de peur qu'il ne tombaſt de l'eau ſur ſes habits. Si toſt qu'elle nous apperceut, elle vint à nous toute courbée ſur vn bâton, ne faiſant pas vn pas, ſans laiſſer tomber vne roupie; & pour me regaler, elle me ſauta au cou & me baiſa,

à cauſe que ie luy paroiſſois aſſez agreable. Cela me fit vne telle horreur, que ie courus auſſi-toſt à la fontaine pour me lauer ; mais ie n'eus pas pluſtoſt pris de l'eau, que ie me trouuay enleué par l'air dans vne des chambres du Palais, où i'entray par la cheminée. Elle eſtoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ſes Nymphes à demy nuës, en vn endroit ceuillir des fleurs, en vn autre ſe baigner, ou pourſuiure vne biche à la chaſſe ; Mais tout à coup, comme ie prennois plaiſir à les cõtempler, tous ces perſonnages s'animerent ; & ſe détachant des Tableaux, commencerent à dancer autour de moy, auec grand bruit. L'vn en paſſant me donnoit vne nazarde, l'autre vne crocquignole ; & tous faiſoient des poſtures extrauagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout, ils diſparurent en vn inſtant, & me laiſſerent parmy vn tas de vilaines beſtes qui me couroiẽt par tout le corps. Comme i'eſtois au deſeſpoir de me voir en cet eſtat, ie vis ſortir d'vne armoire la plus belle perſonne du monde, qui commença à m'accuſer de la rigueur que ie luy auois teſmoignée prés de la fontaine ; & me iura par l'ame des Contes de vieille ſes anceſtres, que ſi ie ne luy voulois eſtre plus doux, elle s'alloit ietter dans vn feu qui s'eſtoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embraſſer, ne pouuant reſiſter à ſes

charmes; mais ie fus retenu par vne main inuisible; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se ietta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut, & ie me retrouuay dans la ruë auec mes camarades; où de crainte de pires accidens, nous allâmes tout de ce pas achepter des caracteres, auec lesquels nous retournâmes en nostre païs; & nous nous trouuâmes chacun vn matin dans nostre lict, comme si tout le voyage que nous auions fait, n'auoit esté qu'vn long songe.

REMARQVES SVR LA TRADVCTION de la Seconde partie de Lucien.

TOY *qui és eſpris d'vn autre amour.* Ie ne veux pas exprimer dauantage l'amour des garçons, ny m'étendre en des ſaletez. Page 5.

Sa gorge. Le deuant du viſage eſt deſia exprimé.

La teſte nuë. C'eſt à dire, *ſans voile.*

Ce qui doit eſtre blanc. La rougeur ſera marquée en ſuite. Page 7.

La noirceur des ſourcils. I'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

Les paupieres de l'Aurore. Il y a au Grec, *que Pindare luy fera les paupieres* ; mais cela ne dit rien. C'eſt pourquoy i'ay trouué à propos de mettre l'expreſſion d'vn autre Poëte Grec, qui ſe trouue auſſi dans Iob ; mais ſi elle n'euſt eſté que là, ie n'euſſe pas oſé m'en ſeruir dans cette traduction. *Sophocle.*

Ie commence à deuiner qui c'eſt. Il veut parler de l'Imperatrice, quoy que ie n'en connoiſſe point de ce nom en ces temps-là ; car la deſcription qu'il en fait, ne peut conuenir à Fauſtine. Page 8.

On croit entendre Apollon luy meſme. Il ſeroit ridicule de comparer maintenant vne belle voix, au chant des Cygales & des Hirondelles ; ſans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal. Page 10.

Effacez ce qui eſt en marge, qui eſt corrompu, & a eſté tranſporté icy d'ailleurs. Page 11.

Il nous en faut faire d'autres, de ſes vertus. Il en faloit venir là, apres ſes connoiſſances. Page 12.

Il y a des Dames. Il eſt mieux de le dire d'elles que des hommes, parce que cela leur eſt plus ordinaire. Page 15.

Ayant vn beau maſque. La choſe eſt aſſez claire, ſans adiouſter *Phaon & Nirée*, qui ne font pas grace maintenant. Page 16.

La hauteur des Cedres. Le mot de *peupliers* n'y vient pas ſi bien.

Sa perruque d'or. Qu'il ſeroit beau voir maintenant de dire auec l'Auteur *des cheueux d'Hyacinthe*, & les comparer à l'ache.

Mais ie me ris. Ie ne fais pas icy comme Lucien, qui change Page 17.

deux ou trois fois la harangue directe en oblique.

Page 20. *Paſſer condamnation.* Ie ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui ſeroit Pedanteſque.

Page 23. *Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa ieuneſſe.* C'eſt aſſez de ces deux exemples.

A celle du vent ou de la foudre. Ie mets les choſes à noſtre air; car la façon Grecque ne reuient pas à la noſtre.

Il y a encore cette difference. Le reſte eſt deſia dit; & n'a pas beſoin d'eſtre adiouſté.

Page 24. *L'image de l'homme à celle de Dieu.* C'eſt ainſi qu'il l'apelle en ſuite.

Page 29. *Des Grecs.* Ie prens la liberté de tourner la penſée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouuer les graces que ie cherche.

Page 33. *C'eſt à toy de commencer.* Le raiſonnement vouloit qu'on adiouſtaſt cela.

Famille ancienne. La ſuite le declare.

Page 34. *D'vne celebre Coquette.* La qualité de ſon mary ſera exprimée plus bas. Du reſte, cecy eſt tranſpoſé.

Tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Il ſeroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy ſecs, & des fruits qu'on a mordus.*

Page 35. *Des principaux de la ville d'Epheſe.* Il n'y a que le nom des deux amis, qui ſoit neceſſaire au conte.

Enuoyoit tous les iours quelques-vns de ſes amis le viſiter. I'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faiſoit venir chez luy.

Page 36. *Rendez-vous.* Il faut adiouſter *la nuit.*

Page 38. *Auec l'eſchelle du vaiſſeau.* Ie n'adiouſte point *des perches*, parce qu'ils ne s'en ſeruirent pas.

Page 41. *Car comme tu vois.* Le reſte eſt exprimé plus haut.

Page 42. *En habit de deüil.* Ce qui ſuit, ne ſert de rien.

Page 46. *Il les mit tous deux en liberté, apres auoir iuſtifié leur innocence.* I'ay acourcy ou retranché ce dont on ſe pouuoit paſſer, afin d'eſtre plus court & plus net.

Page 49. *Ie l'auoüe.* On a oublié de mettre deuant, *i'ay tort.*

Page 52. *Les effuſions accouſtumées.* Cela fait voir que c'eſtoit à la fin du repas.

Page 54. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance.* C'eſt aſſez de dire cela, ſans adiouſter ce que fait l'Auteur, qui n'eſt que trop long en cét endroit.

Reuoltée, ou *Ennemie*.

C'eſt vne marque &c. Ie ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne ſera pas trop long; car i'en ay retranché ce qui l'eſtoit. Page 56. Page 57.

L'vn des 5. Il faut 7.

A Hypate. C'eſt pluſtoſt Lariſſe, où il alloit, & il deuoit paſſer par Hypate; mais il n'eſt pas queſtion icy d'vne verité hiſtorique. Du reſte, il ſera parlé en ſuite de ſon valet & de ſes hardes. Et il dit en quelque endroit, que ſon voyage de Lariſſe n'eſtoit qu'vne feinte. Page 59. en marge Page 61.

Lors que ie fus arriué chez luy. Il ne ſert de rien de dire qu'il y auoit vn iardin à la maiſon; mais il dira en ſuite, que le logis eſtoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

Petite chambre. Oſtez *petite*. Page 62.

Qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. I'ay changé la raillerie qui eſtoit ſale. Page 64.

Comme ie viois. I'ay reietté plus bas ce qu'elle dit icy. *Que quand elle luy ietteroit des pierres, &c.*

Et vous hacheray menu comme chair en pâte. Cela a du raport à ce qu'il dit, & ſent l'eſprit d'vne ſeruante. Page 65.

Qu'elle eſtoit grande Magicienne, &c. I'ay agencé cela d'vne autre ſorte que l'Auteur, comme ie fais ſouuent, pour luy donner plus de grace.

Apres quelque ſantez. Il n'y a point d'aparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboiuent encore apres; & qu'il n'eſt pas neceſſaire de tant boire, pour faire l'amour.

De roſes. Il adiouſte qu'il y en auoit en feüilles; mais ie ne m'oblige pas à vne Traduction reguliere; puis le tout ne ſe peut pas mettre elegamment.

Le ſuiet de mon voyage. Ie ne dis pas à *Lariſſe*, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins ſi toſt. Ie ne touche pas auſſi ſon auerſion pour les femmes, qui n'eſt que trop exprimée dans ce liure. Page 66.

Se durcirent en corne. Ie l'ay trouué mieux de la ſorte, que comme il le dit. Page 67.

Qui me repeurent à grands coups de pied. Il eſt mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y preparerent.* Page 68.

Qu'il n'eſt rien qui punniſſe vn homme vicieux, comme ſon propre vice. Ie ne me ſers pas de cela, comme d'alegation, mais comme d'expreſſion, parce que ce Vers exprime bien ce que ie veux dire.

Qu'on faiſoit combatre contre des Ours. Il dit ſeulement, Page 70.

Capables de combattre; mais comme ie le dis, cela fait plus d'effet.

Page 77. *Promener ſur mer.* Le Grec dit ſeulement, *ſur le bord de l'eau*; mais il ne faut point s'amuſer à faire des euenemens extraordinaires, quand on peut faire les choſes regulierement.

Page 80. *Muſnier.* Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Muſnier, parce qu'on tient que les Anciens n'auoient point de moulins à vent ni à eau.

Page 81. *Comme vne giroüette.* Le Grec dit, *Comme vn ſabot*; mais la comparaiſon n'en eſt pas ſi belle en noſtre langue.

Laituës pourries. Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dure* eſt ridicule en cét endroit, pour vn aſne; & celuy de *pourries* donne ſuiet à vne galanterie qui ſuit.

Dequoy ſe nourrir. Il y a au Grec, *ſe couurir*, mais vn aſne n'a point beſoin de couuerture.

Page 82. *Enleué par vne poulie.* Ie me ſuis ſeruy de cette expreſſion qui eſt plus gaye; outre que c'eſt ainſi qu'on charge les cheuaux dans les Nauires.

Pour moy, on me liura. Il y a icy vn prouerbe Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage

Page 83. *Commencerent à ſe regarder de mauuais œil.* C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire des iniures.

Page 84. *Le bruit court par tout de cette merueille.* Le reſte eſt exprimé en ſuite.

Et le mords de meſme. Il y a au Grec, *d'or & d'argent*; mais ie ne pouuois pas commodément repeter le dernier mot.

Page 87. *Mais il arriua tout le contraire.* Ie paſſe icy pluſieurs ſaletez, le plus delicatement que ie puis.

Page 88. *Et d'vn Cynique.* L'Auteur en fait vn homme nommé Cyniſcus; mais cela n'eſt pas neceſſaire.

Page 89. *La fortune.* Ie ne dis pas *le deſtin*, qui n'eſt autre choſe que l'ordre des Parques, comme ie l'ay dit à l'Argument.

Enleuer les hommes & les elemens. Cette fable eſt expliquée plus au long ailleurs.

Page 90. *Tu vois la conſequence qu'on en peut tirer.* Ie retranche icy pluſieurs petites interrogations, dont le ſens eſt exprimé ailleurs.

Page 92. *On feroit donc mieux.* Ie dis en vn autre endroit, qu'ils ne ſont que comme vn outil en la main des Parques.

Page 94. *Tandis que Callias & Alcibiade.* Ces exemples ſuffiſent; outre que les autres n'eſtans pas aſſez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet.

Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Ce qu'il aiouſte, eſt pluſtoſt vne boutade qu'vne raiſon.

Triſte & reſveur. I'exprime la pâleur plus bas. Page 96.

Ie t'en prie, pere des Dieux. Il n'eſt pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'eſtonne de ce que Iupiter y parle. Page 97.

Les ſanglots & les larmes. Il eſt plus honneſte de le mettre ainſi, que de dire tout crûment que Iupiter pleuroit.

Les fers en ſont au feu. Ie mets vn prouerbe François pour vn Grec, ſelon ma couſtume. Le reſte eſt exprimé plus bas. Page 98.

Nullement, tout va bien. Il n'eſt pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait.

Dans vne heure. I'aiouſte ces mots, parce qu'ils arriuent auſſi toſt. Page 100.

De m'exprimer à ſa façon. Ie mets cela, pour n'eſtre point obligé à traduire des Vers.

Selon ſon merite ou ſon rang. I'exprime en ſuite l'art & la matiere. Page 101.

Doré. Il y a au Grec, *d'or*; mais cela ne reuient pas à noſtre Langue. Page 102.

Qu'il ſe mette ſur ſes genoux. Cela eſt mieux, que de dire qu'il occupera le Siege d'vne de ſes feſſes. Page 103.

Tout eſt perdu. Ie ne parle point icy de la chaiſne d'or de Iupiter, trop de fois repetée, & dont il ſera fait mention encore dans ce Dialogue. Page 104.

Apres m'eſtre enuelopé d'vn nuage. Cela eſtant, il n'a point beſoin de prendre la figure d'vn Philoſophe. Page 105.

Qui diſputoit de la Prouidence. La choſe eſt expliquée plus au long en ſuite.

I'eſtendis la nuë qui me couuroit. Cela y vient mieux que la nuit, ou vn nouueau nuage.

Puiſſiez vous deuenir muets. Ie fais dire cela à Mercure, par forme de reſſentiment, pluſtoſt qu'à Momus. Page 106.

Froter d'huile. Il y a au Grec, *de poix*; mais il n'en eſt pas beſoin pour ſeruir de moule. Du reſte, Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne ſert de rien. Page 113.

D'y-moy, meſchant. Ie reünis pluſieurs petites interrogations en vne. Page 114.

Tu poſe ce qui eſt en diſpute. Quand cela ne prouueroit pas directement la Prouidence; cela prouueroit touſiours vn prin- Page 116.

cipe tout ſage & tout puiſſant; car ces choſes ne peuuent auoir eſté faites à l'auanture ; & la ſageſſe du principe emporte auec ſoy la ſageſſe de la conduite & de la direction. Du reſte, cét Auteur a malicieuſement mis toutes les bonnes raiſons en trois mots ; & pour rendre la choſe plus ridicule, il fait eſtendre celuy qui les allegue en des vers de Poëte, ſans force ni authorité. C'eſt pourquoy ie les ay retranchez, parce que cela impoſe au lecteur qui voit paſſer legerement ſur ce qu'il y a de bon, & s'arreſter ſur des ſotiſes, qui ne font qu'embaraſſer, & offuſquer, s'il faut ainſi dire, la diſpute.

Page 117. *Mais il s'accorde.* I'aiouſte cela, qu'il a oublié par malice, & qui ſert à montrer que la connoiſſance d'vne diuinité eſt comme vn principe naturel dans l'homme.

Page 120. *Voila noſtre ennemy.* L'Auteur ſe couronne icy luy-meſme, comme il fait ſouuent en d'autres lieux ; mais i'ay touché la reſponſe de ces choſes, dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la partie, la perd. Ie retranche encore icy vn meſchant Argument du Stoïcien, qui inſiſte ſur des choſes qui n'ont point de force.

Couché auec ta ſœur. Ie mets cela au lieu d'autres iniures, ou ſales, ou qui reuiennent moins à noſtre façon.

Page 121. *Ie luy tordray le con.* Cette expreſſion eſt plus naturelle, que celle dont il ſe ſert.

Page 122. *Ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone.* Nous auons accoûtumé de le dire ainſi. Il y a *heſtre*, au Grec.

Page 123. *Les eſperons.* I'ay aiouſté ce mot, qui vient fort bien au ſuiet.

Qui deffendoit les viandes. C'eſt aſſez de cela en cét endroit.

Page 124. *D'vn coq en vn Philoſophe.* Il y a au Grec, *l'eſtrange choſe d'vn coq Philoſophe.*

I'en ay l'eſprit ſi plein. Il y a deux choſes icy, dont i'exprime l'vne dans la reſponſe ; & l'autre n'eſt qu'vne gentilleſſe, qui eſt alleguée ailleurs dans cét Ouurage.

Page 125. *Donnent*, liſez *donne.*

Page 126. *Que l'eau eſt veritablement excellente, &c.* I'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'auoir point beſoin de le repeter.

Page 127. *Tu tiendras la place d'vn de mes amis.* Le reſte ſera touché ailleurs ; c'eſt aſſez de cela icy.

Iuſqu'au ſouper. I'ay mis la choſe à noſtre air ; car de dire *iuſqu'au bain*, cela euſt eſté obſcur.

En attendant que l'heure ſonnaſt. Il eſt indifferent qu'on en

faſſe vn horloge au Soleil, ou à reſſorts, pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'eſtoit vne horloge ſolaire, neantmoins i'ay mieux aimé l'exprimer à noſtre façon, vſant touſiours dans toute cette traduction de la liberté de me diſpenſer des circonſtances qui ne ſont pas abſolument neceſſaires.

Le Medecin du logis. Ie l'ay trouué mieux, que d'en faire vn Medecin eſtranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maiſtre.

Auec des treſſes d'or. C'eſt aſſez de cela pour le ſuiet. Page 130.

D'vn plat de tripes. Ie mets la choſe à noſtre air.

Vne eſcuëlle de terre. Cela eſt plus aiſé à emporter qu'vn pot.

S'eſtant enrichi depuis peu. Le reſte n'eſt pas de ce ſuiet, & ce qui ſuit, eſt deſia touché dans ſon ſonge.

Qui me prirent pour vn Dieu. Il n'eſt pas honneſte de luy faire dire qu'il n'eſt qu'vn Charlatan; outre que moins qu'on peut iniurier ces grands hommes-là, eſt touſiours le meilleur. Page 133.

Des ſouris ou des mouches. Le Grec adiouſte, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'eſt pas ordinairement dans les ſtatuës. Page 139.

Ie ne vola pas les plus. Le Grec le dit d'vne autre façon; mais ie l'ay trouué mieux de celle-cy. Page 143.

Voila la porte d'Eucrate. I'ay reüny en vn, ce qu'il dit d'Eucrate & de l'vſurier Gniſon, afin que cela ne fuſt pas ſi long ni ſi ennuyeux. Page 144.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres choſes; mais cecy conuient mieux à vn auare & à vn vſurier; car le Corbeau cache & deſrobe tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'vn Galant. Ie mets cela, au lieu d'vne faleté qui eſt dans l'Auteur.

Courut. Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy m'a ſemblé mieux. Page 146.

Mais n'es-tu point, &c. Ie retranche les paroles inutiles.

Vn chaſſeur, &c. Ie mets en trois mots, ce que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de neceſſaire au ſuiet, & il eſt mieux icy que plus bas. Page 147.

Ie conſideray le Ciel & les Aſtres. I'ay reietté à la fin vne periode qui eſt icy.

S'il a eu vn commencement. Il ſera parlé de ſa fin en ſuitte. Page 148.

La diſtance qu'il y a d'vne eſtoile à l'autre. Il y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le meſme effet; & ces mots ſont trop ſouuent repetez.

Vn triangle. Il faut, *des triangles.* Page 149.

Mais ie m'eſtonne que faiſant vn Dieu Auteur du Monde, &c. Cela ſemble auoir quelque apparence, & n'eſt qu'vne fauſſe

couleur ; car le monde eſt vn amas de pluſieurs, eſtres & non pas vn eſtre ſeul ; mais vn tout, compoſé de pieces differentes, les vnes corruptibles & les autres incorruptibles ; & partant, ce ne peut eſtre le premier principe. C'eſt pourquoy on en cherche vn autre ; & celuy-là n'en a point de beſoin, car cela iroit à l'infiny ; & il faut s'arreſter quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choſes ſont plus haut dans l'Auteur.

Page 150. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets qu'on oſte du trauail pour leur vieilleſſe* ; mais mon exemple m'a ſemblé plus propre.

Par l'inuention que i'ay dite. Ie l'ay expliqué plus haut, autant qu'il eſtoit neceſſaire.

Page 152. *Qu'en remüant l'aile de l'Aigle.* I'abrege ce qui eſt trop long.

Dequoy il me remercia, &c. Cecy eſt plus haut dans l'Auteur ; mais il vient mieux en cét endroit.

Page 154. *Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié* ; mais il vaut mieux mettre vn grain, à cauſe qu'il y a en ſuite, vn morceau de coſſe de féve.

Leur compagnon qui eſt mort. I'ay adiouſté cela, qui vient bien à vne republique, & qui eſt vray ; car elles nettoyent leur trou, quand il y a quelque ſaleté.

Page 155. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'eſt vn fer chaud.

Pour ne les point voir. Le Grec dit, *Pour cacher leur debauche* : mais il eſt plus honneſte autrement.

Page 158. *L'autre la ſanté.* Il y a au Grec, *de faire venir ſes oignons & ſes aulx* ; mais c'eſt aſſez de ce qu'il a parlé du Iardinier ; & *la ſanté* y vient fort bien.

De ſon frere. Il y a au Grec, *de ſon pere*, mais ie ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a au Grec, *le Foulon* ; mais l'autre y vient mieux, à cauſe de l'oppoſition qu'il fait auec le Iardinier ; & i'ay mis le Iardinier pour le Laboureur, parce que le Iardinier a preſque touſiours beſoin de pluye, & le Laboureur non, *ſemper ſitientibus hortis.*

Page 159. *Dix mille muids.* Il y a au Grec, *mille boiſſeaux* ; mais cela n'eſt pas ſi bien.

Venus les eſpices. Il y a au Grec, *le myrte* ; mais comme elle eſt Deeſſe de l'Arabie, cela y vient mieux.

Le Cordace. C'eſt vne dance de Satyres.

Page 160. *Car ſi l'on demandoit.* I'ay tranſpoſé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui eſt dans l'Auteur ; mais ſeulement ce qui eſtoit plus propre au ſuiet.

Qui

Qui nous ſoit vtile & glorieuſe ; Ou bien, *vtile aux hommes, & glorieuſe aux Dieux* ; mais comme il ne s'agit icy que de l'intereſt des Dieux, il n'eſt pas neceſſaire de parler des autres. Page 161.

Que veulent dire les Philoſophes. En conſiderant Dieu comme vn homme, il auroit bien des affaires, à ſe meſler ainſi de tout : mais en le contemplant comme vne nature infinie, reſpanduë par toute la Nature, & qui la meut, cette obiection n'a point de force. Page 162.

Sans ſe repoſer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loiſir de ſe gratter l'oreille* : mais cela ſeroit bas parmy nous.

Qui ont l'haleine mauuaiſe. I'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du baſſin. Page 163.

Où l'on rendoit la Iuſtice. Ou bien, *Où le peuple s'aſſembloit.* Page 167. en marge.

Vne flûte à la main, & des cornes à la teſte. Cela ſuffit pour le deſigner.

Qui a adiouſté, &c. Ie fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption. Page 168.

Comme vn Trompette qui s'efforce de ſonner. Cét exemple eſt plus noble que celuy de la flûte ; outre qu'il nous eſt plus connu. Page 169.

Du reſte, &c. Le Grec adiouſte, *Que le peuple admire particulierement ceux qui n'ont point ſoin de leur vie* ; mais cela n'eſt pas proprement du ſuiet.

Tirer au ſort les Iuges. Le nombre ſera aſſez expliqué en ſuite. Page 170.

Pour cauſe d'iniures. Il y a icy quelque diſtinction au Grec, qui eſt de leur chicane ; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous. Page 172.

Il faut eſpargner la bourſe. Ou, *Tout beau, eſpargne.*

Trahir leur foy & leur conſcience. Il y a au Grec, *de crever à force de crier* ; mais cecy eſt plus ioly, & aſſez conforme à la verité, & à l'eſprit de l'Auteur. Page 173.

Elle ne connoiſt point de plus grand mal, que de trauailler. Il y a au Grec, *qu'elle ſe moque de la Iuſtice* ; mais ce que ie dis, vient mieux à la ſuite ; outre qu'il eſtoit permis à chacun, de prendre vn Aduocat, s'il vouloir. Page 177.

La moleſſe contre la vertu, &c. Ie retranche quelques conteſtations inutiles : & i'adiouſte que cette affaire a deſia eſté iugée en celle de Polemon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de rapport. Page 180.

La vertu a encore beaucoup de choſes à dire. Ie l'ay mis ainſi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui viuoit tres-ſobrement, auec celle d'Ariſtipe.

Page 181. *Qu'on apelle, &c.* Le reſte eſt deſia dit.

Page 182. *Qui eſt vn coquin.* Le reſte eſt plus bas chez l'Auteur.

Page 185. *Au lieu de Platon & d'Eſquinés.* I'ay mis ces mots, pour faire voir la raiſon pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reſte l'ortographe qui eſt icy au mot d'*Eſquinés*, eſt pour euiter le defaut de la prononciation; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*; *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'eſt autre choſe d'eſcrire vn mot en François, & de l'eſcrire en ſa Langue. Il faut prononcer les mots eſtrangers, comme font ceux du païs: mais pour cela, il ne les faut pas eſcrire comme eux. Et les Eſpagnols en font autant, eſcriuant *Xatillon* & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue, comme nous faiſons en la noſtre. D'ailleurs, cette ortographe eſt deſia en vſage à la fin des mots; car on eſcrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour euiter la mauuaiſe prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'eſt donc pas neceſſaire de garder l'ancienne ortographe, qu'aux mots où l'vſage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoiſe; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

Page 186. *Qui faiſoit horreur par ſes frequentes decoupures.* On voit par là, que ie ſuy le deſſein de mon Auteur, quand ie reünis en vn, pluſieurs petites interrogations & reſponſes; & que ç'a eſté ſon intention, quoy qu'il ne l'ait pas obſerué par tout.

Page 188. *Pourquoy, puiſque ie t'appelle par ton nom?* Il y a au Grec, *Pourquoy, puiſque tu t'y appelles toy meſme?* mais ce que ie dis, donne lieu à la reſponſe, qui eſt aſſez viue.

Page 189. *De Philoſophe.* Il y a au Grec, *de Phidias*; mais il n'y vient pas ſi bien.

Où l'on rangeroit cét Art. I'orne la choſe, en l'exprimant, ſans m'attacher aux paroles de l'Auteur.

Page 191. *Ce n'eſt donc pas vne faculté naturelle, &c.* I'ay mis ces choſes tout de ſuite, pour en faire mieux voir le raiſonnement; & ie les ay agençées à ma façon.

Page 192. *L'art de viure aux deſpens d'autruy, &c.* Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à vn Cuiſinier ou à quelqu'autre, qu'à vn Paraſite. C'eſt pourquoy i'ay mis la définition comme elle deuoit eſtre, pluſtoſt que comme elle

eſtoit; & en vſe ainſi par tout, où les choſes ne ſont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand ie quitte la penſée de l'Auteur, que ie l'ignore.

Lors qu'il vinoit en Epicurien chez Calypſo. I'ay oſté ce qui n'eſtoit pas à noſtre vſage.

S'il eſt infiny. Ou, *S'il y en a vn ou pluſieurs;* mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles. Page 195.

Il y a mille choſes qui luy donnent de l'inquietude. Le reſte eſt expliqué plus bas.

S'en aller triſte au feſtin. Il vaut mieux le dire ainſi, que de dire, d'en reuenir; & cela ſe raporte mieux à la comparaiſon. Du reſte, i'ay tranſpoſé & augmenté diuerſes choſes dans la ſuite. Page 194.

Les gens de meſtier, &c. Il y a au Grec, *ceux qui veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Paraſite beaucoup.* Page 196.

Le cul ſur la ſelle. Il y a au Grec, *couché*, mais cela n'euſt point eu de grace parmy nous; parce que la couſtume de ſe coucher pour ſe mettre à table, n'eſt plus en vſage.

C'eſt vne maxime en Philoſophie. I'ay redreſſé & accourcy tout ce raiſonnement; car en l'eſtendant trop, il ne paroiſtroit pas bien iuſte. Page 197.

N'as-tu point d'autorité. Ie ſuy le raiſonnement, ſans m'attacher aux paroles. Page 198.

Ariſtoxene. Ie l'explique ainſi; parce que ſans cela, il ne reſpondroit pas à l'interrogation. Page 199.

Ie pourrois alleguer, &c. I'ay deſia dit, *qu'il n'y auoit point d'exemple de Paraſite, qui ſe fuſt fait Philoſophe.*

Comme pluſieurs d'entr'eux. I'ay adiouſté cela par reproche.

Le Paraſite d'Armodius. Ie retranche ce qui va au ſale. Page 204.

Auſſi font-ils les leurs, &c. Parce qu'ils les mangent. Page 205.

Ie t'ay deſia dit, &c. I'ay changé tout cecy; parce que ce qui eſt au Grec, n'auroit point de grace en François; & ce que i'ay mis, vaut pour le moins ce que i'ay oſté. Page 208.

Ie te diray maintenant. Ces choſes ſont expliquées dauantage dans la ſuite. Page 214.

Que des baſtimens, &c. Le raiſonnement vouloit qu'on donnaſt ce tour-là, à la penſée. Page 217.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que *l'Arithmetique;* mais on aprenoit auſſi aux ieunes gens la Geometrie. Page 218.

La voix de l'Huiſſier. Cela ſe raporte à la couſtume de l'Areopage.

Page 220. *Que ne feront-ils point, &c.* Ce qui eſt icy, ſera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois vne meſme choſe.

Page 221. *D'ailleurs, ces exercices.* L'Auteur s'eſtend icy hors de propos, & eſt obſcur dans vne comparaiſon, qui eſt vn grand defaut en ces matieres.

Page 228. *Ceux qui les conſolent.* Ie dis ailleurs, *qu'ils ne ſçauent où le mort eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort.* Ce qu'il dit plus bas de Pluton, eſt auſſi expliqué en ſuite.

Page 229. *Vn grand marais.* Ie parleray ailleurs de Caron.

Minos & Rhadamante. Il n'eſt point neceſſaire d'adiouſter, *fils de Iupiter.*

Page 231. *Maiſtre de ceremonie.* Cecy eſt plus bas chez l'Auteur. Du reſte, ie touche ailleurs les plaintes des femmes.

Page 233. *Moins ridicules.* Le raiſonnement veut cela, quoy que le Grec die le contraire.

Page 234. *Mais ce linge.* Ie touche plus haut, ce qui eſt icy.

Page 235. *Voila vne partie.* I'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de paſſer pour des gens ſans ſentiment & ſans affection pour leurs proches.

Page 236. *Mais pour en venir là.* I'ay changé icy mon Auteur : car ce qu'il dit des deux chemins, eſt expliqué en ſuite: outre que ce que i'ay mis, lie mieux le diſcours.

Page 237. *Percer.* Le raiſonnement veut qu'on l'explique ainſi : car s'il n'euſt eſté queſtion que de trauerſer ces montagnes, ſans faire vn chemin à trauers, auec beaucoup de trauail & de deſpenſe, il euſt eſté aiſé de l'eſprouuer.

Ie te veux deſcrire. La comparaiſon de Cebés ſe trouue en d'autres lieux de ce liure.

Page 240. *Vn homme de bonne mine.* Il n'eſt pas beſoin de mettre *pluſieurs*, parce qu'il n'en a mis qu'vn plus haut, & n'en veut qu'à vne perſonne.

Veſtu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en ſuite, en plus de paroles.

Tu regneras dans les aſſemblées. I'ay deſia dit qu'il triomphera ſur le char de l'Eloquence, pour faire alluſion à cela.

Paſſant la main ſur ton front. Ie le mets ainſi, pour marquer la façon dont on careſſe les ieunes gens: car il n'eſt pas neceſſaire de faire agencer deux fois ſes cheueux, à cét Orateur.

Page 241. *Pour deuenir donc.* I'adoucis ces choſes le plus delicatement que ie puis : car l'Auteur, à mon auis, fait dire des ſottiſes à cét homme, trop groſſierement.

Des frases à la mode. L'Auteur dit, *de vieux mots* : mais cela ne s'accorde pas auec vn Orateur parfumé, vestu à la mode, & galant comme celuy-cy.

Auec quelque ferment. Cela est plus bas chez l'Auteur. Page 241.

Perdre creance. I'ay adiousté cela, comme ie fais plusieurs autres choses dans ce Traité, qui y viennent bien, & seruent à l'agencement des matieres. Page 244.

Si vous vous apliquez. Ie retranche icy des saletez, qui ne seruent de rien au suiet.

Ie le pardonne aux villes. Il a desia dit plus haut, *passe pour les Poëtes.* C'est pourquoy ie ne le repete point : mais il faut adiouster ce qui a esté oublié, *Qui auroit oste les Fables de la Grece, ceux qui montrent les raretez dans les villes, mourroient de faim, parce que personne ne veut entendre la verité pour rien.* Du reste, i'oste plusieurs interruptions, pour estre plus court. Page 249.

Car le Philosophe, &c. Le Medecin sera touché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le mettre icy. Page 250.

Dans celle d'vne ieune biche. Ie n'insiste pas dauantage sur des fadaises. Page 251.

Guerir vn mal, de paroles. Ie change la couleur de l'Auteur, qui n'est pas bien iuste.

Les maladies. Il y a au Grec, *des bubons*, qui sont des apostumes ; mais il est plus beau, dit en general. Page 252.

Fit vn grand cerne. On a coustume de le mettre ainsi : outre qu'il resulte en quelque sorte du suiet, puis qu'il fait trois tours. Page 253.

Marcher sur les eaux. Ie ne m'estens pas en des particularitez trop affectées & fabuleuses. Page 254.

Pour de l'argent. Le Grec dit, *beaucoup* : mais cela est mis malicieusement, & pourroit bien estre vne raillerie contre les miracles des Chrestiens. Page 256.

D'vne Croix. Il y a au Grec, *des Croix* : mais il ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire vn anneau. C'est assez qu'il veüille designer par là, toutes sortes de Croix.

Et que ie me promenois. Ie diray plus bas, que ses gens estoient en vendange. Page 260.

De la ceinture en bas, elle estoit faite comme vn Dragon. Ou simplement, *Elle auoit les pieds de Dragon.*

S'il n'entend parler, &c. Cela insinuë assez, que les ames des autres peuuent reuenir. Page 264.

Il coiffoit vn baston. Ie parleray du pilon en suite. Page 267.

Page 270. *Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela eſt tranſporté icy, de plus bas.

Page 271. *C'eſt ainſi que Thales.* Ie ne parle point de l'auteur du cheual de Troye, qui n'eſt qu'vne fable.

Page 272. *Baſtiment.* Les lumieres ſeront aſſez touchées plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous les apartemens dont il parle en ſuite, ſont comme des pieces détachées, & non pas comme des chambres d'vn meſme corps de-logis; ce qui ſe iuſtifie par les anciennes peintures.

Page 273. *Que perſonne ne s'imagine.* Il a deſia dit, que ce qu'auoit fait cét Auteur n'eſtoit pas commun.

Page 274. *L'vtile, au delectable.* La choſe eſtant deſia aſſez expliquée, il la faloit reprendre en d'autres termes.

Cymbales. Ce mot n'eſt pas au Greç; mais il eſt exprimé plus bas.

Page 275. *Panthere.* Celuy cy n'y eſt pas non plus: mais il eſt de la Fable.

Vne fluſte, Ou, *chalumeau.* Mais on confond ſouuent ces deux choſes.

Page 277. *Car s'aprinoiſant.* Ie le mets poſitiuement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'aprinoiſent*: mais cela reuient à vn.

Page 278. *Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes.* I'ay adiouſté cela pour l'explication. Du reſte, quand on dit *plus vieux que Iapet*, on entend, à mon auis, qu'il eſt le plus ancien dont il eſt parlé dans l'hiſtoire: qui n'eſt pas le ſens que l'Auteur luy donne icy. Car aparemment, ce Iapet eſt le fils de Noé, parce que le P, l'F en Hebreu, ne ſont que la meſme choſe.

Page 280. *Ce Dieu.* Ie retranche icy quelque choſe, qui n'eſt pas à noſtre vſage.

Page 281. *Ils ſe prirent à rire.* La Fable de Phaëton eſt trop connuë, pour eſtre expliquée dauantage.

Page 283. *Comme les Cygales.* C'eſt aſſez de cét exemple; & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, ſont exprimez deuant ou apres.

Des oiſeaux. Ie ne dis pas *des chaume-ſouris*, parce que c'eſt vn oiſeau de mauuais augure; & par conſequent, qui vient mal à vne loüange.

Hankois. I'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas ſi bien.

Dur & luiſant comme de la corne. On peut ſe paſſer de mettre cela: car ie croy que *gros œil*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que ie ne croy pas que l'œil de la mouche ſoit dur.

Mouche canine. I'ay aiouſté cela de plus bas ; Le reſte de ce qui eſt icy, eſt reietté en ſuite. Page 284.

Lors qu'il parle de l'aſſiduité. Il n'y auoit que cela de la comparaiſon qu'on pûſt mettre delicatement. Le reſte ne luy eſt pas auantageux. Page 285.

On dit qu'elle a les deux ſexes. Cecy eſt tranſporté encore de plus bas.

Ie ne parleray point. Le reſte n'eſt pas aſſez conſiderable pour le mettre ; & on a deſia touché ſa valeur. Page 286.

D'vne mouche vn Elefant. Il eſtoit mieux de finir par là, que de rien aiouſter. C'eſt pourquoy i'ay reietté plus haut, ce qui eſtoit icy. Page 287.

A coups de fourche. I'ay mieux aimé mettre cela, que de dire, qu'elles le fouëtteroient de feüilles de mauues, ou de myrtes ; dont l'vn eſt ridicule, & l'autre trop delicat. Ie ne rends pas raiſon des autres changemens que i'ay faits, parce qu'ils ſont touchez en general dans l'Epiſtre, qui tient lieu de Preface. Page 288.

Les Libraires. Cét exemple ſuffit, ſans alleguer celuy des riches. Il faut remarquer que les comparaiſons & les exemples, qui ne ſeruent pas de preuues, mais ſeulement de beauté ou d'eſclairciſſement, ne doiuent point eſtre multipliez ; car cela fait perdre le fil du diſcours, & l'alonge inutilement. C'eſt vn des defauts de cét Auteur, qui abonde plus en comparaiſons qu'en raiſons : Ce qui ſeroit ſuportable, où il ne s'agit que de galanterie ; mais ſouuent où il deuroit payer de raiſon, il paye de fleurettes & de bagatelles.

Tu n'ayes Homere. Il n'eſt pas neceſſaire de dire *pluſieurs fois* : Ce que i'obſerue preſque par tout, de me renfermer ſeulement dans ce qui eſt du ſuiet, pour eſtre plus net & plus clair. Page 290.

Sous le faix de ſon bouclier. Ie ne parle point de ſes bottes ; Ou ſi vous voulez, de ſes grenieres, parce que le reſte ſuffit.

Vne autre Hiſtoire. Ie n'ay pas mis *Fable* ; car ce qu'il dit du fils de Pittacus, eſt hiſtorique. Page 292.

Elle aborda en l'Iſle de Leſbos. Cela dit aſſez, qu'elle paſſa de la riuiere dans la mer.

Peut-eſtre auſſi que tes liures te gâtent la cerueſle. Ie retranche des allegations Greques, qui ne ſeroient qu'embarraſſer le raiſonnement ; & ſont ſans grace en noſtre langue. Page 293.

Vn ſourd, &c. C'eſt bien honneſtement, de ces trois exemples. Page 294.

A l'Empereur. C'eſt ce qu'il entend par le Roy, car en- Page 295

core qu'il die vn Roy, il veut deſigner vn certain homme : ſans quoy le raiſonnement ne vaudroit rien.

Page 298. *Archiloque.* Il y a au Grec, *Antiloque* : mais on voit bien qu'il parle des Satyriques.

Aux paroles & aux actions. Le Grec dit, *Poëſie & harangue* : mais mon expreſſion eſt plus forte.

Page 299. *Qui eſt cauſe de bien des maux.* Ie dis auſſi-toſt, *dans les Eſtats & dans les Familles.*

Ie veux faire icy la deſcription. Le reſte eſt expliqué en ſuite.

Page 300. *Coniuré contre le Roy Ptolomée.* I'obmets les circonſtances qui ne ſeruent de rien icy.

Page 301. *A reconcilier les ennemis, pluſtoſt qu'à ſemer de la diuiſion parmy les amis.* Cela y vient mieux, que ce qui eſt au Grec. I'ay adiouſté ce qui ſuit, pour la meſme raiſon : & i'ay acourcy cét endroit, pour eſtre plus clair.

Il ne ſe contente pas d'accuſer à faux. L'Auteur ſe met en peine icy, de prouuer vne choſe toute commune.

Page 304. *On accuſa le Philoſophe, &c.* I'ay deſia dit que la paſſion du Prince, fourniſſoit ſouuent de matiere, &c.

Page 305. *De pouuoir faire vn Dieu, qui eſt encore plus que de l'eſtre.* Il y a au Grec, *que d'en eſtre fils* : mais il n'eſt pas ſi fort.

Qu'il euſt pitié de l'infirmité humaine. C'eſt vne couleur que i'adiouſte.

Voila les forces de la calomnie. I'ay deſia dit qu'à la Cour, il ſe preſente mille occaſions de mentir & de flater : ce qui m'empeſche de m'eſtendre dauantage là deſſus : outre que la pluſpart eſt aſſez rebatu dans ce Traité.

Page 306. *Il faut que tu meures, s'eſcrie Antia.* Mettez, *Quelques-vns nous accuſent du crime dont ils ſont coupables. Il faut, &c.*

Page 308. *Aux entrées des villes.* Cela y vient mieux, que *des maiſons.*

Page 309. *Le Poëte Achiloque.* Ce n'eſt pas icy le lieu de l'expliquer dauantage : c'eſt aſſez de dire qu'il eſtoit porté de ſon naturel à la Satyre : Le reſte romproit le fil du raiſonnement.

Page 310. *Pour vanger le public.* Il eſt mieux de le dire ainſi, que de dire que c'eſt par vne vangeance particuliere.

Page 311. *Il fit tant par l'vn de ſes amis.* Il n'eſt pas neceſſaire d'en dire dauantage.

Page 312. *Eſt-elle maſle ou femelle ?* I'exprime la choſe à noſtre façon : ſans quoy cela n'auroit point de grace.

Page 313. *En diuerſes parties du monde.* Elles ſeront touchées en ſuite : & la comparaiſon de ceux de Troye, ſe trouue ailleurs chez cét Auteur.

Comme

Comme l'on fait à Athenes. Ie le mets ainſi, parce qu'il a dit qu'il eſtoit particulier aux Atheniens. Page 314

Ie t'offre quelque honneſte preſent. Ie mets cela au lieu de ce qui eſt au Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage; & i'ajouſte les mots ſuiuans, pour l'explication.

Au ſens que ie l'ay pris. I'ajouſte cela, pour aller à tout. Page 315.

Les Anciens. Ie ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples qu'il allegue, n'y vont pas; & marquent ſeulement la legereté & l'extrauagance.

Comme vn Chaſtré, ou vn Singe. Il faut ajouſter *vn boiteux.*

Comme on vous ſurprit tous deux. Ie n'exprime pas des ſaletez, qui ne ſeront que trop marquées en ſuite. Page 317.

Il vaudroit mieux. Ce qui eſt icy, ſera touché plus bas. Page 318.

Lesbin. On ſe ſert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bardache.* Page 320.

Il y a cent autres choſes. I'en paſſe icy quelques-vnes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuuent pas s'expliquer en noſtre Langue. Page 321.

Si c'eſt pour la propreté. Ie l'ay mis ainſi, parce que ie ne voy pas à quoy cela peut ſeruir pour la ſanté; & ſi ie ne ſçay s'il n'entend point parler de la barbe ſimplement, à cauſe du peché dont il l'accuſe. Page 322.

Le chat qui dort. C'eſt vn prouerbe François, pour vn autre Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage.

Enygme. Quoy que dans le Grec cela ſe rapporte aux mots que i'ay obmis, cela ſe peut fort bien entendre de ce qu'il a deſia dit.

Fut ſi tranſporté. Ie ne dis pas, *que quand il euſt ſceu qu'il en euſt deu tomber malade, il n'euſt pas laiſſé de ſe baigner*; car cela n'eſt pas de l'Hiſtoire, & eſt ridicule. Page 323.

Palais ſi beau. Ses beautez ſeront exprimées en ſuite.

Si l'Eco. Il n'eſt pas neceſſaire de dire ce que c'eſt. Page 324.

Entretenir Phedre. C'eſt aſſez de cela, pour le ſujet; le reſte ne ſeruiroit qu'à l'embroüiller.

Diſcours d'amour. Ie ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'eſt pas neceſſaire; & que ie veux éloigner les choſes du ſale.

Comme celuy du Roy de Perſe. Il n'eſt pas beſoin d'en dire dauantage. Page 325.

Toutes les proportions & les regles de l'Art y ſont gardées. I'ay ajouſté cela; car l'Auteur n'en dit pas aſſez.

Les ornemens. Ie diray les plafons en ſuite ; Cecy eſt beau, dit en general.

Page 326 *Surmonté par la grandeur de la matiere.* Le raiſonnement eſt plus beau de la ſorte, qu'autrement.

Page 327 *Les multiplie.* Il n'en faut pas dire dauantage, pour vne comparaiſon.

Dont la beauté m'enchante & me rauit. I'ay deſia dit ; qu'elle pique, & qu'elle prouoque, &c.

Mais ne me trompe-je point. L'Auteur fait icy vne harangue ſous le nom d'vn autre, qui eſt vn eſtrange caprice, & qui plus eſt ſans neceſſité ; car ie dis la choſe ſans tant de façon ; & pour le moins auſſi bien.

Page 329. *Herodote dit.* L'Auteur fait encore icy vne fiction ridicule, pour vne choſe que l'on peut dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine d'eſtre ornée.

Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. I'ay ajouſté cela, parce que cela fait la beauté.

Qui enleue Andromede. Ie ne dis pas qu'il l'eſpouſera, parce que cela n'eſt pas du tableau.

Page 331. *Comme hors d'œuure.* Le raiſonnement vouloit qu'on le miſt de la ſorte ; car le tableau en eſt plus bas.

Aux chiens. Le Grec le dit au ſingulier ; mais il eſt mieux à noſtre air, au plurier.

Page 332. *Auec leſquels il labourе le riuage.* I'ay embelly la Fable, de ce que l'Auteur auoit oublié.

Page 333. *Ne ſçachant à qui l'adreſſer pour l'heure* ; Ou bien, *ne ſçachant ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient parler ſous le nom de ceux qui auoient long-temps veſcu* ; mais ie n'y voy pas grand ſens.

Page 334. *Qui eſt le plus ancien Eſcriuain qui nous reſte de l'antiquité.* I'ay ajouſté ces mots ; car il eſt aſſez eſtrange de commencer vne authorité, par vn Poëte.

De Perſe. Ie comprens ſous ce mot, tous les peuples qui eſtoient contenus ſous cét Empire.

Page 335. *Venons maintenant aux particuliers.* Il a deſia dit pourquoy les autres ont tant veſcu.

Conuenable à la Nature. Ie l'ay mis de la ſorte, parce que c'eſt la regle qu'on doit ſuiure en ces matieres ; & il y peut auoir de l'excés en l'abſtinence, comme en la débauche.

Heureuſe & longue vie. I'obmets ce qui n'eſt pas du ſuiet ; & ie ne repete point ce qu'il a deſia touché, *Que cela luy pourra don-*

ner, auec l'eſperance d'vne longue vie, &c.

D'vn autre Roy de Macedoine, Ou bien *du meſme.* Page 336.

Ptolomée fils de Magus. I'ay reſtably cét endroit par l'hiſtoire. Du reſte, il y a au Grec 84.

Comme il eſt graué ſur les Colonnes, &c. Ou ſimplement, *comme dit l'Hiſtoire de Perſe & d'Aſſyrie.* Page 337

Oneſicrite. Ie n'ajouſte point *l'Hiſtorien d'Alexandre*; car il eſt aſſez connu.

Vn faux ordre. Ou bien, *par ſon ordre*; *mais dont il ne ſe ſouuenoit plus*: Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liſte que de ceux qui auoient long-temps veſcu, ſains de corps & d'eſprit.

Quatre-vingts & dix. I'ay ajouſté le reſte, tiré de Valere Maxime, parce que cela faiſoit au ſujet. Page 338.

Cent quatre ans. Ie n'ajouſte point, *ſain de corps & d'eſprit*, parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là. Page 340

Pour auoir veu. Ie retranche quelque choſe, qui n'eſt pas neceſſaire en cét endroit. Page 341.

Encore qu'ils ſçachent, &c. Ie le dis en general, pour ne point deſcendre trop dans le particulier d'Vlyſſe, parce qu'il n'eſt pas aſſez connu de ce temps-cy. Page 346

Monter la fumée, &c. Le Grec dit, *que la fumée de leur patrie leur ſemble plus claire & plus éclatante que le feu d'ailleurs*; mais cela n'auroit point de grace à preſent.

Les peuples voiſins receüillent ces œufs. Les Vers ne diſent preſque que la meſme choſe; c'eſt pourquoy ie les paſſe. Page 349

Pour piquer ceux qui en approchent. Ie ne repete pas ce que i'ay deſia exprimé. Page 350

Ie n'allegue point d'exemple à vne choſe trop claire, & i'agence les comparaiſons à ma façon. Page 353.

Vn amoureux oublieroit pluſtoſt le logis de ſa maiſtreſſe. Le Grec dit, *qu'vne charogne ne ſeroit pas ſi toſt découuerte par des Vautours*; mais cette comparaiſon eſt trop ſale. Page 354.

S'eſt eſgaré dans la foule. Il n'eſt pas neceſſaire d'en dire icy dauantage; outre que le reſte ſera touché en ſuite. Page 355.

D'autres beautez. I'altere la penſée, pour tirer la choſe du ſale.

En ieuneſſe. Il ſeroit eſtrange de dire *en vieilleſſe.* Et le Grec peut ſouffrir l'vn & l'autre; mais il n'y a gueres d'apparence que les vieillards retrouſſaſſent leurs chapeaux auec vn crochet d'or. Du reſte, il y a au Grec, *Cygale*, pour *crochet*; mais c'eſt

que le crochet eſtoit fait en Cygale ; & cela euſt fait icy quelque obſcurité.

Page 356. *En empoignant les deux bouts.* Ou quelques éminences qui eſtoient à l'antenne.

Il ſçait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, *qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche* ; mais i'euite toutes les penſées ſales, le plus que ie puis.

Oiſeau. Il y a au Grec, *Oyſon* ; mais cela ſeroit ridicule.

Page 357. *Chauue & crépu.* Cela n'eſt pas extraordinaire ; car on peut eſtre chauue, ſans auoir perdu tous ſes cheueux ; & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teſte.

Vous ſçauez ce qui luy eſt arriué en chemin. Il n'en faut pas dire là dauantage.

Vent d'aual. Ie ne dis pas *zéphire*, parce qu'il ſignifie en noſtre langue, vn doux vent.

Page 358. *Ils eſtoient abordez en ce port.* Il faut ajouſter, 70. *iours apres leur départ.*

Page 360 *Comme à des Pirates.* Ie n'exprime dans ces gentilleſſes, que les choſes qui m'agréent, & qui peuuent receuoir les graces de mon païs, & les miennes.

Page 361. *Quelques ſalines d'Egypte, & des parfums de Canope.* Ie n'ajouſte pas *vne Ibis* ; car cela ſeroit ſans grace.

Page 362 *Mais qui commencera.* Pour éuiter les trop frequentes découpures que Lucien condamne luy-meſme, ie fais dire cela tout de ſuite à Lycinus.

Grains d'or. Cela eſt mieux, que de dire *des pieces d'or.*

Page 363. *Sous le Mercure de noſtre ſale.* I'ay mieux aimé le mettre ainſi, que de dire *ſous vn porche, ou dans vne cour.*

Veritablement, &c. Ie fais dire cela à Lycinus, afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'oppoſe touſiours à ſa felicité.

Page 364 *Ou ce qui borde la mer.* Les terres du riuage de la mer, ne valent rien ordinairement ; c'eſt pourquoy i'ay pris pluſtoſt ce ſens, que celuy de l'Interprete Latin.

Page 365. *Miniſtre de l'Empereur.* I'ay mis cela, au lieu des noms Grecs, qui ne diſent rien ; mais ie n'ay point particulariſé les lieux d'où venoient les friandiſes ; parce que cela ne feroit plus d'effet.

en marge. *Le guet du Bourgeois.* Liſez, *le Grec dit, Bourgeois.*

Mais non. I'ay ajouſté cela, à cauſe qu'il a changé ſon ſouhait. Page 366

Monté par degrez à l'Empire. Cela eſt bien mieux de la ſorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & ſouhaiter d'eſtre voleur, qui eſt vne belle ambition. Page 367

Ie n'ay iamais eſté à cheual. Il euſt eſté mieux à noſtre air, de dire, *Ie ſuis fort mauuais Eſcuyer*; mais peut-eſtre qu'il eſt vray que Lucien n'auoit iamais eſté à cheual (car c'eſt touſiours luy qu'il entend par Lycinus;) & il y a des Pantalons de Veniſe, qui n'y ont peut-eſtre iamais eſté. On montre vn cheual en cette ville là, comme on fait vn ours en France. Page 368

Mais dites-moy. I'ajouſte cela, qui fait la beauté.

Leuez la main. Il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter, *que tout le monde y conſent*; car ce qui ſuit le fait aſſez entendre. Page 369.

D'autre témoin que Xenophon. I'ay adjouſté cela, pluſtoſt que de dire, *quand ils veulent auoir quelqu'vn auprés d'eux*; car c'eſt ignorer que celuy qui eſt au milieu, eſt bien éloigné de la pointe de l'aile droite & de l'aile gauche, où ſe mettent les Chefs qui les commandent.

Auance-toy, Adimante. Ie fais marcher la Caualerie la premiere, parce que cela ſe fait touſiours dans les plaines. Page 370

S'eſt retiré à Ctéſiphonte. Ie l'ay mis de la ſorte, à cauſe que l'autre fait marcher ſes forces vers Ctéſiphonte: ce qui n'auroit point de couleur autrement, parce que les ennemis eſtoient ailleurs.

Auprés de cette Colonne. Il y a au Grec, *ſur cette Colonne*; mais ie ne traduis pas de mot à mot; & i'aime mieux le faire repoſer ſous des Oliuiers, durant la chaleur du iour. Page 371.

Mais premierement la ſanté. I'obmets ces bagues, qui ſont tirées d'anciennes Fables, qui ſeroient maintenant ridicules; & ie n'exprime icy que les particularitez neceſſaires. Page 374

D'Alexandre. I'ay pris ſon exemple, pluſtoſt que d'vn autre, parce qu'il l'a voulu imiter dans vn de ſes ſouhaits. page 376.

Quelques-vns mettent icy vne Tragedie en Vers; mais outre que ie ne traduits pas les Vers de l'Auteur, il eſt mieux de la rejetter auec ſes autres Poëſies à la fin. page 377.

Iſante. Ie change les noms Grecs qui n'ont point de grace parmy nous; parce que ſi l'Auteur euſt écrit en François, il en euſt pris d'autres; outre que cela eſt indifferent. Mais ie n'en prens point que de Grecs, & ſouuent de ceux dont l'Auteur s'eſt ſeruy en vn autre endroit.

Page 378 *Ioües pendantes.* I'ajouſte cela, pour remplir le ſujet.

Page 379. *Hieron.* Liſez *Philon.*

Qui eſt vne choſe fort auantageuſe à vne Courtiſane. Ie n'ay pas voulu dire, qu'elle ſeroit obligée de nourrir ſon enfant; parce qu'elles ne l'eſtoient pas en Grece; & que ce qu'elle veut dire par là, eſt expliqué dans la periode ſuiuante.

Ses yeux éteints. Le mot de *bleus* ne diroit pas aſſez en cét endroit.

Page 380. *A commander, &c.* Ce n'eſtoit que comme des Colonels, quoy qu'ils s'appellaſſent Generaux; car il y en auoit pluſieurs.

La porte couronnée. Le Grec marque que c'eſtoient des Porches, où il y auoit pluſieurs portes, comme la ſuite le fait voir.

Page 381. *Beaucoup plus ieune que toy.* I'ay ajouſté cela, parce que cela fait au raiſonnement.

Page 382. *Par le col.* Le Grec dit, *par l'oreille*: mais cela eſt trop eſtrange à nos mœurs, pour eſtre mis ainſi; car ce n'eſt pas icy vne hiſtoire, mais vne galanterie. I'exprime ces couſtumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.

Page 384. *Charmide.* Ie change les noms, pour les raiſons que i'ay alleguées cy-deſſus.

Page 385. *Cleonarium.* Il eſt plus beau que *Clonarium.*

Page 386 *Toute nuë.* Cela n'eſt pas au Grec, mais le raiſonnement le veut ainſi.

Page 387 *Alors, &c.* Ie n'ajouſte point, qu'elle a quelque choſe qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. I'ay adoucy encore d'autres endroits qui eſtoient ſales.

Page 389. *Elle n'entretenoit, &c.* Ce que l'Auteur dit icy, eſt deſia exprimé.

Page 390. *Nous ſommes trop heureux.* Cela dit aſſez, ſans ajouſter des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace à preſent.

Il ne te donne pas ſeulement des parfums. Ie ne dis que cela; car d'ajouſter *des habits & des ſouliers*, cela ſeroit bas, & ne diroit pas aſſez: Car il n'y a gueres de Galant qui ne donne des parfums à ſa Maiſtreſſe, mais non pas des ſouliers. C'eſt pour la meſme raiſon, que ie n'ajouſte pas en ſuite *ſon Ecot*, parce que c'eſt trop peu de choſe qu'vn écot, pour vendre des bagues & des braſſelets, pour le payer.

Page 392. *Tu te piques de chaſteté.* Le Grec dit *fidelité*; mais il eſt plus ioly comme ie le dis, parce qu'il eſt plus éloigné de l'humeur d'vne Courtiſane.

Noſtre voiſin. I'aime mieux le mettre ainſi, qu'vn mot qui ne dit rien.

Plus morte que viue. C'eſt trop de dire, qu'elle s'arrachoit les cheueux, & qu'elle ſe frappoit l'eſtomac ; cela ſeroit bon, s'il eſtoit bleſſé. Page 396

Vn ruby taillé à facettes. Il y a au Grec, *Vne pierre de trois couleurs, où le rouge éclate, taillée en triangles* ; mais l'vn n'auroit point de grace, & l'autre approche de mon expreſſion, ſi ce n'eſt la meſme choſe.

Parmenon, &c. Il eſt plus vif ainſi, que de faire dire cela *à Parmenon.* Page 389

Dix iours. Il n'y a que *trois* au Grec ; mais c'eſt trop peu, pour ſe plaindre tant, & pour faire dire à vne voiſine, qu'on ne le voit plus. Page 399

Lis-le toy-meſme. Ie ne dis pas ; *car tu ſçais lire,* parce que cela a quelque choſe d'infame ; & i'aiouſte, *N'y a-t-il rien de ſecret ?* parce qu'on a couſtume de dire cela, en ces rencontres. Page 400

Billet de Clinias. I'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit : Du reſte, ie fais lire la lettre ſans interruption, parce que cela a plus de grace.

Que la fin laiſſe quelque eſperance. Ie ne dis pas, que le reſte eſt Scytique, parce que cela ne paroiſt point. Il eſt vray que i'ay embelly quelques endroits ; mais c'eſt que la lettre eſtoit trop plate, & Lucien faiſoit mal des Billets d'amour, comme il ſe voit encore en celuy d'Vlyſſe à Calypſo.

Réuer. Cela y vient mieux, que *pleurer.* Page 401.

Grand'mere. Il y vient mieux auſſi que *grandpere.* Page 403.

Comme vn Adonis. Il n'y auroit point de grace parmy nous, à dire *Phaon* : Il faut auoir égard à la diuerſité du temps & des Langues. Page 404

Deux de nos plus grandes ennemies. Le Grec ne dit qu'vne ; mais c'eſt que l'autre eſtoit vne Muſicienne, qui n'eſtoit là que pour chanter. Toutefois, comme il met trois Galans à la débauche, i'ay trouué à propos de mettre trois Courtiſanes. Page 405

Entre les bras d'vn ieune garçon. Ie toucheray en ſuite les autres particularitez neceſſaires. Page 407

Vn iour. Le Grec dit *ſix* ; mais cela n'eſt pas important au ſujet, & il eſt mieux, de faire arriuer la choſe dés le lendemain.

Superbe cheual. L'Epithéte *de blanc,* n'eſt pas ſi fort. Page 408

Ie me preſentay deuant luy, &c. Le reſte n'a point beſoin maintenant d'eſtre exprimé. Page 409

Rompit ſa lance ſur mon écu. Ie l'ay mis le plus pathétiquement que i'ay pû, parce que c'eſt vne rodomontade.

Toute ſanglante. Ie ne dis pas *au bout de ma lance*, parce que cela ſeroit vn mauuais ſon.

Page 410. *Danaïdes.* C'eſt aſſez de cét exemple : Il ne faut point ſe piquer d'érudition dans les galanteries.

Lydé. Il y a au Grec, *Gramme* ; mais il n'eſt pas ſi agreable en noſtre Langue.

Page 411. *Ce marchand de Bithynie.* C'eſt aſſez de cela en cét endroit.

Premierement. I'oſte l'interruption, pour eſtre plus court.

Page 412. *Matelot.* I'aime mieux mettre ainſi, que forçat : *Et Pilote*, qu'eſpalier de Galere, ou quelqu'autre mot ſemblable, parce que ce ne ſont pas choſes hiſtoriques ; & partant, il faut éuiter ce qui eſt trop bas.

Sicyone. C'eſt vne faute de copiſte, pour *Samos.*

Ie t'ay rapporté. Ie n'ajouſte pas *les ſalines*, *&c.* parce qu'il n'y a que trop de choſe icy, pour vingt-cinq ſols.

Tes figues. I'ay mis cela, au lieu du mot Grec, que ie n'ay pas exprimé plus haut.

La jupe. Le mot Grec ſignifie pluſtoſt ce que nous appellons *hongreline* ; mais comme cela eſt indifferent, ie prens le plus beau mot pour m'exprimer.

Page 413. *Il m'a donné.* Ie n'ajouſte point, *qu'il a donné deux mines* ; car c'eſt aſſez de cela.

D'auoir de ſa race. Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy reſſemblent* : mais cette penſée eſt deſia ailleurs.

Page 415. *S'en eſt allé en fumée.* Il ſera marqué en ſuite pluſieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'eſtoit pas neceſſaire de le mettre icy. Du reſte, le Grec dit *en charbon* : mais mon expreſſion eſt plus belle de la ſorte. Les autres particularitez ſeront touchées en vn autre endroit.

Page 416 *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8. mais la menterie ſeroit inſupportable : Toutefois, ie n'ay pas laiſſé de garder le nombre des talens, qui eſt exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en noſtre langue.

Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Vniuers. Ie mets la choſe d'vne autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui eſt vne liberté dont ie rens raiſon dans la Preface.

Page 417 *Brûler publiquement.* La ſuite expliquera le temps, qui n'eſt pas neceſſaire icy.

La Raiſon

La Raiſon. Le Philoſophe eſt pluſtoſt l'Ouurage de la Raiſon, que de la Nature.

Sept cens cinquante liures. L'Interprete Latin a pris icy des dragmes pour des ſeſterces, qui ne ſont gueres que la quatrieſme partie d'vne dragme.

Qu'ils adorent. Cela marque aſſez *grand homme*, qui eſt dit par raillerie.

Il y vint des Deputez. Le Grec dit qu'ils l'appelloient *le nouueau Socrate*; mais premierement cela eſt icy hors d'œuure, & puis c'eſt trop peu de choſe, pour faire vne interruption, particulierement apres auoir dit, qu'ils le prenoient pour vn Dieu, qui eſt beaucoup plus; outre que les premiers Chreſtiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont appellé *Scurra Atticus.*

Croyent que tout eſt commun. Cela ſe rapporte, à mon auis, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous coſtez, pour monſtrer que les Chreſtiens s'aidoient l'vn l'autre de ce qu'ils auoient, &c. Page 420

Dont on accuſe Diogene. C'eſt le peché d'Onam, dont parle la ſainte Eſcriture. Page 422.

Car ils ne ſe iettent pas dans le feu. Le Grec ajouſte, *auec eſperance peut-eſtre qu'on les en tirera*: mais cela n'eſt pas vray-ſemblable, outre qu'il le détruit luy-meſme, en diſant, que la foſſe eſtoit profonde. Page 425.

Du mal des dents. I'ay ajouſté cela par raillerie. Page 426

Sans témoigner la moindre apprehenſion. I'ay dit plus haut, *ſans changer de poſture & de contenance.* Page 437

Sans en dire le ſujet. Liſez, *ſans dire le ſujet qui t'ameine icy.* Page 438

Ils ſe ſont contentez de prendre l'habit & la mine de Philoſophes. Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en ſuite. Page 439

S'éleue en petites colines. Il y a au Grec, *trois.* Page 443.

Poſſidoniens. Ie n'ay pas gardé les termes Grecs, parce qu'ils n'euſſent point fait d'effet dans vne Langue où ils ſont inconnus.

Nous les allons crier deuant vous. Le Grec dit, *ſi vous voulez nous les crierons enſemble*; mais cela n'eſt pas neceſſaire. Page 444

Ie le reconnoiſtray bien. C'eſt aſſez de remarquer celuy-là, car c'eſt de celuy là dont il s'agit.

Ceux dont ie parle, demeurent proche d'icy Ie les mets tous en general, parce qu'ils ſont enſemble, & qu'on les cherche tous trois. Page 445

Page 447 *Blanchiſſeur*, Ou *laueur de draps.*

Page 448 *Lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir.* I'ay tranſporté cecy de plus bas, le reſte ſera expliqué en ſuite.

Quand on ioüe. Ie marqueray en ſuite, que c'eſt aux dez, qui n'eſtoient pas faits à noſtre façon ; mais eſpece de Toton.

Dancer, ou chanter tous nuds. Il y a des choſes rejettées icy de plus haut.

Page 450 *Ie ne boy ni ne ioüe.* Cela m'a ſemblé comme neceſſaire au raiſonnement.

Page 453. *Acteon*, Ou *Panthée.* C'eſt bien aſſez de cela, ſans ajouſter encore *Orphée.*

Page 455 *Le Legiſlateur de Saturne.* C'eſt comme l'interpretation du mot de *Cronoſolon.*

Page 457 *Loix des Saturnales.* I'ay mis pluſieurs choſes icy, en vn autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.

Page 459 *Vne donzaine,* Il y a au Grec, *deux cens cinquante,* mais c'eſt aſſez de cela.

Page 463 *Tandis que quelques-vns ſe gorgent de biens, ſans rien faire.* I'abrege icy pluſieurs choſes, qui ſont aſſez ſouuent retouchées dans les autres Dialogues, & meſme dans ceux-cy.

Page 465 *Encore n'eſt-ce que l'eſpace d'vne ſemaine.* Le reſte eſt deſia expliqué.

Pag. 466 *Qui vaut mieux que tous les ragouſts du monde.* Il faut toûjours ie ſouuenir de ce que i'ay dit d'abord, que i'éuite de deſcendre dans le particulier, parce qu'il ne ſe rapporte pas à celuy de ce temps cy : Si bien que cela paroiſt ſans grace, & cela eſt cauſe auſſi que i'ajouſte d'autres choſes de ma façon, comme par forme de ſuplément.

Page 470 *Prenez, &c.* Ie ne repete pas les extrauagances, qui ſont deſia exprimées.

On ne les ſçauroit iamais contenter. Ie touche plus bas, les iniures & les reprochnes.

Page 473 *Leurs admirables entretiens.* I'entens par là, les choſes dont ils s'entretiennent ordinairement.

Page 474 *L'eſpée ou le poignard.* Le Grec ne dit pas *le poignard*, mais cela y fait grace, car la perfection eſt à bien attaquer, & à bien deffendre.

Pour ne point parler des autres. Ces autres-là eſtoient ſur vn autre coſté de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne ſe mettoit que ſur trois coſtez, & on en laiſſoit vn pour ſeruir. L'Auteur dit, qu'ils eſtoient vis à vis de la por-

te, mais cela ne fait rien au ſujet, & pour ne point embaraſſer ſon lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez neceſſaires.

Paiſtre deçà & delà. Ie luy fais dire cela, parce qu'il eſt plus galant de la ſorte, que d'en faire vne ſimple conſideration des conuiez, & i'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy. Page 477

Les ſantez couroient à la ronde. Ie parle François, ſans m'enquerir ſi les Anciens buuoient à la ſanté ou non ; car cela ſignifie icy ſeulement boire à quelqu'vn.

Hercule noſtre Patron. Il y a au Grec, *Archégétés*, comme qui diroit, *qui conduit la Ceremonie* ; mais cela ne pouuoit pas s'expliquer aſſez bien icy, & Hercule eſtoit comme le Patron des Cyniques, ainſi qu'il eſt marqué auſſi-toſt au Grec. Page 478

Si elle ne me fait raiſon. Le Grec dit ſimplement, *ſi elle ne prend le verre de ma main* ; & quelques-vns croyent que celuy à qui l'on portoit vne ſanté, buuoit le premier.

Vne grande tarte. Cela eſt vn peu eſtrange, au commencement du repas, ou au milieu ; mais c'eſtoit peut-eſtre ce qu'on appelle *des tourtes.* Page 479

La teſte raſe. Le Grec marque, *qu'il auoit quelques poils de reſte* ; mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay declaré dans la Preface.

Son petit chien. C'eſt vne allufion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *ſon petit chien de Malthe* ; mais cela n'auroit point de grace en noſtre Langue. C'eſt comme ſi nous diſions *ſon petit bichon.* Page 480

Il ne lutoit. C'eſtoit au Pancrate, qui eſtoit vne eſpece de lute à coups de piez & de poin.

Enfonçant la porte. Faute de changer vne lettre au Grec, les Interpretes font icy vne extrauagance.

Ie receurois. Liſez, *ie reçois.* Page 482

Tu n'as pas ſongé à moy. Ajouſtez, *parmy le tracas des noces.*

Et comme elle s'en vangea cruellement. Les vers qu'il allegue, ne diſent preſque que la meſme choſe, & il n'eſt point à propos de les mettre icy.

Ils faiſoient les fols. Il eſt aſſez exprimé ailleurs, qu'ils ſe creuoient de boire & de manger. Page 485

Pour le corps de Patrocle. Cecy eſtoit allegué plus haut ; mais il venoit mieux icy. Page 488.

Les plats & les aſſiettes. I'ajouſte cela pour l'amplification, & i'ayme mieux dire, ietter les coupes à la teſte, que de les faire. Page 490

tomber, puiſque cela eſt vray.

Auſſi-toſt. Liſez, *quelque temps apres.*

Page 491 *Fort profonde.* Cela eſt rejetté icy de plus haut.

Qu'il arrive bien des choſes, contre l'eſperance des hommes. Le Vers d'Horace eſtoit tout à propos icy; mais à cauſe que c'eſt vn Poëte Latin, ie ne l'ay pas voulu exprimer *Multa cadant, &c.*

Page 493 *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'eſt pas au Grec, mais il ſemble qu'il le faille ajouſter.

Rauy pour ſa beauté. Le reſte de la Fable eſt trop connu.

Auquel ie ſuis initié. Sans cela, il ne les ſçauroit pas.

Page 494 *Du bois qu'on nomme Papyrus.* C'eſtoit vne eſpece de roſeau dont on enleuoit, comme de grandes lames, ſur leſquelles on écriuoit.

Pag. 495 *Beau.* Le Grec dit *grand*, mais l'vn & l'autre eſt vray par la deſcription.

La pluſpart fabuleuſes. Le mot de *la pluſpart*, n'eſt pas au Grec, mais il reſulte en quelque ſorte du raiſonnement.

Page 496 *Baſtit vn Temple.* Il eſt dit d'abord, que c'eſtoit *Iunon.*

Page 497 *Aſſez de gens.* Le Grec dit *quelques-vns*; mais le raiſonnement demandoit cela, & il eſt vray.

Comme ce Prince. Toute cette narration eſt vn peu groſſiere au Grec, & à l'antiquité : Ie l'ay remiſe à noſtre air, ſans rien alterer de l'hiſtoire.

Page 501. *Vne longue frequentation.* Le Grec dit *de 3. ans*, mais cela n'eſt pas neceſſaire.

Page 503. *Comme Phédre fit Hippolite.* Il n'eſt point neceſſaire d'ajouſter *Sthénobée.* Du reſte, ce qui ſuit, vient bien également à toutes trois.

Aſſuré ſur ſa vertu. I'exprimeray en ſuite qu'il auoit laiſſé chez luy les pieces iuſtificatiues de ſon innocence.

Alors le Roy. Ie tranche court ces choſes, qui n'ont point beſoin de long diſcours.

Page 505. *Vn paruis de cent toiſes.* On verra en ſuite, que l'entrée du Temple eſtoit du coſté de l'Orient, ſans marquer icy de quel coſté.

Sur les endroits. Le Grec dit, *que c'eſtoient des pieces de bois qui débordoient, ſur leſquelles on pouuoit poſer le pié.*

Le reſte de leurs commoditez. Ce qu'il ajouſte, eſt deſia dit.

Pag. 507. *Ceinte d'vne écharpe.* Le Grec ſemble dire *que c'eſtoit ſur la*

teſte; mais ie penſe que *le Ceſte* de Venus ſe mettoit à la ceinture, ſinon, il faut lire *voile*, au lieu d'*écharpe*, & dire qu'elle l'auoit ſur la teſte.

A aucune ſtatuë des Dieux. I'ay mis en marge, ce qui eſt au Grec, parce que cela n'eſt pas bien clair; & mon expreſſion, quoy qu'elle ſemble contraire, reuient à ce qu'il veut dire; car il entend par là, qu'on ne ſçauoit à qui elle reſſembloit.

Mercure, &c. Cela eſt ailleurs ſur l'Auteur. Page 508

Et la mort meſme. Ou bien, *quand il n'y en aura plus*: C'eſt à dire, *de temps & de ſaiſon.*

Auec pluſieurs ſtatuës. Ajouſtez, *de meſme métal.* Page 509

De grandes calamitez. Mettez, *maladie & calamitez.*

Encore faut-il qu'il ſe purifie auparauant. Ie l'ay ſuppleé de la ſuite. Page 512

A la charge de leur en faire vn autre plus grand. Cela a quelque rapport au myſtere de noſtre redemption. Page 513

Dont le nom, Ou *le viſage*; mais cela eſt indifferent. Page 515

Ie viens, dit-il. Ie retranche en ce diſcours pluſieurs interrogations & réponſes, qui cauſent de l'obſcurité.

I'entendray volontiers, &c. I'oſte quelques particularitez deſia marquées ou inutiles.

Plût à Dieu, &c. L'Auteur ſemble dire icy le contraire de ce que i'ay mis plus haut, *qu'il eſtoit venu pour faire des prieres, pluſtoſt que des actions de graces*; car il dit, *qu'il attribuë à l'inſpiration d'Homere, quantité de Vers qu'il a faits.* C'eſt pourquoy ie l'ay oſté, de peur que cela ne choquaſt. Du reſte, i'ay exprimé plus haut, *que s'il veut, il recitera ce qu'il a fait.* Page 516

Les plus beaux endroits d'Homere. Les vertus ſeront marquées plus bas. Page 517

Où l'on voit la meſme vigueur, &c. On pourroit rapporter cela à Demoſthene ſeul; mais il me ſemble qu'il eſt mieux de la façon. Du reſte, i'ay ajouſté quelque choſe icy, qui eſtoit touché ailleurs.

La grote, le miroir, l'eſpée, la tonſure. On dit qu'il déclamoit en vn lieu ſous terre, auec vn miroir deuant luy, pour regler ſes geſtes & ſa contenance; vne eſpée penduë en l'air, pour ne point hauſſer trop le bras; & qu'il s'eſtoit fait raſer la moitié de la teſte, pour s'empeſcher de ſortir. Page 520

Sa douceur, &c. Vne partie de ces choſes, eſt tranſportée icy de plus bas. Page 521

Car à te voir. I'oſte l'interruption qui romps le fil du diſcours.

Page 523. *Euboée, &c.* I'ay desia exprimé *les loix*, &c.

Page 524 *Et les Poëtes, &c.* Il n'est pas necessaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en vn, tous les bienfaits des Dieux; car cela oste la force à la comparaison.

Il faut imiter. Il vaut mieux que ce soit luy qui die cela, parce que cela fait à son sujet, que de le faire dire à l'autre.

Page 527. *Si quelque Athenien.* Ie ne parle point de Parmenion, parce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'obscurité.

Il m'est en grande veneration. I'ay esté à la raison, plustost qu'à ce qui est au texte.

Page 528. *Cependant*, &c. L'Auteur fait icy vne interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue; mais nous ne souffririons pas ces libertez.

En faisant obseruer les loix. Ou, *en en faisant de nouuelles.*

Page 529. *La probité d'Aristide.* I'ay transporté cecy de plus haut.

Si nous auions. Ie ne repete point *Euboée, Mégare, Beocie, l'Hellespont* qu'il a desia dit. Du reste, en trouuant mauuais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armée, il insinuë assez qu'on le donne à des incapables; outre qu'il s'agit icy de ses loüanges, & non pas du blâme des autres.

Comment eussions-nous resisté à ses actions. Ie mets en suite combien il seroit redoutable auec ses forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre?

Page 531. *La beauté des pensées, &c.* Il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en diuers endroits, i'en change ou obmets quelques-vnes, pour éuiter les repetitions.

Officier de ma maison. Il y a au Grec, *Secretaire de Galeres*; mais ie prend vne chose commune.

Page 536 *Dont i'ay aquitté les dettes.* Ou, *à qui i'ay fait des distributions.*

Page 543. *Perché iusques sur son trône.* Il y a au Grec, *son Sceptre & qu'il fait presque ses petits sur sa teste*; mais ie mets les choses de la façon que ie trouue la meilleure à nostre air.

Ne sçait que répondre, quand on boit à luy. I'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne sçait quand on boit à luy; car il n'est pas necessaire de parler quand on boit à quelqu'vn, le geste seul le fait entendre.

Page 546. *Assisté d'Apollon & de Neptune.* Le Grec se sert icy de termes, qui n'ont point de raport aux nostres.

Page 547 *Leurs Autels profanez.* Cela est transporté icy de plus bas; &

ce qui eſt au lieu, n'a point beſoin d'eſtre exprimé.

I'ordonne par proviſion qu'il ſera executé. I'ajouſte cela, parce qu'il l'execute en effet.

Longs cheueux, & grande barbe. Ses Epithetes ſont prouuez par la ſuite. Page 548

Mal veſtu. Le Grec dit *nû*; mais on voit par la ſuite, qu'il auoit vn manteau, quoy qu'il n'euſt point de ſaye.

D'vne grande partie. Il a deſia parlé des beſtes ſauuages. Page 551.

La laine. I'agence cét endroit d'vne autre façon que l'Auteur; mais le tout reuient à vn.

Car vous reſſemblez, &c. Ie ne repete point ce qu'il vient de dire. Page 552.

Piez nuds. I'ay dit deſia d'Hercule, qu'il alloit piez-nuds, & que celuy-cy l'imitoit. Page 555.

Philopatris, &c. Ce Dialogue icy eſt aſſez mal digeré; car Critias ne dit rien qui ſoit digne d'vn commencement ſi tragique; & de ce qu'il dit des Chreſtiens, eſt pluſtoſt vne marque de leur ſimplicité, qu'vn crime. Triéphon eſt celuy qui dit les choſes les plus extraordinaires, parce qu'il parle de myſteres où les Payens n'entendoient rien: Tant s'en faut donc, que ce Dialogue ſoit à rejetter, qu'il ſert de quelque monument du Chriſtianiſme. Du reſte, le mot de *Catecumene*, exprime bien ce qui eſt au Grec, & eſt allegué dans le Dialogue; ſans quoy ie ne m'en ſerois pas ſeruy. Page 558.

Cerbere t'a aboyé. Ie n'ajouſte pas, *ou quelque Dieu de la Prouidence*, parce que cela ne s'entendroit pas. C'eſt vne raillerie contre ceux qui croyent vn Dieu qui prend garde à tout; & par conſequent eſt à aprehender, qui eſt l'opinion des Chreſtiens & des Stoïques.

Que ie te tire par l'oreille. C'eſt ainſi que Lucien s'exprime en d'autres lieux. Page 559.

Que l'eſprit ne t'enleue d'icy, & ne t'emporte par l'air. Il fait alluſion à S. Paul, & en ſuite à Icare.

Quelque marbre, ou quelque ſtatuë. Il y a au Grec *vn pilon, ou vne barre de porte*, pour faire alluſion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur; mais cela n'euſt point eu de grace icy.

Foudroyé Salmonée & les Titans. C'eſt aſſez de cela, ſans ajoûter *precipiter tous les Dieux en bas du Ciel.* Ce qu'il ne me ſouuient point d'auoir lû, que de Vulcain. Page 561.

Les dangers qu'il a courus. Comme ils ne ſont que d'eſtre exprimez dans le Dialogue de *l'aſſemblée des Dieux*, il euſt eſté

ennuyeux de les repeter icy.

Qui méne plus de bruit luy ſeul. I'ay mieux aimé faire alluſion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

Page 563. *Mais que faiſoit-elle ?* Liſez, *les Dieux ont donc beſoin du ſecours des hommes : Ie ne le ſçauois pas ; Mais, &c.*

Par le Dieu inconnu des Atheniens. Il fait alluſion à ce qui eſt dit de S. Paul, dans les *Actes des Apoſtres.*

Seruir de retraite. Il vaut mieux le dire de luy que de ſa mere.

Page 564 *Le pere.* Ce mot n'eſt pas au Grec ; mais il eſt inferé de la ſuite, & euſt cauſé quelque obſcurité, en ne l'y mettant pas. Du reſte, i'ay mis *tout-puiſſant*, pour *ſouuerain*, qui vient aprés.

Le fils iſſu du pere. Il y a au Grec, *le fils du pere*, mais cela euſt fait de l'obſcurité, & le mot d'*iſſu*, eſt inſinué plus bas.

Tes trois d'vn, & ton vn de trois. Il le falloit repeter aux meſmes termes qu'il auoit eſté dit. Il y a icy *trois vn*, & *vn trois.*

Ce Galileen chauue au grand nez, &c. C'eſt S. Paul de qui il entend parler ; & il peut auoir veu des gens baptiſez par luy, mais il ne peut pas l'auoir eſté.

Page 565. *Aux planettes.* Ces mots ne ſont pas au Grec, mais ils ſemblent eſtre oubliez.

Homere dit, &c. Ie ne prens que le ſuc de toutes ces allegations qui ſont ennuyeuſes, pour ne point dire inutiles en cét endroit.

Page 566 *Chriſt.* Il y a au Grec *Chreſte*, comme Suetone auſſi l'appelle ; ce qu'ils faiſoient, ou par abus, ou par quelque ſorte de mépris, comme qui diroit *ſimple* ou *debonnaire*, ce que ce mot ſignifie en Grec.

Page 567 *Catécuméne.* C'eſt ainſi qu'on nommoit alors ceux qu'on inſtruiſoit au Chriſtianiſme.

Trouues-tu étrange, &c. I'agence ce raiſonnement, pour le rendre vn peu plus iuſte.

Pour des chimeres, Ou *pour ieu.*

Page 568 *Commiſſaire des Tailles.* Le mot Grec ſignifie *qui égale les choſes*, qui eſt le fait du Commiſſaire, de regler les impoſts ſur les particuliers également ; & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles, c'eſt que le mot Grec eſt employé plus bas, dans le ſujet des impoſts.

Il payera, &c. Cela fait alluſion à ce qui eſt dit de Ieſus-Chriſt, mais on a pris des myſteres à la lettre, qui eſt ce qui a fait vne partie des fables de la Religion des Payens.

Non

Non pas dans le ſale, &c. I'explique la choſe d'vne autre ſorte que l'Auteur, pour en oſter l'obſcurité. Page 570

Chrétien. Il y a au Grec le mot de *Chreſte*, comme i'ay dit plus haut ſur la page 566. & il ioüe icy ſur l'ambiguité du mot.

Orage. Il y a au Grec *bruyne*, qui eſt vne corruption du blé, qui le gaſte & le noircit ; *blé embruiné*, cela vient de certaines pluyes froides, quand il eſt en fleur. Page 571

L'eau qui bout. Ie me ſers d'vne comparaiſon plus familiere que la ſienne.

A teſte raſe. Il l'a falu dire ainſi, pour faire que la choſe fuſt intelligible. Page 572

Beſte venimeuſe. Il y a au Grec, *chien enragé*; mais mon expreſſion vient mieux au ſujet. Du reſte, cecy eſt mal digeré, car Critias debite ces choſes à vn homme qui en ſçait plus que luy, & qui ſe dit Chreſtien, & paroiſt tel à ſes diſcours, quoy qu'il le faſſe par raillerie. Page 573.

Trauailler. Ajouſtez *en repos.* Page 575

Philon, Ariſtippe, & moy. Il n'eſt pas honneſte de dire, qu'ils faiſoient l'honneur du feſtin, puis que celuy qui parle eſt du nombre. Page 576

La victoire. Le Grec marque que les prix eſtoient des épics; mais cela n'eſt pas important icy.

La Hune. Le Grec dit, *le haut des voiles.*

Ce fut, &c. Il dit icy quelque choſe de l'Amitié, qui eſt deſia pluſieurs fois dans ces Dialogues.

Nous ne le dirions. I'ay réüny en vn, ce qui eſt plus eſtendu chez l'Auteur, & retranche en ſuite en deux mots, des fables ennuyeuſes & expliquées ailleurs. Page 577.

Qu'il fait trembler tous les Dieux, & Iunon meſme. C'eſt aſſez de cela, ſans s'eſtendre dauantage en des fables ridicules, & trop ſouuent repetées. Page 578

Poſſeder vn ſi grand treſor. Ie paſſe cela delicatement, ſans dire *auoir à faire à de beaux hommes.* Il s'eſtend en ſuite dans vne fable trop connuë, que ie tranche court, comme i'ay fait les precedentes.

I'en choiſiray ſeulement vn ou deux. Ie mets cela, pour donner couleur à cette harangue, qui n'eſt pas grande choſe. Page 580.

Les Artiſans ne s'en propoſent point d'autres dans leurs ouurages. C'eſt aſſez de cela, ſans rien ajouſter. Page 583.

Ce deſſein. Ie ne répete pas ce que le titre dit. Page 585.

Et euſt ſérvy. Il eſt mieux, de faire dire cela à Muſonius, qu'à Menecrate.

D'ailleurs, &c. Ce qu'il dit icy de la deffence de la Grece, eſt exprimé au commençement.

Qu'on luy preſenta. Le Grec marque que c'eſtoit le Gouuerneur de la Grece, & qu'il en frappa trois coups.

Page 587 *Tous les Mathematiciens du monde.* Le Grec dit *Thalés*, mais i'exprime la choſe à noſtre air.

Page 588 *C'eſt vne eſpece de fauſſet.* Ie ne m'enfonce pas dauantage dans la Muſique, parce qu'il faudroit pour cela, ſe ſeruir de termes de l'art, qui ne ſeroient entendus que de ceux qui la ſçauroient; ce qui ne ſe doit faire que dans les ſujets où l'on en traite de deſſein formé.

Non plus que de chanter aux ieux Olympiques. I'ay rejetté cela icy de plus haut, où il dit que les ieux Olympiques ſont les plus gymniques de tous les ieux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu: car c'eſt ſeulement à cauſe qu'on n'y repreſentoit que les ieux qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. auec des courſes de cheuaux.

Trenchantes comme des raſoirs. I'ay ajouſté cecy pour l'explication: Car ſans cela, comment en euſſent-ils coupé la gorge à vn homme? ſi ce n'eſt qu'il veuille dire ſeulement qu'ils l'eſtranglerent & le ſuffoquerent par là.

Page 642 *I'oublioís à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui, &c.* C'eſt la raiſon pourquoy on a diſtingué l'Iſle des animaux, des Antipodes, parce qu'on y met des beſtes de toute ſorte, & pour cela l'on feint que l'Auteur arriua là auparauant.

TABLE
DES MATIERES PLVS CONSIDERABLES DE LA II. PARTIE des Dialogues de Lucien.

A

SOn inuectiue contre l'E, à l'auantage des autres voyelles. Page 595.604

Abaucas.

Quel, & combien bon & fidelle amy. p. 59

Academie.

Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour soy. page 173. 174. & suiuans.

Acheron.

Quel est ce lieu, & où se void. p. 229

Achille.

Bouclier d'Achille, combien remply de figures. p. 153

Adonis.

En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres. p. 493

Merueille d'vne riuiere de ce nom. p. 494

Adultere.

Ancien opprobre des Adulteres. p. 418

Agamemnon.

Par qui comparé aux Dieux. p. 25

Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable. p. 270

Agathoclés.

Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils viuoient. p. 33. 34. & suiu.

Agatoclés le Stoïcien, pourquoy plaidoit ſes Eſcoliers. page 153

Agathoclés

Roy de Sicile, combien veſcut. 336

Agathoclés

Capitaine d'Alexandre, deliuré des beſtes par Perdicas, à quoy il alloit eſtre expoſé, pour auoir pleuré deuant le ſepulchre d'Epheſtion. 305

Ajax.

Comment deffendoit Teucer. 204

Alcidamas

le Cynique, quel perſonnage. 476. 477

Alcmeon

Pourquoy tua ſon pere. 550

Alexandre.

Comme il s'eſt éleué vne ſtatuë plus grande que le mont Athos. 17. 18

Alexandre Tyran de Phébes, par qui tué. 152

Ce qui arriua au grand Alexandre, lors qu'il ſe vid maiſtre de l'Aſie, aprés la iournée d'Arbelles. 237

Amaſtris

Ville, où ſituée. 57

Ambre.

Ce qui s'eſt creu autresfois de l'Ambre. 281

Ambroſie.

le manger des Dieux. 159

Amy.

Quel threſor c'eſt qu'vn bon amy, & combien eſtimé parmy les Scythes. 30. 31

Amitié.

Eſtrange façon de contracter amitié. 47

Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte. 48

Amour

De combien de ſortes. 529

Ampelis.

Dialogue d'Ampelis & de Chryſis, fameuſes Courtiſanes. 394

Amphiloque.

Quelle eſtoit la renommée de cet Oracle. 268

Amphiloque tenu pour vn Dieu, & de qui eſtoit fils. 544

Anacarſis.

Pourquoy quitta ſon païs, & trauerſa tant de terres & tant de mers. 214

Anacreon.

Quel eſtoit le Dieu d'Anacreon. 280

Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie. 342

Anaxarque

Paraſite d'Alexandre. 199

Animaux.

Quelle eſt la condition des Animaux. 140

Deſcription de la Republique des Animaux. 623

Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. 631

Bataille des Animaux contre les Sauuages. 643

Pacification des Animaux, par l'entremiſe de Lucien. 647. & ſuiuantes.

Anteas

Roy de Scythie, combien veſcut, & où il mourut. 336

Antigonus.

Par qui aperceu couché auec ſa belle-fille. 152

Antigonus fils de Demetrius, petit fils du précedent, combien veſcut. *là meſme.*

Antigonus Roy de Macedoine, ſurnommé le Borgne, combien veſcut, & où il mourut. 316

Antiochus

fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice ſa belle-mere. 152

Antipater

fils d'Iolas, quel, & combien veſcut. 336

Antiphile

Combien aimé de Demetrius. 44.45

Antipodes.

Paſſage de Lucien aux Antipodes. 640.& ſuiu.

Anubis

Quel Dieu,& de quelle figure. 101.102

Où s'eſt mis en credit. 158

Inuectiue de Momus contre Anubis dans le Ciel. 543

Aorne

Rocher quel & combien dangereux. 238

Aparctiens

Quelles ſortes de peuples,& d'où ainſi nommez. 656. 657

Apelles

Par qui accuſé d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée. 300

Quel tableau il fit, aprés auoir prouué ſon innocence, pour faire voir la calomnie. *là meſme.*

Apis.

Quelle ceremonie les Egyptiens ont couſtume de faire à la mort du bœuf Apis. 494

Quelle diuinité. 543

Apollodore

de Pergame, precepteur d'Auguſte, combien veſcut. 341

Apollon.

A qui il rendit ſeruice. 91

Combien ſes Oracles ſont ambigus. 110.112

Où eſtablit le bureau de ſes Propheties. 157

Son trauail. 163

En quel endroit rend ſes Oracles luy-meſme. 508

Inuectiue contre Apollon. 561

Apophrade.

Quel terme, & ce qu'il ſignifie. 309.& ſuiu.

Archelaüs

Iuſqu'à quand il eut Euripide pour Paraſite. 199

Archias

Poëte, quel personnage. 536.537

Archiméde

Comment & où brûla les Galéres des Romains. 270

Arctos

Terme grec, que signifie. 657

Areopage

Lieu de Iustice chez les Atheniens. 170

Belle coustume de l'Areopage. 216

Aréte

Quelle & sa fille Nausicaë. 13

Aretas.

Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixéne. 39.40

Argantonius

Roy des Tartesiens, combien de temps vescut. 335

Argyrandriens

Quels peuples, & pourquoy ainsi apellez. 658

Ariadne.

Par qui sa couronne fut mise parmy les Dieux. 541

Ariarathés

Roy de Capadoce, combien vescut, & comment mourut. 337

Aristide

Comment conspira contre Themistocle. & pourquoy. 307

Aristipe

Pour quel sujet alla en Sicile. 198

Aristogiton

Liberateur des Atheniens, de qui estoit Parasite. 204

Aristote.

Ce qu'il a fait en l'art de Parasite. 199.

Aristoxéne

le Musicien, Parasite de Nelée. *là mesme.*

Arsacés

Par qui massacré, aprés auoir égorgé sa femme. 152

Arſacomas.
Hiſtoire de ſon amitié auec Loncate & Maſente. 15. 52.53.54
Aſpaſie
Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Eſquinés. 12
D'où elle eſtoit. 124
Art.
Ce que c'eſt proprement qu'vn Art. 189
Artabaſe
Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien veſcut. 338
Artaxerxes
Mnémon à quel âge mourut. 337
Et vn autre de meſme nom Roy de Perſe. *là meſme.*
Aſie.
Comment Lucien fut metamorphoſé en Aſne. 67
Aſphodéle
Pré, en quel endroit. 229
Aſſyriens.
Quelle eſt la principale diuinité. 116
De qui aprirent les ceremonies de leur Religion. 493
Aſtarte.
Quelle diuinité, & où adorée. 493
Athénes
Combien differente de Rome. 12
Loüange de cette ville, & ſes grands auantages. 519
Athéniens
Comment ſe trouuent tous menteurs. 248
Athléte.
Comparaiſon de ſon corps à du blé bien criblé. 221
Athotes
De combien longue vie. 335
Atimarque.
Explication de ce terme. 310

Atis.

Aquelle diuinité consacra le Temple qu'il fit bâtir. 497

Attalus

Par qui empoisonné. 152

Attalus surnommé Philadelphe, quel & combien vescut. 337

Auocat.

Quel il faut estre pour estre bon Auocat. 241. 242. & suiuantes.

Austruches.

En quel païs se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont vtiles. 349

Azandre

Roy du Bosphore, combien vescut, & comment il mourut. 338

B

Baccantes.

QVels furent leurs combats qu'ils entreprirét pour la conqueste des Indes, & leur équipage. 276

Bacchis.

Dialogue de Bacchis & de Méliſſe, fameuses Courtisanes.

Baccus.

Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule. 103

Comment fit l'entrepriſe des Indes. 274

Ses Lieutenans quels. 275. 276

De quelle naiſſance. 541

Bain.

Deſcription d'vn bain conſtruit par Hippias, d'vn artifice admirable. 272. 273

Bardylis.

Roy des Illyriens, combien vescut & où il mourut. 536

Barreau.

Quel il faut estre pour hanter le Barreau. 241.242. 243.& suiuans.

Basilic.

Pourquoy il pretend deuoir regner sur les Animaux. 636

Beatitude

En quoy consiste. 594

Beauté.

Description d'vne parfaite Beauté. 7
Sans esprit, à qui semblable. 8
Louange de la Beauté. 576.& suiuans.

Belite.

Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Basthé. 50. 51

Bellerophon.

Pourquoy Antia le voulut faire perir. 307

Bendis

Où se mit en credit. 157

Beroüée.

Quelle ville, & où située. 78

Bien.

En quoy consiste le souuerain bien. 147

Bosphore.

par qui ses riuages furent joints d'vn pont. 586

Brachmanes.

Comment ils peuuent estre imitez, ou non. 415
Comment receurent la Philosophie. 436

C

LA plainte du C,& l'Arrest qui enfuit. 600 & 606

Calamité

Quel, & de quelle façon est mort. 425

Caldéens

De combien longue vie, & pourquoy. 335

Calendes

ſacrées, comment celebrées par les Romains. 318

Calomnie

Comment dépeinte par Apelles. 300

Sa definition. 301

Candiots.

Comment ſe trouuent tous menteurs. 248

Ce qu'ils diſent de Iupiter. 542

Carixéne.

Amitié de Carixéne, d'Eudamidas, & d'Aretas. 39.40

Caſſandre

de Polignote, quelle. 7

Caſſiopée

Comment attira ſur ſoy le courroux des Dieux. 17

Catecuméne

Comment doit eſtre inſtruit. 567

Cedille.

Ce que c'eſt proprement. 601

Cerbére

Quel animal, & ce qu'il fait. 229

Cheueux

notez par derriere, quelle marque. 355

Chrêtiens.

Quelle eſtoit la doctrine des Chrêtiens de la Iudée, ſelon les termes meſmes de l'Autheur. 418

Chryſandriens

Quelles ſortes de peuples, & d'où ainſi nommez. 658

Chryſipe.

Quels eſtoient ſes ſyllogiſmes. 158

Le Stoïcien combien veſcut. 339.

Chryſis

Quelle, & ſes amours auec Glaucias. page 254.255

Cleanthe

Successeur de Zenon, comment mourut. 339

Cleodéme

Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard. 474

Cleombrote

d'Ambracie, pourquoy se precipita. 559

Clinias

Par qui veu pillant le temple d'Esculape. 153

Cochlys.

Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes. 414

Colombe

Par quels peuples adorée. 116

Colosse

de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux. 102.103

Combabe

Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice. p.501.& suiu.

Comedies.

Quel doit estre l'vsage des Comedies. 219

Comparaison.

Comment elle se doit faire. 20

Coq

fils de Mars, pourquoy changé en Coq. 113

Corps

Combien different d'vn vaisseau. 114

Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, enuers les corps des defuncts, quelles. 230. 31

En quoy consiste la perfection du corps. 550

Cothurne

Ce que c'est, & à quel vsage. 220

Courtisans

Comment ils sont tous Parisites. 298

Pourquoy toûjours en garde. 302

Cratinus

Poëte Comique, de combien longue vie. 341

Créſus

En quelle extrémité ſe trouua. 138
En combien peu de temps il fut dépoüillé. 366

Ctéſias

Hiſtorien, quelle eſtime chez noſtre Auteur. 248

Cydne.

Quelle eſt la beauté de cette riuiere. 323

Cygnes.

En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, ſelon la Fable. 282

Cylleniens.

Quelle eſt la principale diuinité que ces peuples adorent. 116

Cynéthus

Courtiſan de Demetrius, de quoy le loüoit. 23

Cyniques

Quelle ſorte de gens, & pourquoy ainſi apellez. 440
Leurs mœurs. 441
De la facon de viure des Cyniques. 548.& ſuiu.

Cyrus

premier Roy de Perſe, combien veſcut. 337

D

LA plainte du D, & l'Arreſt qui en enſuiuit. 602. 603

Damis.

Diſpute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Timoclés, au ſujet de la Prouidence. 105.115.& ſuiu.

Damon.

Hiſtoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon. 38.39.& ſuiu.

Dandamis.

Ce qu'il fit pour ſon amy Amizoque, qu'il voyoit emmener Captif. 48

Dauphins.

Combien amoureux des hommes. 363

Défunct.

Ieux celebrez à la memoire du défunct, combien inutiles, auſſi bien que les Oraiſons funébres. 234

Demades

Orateur, combien timide de ſon naturel. 200

Démétrius

Combien aima Antiphile. 42

Démétrius

Philoſophe Cynique, pourquoy déchira vn iour les Baccantes d'Euripide. 294

Dequoy accuſé deuant Ptolomée. 304

Democrite

Combien peu ſuſceptible de la crainte. 260

Comment mourut, & à quel âge. 339

Demoſthéne

Pourquoy n'oſa iamais ſortir hors des portes de ſa ville. 201

Quelle eſtime on fait à preſent de ſon éloquence, & dés le temps de l'Auteur. 242

Combien de fois auoit écrit de ſa main l'hiſtoire de Thucydide. 286

Loüange de Demoſthéne, & comparaiſon du meſme auec Homére. 518.& ſuiu.

Sa Patrie & parens. 519.520

Denys

le Tyran, à quelle extremité reduit. 138

Depilatoire

Ce que c'eſt, & à quoy bon. 322

Derceto

Mere de Semiramis, de quelle figure. 497

Deſtin.

Si les ordres du Deſtin ſont inuiolables. 88.& ſuiu.

Deucalion.

Comment il repeupla le genre humain. 496

Deüil.

Quelles extrauagances ſe font dans le Deuil. 228

Dialogue.

Plaidoyer du Dialogue contre Lucien. 184.185.& ſuiu.
Repartie de Lucien à cette plainte. 186

Diane.

Quels ſacrifices font les Scythes à cette Deeſſe. 218
Où elle ſe mit premierement en credit. 157
Sa feſte en l'Iſle d Egine. 361

Dieux.

S'ils ſont ſujets aux ordres des Parques. 89
S'ils ſe peuuent mettre en colére. 93
Decret des Dieux. 546

Dinias.

Combien fut celébre l'amitié d'Agatoclés & de Dinias & en quel païs ils vinoient. 33.34.& ſuiu.

Diogéne

Seleücien, combien veſcut. 339

Dion

Combien excellent Philoſophe. 422

Dionyſius

Comment ſe laiſſa emporter à la volupté. 177.178

Diotime.

Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13

Dipſade

Combien cruel animal, & combien douloureuſes ſont ſes morſures. 348

Diſcorax

Quel perſonnage. 321

Diſcorde.

Quel fut le ſujet de la Diſcorde parmy les Deeſſes. 578

Diuinité.

Quelle contrarieté parmy les Philoſophes anciens, au ſujet de la Diuinité. 149.150

Par-quelle Diuinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle eſt la veritable. 564

Ce que ce n'eſt pas. *là meſme.*

Dorcas.

Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuſes Courtiſanes. 395

E

REplique de l'E, à la plainte que l'A auoit formée contre luy. 597

La plainte de l'E, & l'Arreſt qui s'en enſuiuit. 603 604

Eaque

Couſin de Pluton, de quelle charge pourueu. 229

Ecornifflerie

Comment prouuée eſtre vn Art, & le plus excellent de tous les autres. 107. & ſuiu.

Eau

Par quels peuples adorée. 116

Egyptiens

Combien ſuperſtitieux. 26

Quelle diuinité principalement adorée par ces peuples. 116

Egytiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoiſſance des choſes diuines. 492

Egyſthe.

Quel eſtoit ſon deſtin. 566

Elencus

Quel Dieu c'eſtoit. 310

Elephans

Où ont eſté veus danſer ſur la corde. 635

Elyſées.

Champs Eliſées, quel lieu. 230

Eloquence.
Combien cét Art excelle par deſſus tous les autres. 197
Eloquence combien difficile à acquerir, & combien demande de temps. 236
Où elle habite. 237
Empedocle
Où porté par la fumée du mont Ethna. 151
Enomaüs
A quel prix mit ſa fille Hippodamie. 381
Enuie
Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie. 301
Eole.
Pourquoy Eole qui auoit ſi bien receu Vlyſſe, ne le remena pas en ſa maiſon. 565
Epheſtion.
Quel crime c'eſtoit deuant Alexandre, de ne reconnoiſtre pas Epheſtion pour vn Dieu. 304
Merueilles qui ſe contoient de luy. 305
Epicarme
Poëte Comique, combien veſcut. 342
Epictéte.
Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes. 293
Combien excellent Philoſophe. 422
Epicure.
Son plaidoyer pour la volupté. 177. 178
Epicuriens
Quels entre tous les Philoſophes. 161
Combien differens des Stoïciens. 198
Eratoſthéne
le Grammairien, de combien longue vie. 342
Erichthon.
Comment nâquit ſelon l'opinion des Athéniens. 248
Erigone.
Par qui ſon chien fut mis au nombre des Dieux. 541

Esquinés.
Comment deuenu le Parasite de Denis le Tyran. 198
Esquile.
Par qui furent achetées les tabletes de ce Poëte, & à quel vsage. 293
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile. 511
Esculape
Où establit vne boutique d'Apoticaire. 157
Son trauail. 163
Quel fut le destin d'Esculape. 425
Ethiopiens.
Quelle est leur principale diuinité. 116
Euangelus
Riche Tarentin, que fit aux ieux Pythiques. 290.291
Eudamidas.
Amitié d'Eudamidas, de Carixéne & d'Arétas. 39. 40
Euméle
Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux ieux Pythiques. 291
Eumenides.
Quelles Deesses, & où estoit leur Autel. 165
Euphorbe
Quel, & où tué. 132
Euquenor
Quel & comment sçauoit son destin. 566
Europe.
En quoy se changea Iupiter, pour la beauté d'Europe. 577
Euthydique.
Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon. 38.39. & suiu.
Exercice.
Traicté des exercices du corps. 209.210, & suiu.
Pourquoy establies. 214

F

PLainte de l'F, & le iugement qui s'en enſuiuit. 605

Felicité

En quoy conſiſte. 129.130
Felicité parfaite. 193.199

Femme.

Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme. 487

Feu.

Par quels peuples il eſt adoré. 116

Flaterie.

Ce que c'eſt préciſément, & comment diſtinguée de la loüange. 15.21.23

Flûtes

de Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées. 289

Fourmilleres

Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celles des habitans. 154

Fraude

Comment dépeinte en compagnie de l'Enuie, & de la Calomnie. 301

G

Galans

ILluſtres, combien accroiſſent la gloire d'vne Dame. 519

Ganymede

Pour quel auantage rauy par Iupiter. 577

Gamarantes.

Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courſes dans la Lybie. 347

Quels animaux ils y chaſſent particulierement. *là meſme.*

Garbatines.

Eſpeces de chauſſures, de quoy ſe font. 254

Geryon.

Comment vn ſymbole de l'amitié. 60

En quelle eſtime eſtoit ſon corps, chez les Thébains. 293

Glaucias.

Ses Amours auec Chryſis, & quel en fut le progrés & le ſuccés. 254.255

Glycéra.

Dialogue de Glycéra & de Thaïs, fameuſes Courtiſanes. 337. & ſuiu.

Goëſe

Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe, combien veſcut. 338

Gorgones.

Deſcription d'vn tableau de l'entrepriſe des Gorgones. & de la mort de Meduſe. 331.562

Et quel meſtier elles faiſoient. *là meſme.*

Gorgias

Rhéteur, comment mourut, & à quel âge. 341

Grans.

Quel beſoin ils ont des Paraſites. 208

Quel honneur ils en tirent. *là meſme.*

Grecs

Comment receurent la Philoſophie, & comment elle y gagna les ſept Sages. 437

Gyges.

Quelle eſtoit la vertu de l'anneau de Gyges. 178

Gymnoſophiſtes.

De combien longue vie, & pourquoy. 334

H

PLainte de l'H, & de ce qui s'en enſuiuit. 607
Hebdomas
Orateur, pourquoy ainſi appellé. 315
Hector
En quel endroit auoit ſes ſacrifices. 544
Helene
Quelle, & ſi elle eſtoit ſi belle qu'Homére la décrit. 132
Par qui elle auoit eſté rauie, durant la premiere guerre de Troye. *là meſme*
Pourquoy enleuée par Théſée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs. 580
Hemus
Mont, où placé. 442
Hercule
En quoy particulierement lotiable. 22
Qui doit paſſer le premier de Baccus ou d'Hercule & ſes trauaux. 103. 107
Comment a paſſé toute ſa vie. 177
Hercule, comment ſurnommé & dépeint par les Gaulois. 278. 279
Et pourquoy ſous la figure d'vn vieillard. *là meſme.*
Hercule pourquoy ſe fit bruſler. 425
Hermoclés
le Rhodien, renommé Statuaire. 504
Hermodore
l'Epicurien, pourquoy ſe parjura. 153
Et par qui foudroyé. 159
Hermon
l'Epicurien pourquoy regardé de trauers par les Stoïques. 474
Hermotime.
Que faiſoit l'ame d'Hermotime Clazomenien. 286

Herodote

Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité. 248

Herophile

le Cynique, par qui veu entre les bras d'vne Courtisane. 153

Hesiode

Comment deuint grand Poëte. 236

Quelles sont ses œuures. 351

Hieron

Roy de Syracuse, combien vescut. 336

Hieron Pilote, combien expert. 356

Hippias

Combien excellent Artisan. 271

Hippocrate.

Statuë d'Hippocrate courant toute la nuit. 259

Hippodamie

A quel prix mise par son pere Enomaüs. 581

Hipponax

Ancien Satyrique. 309

Historien

En quoy distingué de l'Orateur. 23

Homere

Comment excellent Peintre. 7

Quel en ses comparaisons. 25

Loüange d'Homere, sa comparaison auec plusieurs Orateurs, & de son païs. 517. 518

Homme.

Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme. 134

Hymette

Fortereſſe, ou pointe de rocher, en quelle contrée. 167

Hypate

Ville, où située. 61

Hyperide

Combien timide de son naturel. 202

Hypſicrate
Amiſenien, à quel âge mourut. 341
Hyſpaſine
Roy des Caraciens, à quel âge mourut. 338

I

SA demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné. 608
Idée
De quelle nature, & par qui veuë. 256
Idole.
Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles. 493
Idomenée
fils de Iupiter, au rapport de qui eſtoit Paraſite. 202
Ierapolis
Pourquoy ainſi appellée, & où ſituée. 492
Ieuneſſe.
Comment doiuent eſtre inſtruits les ieunes gens. 218
Ignorance
Combien dangereuſe, & combien de maux elle cauſe. 299
Immortalité
des Dieux à quoy leur ſert. 91
Inconnu.
Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découuert. 574
Indes.
Comment Bacchus fit l'entrepriſe des Indes. 274
De quelles gens ſon armée eſtoit compoſée. *là meſme.*
Et de quelles armes. 275
Dédain qu'en conceurent les Indiens. 276
Mot de la bataille. *là meſme.*
Ioëſſe.
Dialogue de Ioëſſe & de Pythie, fameuſes Courtiſanes. 404

Ion

Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens. 250

Iour.

Quels sont les peuples qui adorent le iour. 116

Iphigenie

Prestresse de Diane, comment enleuée. 30

Isis.

Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheueux. 273

Isocrate.

Combien timide de son naturel. 200

Quelle est à present estimée son Eloquence. 242

A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut. 341

Isthme.

Declamation contre l'entrepriſe que Neron auoit faite de percer l'Isthme. 685.586. *& suiu.*

Isthmique.

Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques. 212

Iunon

d'Euphranor, quelle. 7

Statuë de Iunon admirable. 597

Inuectiue contre Iunon. 563

Iupiter.

Ce que l'on croid de luy en Candie. 118

Combien a plus de peine que les autres Dieux. 164

Inuectiue de Momus, contre Iupiter meſme. 542

Ses auantages & ſes vices. 561

Iuſtice

Par qui loüée, iuſqu'à eſtre eſtimée le ſouuerain bien. 165

Ixion.

Quelle fut ſon ingratitude. 471

K

PLaintes du K, & de ce qui s'en enſuiuit. 608
Où particulierement neceſſaire. *là meſme.*

L

PLainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en enſuiuit. 609

Lapithes.

Deſcription d'vn cõbat ſemblable à celuy des Lapithes & des Centaures. 489. & ſuiu.

Léda.

En quoy ſe changea Iupiter pour la beauté de Léda. 577

Lettres.

Quel mal-heur eſt commun aux Gens de Lettres. 456
Origine des lettres Françoiſes. 594
Eloge de toutes les lettres. 622

Licurgue

Combien timide de ſon naturel. 201
En quel temps eſtabliſt ſes Loix. 226
Quel en l'eſprit d'Anacarſis. 227
A quel âge mourut. 342

Loüanges.

Quand c'eſt qu'elles ſont bonnes, & ce que c'eſt. 15
Comment diſtinguées de la flaterie. 23

Luite

Quel exercice, & comment ſe faiſoit. 211

Luiteurs.

Pourquoy les Luiteurs ſe frottent de ſable & de pouſſiere, aprés s'eſtre frotez d'huile. 222

Lune.

Quels peuples adorent la Lune. 116

Ses plaintes contre la curioſité des Philoſophes. 155

Libye.

Coſté Meridional de la Lybie, quel. 347

Lycie.

En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. 356

Lypayé

Orateur, pourquoy ainſi appellé. 315

Lyſimacus

Roy de Macedoine, iuſqu'à quel âge veſcut. 336

M

DEmande de l'M, contre les abreuiations, & quel iugement s'en enſuiuit. 610.611.

Machlyens

Quels peuples, & où ils habitent. 277

Mages

de Perſe, pourquoy de ſi longue vie. 334

Magicien.

Deſcription de l'Iſle des Magiciens. 671. & ſuiu.

Maiſon.

Loüange d'vne maiſon de plaiſance. 323. 324. & ſuiu.

Marc-Aurele

De combien longue vie, & pourquoy. 355

Mars

Comment ſurpris auec Venus par Vulcain. 123

Maſiniſſa

A quel âge il eut vn fils, & à quel âge il mourut. 338

Medecins

Du temps de l'Autheur faiſoient eux-meſmes les remedes. 259

Medée.

Deſcription d'vn tableau de Medée tranſportée de rage & de jalouſie. 332.333

Meliſſe

Courtiſane, quelle. 384

Memnon.

Quelle eſt ſa ſtatuë, & en quelle contrée. 266

Memphis.

Comment cette ville fut priſe, & par qui. 270

Menecrate

Pourquoy declaré infame, & tous ſes biens confiſquez. 41

Menippe

Pourquoy vola dans le Ciel. 147

Menſonge

D'où vient que les hommes ne ſe contentent pas de debiter des menſonges, mais ſont bien aiſes d'en entendre. 247

Mer

Quand ſe peut appeller le miroir des Cieux. 327

Mercure.

Inuectiue contre Mercure. 562

Merionê

De qui eſtoit le Courtiſan & le Paraſite. 204

Metempſycoſe

Ce que c'eſt, & quelques exemples memorables d'icelle. 131

Meſtier.

Quel eſt le meſtier qui ne couſte rien à apprendre, mais bien à enſeigner. 195

Miltiade

De quoy accuſé. 307

Minerue.

Deſcription d'vn tableau du Temple de Minerue. 312

Minos.

Quel honneur il receut des Dieux. 201

Ou veſcut, & quelles furent les Loix qu'il eſtablit. 226

Mitridate

Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vescut. 337

Mnasicrés

Roy des Parthes, combien vescut. 338

Mnesithée.

Quel sacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, aprés estre eschappé du naufrage. 105

Monnoye.

Distinction de plusieurs sortes de monnoyes. 658.659. 660

Morts.

Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts. 232

Réponse imaginaire de quelqu'vn de ces morts. 33

Combien differentes sortes de sepultures. 234

Mouche.

Description agreable de la mouche. 283

En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe. *là mesme.*

Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie. 284

Quelle sorte de mouche est de longue vie. *là mesme.*

Sa metamorphose. 286

Moyse

Comment appellé par l'Autheur. 565

Muses

Quelle promesse firent à Hesiode, & quels sont leurs principaux talents. 352

Musique

Combien puissante sur l'esprit humain. 220

Musonius

Combien excellent Philosophe. 422

Myrmidons

Quelle nation, & d'où venuë. 155

Myrtalé

Courtisane, quelle. 411

Myrtium.

Dialogue de Myrtium auec Pamphile & Doris, fameuſes Courtiſanes. 380

Mythrés.

Inuectiue de Momus contre ce Dieu. 543

N

ACcuſation de l'M par elle, & de ce qui s'en enſuiuit. 612

Réponſe de l'M. *là meſme.*

Réplique de l'N. *là meſme.*

Nature.

Pourquoy la Nature a donné les biens aux hommes. 551

Nauire.

Deſcription d'vn Nauire, auec tout ſon amarage. 356 357

Nauſicaé

Quelle Dame, & en quoy particulierement recommendable. 13

Nectar

Breuuage des Dieux. 159

Negrepont

Iſle, par qui retranchée de la Beocie. 586

Neptune.

Quelle fut ſon auanture. 91

Inuectiue contre Neptune. 561

Neron.

Declamation contre l'entrepriſe que Neron auoit faite de percer l'iſthme. 585. 586. & ſuiu.

A quel deſſein il alla en Gréce. 586

Ses foles imaginations, & ſa preſomption. *là meſme.*

Neſtor

Quel, & de qui il eſtoit Paraſite. 202. 203

Combien de temps a veſcu. 334

Niobe

Par qui & pourquoy changée en rocher. 26

Numa-Pompilius.

Combien de temps veſcut. 335

Numiſmacie

Royaume, en quel endroit, & que ſignifie ce terme. 658

G

SEs pretentions contre les autres voyelles. 613. 614
Réponſe que luy fait l'A. *là meſme.*
Replique qu'elle va plus rondement en beſogne. *là meſme.*

Obole

Quelle ſorte de monnoye, & de quelle valeur. 230

Offence.

Belle couſtume des Scythes, lors que quelqu'vn d'eux a receu quelque offence. 55

Olympique.

Quel eſtoit le prix du vainqueur aux ieux Olympiques. 212

Or.

Quelle deſcription en fait Pindare. 129
Par qui comparé aux Graces. 130
Ses beaux effets. *là meſme.*
Comment il eſt la ſource de tous maux. 131

Oracles

Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy ſemblables. 110. 117

Orateur.

Diſtinction entre l'Orateur & l'Hiſtorien. 23
Combien ſujets à l'auarice ſont les Orateurs. 206
Le moyen de ſe rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins. 238. 239. 241. & ſuiu.

Oreſte

& Pilade de quels ſacrifices honorez, & en quelle qualité. 27
Leurs belles actions. 28
Pourquoy Oreſte tua ſon pere. 590

Orion.

Hiſtoire ancienne d'Orion. 332

Orphée

Comment ſa teſte aborda en l'Iſle de Leſbos. 292
Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriua. *là meſme.*
Le Patron des Muſiciens. 444

Ortolans

Quels ſont les meilleurs. 630

Oſyris.

Quelles ceremonies ſe font pour ſa feſte. 494

Oüye

Au rapport de qui eſt plus infidele que la veuë. 329

P

DIſpute du P, & de ſon compagnon l'H, contre l'vſurpation de l'F. 605
Le iugement enſuiuy. 606
Plainte du P, contre l'vſage d'à preſent. 615
Et ſon Arreſt. 616

Pacate

d'Apelles, quelle? 7

Palais.

Deſcription & loüange d'vn Palais magnifique. 323. 324. & ſuiu.

Palay.

Ce que c'eſt proprement. 221

Pamphile.

Dialogue de Pamphile auec Myrtium & Doris, fameuſes Courtiſanes. 380

Pamphylie.

En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. 356

Pan

Compagnon de Bacchus, où logé. 168
Ses plaintes. *là meſme.*
Son inuectiue contre les Philoſophes. 169.

Pancrate

Pythagoricien, quel perſonnage. 266.267

Pantarbes

Pierres precieuſes de quelle proprieté. 652

Paon

En quel temps il eſtale plus magnifiquement ſes beautez. 326

Paradis.

Deſcription des oiſeaux de Paradis, & pourquoy ils ſont ainſi appellez. 629

Paraſite.

Si l'exercice de Paraſite peut eſtre apellé vn meſtier. 188
Si ce peut eſtre vn art, & s'il peut eſtre rangé parmy les arts. 189
Sa definition & preuue. 192

Pâris

Par qui comparé à Achille. 25
A quoy prefera Heléne, & pourquoy. 580

Parnés

Mont, en quelle contrée. 167

Parques.

Quelle eſt leur puiſſance, & ſi les Dieux y ſont ſujets. 89.90.92

Patras

Ville, où ſituée. 86

Patrie

Combien douce & aimable, & pourquoy. 543
Comment les Dieux ſemblent aimer leur Patrie, & quelle

quelle elle eſt. 344
Recommendation & loüanges de la Patrie. *là meſme.* 345. & ſuiuantes.

Patrocle.

Quel, & de qui eſtoit le Paraſite. 203

Pauureté.

Des auantages de la Pauureté. 121.135.& ſuiu.

Peintres.

D'où vient que les Peintres ne ſont pas reſponſables en Iuſtice de leurs imaginations. 21

Peinture

Combien differente de la parole. 330

Pelops

Pour quelle raiſon admis à la table des Dieux. 577
Pelops comment vainquit Hippodamie. 581

Penelope

De quoy peut ſeruir d'exemple. 13

Penthée

Femme d'Abradate, quelle. 14

Peregrinus.

Combien le bâton de ce Philoſophe fut eſtimé & acheté. 293
Quel, & ſa mort. 415
En quoy comparé à Empedocle. *là meſme & ſuiuantes,* iuſqu'à 432

Perſée.

Deſcription de la peinture de Perſée & d'Andromède. 330

Perſes.

Quelle eſt la principale diuinité qu'ils adorent. 116

Phalés

Par quels peuples adoré. *là meſme.*

Phédre

Comment perdit Hypolite. 307

Phidias.

Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouurages. 919

Philetére

premier Roy de Pergame, combien veſcut. 337

Philiae.

Courtiſane, quelle. 381.382

Philocrate.

Combien timide de ſon naturel. 200

Philoſophes.

Combien incertains. 148

Leur impudence & leur curioſité. 149

Quelle ſorte de gens, & leur grand nombre. 160. & ſuiu.

Si l'on peut donner exemple de quelque Philoſophe qui ſoit mort les armes à la main. 201

Combien ſujets à l'auarice. 206

Philoſophie.

Combien cet Art excelle par deſſus les autres. 197

Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux Philoſophes. 435.

Philoxéne.

Pourquoy puny tres-ſeuerement par Denis le Tyran. 293.304

Phénix.

Pour quelle particuliere conſideration éleu Roy par les Animaux. 627

Phrygiens.

Quelle eſt leur principale diuinité. 116

Philade.

En quelle qualité on ſacrifioit à Pilade & à Oreſte, & leurs actions heroïques. 27.28

Deſcription d'vn tableau de Pilade & Oreſte, cachez derriere le Palais d'Agamemnon. 331

Pilote.

Comparaiſon du Pilote & de la Prouidence. 119

Pindare.

Quelle deſcription il fait de l'or. 126

Pirithoüs

Par qui aidé au deſſein de l'enleuement de Proſerpine. 580.

Pittacus

l'vn des sept Sages, combien vescut. 339

Platon.

Quelles estoient ses loix. 158
S'il s'est meslé du mestier de Parasite. 198.199.
En quoy comparé à Nicias. *là mesme.*
En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'Autheur. 242

Pluton.

Quelle estoit la vertu de son casque. 178
Pourquoy ainsi appellé, & que signifie ce nom. 229

Pnyxe

place d'Athénes, à quoy destinée. 167

Poësie.

Quels sont les charmes particuliers de la Poësie. 218

Poëtes.

Pourquoy ils ne sont pas responsables en Iustice de leurs imaginations. 21
Quand sujets à faillir. 89
Isle des Poëtes en quelle contrée. 661
Diuerses manieres d'agir de ses habitans. 662

Polemon.

Quel personnage & porquoy quitta l'Academie. 174
Comment & à quel âge mourut. 342

Pollux.

En quoy nommément estimable. 22

Polycrate

En combien peu de temps dépoüillé. 336

Polydamas.

En quel endroit la statuë de cet Athléte guérissoit de la fiéure. 544

Polystrate.

Quel & combien grand Orateur. 19.20

Portique.

Plaidoyer du Portique contre la volupté. 175 176

Poſsidonius

Philoſophe & Hiſtorien d'Apamée, combien veſcut. 339.340

Potamon

Orateur, de combien longue vie. 341

Profeſsions

Où l'on vit long-temps, quelles ſont particulierement. 334.

Promethée

Quelle eſt ſa condition. 91

Proſe.

Quel eſt le plus recommendable de la Proſe ou du Vers 516.517

Proſerpine

fille de Cerés, comment enleuée. 229

Par qui recherchée iuſques dans les Enfers. 580

Prouidence.

Quelle eſtoit la prouidence des Dieux, & ſi maiſtreſſe ou eſclaue du deſtin. 92

Queſtion de la prouidence. 96.& ſuiu. 115.& ſuiu.

Proteſilas

En quel endroit auoit ſes ſacrifices. 544

Ptolomée

fils de Lagus, combien heureux, & combien veſcut. 336

Pugilat

Quelle ſorte d'exercice. 211

Pygmée

Deſcription de l'Iſle des Pygmées, & qué ſignifie proprement ce mot, ſelon ſon etymologie. 666.667

Leur guerre contre les Gruës. 668

Leurs mœurs & leurs exercices. 669

Pyrandriens

Quelle ſorte de peuples. 651

Pyrrhon

Pourquoy ne ſe voulut point preſenter en jugemẽt. 180.

Pyrrhus

& Alexandre, quels nous ſont repreſentez dans l'Hiſtoire. 270

Pythagore

Quel perſonnage, & ce qu'il auoit eſté auparauant. 123

Pourquoy défendit les viandes & les féues. 133

Pythiques.

Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques. 212

Python

Comparé à Demoſthéne. 519.531

Q

PLainte du Q, & ſa demande. 616
Sa Sentence. *là meſme.*

Quélidonium.

Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameuſes Courtiſanes. 339. & ſuiu.

R

PLainte de l'R, contre l'I & l'E. 616
Ordonnance de l'Vſage contr'elle. 617

Radamanthe

De quel païs, & combien ſeuére Iuſticier. 229

Republique

Diſcours de l'Eſtat d'vne bonne Republique. 217

Repentir

Comment dépeint en la compagnie de l'Enuie & de la Calomnie. 301

Rhea

Qui le premier enſeigna ſes myſtéres aux hommes. 497

Rhetorique.

Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien. 181.182. & ſ.

Rhododaphné.

Explication de ce terme. 319.

Rhodope

Montagne, où placée. 442

Riche.

Quelles ſont les craintes & les ſoins qu'ont les riches. 465. & ſuiu.

Combien ceux-là ſe trompent, qui croyent que la felicité conſiſte dans les richeſſes. *là meſme.*

Saturne aux riches. 467. 468. & ſuiu.

Réponſe des riches. 470

Richeſſes.

Deſcription des incommoditez des richeſſes. 121. 135. & ſuiu.

Rois.

Quelle eſt la felicité des Rois. 138

Pourquoy comparez aux ſtatuës d'or. 139

Quelle eſt auſſi leur infortune. *là meſme.*

Roxane

d'Aëtion, quelle. 7

Royauté.

A combien de maux ſujette. 374

S

PLainte de l'S, contre les Autheurs Modernes. 617

Plainte du Z, contr'elle. 618

Ordonnance de l'Vſage ſur leurs plaintes. *là meſme.*

Sanglier

Calydonien, en quelle eſtime chez les Tégeates. 293

Effet de la colére de Diane. 484

Sappho

Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13

Sarpedon

fils de Iupiter, par qui tué. 203

Pourquoy Iupiter ne peut empeſcher ſa mort, & comment il pleura ſa perte. 565

Saturne.

S'il deuoroit ſes enfans, & ce qui le mût de ſe defaire de ſon Empire. 450

Saturnales.

Leur deſcription, & de ce qui s'y paſſe. 449
Loix Saturnales. 457
Et les loix du Deſtin. 458. & ſuiu.
Epiſtres Saturnales. 459
Réponſe de Saturne. 464. & ſuiu.
Saturne aux Riches. 467. & ſuiu.

Scorpions

De combien de ſortes en Lydie. 348

Scribes

Ou Interprétes des myſteres des Dieux chez les Aſſyriens & les Arabes, pourquoy de ſi longue vie. 334

Scythes

Quelle eſtime ils font d'vn bon amy, & combien ils abhorrent la trahiſon. 30
Comment ſeruent leurs amis. p. 51. iuſqu'à la p. 56
Quelle eſt leur principale diuinité. 116

Semiramis.

En quoy changée. 497
Et comment deuenuë ſage. 509

Serés

De combien longue vie, & pourquoy. 334

Seruius-Tullius.

Combien de temps veſcut. 335

Sidoniens.

Peuples en quelle Prouince. 493

Simonide.

Ancien Satyrique. 309
De Cée combien veſcut. 342

Sinarthocle
Roy des Perſes, à quel âge commença à regner. 338
Siſinnes
Et Toxaris combien grans amis. 57
Smirne
Où ſituée, & quelle ville. 4
Socrate
Comment ſe porta contre les Lacedemoniens. 201
Quel eſtimé entre les Philoſophes, & comment Cherephon luy fut enuoyé, 240
De quoy accuſé. 307
A quoy ſe plaiſoit particulierement. 324
Solon.
Entretien d'Anacarſis auec Solon. 209.210. & ſuiu.
L'vn des ſept Sages combien veſcut. 339
Sommeil.
Combien le Dieu du Sommeil a de peine. 163
Songes
De combien de ſortes ſelon Homére. 125
De quoy ils ſe forment. *là meſme.*
Sophocle
Comment mourut, & à quel âge. 341
Soſandre
de Calamis, quelle & en quel endroit. 5.6.
Soſtrate
Comment défit Ptolomée, & prît la ville de Memphis. 270
Souhaits
Combien bigeares & inutiles parmy les hommes. 362
Et ſans fin. 366
Spartinus
Comment tué en vn feſtin. 153
Spectacles
Combien celébres en Gréce. 213
Squelet
Ce que c'eſt proprement. 234

Statuë
Aparoiſſant toutes les nuits, quelle. 257
Stoïciens
Combien differens des Epicuriens 198
Stéſicore
Poëte Lyrique de combien longue vie. 342
Stratonice
Quel, & quel Temble elle fit baſtir. 499
Sunion
Quelle place, & en quelle contrée. 167
Superfluitez
Combien faſcheuſes. 553
Syrie.
Deſcription du Temple de la Deeſſe de Syrie, de ſon origine & de ſes ceremonies. 491. & ſuiu.

T

PLainte du T contre les; & leur reglement. 619
Tale
Intendant de Minos, que faiſoit en l'Iſle de Créte. 258
Tantale.
Quel honneur il receut des Dieux. 204
Tarquin
le Superbe combien de temps veſcut. 335
Temple.
Deſcription du Temple de la Deeſſe de Syrie. 503. 504. & ſuiu.
Temples
Anciens de quel coſté tournez. 325
Terée
Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut. 338
Terés
Roy des Odryſiens, combien veſcut. 336

Terſagore

Poëte, quel perſonnage. 515

Thaïs.

Dialogue de Thaïs, & de Glycéra, fameuſes Courtiſanes. 337. & ſuiu.

Thales

Comment détourna le cours d'vn fleuue en la Lydie. 271

Combien veſcut. 339

Theagéne

En quel endroit ſa ſtatuë gueriſſoit de la fiévre. 544

Theane

Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13

Thébains

Combien extrauagans au ſujet de leur origine. 248. 249

Themiſtocle

De quoy accuſé. 307

Therſite

Comment décrit par Homere. 290

Theſée

Comment a paſſé toute ſa vie. 177

Pourquoy enleua Helene. 580

Thraces.

Quelles diuinité ils adorent. 116

Thucydide.

Combien de fois Demoſthéne auoit eſcrit de ſa main ſon hiſtoire. 288

Thyeſte.

Combien ſon crime fait d'horreur ſur les Theatres. 451

Tigrane

Roy d'Armenie, à quel âge mourut. 338

Timoclés.

Diſpute de Timoclés le Stoïcien contre Damis l'Epi-

curien, au ſujet de la Prouidence. 105. 115. & ſuiu.

Tirésias

Combien on luy donne de temps de vie. 334

Toxaris

& Siſinnes, combien grands amis. 57

Tragedies.

Quel doit eſtre l'vſage des Tragedies. 219

Tribades

Quelles ſortes de perſonnes. 585

Triphéne.

Dialogue de Triphéne & de Charmide, fameuſes Courtiſanes. 461. & ſuiu.

Trophonius.

Inuectiue de Momus contre ſes Oracles. 544

Troye.

Si la guerre de Troye ſe paſſa comme Homere la décrit. 132

V

EN quels endroits il ſemble exclure l'L. 610
Plainte de l'V, ſur la miſere de ſa condition. 619

Vents.

Quel eſt leur trauail. 163

Venus

de Cnide quelle, & celle d'Alcame. 516
Comment ſurpriſe auec Mars par Vulcain. 123

Vers.

Si les Vers ſont plus eſtimables que la Proſe. 516. 517

Veuë.

Les auantages de la veuë ſur l'ouïe. 329

Villes

Comparées aux fourmilleres. 154
En quoy principalement conſiſte vne ville. 217

Vlyſſe

Pourquoy ſes menſonges furent excuſables. 248

Deſcription d'vn tableau d'Vlyſſe. 312

Vniuers.

Diuerſes opinions des Philoſophes, touchant l'eſtat de l'Vniuers. 148.149

Vulcain.

Quelle eſt ſa felicité. 91

X

REmonſtrance de l'X, contre l'S. 620
Arreſt de la Grammaire ſur ce ſujet. 621

Xenocrate

Diſciple de Platon, de combien longue vie. 339

Xenophanes

fils de Dexine, & diſciple d'Archelaüs, combien veſcut. 339

Xenophile

le Muſicien, qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pythagore, à quel âge mourut. 339

Y

COmment ſe ſauue de la demande de l'I. 609

Z

Zamolxis

QVel, & par quels peuples adoré. 116

Zenothemis

De quelle façon témoigna ſon amitié à Menecrate. 41
Combien il ſe glorifioit de ſon amitié. 42

Zenothemis

Surnommé le labyrinthe, quel. 474

Zenon

Chef de la ſecte Stoïque, combien veſcut. 339

Zoroaſtrie.

Plaine de Zoroaſtrie quelle, ſa ville & ſes logis. 671. 672.673.

FIN.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

LE Roy, par ſes Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïſſance de ſa Majeſté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, toutes les verſions par luy faites, & qui ont deſia eſté miſes au iour, enſemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou ſeparément, chaque Ouurage en vn, ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Auec deffenſes à toutes perſonnes d'en rien imprimer, vendre, ny diſtribuer, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droict; à peine de trois mil liures d'amande, payables ſans deport, par chacun des contreuenans, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous depens, dommages & intereſts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de ſa Majeſté, & vn en celle de Monſeigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les expoſer en vente, & que leſdites lettres ſeront regiſtrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, ſuiuant le Reglement, à peine de nullité. Veut ſadite Majeſté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait deſdites Lettres, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ſes Conſeillers Secretaires, foy ſoit adjouſtée comme à l'Original. Nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, & ſans preiudice d'i-

celles, dont ſa Maieſté s'eſt reſerué la connoiſſance, & la renuoye pardeuant les Maiſtres des Requeſtes ordinaires de ſon Hoſtel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres, ſignées, *Par le Roy en ſon Conſeil*, CONRART; & ſeellées du Grand Sceau de cire iaune, ſur ſimple queuë.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cedé ſon droit de Priuilege cy-deſſus, au Sieur Auguſtin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des Oeuures de Lucien; ſuiuant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. ſuiuant l'Arreſt du Parlement.

Acheué d'imprimer le dix-ſeptiéme iour de Ianuier 1655.

Les Exemplaires ont eſté fournis.